

# DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*Le Glaneur*, 4<sup>ème</sup> année, Bruxelles, Janvier 1905 – Décembre 1905 (n°1-12).

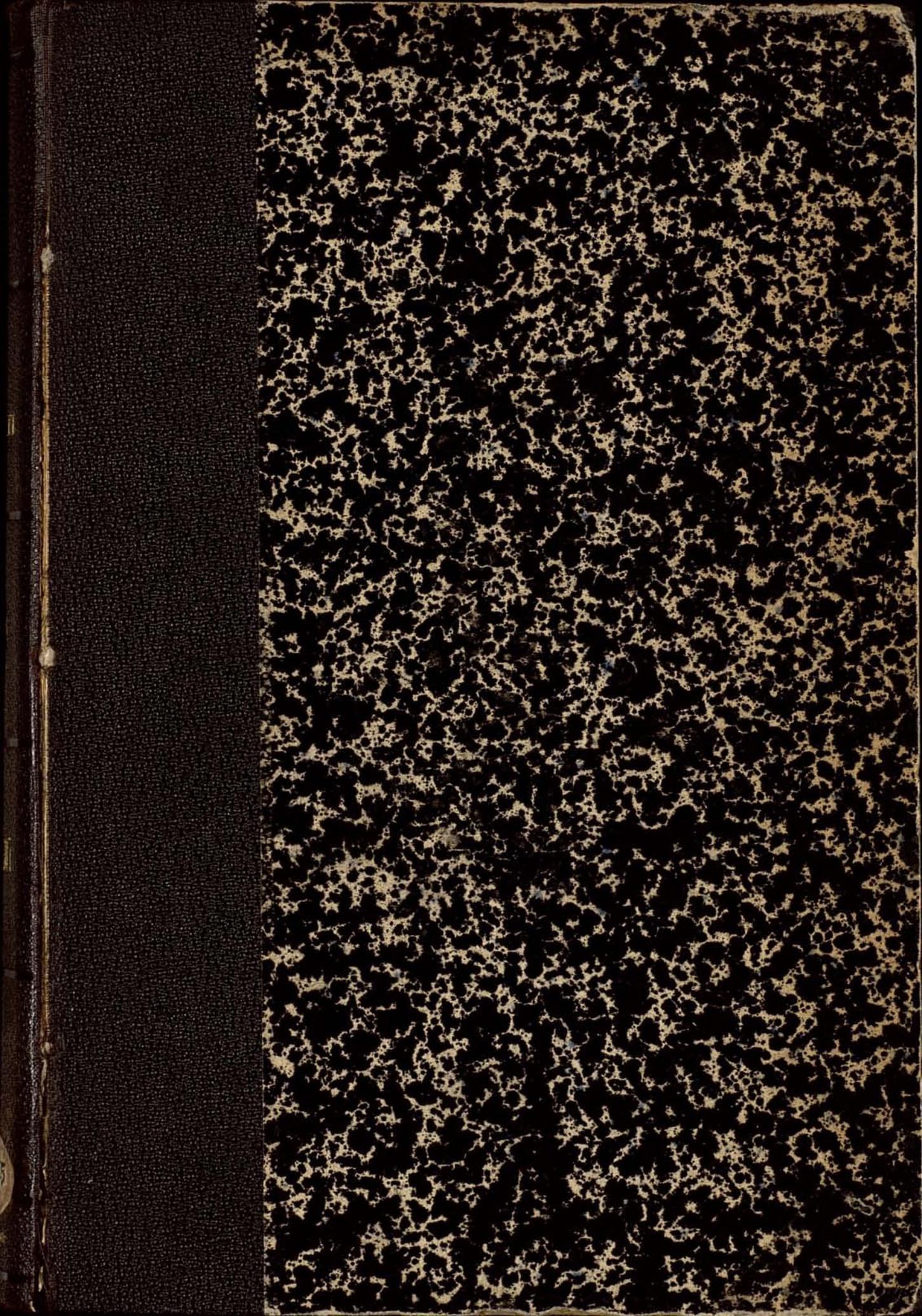
---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

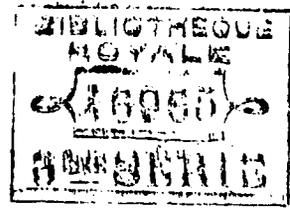
L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>





III  
46.965

A





6.965  
A.

NUMÉRO 1

QUATRIÈME ANNÉE

JANVIER 1905

# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE



**Sommaire :** Port-Sunlight (L. Dothey). — Nos Expositions (Fr. Dufour). — A Madeleine, *poésie* (L. Guillaume). — Toi... maman ! (Marie-Berthe). — Journal d'un gentilhomme campagnard, *suite*. — Récréation. — La Revue Germanique (D. F.) — Memento culinaire (Tante Louise). — Le coin des rieurs. — Le mois littéraire (Lector). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Les revues.

## PORT-SUNLIGHT

### Une Grande Œuvre Sociale

#### Conférence sur les Usines et les Habitations ouvrières

par M. L. DOTHEY,

*secrétaire général des Savonneries Lever Frères de Bruxelles*

Mon but dans cette causerie sera de vous faire connaître une exploitation industrielle qui présente à tous les points de vue un caractère de grande perfection.

J'insisterai principalement sur l'organisation du travail et plus spécialement sur la façon dont est traitée dans cette exploitation la machine humaine : l'ouvrier!

La majorité de nos industriels, pour ne parler que de notre pays, n'ont généralement pas été suffisamment préoccupés du bien-être de leurs ouvriers.

Oubliant, d'une part, les devoirs d'humanité, d'autre part négligeant vraiment leurs intérêts, ils n'ont en vue que de tirer, d'une façon immédiate, la plus grande somme possible de travail des machines humaines qu'ils emploient; et pour arriver à ce résultat, ils les font travailler jusqu'à exténuation pendant le temps le plus long possible, sans s'inquiéter ni où ni comment ces machines se reposent.

L'industriel devrait être pénétré de la conviction qu'on retire d'une machine, aussi bien animée qu'inanimée, le maximum du rendement en exigeant d'elle un travail modéré et en évitant le surmenage.

Il faut non seulement que la machine se repose après travail, et lorsqu'il s'agit de la machine humaine, se délasse (ce qui est une autre forme du repos), il faut encore que le lieu du repos et du délassement soit approprié.

De là la question des habitations ouvrières, qui préoccupe en Belgique nombre de sociétés, mais qui, hélas! laisse le patron fort indifférent. On doit le regretter.

Aussi voyons-nous les ouvriers, après avoir travaillé pendant 10, 12 et quelquefois 14 heures, prendre un repos insuffisant dans des taudis misérables et la plupart du temps se délasser au carlaret.



Primrose Hill ancien

Je veux parler des **Usines Lever Brothers Limited**, fabricants de savons, et situées à Port-Sunlight, près de Liverpool, en Angleterre.

Je vais, avant d'aborder la description de ce royaume industriel, composé des usines et de la riante cité qui se groupe autour d'elles, vous en donner un court historique qui vous fera saisir son prodigieux développement.

On pourrait croire qu'il a fallu de nombreuses années pour édifier une petite ville de 3,600 habitants, peut-être plusieurs générations de dirigeants. Pas du tout. Cette œuvre immense a été créée par un seul homme et en peu de temps. En 1886 encore, les terrains occupés actuellement par Port-Sunlight n'étaient que d'immenses prairies.



Primrose Hill nouveau

Il est certes curieux et tout d'actualité de signaler une exception à la règle presque commune et de vous faire connaître une usine, un village, ou mieux encore une cité, où les ouvriers ont de longues heures de délassement, où ils se reposent, dans des habitations coquettes, hygiéniques, attrayantes, où la prospérité enrichit tout le monde, aussi bien les patrons que les ouvriers.



Vue panoramique à Port-Sunlight. — Habitations ouvrières

**M. Lever** était négociant en denrées coloniales à Bolton, lorsque l'idée lui vint de fabriquer un savon qu'il voulait chimiquement pur, et auquel aucun autre ne pourrait égaler.

**M. Lever** s'adjoignit un chimiste et, ayant trouvé le produit cherché, acheta, pour l'exploiter, une vieille savonnerie qui tombait en ruines.

Ce fut à Warrington qu'il s'établit en 1886, avec un capital de 125,000 fr.



Greendale Road. — Port Sunlight. — Habitations ouvrières.

Au bout de deux ans, M. Lever fabriquait 20,000 kilos de savon par semaine; et quand je dis *il fabriquait*, c'est dans le sens exact du mot, car M. Lever s'occupait de la fabrication, de la publicité, et voyageait pour former lui-même sa clientèle. Enfin, il n'y avait pas un service de sa fabrique dont il ne connût tous les rouages, tous les détails, et dont il ne fût le promoteur.

Dès 1887 les affaires étaient si brillantes qu'il fallut penser à agrandir l'usine.

C'est alors que M. Lever songea à mettre à exécution son idée de créer un village modèle.

En 1888, il fonda la Société Lever Brothers Limited, au capital de £ 1,000,000 (1,000,000 de francs).

Il lui fallait un terrain d'accès facile, à proximité de voies de communication. Il le trouva, au bord de la Mersey, près de Liverpool.

Il acheta un premier lot de 24 hectares environ.

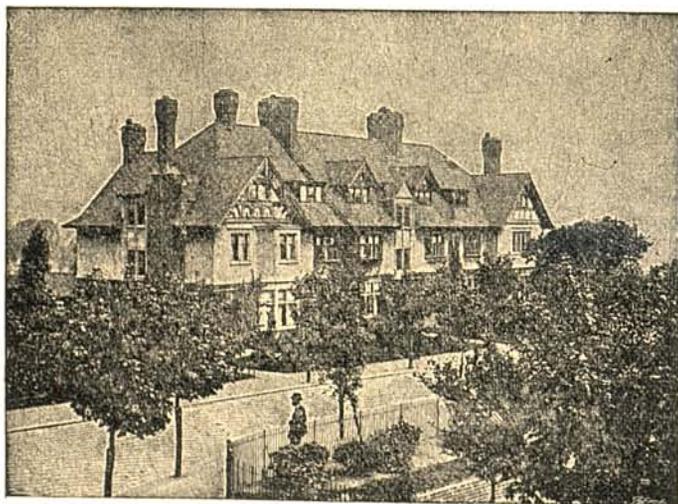
Il vint s'y installer, et aidé de **M. Nickson**, directeur des travaux, et de **M. William Owen**, le premier architecte, ils commencèrent à tracer les rues ; après quoi ils dressèrent un plan, où furent marqués les emplacements respectifs de l'usine et du village,



Les jardins ouvriers

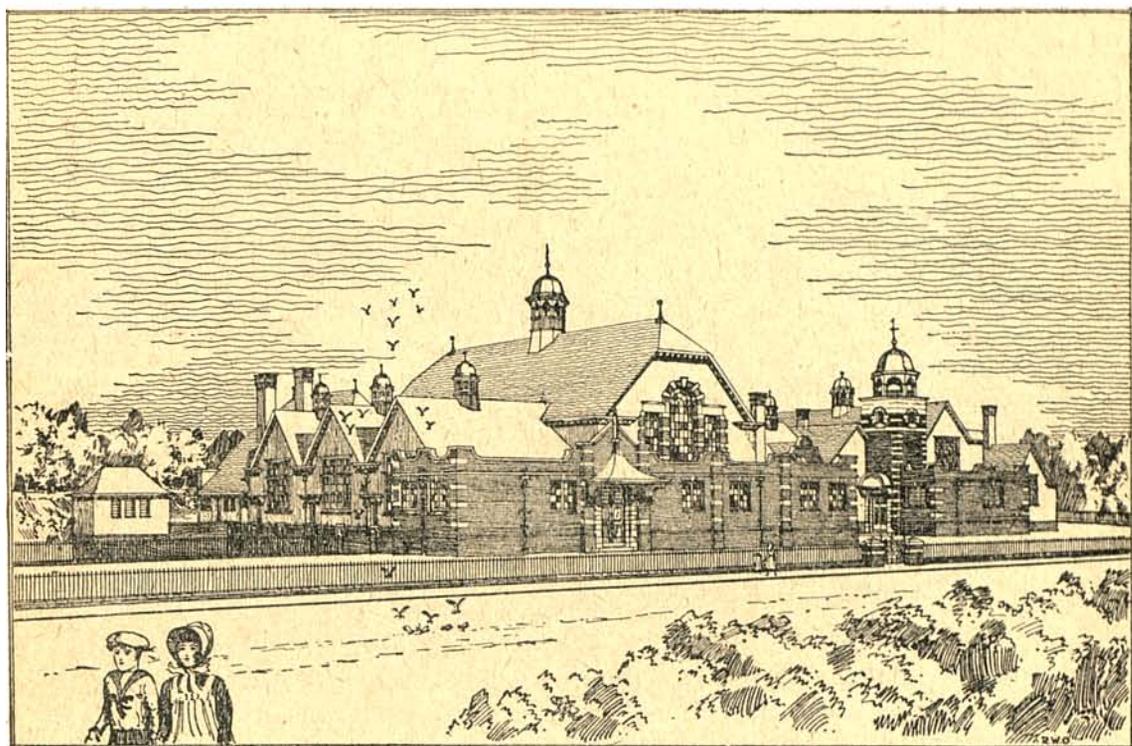
La première motte de gazon fut solennellement détachée par Madame Lever en mars 1888.

En juin 1889, les usines commençaient à fonctionner, et quelques maisons recevaient leurs premiers habitants. Peu à peu, la cité s'organisa, les rues se bordèrent de nouvelles maisons, des bâtiments nouveaux furent érigés d'année en année, et en 1895, la propriété étant devenue trop petite, il fallut acheter des



Habitations de divers fonctionnaires à Port-Sunlight

parcelles adjacentes. Les derniers achats datent de 1900, du côté de Primrose-Hill, et le tout forme aujourd'hui un bloc de près de 100 hectares. La Société est constituée, à l'heure actuelle, au capital de £4,000,000 (100 millions de francs) et on construit en ce moment à



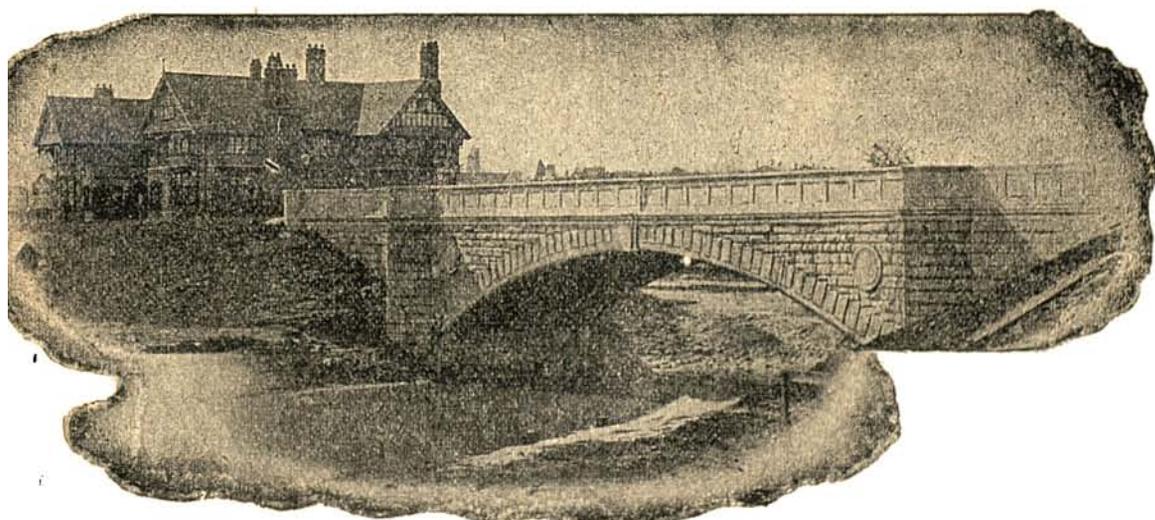
Bruxelles, c'est-à-dire à la gare de Forest-Midi, la huitième usine filiale de la maison-mère de Port-Sunlight.

Pour arriver à mener à bonne fin une exploitation aussi grandiose, il fallait un homme comme M. Lever, doué d'une énergie rare et qui au point de vue commercial est un véritable génie.

Nous allons vous montrer son œuvre en commençant par une description succincte des usines et de la fabrication.

La péninsule de Wirral est la langue de terre où est situé Port-Sunlight.

Elle se trouve bornée d'un côté par le fleuve Dee, de l'autre par la Mersey, et c'est sur le bord d'un affluent de cette dernière que Port-Sunlight a été bâti.



Le grand pont

La largeur de la Mersey, de Liverpool à Birkenhead, est de 11 kilomètres. Port-Sunlight administrativement fait partie du comté de Chester. Comme propriété privée, le village appartient à la firme.



Le Pont Victoria

Autour de l'usine se sont groupées les habitations, l'église, les écoles, les salles de récréation, des terrains de jeux, etc. L'usine se suffit entièrement à elle-même; elle occupe 64 corps de métiers différents.

Les bureaux principaux, par leurs aménagements, ne comportent que le service de la correspondance et de la comptabilité. Plus de 100 machines à écrire y sont employées.

Il est vrai que 300 machines à écrire sont occupées dans toute l'usine.

Ces locaux sont spacieux et l'air y circule amplement et librement.

Pour être en communication directe et constante avec leurs employés respectifs, les directeurs chefs de service ont leurs bureaux sur le côté et en surélévation.

Il y a les bureaux est et ouest, qui sont reliés par le bureau central, où siège le président du Conseil d'administration, qui, d'un coup d'œil, embrasse toute l'étendue de ses bureaux.

Tous les services étant reliés téléphoniquement, le bureau central les met en rapport, comme entre abonnés d'ici; on demande: « Donnez-moi le numéro un tel », et celui-ci représente un des services des usines.

Les quais servent au déchargement des matières premières et au chargement des produits manufacturés qui sont expédiés dans le monde entier.

Les quais ont environ 400 mètres de longueur et la superficie des bassins représente environ 10,000 mètres carrés.

Les docks donnent une idée du nombre de fûts d'huiles et de graisses nécessaires à la fabrication du savon.

L'entrepôt contient les huiles qui ne peuvent pas rester exposées dans la cour.



Fontaine du Parc

Des locomotives pour le service intérieur de l'usine transportent les marchandises. La station centrale des machines donne la force motrice et le pouvoir éclairant par l'électricité pour toute l'usine.

Le département de l'imprimerie, lorsqu'il le visite, rend rêveur tout directeur de journal, fût-il le plus important et le plus répandu du monde.

Dès votre entrée dans le premier hall, vous êtes frappé de la grandeur de cette installation. Poursuivant votre visite, vous y voyez, dans les différentes salles, et toujours par machines : imprimer, coller, coudre, rogner, arrondir et relier des brochures, des livres, etc.

Les machines à coudre les brochures, les petits livres-réclames et autres, font un travail journalier représentant le brochage de 10,000 exemplaires d'un livre de 128 pages d'épaisseur.

La machine qui imprime, et ce dans toutes les langues parlées dans le monde entier, les papiers enveloppant la double brique de savon Sunlight, tire 14.000 exemplaires à l'heure, soit 124.000 en 8 heures de travail.

Le *Progress* est un magazine mensuel, qui tient en relation tout le personnel dépendant des usines et qui, répandu sur toute la surface du globe, est également édité à Port-Sunlight.

Il est fait sur papier glacé, avec des caractères d'impression superbes et des clichés admirables. En un mot, je puis vous affirmer que pas un magazine édité en ce moment ne dépasse le nôtre comme beauté.

Tout imprimé quelconque et n'importe quel livre, aussi grand fût-il, et employés dans tous les services des usines, sont imprimés, autographiés ou lithographiés et reliés dans ce département.

Lorsque **M. Lever** conduisit à l'exposition de Paris, en 1900, deux mille de ses employés et ouvriers, ceux-ci présentèrent une adresse au **Président de la République française**. Cette œuvre d'art sortait entièrement des ateliers de lithographie et de reliure de Port-Sunlight.

Le département de la reliure, de l'avis d'hommes compétents, est le mieux outillé et le plus complet du Royaume-Uni.

Il serait évidemment trop long de vous énumérer en détail tout ce qui a rapport à l'imprimerie, mais sachez que les différentes salles ont plus de 40 machines à cylindres simples ; 3 machines américaines rotatives, imprimant en 2 couleurs d'un seul coup ; 3 rotatives américaines imprimant en 2 couleurs et des deux côtés, coupant et pliant en brochures de 16 pages in-8°, à la vitesse de 20,000 brochures par heure, ce qui vous représente 2,560,000 pages pour 8 heures de travail par jour.

L'acquisition la plus récente et la plus importante consiste en 3 machines rotatives américaines imprimant en 5 couleurs et spécialement affectées à la fabrication des boîtes pour le savon « Sunlight » et le savon « Salvator ». La feuille de carton, mise dans la machine, est imprimée en 5 couleurs : elle est coupée, rognée et, lorsqu'elle en sort, la boîte n'a plus qu'à être collée sur une de ses faces. Ces machines fabriquent et impriment 1,250,000 boîtes par semaine.

Un point qui vous donnera une idée de l'importance de cette imprimerie, c'est que l'achat des encres préparées serait tellement considérable que l'usine fabrique ses encres elle-même.

Tout naturellement, vous vous demandez : « Où va cette masse d'imprimés ? »

Vous ne serez plus étonnés lorsque vous saurez qu'en dehors des usines établies à Olten (Suisse), à Philadelphie (E. U. A.), à Toronto (Canada), à Vicksburg (E. U. A.), à Sidney (Australie), à Mannheim (Allemagne), notre maison-mère de

Port-Sunlight fabrique actuellement 3,200,000 kilos de savon par semaine, qui sont mis en boîtes pour être expédiées dans le monde entier.

Excusez-moi de vous parler en ce moment de choses un peu arides, vous serez amplement dédommagés tout à l'heure. Il faut bien que je vous montre la fabrique, car tantôt, en vous montrant le village, vous ne croiriez pas que les habitants sont des ouvriers.

Au laboratoire, les chimistes — et ils sont nombreux — analysent toutes les matières en fabrication et, avant de les laisser sortir, toutes les matières fabriquées.

Pour la fabrication du savon, on fait réagir chimiquement l'une sur l'autre une graisse végétale ou animale et une lessive alcaline.

Dans le cas qui nous occupe, on emploie exclusivement de l'huile végétale, qui donne le meilleur savon, et une lessive de soude. Ces deux produits, huiles et lessive, sont mélangés dans des campanes où on les fait bouillir. Le savon, à mesure qu'il se forme, vient surnager ; les liquides sous-produits de la fabrication sont soutirés par le bas des campanes.

La salle d'ébullition comporte, à la savonnerie n° 1, 54 campanes ; 30 à la n° 2 et 24 à la nouvelle extension, soit 108 campanes pour bouillir le savon.

Chacune a une contenance de 60,000 kilos de savon liquide, ce qui vous représente 6,480,000 kilos de savon en ébullition, au-dessus desquels vous pouvez parfaitement respirer sans que les fumées vous causent les moindres nausées ou sans que vous soyez un instant incommodé.

(A suivre.)

L. DOTHEY.

(Avec autorisation spéciale.)

## Nos Expositions

### *L'Exposition Ruytinx-Bastin*

Comme le disait fort à propos un de nos confrères, les grandes expositions ne monopolisent pas tout l'intérêt à notre profit ; pour notre part, nous ajouterons que nous préférons de beaucoup ce que le public appelle les petites chapelles. Dans ces réunions intimes, où l'on peut s'assimiler et juger l'œuvre complète de tel ou tel, le sens artistique trouve une plus grande satisfaction en ce fait que le jugement se forme plein et assuré sur l'ensemble d'un talent particulier.

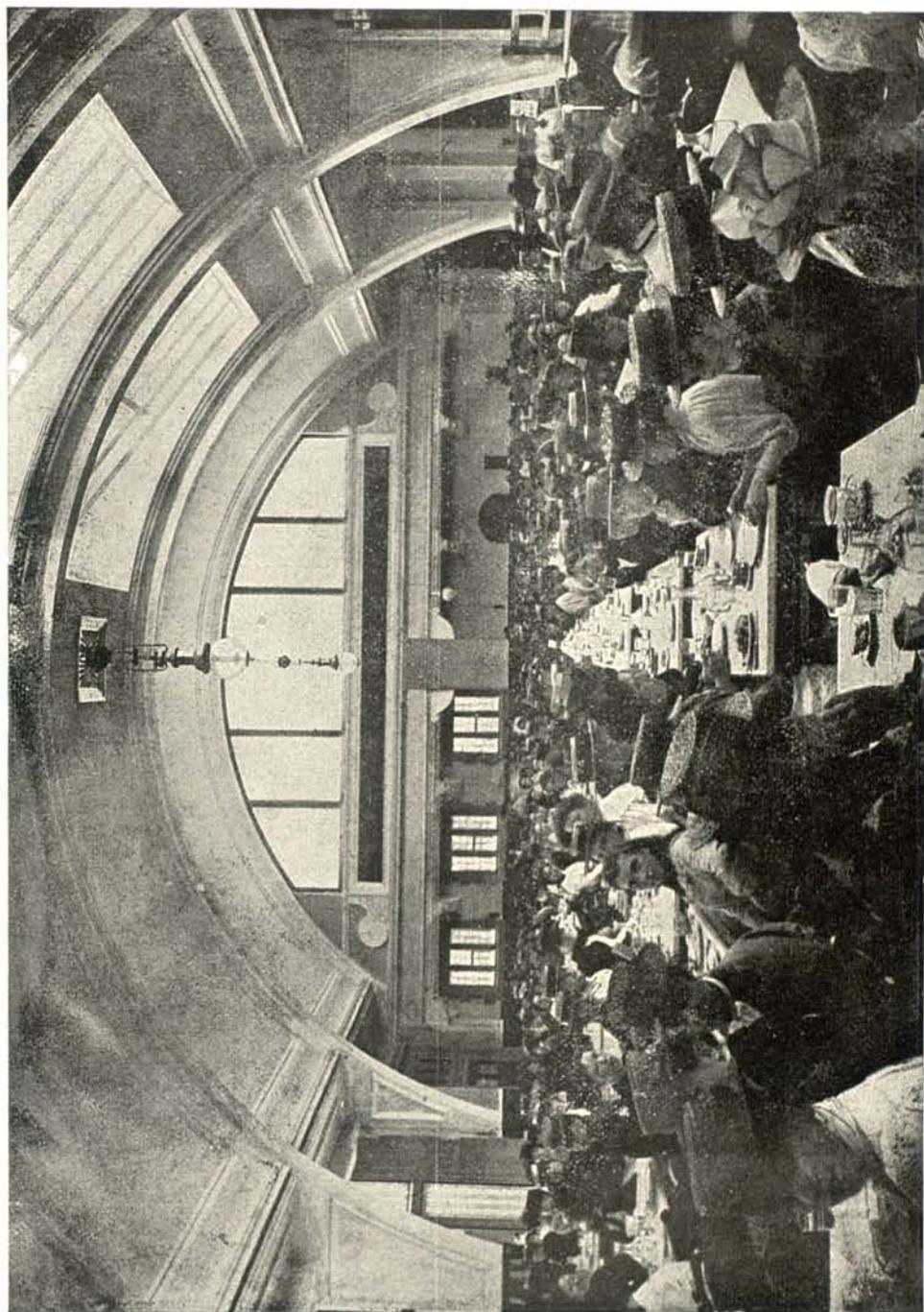
Le salon Ruytinx nous a donné cette satisfaction ; à côté d'œuvres anciennes, nous avons rencontré des toiles plus récentes : les unes, le plus petit nombre,

de facture un peu négligée, les autres, la grande majorité, d'une réelle valeur de conception et d'exécution. La note qui se dégage de l'ensemble est excellente : en bon Flamand qu'il est, M. Alfred Ruytinx est un travailleur sérieux, et son coloris sincère, souvent exquis, témoigne du labeur consciencieux de l'artiste. Ses marines surtout nous ont frappé par leur impressionnante grandeur.

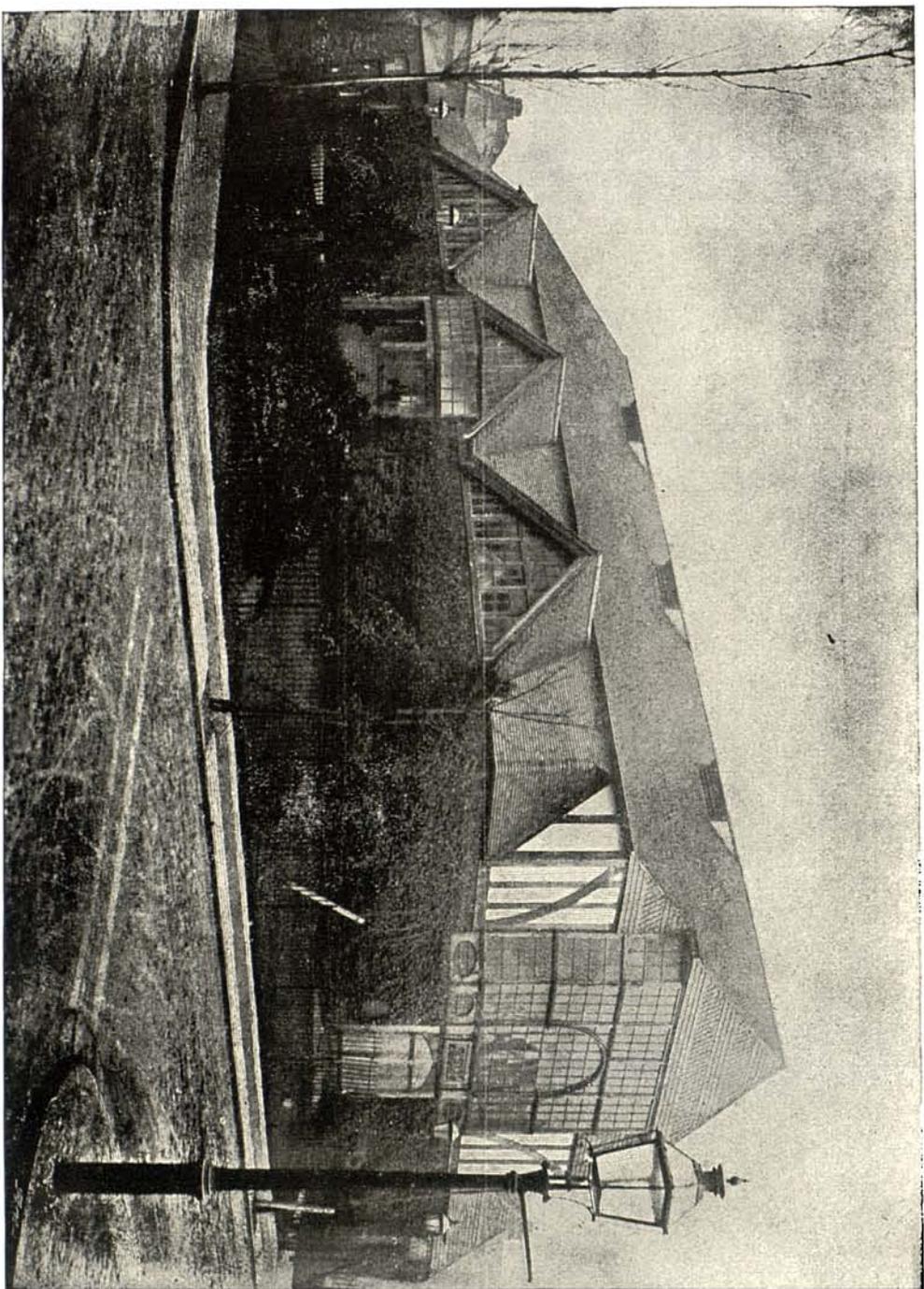
De M. Ernest Bastin, une vingtaine d'œuvres très intéressantes ; il nous paraît que le sculpteur réussit surtout le portrait, qu'il sait orner d'une heureuse pureté de ligne. Son *Faucheur* nous a surtout frappé par la mâle vigueur donnée au sujet.

En somme, l'impression produite par ce salon est, nous le répétons, excellente pour les deux artistes, dont le talent s'est révélé sérieux et digne d'encouragement.

FR. DUFOUR.



PORT-SUNLIGHT. — LE GRAND RÉFECTOIRE.



PORT-SUNLIGHT. — UN ENTREPÔT.

## A Madeleine

### *Le soir de sa première communion*

Longtemps je l'ai cherché, Celui que mon cœur  
[aime.

Dans l'ombre de la nuit, dans la clarté des jours,  
Je l'ai cherché longtemps : il me fuyait toujours.  
Mais voici qu'un matin il est venu lui-même !

Comme un rayon de feu perçant la nue obscure,  
A mes yeux éblouis Jésus est apparu,  
Dans mon âme d'enfant Jésus est descendu :  
O bonheur sans égal, ô bonheur sans mesure !

Il ne m'a point parlé, je n'ai point vu sa face,  
Mais j'ai senti le feu de son baiser brûlant ;  
Il m'a donné sa chair, il m'a donné son sang :  
Dans mon cœur désormais nul que Lui n'aura  
[place.

Loin de moi, loin de moi les vains plaisirs du  
[monde !

Plaisirs et vanités, je ne vous connais plus.  
J'ai trouvé le bonheur en trouvant mon Jésus :  
Il m'a blessée au cœur et ma plaie est profonde...

Je l'ai cherché longtemps, Celui que mon cœur  
[aime,  
Dans l'ombre de la nuit, dans la clarté des jours.  
Je le possède enfin : je veux l'aimer toujours,  
L'aimer de tout mon cœur, l'aimer plus que  
[moi-même.

L. GUILLAUME.

## Toi... Maman !

Une délicieuse chambrette, toute tendue de blanc et de rose ; près de la fenêtre, une jeune fille reprise un petit vêtement ; son tablier blanc, sa mise simple et propre indique la bonne d'enfant ; c'est une de ces filles de nos campagnes flamandes, grandes et vigoureuses, pieuses et honnêtes, adorant les enfants confiés à leur garde. Au milieu de la chambre joue un joli garçonnet, à moitié étendu sur le tapis. Joli?... Peut-être. Ses fins cheveux sont bien bouclés ; ses yeux noirs, très grands. Mais le teint est pâle, les joues creuses ; tout l'ensemble est empreint de ce cachet distingué, si prisé dans nos grandes villes : c'est une jolie gravure de mode. Son âge?... Cinq ans?... Peut-être plus. Sait-on donner un âge à ces poupées, à ces petits mannequins trop tôt sérieux ?

Autour de lui, épars, disséminés sur le tapis, gisent tous ces jouets délicats et ingénieux qu'on se procure à prix d'or : chevaux mécaniques, armées complètes depuis le général en chef jusqu'au simple piou-piou, théâtres de tous genres, chemins de fer électriques. Avec des mouvements las, fatigués, l'enfant pose des rails, assemble des wagons ; mais bientôt il s'arrête, sans goût pour jouer.

— Jeannine ? fait-il d'une voix triste, pleine de sanglots.

D'un bond, l'excellente fille est auprès du garçonnet ; elle se laisse écrouler au milieu des jouets. Lui, saisi et amusé, part d'un éclat de rire ; mais tout de suite sa figure reprend son expression lasse, farouche.

— Jeannine, je m'ennuie.

— Pauvre petit chéri, fait-elle, attirant l'enfant et baisant ses jolis cheveux blonds. Que voulez-vous?... Que veux-tu, dit-elle plus bas. Je te donnerai tout ce que tu voudras. Dis, mon Guy, je t'aime tant ; ne pleure pas ainsi.

En effet, sous les caresses de la bonne, le cœur de l'enfant s'était dilaté, et des larmes brillantes coulaient le long de ses joues pâles.

— Jeannine, où est maman ?

— Au salon, mon chéri ; c'est son jour de réception.

— Hier aussi, tu m'as dit cela. Et pourquoi ne me prend-elle pas avec elle ?

— Parce que ce n'est pas la place des petits garçons.

— Alors, maman aime mieux toutes les belles dames que moi !

— Oh ! ne dis pas cela, mon chéri ; tu sais bien que ta maman t'adore.

A ces mots l'enfant, d'un bond, se lève, l'œil mauvais.

— Ça n'est pas vrai ! Maman ne m'adore pas ; elle me met de beaux costumes, elle boucle bien mes cheveux, et puis elle me prend avec elle dans la voiture, pour faire des visites ; et elle est très contente quand on dit que je suis beau, et elle m'embrasse quand il y a du monde. Mais une fois que nous ne sommes que nous deux, elle me gronde tout le temps. Non, maman ne m'aime pas ; c'est toi qui m'aime, Jeannine ; toi, tu m'embrasses, tu me donnes des caresses, tu essuies mes yeux quand je pleure, tu me prends sur tes genoux, quand je suis triste. C'est toi qui m'aime, Jeannine ;

j'ai déjà six ans, je suis un *homme*, je comprends bien tout ça ! Maman ne m'aime pas !

L'enfant avait dit cela tout d'une haleine, avec des éclats de voix et des sanglots. Son cœur, trop longtemps gonflé, déjà aigri, avait éclaté.

Pauvre petit *homme* de six ans ! pauvre cher amour fait pour les caresses, et les baisers ! Il est de ceux dont notre doux Jésus a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Il a six ans, et il comprend déjà la vie !

Mais la commotion a été trop forte ; il sanglote, son corps frêle secoué violemment ; et la bonne Jeannine fait comme il l'a dit : elle le prend sur ses genoux, le serre contre sa poitrine, lui baise les yeux, et... mêle ses larmes à celles de son Guy.

Cependant, son amour, ses caresses sont sans effet. L'enfant pleure toujours à gros sanglots, comme si son cœur allait se déchirer.

L'excellente fille s'effraye, et malgré la défense qui lui en a été faite, elle se décide à avertir la mère. Doucement, elle pose l'enfant au fond d'un fauteuil ; elle descend et frappe au salon.

— Madame, voilà une heure que M. Guy pleure et que je ne peux pas le consoler.

— Je vous ai déjà dit, Jeannine, que je ne veux pas être dérangée pour des pleurnicheries d'enfant.

Mais devant ce ton sec et dur, la campagnarde au cœur ardent se révolte :

— Madame, fait-elle, si je ne craignais que l'enfant ne soit malade, je ne serais pas venue vous troubler. Je l'aime assez pour savoir sécher ses larmes.

La mère ennuyée, hausse les épaules, et monte, prête à gronder. L'enfant a toujours les mêmes sanglots déchirants.

— Guy, voulez-vous bien être raisonnable ; n'aurez-vous jamais fini ces manières ?

Le garçonnet ne répond pas ; il ne semble pas même voir la jeune femme. Elle s'approche, lui prend le bras d'un mouvement brusque, il se dégage et la repousse :

— Laissez-moi tranquille, maman, vous ne m'aimez pas !

La mère saisie, recule ; elle remarque enfin ces traits décomposés, ces yeux agrandis, noyés de larmes et brillants de fièvre ; tout ce pauvre petit corps convulsé par la souffrance. Elle devine un

abîme entre son fils et elle. Et son cœur se contracte douloureusement. Elle tombe à genoux devant le fauteuil, attire l'enfant à elle, doucement, très doucement, comme si elle craignait qu'il ne la repousse encore ! Elle le presse tout contre sa poitrine, l'embrasse passionnément, et d'une voix changée, tendre maintenant, lui murmure :

— Ne pleure pas, oh mon fils ! cela me fait tant de mal ; je t'aimerai bien, mon petit Guy ! Que veux-tu, dis, que veux-tu, mon chéri ?

L'enfant étonné, ému, heureux déjà, la regarde. Et sous cette première et chaude caresse, son bon cœur se dilate spontanément ; il jette les bras autour du cou de sa mère, les serrant bien fort, et lui répond dans un dernier sanglot, qui est déjà un sourire :

— *Toi... toi... maman !*

MARIE-BERTHE.

(Reproduction interdite.)

## JOURNAL

d'un

Gentilhomme Campagnard

(Suite)

T... 7 août 1886.

Tous les jours, en lisant mes journaux, je vois d'après la façon d'agir du gouvernement la trace des nouvelles victoires que veut gagner la libre-pensée sur les croyances catholiques. En voyant la haine effrénée des hommes qui nous gouvernent, contre tout ce qui a un caractère religieux, je me demande s'ils ont un cœur et une âme faits pour sentir comme nous.

Lorsque j'avais le malheur d'être éloigné de la religion, je souffrais cruellement de ce manque de foi, et je me serais bien gardé, si j'avais eu de l'influence sur quelqu'un, de chercher à lui enlever ses idées religieuses. Eux, au contraire, voudraient créer un peuple d'athées, sans comprendre quelles cruelles douleurs ils préparent ainsi à leur pauvre pays.

Déjà l'orphelin abandonné n'a plus, pour le secourir, ces représentantes de St-Vincent de Paul, ces saintes filles qui,

vouées pour Dieu à la virginité, reportaient sur ces petits êtres l'affection maternelle que toute femme porte innée dans son cœur. Elles entouraient ainsi ces petits enfants des mêmes soins que leurs mères, si elles n'avaient été dénaturées, leur auraient prodigués elles-mêmes. Ils sont livrés maintenant soit à des femmes mariées qui, ayant des enfants, portent leur affection et leurs soins ailleurs ; soit, le plus souvent, à des femmes de mauvaise vie, chez lesquelles le sentiment de l'amour maternel a été détruit par toutes sortes de viles passions. Plus tard, lorsque ces enfants deviendront grands, on ne leur enseignera plus qu'ils ont là-haut de puissants protecteurs dans le ciel, et ils seront jetés, seuls et abandonnés, sans secours et sans espérance, au milieu de cette société égoïste qui les regardera comme des parias. De là, naîtront les haines terribles et les sourdes colères qui engendreront plus tard les guerres fratricides. Et non seulement les enfants abandonnés seront élevés ainsi, mais si nos gouvernants arrivent à leurs fins, tout fils de français devra être élevé de la sorte, dans le plus complet matérialisme.

Lorsque le malheur viendra fondre sur une de ces âmes sans Dieu, lorsqu'un fils perdra une mère chérie, un époux sa jeune femme bien aimée, un père son fils unique : lorsque des revers de fortune le feront passer d'une position aisée à la misère, quelles consolations pourra-t-on donner à ce malheureux qui n'a jamais élevé son regard au-dessus de la terre, et pour lequel les joies de l'autre vie sont inconnues.

Lorsque la frontière sera menacée par un peuple ennemi, que le sol de la patrie sera en danger, où puisera-t-il, cet homme, le courage nécessaire pour aller avec sangfroid présenter sa poitrine aux balles meurtrières, tandis qu'après sa mort tout sera fini pour lui.

Lorsque cet homme, amené par les hasards de la vie à parcourir les mers, se trouvera un jour, seul, abandonné au milieu des flots en fureur tout prêts à l'engloutir pour toujours, il ne pourra plus élever son cœur pour demander secours à cette mère bénie du ciel que sa mère de la terre ne lui aura point appris à connaître et à aimer.

Enfin, lorsque l'heure dernière sera venue pour lui, il ne pourra recevoir ces douces consolations de la religion qui

aident l'âme à passer du triste séjour de la terre au séjour bienheureux de l'éternité. Les yeux des mourants ne se reposeront plus sur le doux crucifié, et on ne pourra plus dire comme Lamartine en fixant les yeux sur le crucifix :

Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,  
O toi qui sais mourir.

UN GENTILHOMME CAMPAGNARD.

(A suivre.)

---

## RÉCRÉATION

---

### Mots en losange.

1. Consonne ;
2. Rongeur ;
3. Ville de France ;
4. Mouvement nerveux ;
5. Consonne.

\*  
\*\*

### Métagramme. -

1. Don surnaturel ;
2. Règle obligatoire ;
3. Chef.

\*  
\*\*

### Réponses au dernier numéro :

CHARADE : *Mois-son.*

ENIGME : *Brosse, rosse.*

---

## La Revue Germanique

---

L'intérêt croissant avec lequel le public français s'occupe des littératures et des civilisations étrangères, le développement nouveau qu'a pris chez nous dans ces derniers temps l'étude des langues vivantes permettent de croire que le moment serait favorable pour créer une *Revue* spécialement destinée à tenir ses lecteurs au courant du mouvement des idées dans les pays d'idiome germanique.

Cette *Revue*, qui paraît à partir du 1er janvier, sous les auspices des Universités de Lille, de Lyon et de Nancy, ambitionne d'être l'œuvre collective des germanistes et des anglistes français unis dans la volonté commune de créer et de faire vivre une publication destinée à centraliser, à grouper et à coordonner leurs travaux et leurs efforts.

Les préoccupations auxquelles répond la *Revue germanique* sont loin d'être nouvelles en France : ce n'est pas la première fois que notre pays est doté d'un périodique cherchant au delà de nos frontières la matière principale de ses articles, et chacun des moments significatifs de notre passé intellectuel a été marqué par une publication de cette nature. Le *Journal étranger* en 1754, la *Gazette littéraire de l'Europe* en 1764, se proposent de « familiariser de plus en plus notre nation avec des arts et des talents auxquels l'ignorance et le préjugé ont fait trop longtemps refuser parmi nous l'estime qui leur était due », et de servir en même temps d'organes à une sorte d'universelle « République des lettres », dans laquelle le français jouerait le rôle médiateur jadis dévolu au latin. Plus tard, quand les revendications nationales suscitées par l'hégémonie française ont perdu de leur acuité, se manifestent de nouvelles curiosités, qu'avaient annoncées sans trop y satisfaire la *Décade philosophique* ou les *Archives littéraires de l'Europe*. La *Revue britannique*, en 1825, rappelle quel intérêt présentent les grands périodiques anglais de l'époque, quel profit le public français trouverait à en connaître la substance ; une *Revue germanique*, la même année, s'assigne pour mission de consacrer au mouvement des idées en Allemagne la même attention que sa devancière accordait à la vie industrielle, politique et sociale de la Grande-Bretagne. Un point de vue délibérément synthétique est annoncé, en 1835, par la *Revue du Nord*. « Le Nord, et surtout l'Allemagne, écrit Ph. Chasles dans un article-programme, ont cet admirable privilège de résumer les deux tendances protestante et catholique » : d'où un double intérêt offert par l'étude de sociétés sollicitées à la fois par l'esprit d'indépendance.

Cependant de ces entreprises diverses, et de quelques autres encore, la *Revue Britannique* était seule à fournir une carrière prolongée ; et il y avait plusieurs années qu'une *Nouvelle revue germanique* fondée en 1829 avait cessé de paraître, quand un groupe de lettrés, dont Taine, Renan et Littré, patronna en 1858 la fondation d'un nouveau recueil consacré surtout à cette Allemagne qui avait fait descendre sa métaphysique dans l'étude de l'histoire, de la religion, de la philologie.

S'il a paru intéressant de rappeler ces divers précédents, c'est à la fois pour marquer que la *Revue* actuelle peut s'autoriser de tentatives dont aucune n'est restée sans effet sur le développement de la pensée française, et pour indiquer en quoi le périodique actuel différera de ses ancêtres. Il ne s'agit plus de tenter, comme en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, de donner au cosmopolitisme littéraire l'auxiliaire de la langue française. En revanche ce sont des contributions originales, et

non des traductions d'articles étrangers qui en rempliront les pages. Les « pays du Nord » ne représentent plus pour lui, comme pour tels de ses prédécesseurs, une entité mystérieuse et lointaine, mais ils apparaissent comme des réalités toutes proches, auxquelles on peut appliquer la méthode d'investigation la plus consciencieuse. D'autres s'intéressaient en première ligne aux manifestations contemporaines des civilisations du Nord ; et, qu'il s'agit pour eux d'eupéaniser la pensée allemande en la revêtant de clarté française, ou de susciter de fécondes émulations en exposant ce que l'Angleterre accomplissait dans le domaine des faits, c'est le présent surtout qui les attirait. Les recherches de la *Revue Germanique*, si attentives qu'elles s'efforcent d'être pour la vie actuelle, les phénomènes économiques et sociaux, les productions littéraires et artistiques d'hier et d'aujourd'hui, porteront tout autant sur l'évolution historique et le développement passé de sociétés qui ont depuis longtemps leur place dans la communauté européenne. Même avec ce programme moins ambitieux, elle peut servir l'idée qui, malgré la différence des points de vue et des procédés, anima toutes les tentatives de ce genre : abaisser, pour des curiosités mieux averties, un peu de cette muraille de Chine que l'ignorance laisse trop souvent subsister entre les nations.

D. F.

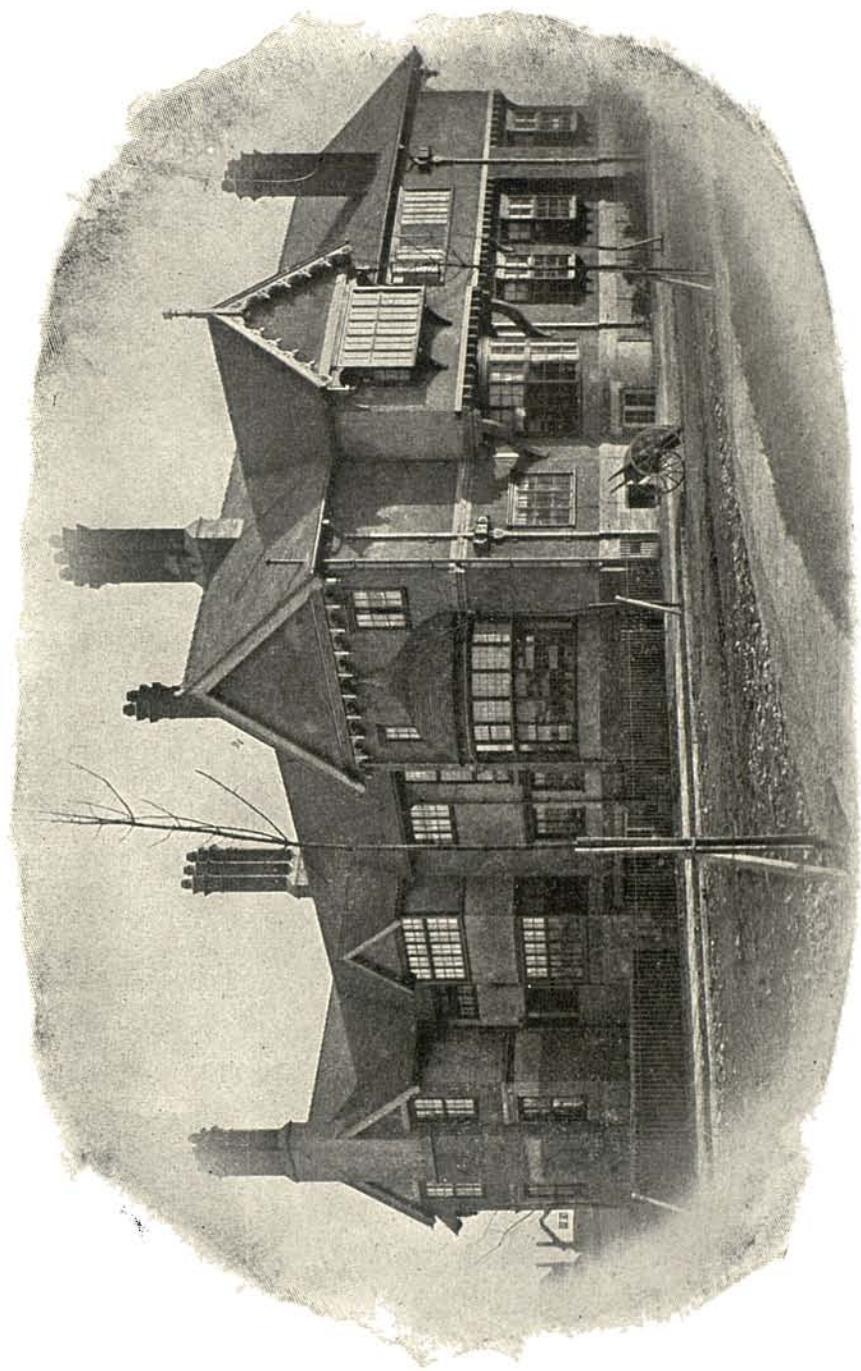
## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage aux concombres*  
*Bœuf froid en gelée*  
*Frites frites*  
*Salade Mireille*

POTAGE AUX CONCOMBRES. — Prenez quelques concombres que vous pèlez et coupez en quatre pour en retirer les pepins ; puis passez-les quelques minutes à l'eau bouillante. Mettez ensuite dans une casserole un bon morceau de beurre, jetez-y vos concombres et laissez-les revenir un peu. Ajoutez oseille et cerfeuil en petite quantité, et mouillez avec du bouillon gras. Salez. Laissez cuire doucement.

BŒUF FROID EN GELÉE. — Roussir bœuf maigre, ajouter 2 pieds de veau, vin blanc, eau (3 litres liquide). Faire cuire 3 heures bœuf, 6 heures le reste, saler,



PORT-SUNLIGHT. — LES BUREAUX.



PORT-SUNLIGHT. — LA GRANDE AVENUE.

passer, verser sur pièce bœuf. La faire geler à la cave.

SALADE MIREILLE. — Mélange de chicorée frisée, céleri-rave en julienne très fine, tomates en branches et pommes de terre émincées. Assaisonner de haut goût et joindre à l'assaisonnement des anchois écrasés et des œufs durs hachés.

TANTE LOUISE.

## Le coin des rieurs

Deux Bohèmes se rencontrent sur la rive gauche.

— Je cherche, dit l'un, la rue Oudinot.

— Et moi, répond l'autre en soupirant je cherche la rue... où dîner.

\* \*

La délation dans l'armée française :

De SAINT-EMILION, colonel, commandant  
le 365<sup>e</sup> de ligne, à Palaiseau

Réactionnaire de la pire espèce. Ennemi juré de la franc-maçonnerie : a fait supprimer le triangle de la musique régimentaire.

\* \*

Réflexion mélancolique d'un sénateur antiministériel français :

— C'est bien la peine d'user de tant de casseroles pour faire de la mauvaise cuisine !

\* \*

Entre maçons français démissionnaires.

— Oui, en me bouchant le nez, vous entendez, j'ai laissé ces gens-là à leurs pratiques de délateurs.

— Et sur quoi a porté votre lettre de démission.

— Mais, principalement, sur trois points . . .

\* \*

Au tribunal.

Le président. — Remettons l'affaire à huitaine.

L'avocat. — Nous serions reconnaissants au tribunal de bien vouloir retenir cette cause et de la plaider de suite.

Le président. — De quoi s'agit-il donc ?

L'avocat. — D'une pièce de vin.

Le président. — En effet, le tribunal peut aisément vider cela sur l'heure !

## LE MOIS LITTÉRAIRE

N.-B. — Les ouvrages simplement annoncés seront analysés dans un prochain numéro.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, à notre comptoir de librairie (commission), tous les livres et revues annoncés sous nos rubriques bibliographiques, et généralement tous livres et revues quelconques. Il leur suffit de nous envoyer, en un mandat postal, le montant de leur commande, augmenté des frais de port.

\* \*

*Almanach de la Santé. 1905.* — In 32 de 112 pages. Avignon, Aubanel frères.

Prix : 0 fr. 50

Cet intéressant opuscule paraît cette année pour la vingt-cinquième fois ; c'est un anniversaire à souligner, car il a sa signification : le succès qui l'accueille depuis un quart de siècle n'est-il pas la meilleure preuve qu'il répond adéquatement aux désirs du public ? Lisez-le, chers lecteurs, et vous jugerez par vous-mêmes de son utilité pratique.

\* \*

*Almanach Franciscain. 1905* — In-4<sup>o</sup> de 82 pages. Couvin, Maison Saint-Roch.

Prix : 0 fr. 50

Intéressante publication, abondamment illustrée, où le lecteur trouve de tout un peu : souvenirs attristants de la persécution en France, historiettes édifiantes, récits de missions, notes de voyages, biographies et hagiographies, poésies et même un peu de musique. Nous la recommandons à tous ceux qu'intéresse la grande et noble famille de saint François.

\* \*

BARBIER (Eugène). — *Le Théologal de Bossuet*, Simon-Michel Treuvé. Un vol. in-8<sup>o</sup> de iv-60 pages. Dijon, R. Pillu. Prix : 1 fr. 25

La vie de Simon-Michel Treuvé (1651-1730) est intéressante à plus d'un point de vue. Intimement mêlée à l'histoire des événements importants de l'époque, elle jette une lumière nouvelle sur Port-Royal, le jansénisme et la vie religieuse du XVIII<sup>e</sup> siècle. Par ses relations avec la duchesse de Lesdiguières et Mad. de Sévigné,

Treuvé a pu soulever pour nous certains voiles de l'existence sociale d'alors, et ce non sans intérêt.

Nous devons savoir gré à M. Barbier de nous avoir donné cette succincte biographie, qui trouvera aisément sa place dans toutes les bibliothèques d'histoire et de religion.

\* \*

**BARNAUD.** — *Notre-Dame de Romay* et les souvenirs qui s'y rattachent. Un vol. in-16 de xv-310 pages. Blois, C. Migault. Prix : 2 fr. 50

Paray-le-Monial est célèbre dans le monde catholique tout entier, depuis que les desseins providentiels de Dieu y ont placé le berceau de la dévotion au Sacré-Cœur. Depuis longtemps déjà, une autre dévotion y fleurissait : nous voulons parler de N.-D. de Romay.

Désireux de contribuer à la glorification de la Mère de Dieu, l'auteur, en des pages simples et émues, nous retrace tout ce qui a trait à son sujet : origines et historique de la chapelle, documents relatifs à cette dévotion, biographie des curés de Paray, miracles constatés dans le saint lieu, indulgences accordées par l'Église, etc. Il a fait œuvre utile à la fois et intéressante, d'une actualité rendue plus vivante par suite des fêtes cinquantenaires de l'Immaculée.

L'ouvrage est imprimé sur papier de luxe, et illustré de deux gravures de la Madone.

\* \*

**CHANTEPLEURE (Guy).** — *L'aventure d'Huguette*. Un vol. in-16 de 362 pages. Paris, Calmann Lévy. Prix : 3 fr. 50

L'auteur semble rechercher à plaisir les situations bizarres d'où découlent souvent le bonheur de deux êtres qui s'aiment. *L'aventure d'Huguette* est bien ce que l'on peut rêver en ce genre de plus gai, de plus frais, de plus vivant. Elle constitue le type de ces lectures honnêtes, agréables, récréatives, à recommander à notre jeunesse, grande et petite. Pas d'intrigue corsée, pas de divorce, pas de duel, aucun de ces moyens violents inventés par nos romanciers pour soutenir l'intérêt de leurs œuvres prétendument sensationnelles ; non : une simple petite idylle, parfumée de poésie et de fraîcheur, et narrée en un style... ah ! combien joli ! Lisez-le, amis lecteurs, et vous en serez ravis, enchantés.

\* \*

**CHAPLOT (C.).** — *La théorie et la pratique des jeux d'esprit*. Un vol. in-8° de 214 pages. Paris, Ch. Mendel. Prix : 3 fr. 50

Les jeux d'esprit constituent une récréation agréable et instructive autant pour celui qui pose le problème que pour celui qui cherche à

le deviner. L'engouement du public pour ce genre de passe-temps va s'affirmant de plus en plus, et de nos jours, les jeux d'esprit ont pris une telle importance que les revues ou suppléments hebdomadaires d'abord, les journaux quotidiens ensuite, ont dû, pour satisfaire une clientèle qui augmente chaque jour, sacrifier une colonne à ce genre de récréations. C'est à cette clientèle que s'adresse cet ouvrage et en particulier aux personnes qui consacraient volontiers leurs loisirs à ces divertissements, si elles ne se trouvaient pas découragées tout d'abord par le titre d'un problème qui leur est inconnu, dans ce sens qu'elles ne savent de quel côté porter leurs investigations pour arriver à la solution convenable.

Le travail de M. C. Chaplot comprend les définitions de tous les genres, accompagnées des plus beaux exemples connus, des conseils pratiques aux sphinx et aux œdipes et environ **quatre cents modèles** de problèmes différents. Aux personnes insuffisamment initiées, cet ouvrage offrira donc tous les renseignements dont elles ont besoin, toutes les explications désirables sur les cas qui peuvent les embarrasser ; quant aux amateurs déjà habitués, nul doute que ce volume ne leur soit de la plus grande utilité, puisqu'ils pourront puiser là, parmi les quatre cents exemples qui leur sont offerts, l'idée ou la forme des problèmes auxquels ils n'avaient point pensé.

Ajoutons que l'ouvrage est imprimé et édité avec le plus grand soin, et qu'il présente à ce point de vue des qualités d'exécution qui, étant données les difficultés matérielles de ce genre spécial de composition, en font ressortir davantage le bon marché exceptionnel.

\* \*

**CHAZASSON (A.).** — *Un curé plébéien au XII<sup>e</sup> siècle* : Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne. Un vol. in-16 de 220 pages. Paris, de Rudeval. Prix : 3 fr. 50

Voici un bon et beau livre, au titre bien suggestif, et aux amples chapitres très richement documentés d'après tous les chroniqueurs du siècle de Foulques.

Sans doute on a beaucoup écrit sur les Croisades ; mais l'on a omis la biographie de leurs extraordinaires prédicateurs.

On a loué le XIII<sup>e</sup> siècle ; mais on ignore trop les dernières années du XII<sup>e</sup>, qui le préparaient. On cite ses personnages illustres du cloître et du clergé ; mais on n'a pas encore étudié le clergé rural d'alors ; on disait « plébéien ».

On sait ce que furent les grands Docteurs de l'antique Sorbonne ; mais l'on sait le genre d'études, de mœurs et de recrutement de la foule des étudiants.

Or, nous avons tout cela en abondance dans *Un curé plébien au XIIe siècle*. Ce Foulques extraordinaire, dont l'auteur à sept siècles d'intervalle est le successeur dans la même église paroissiale que Foulques bâtit, et qu'il vient de restaurer et compléter.

Foulques enfant, curé, étudiant, prédicateur, missionnaire, thaumaturge ; risée de ses paroissiens, les enthousiasmant ensuite ; remuant les provinces, et distribuant la croix ; portant les masses vers le sépulcre du Christ et mourant humble et pauvre dans son modeste presbytère : voilà ce qu'il faut lire sous une plume dont la persévérance inlassable et la documentation si précise a déjà été hautement appréciée.

\* \*

D'ESTRÉELLES (Jehan). — *Expulsés !* Drame en trois actes. Un vol. in-16 de 96 pages. Lille, Imprimerie de la Croix du Nord. Prix : 1 fr.

L'auteur met en présence l'humble religieuse, qui court, le sourire aux lèvres, aux plus répugnantes besognes de l'hôpital, et l'infirmière laïque, sans cœur, sans idéal, dont le seul souci est de se débarrasser au plus tôt d'un devoir encombrant et de se garnir le gousset aux dépens des pauvres malades. Entre les deux, il place une âme droite, fruit sec d'un lycée de jeunes filles, imbuë des sophismes de la neutralité scolaire ; malgré cette éducation athée, la jeune femme a conservé une certaine rectitude de jugement, une honnêteté native qui lui permet d'établir un parallèle entre la conduite de ses deux compagnes. Peu à peu, son âme s'ouvre à la foi, et son dernier cri est un élan d'amour vers Dieu ; elle est convertie par l'héroïque dévouement de la religieuse.

\* \*

DONNADIEU (A.-L.). — *Le saint Suaire de Turin devant la science*. Un vol. in-8° de VIII-176 pages. Paris, Ch. Mendel. Prix : 10 fr.

La thèse de l'authenticité du Suaire de Turin a été soutenue dans un ouvrage qui fit quelque bruit et qui souleva de retentissantes polémiques. Il semble, maintenant qu'elles sont apaisées, que la question, débarrassée de toute considération simplement hypothétique et dépourvue de tout esprit de parti ou de controverse religieuse, puisse être utilement ramenée sur le terrain scientifique et discutée sur des bases purement expérimentales.

C'est le but que s'est proposé M. A.-L. Donnadieu en écrivant ce livre, dont tous les arguments sont empruntés au domaine des faits et soumis au contrôle de la vérification pratique.

L'étoffe de Turin a-t-elle pu être imbibée d'une

mixture composée d'huile d'olive et d'aloès sucrin ? Le doute à cet égard est fortement autorisé par toutes espèces de présomptions, et il est facile de démontrer que l'aloès employé ne fut pas le purgatif d'usage actuellement courant.

L'image qui se serait imprimée sur une mixture aloétique à la suite d'un dégagement ammoniacal n'aurait pas pu fournir un modèle aussi bien accusé que celui dont la photographie de l'étoffe de Turin est une reproduction.

Enfin, cette photographie permet-elle de conclure à un état négatif de l'image ? Telles sont les diverses considérations que l'auteur discute en s'appuyant sur de nombreux documents et sur des expériences scientifiques dont les preuves sont fournies par des planches nombreuses qui sont comme autant de témoins indiscutables les faits avancés.

L'une d'elles démontre entre autres choses, qu'un corps humain peut très bien être cloué par la paume de la main, sans que pour cela la main se déchire.

Comme toutes les autres questions, celle de la négativité de l'image est longuement discutée et les planches en couleur heureusement réalisées, démontrent péremptoirement les résultats de l'actinisme photographique.

Aussi, l'œuvre scientifique paraîtra-t-elle à tous les lecteurs solidement appuyée sur les preuves les meilleures.

\* \*

FERRIER (Jeanne-Paul). — *Mystère de la Nativité*, en huit tableaux. Un vol. in-16 de 88 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 50

La *Bibliothèque du Noël*, qui nous a déjà donné de si jolies choses, vient d'éditer un *Mystère de la Nativité*, en huit tableaux, qui rappelle un peu les vieilles coutumes moyenâgeuses, trop oubliées de nos jours. L'intention de l'auteur était de réunir, en un seul faisceau, les épisodes importants de la scène évangélique, tout en laissant la faculté de les représenter séparément : d'où cet avantage que les tout petits aussi bien que les tout grands pourront interpréter à leur gré, tout ou partie du mystère.

Les scènes sont agréablement entremêlées de musique pour chœurs et soli d'un bel effet. Le texte présente ou du moins se rapproche sensiblement de cette forme archaïque spéciale au XVII<sup>e</sup> siècle, qui nous est si douce à l'oreille et évoque en nous les reposants tableaux de la joie tranquille des campagnes. Quelques illustrations de Renault complètent d'heureuse façon cette œuvre intéressante.

\* \*

*Grandeurs (les)* de la maternité chrétienne.

Broch. in-32 de 60 pages. Avignon, Aubanel frères. Prix : 0 fr. 25

Cet opuscule, dédié aux mères de la classe ouvrière, est grandement recommandable, et nous estimons que toutes les mères en général trouveront profit à le parcourir : les devoirs maternels y sont traités avec amour, avec tact et délicatesse, dans un style agréable et souvent fort élevé.

\*  
\*\*

JORAN (Th.). — *Choses d'Allemagne*. Un vol. in-16 de 262 pages. Paris, De Rudeval. Prix : 4 fr.

L'auteur a réuni sous ce titre des impressions de voyage, des essais de littérature et de pédagogie dont les lecteurs de divers périodiques ont eu la primeur, une conférence faite par lui en Sorbonne sur le *Voyage en Italie* de Goethe, ainsi que des appréciations sur le mouvement féministe au-delà du Rhin. Le public de plus en plus nombreux qui demande à être renseigné sur l'Allemagne contemporaine lira avec le plus vif intérêt, nous en sommes convaincus, ces pages tantôt graves et fortement pensées, tantôt spirituelles et enjouées, où M. Joran, professeur de langue et littérature allemandes par métier et homme d'esprit par don de nature, applique à ce qu'il a vu ou lu un sens critique très fin, un esprit d'observation pénétrant, une aptitude remarquable à saisir et à rendre les ridicules et les travers qui se cachent derrière des apparences gourmées et solennelles. Ajoutons que l'auteur, après avoir jugé les hommes qu'il a vu agir et les écrivains dont il s'est assimilé les pensées, a rendu son verdict dans une langue claire, souple et parfaitement apte à traduire toutes les nuances.

\*  
\*\*

JULIEN (Gustave). — *Précis théorique et pratique de langue malgache*. Un vol. in-8° de xvi-226 pages. Paris, De Rudeval. Prix : 7 fr.

Nous avouons franchement notre incompetence pour apprécier cet ouvrage au point de vue linguistique : la langue malgache n'est familière qu'à un nombre fort restreint d'Européens. Mais nous pouvons examiner le travail de M. Julien au point de vue didactique et méthodologique ; et sous ce double aspect, il nous paraît hautement recommandable. Un long séjour à Tananarive a valu à l'auteur une connaissance approfondie des dialectes hovas, et il nous livre le résultat de ses études personnelles avec un ordre et une clarté qui lui méritent les plus sincères félicitations.

Son précis sera utile aux missionnaires de Madagascar, aux fonctionnaires et aux nombreux industriels et commerçants que leurs intérêts appellent là-bas ou mettent en relations avec

les possessions françaises de l'Afrique sud-orientale.

\*  
\*\*

LECLERC (Emile). — *Croquis parisiens*. Un vol. in-8° de 56 pages. Paris, Ch. Mendel. Prix : 3 fr. 50

Il nous serait excessivement difficile de donner à nos lecteurs une idée complète de ce charmant travail. Tous savent qu'il existe à Paris, au milieu de cette immense ruche bourdonnante, des recoins délicieux, vrais nids de poésie ignorés de beaucoup : les uns, oasis de verdure perdus sur les flancs de la Butte, les autres, en plein centre de la ville, dont la saveur moyenâgeuse semble un contre-sens chronologique. Voilà ce que M. Em. Leclerc nous fait revivre en des tableautins animés d'une vie intense, avec ce tour d'esprit pittoresque et un peu musard propre au Parisien... j'allais dire de race. Voilà ce que M. Grossberger, en habile amateur, réussit à illustrer en une suite de photocollographies absolument remarquables. Voilà enfin ce que la maison Mendel vient d'éditer avec un luxe et une perfection typographique dignes de tout éloge.

Ces *Croquis* resteront-ils les seuls ? Non, n'est-ce pas ? La série sera continuée : nous l'espérons bien, nous l'ordonnerions presque.

\*  
\*\*

LEFÈVRE (André). — *L'Italie antique*. Un vol. in-16 de 516 pages. Paris, De Rudeval. Prix : 5 fr.

Après avoir passé en revue les populations si diverses qui sont venues se tasser dans la péninsule italique, l'auteur expose les origines et les croyances primitives de ce groupe central, *ombrosabello-latin*, d'où sont sorties la puissance romaine, conquérante du monde civilisé, et la langue latine, éducatrice de l'Occident. Il montre la liturgie étrusque et les mythes grecs altérant peu à peu l'antique religion du Latium, et l'invasion dissolvante des *théurgies orientales* livrant l'empire énérvé à la sauvagerie germanique. Signalons aux érudits : les études sur les *dieux champêtres (Arvaies)*, sur les *Étrusques* et les *Ombriens*, les légendes d'*Hercule* et d'*Énée*, etc.

Il est regrettable qu'à côté de ces travaux méritoires nous ayons à enregistrer des énormités sans nom sur le rôle du christianisme dans le vieux monde romain. Abstraction faite de tout préjugé pour ou contre la religion chrétienne, il faut reconnaître, d'accord avec l'histoire, d'accord avec les esprits éminents de tous les siècles et de tous les pays, que les dogmes catholiques ont eu une influence profondément moralisatrice dans l'univers entier ; l'auteur semble vouloir ignorer, de parti pris, l'histoire de l'Église : nos jeunes humanistes pourront le renseigner à ce sujet.

LENFANT (L.). — *L'âme humaine*. Broch. in-16 de 78 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 25

LENFANT (L.). — *L'immortalité*. Broch. in-16 de 80 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 25

Ces deux brochures font partie de la collection : *Apologétique contemporaine*, éditée par la Maison de la Bonne Presse en réponse aux brochures de tout genre qu'on répand partout en ce moment contre Dieu, l'Eglise, le Pape, le clergé, les congrégations, contre tout ce qui présente un caractère religieux.

Ecrits avec une concision et une clarté remarquables, les deux tracts de M. Lenfant empruntent aux témoignages des célébrités littéraires, scientifiques et morales une autorité, une vigueur qui les rend doublement précieux ; les conférenciers y trouveront de solides arguments, le peuple y puisera courage et énergie dans les heures difficiles que nous traversons ; pour tous enfin, ces pages seront un réconfort pour l'âme et une saine nourriture pour l'intelligence.

\*  
\*\*

MAURY (Arthur). — *Les emblèmes et les drapeaux de la Franc.* Un vol. in-8° de 354 pages. Paris, A. Maury. Prix : 5 fr.

Un fait qui frappe tous les esprits un peu curieux, c'est la pauvreté héraldique des armoiries nationales françaises. Il n'y a pas à le nier : cet écusson timbré de deux lettres, R. F., est plutôt maigre, il l'est même tout à fait. Par quoi pourrait-on le remplacer ?

Dès 1892, M. Maury proposait l'ancien coq gaulois ; c'était fort bien, mais une objection vint qui remit tout sur le tapis : le coq n'est-il pas l'apanage exclusif, comme qui dirait le sceau de l'orléanisme ?

L'objection était sérieuse, il fallait la réfuter. M. Maury s'attela à cette tâche ardue ; avec une patience et une persévérance infatigables, il fouilla partout, aux archives nationales, dans les bibliothèques privées, il fureta dans toutes les collections, et de ce travail d'érudit il parvint à réunir une somme de documents d'une importance capitale.

Ce sont les fruits de ces recherches minutieuses qu'il nous livre aujourd'hui dans un ouvrage édité avec le plus grand soin et richement documenté. Nous y retrouvons la plupart des emblèmes qui ont successivement symbolisé la patrie française, sceaux, médailles, monnaies, drapeaux, etc. De cette exposition, nous dirions volontiers de cette galerie de documents, M. Maury a constitué une sorte de musée historique, agrémenté d'un texte sobre, concis, toujours sûr.

Et sa conclusion ? Est-ce le coq qui convient

vraiment au blason française ? Les développements que l'auteur donne à sa thèse sont convaincants : c'est par l'affirmative qu'il faut répondre. Reste à la faire admettre par nos gouvernants de la troisième République : y parviendra-t-il ? L'avenir nous l'apprendra ; quelle que soit l'issue de la question, le travail de M. Maury n'en restera pas moins un colossal effort vers la solution désirée.

\*  
\*\*

POULEUR (Hector). — *Torpilleurs et sous-marins*. Un vol. in-8° de 74 pages. Liège, Ch. Desoer. Prix : 1 fr. 50

Les terribles événements qui ensanglantent l'Extrême-Orient donnent une poignante actualité à l'étude de M. Pouleur, ingénieur civil des mines et des constructions navales. Nous n'avons pas la compétence nécessaire pour apprécier comme il conviendrait le côté technique de l'œuvre : d'autres d'ailleurs, et non des moins compétents, ont loué hautement le consciencieux travail de l'auteur.

Nous arrêtons surtout aux applications pratiques, nous estimons, avec l'éminent praticien, que la torpille, et plus encore le sous-marin, qui semble entrer dans une voie de réalisation active, semblent destinés à modifier totalement la tactique navale de l'avenir. Peut-être pourrions voir, car le bien résulte parfois du mal, la guerre sur mer rendue définitivement impossible par l'entrée en scène des submersibles.

L'ouvrage est mis à la portée de tous par de belles et suggestives illustrations.

\*  
\*\*

SERRE (Joseph). — *Ernest Hello*. Un vol. in-16 de 412 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 3 fr. 50

A propos de ce bel ouvrage, nous lisons dans la *Croix* les lignes suivantes, qui en résument admirablement le but et les grandes lignes :

« Il en est de certains arrêts de l'opinion comme de ces raisons du cœur, dont parle Pascal, que la raison ne connaît pas. Ce qu'ils ont trop souvent de capricieux et d'injuste, la vie d'Ernest Hello nous en offre, au XIX<sup>e</sup> siècle, un illustre exemple. Profond penseur et vigoureux écrivain, Ernest Hello, malgré les envolées sublimes de ses ouvrages philosophiques, est resté, toute sa vie durant, un inconnu et un méconnu. Faut-il attribuer à ses convictions foncièrement catholiques ou à ses violents anathèmes contre la morale facile du siècle la disgrâce dont l'ont cruellement frappé ses contemporains ? Rien ne paraît plus probable, lorsqu'à la suite de M. Joseph Serre on pénètre dans les profondeurs de cette âme indépendante et fière, rebelle à tout compromis avec le mensonge, qui n'eut qu'une seule passion, l'amour du vrai absolu, de l'idée totale.

Une réhabilitation s'imposait en faveur de ce déshérité de la gloire. A peine sa tombe refermée, on commença de s'intéresser à sa vie et à son œuvre. La triple étude que M. Joseph Serre nous apporte de la vie, de la pensée et du style d'Ernest Hello, nous autorise à bien augurer du jugement définitif de la postérité sur l'œuvre du philosophe lorientais. »

Nous ne pourrions mieux dire.

\* \* \*

SPÖRRY (Hans). — *Die Verwendung des Bambus in Japan*. Un vol. in-8° de XII-200 pages. Zurich, Zurcher et Furrer.

Les événements actuels d'Orient donnent un regain d'actualité à tout ce qui a trait au Japon, et en particulier aux mœurs et coutumes du peuple nippon. A ce point de vue, le bambou doit attirer l'attention, car il jouit là-bas d'une estime justifiée par un usage général : on le retrouve partout dans l'habitation, dans la rue, il se mêle aux fêtes, à l'art, à tout enfin.

L'étude de M. Spörry est donc doublement intéressante. Elle s'ouvre par une introduction botanique due à M. Schröter, le savant professeur de Zurich. Puis l'auteur, M. Spörry, nous parle en des pages très curieuses et illustrées d'une façon fort originale, des applications multiples du bambou dans le domaine de l'industrie et de l'art japonais. Nous avons surtout parcouru avec plaisir le chapitre qui traite de la décoration : le Japonais est ingénieux, on le sait, mais ce qu'on ne sait pas, c'est l'extrême limite de cette ingéniosité, ce sont ces mille petits riens, ces mille choses dont le détail nous échappe, et qui font du Japonais un véritable artiste.

Comme argument à sa thèse, l'auteur apporte le catalogue complet de la riche collection qu'il possède, auquel viennent se joindre de splendides illustrations en couleur.

Voilà certes un ouvrage de valeur, que nous nous plaisons à signaler à nos amateurs d'art oriental.

\* \* \*

TORDEUR (Emile). — *Annales des chemins de fer de Belgique*. 1904. Un vol. in-8° de 152 pages. Gosselies, chez l'auteur. Prix : 2 fr.

Cette curieuse publication constitue une sorte de revue annuelle des moyens de transport par rails : chemins de fer, vicinaux et tramways, d'après les documents officiels. On y trouve, succinctement résumées, la plupart des questions d'histoire, de technologie, d'administration, le tout soigneusement illustré de vues photographiques et de gabarits. Le présent volume constitue le premier fascicule d'une publication qui sera continuée les années suivantes.

Il serait superflu, croyons-nous, d'insister sur le caractère utilitaire et pratique de cet ouvrage ; dans un précédent numéro, nous avons eu l'occasion de rappeler les travaux antérieurs de M. Tordeur et leurs grands mérites intrinsèques. Les annales qu'il vient d'entreprendre seront très goûtées du public spécial auquel elles s'adressent et nous pouvons leur prédire un beau succès.

\* \* \*

WEST (J.-H.). — *L'arrivisme industriel*. Un vol. in-16 de 70 pages. Paris, Ve Ch. Dunod. Prix : 1 fr. 50

La question d'une suprématie universelle possible de l'industrie américaine agite bien des esprits. Un ingénieur allemand, M. West, a entrepris de l'élucider, à la suite de deux voyages effectués dans les États-Unis. L'auteur analyse les causes sociales et techniques auxquelles est dû le prodigieux développement de l'industrialisme en Amérique. Sans vouloir se prononcer d'une manière ferme sur l'issue probable du duel engagé sur ce terrain entre l'ancien et le nouveau monde, il indique tout à fois l'étendue du danger et ses bornes. Il signale, notamment, les particularités de l'organisation des ateliers et des rapports des patrons avec les ouvriers en Amérique. On doit attribuer à ces particularités une influence déterminante sur les progrès techniques réalisés de l'autre côté de l'Océan. Ce petit ouvrage mérite également l'intérêt des économistes et de toutes les personnes que préoccupent les grosses questions de l'époque.



## NOUVEAUTÉS

BELLIÉNI (H.). — *Les jumelles Bellièni*. Un vol. in-8° de 100 pages. Nancy, H. Bellièni. Prix : 2 fr.

BELLIÉNI (H.). — *Les multiples applications de la photographie*. Un vol. in-8° de 58 pages. Nancy, A. Barbier. Prix : 2 fr.

BEYAERT (CH.). — *Ouvrier et Patron*. Broch. in-8° de 48 pages. Bruges, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 10

DE SÈZE (R.). — *Baylen et la politique de Napoléon*. Un vol. in-8° de 116 pages. Lyon, Emm. Vitte. Prix : 2 fr.

DUFIEUX (A.). — *Le sentiment religieux dans l'antiquité*. Un vol. in-8° de 404 pages. Lyon, Emm. Vitte. Prix : 5 fr.

*Erreurs (les) de M. Morel*. In-8° de 14 pages. Bruxelles, J. Lebègue et Cie.

ESPINASSE (H.). — *Calendrier agricole*. Un vol. in-16 de 178 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr.

GOLLIER (Théophile). — *Essai sur les institutions politiques du Japon*. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 208 pages. Bruxelles, J. Goemaere. Prix : 3 fr.

HAREL (Paul). — *Ernest Millet*. Un vol. in-16 de 72 pages. Paris, Plon-Nourrit & Cie. Prix : 2 fr.

JULIEN. — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Un vol. in-16 de 128 pages. Paris, H. Champion. Prix : 3 fr. 50

LEFEBVRE (A.). — *Aux dirigeants, prêtres et laïques*. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 438 pages. Fontainebleau, chez l'auteur. Prix : 3 fr. 50

*Législation domaniale dans le bassin conventionnel du Congo*. In-8<sup>o</sup> de 16 pages. Bruxelles, Hayez.

TURMANN (Max). — *L'éducation populaire*. Un vol. in-16 de 418 pages. Paris, V. Lecoffre. Prix : 3 fr. 50

VILLERMONT (Ch. de). — *Les Rupelmonde à Versailles*. Un vol. in-16 de 336 pages. Paris, Perrin et Cie. Prix : 3 fr. 50

LECTOR.

## Carnet Musical

### I. — LES CONCERTS

Avant d'ouvrir notre chronique mensuelle, nos lecteurs nous sauront gré d'insérer ici trois notes rétrospectives qui ont bien leur importance au point de vue de l'art musical.

Nous attirons tout d'abord leur attention sur l'œuvre entreprise par la *Société symphonique des Nouveaux Concerts*, sous la direction de M. Louis DELUNE. Les grands chefs-d'œuvre classiques ont à peu près disparu de l'affiche des concerts ; il n'y a guère que le Conservatoire qui nous les donne dans ses exécutions modèles, malheureusement inaccessibles à beaucoup. Il faut donc savoir gré à la nouvelle société de les avoir inscrits à son programme : et, s'il faut en juger par le succès de la première séance, l'avenir s'ouvre gros de promesses pour cette belle entreprise. La seconde audition aura lieu le 17 janvier, avec le concours du violoniste P. Marsick.

Rappelons aussi deux séances intéressantes de novembre : la première, le 26, au Salon Ruytinx, par MM. Scherer, Piéard, Hannon, Mahy, Boogaerts et Delune, le talentueux sextuor dont nous avons parlé plusieurs fois la saison passée.

Une seconde séance à rappeler est celle que le cercle « JEUNE EFFORT » donnait le 29 à la Salle

Gaveau. Nous y avons entendu une aimable causerie de M. Fritz Van der Linden, suivie d'une illustration musicale confiée à deux sympathiques compatriotes : M<sup>lle</sup> CHOLET, violoniste, et M. Adolphe BEAUCQ, ténor.

\*\*\*

La salle Erard nous a donné, en décembre, une série de réunions réellement méritantes.

Nous y avons eu d'abord les trois séances de piano et violon de MM. Emile BOSQUET et Emile CHAUMONT (1<sup>er</sup>, 10 et 15 décembre). Consacrer trois séances à Beethoven n'était pas une entreprise ordinaire, et beaucoup reculeraient devant pareille responsabilité ; nos deux artistes ont tourné la difficulté, ou plus exactement ils l'ont doublée en choisissant comme sujet la série des dix sonates pour piano et violon composées par l'illustre maître allemand.

L'impression générale est restée excellente jusqu'à la fin, mais la sympathie de l'auditoire paraissait aller surtout au violoniste. Certes M. Bosquet est d'une belle prestance au piano, son mécanisme est impeccable et témoigne d'une étude consciencieuse et fouillée. Son jeu néanmoins est un peu sec, nous semble-t-il. De M. Chaumont, au contraire, l'auditoire se tient très satisfait ; le sympathique violoniste, il faut le reconnaître, possède des qualités précieuses : la facilité et la souplesse du jeu, le moelleux du son, l'aisance du maintien, et par-dessus tout une extraordinaire compréhension des auteurs. Jamais, et de nombreux critiques sont d'accord avec nous sur ce point, jamais Bruxelles n'avait assisté à une exécution aussi soignée, aussi artistique, des dix sonates de Beethoven.

Entretiens, le 7, nous avons entendu un récital de M<sup>lle</sup> Marthe GIROD ; nous avons eu l'occasion, l'hiver dernier, de parler de la jeune artiste, dont le talent pianistique est en train de s'affirmer. Nous ne pouvons que répéter ce que nous disions alors, sauf peut-être à ajouter que le sentiment artistique nous a paru plus affiné, plus intime. Le jeu de la charmante virtuose tient le public en haleine par son infinie délicatesse, et l'auditoire le lui rend bien en enthousiastes ovations.

Nous ne savons vraiment comment donner ici une idée, même approximative, de l'agréable soirée que nous avons passée, en compagnie de M. ECHELER. Au dehors, le vent soufflait en rafales, la pluie bruissait violemment sur les fenêtres ; et dans ce petit cénacle qu'est la salle Erard, dans cette sorte d'intimité mystérieuse qui unissait public et conférencier, l'aimable diseur nous a tenu, deux heures durant, sous le charme de sa parole vive et colorée, de sa diction si pure, si chaude, tour à tour vibrante d'enthousiasme ou profondément triste, rieuse avec

Halévy (*les Deux cyclones*), grave avec V. Hugo (*Les pauvres gens*), comique au plus haut point dans *Le pot de gingembre*, anecdote abracadabrante dont M. Scheler fut l'innocente victime et qu'il nous raconte avec une verve impossible à décrire.

\* \* \*

Déférant au désir que nous exprimions dans notre dernière chronique, M. Fritz KREISLER, le sympathique violoniste, a bien voulu nous consacrer, avant son départ pour l'Amérique, une seconde séance aussi extraordinaire que la première. Décrire l'enthousiasme, ou mieux encore le délire de l'auditoire, serait chose fort difficile : les ovations éclataient à tout instant, interminables, bruyantes, le public trépidait littéralement sur les bancs, tellement et si bien que le virtuose a dû hisser plusieurs morceaux et allonger le programme de trois nouvelles pièces. Emporté par ses applaudissements frénétiques, le public devient égoïste, il faut l'avouer : il ne semble plus se rendre compte que les forces humaines ont des bornes. Ce soir-là, M. Kreisler était visiblement sur les dents, la fatigue jetait une note pâle sur sa figure énigmatique.

Mais si le public est sans pitié, pourquoi aussi l'artiste a-t-il tant de talent ? Il nous a joué notamment le second *Concerto* de Vieuxtemps avec un art, avec une délicatesse admirables : les mânes du maître ont dû tressaillir devant pareille exécution. Le *Concerto* et la *Chaconne* de Bach ont eu leur part de succès ; mais nous avons admiré davantage l'interprétation de Corelli, Couperin, Tartini, et autres : M. Kreisler a le sens intime de ces maîtres anciens : quoi de plus beau, de plus poétique que cette *Chanson Louis XIII*, que cette *Pavane* de Couperin ? Sous les doigts de l'artiste, cette composition devient un chef-d'œuvre de fini, de douceur : la poésie spéciale à ces œuvres d'il y a trois siècles revit sous l'archet du maître ; il semble que les belles dames d'alors vont apparaître sur la scène pour exécuter leurs pas lents et majestueux.

Ce que sera le voyage en Amérique de M. Kreisler, nous ne pouvons en douter, ce sera un triomphal succès. En tous cas, nos vœux l'accompagnent.

\* \* \*

Mme Georges COUTEAUX-ASSELMANS, la sympathique cantatrice bruxelloise, s'est fait applaudir le 4 décembre, aux Concerts Populaires de Lille. Sous la direction de M. Ratez, l'éminent kapelmeister des Populaires, elle a interprété plusieurs œuvres méritantes, notamment des compositions de Hillemacher qui lui ont valu un éclatant succès. Il est vrai que l'aimable interprète possède deux qualités qui décident d'un avenir : un organe pur et vibrant, une diction absolument irréprochable. Nous espérons que Bruxelles pourra

bientôt acclamer ce beau talent : nous avons si rarement l'occasion d'assister à des auditions vocales modèles.

\* \* \*

## II. — COMMUNIQUÉS

Le deuxième concert Crickboom (concert d'orchestre) aura lieu le lundi 9 janvier, à la Grande Harmonie, avec le concours de Mlle Cécile Thévenet, cantatrice, et de M. Isaac Albeniz, pianiste.

Mlle Suzanne Denekamp, une des bonnes élèves de M. Désiré Demest, annonce pour le mercredi 11 janvier, un *Lieder-Abend* (récital de chant), à la salle Erard.

M. Henri Merck, le violoncelliste bien connu, donnera le jeudi 12 janvier, à la Grande Harmonie, un concert avec orchestre sous la direction de M. Isaac Albeniz.

Le samedi 14 janvier, à la salle Erard, séance de musique de chambre par le trio Schulze, de La Haye (piano, violon et violoncelle).

Le samedi 14 janvier, à la salle Leroy, M. Alex Disraëli, baryton, donnera une audition intéressante, avec le concours de M. Emile Agniez, qui se fera entendre sur la viole d'amour.

La Société symphonique des Nouveaux Concerts, sous la direction de M. Louis-F. Delune, donnera le mardi 17 janvier, à la Grande Harmonie, son second concert de la saison, avec le concours du célèbre violoniste M. P. Marsick.

Le mercredi 18, à la Grande Harmonie, concert organisé par Mlle Gaétane Britt, harpiste.

Le jeudi 19 janvier, la *Camera* donnera à la Grande Harmonie, sous la direction de M. Bordes, de Paris, une audition d'œuvres anciennes.

Le lundi 23 janvier, à la Grande Harmonie, piano-récital donné par M. Barat.

La maison Schott organise, pour le mercredi 25 janvier, à la Grande Harmonie, un concert intime qui promet d'être intéressant.

Le même jour (25 janvier), à la salle Allemande, première séance du quatuor Zimmer.

Le jeudi 26 janvier, le cercle « *Crescendo* » donnera à la Grande Harmonie son concert annuel.

Le mercredi 1er février, à la Grande Harmonie, concert organisé par la musique Breitkopf et Haertel, avec le concours de Mme Myszy-Gmeiner, cantatrice, et de M. Jean du Chastain, pianiste.

FR. DUFOUR.









# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** Port-Sunlight, *suite et fin* (L. Dothey). — Le patinage; *poésie* (E.-H. Gilleytens). — Journal d'un gentilhomme campagnard, *suite*. — La prairie (L. Dauvé). — Récréation. — L'œuvre des Petits Lits (Sandor). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le mois littéraire (Lector). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Les revues.

## PORT-SUNLIGHT

### Une Grande Œuvre Sociale

#### Conférence sur les Usines et les Habitations ouvrières

par M. L. DOTHEY

*secrétaire général des Savonneries Lever Frères de Bruxelles*

(SUITE ET FIN)

Ces 108 cuves sont insuffisantes actuellement, et une douzaine de nouvelles sont en voie d'installation. Le savon à l'état liquide passe des campanes, par chutes, dans des moules fermés. Quand le savon est refroidi et solidifié, les côtés de ces moules sont enlevés, laissant ainsi le savon en bloc de 1,000 à 1,200 kilos.

Ces blocs sont coupés en grandes plaques qui, à leur tour, sont coupées en barres; ces barres passent aux machines à étamper qui envoient les briques à l'emballage.

Les caisses sont confectionnées au moyen de planches coupées aux dimensions voulues. Elles sont importées telles quelles de la Norvège.

1<sup>o</sup> Les planches passent sous une machine qui imprime en 2 couleurs la désignation du savon que les caisses vont contenir;

2<sup>o</sup> Une seconde machine taille les queues d'aronde;

3<sup>o</sup> Une troisième machine assemble les quatre faces d'une seule compression, les quatre faces agissant ensemble;

4<sup>o</sup> Une quatrième machine cloue le fond avec une facilité et une simplicité surprenantes. Un marteau, ayant la dimension du fond de la caisse, attire à lui, à l'aide d'un aimant, six clous, qui vont se placer aux endroits voulus et, pendant que le mécanicien maintient la caisse, ce marteau y enfonce ses clous très facilement. Pendant que le marteau se relève, le mécanicien présente l'autre face à la machine, et la même opération se renouvelle, pour clouer ainsi 20,000 caisses par jour.

Les boîtes en carton imprimées et coupées, comme nous vous l'avons indiqué au département de l'imprimerie, arrivent sur tables roulantes dans la salle où elles ont cousues et collées, et toujours sur tables roulantes s'en vont dans la salle à côté,

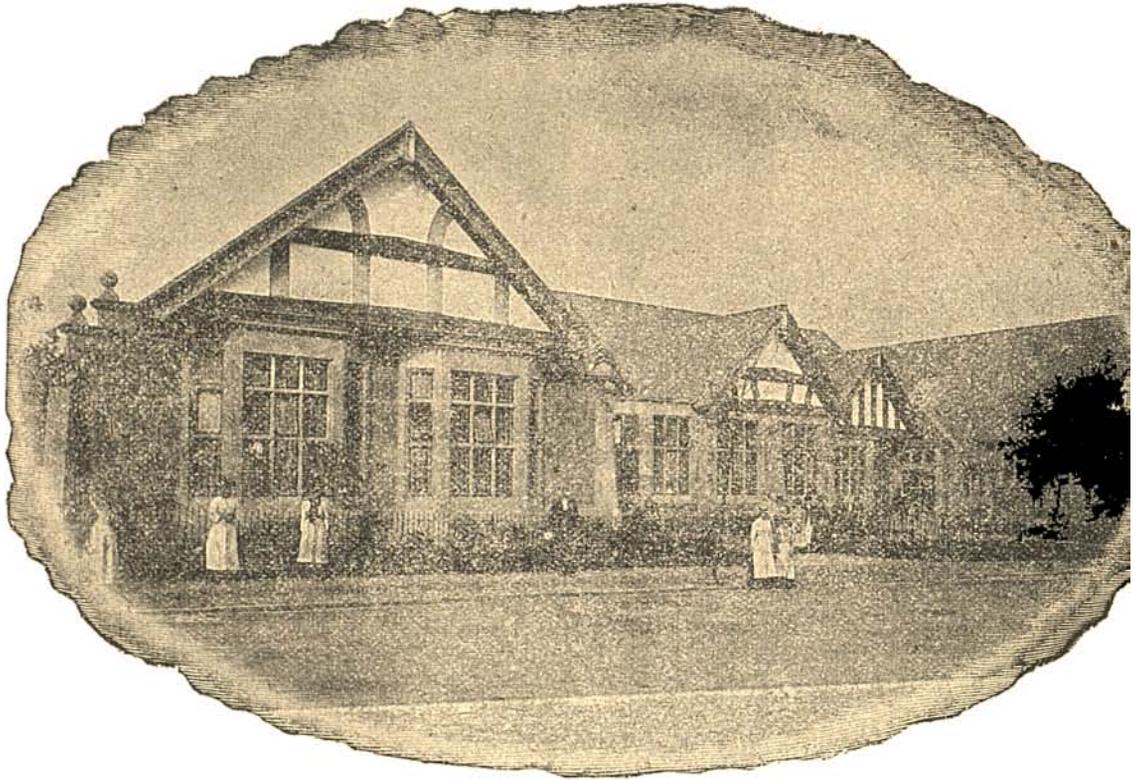
où elles sont remplies de savon, mises en caisses et arrivent ainsi au dernier emballage, au numérotage et à la pose des lettres, pour être expédiées immédiatement dans toutes les directions.

Une ambulance sert au transport le plus confortable des blessés ou des personnes malades.

Usines étrangères. — Nous avons cité Olten (Suisse) ; Philadelphie (E. U. A.) ; Mannheim (Allemagne) ; Toronto (Canada) ; Sydney (Australie), huilerie ; Sydney (Australie), savons.

Outre ces différentes usines, la société possède aux îles Fidji, dans le Pacifique, trois îles, où on récolte les huiles nécessaires à la fabrication des savons, afin de ne plus être tributaire des producteurs spéculant sur la hausse et accaparant des stocks de marchandises.

Depuis 1889, le savon fabriqué à Port-Sunlight est introduit en Belgique.



Hulme-Hall : Le restaurant des ouvrières

M. Lever avait confié à l'un de ses collaborateurs de la première heure, M. Ernest Brauen, la direction de la succursale belge. Les débuts furent modestes ; on vendait, à la fin de 1889, 1200 caisses de savon Sunlight.

L'énergie et le talent commercial de M. Brauen ont fait prospérer à ce point les affaires, qu'actuellement on vend en 3 jours ce qu'on vendait en une année, il y a 15 ans. De sorte que la construction d'une vaste usine s'imposait, uniquement pour les besoins de la Belgique.

Cette usine s'érige en ce moment à Forest-Midi et, si vaste qu'elle soit actuellement, la haute direction qu'en aura M. Brauen nous est un sûr garant qu'il faudra l'agrandir dans peu d'années.

Après vous avoir montré où l'on travaille, il me reste à vous montrer où l'on s'amuse, où l'on se repose, où l'on s'instruit.

Notre précédent numéro contenait une vue générale de Port-Sunlight. Ce n'est pas une agglomération de maisons collées les unes sur les autres, séparées par des rues étroites et sans soleil. Non, toutes les maisons ont leurs jardins, les rues sont larges, la verdure est abondante. Les voies publiques ont un minimum de 7 mètres de largeur et vont jusque 12 mètres. Les trottoirs ont de 3 à 4 mètres et les jardinets devant les maisons ont de 6 à 7 mètres, ce qui fait que d'une maison à l'autre il y a un espace de 30 mètres et, comme les cottages ont 12 mètres de hauteur, le soleil peut largement entrer dans toutes les habitations.



Hulme-Hall : Une aile du Réfectoire.

10 hectares. Nous avons pu admirer Greendale Road, artère large, bordée de beaux arbres, et dont toutes les maisons sont conçues dans le vieux style anglais.

Voilà qui ne ressemble pas à un village ouvrier; on dirait plutôt une petite ville de villégiature.

La question d'hygiène constitue un des points les plus importants et qui donne la mesure des effets produits par les soins

apportés à la salubrité de l'atelier, l'hygiène de la rue, l'hygiène de la maison.

J'ai attiré votre attention tantôt sur la situation de Liverpool, Birkenhead et Port-Sunlight. C'était au sujet de la question sanitaire. La mortalité, qui est de 21,60 par mille à Liverpool, de 17,70 par mille à Birkenhead, n'est que de 9 par mille à Port-Sunlight, qui est à peu de distance de ces deux villes.

Ce sont les jardiniers de la firme qui entretiennent les jardinets devant les maisons; cela fait partie du service d'entretien de la voirie.

Il y a 18 ans seulement, à la place de ce village riant et prospère, s'étendait une vaste prairie avec, çà et là, quelques misérables maisons dont nous avons vu un échantillon dans la première partie de cette causerie.

Les parcs occupent une superficie de près de



Hulme-Hall : L'Office. La Vaisselle.

Tout commentaire est superflu. Où règne l'hygiène de l'atelier, de la maison, de la rue, la mortalité infantile est presque nulle et la mortalité générale est réduite à son minimum.

Les maisons sont construites par groupes de 4 et 8 et pas un groupe n'est semblable à l'autre. Cela contribue au charme de Port-Sunlight. Un quartier est formé de divers groupes ne renfermant au total pas plus de 70 maisons. L'intérieur de ce quartier, c'est-à-dire les derrières de ces maisons, forment les jardins potagers et ainsi chaque groupe constitue un bloc très original.

Les prix des loyers hebdomadaires varient depuis fr. 3.75 jusqu'à 7.75 en passant par fr. 4.35, 5.25 et 6.25. Actuellement M. Lever ne bâtit plus que deux types de maisons, ceux de fr. 4.35 et fr. 6.25.



Hulme-Hall : Le Comptoir à Thé

La chambre où l'on vit (living room) au rez-de-chaussée et la grande chambre à coucher à l'étage ont 4<sup>m</sup>70 sur 3<sup>m</sup>50 ; la cuisine et la salle de bain, ainsi que les deux chambres à coucher, généralement destinées aux enfants, ont 2<sup>m</sup>80 sur 2 mètres.

Tout habitant de Port-Sunlight doit être employé chez MM. Lever Brothers Limited.

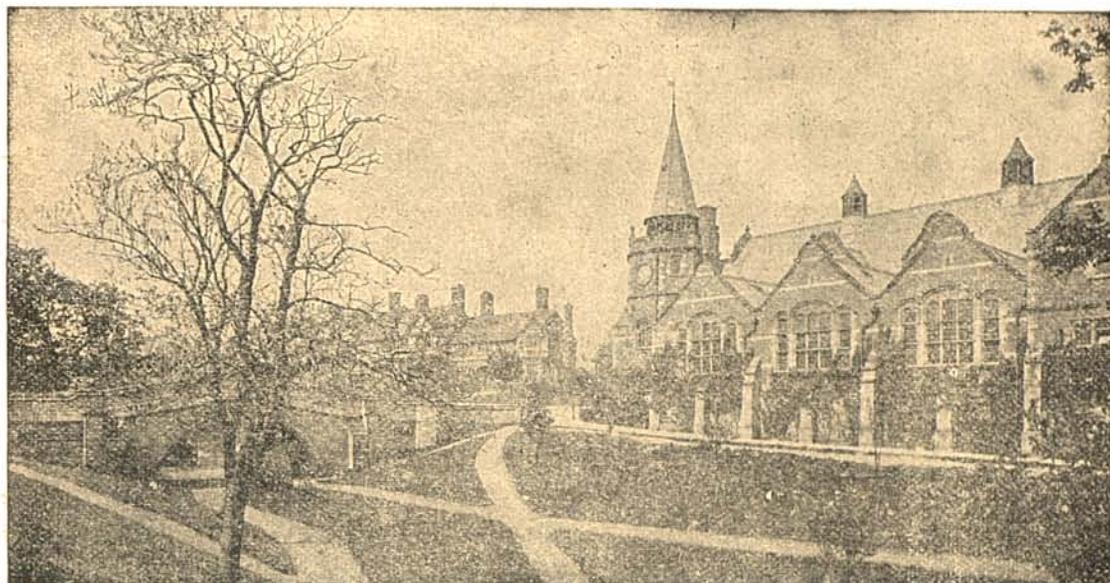
Tous ces intérieurs respirent la propreté, l'aisance et la joie. Cela n'a rien d'étonnant puisqu'un ouvrier qui n'a besoin d'aucune connaissance technique, c'est-à-dire qui, pour fabriquer les boîtes à savons, les caisses, etc., aide tout bonnement la machine, gagne parfois jusque £ 0,26.6 par semaine, soit fr. 33,10 pour 48 heures de travail, ce qui représente chez nous fr. 0,65 par heure, salaire d'un contremaître.

Une jeune fille de 17 à 18 ans, employée au paquetage du savon, gagne £ 0,14 par semaine, soit fr. 17,50 pour 45 heures de travail, soit fr. 0,37 l'heure.

Le travail se termine, hiver comme été, à 5 heures du soir et le samedi à 1 heure. Donc, tout ouvrier peut journellement soigner son potager et sa basse-cour, ce qui fait que pour la nourriture de sa famille il n'a à acheter en réalité que le pain et la viande.

En nous plaçant au point de vue de l'ouvrier que nous venons de citer, nous voyons que, faisant face à tous les besoins d'un ménage composé du mari, de la femme et d'un enfant, vivant très bien, faisant partie du Club social, d'une association, soit de football, cricket ou autre, et dépensant en excursions diverses

Les maisons ordinaires de 4 à 5 francs se composent d'un rez-de-chaussée, où nous trouvons la cuisine, la salle de bain et le living room (c'est-à-dire la chambre où l'on vit en commun, où toute la famille se réunit); et au premier étage, il y a trois chambres à coucher. Les cottages de 6 à 8 francs ont en plus un salon au rez-de-chaussée et une chambre à coucher à l'étage.

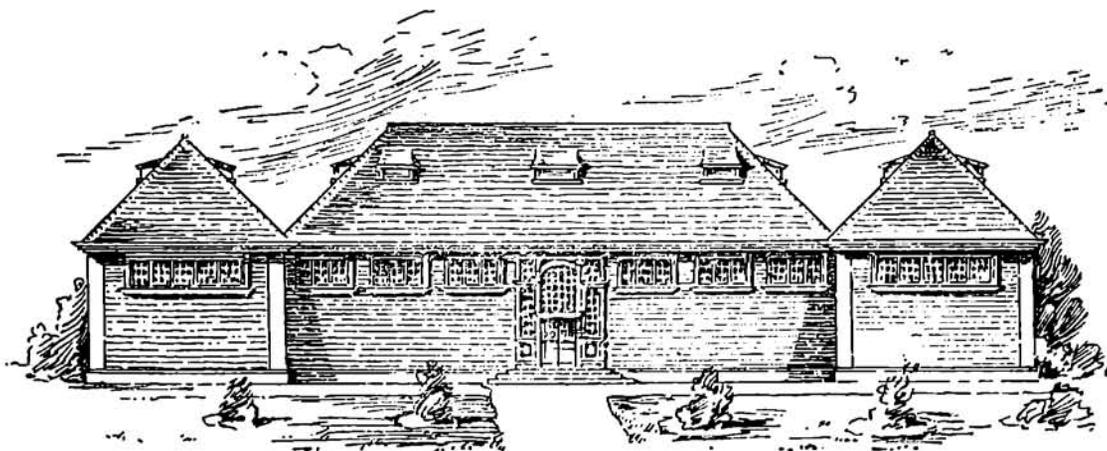


Les Ecoles, vues du Parc

90 à 100 francs par an, nous voyons, dis-je, que cet ouvrier peut encore économiser 300 francs par an, qu'il a soin de placer dans les diverses caisses de mutualité ou de retraite dont il fait partie, soit les prêts à la Société coopérative, qui donne 2 p. c. d'intérêts, ceux à la maison Lever, qui donne 4 p. c. Vous admettez que M. Lever n'a pas besoin de ces emprunts, mais s'il le fait, c'est pour développer le goût de l'épargne en donnant à tous un placement sûr et avantageux.

Vous vous imaginez aisément la situation profondément heureuse de la femme dans de telles conditions.

Dès que la jeune fille se marie, elle cesse de droit de faire partie du personnel ouvrier de l'usine et peut ainsi consacrer tout son temps aux soins de son ménage et de son intérieur ; c'est là peut-être l'un des merveilleux résultats des institutions si belles de Port-Sunlight, que la femme puisse être, sans autre préoccupation, la gardienne et la reine du foyer, et c'est là certes l'une des conditions principales du



Le Gymnase

bonheur d'un ménage ouvrier. Si la plupart du temps, l'ouvrier préfère le cabaret à son home, c'est que la femme abandonne au désordre et au manque d'entretien un intérieur que sa présence et son rôle naturel suffisent à rendre riant. Même pauvre, même insuffisant, un intérieur est attirant et agréable, s'il y règne l'ordre et la propreté, et cet intérieur s'enrichira forcément de tout l'argent que l'homme ne dépensera pas au cabaret.

A ce point de vue Port-Sunlight est la cité des ménages heureux ; pas un seul cabaret n'y est autorisé.

L'ouvrier fait également partie des magasins coopératifs où il a ses intérêts.

A titre de prévoyance, dans le sens exact, il existe à Port-Sunlight une société de secours mutuels. En cas de maladie les habitants ont les soins médicaux et pharmaceutiques, et en cas de décès les funérailles se font aux frais de la société.

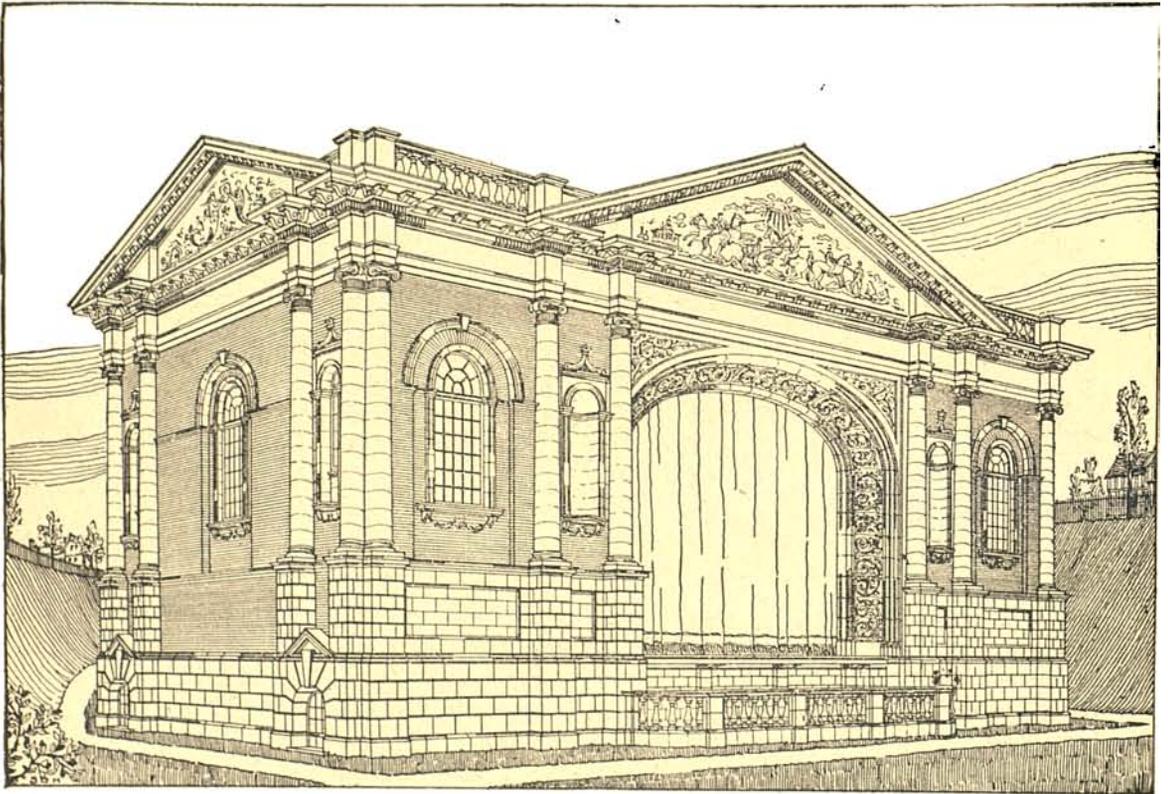
Les secours en cas d'accidents de travail sont prévus par la loi anglaise. Toute indemnité accordée à un blessé est appliquée dans le sens le plus large par M. Lever.

La loi anglaise ne prévoit pas la pension de vieillesse, mais M. Lever donne à ses vieux ouvriers et employés une pension et l'usage gratuit d'un cottage.

Les bâtiments publics sont tous conçus dans le même style si original :

1<sup>o</sup> la *poste* du village ;

2<sup>o</sup> l'*institut de jeunes filles*, qui est principalement récréatif, et a pour but l'amélioration physique et intellectuelle. Il est placé sous la direction d'une dame, assistée par des volontaires, le tout sous le patronage d'un comité de dames. Pour être membre, il faut payer la somme énorme (!) de 10 centimes par semaine, et en dehors des



Le Théâtre en plein air

amusements sociaux, les jeunes filles peuvent apprendre le chant, la gymnastique, la confection, les modes, la lingerie, la cuisine, etc. ;

3<sup>o</sup> *Hulme-Hall*, le vaste restaurant. Un nombre considérable de jeunes filles y dinent du menu suivant : Soupe, 10 centimes; viande, pommes de terre et légumes,



Intérieur de la Chapelle.

10 centimes ; tarte, 10 centimes ; thé, 5 cent. ; pain et beurre, 10 cent. ; total 45 centimes. Et notez que pour ce prix les convives ont un diner-concert. Parfaitement : un immense gramophone leur joue les plus brillants morceaux de son répertoire, pendant toute la durée du repas.

Vous vous êtes certainement demandé comment il se fait que le restaurant puisse fournir des diners à si bon marché. Les jeunes filles qui sont inoccupées

momentanément viennent tout naturellement offrir leur concours gratuit pour tous les travaux ménagers et ceux de la cuisine. Ce sentiment de l'assistance réciproque est fortement encouragé à Port-Sunlight, où l'on estime que le bonheur doit se trouver dans un travail honnête et où, par les travaux de la coopération, de la solidarité, les profits sont partagés par tous ;

4<sup>o</sup> *Gladstone-Hall*. — Cet établissement a été inauguré par le ministre Gladstone en 1891 ;

5<sup>o</sup> les *Écoles* ;

6<sup>o</sup> l'*Institut Technique*, où jeunes filles et jeunes gens peuvent faire des études du degré supérieur ;

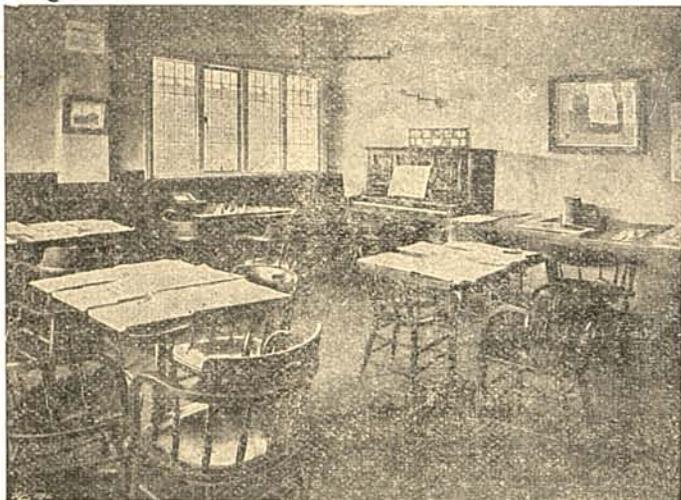
7<sup>o</sup> le *bassin de natation* en plein air ;

8<sup>o</sup> le *club social* des hommes où sont concentrées toutes les sociétés sportives : société cycliste, de gymnastique, de cricket, de boules, de football. L'aménagement du nouveau champ de football a coûté 50,000 francs. Société de natation, de lawn-tennis, etc. Vous avez également les sociétés de récréation intellectuelle : Harmonie, chant, philharmonique, dramatique, fanfares ; il y a le photographic-club et une société artistique et littéraire. M. Lever a même installé un musée d'arts divers.

Parmi les fêtes de tous genres que l'on organise à Port-Sunlight, on doit mentionner différentes expositions, qui ont lieu périodiquement. Celle de l'horticulture comporte des concours pour les légumes, les animaux de basse-cour, les produits des jardins, etc. Il y a également une exposition culinaire. Or, comme pour ces différents concours M. Lever donne des prix très importants, ceux-ci excitent des compétitions parmi les habitants et les ménagères, leur font faire de sérieux efforts et ils réalisent des merveilles pour les gagner.

9° le théâtre en plein air. Le public se place sur les vastes pelouses en pente qui entourent le théâtre.

Une brigade de pompiers est spécialement instituée pour les usines et le village de Port-Sunlight.



Le Club des hommes. — Salle de lecture

Le capital engagé par la firme, dans l'exploitation du village, se monte actuellement à la somme de 17 millions.

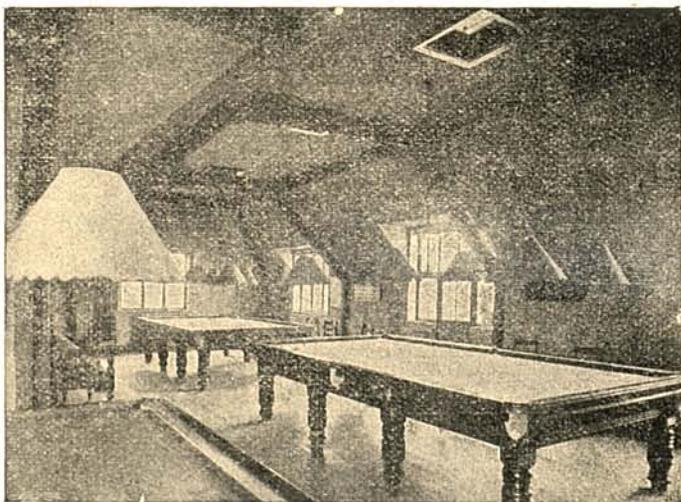
Les recettes des loyers ne rapportent que 1 1/2 p. c., qui ne sont pas retenus, comme vous pourriez le croire, à titre d'intérêts du capital, mais qui servent uniquement à payer les taxes diverses et les réparations de toutes les maisons, établissements publics, etc., de tout le village.

Malgré le gros capital engagé, M. Lever va faire encore bâtir un grand nombre de maisons et, cette fois, il va abandonner le vieux style anglais pour adopter celui de tous les pays.

Tous les styles anciens des différents pays du monde auront leurs types représentés dans cette nouvelle artère, que M. Lever dénommera la rue des Nations.

La Belgique y sera représentée par un groupe de 5 maisons, dont l'exécution a été confiée à notre éminent architecte, M. Emile Janlet.

Cette simple énumération donne une idée nette de l'aspect du village de Port-Sunlight et de la vie heureuse de ses habitants. Vous avez pu voir que rien n'y a été oublié. Les hommes trouvent jeux et bibliothèques. Les familles, des intérieurs agréables, les enfants des écoles pour s'instruire, tous les habitants enfin un village pittoresque et riant.

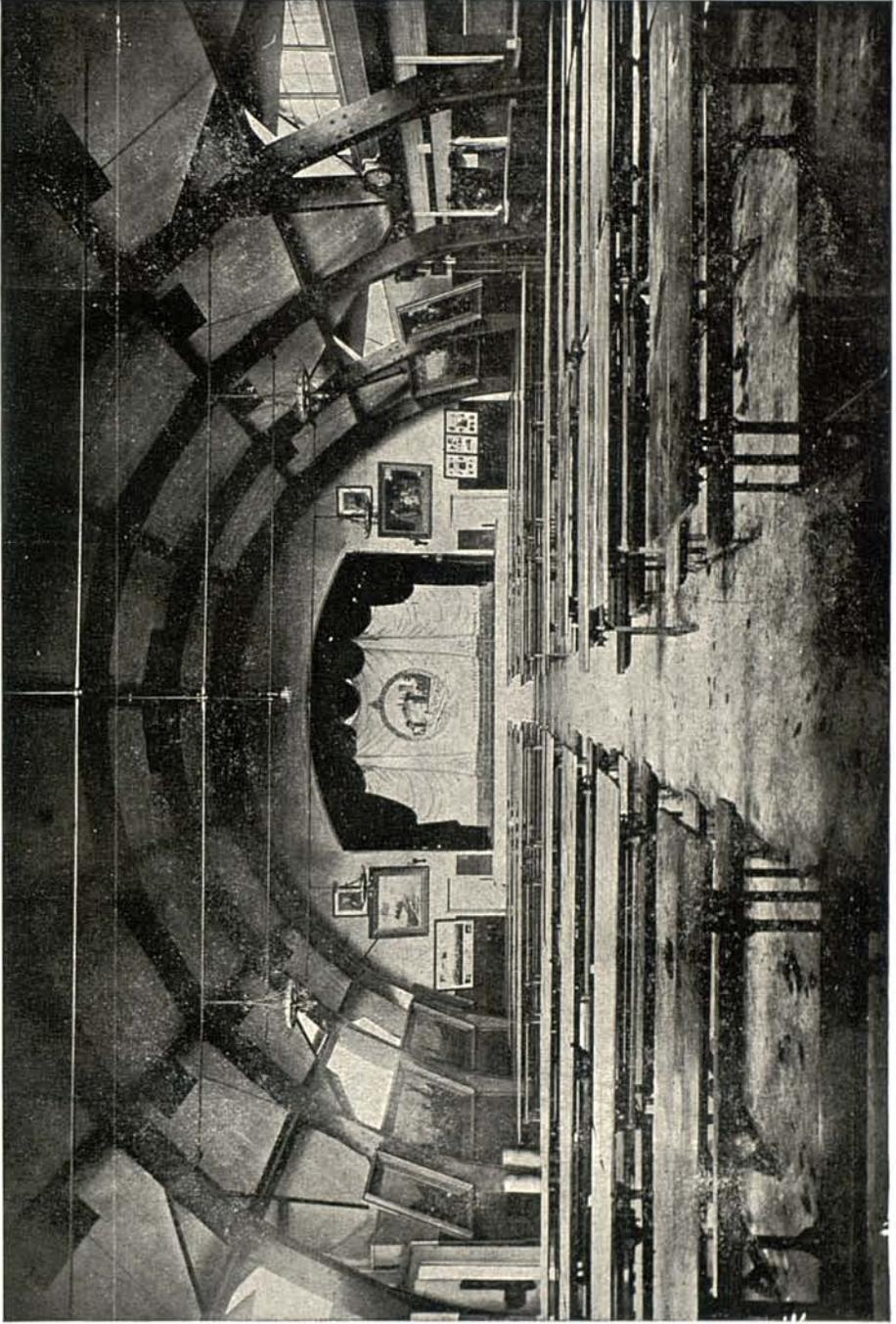


La salle de billards

Voici ce que dit Jean Lahor, dans son

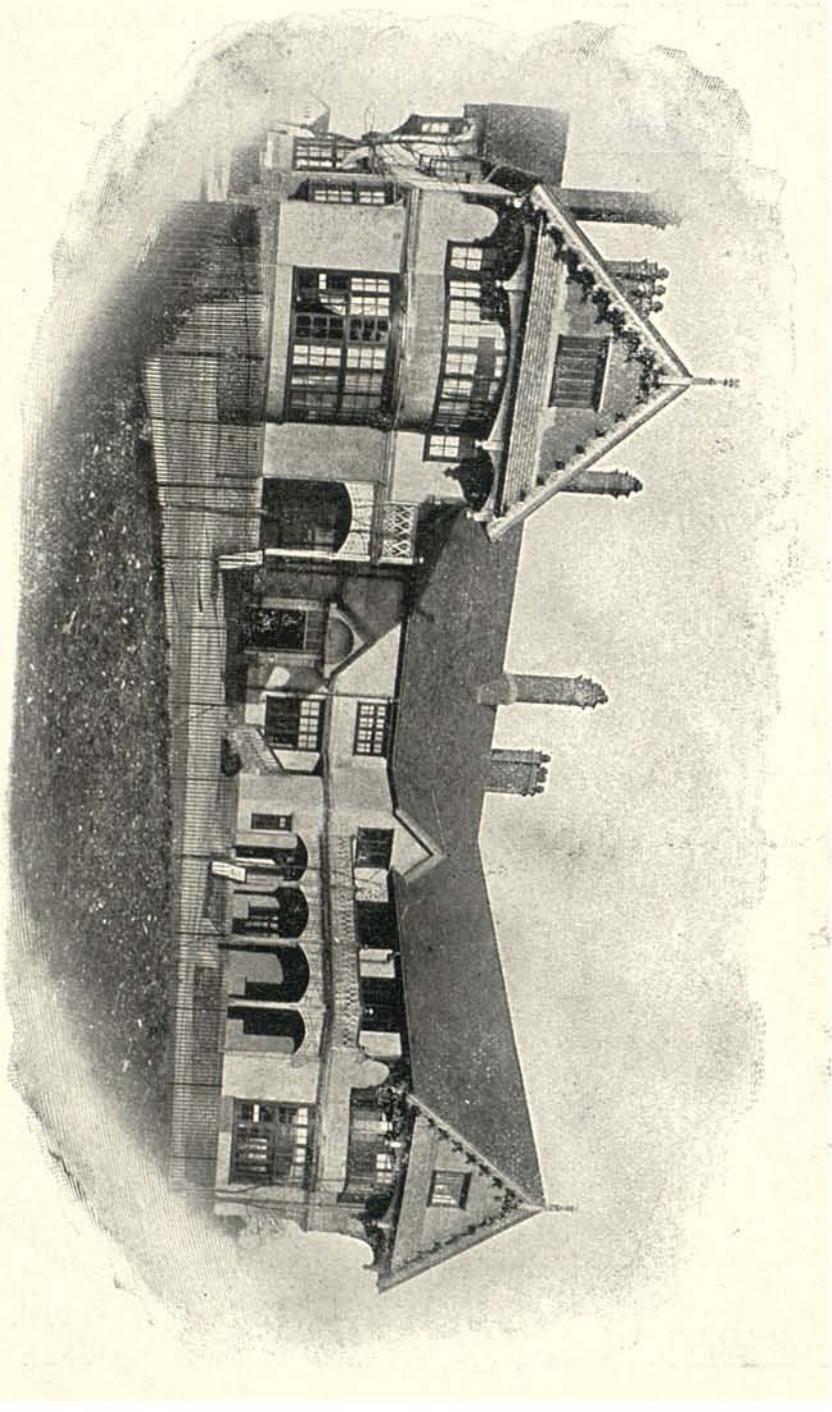
admirable livre : *Les habitations à bon marché et un art nouveau pour le peuple.*

Page 12. Après avoir cité différents genres de maisons ouvrières, il ajoute ceci :



PORT-SUNLIGHT. — LA SALLE DES FÊTES.

PORT-SUNLIGHT. — LA DIRECTON.



« Voici un type, celui-ci, idéal et réalisé toutefois :

» C'est le délicieux cottage anglais, offert par la Société de Port-Sunlight, la grande fabrique de savon, à ses ménages d'ouvriers et que nous avons vu à Vincennes en 1900.

» Le Grand-Prix lui fut décerné par acclamation du jury, qui avait commencé par déclarer que cette maison d'ouvriers était une maison de luxe. »

Page 39. — « Si élégant était le type de l'habitation ouvrière exposée en 1900 » par la Compagnie des Usines de Savon de Port-Sunlight, que le jury considérait » cette habitation délicieuse comme maison de luxe et il termine en disant :

» Dans tout Port-Sunlight règne un art exquis, et cette petite ville servira de » modèle, peut-être, aux cités industrielles de l'avenir. »

Et écoutons Georges Benoit-Levy, qui consacre tout le numéro 1 de janvier 1904 du *Musée Social* au village de Port-Sunlight. Il conclut dans le même sens :

« Port-Sunlight, village ouvrier, est certainement ce que nous avons vu de » mieux dans ce genre. »

M. Lever, le créa-  
se défend d'être un  
une de ses nombreuses  
primé un jour sa pen-  
tresse de son œuvre.  
» à vous affirmer ceci :  
» à fait inexact de me  
» throphe. La philan-  
» nom de la charité,  
» gnifier que paupéris-  
» de misérables que la  
» impuissante à leur  
» moyen de porter  
» sociaux, est de con-  
» affaires, pour le plus  
» Notre tâche est  
malheureux que de

Que M. Lever ne  
qu'il agit en philan-  
mais c'est le nôtre aussi  
une œuvre hautement  
pour avoir eu la pen-  
la situation matérielle



W. H. LEVER,  
fondateur de Port-Sunlight.

employés, il faut avoir une grande élévation d'âme, un cœur accessible aux misères des autres.

On doit être fier d'être le collaborateur d'un homme qui a porté à un tel degré la compréhension du rôle social et humanitaire du patron.

Je dis le patron, et je devrais dire le père, car M. Lever est véritablement le père d'une vaste famille, dont il est aimé et respecté ; et je suis heureux d'avoir, en vous montrant son œuvre, pu lui rendre un éclatant hommage.

L'auteur d'une telle œuvre nous apparaît comme un haut exemple de la grande vertu résumée en ces mots : « Aime ton prochain comme toi-même ».

L. DOTHEY.

teur de Port-Sunlight, philanthrope et, dans conférences, il a exécuté, qui est l'idée maîtresse. Il disait : « Je tiens c'est qu'il serait tout comparer à un philanthrope est un autre et charité ne peut s'imposer ; il y a tellement charité sera toujours venir en aide. Le seul remède à nos maux conduire sagement nos grand bien de tous. moins de secourir les prévenir les malheurs. » veuille pas admettre throphe, c'est son droit, d'affirmer qu'il a fait humanitaire, et que sée d'améliorer ainsi et morale de tous ses

## LE PATINAGE

Voici décembre revenu :  
 Le givre est roi, les murs scintillent.  
 Le bois est chauve, le sol nu ;  
 Les lacs sont des pistes qui brillent.  
 Partons ! l'air est pur ce matin ;  
 Les cœurs sont remplis d'allégresse,  
 Car c'est la fête du patin,  
 Du bonheur et de la jeunesse.

### REFRAIN

Chantons ! les plaisirs nous sont chers,  
 Que Borée à foison propage :  
 Les champs sont blancs s'ils étaient verts ;  
 Amis, vive le patinage !

Dans les arbres du grand verger,  
 L'oiseau se tait mais le vent brame ;  
 Quant à l'aronde au vol léger,  
 C'est en Afrique qu'on l'acclame.  
 Le froid, qui chasse les frileux  
 Et change du monde la face,  
 Laisse oublier les autres jeux  
 Pour nous faire aimer mieux la glace.

On n'entend plus sur le coteau  
 Tinter la clochette argentine,  
 Ni le murmure du ruisseau  
 Qui coule au pied de la colline ;  
 Mais, s'il nous manque un frais gazon,  
 Un chant d'oiseau, un doux murmure,  
 Nous possédons à l'horizon  
 Un lac de glace toute pure !

E.-H. GILLEWYTENS.

## JOURNAL

d'un

Gentilhomme Campagnard

(Suite)

*E... 30 Novembre 1886.*

Nous avons aujourd'hui notre première journée d'hiver. Le ciel est tout couvert, un froid glacial et pénétrant semble annoncer la chute de la neige pour bientôt ; elle tombe déjà au loin, dans les montagnes ; les feuilles des arbres, détachées par la froide bise du Nord, tombent en pluie sur le sol, en faisant entendre un léger crépitement.

L'aspect de la nature est triste ainsi, mais cette tristesse a encore son charme à condition que le beau temps revienne bientôt. Depuis quinze jours, nous avons des temps radieux, un peu froids le matin, mais chauds après-midi ; nous jouissions en un mot du véritable été de la St-Martin, et la journée d'aujourd'hui produit un contraste singulier avec celle d'hier, plus belle peut-être que toutes les autres. En chassant la bécasse hier au soir dans le bosquet, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le magnifique spectacle que j'avais sous les yeux, les superbes chênes qui paraissent encore plus gigantesques, maintenant qu'ils sont dépouillés de leurs feuilles, laissant voir à travers leurs troncs et leurs branches dénudées le panorama complet des montagnes.

Le soleil, sur le point de disparaître derrière la colline de St. J., éclairait leurs cimes neigeuses de cette jolie teinte rosée que l'on voit si souvent reproduite dans les paysages de Suisse. En regardant au contraire du côté du couchant, on voyait le ciel à la fois rouge et doré, formant à l'horizon comme un immense incendie ; ces lueurs empourprées paraissaient encore plus belles et plus éclatantes, par suite du contraste produit par la teinte sombre, presque noire, des troncs et des branches des chênes qui formaient le premier plan. Le spectacle était bien beau, et le coucher du soleil d'hier ne faisait pas présager le temps sombre d'aujourd'hui.

La nature est toujours belle sous ses différents aspects, soit qu'elle se présente à nous brillante et ensoleillée, soit qu'elle nous apparaisse triste, sombre et voilée. Dans une ville où l'on ne verrait qu'une bande de ciel gris se détachant sur les lignes droites des toits, le temps d'aujourd'hui serait certainement bien triste, mais, même quand il fait beau et que le temps est bien clair, est-ce profiter de ce beau ciel bleu, que d'en avoir à peine le petit coin que les toitures des maisons laissent apercevoir ? Je me souviens que lorsque j'étais à Paris, et que les rayons plus chauds du soleil ramenaient le printemps après les jours sombres de l'hiver, j'éprouvais un sentiment de tristesse en voyant arriver les beaux jours : je regrettais alors davantage encore d'être enfermé dans une ville, tandis que d'autres, plus heureux que moi, habitant la campagne, pouvaient profiter

largement de ces beaux jours de printemps ; ils voyaient la nature revenir peu à peu à la vie, les arbres se recouvrir de leur douce verdure, mille fleurs s'épanouir de tous côtés et embaumer l'air autour d'elles ; ils pouvaient entendre le doux chant du rossignol... et pendant ce temps, je devais moi passer ma jeunesse à me dessécher sur des livres de mathématiques froids et arides. Dieu seul sait ce que j'ai souffert pendant cette période de ma vie. Si au moins, j'avais su utiliser mes peines en les offrant en sacrifice, mais je n'avais pas alors les consolations de la religion ; aussi quelle tristesse et quel dégoût de la vie.

Un Gentilhomme Campagnard.

(A suivre.)

---

## LA PRAIRIE

---

Voyez-vous, s'étendant au loin, la riante prairie, la prairie enchantée où l'émeraude des prés se marie aux tons doux ou éclatants des fleurs multicolores ? Gaiement le soleil sourit et se joue parmi les grands peupliers frissonnants, les aulnes à verdure sombre et les saules qui doucement murmurent. L'onde fuit comme un ruban d'argent sous la mousse peuplée de mille grillons aux stridentes cymbales, de cigales aux cris aigres, de grenouilles aux crécelles graves et de mouches dorées qu'elles happent.

Sur les myosotis se reflète l'azur du ciel, et les yeux des étoiles ont donné de leur teinte au cœur des marguerites à collerette blanche et des boutons d'or, tandis que l'Aurore, la belle Rouse aux cheveux humides, et dont les paupières ouvertes laissent voir de fines perles scintillant de mille feux purs, chassant la Nuit à chevelure sombre, pleure ses larmes abondantes.

La vie multiforme peuple cet endroit charmant, Eden où le rêveur vint souvent aux heures chaudes du jour, chercher un instant de bonheur quand la sève ardente, comme un sang généreux, circulait dans les tiges...

Mais là-bas sur le tapis vert du pré, jetez vos regards tout à l'heure enchantés : remarquez le fléau qui décime les fleurs, sans attendre qu'elles se fanent, le fléau

qui ne respecte ni la fraîcheur et l'enivrant pouvoir des parfums, ni la jeunesse tendre des boutons entr'ouverts, espoirs du gai printemps...

Le troupeau des agneaux s'en va lentement ; il s'en va sûrement, palpitant, famélique, l'œil fixé sur les jeunes pousses comme sur des proies. Il ondoie comme une mer aux flots moutonneux qui déferlent, rasant tout, envahissant jusqu'au moindre recoin paisible, en sa marée montante. Et le bruit des mâchoires qui taillent, coupent, scient, broient les tiges vivantes, remplit l'air de son murmure sinistre semblable au frôlement des ailes de la Mort... Le pied corné des bêtes foule, meurtrit, écrase les longs pédoncules, répand avec une inexcusable prodigalité l'or des cœurs de fleurettes dont la vie s'échappe de la blessure en une perle humide, dernière goutte de sève tombant comme un pleur de regret...

Et le troupeau des agneaux dévorants grandit, avance, avance...

Pour qu'il arrive plus infailliblement au but poursuivi, pour que l'œuvre de destruction s'achève pleinement, le berger, nouveau messager de l'Achéron, enveloppé dans sa vaste et sombre houppelande, la houlette à la main, du geste commande à ses chiens. Il conduit ses brebis, d'un pas mesuré, cadencé, rythmé, ne voulant pas laisser une touffe d'herbe à tondre, une simple fleurette que son doigt n'indique et que son regard ne menace... Nouveau disciple digne d'Attila, il n'a point pitié de la jeunesse flétrie et couchée prématurément sur le sol qui sera le tombeau de tant de parfums détruits...

Et le troupeau des agneaux dévorants, grandit, avance, avance...

Et plus le temps s'écoule, plus le cadran des heures sent les aiguilles, éternelles et infatigables marcheuses, qui le frôlent, plus le désastre est grand, plus les dégâts se font irréparables, et plus le champ, le beau champ fleuri dont la végétation plantureuse était un luxe, montre qu'il a subi les atteintes du fléau, l'humiliation de la conquête dévastatrice...

(A suivre.)

L. DAUVÉ.

## RÉCRÉATION

### Mots décroissants.

1. Quadrupède sauvage ;
2. Poème ancien ;
3. Note de musique ;
4. Consonne.

\*  
\*\*

### Réponses au dernier numéro :

#### Mots en losange.

P  
R A T  
P A R I S  
T I C  
S

#### Métagramme.

Foi, loi, roi.

## L'œuvre des Petits Lits

Nos lecteurs ont pu lire dans nos colonnes, il y a quelques mois, un appel pressant en faveur de l'œuvre des Petits Lits. Les projets dont nous parlions alors sont aujourd'hui en pleine voie de réalisation : l'œuvre a pignon sur rue. Notre confrère Sandor, du *Journal de Bruxelles*, a visité les nouveaux locaux et sa plume nous en donne une description émue, qu'il nous pardonnera de lui emprunter au nom de la charité chrétienne. Transportons-nous donc avec lui à Boendael, au siège de l'œuvre.

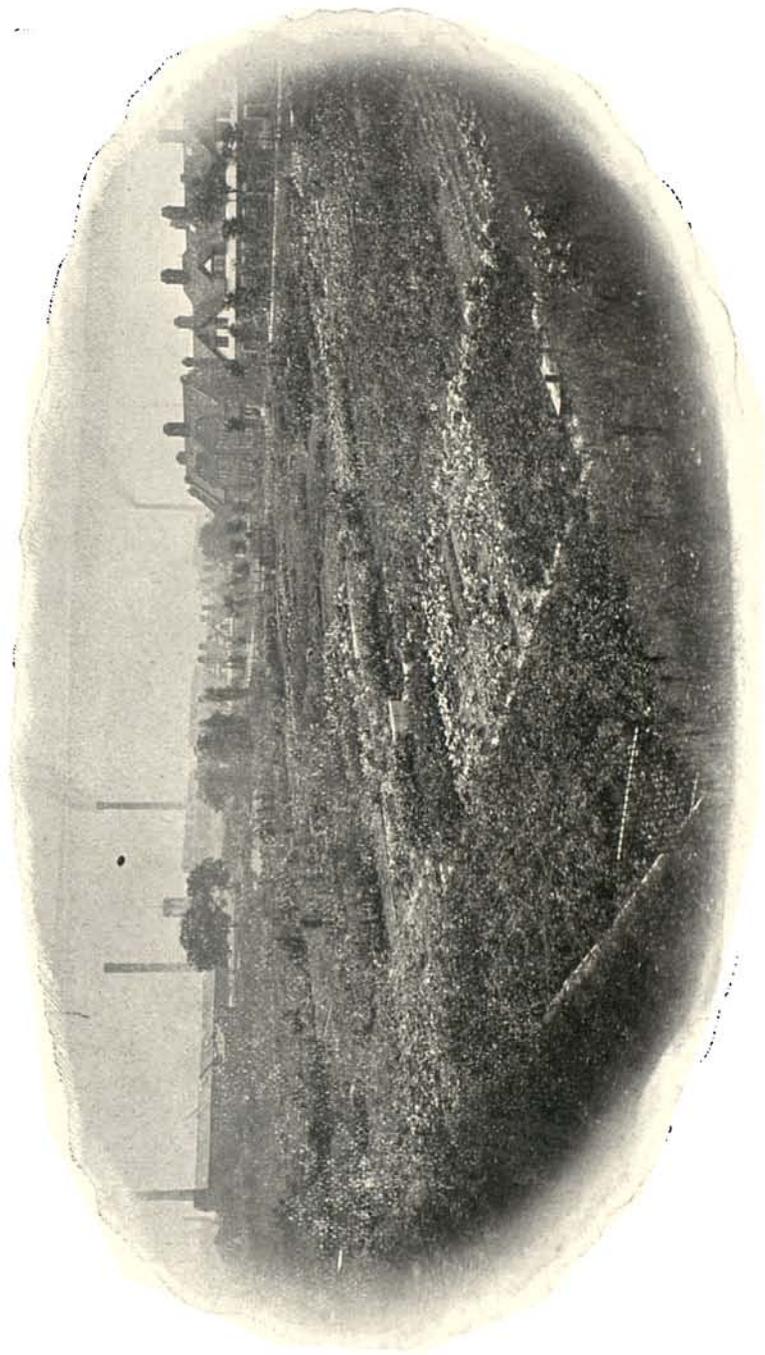
« La maison se dresse à quelques pas de l'église, sur la gauche du chemin. Rien d'un hôpital ! Rien d'un hospice ! Un cottage très gai et qu'on sent confortable, en briques rouges, précédé d'un petit jardinet. Au-dessus de la porte, ces quelques mots, qui indiquent sommairement le but de l'œuvre : Asile des Petits Lits.

Entrez. L'intérieur répond au dehors. Un aménagement de villa. Un grand salon clair qui n'est pas luxueux, mais qui n'a rien non plus de la sévérité coutumière du parloir. La directrice de l'œuvre, madame Paridant, vous fera les honneurs de sa maison. Dans la salle à manger

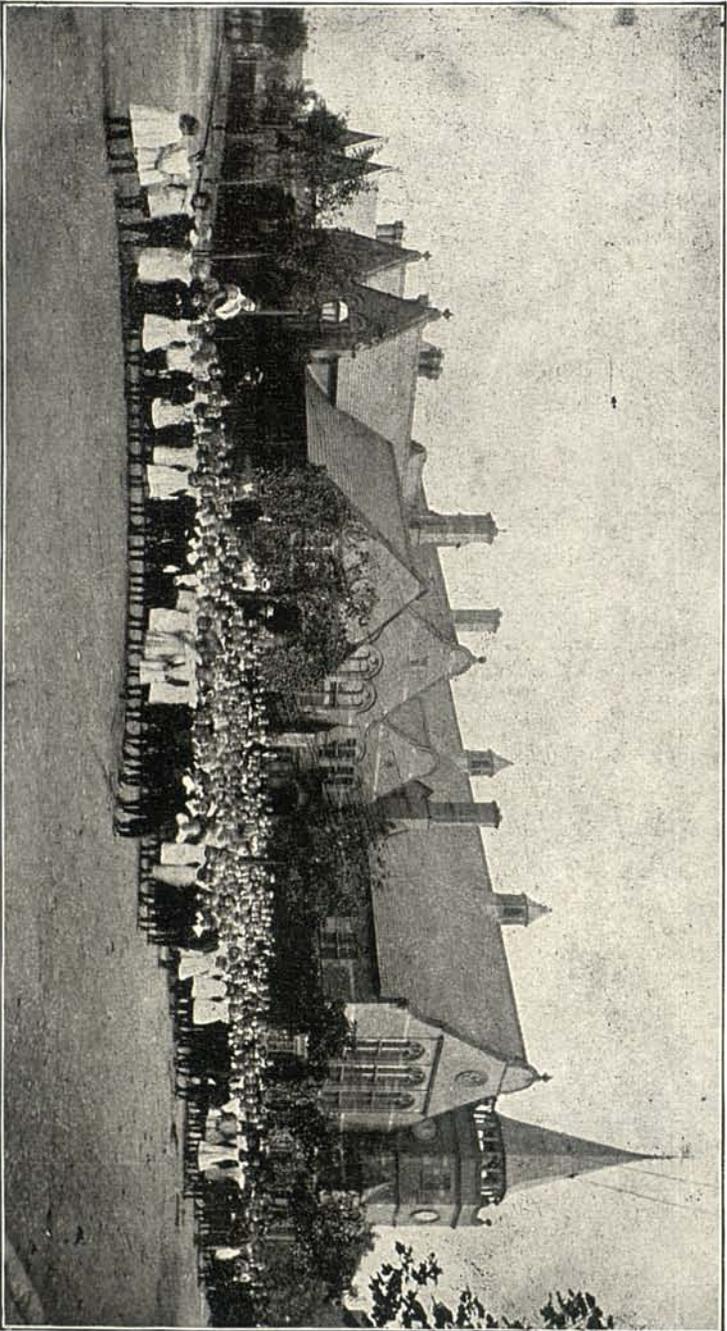
vous trouverez six petits enfants — six seulement, car l'œuvre est encore au berceau — qui mangent, avec l'appétit que vous imaginez, des choses réconfortantes. Une sœur préside au repas. Et la « présidence » n'a rien de bien majestueux. Elle consiste à redresser des bavettes, à remplir des tasses, à fournir de provisions nouvelles les petits qui ont épuisé un premier stock, le tout appuyé de caresses et de gros baisers. Car la bonne sœur se sent pour ces petits que la Providence lui envoie une âme maternelle. Elle les aime de tout son cœur et de toutes ses forces, d'autant plus qu'ils sont plus malheureux.

Les enfants que reçoit l'Asile des Petits Lits ne sont pas des orphelins abandonnés, par les parents disparus, à la charité publique ; ce sont des malheureux atteints, par exemple, de tuberculose externe, de carie des os et d'autres maux qui demandent l'hygiène, le grand air pur, les soins assidus. Dans les mansardes, dans les logis de misère des impasses où végètent leurs familles, toute guérison est impossible. Et les malheureux qui résisteraient dans ces conditions aux embûches de la mort seraient réduits à traîner une vie de pauvres rachitiques sans consolation et sans espoir. Ici on les soigne dans des installations hygiéniques, au milieu d'un grand jardin que les brises qui viennent du bois tout proche, emplissent de senteurs balsamiques. On leur donne une nourriture substantielle. Un médecin, le docteur Moeller, vient les visiter tous les jours. Vous verrez leurs dortoirs, si blancs, si propres, si joyeux, si pleins de bon air ! Leurs petits lits charmants tout près des chambres des Sœurs promptes à se lever au premier appel ! Par les beaux jours, vous pourrez rencontrer, dans les avenues du Bois, les petits malades, que leurs bonnes mères adoptives conduisent par la main ou portent sur leurs bras ! Et vous comprendrez que l'Asile opère des merveilles, que des enfants réputés incurables en sortent guéris au bout de quelques mois, que tous ceux qui y sont demandent à y rester et ne s'en vont que dans des crises de larmes !

L'Asile des Petits Lits a obtenu, dès sa fondation, des approbations enthousiastes. S. A. R. madame la princesse Clémentine en a accepté la présidence d'honneur. S. E. le cardinal-archevêque l'a béni paternellement.



PORT-SUNLIGHT. — LES USINES.



PORT-SUNLIGHT. — LES ÉCOLES.

Un comité de dames s'est constitué pour le protéger. Nous voyons figurer, en tête, le nom de Mme la douairière d'Ursel, présidente, et, à sa suite, les principaux noms de notre aristocratie bruxelloise qui brillent dans toutes nos œuvres, si fécondes, de charité.

Et maintenant, Mesdames, voici ce que l'œuvre réclame de votre dévouement.

Des aides, d'abord, des aides ! Il faut que l'asile de Boendael devienne pour les excellentes chrétiennes que vous êtes, un but d'excursion. Les enfants ne sont que six ; ils seront vingt bientôt, et plus. Les trois bonnes Sœurs ne tarderont pas à être débordées. Il est nécessaire que vous veniez à leur secours. Les petits sont si mignons, si gentils, si pleins de grâce que vous les aimerez. Vous viendrez leur donner l'aumône d'une caresse et d'un sourire. Vous viendrez vous exercer près d'eux à la charité sainte.

Et il faut de l'argent ! Beaucoup d'argent ! Pour entretenir la maison, pour embellir le jardin, pour donner à manger à toutes ces petites bouches affamées, et des lits confortables à ces petits corps estropiés !

Vous voudrez toutes que l'œuvre s'accroisse et prospère, qu'elle ne soit jamais dans la triste obligation de refuser à un malheureux petiot qui lui demande la guérison, un lit dans une chambre pleine d'air, ni une bouchée de pain ».

SANDOR.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage Faubonne au consommé*  
*Filet de bœuf italienne*  
*Asperges en branches*  
*Glace au chocolat*

ASPERGES EN BRANCHE. — Cuire asperges dans eau bouillante salée, refroidir à l'eau froide. Servir avec vinaigrette.

GLACE AU CHOCOLAT. — Prenez : 1 litre de lait, 750 grammes de sucre en poudre, 4 œufs, 50 gr. chocolat ; on le mélange avec les œufs et le sucre. Pour le reste on agit comme pour crème ordinaire.

TANTE LOUISE.

## LE MOIS LITTÉRAIRE

**N.-B.** — Les ouvrages simplement annoncés seront analysés dans un prochain numéro.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, à notre comptoir de librairie (commission), tous les livres et revues annoncés sous nos rubriques bibliographiques, et généralement tous livres et revues quelconques. Il leur suffit de nous envoyer, en un mandat postal, le montant de leur commande, augmenté des frais de port.

\*\*

*Album pittoresque du « Noël ».* Un vol. in-8° de 100 illustrations en couleur. Paris, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 2 fr. 50

Qui ne connaît le *Noël*, cette charmante publication qui fait les délices des tout petits ? Pour compléter leur œuvre, les directeurs de la revue ont eu l'heureuse idée d'éditionner un album pittoresque, destiné à leur jeune et fidèle clientèle. La première série vient de paraître : elle contient cinquante reproductions artistiques et cinquante histoires amusantes en images. Nous la recommandons volontiers à nos lecteurs : leurs enfants y trouveront une récréation saine et morale.

\*\*

*Année (1<sup>e</sup>) de la Jeunesse catholique.* Almanach pour 1905. Un vol. in-16 de 144 pages. Paris, 76, rue des Saints-Pères.

Prix : 0 fr. 50

*L'Association catholique de la jeunesse française* est un modèle d'activité persévérante et d'énergie pénétration. Nous n'en voulons d'autre preuve que ce petit annuaire, où sont consignés les grands travaux de 1904 : congrès, pèlerinages, réunions variées, manifestations éclatantes qui toutes témoignent de la vitalité de l'œuvre. Une série de jolies photographies inédites complète heureusement ce bel ouvrage, que nous recommandons vivement à l'attention de nos hommes d'œuvres belges.

\*\*

BELLIÉNI (H.). — *Les jumelles Belliéni.* Un vol. in-8° de 100 pages. Nancy, H. Belliéni.

Prix : 2 fr.

Les jumelles Belliéni sont d'un emploi courant dans la photographie moderne; le présent ouvrage nous en donne la description et le mode d'emploi

qu'il encadre de notes photographiques du plus haut intérêt. Le tout est accompagné de nombreux exemples illustrés.

Tel qu'il se présente, ce petit manuel est un véritable chef-d'œuvre d'exécution ; imprimé sur papier glacé, il fourmille d'illustrations exécutées avec un soin extraordinaire. C'est presque une exposition en miniature, attrayante et instructive. Toutes nos félicitations à l'auteur de ce travail peu banal.

\*  
\*\*

BELLIÉNI (H.). — *Les multiples applications de la photographie*. Un vol. in-8° de 58 pages. Nancy, A. Barbier. Prix : 2 fr.

L'auteur vient d'éditer sous ce titre une conférence donnée par lui à la Société industrielle de l'Est, le 10 mars 1904. Avec la compétence qui le distingue, M. Belliéni expose les expériences que ses occupations industrielles lui ont permis d'acquérir dans le domaine photographique. Nombreuses sont les sciences dont la photographie est devenue l'indispensable corollaire : l'anthropométrie, la médecine, le reportage journalistique, l'art militaire, l'astronomie, l'architecture, tous les arts libéraux et les sciences naturelles.

Cette belle conférence était abondamment illustrée de projections lumineuses, dont les principaux sujets sont reproduits dans l'ouvrage d'une façon fort artistique.

\*  
\*\*

BERTRIN (Georges). — *De la criminalité en France*. Un vol. petit in-18° de 160 p. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 50

On a beaucoup épilogué, ces derniers temps, sur la criminalité dans le clergé. Il semble que le mot d'ordre de la Franc-maçonnerie soit d'attaquer l'honneur du prêtre soit en lui imputant des crimes faux, soit en grossissant à plaisir les fautes constatées. Il était bon de remettre les choses au point : M. Bertrin le fait en s'appuyant sur les derniers documents officiels.

Son travail nous permet de constater que l'état ecclésiastique est de toutes les professions celle qui renferme la proportion la moins élevée de criminels, et la moyenne la plus élevée de moralité. Ces constatations sont bonnes à propager dans tous les milieux : aussi recommandons-nous vivement cet opuscule.

\*  
\*\*

BEYAERT (Ch.). — *Ouvrier et patron*. Pauvre et riche. Droits et devoirs. Broch. in-8° de 48 pages. Bruges, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 10

M. Ch. Beyaert vient de faire paraître sous ce titre la première brochure d'une série qu'il se propose de publier.

Intimement persuadé que le remède à la crise sociale consiste avant tout dans le retour de la société aux croyances de l'Évangile, l'auteur insiste particulièrement sur la pratique des vertus chrétiennes au foyer et dans la vie publique.

\*  
\*\*

DEDÉ (E.). — *Les sociétés de secours mutuels*. Un vol. in-16 de XVIII-346 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 3 fr.

Dans la lettre-préface qui ouvre cet ouvrage, M. le comte A. de Mun écrit une phrase qui résume admirablement la crise sociale qui étroit notre siècle : « Le grand mal, le mal profond de notre temps est l'anarchie des consciences et des volontés, d'où découle celle des mœurs et des institutions. »

Pour réagir contre ce mal, il faut ramener les masses vers l'association, vers la mutualité sous toutes ses formes. M. Dedé, avec une compétence particulière, expose ses idées sur ce sujet délicat, et son ouvrage est certainement le manuel le plus complet en la matière. Rien n'est passé sous silence : les principes, l'organisation, le fonctionnement de ces œuvres sont étudiés avec soin, avec amour presque, tant l'auteur y apporte de conviction personnelle et de largeur de vue.

C'est un véritable traité, théorique et pratique, chrétiennement pensé et solidement établi sur les grandes bases de la foi et de la charité.

\*  
\*\*

DELAHAIRE (Mgr). — *Les catholiques et les élections de 1906*. Broch. in-16 de 40 p. Périgueux, Cassard. Prix : 0 fr. 30

En 1906 se jouera en France une partie importante : les élections décideront d'un avenir bon ou mauvais. Les catholiques ont pour devoir de préparer cet événement en s'assurant l'appui de tous les honnêtes gens. Quelle doit être cette préparation, Mgr Delahaire nous le dit en quelques pages énergiques : l'éminent prélat voit clair sur la situation morale de la France, il voit juste, et sa parole est d'or. Sera-t-elle écoutée ? Il indique le salut le suivra-t-on dans la voie qu'il trace avec une si remarquable sûreté de coup d'œil ?

Les énergies se font de plus en plus rares sur la terre française ; nous craignons bien que Mgr Delahaire ne parvienne pas à secouer l'apathie, la torpeur qui immobilise les forces catholiques ; et pourtant qui pourrait rester insensible à la lecture de si belles pages ?

\*  
\*\*

DE SÈZE (R.). — *Baylen et la politique de Napoléon*. Un vol. in-8° de 116 pages. Lyon, E. Vitte. Prix : 2 fr.

Voilà enfin élucidé un point d'histoire resté jusqu'ici un peu confus. On se rappelle cet épisode de la guerre d'Espagne qui a nom la capitulation de Baylen : un héroïque soldat, le général Dupont, trahi par les siens, mal secondé par un état-major envieux, se trouve acculé à la plus effroyable destruction et, par une reddition honorable, sauve les derniers débris de sa division.

La conduite de Napoléon envers le noble vaincu était restée une énigme pour tout le monde; M. De Sèze l'a déchiffrée. Il a réuni les documents épars, et, pièces en mains, il fait carrément le procès de l'empereur. Nous ne l'en blâmerons certes pas; en cette circonstance, la conduite de ce dernier fut blâmable, elle confine de très près à la bassesse et à la perfidie. Le beau travail de M. De Sèze a réhabilité la mémoire du général Dupont : elle est désormais lavée de ces taches dont l'avait souillée une politique bien peu digne.

\* \*

DES FOURNIELS (Roger). — *Cœur de père*. Un vol. in-12 de 408 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr. 50

Le titre du volume semble, à première vue, nous indiquer un roman à grand fracas; il n'en est rien pourtant. L'œuvre est une simple histoire, touchante en vérité, morale, et franchement chrétienne. Dès le premier chapitre, nous faisons connaissance avec l'héroïne du livre, une écuyère de cirque. Oh! je vous vois, amis lecteurs, jeter les hauts cris : comment peut-on transporter le roman chrétien dans un milieu fait de cabotins et de gens sans foi ni loi!

L'auteur a cependant tranché la difficulté; avec quelle adresse, je ne vous le dirai pas : lisez l'ouvrage, et vous en jugerez. L'action, par un prodige de délicatesse, reste toujours digne et noble, et la jeunesse catholique pourra parcourir en toute sécurité ces belles pages.

Nous n'avons qu'un reproche à adresser à l'auteur : pourquoi le dévouement paternel du pauvre clown est-il récompensé par le plus épouvantable des fléaux, la cécité? Il eût été si beau voir l'admirable conduite de Plantade participer par une joie sans mélange au bonheur de tous ceux qui l'entourent?

\* \*

ESPINASSE (H.). — *Calendrier agricole* pour chaque mois. Un volume in-16 de 178 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr.

Excellente publication, où le cultivateur trouvera, brièvement résumée, l'énumération des nombreux travaux du jardin, de la basse-cour, du fruitier. Elle lui servira en même temps d'agenda,

grâce à un ingénieux dispositif pour notes. Il serait à désirer que ce carnet-mémentose se répandit dans les campagnes : il y viendrait en aide à l'agriculteur, en suppléant à l'insuffisance de déductions personnelles.

\* \*

FEMMES (les) célèbres du siècle. Deuxième série. Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.

On lit dans le *Mémorial de la librairie française* :

Ce volume comprend 26 biographies, avec portraits et nombreuses illustrations de femmes qui se sont fait un nom dans l'histoire. Ce sont d'abord les têtes couronnées; si riches d'enseignements sont les vies des impératrices Joséphine et Marie-Louise, de la reine Marie-Amélie de Bourbon, de la duchesse de Berry, de Marie-Antoinette, et de la malheureuse Elisabeth d'Autriche. A côté de ces infortunes se trouvent des biographies de femmes artistes comme Elisabeth Vigée-Lebrun, Rosa Bonheur, ou de femmes de lettres : Mme Desbordes-Valmore, Mme de Girardin, Mme de Staël et son amie Mme Récamier, ces deux dernières non moins renommées pour leurs talents que pour les persécutions du pouvoir. Il y a aussi des fondatrices de familles religieuses, comme Mme Garnier, Marie Jamet, Jeanne Jugan, Mlle Dubouché, Mme Pelletier, Mme Duchesne. C'est un volume fait d'histoire, où l'on retrouve presque toute l'histoire du siècle écoulé, avec ses passions et ses révolutions.

\* \*

GLANEUR-ÉTRENNES. Quatrième année. 1905. In-24 de 48 pages. Uccle, Comp. franco-belge d'édition.

Prix : 0 fr. 10

Petite publication utile à tout le monde, surtout aux jeunes ménagères.

\* \*

GOLLIER (Théophile). — *Essai sur les institutions politiques du Japon*. Un vol. in-8° de 208 pages. Bruxelles, J. Gœmmacré. Prix : 3 fr.

M. Théophile Gollier, qui a passé de longues années au Japon, était tout désigné pour nous décrire les institutions politiques de l'Empire du Soleil-Levant. Le peuple japonais, brusquement tiré, il y a quarante ans, d'une léthargie séculaire, a marché depuis lors à pas de géant dans les voies du progrès et de la civilisation.

L'auteur nous présente les phases de cette évolution avec un véritable luxe de détails précis et agréablement coordonnés; son ouvrage est un travail précieux à tout point de vue : c'est en quelque sorte une encyclopédie politique, qui

nous initie aux moindres détails des rouages administratifs orientaux : nous assistons à une véritable *européanisation* du Japon. Ce bel édifice tiendra-t-il ? Les bases en paraîtront peut-être un peu branlantes : l'avenir nous réserve là-dessus des constatations bien intéressantes. Quoi qu'il en soit, le présent a bien aussi son intérêt, et nous félicitons l'auteur d'avoir mis à notre disposition sa profonde expérience des choses de là-bas : son travail restera comme la plus belle contribution à l'histoire politique du Japon.

\* \*

GUIBERT (J.). — *La bonté*. Un vol. in-32 de 194 pages. Paris, V<sup>ve</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 1 fr.

En un charmant petit volume, délicieusement édité, M. J. Guibert, supérieur du séminaire de l'Institut catholique de Paris, nous parle de la bonté, de son prix, de ses caractères, de ses sources, de sa contrefaçon. Ces belles pages, bien pensées, bien écrites, feront du bien dans nos classes bourgeoises : à ce point de vue, il est à désirer qu'elles se répandent abondamment partout.

\* \*

LA BRUYÈRE (M.). — *Lis et scabiense*. Un vol. in-16 de 294 pages. Paris, A. Hatier. Prix : 3 fr. 50

Joli volume, délicieusement illustré par Dennerly, et qui peut être mis en toutes les mains. L'intrigue se rattache à une page de l'histoire de France consécutive à la Restauration. Le style est bien, sans affectation, sans recherche, il crée en instruisant.

Il est bien regrettable que, malgré de charitables avis, la correction typographique laisse encore tant à désirer. Supprimez ces fautes d'impression et l'ouvrage sera parfait.

\* \*

LEFEBVRE (A.). — *Aux dirigeants, prêtres et laïques*. Un vol. in-16 de 438 pages. Fontainebleau, chez l'auteur. Prix : 3 fr. 50

Voici un travail qui mérite certes la plus grande diffusion, étant donné le bien qu'il est appelé à faire.

Deux parties : la première est une sorte d'histoire de l'organisation sociale depuis Jésus-Christ jusqu'à la Révolution. Il y a là des aperçus nouveaux et profondément suggestifs.

La seconde partie de l'ouvrage, la plus importante, nous trace nos devoirs : devoirs des riches, devoirs des prêtres, devoirs des congrégations, des directeurs, des associations de jeunesse, des séminaires, etc. Chacun y trouvera l'enseignement qui lui est propre, chacun y réfléchira, et de cette méditation surgiront les grandes résolutions qui rénovent les peuples.

Félicitons chaudement l'auteur pour le livre excellent qu'il nous a donné : notre vœu le plus sincère est que cette nouvelle contribution à l'œuvre de réorganisation sociale soit l'aiguillon qui détermine la secousse salutaire et définitive.

\* \*

LENFANT (L.). — *La flamme de l'apostolat*. Un vol. in-16 de 342 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 2 fr. 50

Visiter les malades, recueillir les orphelins, porter aux pauvres avec l'aumône de la fortune les consolations plus touchantes d'un cœur délicat, en un mot, exercer la charité sous toutes ses formes ne doit pas suffire à l'âme véritablement chrétienne. Il lui faut encore le zèle de l'apostolat.

Dans un livre écrit avec une grande élévation de pensée, M. le chanoine Lenfant exhorte les femmes chrétiennes à atteindre ce sommet.

\* \*

L'ERMITE (Pierre). — *L'emprise*. Un vol. in-16 de 600 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr. 50

Pour donner à nos lecteurs une idée complète de ce roman, il faudrait donner ici en entier la lettre-préface que M. François Coppée écrivait à l'auteur, lettre profonde en sa concision, et qui dépeint admirablement ce redoutable fléau qui sévit partout, l'emprise de la grande ville sur la province. Ce n'est que trop vrai, hélas ! De nos jours, la campagne est délaissée pour la ville : par leurs mille séductions, nos Babylones modernes attirent à elles le meilleur du sang de nos paysans, et le résultat s'étale partout, brutal dans ses effets néfastes.

Sur ce thème social, Pierre l'Ermitte a bâti un roman puissant, dramatique, sincère. Il faut le lire pour comprendre le mal sourd qui ronge nos campagnes, qui dépeuple les foyers et désagrège lentement la patrie. Les caractères, pris sur le vif, sont vigoureusement tracés, et donnent à l'œuvre une vie intense, une portée éternelle qui détermine les réflexions salutaires. Souhaitons avec M. Coppée, que le peuple comprenne enfin, et s'en revienne au culte si doux du sol natal.

\* \*

LUCAS (C.-P.). — *A historical geography of the british colonies*. Vol. iv : South and east Africa. Un vol. in-16 de 350-170 pages. Oxford, Clarendon Press. Prix : 12 fr.

Le travail de M. Lucas est de ceux auxquels la renommée réserve une longue série de succès ; nous n'avons pas à retracer ici ce qu'est cette importante suite d'études complètes sur les colonies anglaises, écrites avec une compétence extraordinaire et une scrupuleuse exactitude. Le tome iv est consacré à l'Afrique du sud et de l'est,

dont il nous donne une connaissance complète au point de vue historique et géographique ; de magnifiques cartes achèvent de nous éclairer sur ces contrées lointaines.

A ce tome IV, l'auteur a joint de nombreuses notes marginales, résumé succinct des matières traitées, qui permettent au lecteur de concrétiser en quelques lignes la matière de longs chapitres.

Disons aussi que l'ouvrage est écrit d'un style clair, précis, soigneusement châtié.

\*  
\*\*

*Manuel général de propagande de la bonne presse.* Broch. in-16 de 40 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse.

Documents et renseignements nécessaires à tous ceux qui veulent combattre les ravages de la mauvaise presse en propageant les bons journaux.

Envoyé gratuitement sur demande.

\*  
\*\*

OLUFSEN (O.). — *Through the Unknown Pamirs.* Un vol. in-8° de XXII-238 pages. Londres, W. Heinemann.

Prix : 18 fr. 75

L'expédition danoise au plateau de Pamir a laissé dans le monde géographique des souvenirs qui ne sont pas près de s'éteindre. Dans cette région lointaine, à peu près inexplorée avant lui, le lieutenant Olufsen a passé de longs mois, explorant minutieusement le pays, étudiant à fond les peuples qu'il rencontrait.

Ces résultats précieux d'une pénible exploration, il vient de nous les révéler en un splendide ouvrage richement édité et illustré de 60 reproductions photographiques. En quinze chapitres, sa plume élégante et alerte nous décrit les péripéties de ce long voyage, où la souffrance eut plus de part que le plaisir. La narration est entremêlée de détails intéressants et inédits sur la topographie, les mœurs et coutumes des Pamiriens, leurs croyances religieuses, etc. Nous avons surtout remarqué les aperçus de l'auteur sur la musique et la danse chez ces peuplades reculées ; les chapitres relatifs au mariage, à la mort, aux funérailles, au culte des ancêtres, nous ont aussi fort intéressé : au point de vue ethnologique, M. Olufsen a fait là-bas des découvertes extrêmement curieuses, dont profitera largement la science moderne.

\*  
\*\*

POURBAIX (V.). — *L'Etat indépendant du Congo et la civilisation africaine.* Broch. in-8° de 32 pages. Bruxelles, Imprimerie des Travaux publics.

Cette brochure, éditée sur papier de luxe, fait partie de l'ensemble des publications publiées par la *Fédération pour la défense des intérêts*

*belges à l'étranger.* Le Congo y est vigoureusement défendu contre les calomnies répandues, Dieu sait dans quel but, par une coterie sans nom.

\*  
\*\*

TURMANN (Max). — *L'éducation populaire.*

Un vol. in-16° de VIII-418 pages. Paris, V. Lecoffre. Prix : 3 fr. 50

Depuis quelques années, les œuvres complémentaires de l'école se sont développées en une magnifique efflorescence : patronages, mutualités scolaires, cercles d'études, extensions universitaires, cours du soir, associations d'anciens élèves, etc. Il y a mille façons de continuer l'école, toutes à encourager ; il était donc bon de mettre en présence les œuvres dûes à l'initiative catholique et les œuvres non confessionnelles.

L'auteur le fait avec tact en même temps qu'il trace d'une main exercée l'historique du mouvement post-scolaire depuis 1900. Son travail est excessivement instructif, bourré de statistiques et de documents puisés à bonne source ; ce sera en ce temps de sociologie économique et sociale, un manuel sûr et recommandable à tous, une sorte de petite encyclopédie qui sera toujours consultée avec fruit.

\*  
\*\*

*Vies des saints illustrées.* Douzième série.

Un vol. gr. in-8° de 416 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 3 fr. 50

On lit dans les *Etudes Franciscaines* :

La Maison de la Bonne Presse publie chaque année, en un charmant volume, la série de *Vies des Saints* déjà parues chaque semaine comme supplément au *Pèlerin*. Cette intéressante collection, avec ses nombreuses illustrations, ses faits habilement condensés en peu de pages et minutieusement documentés, est d'un précieux secours à tout homme d'histoire et de religion.

Les faits qui ont le mieux caractérisé les différents *hommes de Dieu* y sont racontés aussi bien pour l'édification que pour l'instruction : le lecteur y trouvera les sources les plus sûres pour étudier plus en détail l'histoire de l'Eglise.

\*  
\*\*

VILLERMONT (comte Ch. de). — *Les Rupelmonde à Versailles.* Un vol. in-16 de 336 pages. Paris, Perrin et Cie.

Prix : 3 fr. 50

Les familles belges n'ont jamais été très nombreuses à Versailles ; les Rupelmonde sont même les seuls qui aient suivi la fortune des Bourbons, et ce fait leur crée une situation spéciale qu'il était intéressant d'étudier. Le comte de Villermont s'est donné cette peine ; après avoir fureté

de-ci delà dans les archives particulières, il est parvenu à établir de cette famille une biographie assez complète et fort instructive. Deux Rupelmonde ont surtout retenu son attention : Maximilien-Philippe et Yves-Marie, tous deux d'aptitudes militaires remarquables. A leur nom, l'histoire a accolé ceux de leurs épouses : l'une, grande dame dont les succès à la cour n'étaient pas toujours exempts de reproches ; l'autre, au contraire, Chrétienne de Gramont, vécut comme une sainte et finit au Carmel une vie abreuvée des plus lourdes épreuves.

L'auteur écrit cette étude d'une plume alerte, entraînant : partout il se montre écrivain de talent et historien soucieux de la vérité.



## NOUVEAUTÉS

- ARNOULD (Louis). — *Une âme en prison*.  
Un vol. in-8° de 172 pages. Paris, H. Oudin. Prix : 2 fr.
- ZOLLA (Daniel). — *Questions agricoles* d'hier et d'aujourd'hui. Un vol. in-16 de XII-282 pages. Paris, A. Colin. Prix : 3 fr. 50
- BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Sur les chemins de la croyance*. Un vol. in-16 de XXII-312 pages. Paris, Perrin & Cie. Prix : 3 fr. 50
- CADIC (F.). — *Contes et légendes de Bretagne*. Un vol. in-16 de 78 pages. Paris, Institut de bibliographie. Prix : 0 fr. 60
- LIGNEUL (Alfred) et VERRET (Sylvain). — *L'Évangile au Japon* au XX<sup>e</sup> siècle. Un vol. in-16 de 344 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 3 fr. 50
- BAUNARD (Mgr). — *Ernest Lelièvre*. Un vol. in-8° de XVI-496 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Poussielgue. Prix : 4 fr.
- JACQUEMIN (G.) et ALLIOT (H.). — *La vinification moderne*. Deux vol. in-8° de VIII-686 et 1120 pages. Malzéville (Nancy), Institut de recherches scientifiques. Prix : 15 fr.
- CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme). — *L'épi et l'alcyon*. Un vol. in-8° de 282 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr. 50
- CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) — *La fille de Frantal*. Un vol. in-8° de 232 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr. 50
- BOLO (Henry). — *Saintes pour jeunes filles*.  
Un vol. in-16 de 342 pages. Paris, Ch. Poussielgue. Prix : 3 fr. 50
- DUFIEUX (A.). — *Le sentiment religieux dans l'antiquité*. Un vol. in-8° de 404 pages. Lyon, Emm. Vitte. Prix : 5 fr.
- PERRAULT (Pierre). — *L'Obstacle*. Un vol in-16 de 314 pages. Paris, H. Gauthier. Prix : 3 fr.
- JACQUEMIN (G.) et ALLIOT (H.). — *La cidrerie moderne*. Un vol. in-8° de VIII-736 pages. Malzéville (Nancy), Institut des recherches scientifiques. Prix : 10 fr.
- GLASSER (M.-E.). — *Les richesses minérales de la Nouvelle-Calédonie*. Un vol. in-8° de 560 pages. Paris, V<sup>e</sup> Ch. Dunod. Prix : 10 fr.
- KROPOTKINE (Pierre). — *Orographie de la Sibérie*. Un vol. in-8° de 120 pages. Bruxelles, V<sup>e</sup> F. Larcier. Prix : 10 fr.
- Religieux (les) et missionnaires contemporains*.  
Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.
- DOUGLAS (R.-K.). — *Europe and the Far East*. Un vol. in-16 de VIII-450 pages. Cambridge, University Press. Prix : 9 fr. 50
- DE RENTY (E.). — *Les chemins de fer coloniaux en Afrique*. Un vol. in-16 de 340 pages. Paris, de Rudeval. Prix : 3 fr. 50
- DE LAPPARENT (H.). — *Le calendrier agricole*. Un vol. in-16 de VI-364 pages. Paris, Ch. Delagrave. Prix : 2 fr.
- Annuaire du Bureau des longitudes*. Un vol. in-32 de IV-670-74-44 pages. Paris, Gauthier-Villars. Prix : 1 fr. 50
- LECTOR.



## Carnet musical

### I. — LES NOUVEAUTÉS

Chez Faes, Anvers :  
*Viva Maria*, poésie de G. Gezelle, musique de Em. Wambach. Bel andante, évidemment inspiré par les fêtes mariales de 1904 ; d'allure sobre, il est empreint d'un large souffle religieux.

Il sera certainement fort apprécié par nos maîtres de chapelle, qui l'utiliseront pour rehausser les cérémonies religieuses.

*Doe open!* paroles de A. Snieders, musique de J. Houben. Andantino brillant, vif, léger ; voici une œuvre de plus à inscrire au répertoire de nos cercles et patronages ouvriers.

*Eene schrikkelijke historie*, paroles et musique de René Vermandere. Pas banale du tout, cette histoire qui promet de bons moments aux amateurs de fou rire. Adaptée à une scène aussi abracadabrante, la musique devait être alerte, pimpante, et elle l'est, tout simplement. Nous la recommandons aux fervents de franche gaieté.

\* \*

## II. — LES CONCERTS

Le lieder-abend donné le 11 janvier, à la salle Erard, par M<sup>lle</sup> Suzanne DENEKAMP, avait amené chambrée complète. La cantatrice a du talent, et elle l'a bien prouvé dans l'interprétation des nombreux morceaux du programme ; la voix malheureusement laisse un peu à désirer : elle nous a paru manquer d'assouplissement. Et puis, la pureté de la diction se concilie mal avec des contractions exagérées des muscles du visage ; ces jeux de physionomie, involontaires sans doute, nuisent considérablement à l'impression générale, et détruisent le bon effet produit par le chant.

\* \*

Le récital de chant de M. Alex DISRAËLI (salle Leroy, 14 janvier) était beaucoup mieux réussi. M. Disraëli est un excellent baryton, et en plus, ce qui ne gâte rien, un gentleman select. Sympathique par nature, il s'est de suite conquis son auditoire par de sérieuses qualités de diction et d'interprétation ; il nous a surtout plu dans les pièces lyriques de Woodford, qu'il a détaillées avec un art remarquable. Son organe moelleux et bien assoupli semble se jouer à plaisir des difficultés ; et, précieuse aptitude, M. Disraëli possède le talent tout particulier de s'accompagner lui-même sans nuire aucunement à la perfection de l'ensemble.

M. Emile AGNIEZ prêtait son bienveillant concours à cette soirée ; il a exécuté, sur la *viola d'amour*, trois jolis morceaux de Corelli, Lotti et Milandre. Cet instrument, du XV<sup>e</sup> siècle, a excité un mouvement de vive curiosité ; M. Agniez en tire des sonorités vraiment belles, et son talent fut d'autant plus apprécié par l'auditoire qu'il est fort rare de nos jours de rencontrer de vrais et sincères amateurs de l'art musical du moyen âge.

\* \*

La seconde séance de la *Société symphonique des Nouveaux Concerts* a été pour M. DELUNE

un véritable triomphe. De l'avis des nombreuses notoriétés musicales présentes, il a conduit son orchestre avec une sûreté et une vigueur très méritantes. Comme fond, nous avons successivement entendu l'Ouverture des *Noces de Figaro* (Mozart), la *Première symphonie* (en si bémol) de Schumann, et la fameuse *Marche hongroise* de la « *Damnation de Faust* » (Berlioz). Les trois morceaux ont été littéralement enlevés, surtout la Marche hongroise, qui souleva des tonnerres d'applaudissements.

Comme soliste, la société des Nouveaux Concerts avait choisi cette fois le violoniste MARSICK. La réputation de ce dernier n'est plus à faire : une longue, très longue suite de succès remportés dans tous les grands centres du monde lui ont valu une renommée qu'il n'a pas démentie. Avec son talent habituel, il nous a joué (j'allais dire chanté, tant sa sonorité est douce et charmeuse), un grand *Concerto* en ré pour violon avec accompagnement d'orchestre, de Beethoven : page difficile s'il en est, dont M. Marsick s'est tiré avec le plus brillant brio.

Nous l'avons encore applaudi dans cette page inimitable de Tartini qui a nom le *Trille du Diable* ; il est très rare d'en entendre une aussi belle interprétation que celle de M. Marsick, et nous l'en félicitons.

Le troisième concert aura lieu en février très probablement. On y entendra MM. Thomson, violoniste, et Jacobs, violoncelliste.

\* \*

Le Cercle symphonique « CRESCENDO », dont nous reparlerons plus longuement dans une prochaine chronique, a donné le 26 son concert annuel à la Grande Harmonie.

Belle chambrée, bonne musique, choix heureux du programme, interprétation excellente : tout concourait à l'heureux succès de la séance.

Plusieurs auteurs belges étaient inscrits au programme, et non des moindres : Peter Benoit, dont on jouait l'ouverture de *Charlotte Corday*, Paul Lagye, et notre sympathique Ludovic Bouserez, dont le poème symphonique : *Le vain*, si joliment écrit, clôturait brillamment la soirée.

Comme soliste, nous avons eu la bonne fortune d'entendre et d'applaudir M. Julien CHOLET, un jeune violoncelliste de talent ; simple amateur pourtant, M. Cholet possède de sérieuses qualités : il a beaucoup d'amour et de délicatesse dans son jeu ; les *Variations* de Boëllmann, qu'il a exécutées avec accompagnement d'orchestre, lui ont valu un beau succès d'enthousiasme.

M<sup>lle</sup> De Linter, une aimable cantatrice, a gracieusement détaillé quelques jolies pages de Massenet, Delibes et Holmès.

Que dirons-nous de l'orchestre ? Evidemment nous ne pouvons pas exiger d'un groupe d'amateurs le summum de la perfection interprétative.

Nous devons dire néanmoins, et le public a été de notre avis, que cette audition nous a surpris fort agréablement : nous ne nous attendions pas à une exécution aussi soignée, aussi polie. Il y avait bien, dans le détail, quelques petits accroc : mais l'ensemble était très satisfaisant, et nous en félicitons le *Crescendo*, en lui souhaitant une longue suite de pareils succès.

\*\*

L'œuvre des Petits Lits, dont notre confrère Sandor a parlé d'autre part, organisait le vendredi 20 janvier, à la Grande Harmonie, une très jolie soirée honorée de la présence de S. A. R. la Princesse Clémentine. Prêtaient à cette fête leur gracieux concours : M<sup>me</sup> Litvinne, soliste de S. M. l'Empereur de Russie, M. Ed. Jacobs, violoncelliste, professeur au conservatoire royal, M<sup>lle</sup> Hoeberechts, pianiste de S. A. R. la comtesse de Flandre et M. Pros de Wit.

Cette fête était intéressante aussi pour les amateurs d'escrime ; y ont pris part : MM. Paul Anspach, Max Custor, le Comte Dorsan Goethals, vainqueur du championnat international de Paris en 1904 (sabre), le sous-lieutenant Baertsoen, Robert de Borghrave, M<sup>lle</sup> V. De Smedt, MM. De Bel, professeur à la Confrérie royale et chevalière de Saint-Michel et Fern. De Smedt, maître d'armes de S. A. R. le Prince Albert.

\*\*

Le récital de piano de M. Edouard BARAT n'a fait que confirmer l'excellente impression que nous avait laissée la séance du 10 janvier 1904 : M. Barat, faut-il le redire encore, est un pianiste de très haute école ; il possède, outre une mémoire extraordinaire, des qualités techniques très remarquables et très remarquées.

La *Fantaisie chromatique* de Bach n'est pas un jeu d'enfant : l'interprète nous l'a jouée avec un fini, avec une délicatesse réellement méritoires. Les *Variations* de Mendelssohn et quelques jolies choses de Schumann ont mis en pleine valeur le jeu délicieux de l'artiste.

\*\*

Nous n'avons pas encore eu l'occasion, depuis la création de la revue, de dire de M. Henri MERCK tout le bien que nous en pensons ; la séance du 28 janvier n'a pas modifié notre appréciation, loin de là.

M. Merck est un violoncelliste de grand, très grand talent : sa technique impeccable mérite les plus grands éloges. Et pourtant elle est dépassée de beaucoup par le velouté du son, l'aisance du jeu, et ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui met en plein relief le chef-d'œuvre du maître et le talent de l'artiste. Nous avons surtout apprécié tout cela dans le *Concerto en mi* de Herbert, exécuté pour la première fois à Bruxelles : c'était admirable de délicatesse, de finie, le public était littéralement haletant et n'a pas attendu la dernière mesure pour éclater en enthousiastes ovations.

L'orchestre, sous la direction du maître Albeniz, a vaillamment soutenu le soliste. En résumé, cette séance, si impatiemment attendue, restera parmi les meilleures de la saison.

\*\*

### III. — COMMUNIQUÉS

Jeudi 2 février 1905, à 8 1/2 heures du soir, à la Grande Harmonie, aura lieu un Concert à l'Orchestre des plus intéressants, donné par M<sup>r</sup> MAX DONNER, le célèbre violoniste qui vient encore d'obtenir un si retentissant succès à Berlin ; l'orchestre sera dirigé par M<sup>r</sup> CRICKBOOM et au programme se trouveront les œuvres de Beethoven, Mendelssohn, Donner, Saint-Saëns, Max Bruck.

Pour les cartes s'adresser chez Schott Frères.

\*\*

On nous prie d'annoncer un Récital de Piano par M<sup>lle</sup> MARTHE DEVOS, à la Salle Ravenstein, le mardi 14 février 1905, à 8 1/2 heures du soir, récital organisé par M. Musch, représentant de la firme Steinway & Sons.

\*\*

Pour rappel, le mercredi 22 février, à la Salle allemande, seconde séance du Quatuor ZIMMER.

\*\*

*Séance Wieniawski.* — Ainsi que d'habitude, le maître pianiste-compositeur Joseph WIENIAWSKI se fera entendre à la fin de la saison.

Sa prochaine séance aura lieu le jeudi 6 avril, à la Grande Harmonie. Il y exécutera une série d'œuvres non encore jouées à ses dix dernières soirées.

FR. DUFOUR.









# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** Petite sœur des pauvres (Marie-Berthe). — L'autruche, *poésie* (E.-H. Gillewytens). — La prairie, *fin* (L. Dauvé). — Les humanités traditionnelles (L. Guillaume). — Memento culinaire (Tante Louise). — Les cris de la rue (Jean de Jacouret). — Nos expositions (Fr. Dufour). — Récréation. — Le « Crescendo » (D. F.). — Le coin des rieurs. — J.-S. Bach et les fêtes de Leipzig (Ant. Hartmann). — Nos artistes : M. Max Donner (Fr. Dufour). — Le mois littéraire (Lector). — Petites nouvelles. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Revue des revues.

## Petite Sœur des Pauvres

— C'est moi !

Et la porte poussée brusquement laisse apparaître une toute jeune fille.

— Bonjour, toi ! comment vas-tu ? Moi je m'ennuie ; j'ai des courses à faire et je viens te chercher. Tu veux bien, n'est-ce pas ?

A ce flux de paroles débitées très vite, une douce voix répondit :

— Bonjour, Madeleine. Quelle joie de te voir ! Mais oui, j'irai bien volontiers avec toi, mais à une condition...

— Bon, ça y est ! Tu vas encore mendier pour tes pauvres. Je t'avertis que j'ai tout juste de quoi acheter mes rubans et mes fleurs pour le bal.

— Ce n'est pas cela. J'ai une malade à visiter : si tu veux m'y accompagner, je t'aiderai ensuite à faire tous tes achats.

— Tu sais, moi, je n'aime pas les pauvres gens : c'est sale et c'est triste ; enfin, pour te faire plaisir, nous irons ensemble chez ta bonne femme. Là ! es-tu contente, sage Yvonne ?

— Je te remercie, chérie. Et toi, tu vas à ce bal, ce soir ?

— Bien sûr ! Je n'aurais garde d'en manquer un seul ! La musique, ça me met du feu dans la tête, ça m'enlève, ça me transporte ; mes jambes sautent malgré moi... — et une pirouette expressive acheva la phrase. Les deux fillettes partirent d'un éclat de rire et disparurent.

Madeleine, toute blonde et très jolie, est la parfaite jeune fille mondaine : langage vif et recherché entremêlé de mots

d'argot et d'expressions dernier genre ; vie tout *intellectuelle* (!) passée de la modiste à la couturière, pour se terminer chez le pâtissier en vogue. — Très lancée et très... nouveau jeu. Moralement ? Beaucoup d'esprit et peu de cœur.

Yvonne, la sage Yvonne, grande, souple et distinguée, est une jeune personne accomplie (ce qui lui vaut du reste l'honneur d'être laissée à l'écart). Aimante et dévouée, ce sera un jour la vraie femme chrétienne : forte dans sa foi, grande dans le devoir ; douce et charmante, toujours.

\*  
\*\*

— Alors, nous y sommes bientôt chez ta protégée ? Vrai, je voudrais déjà en être sortie !

— C'est ici, répond doucement Yvonne.

Les deux jeunes filles montent un escalier étroit et tortueux et se trouvent devant une porte basse qu'elles poussent sans bruit ; bien pauvre, mais bien propre aussi, la chambrette ; sur un petit lit de fer repose une toute jeune femme ; mère d'un fils depuis six mois, une faiblesse extrême l'empêche de se relever. Un peu plus loin, une berceuse d'osier contient un leau et fort bébé dormant à poings fermés.

Yvonne s'est avancée vers la malade, et s'assaya t sur le bord du lit, lui parle avec intérêt.

Madeleine, ennuyée, ne sachant que faire, s'approche du berceau : à cet

instant, l'enfantelet ouvre ses grands yeux et sourit à ce joli visage penché vers lui. La jeune fille le trouve gentil et drôle ; à la dérobée, elle s'assure qu'on ne s'occupe point d'elle ; puis doucement, elle prend le bébé et va s'asseoir sur l'unique chaise du logis. Le petit, très content, gazouille, fait aller bras et jambes ; et les menottes potelées de se promener sur les joues de Madelcine, de tirer ses cheveux frisés : cela ne la fâche pas, au contraire ; elle ressent une joie très suave, très pure, qui lui est inconnue et qu'elle ne peut définir ; elle le serre contre elle, et dépose un baiser sur le front du chérubin. Un léger cri lui fait lever la tête : la jeune mère la regarde avec des yeux ardents, une expression de bonheur intense répandue sur ses traits souffrants.

— Oh ! Mademoiselle, peut-elle enfin dire, que vous êtes bonne !

La jeune fille, tout d'abord, ne comprend pas cette joie ; une intuition la lui fait deviner. Elle s'avance vers le lit, tenant toujours le bébé sur les bras :

— Il est bien beau et bien fort, votre fils, fait-elle gentiment, — et s'agenouillant, elle dépose délicatement auprès de la pauvre femme le petit ange qui s'est rendormi.

— Je revierdrai, dit-elle tout bas.

Un sourire ému, heureux la remercie.

\*  
\*\*

Quand elles furent dans la rue, Yvonne demanda :

— Eh bien, je suis à toi maintenant. Par quel magasin commences-tu ?

Madeleine un moment resta indécise, puis brusquement se décida :

— Si tu veux bien, nous retournerons chez toi.

— Oh ! oui, viens ; — et marchant vite pour se réchauffer, elles se retrouvèrent bientôt dans le joli salon d'Yvonne où elles passèrent une après-midi charmante. Au moment du départ, Yvonne souhaita :

— Amuse-toi bien, ce soir, au bal.

— C'est vrai, il y a le bal, fit Madeleine pensivement. Je n'y songeais plus !

Puis après un moment, elle ajouta avec un sanglot dans la voix :

— Je crois que si ma chère maman n'était pas morte, je vaudrais un peu mieux maintenant.

En effet la fillette, restée orpheline

tout enfant, avait été confiée à sa marraine, vieille dame sans volonté qui lui passa tous ses caprices et en fit la jeune fille incrédule et frivole qu'est Madeleine. Le mal est-il sans remède ? Le cœur déjà corrompu ? Non, un gazouillis d'enfant, un sourire de mère devait la sauver.

\*  
\*\*

Pendant quelque temps, les sentiments légers reprennent le dessus. Puis, peu à peu, le caractère devient moins caustique, la répartie moins mordante. Quand elle rencontre un malheureux, volontiers elle se penche vers lui, fait l'aumône avec un sourire ; après, elle a toujours cette même émotion au cœur, chaque fois plus pure, plus ardente. Et là-bas, dans l'humble chambrette, elle revoit la jeune mère qui lui sourit. Madeleine comprend maintenant cet instant de bonheur infini qu'elle lui a procuré : à cette pensée, de douces larmes montent à ses yeux.

Pauvres gens, pauvres déshérités ! Beaucoup leur donnent du pain ; quelques-uns, de la pitié ; bien peu, leur cœur !

Lentement, petit à petit, Madeleine s'élève ; chaque jour amène un progrès : un peu plus de douceur, un peu plus d'humilité ; son âme s'ouvre, son cœur s'enflamme. Et tandis qu'un soir elle prie au pied de la sainte Vierge, soudain elle étend les mains en un geste d'adoration et murmure :

— Mon Dieu, mon Dieu, ce sera comme vous voudrez !

\*  
\*\*

Cependant autour de la jeune fille, on n'est pas sans remarquer ce profond changement. Ses charmantes amies mondaines ne laissent échapper aucune occasion de s'en moquer. Sa vieille marraine, elle-même, croit devoir s'alarmer.

Elle fait venir la fillette dans sa chambre :

— Mais enfin, que te passe-t-il donc par la tête, toi si enjouée et si frivole auparavant ?

— Je deviens sage, marraine, fit Madeleine en riant.

— Sage, sage, a-t-on besoin d'être sage à dix-huit ans ? Il y a certainement autre chose. Voyons, quoi ? As-tu l'envie de te choisir un époux ?

— C'est fait, marraine !

— Comment, c'est fait ? Et je ne sais

rien ? Tu ne m'as rien dit ? Qui est-il ?  
Est-il beau ? Est-il bon ?

— Oh ! oui ! dit la jeune fille ardemment.

— Mais enfin, qui est-ce ?

Madeleine alors se lève, très droite et d'une voix douce et grave, répond :

— C'est Jésus !

Puis, comme la vieille dame, ahurie, ne comprend pas :

— Je serai Petite Sœur des Pauvres !

MARIE-BERTHE.

(Reproduction interdite)

---

## L'AUTRUCHE

---

Le galop tout comme l'amble,  
Elle les connaît ensemble,  
L'autruche aux boyaux d'acier ;  
Et sous tous les feux dont s'orne  
Le ciel du désert sans borne,  
Elle va, fringant coursier...

Elle va, sans fin ni trêve,  
Suivant le cours de son rêve,  
Oubliant le fier chasseur ;  
Car pour elle point d'entrave :  
Jusqu'à la mort elle est brave  
Comme un chevalier sans peur.

Pourtant, si (lâcheté sombre !)  
La surprend parfois le nombre,  
Trop seule pour les combats  
Et croyant sauver la bête,  
Elle va cacher sa tête,  
Causant son propre trépas.

(Ainsi, maint peuple sur terre,  
Pour détourner la colère  
De ses tyrans orgueilleux,  
Se cache dans le silence  
Et dévore sa souffrance  
Avec des larmes aux yeux).

E.-H. GILLEYWYENS.

---

## LA PRAIRIE

(FIN)

---

Les voilà passés enfin, ces moutons destructeurs...

Le berger se repose à l'ombre d'un

grand hêtre ; pas un remords ne vient plisser sa face. Les chiens dorment satisfaits du travail qu'ils ont fait accomplir ; et les agneaux paisibles sont couchés, digérant sans un regret.

Voyez maintenant la prairie, riante et ensoleillée, et fleurie de l'instant d'avant... Navrant est son aspect. Plus de beauté ! plus de grâce ! plus de fraîcheur !

Yeux infortunés du rêveur épris du saint amour du beau, pour ne point voir le désastre, closez vos paupières ! Trop grande serait votre affliction en songeant que vous n'aurez plus devant vous les riantes couleurs ternies à tout jamais ; la vie enchantée qui fuit ce lieu tout à l'heure enivrant ; les doux parfums, envolés d'une aile plus légère, plus prompte, plus subtile que celle de l'oiseau fils des airs !... Ce qui naguère était exubérance et gaieté n'est plus maintenant qu'inquiète mélancolie et trépas prématuré : à l'horizon, plus rien que la terre grise...

Les peupliers semblent se plaindre de leur isolement ; leurs feuilles ont un frisson si triste qu'il semble pleurer ; le vent qui passe a des gémissements dont l'écho pourrait s'emparer et les redire.

Les aulnes et les saules étendent leurs bras dénudés ; impitoyablement, leurs tendres bourgeons furent coupés de la dent tranchante des béliers ; seules émergent des tiges qui, le front dans l'air, conservent un peu de leur orgueil d'antan.

L'onde qui s'enfuit paraît des larmes abondantes... parfois elle a comme des bruits de sanglots dont les uns sont convulsés, les autres libres, mais tous poignants.

Les grillons ont perdu leurs cymbales.  
Les cigales leurs chants aigres.

Les grenouilles leurs crécelles graves.

Les mouches dorées, apcurées, ont cessé leur vol en l'azur immuable, et plus un mouvement joyeux des ailes ne strie le vaste espace, sous le ciel.

Les bruits de ce qui est la vie, ont fait place au silence.

Les myosotis aux beaux yeux bleus ; les marguerites aux élégants colliers de satin blanc, les boutons d'or semblables aux étoiles des belles nuits, maintenant jonchent le sol, désolante moisson, hécatombe regrettable sur qui je pleure ; leurs pétales, leurs corolles même, tout entières, trésors de beauté et de finesse, flétris, effeuillés, meurtris couvrent la terre ; et

les divins parfums choisis que l'art prodigieusement fécond en ressources n'imité pas, ont fait place à l'odeur âcre des déjections animales, qui restent sur le pré, en vainqueurs, tandis que la nuit qui lentement tombe, d'une froideur de sépulcre, étreint la glèbe et pèse sur elle, sur elle dont les flancs âpres et rugueux où germent les semailles, se couvrent du manteau sale et humide des brouillards crépusculaires . . . . .

\*  
\*\*

Et l'image de cette prairie, c'est ton image, ô mon âme ! et c'est la tienne, ô mon cœur !

Qui pourra dire les enthousiasmes sacrés de vos dix-huit printemps ; la surabondance des espoirs que vous croyiez éternels, à l'âge que les poètes berceurs appellent le matin de la vie ?

Tout en vous était végétation magnifique de parfums et de couleurs ; les fleurs de vos rêves, idéales, s'entr'ouvraient doucement à la vie ; en vous, tout semblait sourire ; je croyais que l'aurore vermeille vous avait pris pour asile : l'Amour, chez vous, avait établi son trône tout fait de diamants ; c'était un prince oriental aux doigts merveilleusement chargés de bagues, choyé dans le palais qu'il s'était choisi : le règne éternellement glorieux lui semblait promis.

Votre jeunesse vous rendait sympathiques ; et j'entendais des hommes à la barbe grise qui murmuraient à mon passage : « *La jeunesse, c'est la reine des fleurs ; la rose elle-même, comme éclat, comme parfum n'en approche point !* »

Le talent promettait de vous offrir la fortune et la gloire : deux choses qu'en rêve caressent les mortels.

Vos espoirs sans nombre étaient divins, grandissants.

C'étaient là, ô mon âme ! ô mon cœur ! tous vos myosotis, toutes vos marguerites et tous vos boutons d'or ! Comme emblèmes, libres vous étiez de choisir la hauteur des peupliers majestueux et la verdure sombre des aulnes...

Mais un jour, le troupeau des noires brebis, fléau du pré, est venu : c'étaient les désillusions...

Leurs dents pointues, cruellement acérées, taillèrent, scièrent sans trêve ni merci, jusqu'à la racine des frêles plantes qu'elles broyèrent avidement, tandis que l'Âge, leur pasteur, le nouvel Attila, avançait, avançait...

Le pesant pied de la cohorte des béliers écrasa tout sous son poids. Il fut sans ménagement pour les jeunes pousses, sans respect pour les fleurs de mes Rêves...

C'en était fini des parfums ! c'en était fini des couleurs ! L'hécatombe était faite, consentie et voulue sans qu'on sache ni par qui ni pourquoi . . . . .

LOUIS DAUVÉ.

LES

## Humanités traditionnelles des siècles passés

« *Il faut que les études des aspirants au sacerdoce demeurent fidèles aux Humanités traditionnelles des siècles passés. Ce sont elles qui ont formé les hommes éminents dont l'Eglise de France est fière à si juste titre, les Pétau, les Thomassin, les Mabillon et tant d'autres, sans parler de votre Bossuet, appelé l'Aigle de Meaux.* »

Tel est le premier argument dont se sert Léon XIII dans son Encyclique aux Evêques de France (8 septembre 1899).

Ce n'est pas sans raison qu'aux mots « *Humanités traditionnelles* » Léon XIII a ajouté les mots « *des siècles passés* », qui au premier abord paraissent inutiles.

En effet, comme il y a deux espèces de *Renaissances* : la Renaissance primitive ou chrétienne, celle qu'a toujours voulue l'Eglise, et la Renaissance moderne ou païenne, celle qui a malheureusement fini par prévaloir, il y a aussi deux espèces d'*Humanités traditionnelles* : celles des derniers siècles et celles des siècles passés.

Les Humanités traditionnelles des *siècles passés* ont commencé avec le moyen âge, qui n'en connut point d'autres et traversant la Renaissance, à qui elles empruntèrent seulement un plus grand amour de la forme et par là même une culture plus sérieuse de l'art antique, elles restèrent florissantes, sinon prépondérantes, jusque vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. A partir de cette époque jusqu'à nos jours, elles ne subsistent plus guère qu'à l'état d'exception.

Les Humanités traditionnelles des *derniers siècles* commencent avec la Renais-

sance, deviennent prépondérantes vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et dominent presque exclusivement le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup>.

Les Humanités traditionnelles des *siècles passés* ont pour fondement commun l'étude simultanée des auteurs chrétiens et des auteurs païens : celles des *derniers siècles*, l'étude exclusive ou presque exclusive des auteurs païens et de la forme païenne.

Que Léon XIII ait voulu nous renvoyer aux premières, c'est ce que nous marquons non seulement les mots « *siècles passés* » ajoutés à « *Humanités traditionnelles* », mais encore la phrase qui suit immédiatement : « Ce sont elles (ces Humanités) qui ont formé les hommes éminents dont l'Eglise de France est fière à si juste titre, les Pétau, les Thomassin, les Mabillon et tant d'autres, sans parler de votre Bossuet, appelé l'Aigle de Meaux ».

Voilà qui est clair, nous paraît-il : nos Humanités sont en décadence, Léon XIII voudrait les raviver en les rattachant à celles de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, avec Pétau, à celles du commencement du XVII<sup>e</sup>, avec Thomassin, Mabillon et Bossuet, c'est-à-dire aux Humanités des temps où elles furent à leur apogée, aux Humanités des deux siècles qui ont le plus étudié les Pères. Si aucune époque, en effet, ne cultiva et n'admira l'Antiquité païenne autant que les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, il n'en est aucune non plus, du moins en France, qui se soit autant préoccupée de l'Antiquité chrétienne : les Pères alors étaient aux mains de tous, des laïques comme des prêtres, comme des religieux. Condé lisait les Pères, M<sup>me</sup> de Sévigné lisait les Pères, dans leur langue, et c'est d'alors que datent ces premières éditions de leurs œuvres, qui par la science dont elles témoignent et le travail qu'elles représentent, excitent encore l'étonnement et presque l'envie des savants les plus réputés de notre temps.

Or d'où provenait chez tant de grands hommes de cette époque une science aussi générale et aussi étendue, une admiration aussi profonde de l'Antiquité chrétienne, si ce n'est de leur première éducation ? Sans doute, les idées de la Renaissance avaient déjà alors fait d'immenses progrès dans le monde enseignant et forcé bien des portes, mais les vieilles traditions du moyen âge subsistaient dans la plupart des écoles, et c'est à ces vieilles traditions qu'ils avaient tous puisé, qu'ils s'étaient tous formés.

Aussi bien la question est-elle assez importante pour que nous entrions dans les détails. Voyons donc en fait comment furent élevés ces hommes illustres des *siècles passés* dont nous parle le Pape et qu'il propose comme modèles de formation à la jeunesse catholique moderne.

Et tout d'abord, comment fut élevé Pétau ? Il fit ses études chez les Jésuites. Né en 1583, nous le retrouvons professeur de philosophie à vingt ans ; c'est dire qu'avant la fin du XVI<sup>e</sup> siècle il avait terminé ses Humanités. Les Jésuites en étaient alors à leurs premiers essais et, malgré des hésitations très explicables en face du terrible courant païen, qui s'affirmait déjà dès lors, c'étaient encore les idées de leur saint fondateur qui prévalaient dans leur éducation.

Or quelles étaient les idées de S. Ignace en matière d'Humanités ? Un de ses modernes disciples, le R. P. Cahour nous les a résumées dans les lignes suivantes :

« Nous ne passerons pas le temps à compter dans le programme (des écoles normales) de S. Ignace, combien de fois il parle de l'étude des Saintes Ecritures et des Pères de l'Eglise ; il nous suffira de dire que *la littérature chrétienne y est le fondement de tout*, y est recommandée à chaque page ; que *la littérature profane n'y paraît que comme un accessoire*, dont on se passerait, s'il n'était nécessaire à la gloire de Dieu et au salut des âmes. En voici la preuve : ce fondateur des premières écoles normales qui aient paru dans le monde, veut qu'on étudie et qu'on enseigne la doctrine chrétienne ; il le répète en cent endroits différents, et quand il arrive aux auteurs païens, changeant d'expression, il dit qu'après avoir purifié ces dépouilles de l'Egypte, sa Compagnie *pourra s'en servir, uti poterit.* »

Ces idées de S. Ignace, qui sont, comme on voit, de la plus pure tradition du moyen âge, ces idées n'eurent pas, dans toute cette fin du XVI<sup>e</sup> siècle, de plus ardents défenseurs que les deux plus illustres Jésuites de ce temps-là, Canisius et Possevin : le Bienheureux Canisius, qui, pour mieux les réaliser, fit ce recueil, resté si longtemps classique, des *Lettres choisies de S. Jérôme*, et dont Léon XIII, dans l'Encyclique qu'il lui consacra, il y a cinq ans, à l'occasion de son 3<sup>me</sup> centenaire, célèbre et propose à notre imitation, la méthode d'enseignement ; le P. Possevin, auteur de cette *Bibliotheca*

*selecta*, qui fut imprimée en 1593 dans l'Imprimerie même du Pape au Vatican, approuvée et louée par lui, approuvée et louée par le Général des Jésuites comme une œuvre très utile à la gloire de Dieu et qui, jusqu'à l'introduction du *Ratio studiorum* du P. Aquaviva, fut un peu considérée comme le *Directoire* de la Compagnie. C'est dans cette *Bibliotheca selecta* que le P. Possevin nous a tracé ce plan d'études, où depuis la Sixième jusqu'à la Rhétorique, la *Vulgate* et les auteurs ecclésiastiques vont de pair avec les païens et où est recommandée à chaque pas, chose curieuse ! et mise perpétuellement en pratique, la méthode de comparaison !... C'est le même P. Possevin qui, dans son *Ragionamento* (p. 19 et suiv.) a écrit les lignes significatives que voici :

« Et puis, *ces auteurs païens...*, je ne les bannis pas entièrement, mais je ne veux pas que la jeunesse dépense sa vie à étudier des fables. Je ne veux pas qu'elle étudie les auteurs païens avant d'avoir posé les solides fondements de la religion et de la piété, *en se nourrissant des auteurs qui offrent d'ailleurs toute l'élégance nécessaire.* »

Veut-on même savoir en quel honneur les Jésuites tenaient alors les Pères de l'Eglise, tant latins que grecs, qu'on lise cette page de la *Rhétorique* du P. Cyprien Soarez, qui resta classique dans la Compagnie pendant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : « Pour rendre l'éloquence (des orateurs de Rome et de la Grèce) vraiment utile, il faut les purifier selon les préceptes du Christianisme... Quand vous aurez fait disparaître toutes ces souillures (mensonges, dénigrements, calomnies, etc.), alors commencera à se révéler à vous la *céleste et divine beauté de l'éloquence chrétienne.* Sa grandeur, son excellence croîtront à vos yeux à mesure que vous la verrez appliquée aux plus nobles intérêts de l'homme... Telle est cette éloquence chrétienne, dont Grégoire et Basile... ont fait un si magnifique usage... c'est elle qui éleva si haut le vertueux Athanase... Elle a illustré les Chrysostome, les *Ambrois*, les *Férom*, les *Cyprien*, ces grandes lumières de l'Eglise. Je ne parle pas de tant d'autres ; leur nombre répond à la gloire du nom chrétien. Si quelqu'un veut imiter ces grands modèles, qu'il s'applique à l'éloquence chrétienne. »

Et le R. P. Daniel, à qui nous emprun-

tons cette traduction, ajoute : « Les grands modèles d'éloquence sacrée dont parle Soarez, on les faisait connaître aux jeunes gens. »

Telles étaient, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les idées dominantes dans la Compagnie, et c'est sous l'empire de ces idées que fut élevé le R. P. Jésuite Pétau, le savant éditeur des Pères et l'humaniste de premier ordre que l'on sait.

(A suivre).

L. GUILLAUME.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage consommé aux œufs pochés*  
*Filets de sole Orly*  
*Poulet grillé*  
*Dessert*

FILETS DE SOLE ORLY. — Lever les filets de 2 soles moyennes et, après les avoir trempés au lait et farinés, les faire frire de belle couleur dorée. Servir en buisson avec persil frit et sauce tomates à part.

\* \*

POULET GRILLÉ. — Laissez-le deux heures dans une marinade d'huile, épices, persil, oignons en tranches, entourez-le de son assaisonnement, que vous maintiendrez avec bardes de lard et papier beurré ; faites cuire sur le gril à très petit feu ; ôtez tout son entourage, et servez sur une sauce à la ravigote.

TANTE LOUISE.

## Les Cris de la Rue

Ce matin, j'ai aperçu un aiguiser qui parcourait les rues du village ; il employait pour annoncer sa présence un cri qui ne ressemblait en rien à ce que nous avons coutume d'entendre dans nos régions provençales. Ce doit être quelque Parisien qui est venu se perdre jusqu'ici. — A Paris, en effet, les cris des nombreux marchands ambulants qui sillonnent les rues sont tous d'une tristesse et d'une monotonie désespérantes, comme

pour se mettre en harmonie avec le ciel sombre et le brouillard des climats du nord ; mais dans nos contrées, à Marseille par exemple, tous les cris que l'on entend dans les rues sont gais et pleins d'entrain, de façon à ne pas trop choquer avec la limpidité du ciel et le bleu éclatant de la mer.

Ce bonhomme, avec son chant, a reporté ma pensée à 25 ou 30 ans en arrière et m'a fait vivre de nouveau, pour quelques instants, de cette triste existence à Paris dont j'ai gardé un si pénible souvenir.

Souvent, tandis que j'étais plongé dans mes problèmes et mes équations, j'entendais, venant de la rue, les échos plaintifs des marchands ambulants dont ceux de *Cresson* et de *Mouron* attiraient particulièrement mon attention... Toute personne ayant habité Paris quelque temps, a pu juger de la navrante tristesse de ces cris, malgré leur prétention à la gaieté.

Lorsque, résonnant de la rue dans la cour, j'entendais : « *Mouron pour les petits... oiseaux* » ou bien « *le cresson de fontaine à la santé du corps, à la santé du corps* », je relevais la tête, mes yeux se portaient vers la fenêtre où j'apercevais les murs sombres de la cour, estompés le plus souvent par un épais brouillard ; je faisais alors un retour sur la vie de prisonnier que je menais, si contraire à mes goûts et à ma santé, et, pensant aux petites plantes qui remplissaient les charrettes des marchands, je remontais à leur lieu d'origine : avec le cresson je voyais une jolie source entourée de frais ombrages, des libellules aux brillantes couleurs voletaient en tous sens et se reposaient tour à tour sur les nénuphars et les roseaux ; avec le mouron, qui se plaît dans les jardins, je voyais des fleurs de tout genre, faisant resplendir au soleil leurs brillantes couleurs... J'étais heureux ainsi pendant quelques instants, puis, abandonnant ce rêve délicieux, je reprenais ma tâche triste et monotone.

JEAN DE JACOURET.

## NOS EXPOSITIONS

S'il faut en juger d'après l'exposition que nous venons de parcourir, M. Fernand PATTE est un grand voyageur de-

vant l'Éternel, et de plus il a la reconnaissance du beau entrevu. Nous voulons dire qu'il n'est pas égoïste : il nous fait profiter des jolis coins que la nature lui a permis d'admirer. C'est ainsi qu'il nous donne une série d'aperçus des côtes méditerranéennes : sa *Rade de Villefranche* est joliment bien rendue.

C'est ainsi qu'il nous mène dans les Pyrénées et sur les côtes de Bretagne : la *Baie de Saint-Jean-de-Luz* et la *Villa blanche* nous ont fort charmé par la belle ordonnance de leur facture et la sincérité du travail.

C'est ainsi encore qu'il nous ramène en Campine, par une série de dix œuvres fort méritantes ; son *Ciel menaçant* nous a surtout plu par la vigueur et le réalisme du sujet.

À côté de ce groupe de fond, viennent se ranger une vingtaine d'autres œuvres prises au hasard des promenades : *Un matin dans la forêt de Soignes* d'une grande fraîcheur ; *Au coin du feu et Intérieur de chaumière*, tous deux très réussis ; deux *Moulins* intéressants, etc.

M. Patte, que cette exposition a produit très vivement, est un artiste de talent ; nous aimerions rappeler à son sujet un bout de conversation entendu quelque part, entre deux fins connaisseurs : nous ne le ferons pas, désireux de ne froisser en rien sa modestie. Notre appréciation personnelle, bien humble en aussi délicate matière, est que l'exposition que nous venons de parcourir mérite à son auteur de vives félicitations et de sincères vœux pour l'avenir. F. DUFOUR.

## RÉCRÉATION

### Logogriphe

Dans un parc ombragé, je suis un personnage ;  
Je marche sur deux pieds. Retourne mon visage,  
J'exprime le dégoût qu'inspire un sot ouvrage.

\*  
\*\*

### Charade

Sur la terre humblement se traîne mon premier ;  
Un pronom forme mon dernier ;  
Dans l'honnête homme se trouve mon entier.

\*  
\*\*

Réponse au dernier numéro :

Mots décroissants

L A I E

L A I

L A

L

---

## Le « Crescendo »

---

Fidèles à notre programme de vulgarisation littéraire et artistique, nous nous occuperons aujourd'hui d'une œuvre symphonique trop peu connue, bien que son but et ses travaux eussent dû lui concilier depuis longtemps les sympathies unanimes de la presse belge.

Tous les jours, autour de nous, nous entendons parler de la protection sous toutes ses formes : les sociétés surgissent de partout, et tout est protégé, tout, sauf..... l'art musical belge ; c'est cette lacune déplorable qu'un petit groupe d'amateurs s'est efforcé de combler.

Fondé en 1894, le cercle *Crescendo*, d'après ses statuts, a pour but « de grouper les amateurs de musique pour la lecture et l'exécution d'œuvres orchestrales classiques et modernes, ainsi que pour la production de compositions inédites, surtout d'auteurs belges ». Nous pourrions nous étendre longuement sur l'organisation du cercle ; au point de vue qui nous intéresse, il nous suffira de rechercher si la société est restée fidèle à ces principes, et dans quelles mesures.

Prenons au hasard quelques-unes des grandes auditions : dès février 1895, nous trouvons au programme Paul Gilson ; en 1896, P. Miry, L. Van Dam, G. Huberti y paraissent à leur tour. Le concert suivant ne donne que des œuvres belges : Daneau, De Boeck, Lunssens, Moulaert, Gilson, Thibaut, De Greef, etc. Tous nos grands noms belges ont été passés en revue par le *Crescendo* : rappeler tous les programmes nous entraînerait trop loin, les exemples donnés suffisent à prouver que le Cercle a été fidèle au but qu'il s'était assigné. Hier encore, à la Grande Harmonie, nous avons pu, grâce à lui, applaudir deux œuvres de nos talentueux compatriotes, Peter Benoit et Ludovic Bouserez.

A ses débuts, le Cercle fut dirigé par Paul Goossens ; d'une activité inlassable, celui-ci doubla le nombre des exécutants et valut à la société le brillant succès du 8 février 1895. Malheureusement l'étranger nous enleva ce jeune et brillant

directeur, que vint remplacer au pupitre notre ami L. Van Dam. Ce dernier donna une vigoureuse impulsion à la phalange musicale, et le succès s'affirmait de jour en jour plus sérieux : mais d'autres occupations absorbaient le temps du maître, et M. De Boeck fut appelé à lui succéder. Compositeur de talent, chef d'orchestre énergique, il parvint à rallier au *Crescendo* les hésitants et les indifférents ; d'amateurs qu'ils étaient, les membres du Cercle devinrent sinon des professionnels, au moins des fervents, des zélés, qui prirent à cœur le but de la société et travaillèrent sérieusement à sa réalisation.

A M. De Boeck succéda M. Durant, compositeur également. Sous sa direction, le Cercle travailla spécialement les symphonies classiques, base essentielle de toute éducation musicale. C'est aussi sous ce chef, au dévouement duquel chacun doit rendre hommage, que le *Crescendo* organisa, lors de la terrible catastrophe de Forest, un magnifique concert dans les locaux de l'Ecole Technique de M. Raeymaekers (avenue Brugman) : ce fut un succès sans pareil ; Mlle Alice Cholet y joua, avec orchestre, la *Romance en fa* de Beethoven et plusieurs *Danses* de Brahms. Le produit de la recette, environ 4500 francs, fut intégralement versé aux veuves et orphelins des malheureuses victimes.

M. Poliet prit à son tour le bâton directorial : ce jeune chef d'orchestre, secondé par le dévoué président, l'excellent peintre Colleye, donna une orientation nouvelle à la société. Devenu plus puissant, plus homogène, l'orchestre du *Crescendo* aborda les œuvres modernes : c'était le second point de sa mission. Aux compositeurs belges, il offrit son concours non seulement pour les grands concerts, mais aussi pour l'exécution à huis-clos de leurs œuvres.

La ville de Bruxelles ne pouvait fermer les yeux devant pareille entreprise de vulgarisation musicale ; en présence des services rendus à l'art belge, aux jeunes surtout, elle décida l'allocation d'un subside qui permit au Cercle de continuer, de développer même son initiative.

Voilà donc, brièvement résumés, les états de service du *Crescendo*. Incontestablement, cette société remplit une mission en Belgique : sans elle, que devient le jeune compositeur qui veut entendre ses œuvres à l'orchestre ? Que devient le soliste, dont le talent a besoin de se faire valoir, de s'affirmer peut-être ?

Comme nous le disions en commençant, il y a des sociétés protectrices de toute espèce, et pas une pour protéger l'art orchestral. Le *Crescendo* seul s'est donné la noble tâche d'y travailler : et croirait-on que la presse se désintéresse complètement de l'œuvre entreprise ?

Nous estimons qu'il y a là une initiative généreuse à encourager et à soutenir ; nous faisons

appel aux bonnes volontés, à toutes celles que les manifestations artistiques, dans quelque domaine qu'elles se produisent, ne laissent pas indifférentes. Nous leur avons indiqué le bien à faire : notre vœu le plus ardent est qu'elles le fassent largement, généreusement. D. F.

## Le coin des rieurs



Les médecins féroces.

— Je crois, docteur, que mon cas n'est pas très grave : j'éprouve seulement un léger malaise...

— Il y a commencement à tout !

\* \*

Veille de terme.

Des déménageurs sont surpris par leur chef jetant avec désinvolture dans leur voiture une pendule qui se brise en tombant.

— Que faites-vous donc ? leur demande-t-il furieux.

— Le client nous a dit que si nous débarrassions son appartement en deux heures, il nous donnerait un louis de gratification.

— Oh ! dans ce cas, c'est différent : continuez et dépêchez-vous !

\* \*

Entendu dans le compartiment du chemin de fer de Caen à Cherbourg :

— Moi, je vais sur Carentan, dit un imberbe.

— Vraiment, on vous en donnerait plutôt dix-huit.

\* \*

Le joyeux docteur Z. est appelé auprès d'un centenaire pris de malaise subit.

On l'interroge anxieusement :

— Qu'a-t-il, docteur ?

— Mon Dieu, il a... la maladie de son siècle !

## J.-S. Bach et les fêtes de Leipzig

Dans toute l'histoire de la musique, il n'est probablement pas un seul artiste dont la destinée puisse se comparer à celle de Jean-Sébastien Bach (\*). Très estimé de son vivant comme virtuose et comme improvisateur, — deux qualités qui alors marchaient toujours de pair, — considéré comme le plus grand pianiste et le plus grand organiste de son temps, il passa presque inaperçu comme créateur et compositeur : les faveurs de ses contemporains allaient au style de l'opéra italien, fort en honneur à cette époque. Après 1750, l'année de sa mort, il tomba presque dans l'oubli. Seuls ses fils, quelques disciples et quelques admirateurs conservèrent ses traditions et, dans des milieux souvent fort modestes, continuèrent à faire exécuter une minime partie de ses œuvres. Puis, pendant plus de cinquante ans, on ne s'occupa plus de lui. Tout au plus cite-t-on quelques grands maîtres, Mozart et Beethoven, entre autres, qui eurent conscience de son génie et exprimèrent leur admiration dans des phrases devenues célèbres. « En voilà un dont on peut apprendre encore quelque chose ! » s'écriait le premier à l'audition d'un de ses motets à huit voix. « Nicht Bach ! Meer sollte er heissen ! » confirmait à son tour le Beethoven de la « Symphonie héroïque », lui qui à l'âge de treize ans déjà s'était épris du « wohl temperirtes Klavier » et l'appela sa Bible musicale. Quelques musicographes obscurs auront

(\*) J.-S. Bach, né à Eisenach, en 1685, fut élève de son père et de son frère. Il occupa successivement les postes d'organiste et de maître de chapelle à Lünebourg, Arnstadt, Mulhouse, Weimar, Koethen et enfin à Leipzig, où il passa les 27 dernières années de sa vie comme Thomas Kantor et Universitäts-Musik direktor. Il fut marié deux fois, eut vingt enfants dont dix lui survécurent, et mourut en 1750, à Leipzig.

immortalisé leur nom pour avoir signé une phrase dans le genre de celle-ci : « Si, au XIX<sup>e</sup> siècle, un musicien apparaîtrait dont les œuvres nous dispensent d'étudier celles de Bach, nous voulons nous incliner profondément devant lui ! »

A Félix Mendelssohn-Bartholdy appartient l'immense mérite d'avoir littéralement tiré Bach de la poussière des bibliothèques et d'avoir donné une nouvelle vie à son œuvre en en sollicitant l'étude et en la réintroduisant au répertoire. Justement célèbre fut l'exécution de la « Passion selon saint Mathieu », que tout jeune il dirigea à Leipzig en 1829, dans la même Thomaskirche où elle avait été chantée pour la première fois, juste un siècle auparavant.

Schumann aussi contribua à renforcer l'élan donné par Mendelssohn et il y alla avec son enthousiasme habituel. Tout le monde connaît ses conseils aux jeunes musiciens (*Musicalische Haus- und Lebensregeln*) si pleins de pensées saines et de bon sens pédagogique. C'est dans l'un d'eux qu'après avoir parlé de l'étude des fugues, il ajoute cette règle d'or : « Que le « Clavecin bien tempéré » de Bach soit ton pain quotidien : par lui tu deviendras un vrai musicien. »

Mais le mouvement vraiment efficace en faveur de Bach ne commença qu'en 1850, trois ans après la mort de Mendelssohn, lorsque se fonda à Leipzig la « Bachgesellschaft », dont le but principal était « de publier une édition complète de toutes les œuvres authentiques du grand Thomas Kantor ». Il ne fallut pas moins de cinquante ans pour mener à bien cette colossale entreprise et ce n'est qu'en 1900 que parut le quarante-sixième et dernier volume, gros in-folio de plusieurs centaines de pages, comme l'étaient du reste les quarante-cinq tomes précédents. Ce jour-là, l'ancienne « Bachgesellschaft », ayant terminé son œuvre, fut dissoute, mais les membres sortants, sur la proposition du professeur Kretschmar, actuellement à Berlin, fondèrent une nouvelle société de même nom avec la mission précise de populariser, dans le meilleur sens du mot, les œuvres du maître en les rendant accessibles à tous les milieux et aussi à toutes les bourses. Pour remplir ce but, la « Neue Bachgesellschaft » en publie chaque année un certain nombre sous une forme pratique et conforme aux besoins actuels. De plus, elle organise, en des festivals de plusieurs

jours, des auditions modèles qui, dans la règle, doivent avoir lieu tous les deux ans, tantôt dans une ville, tantôt dans l'autre. Ces fêtes ont comme fin immédiate, disent les statuts :

1<sup>o</sup> de faire entendre soit les œuvres les plus réputées de Bach ou de ses contemporains, soit celles qu'on a moins souvent l'occasion d'apprendre à connaître, à cause des conditions extraordinaires d'exécution qu'elles exigent ;

2<sup>o</sup> D'éclaircir par des travaux spéciaux et des conférences ou discussions publiques différentes questions encore pendantes concernant l'interprétation de ces œuvres, accompagnement, adaptation, coupures, style, instrumentation, etc. ;

3<sup>o</sup> De servir de ralliement à toutes les tendances artistiques actuelles qui peuvent avoir quelques points de similitude avec la tendance bachienne.

Ce dernier desideratum est peut-être bien plus fécond et important qu'on ne pense. Puisse-t-il être la première étape d'un rapprochement entre les écoles qu'on cherche à mettre en rivalité et qui ne sont pas aussi divergentes qu'elles veulent bien le dire. Pendant combien d'années les esthètes bornés et les critiques étroits n'ont-ils pas affecté dans leur décevante manie d'introduire partout leurs classifications illusoire et factices, d'opposer Richard Wagner et Frantz Liszt, au radieux contrapuntiste d'Eisenach ? Et pourtant, on peut affirmer sans crainte d'exagération, qu'il n'est point d'artistes au XIX<sup>e</sup> siècle qui aient aussi bien que ces deux créateurs de l'art musical moderne compris et apprécié Bach dans toute sa profondeur et toute son universalité.

Le premier festival eut lieu à Berlin, en mars 1901, et fut couronné de succès. Le second, qui vient de se terminer à Leipzig, mérite aussi d'être appelé une manifestation artistique de tout premier ordre.

Ant. HARTMANN.

---

## NOS ARTISTES

---

### M. Max Donner

---

Le 2 juillet 1904 avait lieu, au Conservatoire royal de Bruxelles, le concours de violon ; la classe de M. Thomson s'y distingua particulièrement : trois élèves du maître furent les lauréats

de la journée, après une joute musicale qui restera célèbre dans les annales de l'établissement. Il y a de nombreuses années déjà, un tournoi retentissant avait lieu, dans les mêmes conditions, entre Musin, Ysaye et Thomson ; pour les trois élèves d'alors, le jour de cette lutte sensationnelle marqua les débuts d'un avenir qui, pour tous trois, s'est réalisé brillant et glorieux.

Le maître Thomson a pu, le 2 juillet dernier, se rappeler avec émotion cette grande journée, à l'audition de ses trois élèves de choix : Donner,

M. Donner est né à New-York, le 22 mai 1883. Sa vocation artistique date de sa prime jeunesse : dès l'âge de neuf ans, il se mit à l'étude du violon, et les dispositions exceptionnelles qu'il manifestait dès lors le lancèrent dans la voie des hautes études.

M. Schradiech, le professeur bien connu aux conservatoires de Leipzig et de Moscou, à qui nous devons l'un des plus importants traités de technique du violon connus, lui prodigua ses conseils et guida les premiers pas du débutant.

Donner entra ensuite au Conservatoire de Berlin : il était âgé de 15 ans ; trois ans plus tard, il en sortait avec la plus haute distinction, la médaille d'argent remportée par l'exécution de son concerto en *la* majeur pour violon et orchestre. Berlin, Leipzig, Breslau, Vienne applaudirent tour à tour le jeune artiste ; enfin, ce dernier vint à Bruxelles, il y a un an, pour achever ses études et leur donner un dernier fini ; Thomson et Ysaye, deux maîtres, cultivèrent ensemble le virtuose : de leur enseignement simultané est sorti le brillant artiste que le Conservatoire a couronné le 2 juillet 1904, et que nous venons d'ovationner à la Grande Harmonie.

Max Donner s'est révélé également compositeur précoce ; il dépasse à peine la vingtième année, et déjà nous avons de lui plus de trente pièces diverses, notamment le superbe concerto qui lui valut la médaille d'argent de Berlin, de nombreuses mélodies vocales, des variations pour violon, et la jolie *Dance of Guats*, tant goûtée l'autre soir.

\* \* \*

Le talent de M. Donner procède de trois manières, assez différentes en elles-mêmes, mais dont l'heureuse fusion

nous a donné le virtuose que nous admirons aujourd'hui. Hollaender, Thomson, Ysaye se sont partagés l'éducation artistique du jeune lauréat : Hollaender, le styliste impeccable ; Thomson, admirable interprète des nuances ; Ysaye, au jeu fougueux, échevelé.

De ces grands maîtres, M. Donner a pris une manière absolument personnelle, qui se détache complètement de tout ce que nous avons entendu jusqu'ici. De chacun, il a retenu la qualité maîtresse, et il a fondu le tout en un ensemble vraiment extraordinaire, tellement extraordinaire même que la première audition de février lui a conquis d'emblée les faveurs des deux grands facteurs de renommées : la presse et le public. La presse, nous n'en parlerons pas ; chacun a pu



M. MAX DONNER, violoniste.

Van Lorenzo et Kohanski. Nous n'avons pas encore eu l'occasion d'applaudir en public ces deux derniers ; quant à Donner, le concert du 2 février l'a placé d'emblée au premier rang des virtuoses du violon, tant pour sa valeur d'interprète que pour ses éminentes qualités personnelles.

M. Donner attire à lui la sympathie de tous ceux qui l'abordent : c'est qu'il possède une vertu rare dans le monde des grands artistes, la modestie. Son extrême affabilité n'a d'égale que la manière bon enfant et simple avec laquelle il reçoit les éloges et les applaudissements. C'est bien là le cachet du véritable talent, qui se rend aimable pour faire oublier l'auréole de lumière dont il est entouré.

lire les articles enthousiastes que tous nos critiques musicaux ont consacrés à cette soirée. Quant au public, il suffira de se reporter à ce soir dont le souvenir restera, et dont on peut dire en toute vérité : *Les absents ont eu tort*. La vaste salle de la Grande Harmonie était comble : le tout Bruxelles musical, professionnels, amateurs et dilettanti, s'était donné rendez-vous pour applaudir le jeune virtuose. Dès les premières mesures, l'auditoire était empoigné, et de vibrantes ovations saluèrent l'artiste à maintes reprises : les acclamations se succédaient, ininterrompues, interminables.

Voilà bien de l'enthousiasme, nous objecteront-on. — Oui, voilà de l'enthousiasme, et bien placé certes. Le talent du jeune violoniste le justifie suffisamment, et sa valeur artistique est plus que doublée par sa modestie en face des plus éclatants succès. D'ailleurs, l'un des mobiles principaux de l'organe qui nous ouvre ses colonnes, est d'encourager les jeunes interprètes de valeur : nous nous trouvons ici en présence d'un virtuose appelé à la notoriété, et nous estimons qu'il est de notre rôle de faire connaître du grand public un artiste qui s'est révélé non seulement dans son interprétation des grands maîtres, mais encore par le caractère original de ses compositions.

M. Donner, qu'il nous permette de l'écrire, possède une compréhension exceptionnelle de l'art, et nous sommes heureux d'avoir pu le dire ici en toute liberté et sincérité. L'avenir s'ouvre devant lui plein de promesses : nous le lui souhaitons glorieux et long. FR. DUFOUR.

## LE MOIS LITTÉRAIRE

**N.-B. — Les ouvrages simplement annoncés seront analysés dans un prochain numéro.**

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, à notre comptoir de librairie (commission), tous les livres et revues annoncés sous nos rubriques bibliographiques, et généralement tous livres et revues quelconques. Il leur suffit de nous envoyer, en un mandat postal, le montant de leur commande, augmenté des frais de port.

\* \*

ALBRAND DE CÉÛSE. — *La fleur qui parle et la plante qui guérit*. Un vol. in-16 de XVI-530 pages. Paris, Ch. Amat. Prix : 5 fr. 50

Voici certes un livre original, et qui nous repor-

te loin des classiques traités de botanique. L'auteur y passe en revue les principales plantes usuelles, en étudie les propriétés, en indique les usages. Et à côté de ces utiles leçons de choses, il nous donne, à propos de chaque plante, d'intéressantes et humoristiques notions de philosophie. Il y a donc double utilité à parcourir cet ouvrage : l'âme et le corps y trouveront un aliment sain, réconfortant et récréatif.

\* \*

ANNUAIRE POUR L'AN 1905, publié par le Bureau des Longitudes. Un vol. in-32 de IV-670-74-44 pages. Paris, Gauthier-Villars. Prix : 1 fr. 50

L'annuaire que publie chaque année le Bureau des Longitudes, conformément à la loi du 7 messidor an III, est le complément obligé de toute étude scientifique sérieuse ; ou plutôt c'est un résumé des principales connaissances astronomiques, géographiques et statistiques. C'est encore un vaste amoncellement de chiffres, de données pratiques et comparatives, qui en font l'auxiliaire précieuse du savant et du météorologiste.

Tout éloge est d'ailleurs superflu : un siècle entier de penseurs ont consacré son utilité par d'unanimes approbations.

\* \*

BARUTEIL (P.). — *Genèse du culte du Sacré-Cœur de Jésus*. Un vol. in-16 de 192 pages. Paris, 31, rue de la Barre. Prix : 1 fr. 50

Nous avons de nombreux traités sur la matière, les uns théologiques, les autres mystiques ; le présent ouvrage les résume tous, en nous offrant une vue d'ensemble de la dévotion au S.-C.

L'auteur a déjà recueilli tant de louanges que nous ne pourrions rien y ajouter. Qu'il nous permette néanmoins de le féliciter vivement pour l'extrême souci d'exactitude qu'il a apporté à toutes les parties de son œuvre : elle fera époque, et prêtres et laïques y trouveront à la fois un enseignement solide et un encouragement à la persévérance.

\* \*

BAUDRY DE SAUNIER (L.). — *Les motocyclettes*. Un vol. in-16 de 264 pages. Paris, Vve Ch. Dunod. Prix : 6 fr.

La motocyclette est, pour nous servir d'une expression un peu banale, devenue un article de consommation courante, et cette vogue universelle exigeait naturellement un traité pratique, complet, à la portée de tous. Ce traité, nous l'avons aujourd'hui, grâce à la compétence de M. Baudry ; ce dernier y traite à fond les multiples questions afférentes à cette branche techni-

que: mécanisme, utilisation, réparations, soins courants.

De nombreuses illustrations achèvent de donner à l'ouvrage, richement édité d'ailleurs, un cachet tout spécial et excessivement attrayant: c'est presque de la mécanique récréative.

\*  
\*\*

CYR. — *Que sera demain?* Broch. in-16 de 32 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix: 0 fr. 10

Que sera demain? Problème troublant, terrible dans ses conséquences probables. En quelques pages fortes, Cyr nous le montre, ce sombre demain, issu de la loi néfaste de 1901 et du projet plus néfaste encore au bas duquel Combes vient de mettre sa griffe de renégat.

L'auteur étudie dans le détail les effets de la séparation de l'Eglise et de l'Etat: le tableau qu'il esquisse n'est pas pour réjouir les honnêtes gens.

La France se laissera-t-elle martyriser jusqu'au bout? Mystère; les espérances de révolte s'envolent les unes après les autres, et la boue monte, monte: bientôt tout sera submergé! Pauvre France!

\*  
\*\*

DELAMAIRE. — *Le franc-maçon, voilà l'ennemi!* Broch. in-16 de 62 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix: 0 fr. 25

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de Mgr Delamaire et de son ardent patriotisme; pour l'éminent évêque, comme pour tous les gens d'esprit d'ailleurs, la franc-maçonnerie est le pire ennemi de la religion, et il s'en explique avec sa vigueur coutumière. Suivant une expression populaire, il saisit le taureau par les cornes, et il le secoue d'importance.

Ces pages éminemment suggestives sont à lire: elles forcent à réfléchir et à agir.

\*  
\*\*

DE LAPPARENT (H.). — *Le calendrier agricole.* Un vol. in-16 de vi-364 pages. Paris, 1904, Ch. Delagrave. Prix: 2 fr.

L'utilité d'un pareil ouvrage saute aux yeux: écrit avec une clarté vraiment typique, il constitue le manuel classique le mieux adapté à l'enseignement agricole primaire, et il rendra de ce chef de précieux services aux populations campagnardes.

Il faut surtout louer l'auteur d'avoir évité le grave écueil des manuels modernes, qui sacrifient volontiers à la manie des hautes spéculations scientifiques: la science est ici mise à la portée

des plus humbles intelligences, sans vaine prétention, sans parade. La simplicité même du texte est le plus sûr garant du succès utilitaire de l'ouvrage.

\*  
\*\*

DE RENTY (E.). — *Les chemins de fer coloniaux en Afrique.* Deuxième partie: Les colonies anglaises et le Congo belge. Un vol. in-16 de 340 pages. Paris, 1904, F. de Rudeval. Prix: 3 fr. 50

De ce second volume de M. De Renty, la partie la plus intéressante pour nous, Belges, est évidemment celle qui a trait au Congo. Il nous est agréable d'accepter, de la compétence de l'auteur, l'éloge le plus complet quant à notre initiative dans notre future colonie.

Les Belges, devenus par la sollicitude éclairée de leur souverain, possesseurs d'un immense territoire, sont entrés hardiment et du premier coup dans la vraie voie coloniale. Ouvriers de la dernière heure, ils ont été admirablement guidés par leur Roi, qui, grâce à une habile diplomatie et à une énergie que rien ne put troubler, parvint presque malgré son peuple, à doter l'Etat Indépendant du Congo de merveilleux outils d'exploitation. Aussi, est-il instructif de méditer l'exemple donné par cette nation qui a étonné bien des grandes puissances par sa vitalité et par son esprit d'audacieuse initiative.

\*  
\*\*

DE SAINT-ELLIER (D.-L.). — *La peste antireligieuse.* Broch. in-16 de 48 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix: 0 fr. 25

Encore une brochure de la collection d'*Apologetique chrétienne*, écrite avec une vigueur peu ordinaire. C'est une réponse serrée au triste pamphlet de J. Most: *La peste religieuse*.

Succinctement, l'auteur réfute les calomnies entassées par le socialiste allemand contre le catholicisme; de main de maître, il démolit cet échafaudage branlant de sophismes et d'inepties et remet au point le prétendu désaccord de la religion et de la science.

Ce tract fera grand bien dans nos populations ouvrières, pour lesquelles il est surtout écrit.

\*  
\*\*

DOUGLAS (R.-K.). — *Europe and the Far East.* Un vol. in-16 de viii-450 pages. Cambridge, 1904, University Press. Prix: 9 fr. 50

Nous n'avons pas encore eu la bonne fortune d'apprécier l'excellente série historique qui paraît à l'University Press, sous la direction de M. S.-W. Prothero; aussi avons-nous parcouru avec un

intérêt tout spécial l'ouvrage de sir Robert Douglas sur les relations établies entre l'Europe et les peuples d'Extrême-Orient : Chine, Japon, Annam, Birmanie, Corée, Thibet, Siam.

Condenser en 400 pages l'histoire de ces relations n'était pas chose aisée; sir Douglas a réussi pourtant à nous donner, habilement résumé, cet historique compliqué. Son travail présente, en une vue d'ensemble remarquable, toute la genèse de la pénétration européenne dans les États orientaux, en un style sobre et original, encadré d'heureuse façon par des appréciations générales du plus haut intérêt.

L'impartialité de l'auteur est un titre de plus à notre sympathie : nous en avons apprécié d'autant plus son travail méthodique et lumineusement clair.

\* \*

FENN (G.-Manville). — *The Khedive's Country*. Un vol. in-8° de 180 pages. Londres, Cassel et Co.

Prix : 6 fr. 25

L'Égypte, depuis l'occupation anglaise, est entrée franchement dans la voie du progrès : il était bon de le constater une bonne fois et de le faire savoir *urbi et orbi*. L'auteur a assumé cette tâche ; en quelques chapitres élégamment écrits, il nous fait le tableau des richesses natives du pays khédivial ; il y a là une source précieuse de bien-être à exploiter pratiquement. L'agriculture égyptienne n'en est plus actuellement aux primitifs engins des Pharaons ou du moyen-âge : les derniers perfectionnements de la mécanique moderne s'acclimatent peu à peu sur les rives du Nil ; c'est ce que l'auteur nous démontre de façon fort intéressante, en illustrant ses informations de photographies artistiques prises aux sources.

L'ouvrage est luxueusement édité par la maison Cassel et Cie.

\* \*

GLASSER (M.-E.). — *Les richesses minérales de la Nouvelle-Calédonie*. Un vol. in-8° de 560 pages. Paris, 1904, V<sup>e</sup> Ch. Dunod.

Prix : 10 fr.

Cette belle étude a paru en 1903-1904 dans les *Annales des Mines* ; c'est le travail le plus complet que nous possédons à ce jour sur les richesses minérales de la Nouvelle-Calédonie.

Après nous avoir donné des indications générales sur la géologie de l'île, l'auteur aborde la description sommaire des formations primitives et sédimentaires et des roches éruptives. Il étudie ensuite dans le détail les mines de nickel et leur exploitation, les minerais de cobalt, de fer, de cuivre, d'or, etc. Enfin il décrit les gisements houillers, et il termine en passant en revue les

conditions économiques de l'industrie minière calédonienne.

En résumé, il établit, documents à l'appui, qu'il y a là-bas de sérieux gisements à exploiter, et son étude conclut à l'emploi d'un ensemble de mesures qui mettraient en pleine valeur les richesses recelées dans le sol de l'île française.

\* \*

HAREL (Paul). — *Ernest Millet*. Un vol. in-16 de x-72 pages. Paris, Plon-Nourrit et Cie. Prix : 2 fr.

La figure d'Ernest Millet méritait bien de ne pas tomber dans l'oubli : le poète normand a rimé de si jolies choses ! Un de ses meilleurs amis, Paul Harel, s'est chargé de la faire revivre : en quelques pages émues, il nous dit quelle fut la vie de son héros, mort trop jeune, hélas !

Ce n'est pourtant pas une biographie proprement dite : c'est plutôt un recueil épisodique, accompagné d'extraits de lettres, et couronné par les plus belles poésies de Millet.

\* \*

JACQUEMIN (G.) et ALLIOT (H.). — *La vinification moderne*. Deux vol. in-8° de VIII - 686 et II 120 pages. Malzéville (Nancy), 1903, Institut de recherches scientifiques. Prix : 15 fr.

L'Institut de recherches scientifiques de Malzéville a pris, en 1903, l'initiative d'une vaste encyclopédie de technologie agricole moderne. Nous parlerons ailleurs de l'ouvrage consacré au cidre ; le présent travail s'occupe de la vinification, et se divise tout naturellement en deux volumes : le premier traitant de la viticulture, le second étudiant à fond l'art de faire et de conserver le vin.

Le traité de viticulture est bien ce que l'on peut imaginer de plus complet sur la matière ; les auteurs reprennent la question *ab ovo*, et nous font de la vigne un historique absolument remarquable. La botanique n'est pas oubliée : un chapitre décrit toutes les espèces d'ampélidées ; puis nous nous familiarisons avec la culture de la vigne : multiplication, entretien, fumure, accidents et maladies. L'établissement et la reconstitution du vignoble sont longuement détaillés ; pour finir, un peu de statistique comparée à travers les pays vitifères.

Le second volume, plus important, est exclusivement consacré à la technologie ; il contient trente chapitres, et nous initie à tous les procédés de la fabrication du vin : stérilisation des malts, réfrigération et correction, emploi des levûres, vinification en rouge et en blanc, soutirage, collage, vieillissement, pasteurisation, filtrage. Toutes ces données sont strictement scientifiques,

minutieusement établies sur des documents certains, et parsemées d'illustrations choisies.

Nous devons féliciter les auteurs de leur heureuse initiative : leurs travaux constituent un précieux document technologique, appelé à rendre d'immenses services non seulement dans les pays de vignobles, mais aussi dans tous les laboratoires de hautes études, où ils viendront en aide aux professeurs et à leurs disciples, en guidant les travaux, en facilitant les recherches, en expliquant les points obscurs de la technique spéciale du vin.

\* \*

JULIEN. — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Un vol. in-16 carré de VIII-128 pages. Paris, H. Champion.

Prix : 3 fr. 50

Il est certes original de pouvoir, concurremment à l'*Itinéraire* de Chateaubriand, lire et étudier de près les notes de Julien, le domestique du grand écrivain. Les *Mémoires d'Outre-tombe* avaient indiqué, très discrètement d'ailleurs, l'existence de ces notes, mais nous n'avions pu jusqu'ici compiler le manuscrit original.

Grâce aux persévérantes investigations de M. Edouard Champion, nous possédons actuellement le texte complet de Julien, annoté avec un soin minutieux et parfois un peu malicieux. Nos lecteurs ne s'attendent pas évidemment à rencontrer dans ces pages de larges envois de littérature ; non : le serviteur nous dit simplement, dans son langage fruste, ses impressions de voyage : et c'est là précisément ce qui fait sa valeur, au point de vue de la comparaison à établir entre les deux relations.

Cette publication vaut donc à M. Champion la sincère gratitude du monde littéraire.

\* \*

KROPOTKINE (Pierre). — *Orographie de la Sibérie*. Un vol. in-8° de 120 pages. Bruxelles, 1904, V<sup>e</sup> F. Larcier.

Ce bel ouvrage réserve à plus d'un géologue des découvertes inattendues ; il est assez piquant de constater en effet que jusqu'ici on n'avait que des notions faussées sur le tracé orographique des montagnes sibériennes.

A la suite de longs et minutieux voyages, M. Kropotkine a pu rétablir le levé exact des grands plateaux du Vitim et de la Sibérie, et c'est de ce précieux travail, publié d'abord en russe, que l'Institut géographique nous donne la présente traduction. Nous avons d'ailleurs pu apprécier son importance par les belles cartes du *Stielcr-atlas*, dont l'exécution pour l'Asie septentrionale est due à l'auteur du travail que nous analysons.

Le caractère strictement scientifique de ce dernier en fait une intéressante contribution à l'étude de l'orographie générale de l'Asie.

\* \*

ROUSSEAU (L.). — *Les derniers jours de Gilles de Retz*. Un vol. in-24 de XVI-134 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 25

Depuis notre prime jeunesse, nous avons tous conservé le mauvais souvenir de Barbe-Bleue ; Gilles de Retz incarne assez bien la terrible légende.

Etrange figure que la sienne ! D'abord chevalier valeureux, il se bat avec Jeanne d'Arc pour délivrer la France du joug anglais ; puis vient la défection : il rompt avec l'honneur, pour devenir le scélérat, le traître que nous montre l'histoire, et il finit en vouant à Satan son âme corrompue. Voilà le personnage que l'auteur met en scène avec une puissance remarquable de coloris.

Le drame, bien bâti, mérite nos éloges ; il fera, nous en sommes persuadés, les délices de nos patronages et de nos cercles de jeunes gens.

\* \*

WEALE (B.-L. Putnam). — *Manchu and Muscovite*. Un vol. in-8° de XX-552 pages. Londres, Macmillan and C<sup>o</sup>.

Prix : 12 fr. 50

L'auteur a fait, pendant l'automne de 1903, un voyage en Mandchourie ; ses impressions, à la veille des pénibles événements qui ont pour théâtre actuel cette vaste province, ont donc un intérêt d'autant plus réel que la physionomie du pays est pour ainsi dire prise sur le vif au moment où la guerre va s'y déchaîner.

L'ouvrage est un ensemble de lettres écrites sur les lieux, reflétant la situation exacte : une sorte d'instantané photographique, qui nous livre la Mandchourie avec ses habitants, leurs mœurs, leurs coutumes, leur caractère. Malheureusement, l'écrivain s'est laissé emporter un peu loin par son animosité contre tout ce qui est Russe : et ses appréciations sont parfois, de ce fait, un peu outrées. Les Russes, comme tous les peuples conquérants, ont des fautes à se reprocher : nous ne croyons pas pourtant qu'elles soient telles qu'il faille blâmer toute leur administration. Ce serait un flagrant déni de justice.

A part cette remarque, l'ouvrage de M. Weale mérite de vives félicitations pour sa réelle valeur scientifique. Une série de superbes photogravures le complète admirablement.

## NOUVEAUTÉS

- Annuaire du Club alpin français.* Un vol. in-8° de xvi-622 pages. Paris, 1904, 30, rue du Bac. Prix : 18 fr.
- ARNOULD (Louis). — *Une âme en prison.* Un vol. gr. in-8° de 172 pages. Paris, 1904, H. Oudin. Prix : 2 fr.
- ARTIN PACHA (Yacoub). — *Contes populaires* racontés au Caire. Un vol in-32 de 88 pages. Le Caire, 1903, J. Barbier.
- BAUNARD (Mgr). — *Ernest Lelièvre* et les fondations des Petites Sœurs des Pauvres. Un vol. in-8° de xvi-496 pages. Paris, 1904, Vve Ch. Poussielgue. Prix : 4 fr.
- BOLLO (Henry). — *Saintes pour jeunes filles.* Un vol. in-16 de 342 pages. Paris, 1905, Ch. Poussielgue. Prix : 3 fr. 50
- BOURBON-BUSSET (vicomte de). — *La science* considérée comme force morale. Un vol. in-16 de xiv-382 pages. Paris, Ch. Amat. Prix : 3 fr.
- BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Sur les chemins de la croyance.* Première étape? L'utilisation du positivisme. Un vol. in-16 de xxii-312 pages. Paris, 1905, Perrin et Cie. Prix : 3 fr. 50
- CADIC (F.). — *Contes et légendes de Bretagne.* Un vol. in-16 de 78 pages. Paris, 1904, Institut de Bibliographie. Prix : 0 fr. 60
- CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme). — *L'épi et l'alcyon.* Un vol. in-8° de 282 pages. Paris, 1904, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr. 50
- *La fille de Frantal.* Un vol. in-8° de 232 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr. 50
- DE LESCLUZE (G.). — *Les secrets du coloris.* Un vol. in-8° de 216 pages. Bruges, 1904, Demolin-Claeys. Prix : 10 fr.
- DUFIEUX (A.). — *Le sentiment religieux* dans l'antiquité. Un vol. in-8° de 404 pages. Lyon, 1904, Emm. Vitte. Prix : 5 fr.
- GEIGER (C.-A.). — *Taschenkalender für den katholischen Klerus.* 1905. Un vol. in-32 de 206 pages. Regensburg, 1904, G.-J. Manz. Prix : 1 fr. 25
- GROLLEAU (Charles). — *Reliquiae.* Un vol. in-16 de 108 pages. Paris, 1904, Ch. Carrington. Prix : 3 fr.
- ICHES (Lucien). — *L'abeille domestique.* Un vol. in-16 de xxii-352 pages. Paris, 1905, Garnier frères. Prix : 3 fr.
- JACQUEMIN (G.) et ALLIOT (H.). — *La cidrerie moderne.* Un vol. in-8° de viii-736 pages. Malzéville (Nancy), Institut des Recherches scientifiques. Prix : 10 fr.
- JACQUINET (M.). — *Quelques considérations sur notre temps.* Un vol. in-16 de 364 pages. Paris, 1905, Perrin et Cie. Prix : 3 fr. 50
- Laïcisation (la) des hôpitaux.* Un vol. in-8° de 126 pages. Paris, 1905, H. Oudin. Prix : 1 fr. 50
- LECLERQ (dom H.). — *Les Martyrs.* T. III : Julien l'Apostat, Sapor, Genséric. Un vol. in-16 de ccxxiv-422 pages. Paris, 1904, H. Oudin. Prix : 3 fr. 50
- LEMAIRE (René). — *Le mariage civil.* Un vol. in-12 de x-278 pages. Paris, 1904, Maison de la Bonne Presse. Prix : 3 fr.
- LIGNEUL (A.) et VERRET (S.). — *L'Évangile au Japon* au xx<sup>e</sup> siècle. Un vol. in-16 de vi-344 pages. Paris, 1904, Vve Ch. Poussielgue.
- MAYMARD (V.). — *Œuvres du R. P. Maynard.* Trois vol. in-16 de 452, 424 et 442 pages. Paris, 1904, Ch. Amat. Prix : 8 fr.
- MÉRIC (Mgr). — *Histoire de M. Emery* et de l'Église de France pendant la Révolution et l'Empire. Deux vol. in-16 de xvi-412 et 410 pages. Paris, 1895, Ch. Poussielgue. Prix : 5 fr.
- MULAZZANI (A.). — *Geografia della Colonia Eritrea.* Un vol. in-16 de 146 pages. Firenze, 1904, Bemporad et fils.
- Napoléon et sa famille.* Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, 1904, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.
- PERRAULT (Pierre). — *L'obstacle.* Un vol. in-16 de 314 pages. Paris, 1904, H. Gautier. Prix : 3 fr.
- PIRENNE (A.). — *Études sociales et politiques.* Un vol. in-8° de 374 pages. Maeseyck, 1904, Vanderdonck-Robyns. Prix : 3 fr.
- Religieux* (les) et missionnaires contemporains. Deuxième série. Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, 1904, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.
- SÉRIEYS (Albert). — *Le jardin fermé.* Un vol. in-16 de 136 pages. Paris, 1904, Ch. Carrington. Prix : 3 fr.
- SPENCER (B.) et GILLEN (F.-J.). — *The northern Tribes of central Australia.*

Un vol. in-8° de xxxvi-784 pages.  
Londres, 1904, Macmillan and Co.

Prix : 27 fr. 25

VAN VOLCKXSON (J.). — *Le meeting du défroqué*. Broch. in-16 de 48 pages.  
Bruxelles, 1905, Œuvre des Tracts catholiques.

Prix : 0 fr. 10

LECTOR.

## Petites nouvelles

### Exposition de Liège

Il s'est formé à Liège un comité de logements, analogue à celui qui a si admirablement fonctionné à l'Exposition universelle de Dusseldorf. Ce comité se trouve déjà en mesure actuellement de pouvoir loger 5500 personnes, soit dans les hôtels, soit dans des maisons particulières. On espère pouvoir dès l'ouverture de l'Exposition, arriver à un chiffre de 10000 lits.

Sept catégories ont été établies pour les logements :

1<sup>re</sup> classe, 15 fr. par jour et par chambre, service compris, mais sans aucun repos ; 2<sup>e</sup> classe 10 fr. ; 3<sup>e</sup> classe 8 fr. ; 4<sup>e</sup> classe 6 fr. ; 5<sup>e</sup> classe 4 fr. ; 6<sup>e</sup> classe 3 fr. et 7<sup>e</sup> classe 2 fr.

Les personnes de Liège qui auraient des chambres disponibles, sont priées d'en donner avis au secrétaire-adjoint du Comité des logements, rue des Coteaux, 57, Liège.

\* \*

**Les nouveaux** timbres belges, dont le dessin est dû, comme on sait, à M. Henri Meunier — 10, 20, 25 et 35 centimes, — sont en voie de confection aux ateliers de Malines.

L'émission aura lieu vers le mois d'avril.

L'administration s'est montrée si satisfaite du travail délicat et artistique de M. H. Meunier, qu'une nouvelle commande vient de lui être faite : celle des timbres de 50 centimes, 1 et 2 francs. Il avait été question un moment de faire exécuter ces derniers timbres en taille-douce ; mais, en présence de l'excellent résultat obtenu par la première série, ces timbres d'un nouveau type, où les traits du Roi sont encadrés dans un rectangle,

seront exécutés, eux aussi, par le procédé typographique.

\* \*

On se souvient peut-être d'une polémique passionnée qui surgit l'an dernier dans l'« Indépendance belge » entre M. Charles Tardieu et Mgr Mercier, tous deux membres de l'Académie royale de Belgique, sur le point de savoir s'il fallait appeler David de Dinan ou David de Dinant, le « Maître David », dont les écrits furent brûlés à Paris, comme entachés d'hérésie, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle.

David de Dinan eût été Breton, David de Dinant Liégeois, puisque Dinant dépendait alors de la principauté de Liège.

Depuis longtemps, les savants, les autorisés discutaient ce point sans parvenir à se mettre d'accord.

M. Boghaert-Vaché vient de trancher définitivement la question : c'est David de Dinant qu'il faut dire.

On savait d'après une chronique latine composée par un chanoine de Laon, que le célèbre « Maître David » avait vécu à la cour d'Innocent III, qui le tenait en haute estime. M. Boghaert-Vaché a découvert, au tome CCXV de la « Patrologie latine », de Migne, un document important qui complète la chronique dont nous venons de parler. C'est une lettre du Pape Innocent III au chapitre de l'église de Dinant, « dans le diocèse de Liège ». La lettre date de 1206. Le pape Innocent III y appelle encore le Maître David « son cher fils ». Il mande aux chanoines de Dinant, au nom de la révérence qu'ils doivent professer pour le siège de saint Pierre, de céder au neveu de David la partie de prébende que celui-ci possède en leur église et qu'il avait résignée entre les mains du pontife pour en avantager son parent.

Si le Maître David était prébendier du diocèse de Liège, c'est qu'apparemment il appartenait à ce diocèse, car il serait absurde de le supposer de Dinant en Bretagne, pourvu d'un bénéfice à Dinant, de la principauté de Liège.

Mgr Ulysse Chevalier, l'auteur de l'admirable « Répertoire des sources historiques du moyen-âge », qui avait d'abord écrit dans son ouvrage David de Dinant, a fait savoir à M. Boghaert-Vaché qu'il corrigerait dans l'édition suivante Dinant en Dinant.

\* \*

« **Struggle for life** ». — La scène s'est passée dernièrement dans le cabinet d'un journal parisien.

Le feuilletonniste qu'il a embauché est un de ces manœuvres sans scrupule, qui voient, au-dessus de tout, le bon à toucher à la fin du mois.

Mais, dans son zèle, le feuilletonniste dépassa la mesure.

Le directeur le fit donc appeler et lui dit :

— Votre feuilleton de chaque jour est très intéressant, mais ce n'est pas une raison, parce que je vous paie à la ligne, d'élucubrer des dialogues de ce genre :

— Vient-il ?

— Oui.

— Où ?

— Ici.

— Quand ?

— Demain.

— Seul ?

— Non..., etc., etc. Vous comprenez que ça ne peut pas durer, et puisqu'il en est ainsi, puisque vous abusez des alinéas, vous serez payé à la lettre et non à la ligne.

Et le lendemain, deux nouveaux personnages, bègues à faire peur, introduits dans l'action du roman, devisaient entre eux :

— Co... co.... comment don... donc s'aaapppèèlle ceet hohohomme que que je vois là-bas ?

— Et il il il s'aaappelllle Caca... caca.. simir.

Le directeur, désespéré, préféra en revenir au premier système, et les deux bègues furent enterrés le lendemain.



## Carnet musical

### LES CONCERTS

Nous avons parlé d'autre part de l'éminent virtuose qu'est Max DONNER; nous n'étonnons donc personne en affirmant que son concert du 2 février a été un véritable joyau. Les brillantes qualités du jeune artiste se sont développées à l'aise dans ce superbe *Concerto* (op. 64) de Mendelssohn, œuvre de grande envergure, enlevée avec une aisance et une souplesse vraiment magistrales.

Le *Concerto* (op. 20) de Saint-Saëns nous a paru un peu moins bien; l'exécution néanmoins reste

belle à souhait: il n'y manque qu'un peu d'entrain. Nous attribuons cela à une fatigue passagère de l'interprète. Celui-ci s'est d'ailleurs ressaisi à la fin de la séance, dans la *Romance* (op. 42) de Max Bruch, et dans la *Dance of the Gwals*, chef-d'œuvre de légèreté et d'envol dû à la plume de M. Donner lui-même. Disons à ce propos que si le virtuose nous a beaucoup intéressé, nous n'avons pas moins admiré le compositeur: il nous a donné, à l'orchestre, un *Morceau caractéristique* (op. 32) dont la note générale est très personnelle et absolument originale.

L'orchestre, sous l'habile direction de M. Crickboom, encadrait cette splendide séance par diverses œuvres de grande valeur: l'ouverture de *Coriolan* (Beethoven), et la *Siegfried-Lyell* (Wagner), excellentement interprétées.

\* \*

Le lendemain, 3 février, M. CRICKBOOM nous revenait avec son orchestre des grands jours. Au programme, trois pièces symphoniques de genres très différents: le *Poème lyrique* de Glazounow, la *Deuxième symphonie* de Beethoven, et l'ouverture d'*Obéron* (Weber). Avec sa vaillance habituelle, et entraîné par une direction sûre d'elle-même, l'orchestre en a donné une interprétation satisfaisante; on pourrait peut-être reprocher un excès de lenteur dans les mouvements modérés. A part ce petit détail, facile à corriger d'ailleurs, l'exécution ne laissait rien à désirer.

Comme soliste, nous avons entendu Mlle Elsa RÜEGGER, une jeune violoncelliste qui a du talent, beaucoup de bonne volonté, et une certaine assurance. Son interprétation du *Concerto* de Herbert n'était pas mal, mais il y manquait un peu de chaleur, un peu de conviction, un jeu plus serré et plus souple. L'étoffe est bonne, les résultats seront étonnants, à la condition que la main soit entretenue par de fortes études et un travail d'entraînement. Nous avons d'ailleurs mieux apprécié la jeune artiste dans la jolie *Sonate* de Locatelli, où ses moyens personnels ont eu davantage l'occasion de manifester.

Le programme de la soirée était un peu long; nous nous permettons de signaler ce petit point très confraternellement au sympathique chef d'orchestre.

\* \*

Un récital de piano est la chose du monde la plus difficile à mener à bien: il engendre rapidement la satiété et l'ennui, à moins que l'on n'ait affaire à un maître du clavier. Pugno, Busoni, De Greef ont assez de talent pour tenir l'attention en éveil pendant une soirée: mais à côté des aigles, que de médiocrités nous écrasent de leur nullité. Ce n'est certes pas le cas pour Mlle Marthe DEVOS: la séance qu'elle a donnée le 16 à la Salle Ravenstein était réellement fort

réussie, et nous avons plaisir à lui continuer ici des applaudissements qui ne lui ont pas été ménagés d'ailleurs par le public d'élite qui l'écoutait.

Mlle Devos possède, dans son jeu, une note très personnelle ; sans se livrer aux étourdissantes acrobaties de certains de ses confrères, elle a une très belle sonorité, tempérée par une jolie délicatesse de doigté. La 5<sup>e</sup> *Étude* de Chopin, sous les doigts habiles de l'artiste, est devenue la chose la plus gracieuse qui se puisse imaginer. Pour les amateurs de grand style, nous avons eu la remarquable *Fantaisie chromatique* de Bach, et la célèbre *Sonate* (op. 26) de Beethoven : on se rappelle que c'est dans cette œuvre qu'intervient la *Marche funèbre*, page imposante, grandiose, que Mlle Devos a exécuté avec une aisance superbe.

Pour finir, le beau *Prélude choral* de César Franck, page de valeur qui a valu à la jeune virtuose un long succès d'enthousiasme.

\* \*

La deuxième séance de musique de chambre du xviii<sup>e</sup> siècle, organisée par M. Charles BOUVET, de Paris, a recueilli plus de succès encore que la première, et ce n'est pas peu dire.

Comme on le sait, M. Bouvet a institué et dirige, à Paris, la fondation Bach, œuvre assez similaire à la *Bachgesellschaft* de Leipzig. L'initiative française a pour but la production, la diffusion plutôt de Bach, de son école, de ses contemporains.

Cette simple indication suffit à préciser l'intérêt de la séance du 17 février. Le programme ne comportait que des œuvres de l'époque : Bach, Lulli, Haendel, Haydn, etc. L'interprétation, faut-il le dire, fut au-dessus de tout éloge : M. Bouvet a le rare mérite d'inspirer à ses collaborateurs ses idées et sa manière, et le petit groupe qu'il présentait a fait preuve d'une parfaite homogénéité. Il est d'ailleurs lui-même un maître de l'archet, comme M. JEMAIN l'est du piano et M. BLANQUART de la flûte. La *Sonate* à trois, de Bach, a mis les trois artistes en pleine valeur : le *presto* surtout fut enlevé avec une maestria remarquable.

Le succès de la soirée a été évidemment pour Mlle Marie LASNE, dont la voix gracieuse et bien timbrée nous a joliment dit des *Bergerettes* des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles : l'auditoire l'a vivement applaudie, tant pour la souplesse de l'organe que pour la grâce naïve qu'elle a apportée dans l'interprétation de ces œuvres de genre.

\* \*

La soirée du 20 février était bien occupée.

A la salle Érard, nous avons une intéressante audition de trois jeunes et fort sympathiques ar-

tistes : Mlle J. PIERKOT, harpiste, grand prix de la Reine, si nos souvenirs nous servent bien ; M. E. DEVLIEGER, violoncelliste, premier prix avec la plus grande distinction ; et Mlle Alice CHOLET, dont le nom sur un programme est l'équivalent du succès.

Soirée réussie de tous points : le jeune trio forme un ensemble peu ordinaire, qui mérite de sincères félicitations. Mlle Pierkot possède, sur la harpe, un doigté merveilleux de souplesse et de grâce ; disons à sa louange qu'il est le résultat d'un travail persévérant et consciencieux ; mais si le labeur a été dur, le succès le couronne aujourd'hui avec compensation. La charmante virtuose est d'ailleurs d'une amabilité personnelle qui lui conquiert toutes les sympathies.

M. Devlieger a eu les honneurs d'un beau triomphe, au Conservatoire : depuis lors, son talent, un peu jeune encore, s'affine ; sa main acquiert de l'assurance, et l'avenir nous réserve en lui un excellent musicien. Quant à Mlle Cholet, nous ne pouvons que redire et confirmer les appréciations élogieuses que nous avons déjà écrites à cette place : son grand mérite, et nous l'en louons, est de tenir supérieurement son archet, et cela sans affectation, avec une aisance aimable et une bonne grâce charmante.

\* \*

A la salle Le Roy, autre séance de musique de chambre, d'un intérêt fort captivant. Mlle Irma HUSTIN est une excellente pianiste, dont le jeu doux et moëlleux nous rappelle un peu le récital de Mlle Blancard. La jeune artiste, outre un doigté délicat, possède une âme excessivement sensible aux impressions de l'art : nous l'avons bien vu dans le *Coucou* de Daquin et la *Berceuse* de Schumann ; ces deux morceaux, faits de charme et de gentillesse, répondent absolument aux sensations intimes de l'interprète.

Une fois de plus, M. H. MERCK, qui prêtait son concours à la séance, s'est montré instrumentiste de haute portée. Il manie le violoncelle d'une façon absolument extraordinaire : le public d'élite qui se pressait dans la salle devenue trop petite, a longuement acclamé le virtuose. Pourquoi M. Merck s'est-il dérobé aux applaudissements au moment où l'auditoire réclamait l'auteur de *Printemps* ?

La partie vocale du concert avait été confiée à Mlle GOOSSENS : cette dernière possède un organe agréable, qu'elle manie avec souplesse et fort habilement. Elle a été très admirée dans le trio final : *L'Extase*, de Luzatto, exécuté par les trois artistes.

\* \*

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la troisième séance de la *Société symphonique des Nouveaux Concerts* a été un succès complet et grandiose.

M. DELUNE avait jusqu'ici fait preuve d'une initiative très méritante, en entreprenant de remettre au programme les grands classiques ; il l'a couronnée dignement, le 21 février, en donnant une audition dont la recette totale sera affectée à la caisse de prévoyance des musiciens de l'orchestre. C'est joindre de la plus heureuse façon l'utile à l'agréable.

Pour cette troisième séance, on avait repris des morceaux déjà entendus dans les précédents concerts : l'Ouverture n° 3 de *Léonore* (Beethoven), la première *Symphonie* de Schumann et la Marche hongroise de la *Damnation de Faust* (Berlioz). Trois œuvres de grande valeur, que l'orchestre, admirablement conduit par M. Delune, a exécuté de magistrale façon. Berlioz surtout avait été bien compris : rarement le public a pu applaudir une interprétation aussi soignée ; aussi a-t-il ovationné avec conviction.

Le héros du jour, ou plutôt de la soirée, a été M. Arthur DE GREEF, le sympathique professeur de piano. Et quand nous disons sympathique, c'est bien dans toute l'acception du mot : démarche aisée, geste large et sobre, un franc sourire illuminant un visage qui ne respire que cordiale affabilité. On devine de suite l'homme de relations agréables, d'allure simple, et de talent.. oh ! de talent ! Demandez donc à l'auditoire qui lui a fait fête hier : jamais nous n'avons assisté à un pareil débordement d'enthousiasme, c'était littéralement du délire. Pendant plus de dix minutes, les applaudissements n'ont cessé de retentir, rappelant coup sur coup le virtuose, le forçant à allonger le programme d'un, de deux morceaux de choix. Avec une bonne grâce charmante, M. De Greef a cédé aux vives instances du public, et ses doigts courent sur le clavier, égrenant en un chant doux et mélodieux les plus ravissantes pages de Gluck et de Scarlatti.

Du talent de l'artiste, que dirons-nous qui n'ait pas été dit ? Depuis de longues années notre monde musical lui tresse des couronnes, l'accable de louanges, le couvre de lauriers. Il nous semble que le plus bel éloge à faire de son mérite personnel, c'est évidemment de transmettre à nos lecteurs le faible écho des ovations qu'il a recueillies hier : cette soirée lui laissera d'inoubliables souvenirs, et à nous aussi.

## II. — COMMUNIQUÉS

MM. Emile BOSQUET, pianiste, et Emile CHAUMONT, violoniste, donneront le samedi 4 mars prochain, à 8 1/2 heures, salle Erard, une séance de sonates (Bach, Brahms, Vincent d'Indy).

\*  
\*\*

Le pianiste Mark HAMBURG, dont le succès au dernier concert Ysaye fut si éclatant, annonce

un récital au théâtre de l'Alhambra, pour le dimanche 12 mars prochain, à 2 1/2 heures.

\*  
\*\*

L'interprétation de « Jean de Weert », opéra historique inédit de J.-H. Schaecken, qui devait avoir lieu le 13 février dernier, a dû, par suite de circonstances imprévues, être remise au 13 mars, à 8 h. du soir. « Jean de Weert » sera donné en « oratorio » en la salle de la Grande Harmonie ». L'œuvre comprend trois actes pour chœurs mixtes, soli et orchestre ; elle sera exécutée par plus de cent artistes, sous la direction de Franz Carpil, l'organisateur des « Concerts nouveaux », et au profit des petits orphelins recueillis 17, rue de Prague, par Mlle Maria Schaecken, la fille du compositeur.

Cartes à 1, 3, 6 et 10 francs : à l'Orphelinat, 17, rue de Prague ; chez Oertel, en face du Conservatoire ; et chez tous les éditeurs de musique.

\*  
\*\*

Par suite d'une circonstance imprévue, la deuxième séance du QUATUOR ZIMMER, qui devait avoir lieu le 22 février, à la salle de l'Ecole Allemande, est remise au *mercredi 15 mars*.

\*  
\*\*

Le 4<sup>me</sup> concert de la Société symphonique des Nouveaux Concerts, sous la direction de M. Louis Delune, aura lieu le jeudi 16 mars, à la Grande Harmonie, avec le concours de MM. César Thomson, violoniste, et Edouard Jacobs, violoncelliste.

\*  
\*\*

Le mercredi 8 mars, à 8 1/2 heures du soir, sera donné à la Grande Harmonie, le troisième des Concerts Crickboom (concert d'abonnement). On y entendra M. Mathieu Crickboom, violoniste, et Mme Lily Lang, cantatrice.

\*  
\*\*

Le vendredi 3 mars, à 8 1/2 heures du soir, à la Grande Harmonie, récital de violon donné par M. Von Lorenzo.

\*  
\*\*

Le concert Kubelik, si impatiemment attendu, aura lieu le 20 avril, au théâtre de l'Alhambra.

FR. DUFOUR.

P.-S. Au moment de mettre sous presse, nous recevons de la maison Schott ses dernières nouveautés ; nous en parlerons dans le prochain numéro.











# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** Tu es mon fieu (Pierre l'Ermite). — Minuit, *poésie* (E.-H. Gilleywyters). — Théodore Aubanel, *suite* (Fr. Dufour). — Le coin des rieurs. — Les humanités traditionnelles, *suite* (L. Guillaume). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le choix d'un pensionnat (Dr M.). — Mois littéraire (Lector). — Récréation. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Notes parisiennes (Violette). — Revue des revues.

## TU ES MON FIEU !

A mon petit ami N... du lycée Condorcet

— Alors... comme ça... il a dit des choses très vilaines.. ?

— Je te crois !

— Par exemple.. ?

— Je ne peux pas te répéter ça... à toi... t'es une fillette ! t'as la natte dans le dos.. !

La petite sœur se redresse :

— La natte.. ? Je pourrais faire un chignon.. ! j'ai douze ans !

— En tous cas, on l'a fait taire, Thalamas.. ! et on lui fermera le bec partout... Ca, c'est juré par tous les lycéens.. !

— Vous vous êtes battus.. ?

— Si on s'est battu.. ? t'aurais vu ça.. ! c'était superbe.. ! il y avait des agents... oh ! pas ceux qui arrêtent les voitures... Des gros.. ! des trapus., tout à fait à la hauteur... Mais surtout des espèces de voyous avec une fleur rouge, c'est contre ceux-là qu'on s'est cogné... et puis, tu sais sérieusement.. ! Si tu voyais ma serviette... en marmelade.. !

— Si j'essayais de la raccommoier.. ?

— Jamais ! c'est un trophée.. ! comme mon parapluie... j'en ai deux maintenant, de parapluies.. !

\* \* \*

A ce moment, la porte de la salle à manger s'ouvre, et Madame entre, affairée comme toujours, les bras chargés de ces petits riens qui sont le tout des Parisiennes : Louvre... Bon Marché, Gagne-Petit... Printemps... petits pains chauds de 4 heures achetés rue des Capucines, où ils sont exquis, etc., etc.

Les deux enfants se lèvent :

— Bonjour, M'man !

— Bonjour.. ! bonjour.. ! Tiens, Simone, débarrasse-moi donc.. !

Madame relève sa voilette, défait son chapeau, y repique les épingles, le jette sur la table avec ses gants, son portemonnaie, son bouquet de violettes, son carnet de Métro, etc., etc..

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demande Max, lequel flaire un paquet tout blanc, ficelé de bleu céleste.

— Ce sont des éclairs... n'y touche pas.. ! je te dis de ne pas y toucher.. ! Embrasse ta mère d'abord ! Mais !!

— Tu sens bon le froid...

— ...Mais... d'où sors-tu ? !

La mère le regarde avec une stupéfaction grandissante au fond des yeux :

— D'où viens-tu ? c'est ta casquette, ça.. ?

— ..Oui, M'man.. !

Et la mère élève une sorte de loque bleue, un débris sans nom, une ruine flasque et pendante... quelque chose comme un blessé qui aurait perdu ses entrailles...

— Après tout, ce n'était que de l'ouate ! observe Max.

— ... Et ton collet.. ! ton gilet !! mais je ne me trompe pas... ta chaîne de montre est cassée !! Regarde-moi un peu... ouvre ta bouche.. ! tu as saigné des lèvres.. ! tu t'es battu !! avoue !!

— Si je me suis battu.. !

— Avec qui.. ?

— C'est un sergot qu'était pour Thalamas.. ! alors naturellement on l'a conspué... il a cogné... nous aussi... c'est arrivé presque fatalement... et encore, moi c'est rien... si tu voyais Guillaume.. !

— Ah ce n'est rien.. ! un costume de cent dix francs, absolument perdu.. ! tu mériterais, vois-tu.. ! mais tu ne l'emporteras pas en paradis.. ! Comment.. ! je te dis de prendre toujours tout droit par la rue Caumartin, et tu vas te battre... je ne sais où... comme un chiffonnier.. !

— Oh.. ! comme un chiffonnier.. ! j'ai fait une canne avec mon parapluie.

— Ah.. ! le parapluie aussi.. ! Tu seras au pain sec, ce soir.. ! privé de tennis tout le mois, et puis... tu verras, ton père.. !

Alors la petite sœur intervient :

— M'man, fallait pourtant bien défendre Jeanne d'Arc !

— Toi, va à ton piano ! A-t-on jamais vu des enfants pareils.. ! c'est pas au monde que cela fait déjà des attroupelements.. ! on n'a pas idée de ça.. !

— Puisque je te dis que c'est pour Jeanne d'Arc.. !

— Jeanne d'Arc obéissait à ses parents, Monsieur.. ! taisez-vous.. !

\* \*

Une salle à manger Henri II : Père, mère, frère, sœur... le nez dans l'assiette.. Silence gêné. Clémence, la bonne, surplombe le tout.

Le garçon ronge son pain fièrement... Seulement, au fond, il aurait préféré que ce ne fût pas un jeudi, avec un renversé au tapioca, le triomphe de la cuisinière.

(*La mère*). — Je vous défends, Clémence, de passer quoi que ce soit à M. Max.. !

Le père opine du bonnet :

— Parfaitement ! on ne peut pas tolérer ça.. ! vois-tu le cas où tu nous mettais.. ! on t'aurait pris... notre nom traînerait dans tous les journaux... les Barbaillieu auraient su ça.. !

— Et après.. ? observe tout bas Simone.

(*Le père*). — C'est un agent qui t'a mis dans cet état.. ?

— Un gros... qui a du poil sur les mains... qui est souvent en civil devant le Printemps... oh ! je le reconnaitrai... il m'a dit : « Circule, moucheron ! »

(*La mère*). — Simone.. ! je te vois.. !

(*Le père*). — ... Alors tu n'as pas circulé.. ?

— Non, j'ai crié : « Vive Jeanne d'Arc, la bonne Lorraine.. ! »

(*Simone*). — C'est très bien, ça.. !

(*La mère*). — D'abord, Mademoiselle, on ne vous demande pas votre avis.. !

(*Max*). — ... L'agent a continué : « Pas de rouspétance.. ! » Nous avons répondu : « Vivent les agents ! » Et malgré cela, il a flanqué un coup de botte dans le ventre à Guillaume. Naturellement, aussitôt, nous sommes tous entrés dedans.. !

(*Le père*). — C'est très mal.. ! le sergent de ville représente l'autorité.. ! Si encore tu nous avais demandé la permission...

(*Simone*). — Tu l'aurais refusée.. ! Pas vrai, P'pa.. ?

(*La mère*). — Simone, c'est la seconde fois !!!

\* \*

(*Dix heures du soir*). Le pauvre gosse se couche, le ventre triste... car il en faut des rondelles de pain pour remplacer un bœuf à la mode, un pilon de poulet, des salsifis impératrice... et ce renversé au tapioca ! Ce qu'il était bien caramélé, tout de même.. ! Si Jeanne d'Arc était un bon type... il sait bien ce qu'elle ferait.. !

(*Dix heures cinq*)... Un petit gazouillis dans le cabinet de toilette.. : — Max.. ?

— C'est toi, Simone.. ?

— Oui.. ! Clémence t'a conservé un peu de renversé... avale vite.. !

(*Dix heures un quart*)... La mère qui entre, digne, mais à pas de loup : — Tu dors, Max.. ?

— Oui, M'man...

— Tiens.. ! je suis trop bonne... mange ça.. ! mais tu sais... pas de tennis.. ! inutile d'y compter.

(*Dix heures trois quarts*)... Le plancher craque tout d'un coup formidablement. Max a un mouvement d'effroi, il croit voir s'avancer l'ombre de Thalamas.

— Bouge pas.. !

— ... C'est toi, P'pa.. ?

— Oui, mon pauvre vieux.. ! tiens, bouffe ça.. ! Je viens de faire une râfle à tout casser...

Il regarde son gas qui s'est assis sur le lit et se réapprovisionne l'estomac un peu gauchement avec sa mâchoire froissée... Et, tout d'un coup, le père l'embrasse : « Tu es mon fieu, va... ! Je te reconnais là.. ! J'en aurais fait autant... Seulement.. ! ne le dis pas à ta mère.. »

PIERRE L'ERMITE.

## MINUIT

Ecoutez grandir dans l'ombre  
Ce murmure vague et sombre  
Dans la calme et froide nuit,  
Et, lugubre dans la brise,  
Sonner au clocher d'église  
Le dernier coup de minuit.

La lune dans les grands cieux,  
Sur son front capricieux  
Glisse un voile de mystère,  
Pendant qu'au vieux manoir  
Passe encor sous l'éteignoir  
Quelque tardive lumière.

Comme avec un bruit de chaîne,  
De son infernal domaine,  
Bercé sur l'aile des vents,  
Le dieu des songes apporte  
Du repos pour l'âme morte,  
Des cauchemars aux vivants.

C'est l'heure où les farfadets,  
Les fantômes, les follets  
Et tous les francs asiôles  
Enlacés, dansent en rond  
Avec des cris, des jurons  
Et de longues cabrioles.

O passant retardataire  
Qui par le bois solitaire  
Perdu, chemines craintif,  
Comme irait sur les flots mornes.  
Au gré de la mer sans bornes,  
Errer le trop frêle esquif ;

A toi de presser le pas,  
De peur qu'à voir les sabbats  
Ton esprit ne se confonde ;  
Car en être spectateur  
Est un signe de malheur  
Pour l'habitant de ce monde !

E.-II. GILLEWYSENS.

Théodore Aubanel

SUITE

## II. — LE POÈTE.

Dans une récente étude, nous avons essayé de dégager le caractère chrétien de la vie d'Aubanel; nous nous efforçons aujourd'hui de présenter à nos lecteurs le poète, l'admirateur du beau.

Parler de la poésie chez Aubanel, c'est résumer sa vie entière ; parler de la beauté qu'il admirait partout, c'est pénétrer son âme, c'est découvrir son cœur : les deux choses se complètent, et s'unissent intimement en ce tout harmonieux qui fut l'œuvre du grand l'élibrige.

La poésie était pour ainsi dire innée dans l'âme d'Aubanel, elle en faisait partie étroitement ; aussi, le voyons-nous, jeune encore, maniant avec habileté le vers provençal et le vers latin. Son génie futur se révéla dès la prime jeunesse par des pièces de valeur, où il chante déjà le pays natal et son enchanteresse beauté. Plus tard il célébrera, en des vers immortels, la splendeur d'Arles et de ses filles ; sa muse le jettera à corps perdu dans le culte de la beauté, et il nous donnera cette *Miougrano*, apothéose du beau sous toutes ses formes.

La facture d'Aubanel participe un peu de la sentimentalité de Musset : il est vrai qu'il avait pour ce dernier une admiration sans bornes, admiration partagée d'ailleurs pour Goethe, dont le *Werther* lui apparut toujours comme le chef-d'œuvre de la poésie moderne. A côté de ces lectures favorites, il faut placer Dante, qui était son maître et son guide : les visions de l'*Enfer* et du *Purgatoire* hantent notre poète, et nous les retrouvons souvent dans ses œuvres, mêlées aux austères impressions d'une religiosité sérieuse.

L'œuvre poétique d'Aubanel, nous l'avons dit ailleurs, se résume en deux séries : la *Grenade entr'ouverte* et les *Filles d'Avignon*.

La *Grenade entr'ouverte* (la *Miougrano entre-duberto*) se compose de trois livres distincts : *Lou libre de l'amour* (le livre de l'amour), l'*Entrelusido* (l'éclaircie), *lou libre de la mort* (le livre de la mort). Nous trouvons, dans une lettre du poète lui-même, la justification de cette division : « Le Livre de l'Amour ouvre le recueil, car l'amour c'est la jeunesse, et de plus ce sont les premières pages d'un livre qui saisissent. Le Livre de la Mort doit clore l'ouvrage, ce qui est tout simple. Mais entre l'amour et la mort, entre ces deux pôles extrêmes, ces deux égarements, ces deux nuages, se trouve une entrelusido, une éclaircie momentanée, la vie avec sa réalité, ses peines et ses plaisirs. L'Entrelusido est donc faite pour reposer le lecteur, afin qu'il ne passe pas trop vite des images de l'amour à celles de la mort. C'est l'entr'acte nécessaire à tout drame. »

Le sujet lui-même de la *Miougrano*, nous le trouvons ainsi défini par Mistral, un autre félibrige dont nous parlerons un jour :

« L'histoire est toute simple : c'est un jeune homme qui aime, qui, loin de son amante, languit d'ennui, qui souffre, qui pleure, qui se plaint au bon Dieu. Tenant cette histoire pour sacrée, l'auteur n'y a voulu toucher en rien ; tout est là comme c'est venu, et tant mieux ! car de son amour vierge, de son langoureux ennui, de sa souffrance, de ses larmes et de ses plaintes, est sorti simplement et naturellement un livre de nature, jeune, vivant et délicieux. »

Voilà pour le fonds ; quant à la forme, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de mettre sous les yeux de nos lecteurs une des perles dont se compose la *Miougrano*. Nous reproduisons donc ci-après l'adaptation française de la pièce XI :

Au pays d'outremer,  
dans mes heures de rêverie,  
bien des fois je fais un voyage,  
je fais souvent un amer voyage  
au pays d'outremer.

Là-bas, vers les Dardanelles,  
je m'en vais avec les vaisseaux  
dont les mâts percent le ciel ;  
je m'en vais vers ma pauvre belle,  
là-bas, vers les Dardanelles.

Avec les grandes nuées qui roulent,  
chassées par le vent, leur maître pasteur,  
les grandes nuées qui devant les astres  
passent comme des troupeaux blancs,  
avec les nuées je vais roulant.

Je m'envole avec les hirondelles  
qui retournent vers le soleil :  
vers les beaux jours elles vont bien vite,  
et bien vite vers ma petite amie  
je m'envole avec les hirondelles.

Moi, j'ai la nostalgie du pays,  
du pays que hante ma mie ;  
loin de cette patrie étrangère,  
comme l'oiseau loin de son nid,  
moi, j'ai la nostalgie du pays.

De vague en vague, sur l'onde amère,  
comme un cadavre jeté aux mers,  
en rêve je me laisse emporter  
aux pieds de celle qui m'est chère,  
de vague en vague, sur l'onde amère.

Sur la rive je suis là, mort !  
Ma belle dans ses bras me soulève ;  
sans mot dire, elle me regarde et pleure ;  
elle met ensuite sa main sur mon cœur,  
et soudain je sors de la mort !

Alors je l'étreins, alors je l'enferme  
dans mes embrassements : « J'ai assez  
souffert,  
reste ! Moi, je ne veux plus mourir !... »  
Et comme un noyé je la serre,  
et dans mes embrassements je l'enferme.

Au pays d'outremer,  
dans mes heures de rêverie,  
bien des fois je fais un voyage,  
je fais souvent un amer voyage,  
au pays d'outremer.

Nous retrouvons ici, sous une forme émouvante au possible, la vieille légende de Jaufré Rudel et de la comtesse de Tripoli. Aubanel se livre à nous dans tout son amour de la beauté, dans toute la plénitude de son génie poétique. A la lecture de cette pièce, on se sent puissamment remué : il semble que la douleur du poète nous étreint le cœur et force notre compassion.

Pour être complet, il nous faudrait donner encore l'adaptation du *Neuf Thermidor*, un morceau d'une rare énergie, dont la lecture fait courir à fleur de peau ce frisson particulier que donne l'illusion du danger côtoyé ; jugez-en :

— Où vas-tu, avec ton grand couteau ?  
— Couper des têtes, je suis bourreau.

— Mais le sang a jailli sur ta veste,  
sur tes doigts... bourreau, lave tes mains.  
— Et pourquoi ? Demain je recommence :  
il reste encore à faucher tant de têtes !

— Où vas-tu avec ton grand couteau ?  
— Couper des têtes : je suis bourreau.

— Tu es bourreau ! Je le sais. Es-tu père ?  
Un enfant ne t'a jamais ému.  
Sans frémir et sans avoir bu,  
tu fais mourir les enfants et les mères.

Où vas-tu avec ton grand couteau ?  
— Couper des têtes : je suis bourreau.

— De tes morts la place est pavée !  
Ce qui est vivant t'implore à genoux.  
Dis-moi si tu es homme ou non...  
— Laisse-moi, que j'achève ma journée.

— Où vas-tu avec ton grand couteau ?  
— Couper des têtes : je suis bourreau.

— Dis moi quel goût a ton breuvage ?  
Dans ton verre le sang n'écume-t-il pas ?  
Dis-moi, quand tu broies ton pain,  
ne crois-tu pas te nourrir de chair ?

Où vas-tu avec ton grand couteau ?  
— Couper des têtes : je suis bourreau.

— La sueur, la fatigue te saisissent...  
Repose-toi ! Ton couteau ébréché,  
ô bourreau, pourrait bien nous manquer,  
et malheur si la victime échappe !

Où vas-tu avec ton grand couteau ?  
— Couper des têtes : je suis bourreau.

— Elle a échappé ! Mets à ton tour ta joue  
sur le billot rouge de sang moisi :  
de ton cou' les tendons vont craquer !  
ô bourreau, quand est-ce que ta tête saute ?

Aiguisiez de frais le grand couteau :  
tranchons la tête du bourreau !

Voilà certes, ou nous nous trompons fort, une situation dramatique au sens le plus complet du mot. Pareille composition aurait pu être signée Shakespeare, et figurer avec honneur dans *Hamlet* ou tout autre chef-d'œuvre du grand tragique. Ce qui intéresse surtout notre sujet, c'est l'habileté du maître et sa manière puissante de mettre en jeu les moyens d'émotivité que lui inspire la muse. Dans le *Neuf Thermidor* notamment, cette reprise martelée du terrible refrain donne l'illusion des éclairs sinistres que projetait par la France le couperet sanglant de la Terreur.

Faut-il le dire ? le succès de la *Miougrano* fut retentissant : la presse couvrit de fleurs le poète félibréen, tout ce que les lettres comptaient alors d'illustre entoura l'œuvre d'Aubanel d'une admiration d'ailleurs méritée. Dans ce concert de louanges, la critique et l'envie ne perdirent toutefois pas leurs droits : des revues, et non des moindres, attaquèrent l'ouvrage, et le représentèrent comme dangereux, immoral presque, et le condamnèrent *ex cathedra* ! Le temps a fait bonne justice de ces sottises dictées par je ne sais quel esprit de dénigrement qui hante à l'état chronique certains esprits grincheux. La *Miougrano* est un chef-d'œuvre, et elle le restera malgré ses adversaires, et sa renommée artistique n'est éclipsée que par cet autre chef-

d'œuvre que sont les *Filles d'Avignon*. Nous en parlerons dans notre prochaine chronique.

(*A suivre.*)

FR. DUFOUR.

## Le coin des rieurs

Un père distrait.

— Papa, où Adam avait-il pris les noms qu'il a donnés aux animaux ?

Le père distrait. — Dans le dictionnaire, naturellement.

\* \* \*

Comme on lui conseillait, pour retrouver plus facilement son chemin, d'utiliser un escalier dérobé, M. Prudhomme, scandalisé, de répondre :

— Prendre un escalier dérobé, jamais ! Mon honnêteté se refuse à employer de tels moyens !

\* \* \*

Leçon d'arithmétique.

Le professeur à un élève :

— On ne peut additionner que les choses de même nature. Ainsi un chou et une pomme ne peuvent faire deux choux ou deux pommes.

— Alors, Monsieur, pourquoi un litre d'eau et un litre de vin font-ils deux litres de vin ?

\* \* \*

Bébé récite son catéchisme.

— Combien y a-t-il de sacrements ? demande la mère.

— Il n'y en a plus, maman, puisqu'on a donné les derniers à mon oncle.

LES

## Humanités traditionnelles des siècles passés

Suite.

Si nous passons à l'éditeur des *Œuvres de S. Bernard*, au bénédictin Mabillon, ce moine que Montalembert a appelé le plus illustre des moines modernes, nous verrons qu'il fit ses études à Reims, dans un de ces collèges de l'*Université de Paris*, qui de toutes les institutions de France resta toujours la plus fidèle à la littérature chrétienne.

A l'Université de Paris où l'on écrivait, où l'on parlait si bien le latin, on ne craignait pas de gâter son style en étudiant le latin chrétien, en étudiant les Pères. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, si j'en juge par le programme de 1766, on y voyait encore *S. Jérôme, Salvien, Lactance* en Rhétorique, et dans toutes les classes la *Vulgate* en ses parties les plus intéressantes et les plus utiles à la jeunesse. On y expliquait dans le plus grand détail le *Cantemum Domino* de Moïse et même les *Psaumes* de David, dont le programme disait en propres termes : « De temps en temps le professeur expliquera à ses élèves quelques psaumes de David ; à l'intelligence du texte... il joindra ses réflexions sur la manière sublime dont sont traités les différents sujets de ces cantiques sacrés. Les jeunes gens, enchantés de la noblesse, de la variété et de la richesse des figures et des images, concevront un nouvel ordre de beauté, et combien l'inspiration divine s'élève au delà des efforts de l'esprit humain ».

On peut juger de ce que durent être les études de Mabillon en plein XVII<sup>e</sup> siècle, quand à la fin du XVIII<sup>e</sup>, à la veille de la Révolution française, pareil esprit dominait encore dans les collèges de l'Université, quand le bon Rollin allait jusqu'à publier dans le texte même de la Vulgate, un recueil de *Sentences et Versets tirés de l'Écriture sainte*, que les élèves de la Sixième à la Rhétorique devaient apprendre par cœur !

Quant à *Thomassin*, né en 1619 à Aix en Provence, il fit ses Humanités à Marseille, chez les Pères de cette congrégation de l'Oratoire, où il allait entrer à l'âge de 14 ans et dont il devait faire un jour la gloire.

Les Pères de l'Oratoire ont laissé dans le monde de l'enseignement la réputation d'un classicisme outré, poussé jusqu'à l'adoration de l'Antiquité, et l'on connaît l'histoire de ce supérieur-général tellement infatué d'Horace que, couché sur son lit de mort et prêt à paraître devant son Juge, il demanda qu'on lui lût une dernière fois encore l'Ode à Postumus : *Eheu jugaces, Postume, Postume*.

Ceci se passait à la veille de la Révolution de 1793.

Mais à l'époque où Thomassin fit ses Humanités, c'est-à-dire vers 1630, les choses n'en étaient pas encore là et jusqu'en 1645, année où fut imposé à toute la Congrégation le *Ratio studiorum* du P. Morin, chacune des maisons de l'Oratoire

resta libre d'organiser les études comme elles l'entendaient : les unes adoptèrent le programme de l'Université, les autres suivirent les Séminaires de France.

Nous venons de voir ce qu'était le programme de l'Université. Quant à celui des Séminaires, il était calqué sur celui que S. Charles Borromée avait adopté pour son Séminaire de Milan.

Tout entier aux idées de réforme du Concile de Trente, dont il avait été l'âme, le grand archevêque avait commencé par exclure les auteurs païens pour ne conserver que des auteurs chrétiens, mais bientôt effrayé des désertions nombreuses qui s'opéraient parmi ses élèves et de l'engouement toujours croissant qui poussait le monde d'alors vers l'étude de l'Antiquité païenne, il revint à la méthode mixte. C'est ce que nous apprend le cardinal Silvio Antoniano, secrétaire des Brefs de Clément VIII, ami intime de S. Charles Borromée, dans le beau livre qu'il écrivit à la demande de ce dernier *Sur l'éducation chrétienne des Enfants*. « Les auteurs païens, dit-il (ch. 37...41), ne doivent pas être exclus des écoles chrétiennes, mais les auteurs chrétiens ne doivent pas l'être davantage. » Et à titre d'exemples pour ces derniers, il cite les *Vies de S. Paul* et de *S. Hilarion* par S. Jérôme, la *Vie de S. Martin* et l'*Histoire ecclésiastique* par Sulpice-Sévère.

Comme saint Basile, il veut qu'on étudie les *Livres historiques* de la Ste Écriture, les *Proverbes* et l'*Écclésiastique*, et pour *Traité de Rhétorique* il recommande comme préférable à tout autre le traité de Mgr Valerio, évêque de Vérone, sous prétexte que les préceptes de l'art y sont expliqués par des exemples chrétiens et les sentences les plus utiles des Pères.

A quelque programme donc que se soit rangé le collège de Marseille, que ce soit au programme de l'Université ou à celui des Séminaires, il est acquis que Thomassin, le grand humaniste et le grand commentateur des Pères, est un produit de l'enseignement mixte et non point de l'enseignement exclusivement classique.

\*  
\* \*

Nous arrivons enfin à *Bossuet*, à l'aigle de Meaux. On sait qu'il naquit en 1627 et fut élevé chez les Jésuites de Dijon. Les Jésuites, même en ce temps-là, n'étaient pas encore ce qu'ils se crurent forcés d'être plus tard : les partisans exclusifs ou à peu près exclusifs des auteurs païens.

L'un d'eux, le P. Fichet, recteur du collège de Nîmes, venait de publier (1617), à l'usage des collèges de la Compagnie son *Favus Patrum*, collection qui renfermait, entre autres ouvrages, le *De officiis* de S. Ambroise et son *Traité sur les Vierges*, le *Traité* de S. Cyprien *sur la Patience*, avec son *Épître à Donat*, l'*Épître à Valérien* de S. Eucher, la *Vie de S. Honorat* par S. Hilaire d'Arles, le *Traité de la Providence* de Salvien, etc. L'année précédente avait paru son *Chorus poetarum* où se trouvent rangés, à côté des poètes païens, toute une collection de poètes chrétiens. On ne peut douter que l'esprit déjà sérieux de Bossuet n'ait pris à ces divers ouvrages tout autant de goût qu'aux chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne et l'on s'explique ainsi l'étude si approfondie et si passionnée qu'il fera plus tard des Pères et surtout des latins comme S. Augustin, Tertullien, S. Cyprien, S. Bernard. Toutefois le livre qui, pendant ses Humanités et plus tard, eut le plus d'influence, non seulement sur le développement de son génie, mais encore sur sa formation littéraire, ce fut l'Écriture Sainte, ce fut la *Vulgate*. Comme classique, on n'en usait peut-être pas au collège, mais il eut l'occasion, alors qu'il n'avait que quinze ans et qu'il n'était encore qu'élève de Seconde, de le rencontrer dans la bibliothèque de son oncle et il en fit dès ce moment son étude favorite.

Le cardinal de Beausset, qui nous raconte ce fait, ajoute ceci :

« Tous les charmes de la poésie et de la littérature profane s'éclipsèrent à l'aspect de ces grandes images et de ces hautes conceptions, qui déjà transportaient et exaltaient son imagination. » Et quelques lignes plus loin : « Tous ses contemporains se rappelaient le plaisir qu'ils trouvaient à l'entendre parler de la sublimité d'Homère et de la douceur de Virgile... mais toutes ces magnifiques créations des hommes disparaissaient à ses yeux et à sa pensée, lorsqu'il revenait à l'étude des livres sacrés. Le grand maître de Navarre ne cessait de lui inculquer qu'il devait en faire le fondement de toutes ses études, et Bossuet y était ramené par un sentiment plus impérieux encore que les avis de son instituteur. »

« C'est assurément à la *Bible* que revient la part principale dans la formation de Bossuet, dit un Jésuite de notre temps, le R. P. De la Broize, aucun livre n'a eu autant d'influence sur son style... » Au

point de vue du style, « la Bible lui servit plus encore que tous les anciens... S'il ne cherchait que la doctrine dans sa Bible, il est certain qu'il y trouva, par surcroît, peut-être à son insu, *l'art et la perfection de la forme.* »

Quand tout à l'heure Léon XIII nous ramenait à « ces Humanités traditionnelles des siècles passés qui ont formé les Pétau, les Thomassin, les Mabillon... » il ajoutait, avant de parler de Bossuet, ces mots significatifs sous leur forme un peu vague : « et tant d'autres ».

Oui, tant d'autres : c'est en effet à ces Humanités ainsi entendues que se sont formés la plupart des grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle : « Nos plus grands écrivains, dit Louis Veillot, ne relèvent pas des anciens ou n'y ont pas puisé l'inspiration de leurs chefs-d'œuvre. L'enfant le plus direct des anciens est le sec Boileau. Corneille ne leur doit ni le *Cid*, ni *Polyeucte*; Racine, ni *Esther*, ni *Athalie*; Pascal ne leur a point pris ses *Pensées*, ni Bossuet sa souveraine éloquence, ni Madame de Sévigné son vif esprit et sa langue légère, ni Saint-Simon son originalité. Bourdaloue est né de Tertullien et de S. Augustin; l'on n'a jamais trouvé que les assonances, les jeux des mots et les antithèses, dont il fait usage à leur exemple, fussent un fâcheux ornement de ses discours... »

Le grand adversaire de Mgr Gaume, Mgr Dupanloup, constate lui-même le fait dans sa *Lettre à MM. les supérieurs, directeurs et professeurs de ses Petits Séminaires* : « Il suffit de lire, dit-il, le *Traité des études de Rollin* et les plans d'études qui nous restent du XVII<sup>e</sup> siècle, pour voir que les auteurs chrétiens n'ont jamais été bannis de l'enseignement classique dans les maisons d'éducation où la religion présidait et qu'on s'y est toujours appliqué à enseigner chrétiennement les auteurs profanes ».

A la fin même du XVII<sup>e</sup> siècle, ces idées étaient encore en grande faveur. A telles enseignes qu'à la demande de Bossuet, de Montausier et de Huet, un Jésuite, le P. Chamillard, fut chargé par Louis XIV d'éditer un *Prudence à l'usage du Dauphin* que Bossuet, Fénelon, Fleury, chargés tous les trois également par le grand roi d'élaborer un plan d'éducation pour son petit-fils, le duc de Bourgogne, ne trouvèrent rien de mieux que d'y faire entrer côte à côte avec les auteurs païens, les auteurs chrétiens et les livres.

les plus intéressants de la *Vulgate*. Ce fut Fleury qui rédigea le plan, et le 14 mars 1696 — notez la date — nous voyons Fénelon répondre à Fleury qui le lui avait envoyé : « Je commencerais par les *Livres Sapientiaux*, la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique*.... J'approuvé foit la lecture des livres choisis de S. Jérôme, de S. Augustin, de S. Cyprien et de S. Ambroise. Les *Confessions* de S. Augustin ont un grand charme en ce qu'elles sont pleines de peintures variées et de sentiments tendres... Quelques endroits choisis de Prudence et de S. Paulin seront excellents... » Dans une autre lettre, il disait de son royal élève : « Il traduisit l'*Histoire* de Sulpice-Sévère... »

(*À suivre.*) L. GUILLAUME.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

Potage purée de pois  
Truite au bleu  
Pâté de veau à la gelée  
Crème au chocolat.

\*  
\*\*

**Truite au bleu.** — Assommez le poisson. Videz, lavez sans l'écailler. Plongez-le dans un court-bouillon (eau, sel et un peu de vinaigre) bouillant. Laissez la truite de quatre à six minutes, selon sa grosseur. Retirez sur le coin du feu et dressez seulement au moment de servir.

\*  
\*\*

**Crème au chocolat.** — Bouillir lait sucré, verser dedans chocolat très cuit à l'eau, retirer casserole, y jeter jaunes d'œuf, délayés à froid, tourner, passer, faire refroidir 6 heures au moins.

TANTE LOUISE.

## Le choix d'un pensionnat pour jeunes filles

Pension rime avec prison, et jadis, la ressemblance ne s'arrêtait pas là.

Aujourd'hui les parents recherchent avant tout, dans les pensionnats, des conditions hygiéniques parfaites, qui permettent aux enfants, et surtout aux jeunes

filles, de franchir sans encombre les années critiques de l'adolescence.

Un établissement modèle sous ce rapport est certes l'institution des Filles de la Croix à Spa. Superbement situé un peu en dehors de l'agglomération, quoique à deux pas de la gare, il offre pour les études d'immenses classes largement ventilées, et pour les récréations des jardins magnifiques où l'air circule librement, toujours pur.

Quand le temps le permet, les jeunes filles font une course en montagne, et vont humer à pleins poumons l'oxygène vivifiant des Ardennes. Le matin, visite quotidienne à la source du Pouhon, où chaque enfant prend un verre d'eau ferrugineuse, joignant ainsi la cure minérale à la cure atmosphérique. Ajoutez à cela les bains ou les douches administrés, le cas échéant, sur les conseils du médecin, et vous comprendrez sans peine les résurrections que l'on constate chaque année chez les pensionnaires des Filles de la Croix : les parents y amènent de pâles jeunes filles, tristes et d'aspect fantomatique, et ces ombres, après quelque temps, rentrent dans leurs foyers, l'allure vive, le minois rose et tout exhubérantes de santé.

N'omettons pas de constater que, dans ces résultats merveilleux, le régime substantiel de la maison et les soins maternels des bonnes Sœurs, entrent aussi pour une large part. Quant aux études, le fait qu'elles sont dirigées par des religieuses diplômées, dit suffisamment qu'elles offrent toutes les garanties possibles de perfectionnement.

Dr M., médecin consultant aux  
Eaux de Spa.

## LE MOIS LITTÉRAIRE

N.-B. — Les ouvrages simplement annoncés seront analysés dans un prochain numéro.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, à notre comptoir de librairie (commission), tous les livres et revues annoncés sous nos rubriques bibliographiques, et généralement tous livres et revues quelconques. Il leur suffit de

nous envoyer, en un mandat postal, le montant de leur commande, augmenté des frais de port.

\*  
\*\*

*Annuaire du Club alpin français.* Trentième année. 1903. Un vol. in-8° de xvi-622 pages. Paris, 1904, 30, rue du Bac.

Prix : 18 fr.

La direction du Club alpin français nous a fait l'amabilité de nous envoyer en hommage son dernier annuaire ; nous l'en remercions d'autant plus vivement que cette publication sort absolument de l'ordinaire, tant pour la perfection typographique qui en est le cachet, que par le luxe d'illustrations intéressantes et variées qui en forment l'ornement.

La première moitié du volume est consacrée aux courses et ascensions célèbres de l'année : nous ne pouvons songer même à les énumérer simplement. Ce qui nous a frappé, c'est l'audace, la ténacité et le nombre relativement considérable des alpinistes. On affirme facilement, par le monde, que la race de ces derniers s'éteint, que les ascensions dangereuses ne tentent plus. Erreur ! Lisez plutôt l'annuaire du club alpin, et vous vous convaincrez du contraire.

La seconde partie de l'ouvrage renferme d'intéressants rapports scientifiques, présentés au club par ses membres les plus compétents. Le tout est brillamment rehaussé par 70 illustrations et de nombreuses cartes, soigneusement exécutées. La partie artistique ne le cède donc en rien à la partie savante, et l'annuaire du Club alpin devient ainsi la première, la plus belle et la plus intéressante de toutes les publications similaires.

\*  
\*\*

ARNOULD (Louis). — *Une âme en prison.* Un vol. gr. in-8° de 172 pages. Paris, 1904, H. Oudin. Prix : 2 fr.

Cet ouvrage est particulièrement intéressant pour tous ceux qui s'occupent de psychologie et d'enseignement intuitif. Elle n'est pas banale, en effet, cette histoire de l'éducation d'une aveugle-sourde-muette de naissance, entreprise par une humble Fille de la Charité. C'est une merveille de patience pour l'éducatrice, et certes sœur Marguerite a bien mérité de l'humanité souffrante : les résultats obtenus par son persévérant dévouement lui assurent une place à part dans la reconnaissance des peuples.

\*  
\*\*

ARTIN PACHA (Yacoub). — *Contes populaires* racontés au Caire. Un vol. in-32 de 88 pages. Le Caire, 1903, J. Barbier.

Intéressant petit recueil de seize *haddouta*, contes populaires dus à l'imagination colorée des Orientaux. Au pays du soleil, on aime parler en

paraboles, et l'Arabe ne s'en prive pas. Les seize allégories qu'a recueillies Artin Pacha ont ce mérite particulier qu'elles peuvent être lues avec profit par tous, petits et grands.

\*  
\*\*

BOLO (Henry). — *Saintes pour jeunes filles.* Un vol. in-16 de 342 pages. Paris, 1905, Ch. Poussielgue.

Prix : 3 fr. 50

C'est une chose remarquable qu'au contact des saints, la vertu se vivifie et s'épanouit. Partant de cette considération, Mgr Bolo vient de publier un livre original et attachant. C'est la monographie de quelques saintes qu'il donne comme modèles de vertus définies aux jeunes filles : sainte Catherine de Bologne, par exemple, étonnante par sa culture intellectuelle et son goût artistique ; sainte Marthe, l'image de la maîtresse de maison accomplie ; sainte Suzanne, qui refuse de se laisser entraîner dans la course au mariage... Toutes les mères seront heureuses de donner ce livre à leurs filles.

\*  
\*\*

BOURBON-BUSSET (vicomte de). — *La science* considérée comme force morale.

Un vol. in-16 de xiv-382 pages. Paris, 1904, Ch. Amat. Prix : 3 fr.

Nous nous trouvons de nos jours en présence d'un double courant : l'un qui proclame la faillite de la science, l'autre qui prétend remettre aux mains de celle-ci la direction absolue de toutes choses. Entre ces extrêmes, il était bon d'établir le juste milieu de la vérité.

Avec une grande clarté de vues, l'auteur recherche le véritable rôle de la science, et s'efforce d'établir victorieusement les relations qu'elle doit avoir avec la morale. De là à étudier les rapports de la science et de la foi, il n'y avait qu'un pas : M. de Bourbon le franchit, et fait bon ne justice de la prétendue incompatibilité qu'on voudrait découvrir entre ces deux facteurs. Il nous montre au contraire que la science a tout à gagner en s'appuyant sur la foi, et qu'en retour celle-ci n'a rien à perdre en s'alliant à la science sérieuse et bien comprise.

Dans une dernière partie, l'auteur parcourt rapidement le cycle des sciences modernes, pour en tirer, par des raisons d'ordre, la nécessité d'un principe souverain, Dieu, source de la vie et du mouvement.

\*  
\*\*

BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Sur les chemins de la croyance.* Première étape : L'utilisation du positivisme. Un vol. in-16 de xxii-312 pages. Paris, 1905, Perrin et Cie. Prix : 3 fr. 50

L'éminent académicien, par son récent ouvrage, vient de soulever une petite révolution dans le

monde de la philosophie contemporaine. « Comment, s'est-on écrié de toutes parts ! Arriver à la croyance véritable en arrachant à des doctrines adverses une partie de leurs théories ! Mais c'est impossible ! »

Reconnaissons-le, l'entreprise était audacieuse, et il fallait tout le talent, toute l'autorité de M. Brunetière pour la mener à bien.

Disons tout d'abord qu'il ne faut pas voir dans l'ouvrage le panégyrique d'Auguste Comte, encore moins une apologie déguisée de la doctrine positiviste. Plusieurs s'y sont trompés, et il est bon de relever cette erreur, qu'une lecture attentive dissipe d'ailleurs aisément.

L'écrivain a fouillé le comtisme, et parmi les vérités et les affirmations de l'école, il a judicieusement choisi celles que l'expérience générale et l'avis unanime des théologiens ont établies comme incontestables, à savoir : 1° que la question sociale est une question morale ; 2° que le champ des spéculations métaphysiques restera toujours ouvert ; 3° que la religion est une véritable sociologie ; 4° qu'il n'y a pas de société sans morale ni de morale sans religion.

De ces affirmations, l'auteur déduit l'impossibilité d'une morale en dehors d'une religion surnaturelle, et précisant sa pensée, il établit que celle-ci ne peut être que le catholicisme. Par ses études personnelles, par son existence tout entière, M. Brunetière était bien placé pour faire pareille démonstration : son argumentation, qui décèle une profonde expérience philosophique, exige plus qu'une simple lecture, elle doit être méditée à loisir. De cette contemplation intime, la vérité ressort lumineuse, étayée d'une logique serrée, convaincante ; comme on l'a très bien dit avant nous, la *nervosité de forme* qui caractérise M. Brunetière, donne un charme de plus à ce bel ouvrage, et lui attirera certainement la faveur des penseurs sérieux.

\*\*

CADIC (F.). — *Contes et légendes de Bretagne*. Un vol. in-16 de 78 pages. Paris, 1904, Institut de Bibliographie. Prix : 0 fr. 60

Voici une seconde série de contes bretons, gerbe nouvelle de récits auxquels l'auteur a eu le talent de conserver la naïveté et la fraîcheur qui en sont le principal charme. Sous leur apparence allégorique, ces légendes ne manquent pas de spirituel, et la moralité qui s'en dégage n'en est que plus persuasive, débarrassée qu'elle est des normes sévères de la philosophie.

L'ouvrage se vend au profit des œuvres de la paroisse bretonne de Paris (9, rue de Bagneux).

\*\*

CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme). — *L'épi et l'alcyon*. Un vol. in-8° de 282 pages.

Paris, 1904, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr. 50

— — *La fille de Frantal*. Un vol. in-8° de 232 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr. 50

Ces deux volumes se complètent et forment à eux deux un ensemble singulièrement attrayant. La trame du roman, nous ne la dirons pas, afin d'en laisser au lecteur tout le charme, tout l'imprévu.

Les caractères sont établis d'une main sûre : on sent en l'auteur une analyste aussi fine que large de vues. Les leçons de morale ne manquent pas dans ces pages : habilement dissimulées dans l'action vive du roman, elles en revêtent une plus grande force de persuasion. Disons enfin que l'ouvrage peut être mis en toutes les mains : grands et petits y trouveront d'abondantes matières à réflexion.

\*\*

DE LESCLUZE (G.). — *Les secrets du coloris*. Un vol. in-8° de 216 pages. Bruges, 1904, Demolin-Claeys. Prix : 10 fr.

N'ayant aucune connaissance en peinture, il nous serait fort difficile d'apprécier le fond de la théorie de M. De Lescluze. Cette théorie elle-même nous a fort intéressé néanmoins au point de vue physique : c'est la première fois, croyons-nous, qu'un auteur s'est attaché à rapprocher les nuances colorées des gammes musicales, et dans ce domaine, le travail qui nous occupe nous a fait toucher du doigt des similitudes frappantes.

Nous le répétons, les constatations de l'auteur sont tellement curieuses qu'elles s'imposent à l'attention du lecteur sérieux ; les liens de ces deux ordres de faits physiologiques apparaissent tellement intimes qu'on ne peut dénier à la théorie qu'ils autorisent une réelle importance.

Reste à voir les résultats pratiques ; nous serons très heureux de les enregistrer, et nous ouvrirons volontiers nos colonnes à l'auteur, chaque fois qu'il voudra bien nous faire l'honneur de nous en donner communication.

\*\*

DI RIENZI (Emma). — *Myriam de Magdala*. In-16 de 22 pages. Ajaccio, 1905, de Peretti.

Pour la première fois, la vie de Marie Madeleine nous est présentée en vers ; le sujet n'était pas facile à traiter, et Mme Emma di Rienzi l'a tenté avec succès.

Cette charmante plaquette comporte une série de tableaux, d'esquisses fraîches et délicieuses, où le talent le dispute à l'élévation des idées. Sous la plume habile de l'auteur, le vers acquiert une

souplesse, une grâce absolument remarquables, d'autant plus que nous restons ici dans les grandes traditions classiques.

Pour tout dire en un mot, la poésie s'est haussée au niveau de la haute spiritualité ; écho d'une âme profondément chrétienne, elle traduit dans son envol les sublimes élévations de la religion, et de cette fusion des deux sources du beau est né le joli chef-d'œuvre que nous admirons sans réserve.

\*\*

DUFIEUX (A.). — *Le sentiment religieux dans l'antiquité*. Un vol. in-8° de 404 pages. Lyon, 1904, Emm. Vitte.

Prix : 5 fr.

L'auteur ne nous donne pas une histoire détaillée des religions, mais son but, plus pratique, est de rechercher ce que fut le sentiment religieux chez les peuples de l'antiquité. Très naturellement, cette étude amène trois parties : les caractères du sentiment religieux, ses croyances et ses manifestations extérieures.

Ce qui frappe surtout ceux qui se livrent à l'ethnographie comparée, c'est la similitude ou plus exactement les concordances remarquables des diverses religions dans leurs points primordiaux : lisez Confucius, Zoroastre, Platon, Cicéron, les rituels égyptiens, l'edda islandais, et jusqu'aux vieux livres mexicains, et vous resterez émerveillé de l'unité, de l'ensemble harmonieux qui s'en dégage. C'est cette démonstration que l'auteur a entreprise ; et combien lumineuse, cette démonstration ! M. Dufieux a épuisé son sujet par de longues et profondes études comparatives ; à son style clair, de cette clarté concise et probante qui fait la principale force d'une argumentation serrée, on sent l'écrivain sûr de lui-même, sûr de sa doctrine. Son ouvrage nous a produit l'effet d'un radieux tableau, au coloris riche et vivant, où une foule de personnages brillants concourent, par l'éclat de leur prestige personnel, à former comme une sorte de piédestal d'or, sur lequel apparaît la religion chrétienne dans une auréole de lumière et de feu.

Cette admirable unité du sentiment religieux, si bien présentée par l'auteur, étayée de tant de preuves concordantes, n'est-elle pas le plus beau fleuron préparé par l'antiquité au christianisme ? Telles ont été les prémises, telle est la conclusion de ce splendide ouvrage ; nous nous y rallions pleinement, tout en félicitant l'auteur de nous avoir donné ces pages fortes et réconfortantes en un moment où la crise religieuse s'accuse partout désastreuse et terrible.

\*\*

GEIGER (C.-A.). — *Taschenkalender für den katholischen Klerus*. 1905. Un vol. in-32 de 206 pages. Regensburg, 1904, G.-J. Manz. Prix : 1 fr. 25

Le succès de cet annuaire s'indique par le seul fait qu'il compte vingt-sept années d'existence. Il faut reconnaître que c'est bien l'ouvrage le plus complet en l'espèce : on y trouve, soigneusement revus et catalogués, tous les renseignements concernant le clergé allemand, la cour de Rome, les diocèses, les missions.

Son extérieur attrayant en fait presque un agenda de luxe, indispensable à tous ceux qui sont de près ou de loin attachés à l'église.

\*\*

GRIMAULT (J.). — *La sainte messe*. Un vol. in-18 de XIV-512 pages. Paris, 1905, Société Saint-Augustin. Prix : 2 fr. 50

Cet ouvrage pourrait se diviser en deux parties bien distinctes : la doctrine, la pratique.

L'auteur étudie d'abord la nature et l'excellence du saint sacrifice ; si nous pouvons appliquer à un sujet aussi relevé une expression devenue banale, nous dirions volontiers que nous avons ici un travail de vulgarisation pratique de théologie dogmatique. En une suite de chapitres clairement écrits, M. l'abbé Grimault s'efforce de mettre à la portée de ses lecteurs les sublimes enseignements de l'Eglise relativement à ce grand mystère.

Par une transition naturelle, il passe ensuite à la partie pratique : manière d'entendre la messe, et méthodes pratiques pour en retirer les fruits spirituels.

Ce beau travail sera utile aux prêtres d'abord, en leur donnant la matière d'instructions intéressantes et propres à procurer l'édification de leurs ouailles ; aux fidèles aussi, en leur procurant le moyen de retirer de l'assistance à la messe tous les avantages attachés par Jésus-Christ au mémorial de sa Passion rédemptrice.

\*\*

GROLLEAU (Charles). — *Reliquiae*. Un vol. in-16 de 106 pages. Paris, 1904, Ch. Carrington. Prix : 3 fr.

M. Grolleau n'est plus un inconnu dans le monde des lettres ; depuis 1898, son nom a fait connaître de nombreuses et belles œuvres, pour lesquelles il a recueilli de justes félicitations.

Son dernier ouvrage, que le manque d'espace nous oblige à présenter trop brièvement, mérite une large part de louanges, pour le style d'abord, qui reste toujours noble, clair, concis ; pour les idées ensuite, dont la réunion forme un ensemble vraiment remarquable.

Nous voudrions appuyer ces appréciations d'exemples retenus au cours de la lecture ; nous préférons en laisser la primeur à nos lecteurs, en leur recommandant ce beau volume : ils y trouveront des heures charmantes à passer en bonne compagnie.

\*\*

ICHES (Lucien). — *L'abeille domestique*.

Un vol. in-16 de XXII-352 pages. Paris, 1905, Garnier frères. Prix : 3 fr.

Ce livre s'adresse aussi bien aux débutants qu'aux praticiens de longue date, et tous, en outre du charme qu'ils goûteront à la lecture de ces pages, y puiseront en abondance les renseignements utiles.

‡ L'auteur prend l'apiculteur à ses débuts, lui enseigne les contrées les plus mellifères, la meilleure ruche et la meilleure race d'abeilles à cultiver, en donnant à chaque pas les raisons de sa préférence, et, petit à petit, l'initie aux derniers secrets de l'art apicole, comme par exemple la fabrication artificielle des reines.

Les chapitres relatifs à l'utilisation des produits des abeilles ne sont pas les moins intéressants : le miel et la cire sont d'un emploi quotidien, et il est bon d'en connaître les applications judiciaires et utilitaires (alimentation, médecine, commerce, etc.).

\*\*

JACQUEMIN (G.) et ALLIOT (H.). — *La cidrerie moderne*. Un vol. in-8<sup>o</sup> de VIII-736 pages. Malzéville (Nancy), Institut des Recherches scientifiques.

Prix : 10 fr.

Nous avons déjà présenté à nos lecteurs l'importante collection de technologie agricole moderne réunie par l'Institut de recherches scientifiques de Malzéville ; le présent travail étudie dans le détail la cidrerie.

De nombreux traités spéciaux ont paru sur cette matière ; de multiples ouvrages ont consigné les résultats des investigations pratiques des cidriculteurs ; le grand mérite du livre de MM. Jacquemin et Alliot est précisément de résumer, d'une façon complète et strictement scientifique, les parties essentielles de tous ces travaux antérieurs. La pomologie y occupe une large place, et les producteurs de cidre y trouveront de nombreuses et utiles recettes, encadrées de notions théoriques sérieuses.

L'importance d'un pareil ouvrage s'affirme clairement, dès que l'on jette un regard sur l'extension toujours croissante de la production du cidre. D'autre part, faute de données précises, cette boisson est trop souvent préparée d'une façon... disons peu scientifique ; nos producteurs ont donc tout intérêt à s'initier aux procédés allemands, s'ils veulent soutenir avec chance de succès la concurrence grandissante d'outre-Rhin.

\*\*

*Laïcisation (la) des hôpitaux*. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 126 pages. Paris, 1905, H. Oudin. Prix : 1 fr. 50

De la lecture de cet ouvrage, une seule conclusion peut découler : c'est que, franchement,

il n'était pas nécessaire de jeter la France aux abîmes pour en arriver à un pareil résultat. Comment ! les religieuses ne coûtaient presque rien au Trésor, les malades étaient soignés comme des princes, tout marchait à souhait, et voilà que, pour le plaisir de quelques échappés de séminaires, renégats sans honte ni pudeur, on supprime brusquement un état de choses satisfaisant tout le monde, pour y substituer un régime de déprédations, de scandales, disons le mot, de malpropétés !

L'auteur dénonce des attentats monstrueux, et aucune voix ne s'est élevée pour les démentir : c'est donc qu'il a raison. Son livre cloue au pilori un gouvernement gangrené, gâté jusqu'à la moëlle.

\*\*

LEMAIRE (René). — *Le mariage civil*.

Un vol. in-12 de 276 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 3 fr.

Cette étude historique et critique du mariage civil met en pleine lumière la nature et les antécédents de cet acte, les points faibles et les réformes à apporter à cette institution. Ce dernier chapitre surtout mérite une lecture approfondie : l'auteur esquisse toute une nouvelle conception du mariage civil réformé ; il y a là des idées à retenir, dont la mise en pratique aurait, selon nous, la plus heureuse influence sur la moralité mondiale.

Notons encore le chapitre consacré à la discussion de la théorie gallicane et du mariage des protestants ; il atteste une connaissance approfondie de cette difficile matière. Bien peu de travaux antérieurement parus sur le même sujet ont si complètement élucidé ces questions à la fois très complexes et très délicates. Il faudrait également appeler l'attention du lecteur sur les justes déductions de l'auteur au sujet du divorce dans ses rapports avec le mariage civil. De nombreux publicistes de haute autorité ont donné de cet ouvrage des comptes rendus élogieux, en même temps que la Faculté de droit de Paris décernait à l'auteur une médaille d'or. Il ne nous reste qu'à consigner ces témoignages flatteurs et à remercier le savant lauréat d'un bon livre et d'une bonne action.

\*\*

LIGNEUL (A.) et VERRET (S.). — *L'Évangile au Japon au XX<sup>e</sup> siècle*. Un vol. in-16 de VI-344 pages. Paris, 1904, Vve Ch. Poussielgue. Prix : 3 fr. 50

Le principal mérite de cet ouvrage est d'avoir été préparé par un homme d'une compétence indiscutable. Depuis bientôt 25 ans, M. Ligneul habite le Japon ; sa situation de supérieur du séminaire de Tokio l'a mis à même de suivre de

près les progrès de l'évolution politique et sociale de l'empire, en même temps qu'il assistait de plus près encore à la pénétration chrétienne dans la masse du peuple. Ce long séjour, cette connaissance approfondie des hommes et des choses, donnent à la parole de M. Ligneul une autorité incontestable.

Ses notes, mises en valeur par M. Verret, entourées par ce dernier d'un cadre littéraire remarquable, présentent donc un intérêt de tout premier ordre, tant au point de vue ethnographique que sous le rapport religieux. Et ce n'est pas sans émotion que nous avons lu, notamment, le chapitre relatif à la léproserie de Gotemba : nous le conseillons volontiers à ceux qui, par préjugés ou ignorance, déclament si facilement sur l'inutilité de la religion et l'absurdité de la vie religieuse.

\* \*

MARTINEAU (Henri). — *Les vignes mortes*. Un vol. in-16 de 190 pages. Niort, 1905, L. Clouzot.

Ce recueil de poésies (1897-1904) se divise en cinq parties, intitulées: *Les douleurs fictives, Fumées, Des fleurs, Plages, Les Brumes élégiaques*. L'auteur manie le vers avec facilité et aisance ; au cours de l'ouvrage, nous avons noté plusieurs descriptions qui dénotent un réel talent. Parfois pourtant, une fin de vers se glisse qui détruit le plus heureux effet par son inopportunité : mais le cas n'est pas fréquent, et l'ensemble n'en souffre pas trop.

Le poète nous autorisera-t-il à lui demander, dans son prochain album, un peu plus de joie exubérante ? Sa personnalité nous est fort sympathique, et nous pensons qu'il serait plus goûté encore s'il glissait dans sa plume si adroite ce bel entrain qui est le fond de l'âme française.

\* \*

MAYMARD (V.). — *Œuvres du R. P. Maynard*. Trois vol. in-16 de 452, 424 et 442 pages. Paris, 1904, Ch. Amat. Prix : 8 fr.

Le R. P. Maynard fut, pendant de longues années, le supérieur des Pères missionnaires de Vabres, au diocèse de Rodez. Ses écrits ont recueilli maints témoignages d'estime ; aussi, lorsque son neveu, l'abbé V. Maynard, manifesta l'intention de les publier, obtint-il les plus hautes et les plus encourageantes approbations.

Trois volumes composent tout l'ouvrage. Le premier comprend des *Sermons pour une mission* ; le second est intitulé *Plans et sujets de retraites* pour les religieuses (1848) ; le troisième enfin donne les *Plans de retraites* données aux religieuses à Crueilles (1851). Nous n'avons pas la compétence nécessaire pour apprécier comme il conviendrait ce volumineux ouvrage ; le style

le plus élevé y traduit toujours la noblesse de la pensée, la largeur de vues du saint missionnaire. Avec Mgr l'évêque de Vannes, nous pouvons dire que ces livres seront accueillis avec faveur par tous les esprits judicieux, et nous ajouterons, avec Mgr Germain (de Rodez), que prêtres et fidèles ont intérêt à lire des instructions qui ont valu à leur auteur des succès si légitimes.

\* \*

MÉRIC (Mgr). — *Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution et l'Empire*. Deux vol. in-16 de xvi-412 et 410 pages. Paris, 1895, Ch. Poussielgue. Prix : 5 fr.

Cet ouvrage n'est pas une nouveauté au sens propre du mot, puisqu'il date de 1895 ; les circonstances critiques que traverse la France lui donnent cependant un tel regain de saisissante actualité que nous n'hésitons pas à le rappeler au souvenir de nos lecteurs, certains que sa lecture leur vaudra de précieuses résolutions d'agir et de combattre.

Ainsi que l'expose fort bien Mgr Méric, M. Emery a vécu dans une époque agitée s'il en fut ; il a vu de près les horreurs de la Révolution, et peu s'en fallut qu'il ne payât de sa tête son indépendance d'allure vis à vis des conventionnels. De près aussi il connut les splendeurs de l'Empire : sa noblesse d'âme et sa ténacité plurent à Napoléon, qui le lui témoigna en diverses circonstances. Dans l'une et l'autre situation, M. Emery nous apparaît modèle achevé de prudence et de dignité, ne cédant ni à l'orage ni à la trompeuse sécurité du monde.

Nous le répétons, cet ouvrage est à lire aujourd'hui : les prêtres y trouveront une ligne de conduite ferme, digne, exempte de faiblesses ou de compromissions ; les laïques y puiseront des notions saines de doctrine et la fermeté nécessaire pour combattre sans défaillance les ennemis de l'Eglise et de la patrie.

\* \*

MULAZZANI (A.). — *Geografia della Colonia Eritrea*. Un vol. in-16 de 146 pages. Firenze, 1904, Bemporad et fils.

Ce petit traité géographique est exclusivement réservé à l'Erythrée, dont l'auteur nous donne la géographie physique (orographie, climatologie, produits du sol, faune, habitants, etc.) et la géographie politique (ethnographie, mœurs, coutumes, religion, etc.).

Le tout est copieusement illustré de documents photographiques très bien choisis. C'est un ouvrage utile et attrayant, dont nous recommandons la lecture.

\* \*

*Napoléon et sa famille.* Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, 1904, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.

L'histoire ne présente pas de fait analogue à l'élévation de la famille Bonaparte. Un simple cadet, fils d'un avocat de petite noblesse et de fortune plus médiocre encore, mais servi par une volonté énergique, une incomparable ambition et un réel génie, dompte la Révolution, asservit l'Europe, renverse les trônes à son gré, octroie à ses parents des honneurs qui flattent leur vanité et les fait manœuvrer à sa guise comme des soldats de plomb, mène pendant douze ans une existence si fantastique qu'à y bien réfléchir elle semble un rêve, et finalement, après s'être joué de la destinée, est à son tour joué par elle.

Dans ce nouveau volume, édité par les *Contemporains*, toute la famille défile. C'est une œuvre d'histoire populaire qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

\*  
\*\*

PERRAULT (Pierre). — *L'obstacle.* Un vol. in-16 de 314 pages. Paris, 1904, H. Gautier. Prix : 3 fr.

La *Bibliothèque de ma fille* vient de s'enrichir d'un nouveau roman, aussi honnête dans le fond que sympathique dans la forme. L'amour y joue le grand rôle, mais un rôle tellement chaste que la critique la plus sévère n'y trouverait rien à redire. Par exemple, l'idylle nouée dès les premières pages tarde bien quelque trente ans à recevoir un heureux dénouement, mais ce laps de temps est tellement occupé et vécu par les personnages que le lecteur n'a pas le temps de s'arrêter à ce détail.

Bon livre, à recommander à la jeunesse des deux sexes.

\*  
\*\*

PIRENNE (A.). — *Etudes sociales et politiques.* Un vol. in-8° de 374 pages. Maeseyck, 1904, Vanderdonck-Robyns. Prix : 3 fr.

Voilà la seconde édition d'un ouvrage qui a bien sa valeur. Il comprend deux parties, dont la première, celle qui nous a surtout intéressé, contient des études fort originales sur la misère, la bienfaisance, les libertés modernes, etc. Deux traités ont principalement retenu notre attention : *Un remède à la misère* et *l'Épargne au point de vue social*. Sur ces points délicats, l'auteur a des conceptions personnelles qui nous ont beaucoup enthousiasmé : il serait bon que nos sociologues aillent puiser un peu dans les idées du chanoine Pirenne. Exposées très simplement, elles ont un grand fonds de vérité, et leur mise en pratique contribuerait grandement à alléger la crise que nous traversons.

La seconde partie de l'ouvrage se compose de nombreux articles politiques, bien pensés et d'un style serré.

\*  
\*\*

*Religieux* (les) et missionnaires contemporains. Deuxième série. Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, 1904, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.

Au moment même où l'on s'acharne à chasser les religieux, il est bon de redire quels services ils rendent à l'humanité et à la civilisation. Parmi les biographies contenues dans ce volume, il faut citer :

Mgr Bridoux, apôtre du Tanganika. — Le bienheureux Pierre Chanel, Mariste, martyr. — P. Félix, S. J. — Baron de Gêramb, général, chambellan et Trappiste. — R. P. Halluin, Assomptioniste. — Abbé Huc, missionnaire en Chine. R. P. Lambillotte, S. J. — Cardinal Newman. — Bienheureux Perboyre, missionnaire Lazariste, martyr. — Comte Schouvalof, Barnabite. — R. P. de Smet, missionnaire dans les montagnes Rocheuses. — Vénérable Théophile Vénard, martyr au Tonkin. — R. P. Théodore Wibaux, S. J., ancien zouave pontifical, etc.

\*  
\*\*

SÉRIEYS (Albert). — *Le jardin fermé.* Un vol. in-16 de 136 pages. Paris, 1904, Ch. Carrington. Prix : 3 fr.

L'auteur fait un fréquent usage de l'enjambement, et cette manière n'est pas toujours heureuse, outre qu'elle détruit la belle harmonie du vers. Hâtons-nous de dire, d'ailleurs, que c'est le seul reproche fondé que nous puissions lui faire ; il possède une grande facilité, et les diverses pièces qu'il nous livre dénotent beaucoup de netteté dans la conception.

Nous avons surtout remarqué quelques œuvres traitées par le poète avec une concision remarquable : c'est dans ce phrasé serré et bref qu'il nous paraît le plus louable. Il y jette des vers absolument charmants, qui sont de véritables perles d'élocution pure et nette.

Du recueil entier se dégage une agréable impression de douceur, qui laisse au cœur et dans l'esprit le souvenir heureux d'une heure de calme absolu dans l'atmosphère embaumée des matins de printemps.

\*  
\*\*

SPENCER (B.) et GILLEN (F.-J.). — *The northern Tribes of central Australia.* Un vol. in-8° de xxxvi-784 pages. Londres, 1904, Macmillan and Co. Prix : 27 fr. 25

Le *totémisme* a été l'objet, depuis quelques années, d'études approfondies de la part des plus savants ethnographes : c'est une question bien

captivante en effet que cette multitude de cérémonies, de traditions, de rites de toutes sortes qui forment le fond de la religion des sauvages.

Dans un précédent ouvrage, M. Spencer s'était occupé, à ce point de vue, des indigènes de l'Australie centrale; il vient de reprendre ce travail pour les tribus échelonnées du centre de l'Australie jusqu'au golfe de Carpentarie. Il nous serait impossible d'entrer dans le détail des vingt-cinq chapitres que comprend ce volumineux travail: la plus grande partie de l'ouvrage est consacrée aux cérémonies totémiques des nombreuses peuplades visitées par l'auteur. Les aborigènes, faut-il le dire, en sont encore à l'enfance de l'humanité; leur existence, absolument primitive, s'est peu à peu peuplée d'initiations de toutes sortes, rites bizarres, accomplis dans des accouplements plus bizarres encore, à l'occasion des mille circonstances de la vie. L'auteur nous donne sur ces *totems* une abondance extraordinaire de détails inédits, l'un intérêt indiscutable, et dont l'étude approfondie permettra de démêler peu à peu les inextricables complications des systèmes échafaudés par ces populations sauvages.

L'illustration n'a pas été négligée; elle forme le principal élément d'intérêt de ces ouvrages ethnographiques, et l'auteur l'a compris. Plus de trois cents gravures, la plupart reproduites d'après nature, nous initient aux traditions totémiques, et complètent d'heureuse façon les documents importants que l'auteur a amoncés dans ce magnifique travail, l'un des plus beaux de ce genre que nous ayons lus.

\* \*

VAN VOLCKXSOM (J.). — *Le meeting du défroqué*. 4<sup>me</sup> brochure des *Entretiens Apologétiques*. Broch. in-16 de 48 pages. Bruxelles, 1905, Œuvre des Tracts Catholiques. Prix: 0 fr. 10

Les trois premières brochures: *Le club Ni Dieu ni Maître*, *Au bord d'une tombe*, *La villa « la Providence »*, ont été enlevées à plusieurs éditions en quelques semaines. Le R. P. Van Volckxsom vient de donner un numéro 4 à cette intéressante série.

Cette brochure de 48 pages représente une somme de travail dont seuls peuvent se rendre compte ceux qui se sont occupés d'études apologétiques. On y trouve un résumé substantiel de plusieurs gros traités: Jésus-Christ est-il Dieu? — Les Evangiles sont-ils authentiques? — Que faut-il penser du miracle et de ses contrefaçons? — Comment apprécier le miracle de la Résurrection? — Autant de questions clairement exposées, avec, à côté, la réponse adéquate aux objections les plus spécieuses des modernes rationalistes.

Cette brochure est en vente aux prix suivants: 75 fr. les 1000 ex.; 40 fr. les 500 ex.; 20 fr. les 250 ex.; 9 fr. les 100 ex.; 4 fr. 50 les 50 ex.; 2 fr. 25

les 25 ex.; 1 fr. 10 les 12 ex. S'adresser au siège de « l'Œuvre des Tracts Catholiques », 48, Vieux Marché aux Grains, Bruxelles.

\* \*

ZOLLA (Daniel). — *Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui*. Un vol. in-16 de XII-282 pages. Paris, 1904, A. Colin. Prix: 3 fr. 50

Dans ce volume l'auteur étudie une série de problèmes économiques qui se rapportent à l'agriculture. En première ligne se place la question de l'enseignement agricole que le public ne connaît guère et dont l'influence sur la production est cependant décisive. Une expérience déjà longue permet à M. Zolla de juger les méthodes et d'apprécier les résultats.

Il en est de même pour les problèmes si divers relatifs aux associations agricoles. Ce sont des vues nouvelles et originales que l'auteur expose à propos du rôle que joue le propriétaire foncier.

Le développement si rapide des syndicats agricoles prouve jusqu'à l'évidence combien on aurait tort de reprocher aux cultivateurs de ne pas savoir grouper leurs forces. C'est ce que M. Zolla démontre en parlant des laiteries coopératives, des greniers coopératifs, des assurances mutuelles, etc.

Diverses questions, telles que la production des animaux domestiques, la division de la propriété, l'impôt sur le revenu, la colonisation agricole et le commerce des produits coloniaux, complètent ce travail et constituent une véritable revue des principaux problèmes qui s'imposent aujourd'hui à l'attention de tous les hommes éclairés.

Les études de M. Zolla poursuivies depuis vingt ans, sa longue carrière de professeur et de publiciste, ses nombreuses missions à l'étranger, lui ont permis de parler avec autorité des sujets dont ce volume contient l'exposé.

## NOUVEAUTÉS

*Alcool (l') au Congo Belge et à Lagos*. Broch. in-8° de 16 pages. Bruxelles, 1905, Imprimerie des Travaux publics.

ANCIAUX (Ad.). — *La foi*. Brochure in-16 de 70 pages. Lyon, 1904, E. Vitte.

Prix: 0 fr. 30

BASTIÉ (Maurice). — *La vie future* ou l'immortalité de l'âme devant l'opinion humaine. Un vol. in-8° de 238 pages. Albi, 1903, H. Amalric. Prix: 2 fr.

BAUNARD (Mgr). — *Ernest Lelièvre et les fondations des Petites Sœurs des Pauvres*. Un vol. in-12 de XVI-496 pages. Paris, 1905, Vve Ch. Poussielgue. Prix: 4 fr.

- BONNET (Paul), etc. — *Les lois sur les associations* et le Bulletin de la Société d'Education. Un vol. in-8° de 160 pages. Paris, 1905, Société d'Education. Prix : 1 fr. 50
- BOURGET (Paul) et SALOMON (Michel). — *Bonald*. Un vol. in-16 de XI-332 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie. Prix : 3 fr. 50
- BREMOND (Henri). — *Newman*. Un vol. in-16 de XVI-280 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie. Prix : 3 fr.
- BRULÉ (Henri). — *La sainte Vierge et la France contemporaine*. Un vol. in-16 de 208 pages. Abbeville, 1905, F. Paillart. Prix : 1 fr. 50
- CHARAUX (Claude). — *L'Imitation de Jésus-Christ*. Un vol. in-16 de 340 pages. Lyon, 1905, E. Vitte. Prix : 3 fr.
- CHAUVIN (A.-Jos.). — *La Passion méditée au pied du Saint-Sacrement*. Tome 1<sup>er</sup> : Agonie de Jésus. Un vol. in-18 de XXVIII-380 pages. Bruxelles, 1905, Procure des Œuvres eucharistiques. Prix : 2 fr. 50
- DE LYRIS (Joël). — *Le goût en littérature*. Un vol. in-16 de 220 pages. Avignon, 1905, Aubanel frères. Prix : 3 fr.
- DENEUX (A.). — *Ma seconde gerbe*. Un vol. in-12 de 266 pages. Lyon, 1904, E. Vitte. Prix : 2 fr. 50
- D'HUGUES (Pierre). — *Le destin ironique*. Un vol. in-16 de 80 pages. Paris, 1905, De Rudeval. Prix : 2 fr.
- D'HULST (M.). — *Lettres de direction*. Un vol. in-12 de XXX-380 pages. Paris, 1905, Vve Ch. Poussielgue. Prix : 5 fr.
- EXCELSIOR ! Un vol. in-32 de 424 pages. Lyon, 1904, Librairie du Sacré-Cœur. Prix : 1 fr. 25
- EYMIEU (Antonin). — *Païens*. Un vol. in-16 de 372 pages. Lyon, 1904, E. Vitte. Prix : 3 fr.
- EYMIEU (Antonin). — *Visions d'espoir*. Un vol. in-16 de 312 pages. Lyon, 1904, E. Vitte. Prix : 3 fr.
- FOVEAU DE COURMELLES. — *L'année électrique, électrothérapie et radiographique*. Un vol. in-16 de 360 pages. Paris, 1904, Ch. Béranger. Prix : 3 fr. 50
- FOVEAU DE COURMELLES. — *Les applications médicales du radium*. Un vol. in-16 de 128 pages. Paris, 1904, H. Farjas. Prix : 1 fr. 25
- GROSSE-DUPERON (A.). — *Le duché de Mayenne*. Un vol. in-8° de 214 pages. Mayenne, 1904, Poirier frères.
- HUIT (C.). — *La vie et les œuvres de Ballanche*. Un vol. in-8° de VIII-380 pages. Lyon, 1904, E. Vitte. Prix : 3 fr. 50
- JACQUINET (M.). — *Quelques considérations sur notre temps*. Un vol. in-16 de 364 pages. Paris, 1905, Perrin et Cie. Prix : 3 fr. 50
- JALLA (Adolphe). — *Pionniers parmi les Ma-Rotse*. Un vol. in-8° de 360 pages. Florence, 1904, Imprimerie Claudienne. Prix : 3 fr. 50
- LAMARQUE (Joseph). — *La grande escroquerie*. Un vol. in-8° de 188 pages. Paris, 1905, J. Dumoulin. Prix : 2 fr. 75
- LANGLADE (Emile). — *A travers la haine*. Poèmes dramatiques. Un vol. in-16 de 144 pages. Paris, 1904, De Rudeval. Prix : 2 fr.
- LECLERCQ (H.). — *Les Martyrs*. Tome III : Julien l'Apostat, Sapor, Genséric. Un vol. in-16 de CCXXIV-422 pages. Paris, 1904, H. Oudin. Prix : 3 fr. 50
- MARTIN DE NOIRLIEU. — *Petite Bible de l'enfance*. Un vol. in-16 de 96 pages. Lyon, 1905, E. Vitte. Prix : 0 fr. 50
- MERCIER (Félix). — *Guide pratique et juridique du contribuable*. Un vol. in-8° de 224 pages. Beauvais, 1904, Avonde et Bachelier. Prix : 1 fr. 60
- NEULLIÈS (B.). — *Le secret de Rita*. Un vol. in-16 de 288 pages. Abbeville, 1905, F. Paillart. Prix : 2 fr. 50
- Paillettes d'or*. Tome IV. Un vol. in-16 de VIII-664 pages. Avignon, 1905, Aubanel frères. Prix : 4 fr. 75
- PAUL (P.-Carl). — *Die Mission in unsern Kolonien*. Drittes Heft : Deutsch Südwestafrika. Un vol. in-16 de 168 pages. Dresden, 1905, C.-L. Ungelenk. Prix : 2 fr.
- PAULUS (A.). — *Les Juifs avant le Messie*. — Trois vol. in-16 de 64, 62 et 64 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie. Prix : 1 fr. 80.
- PERRETANT (H.). — *Nouveau manuel de la dévotion à N.-D. des Sept-Douleurs*. Un vol. in-18 de 416 pages. Lyon, 1904, E. Vitte. Prix : 2 fr. 50
- RICHARD (Fernand). — *Le secret de la vie*. Un vol. in-16 de 134 pages. Paris, 1905, Plon-Nourrit et Cie. Prix : 3 fr.

## RÉCRÉATION

### Mots en losange

1. Consonne ;
2. Canton suisse ;
3. Fruit à noyau ;
4. Affluent du Danube ;
5. Voyelle.

\* \*

### Enigme

Chacun à tout moment me montre au bout du doigt.

\* \*

### Réponses au dernier numéro:

Logogriphe : *If ; fi.*

\* \*

Charade : *Vertu.*



## Carnet musical

### I. — LES NOUVEAUTÉS

Il y a deux ans environ, nous avons eu le plaisir de présenter à nos lecteurs un de nos plus fertiles compositeurs, M. Henri VAN GAEL ; à cette époque, nous avons longuement parlé des multiples séries créées par lui : *Les Papillons*, *Les Pavots*, *Sur l'eau*, etc. En recommandant plusieurs d'entre elles, un vœu se formula sous notre plume : l'adaptation de ces jolies choses pour piano à quatre mains. Ce désir est aujourd'hui en voie de réalisation : déjà M. Van Gael nous a donné, en ce genre, deux séries intitulées *Chinoiserie* et les *Orchidées*. Il nous paraît superflu de refaire ici l'éloge de ces compositions : elles ont toutes les qualités requises des piécettes pour jeunes mains : la difficulté est habilement graduée, encadrée de motifs gracieux et légers qui forment à la fois la main et le goût. Les deux albums que nous recommandons seront spécialement appréciés sous ce double rapport.

Comme pendant au célèbre *Do, ré, mi, fa* de Streabog, M. Ant. GILIS nous présente une jolie marche : *Sol, la, si, do*. De facture soignée et simple à la fois, le morceau ne manque pas d'une certaine originalité ; il fera les délices des tout petits, qu'il entraînera agréablement à des exercices de doigté et d'assouplissement.

Du même auteur, nous avons parcouru avec plaisir un coquet album intitulé : *L'enfance du violon*, comprenant six morceaux faciles à la première position. Ils sont écrits évidemment pour les commençants et constituent un ensemble d'études très méritant ; en ceci, nous sommes heureux de pouvoir corroborer l'appréciation de

plusieurs maîtres, auxquels nous les avons soumis préalablement.

Nous avons maintes fois applaudi le talent pianistique de M. Georges LAUWERYS : saluons aujourd'hui le compositeur. La série de mélodies qu'il vient d'éditer nous paraît intéressante à de nombreux points de vue. Le jeune virtuose procède de l'école française, il en a les qualités de légère vivacité, d'entrain, d'harmonie stylée. Son *Aveu* mouvementé révèle une âme profondément sensible aux nuances, à ces jolis détails qui donnent l'expression et le charme. Dans toutes ses œuvres d'ailleurs, M. Lauweryns sort de la banalité, il s'est fait un style personnel qui mérite l'encouragement ; nous n'avons jamais ménagé nos félicitations au pianiste, nous ne les retirons pas au compositeur : il les mérite largement.

Avec M. Claude DEBUSSY, nous sommes en plein dans la nouvelle école française. Nos lecteurs la connaissent ; nous n'en dirons donc pas les caractéristiques : M. Debussy n'est d'ailleurs pas un inconnu, et le morceau ultra moderne qu'il nous communique, *Dans un cahier d'esquisses*, suffirait à lui seul à établir les tendances actuelles de l'école qu'il représente. Le mouvement général est lent, avec une légère pointe de sentimentalité mélancolique ; les effets sont un peu recherchés parfois, mais l'allure générale n'en souffre pas, et l'œuvre, telle qu'elle est, dénote une grande compréhension artistique. Il y aurait peut-être moyen de bâtir là-dessus un petit poème pour orchestre qui ne manquerait pas d'imprévu.

Voici enfin, de P. MELLO, un répertoire pour enfants : *Journée heureuse*. Six morceaux faciles pour piano, dont le plus bel éloge à faire est simplement de rappeler que les éditeurs viennent d'en tirer le neuvième mille. Très gentiment présentées, ces pages s'adaptent admirablement aux jeunes débutants du clavier, et leur vogue croissante en est la meilleure recommandation.

Tous les morceaux que nous venons de parcourir sont édités par la maison Schott frères, avec la grâce et le souci de perfection qu'elle apporte à tout ce qui sort de ses presses. Nous l'en félicitons.

\* \*

### II. — LES CONCERTS

Le mois de mars s'est ouvert par une séance de sonates, donnée le 4 à la salle Erard, par MM. BOSQUET et CHAUMONT. Nous avons pu de nouveau applaudir le bel ensemble des deux artistes ; M. Bosquet est un bon pianiste, mais il reste froid, son jeu trop sec manque de chaleur, de conviction ; c'est d'autant plus regrettable que le mécanisme est parfait. M. Chaumont par contre nous a paru plus affiné encore qu'en novembre ; il a le discernement délicat du petit détail à mettre en valeur, et il le fait avec une aisance qui conquiert l'unanime sympathie.

Le programme comportait trois sonates : Bach, le grand maître, que les deux interprètes ont joliment détaillé ; Brahms, dont la sonate en *sol* majeur fut la partie la plus attirante de la soirée : M. Chaumont y a trouvé des phrases délicieuses, captivantes, qui lui ont valu de justes et enthousiastes ovations ; enfin, en première audition, une sonate de V. d'Indy, qui ne nous a pas enlevé : cette musique moderne est trop recherché pour nos oreilles habituées aux harmonieuses phrases de l'école allemande : il est possible que ce soit là la musique de l'avenir, mais nous n'y sommes pas faits encore, ce qui empêche évidemment de la goûter à sa juste valeur.

\*:\*

A propos de M. Marck HAMBOURG, on a beaucoup parlé, ces derniers temps, de Rubinstein, dont la réputation de pianiste virtuose n'est pas près de s'éteindre. Les admirateurs du grand artiste se rappellent avec émotion la fougue saisissante et passionnée qui en a caractérisé les premières années.

M. Hambourg n'est pas encore en âge de pouvoir être comparé efficacement aux Rubinstein, aux Paderewski, aux Wieniawski et autres maîtres du clavier ; mais il nous est permis d'étudier de près ses remarquables qualités, et comme conclusion de cette étude, il n'en est d'autre que celle-ci : M. Hambourg est exceptionnellement doué, et l'avenir lui réserve de beaux et nombreux triomphes.

D'ailleurs son nom a déjà quelque valeur : son récital de l'Alhambra était fixé au 12 mars, et, malgré les attractions du grand Carnaval, la vaste salle était comble avant l'heure, premier hommage rendu par le public au talent du jeune artiste.

Nous avons déjà dit l'an dernier ce que nous pensons du virtuose : son mécanisme est étourdissant, vertigineux même ; le doigté vigoureux est secondé par une poigne d'acier (qu'on nous permette l'expression, elle est bien adéquate à la chose), et mis au service d'une sûreté de mémoire et de jeu absolument déconcertantes. Quant à l'interprétation elle-même, il nous a paru que M. Hambourg abuse un peu des contrastes, il sacrifie à la recherche de l'effet, mais c'est là un défaut qui passera avec les jeunes années ; depuis la saison dernière, il s'est d'ailleurs considérablement assagi sur ce point : il ne cède plus si facilement à l'emballement, il appuie davantage sur l'assouplissement et la nuance et voile son étourdissant brio par une technique plus systématique : nous ne pouvons qu'encourager et applaudir cette tendance actuelle du virtuose.

Dans ce récital, la belle *Sonate en la* bém. de Beethoven nous a surtout frappé par cette nouvelle manière du maître. Chopin lui a réussi également : sa *Marche funèbre* a servi comme de thème démonstratif à cette application des demi-

teintes : la transition entre les deux parties était si habile, si frappante, que l'auditoire en restait dans l'admiration.

M. Hambourg sait retrouver quand il veut toute sa verve : la *Rhapsodie n° 8* de Liszt en est bien la meilleure preuve ; il y a laissé le champ libre à sa fougue naturelle, et nous a donné un Liszt nouveau, endiablé, et fort intéressant.

Tout cela promet un bel avenir à M. Hambourg : nous nous en réjouissons et l'en félicitons.

\*:\*

Décidément le public reste fidèle à M. DELUNE et à son excellent orchestre ; et l'empressement qu'il a témoigné le 16 à la Grande-Harmonie a dû récompenser le vaillant directeur de bien des sacrifices ; on sentait vraiment que l'auditoire tenait à le remercier de sa persévérance dans l'œuvre ingrate qu'il a entreprise.

Cette fois encore, le programme répondait admirablement au but de l'œuvre : les grands classiques y figuraient avec honneur. Un léger accroc pourtant avait été donné à la règle par l'introduction à l'affiche de deux *Danses slaves* de Dvorak, très intéressantes d'ailleurs et fort originales dans leur puissante orchestration semi-barbare ; leur grand mérite a été de compléter une démonstration faite de longtemps, en nous montrant jusqu'à quel point M. Delune tient en main ses musiciens : sa vigoureuse direction a littéralement enlevé les deux pièces, aux chauds applaudissements de la salle.

La *Cinquième symphonie* de Beethoven complétait la partie orchestrale pure. Il serait superflu d'insister sur l'interprétation : elle fut remarquable de tous points, notamment dans l'*allegro marziale* et le *presto* final. A tel point qu'autour de nous l'impression générale, redite à haute voix, était que M. Delune possède à l'heure actuelle le meilleur orchestre symphonique de Bruxelles.

Le soliste de la soirée, et le héros aussi, fut M. THOMSON, l'éminent professeur du Conservatoire de Bruxelles. Du talent même du maître, que dire que nous n'ayons dit et redit il y a deux ans, lors des inoubliables soirées du Conservatoire ? Arrivé à son apogée, le génie ne grandit plus, il se contente de jeter autour de lui plus de lumière.

M. Thomson avait choisi, pour cette séance, une œuvre qui lui réussit délicieusement, parce qu'elle répond à son sentiment intime du mécanisme violonistique : le *Concerto* de Tartini. Le thème d'ouverture, et plus encore le motif grave de la seconde partie, sont des pages impressionnantes, où l'artiste donne libre cours à sa personnalité.

Pour terminer cette audition, nous avons eu le beau *Concerto* de Brahms ; d'un genre tout

différent, il a été fort apprécié par le relief qu'y a mis M. Thomson. L'enthousiasme général, déjà fort élevé, était monté encore pendant le dernier morceau, tant et si bien que le maître, rappelé six fois, a dû céder devant l'insistance du public, et allonger le programme d'une superbe page de Max Bruck et d'une série de variations paganiennes d'un effet merveilleux.

Cette soirée, qui clôture la saison des *Nouveaux Concerts*, restera comme l'une des plus belles manifestations du grand art à Bruxelles; elle fait honneur à M. Delune, qui y voit son patient labeur couronné du plus éclatant succès; elle fait honneur à l'orchestre, qui s'est montré à la hauteur de la tâche entreprise; elle fait honneur au soliste, qui nous laisse sur une impression heureuse, et nous fait désirer très proche la nouvelle campagne de la *Société symphonique*.

\* \*

Le récital de M. Marix LOEVENSOHN (17 mars) a été diversement apprécié par la presse musicale: les uns blâment sans mesure, les autres louent sans réserve; nous croyons plutôt qu'il faudrait garder un juste milieu. M. Loevensohn est un excellent violoncelliste, qui a du talent, un jeu facile, un doigté sûr et sans faiblesse; mais il est un peu monotone, son mécanisme, trop compassé, trop régulier, finit par engourdir l'âme. Il faut dire que la grande faute de cette impression désagréable est imputable à l'orchestre; mollement conduit, ce dernier exagérait les andante, et se traînait péniblement dans une lenteur désespérante. Certains chefs d'orchestre de l'école moderne ont ce terrible défaut: sous leur baguette, tout devient d'une monotonie outrée, presque somnolente. Ce fut le grand défaut de cette soirée; comme une rapide éclaircie, les airs populaires liégeois de A. Dupuis ont jeté rapidement leurs notes joyeuses dans ce ciel sombre: mais l'entrain ne dura guère, et nous retombons de suite dans le funèbre.

Weber, Haydn, Mendelssohn, Schumann, Saint-Saëns lui-même ont tour à tour subi les allitérations d'une mesure incolore et sans vie. C'est d'autant plus regrettable que M. Loevensohn possède des moyens exceptionnels, qu'il a fait applaudir ici-même il y a quelques années; mais il a subi cette fois l'ambiance de l'orchestre, et tout son talent n'a pas suffi à réagir contre la langueur inlassable de la direction.

\* \*

Miss Isadora DUNCAN nous est venue de Berlin, précédée d'une réputation extraordinaire de danseuse, ou mieux de mime plastique. Nous disons *mime*, plutôt que danseuse, car Miss Duncan a entrepris de remettre en honneur sur nos scènes la chorégraphie grecque: or, cet art n'était pas la danse proprement dite, ainsi qu'il appert

des textes de Sophocle, d'Eschyle ou d'Euripide; c'était plutôt une suite de scènes mimées, dont nous retrouvons des souvenirs épars sur les bas-reliefs et les vases de la vieille Hellade.

L'étude comparée des textes anciens nous avait amené, il y a cinq ans, à cette conclusion, et depuis lors nous avons toujours été choqué des contorsions grotesques, souvent... grossières, que nous sert le théâtre moderne sous prétexte de ballet. Grand donc fut notre étonnement lorsque, l'an dernier, les périodiques anglais et allemands sous parlèrent d'une jeune américaine, hantée par l'idée de reconstituer l'art grec dans toute sa pureté. Un peu sceptique, nous avons cru à un bluff, à un engouement passager; et pas du tout: Miss Duncan nous est apparue sur la scène de l'Alhambra en une évocation noble et gracieuse de Lysis ou de Chloé.

Nous avons dit: *noble*. Et en effet, l'une des caractéristiques de la jeune mime est une excessive noblesse de maintien et d'allure, jointe à une certaine grâce ingénue, enfantine presque, de la physionomie. Les poses sont délicates et donnent l'illusion absolue d'une heure vécue au grand siècle de Périclès. Ce qui nous a surtout vivement impressionné, ce n'est pas tant la suite elle-même de ces reproductions plastiques, idéales certes; c'est surtout le lien, la fusion pour ainsi dire de ces diverses poses en un tout continu, harmonieux.

C'était déjà beaucoup d'arriver à cette fidélité stricte et gracieuse dans la reconstitution des épisodes épars sur les vases de Mytilène ou d'Argos, sur les bas-reliefs du Propylée ou du temple de Zeus Olympien. Mais où le talent, le génie même de l'artiste éclate dans toute sa beauté, c'est surtout dans la fusion intime des diverses situations reproduites: un long travail, un goût intense, l'amour inné de l'art étaient nécessaires pour arriver à pareil résultat.

Pour obtenir le maximum d'effet, il serait nécessaire, croyons-nous, que Miss Duncan s'entoure de quelques auxiliaires, indispensables à l'œil et à l'oreille; ainsi, nous aimerions un décor approprié à chaque scène mimée, un ensemble de chœurs destinés à soutenir l'action, et surtout un orchestre entraîné à ces représentations spéciales.

Quoi qu'il en soit, les séances de Miss Duncan ont vivement impressionné le grand public bruxellois, et elles nous ont permis d'espérer, dans un avenir très rapproché, la réalisation d'un rêve que nous avons un jour formé dans le merveilleux décor de l'île de Chios, à savoir la reconstitution complète et idéale de la chorégraphie scénique dans toute la pureté que lui avait imprimée le génie grec.

Nous reparlerons sous peu de Miss Duncan, et de l'art nouveau qu'elle a créé.

\*\*

### III. — COMMUNIQUÉS

La troisième séance du QUATUOR ZIMMER aura lieu le mercredi 5 avril, à 8 1/2 heures du soir, à la Salle Allemande.

\*\*

Voici le programme de la Séance que donnera M. WIENIAWSKI, le jeudi 6 avril, à la Grande Harmonie : Schubert : Fantaisie; — Field: Nocturne; — Weber : « Mouvement perpétuel »; — Chopin : Scherzo; — Moniuszko : Feuillet d'Album. — Rubinstein : Tarantelle; — Händel : Fugue; — Schumann : Novelette; — Mendelssohn: Romance et « Fileuse »; — Finalement, Wieniawski : « 2<sup>me</sup> Valse de Concert, et Liszt : « Patineurs ».

\*\*

On nous prie d'annoncer que Mme Cléricy du Collet, officier d'Académie, directrice de l'École orthophonique de Paris, 38, avenue Wagram, donnera à la salle Érard, 6, rue Latérale, par invitation, le vendredi 7 avril à 8 h. 1/2 du soir, et le samedi 8 avril, à 3 heures de l'après-midi, une conférence sur l'art de conduire la voix parlée et chantée.

\*\*

Le samedi 8 avril, à 8 1/2 heures du soir, se donnera à la salle Érard un concert de charité, avec le concours de plusieurs artistes de renom. Le programme paraîtra ultérieurement.

\*\*

Le mardi 18 avril, à 8 1/2 heures du soir, à la Grande Harmonie, aura lieu un concert avec orchestre, sous la direction de M. Em. Agniesz, organisé par M<sup>lle</sup> Olga Miles, pianiste.

\*\*

Le concert Kubelik, si impatiemment attendu, se donnera le jeudi 20 avril, à l'Alhambra.

FR. DUFOUR.

## Notes parisiennes

(De notre correspondant particulier)

La « Revue des Poètes » nous conviait, le 26 mars, à une gracieuse matinée en l'honneur des lauréats de ses concours de 1904-1905, dans l'amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne.

Présidée par M. Fr. Plessis, professeur de la faculté des lettres de Paris, cette réunion de dilettante et d'amis des Muses fut un véritable régal littéraire. Elle nous laissa l'impression très douce d'une heure passée dans ces régions pures et paisibles où brille « la petite flamme bleue », où l'enthousiasme conduit les âmes, et où les nobles et saintes espérances les fixent bien au-dessus des petites et des vulgaires de ce monde.

Ce fut d'abord M. le Président qui, dans un à-propos plein d'intérêt, félicita M. de Ribier d'avoir créé cette association de poètes et de diriger son organe, la charmante *Revue des Poètes*, avec autant de dévouement que de talent, et nous rappela le but que poursuit la revue par ses concours annuels.

M. de Ribier prend ensuite la parole pour un rapport sommaire sur les concours de 1904.

Une médaille de vermeil est attribuée, pour le concours n° 1, à la meilleure pièce de vers : c'est M. Charles Lloyd (pseudonyme d'un jeune officier de talent) qui reçoit cette distinction pour : *Le Paysan*. Onze mentions honorables sont proclamées : la 1<sup>re</sup>, à M<sup>lle</sup> Jeanne Nelse, pour *Plus tard*.

Dans le concours n° 2, un prix unique, décerné au meilleur volume de poésies, que la revue publie à ses frais. M. Jos. Poirier est breton, né en 1875, dans les côtes du Nord, et son œuvre est un chant d'amour et de reconnaissance à sa belle patrie.

M. de Ribier cite encore un certain nombre d'ouvrages mentionnés, puis il s'efface modestement pour laisser à M<sup>lle</sup> Delvaire, de la Comédie Française, et à M. Paul Rameau, de l'Odéon, le soin de nous faire apprécier les œuvres couronnées, et de nous donner la primeur de deux extraits d'ouvrages importants et de haute valeur littéraire : *La fête des drapeaux* (tiré de l'*Ombre des oliviers*, de M. G. Zidler), et les *Bœufs vendus* (tiré du *Triomphe de Pan*, de M. Léonce Depont). Vif succès pour les interprètes et pour les poètes.

Je voudrais pouvoir reproduire la vive et spirituelle allocution de M. J. Ernest-Charles, membre du comité de lecture de la *Revue des Poètes*, terminant cette réunion. En nous exposant les ruses et les conséquences désastreuses du « mercantilisme littéraire », il engageait les amis de la vraie et saine littérature à réagir vivement contre la réclame outrancière qui avilit l'art et le rabaisse au niveau d'une simple opération commerciale. L'orateur désire que nous soyons tous les apôtres du bien et du beau, à l'exemple de la *Revue des Poètes*.

Nos applaudissements lui ont prouvé que nous l'avons compris et que nous resterons acquis à sa cause très chère, à celle de l'art littéraire chrétien et français.

VIOLETTE.









# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** La justice en France (Franc). — Constantin Meunier (Fr. Dufour). — Marche jubilaire (E.-H. Gilleywytens). — Les humanités traditionnelles, *suite* (L. Guillaume). — Larmartine (F. D.). — Printemps (L. Dauvé). — Ronde de la vapeur (E.-H. Gilleywytens). — L'homme des cathédrales (Fr. Dufour). — Khushpur (P. Félix). — Mois littéraire (Lector). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Revue des Revues.

## *La justice en France*

C'était le 31 janvier 1904.

Le bon curé de Bretenoux, aussitôt après l'office de vêpres, recevait la visite inattendue du valet de ville l'invitant, avec un petit sourire très combiste, à passer à la mairie, où l'attendait M. le procureur de la République.

Le procureur ? Qu'y avait-il donc ?

Tout à son ministère, M. Delrieu n'avait jamais eu maille à partir avec la justice. Et cependant, si le magistrat avait simplement voulu lui demander un renseignement, il serait sans doute venu au presbytère. Puisqu'il était lui-même mandé à la maison commune, c'est qu'il y avait contre lui quelque chose. Une instruction ? Il est vrai qu'il avait été dénoncé par le maire sous l'absurde prétexte qu'il était l'ennemi des institutions. Son traitement avait été supprimé, Mgr l'évêque de Cahors avait été mis en demeure de le déplacer. Fort de son droit certain, il avait refusé de démissionner... Depuis lors, il savait que les « blocards » de l'endroit avaient juré sa perte. Mais qu'est-ce que le procureur de la République venait faire dans ce conflit tout administratif ?

Suffrait-il d'être désagréable à un tyranneau jacobin pour devenir un criminel ? En France ? Les lettres de cachet au xix<sup>e</sup> siècle ?

On allait bien le lui faire voir.

En cachette — comme lorsqu'on fait le mal — avait été menée contre lui une instruction rapide. Un pauvre « innocent »

et cinq jeunes gens qui n'avaient jamais été « d'église », dont aucun ne fut enfant de chœur, sur la moralité du témoignage desquels on avait évité de se renseigner, avaient formulé des accusations odieuses.

Une enquête sommaire, la simple inspection du registre paroissial, auraient fait évanouir l'accusation comme une bulle de savon. On l'accusait d'attentats infâmes contre ces enfants pendant les jours qui précédaient la première communion, quelques années auparavant. Or, il se trouvait que, l'année indiquée, ce n'était pas le curé qui avait préparé les enfants à ce grand acte. Les dénonciations tombaient d'elles-mêmes.

Mais Dieu permet que de temps en temps l'iniquité montre au grand jour ce dont elle est capable... il est utile que dans certaines circonstances on puisse mesurer jusqu'où un régime jacobin peut pousser l'arbitraire.... il est bon que le prêtre connaisse parfois l'humiliation, la calomnie, le chemin de la croix, la condamnation : cela fait revivre l'Évangile. La Providence se réserve de prendre l'iniquité dans ses propres filets.

Ce fut une scène touchante. La population voulait s'opposer au départ de son curé, une émeute faillit éclater ; c'étaient des larmes, de l'indignation, de la colère... mais que faire contre la force publique ?

Escorté de gendarmes, du procureur et de son greffier, l'abbé Delrieu fut conduit à l'igeac.

Quarante-cinq jours de prison préventive.... les trois premières nuits passées dans un réduit, avec une fenêtre dont les vitres étaient absentes, par une température glaciale (M. l'architecte était en voyage de noces et un carreau ne pouvait être placé sans sa signature)... par contre, la fenêtre, aveuglée avec des planches, sans aucun délai, le jour où quelques amis de Bretenoux vinrent faire devant la prison quelques signes affectueux... pas de messe... pas de bréviaire... l'instruction conduite avec une révoltante partialité... onze accusateurs seulement recrutés dans la foule des enfants préparés... tous ou orphelins, ou assistés, ou parents de fonctionnaires, cinq préparés à la première communion par un autre prêtre, quatre renvoyés à plus tard... le registre qui portait ces preuves palpables, mis à l'ombre avec soin... la paroisse en deuil... enfin la translation à Cahors... les assises... le prêtre en soutane (car fort de son innocence, il avait refusé de la quitter) traduit devant le jury... l'accusation haineuse basée sur des témoignages évidemment sans valeur et sur ce principe qu'on ne pouvait révoquer en doute l'honorabilité du maire « honoré des suffrages de ses concitoyens »... M. le curé de Bretenoux a raconté tous ces détails dans une brochure (1) qu'avec une plus grande habitude de la littérature il aurait pu faire plus saisissante encore, mais qui, par l'intime éloquence des faits racontés, montre à nu ce que devient la justice entre les mains des jacobins.

Mais voici la vengeance de la vérité.

L'évêque de Cahors et son vicaire général témoignent hautement en faveur de l'accusé.

Cinquante témoins viennent apporter à la barre l'affirmation qu'ils ont entendu eux-mêmes, dans une incessante surveillance de jour et de nuit, des paroles prouvant à l'évidence que les accusateurs sont de faux témoins.

Un des accusateurs ose s'inscrire en faux contre l'affirmation d'un vieillard, témoin à décharge. « Il y a ici un menteur, s'écrie l'avocat général, je requiers les rigueurs de la loi. » Il fut prouvé que le jeune homme avait menti, et la loi n'eut aucune rigueur.

Les jurés touchent du doigt les preuves des moyens invouables par lesquels on avait sollicité des témoignages à charge.

(1) *Mes quarante-cinq jours de prison.* 1 fr. 50. Cahors, Imprimerie cadurcienne.

L'avocat général est consterné.

On peut enfin obtenir que le registre écarté soit remis au dossier et les accusations tombent d'elles-mêmes.

M<sup>e</sup> Desarnaut prononce une magnifique plaidoirie qu'il peut terminer ainsi : « Monsieur l'avocat général, que reste-t-il de votre argumentation ? Rien, rien, rien. »

Le jury acquitte.

Et le prêtre sort de la prison, rentre dans sa paroisse au milieu d'ovations inexprimables, que le maire se donne encore le ridicule d'essayer d'affaiblir en prenant un ukase digne de figurer dans les musées de l'avenir et où il est interdit sur le territoire de la commune de « porter des fleurs »!!!

Le prêtre remonta à l'autel en disant avec une délicate ferveur : « *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta.* Jugez-moi, Seigneur, et discernez ma cause de celle des impies. »

Et le maire, juste retour des choses de ce monde, fut balayé aux élections de mai. Pourquoi l'avait-on, élu aux élections précédentes ?

Que ce court récit soit un hommage rendu à l'innocente victime d'une odieuse poursuite.

Qu'il instruisse les Français naïfs qui croient aux horreurs racontées par les journaux de M. Combes... j'allais dire, comme à l'Évangile. — Hélas ! ils ne croient pas à l'Évangile et ils boivent la calomnie.

Qu'il montre enfin ce que devient la justice et la garantie des citoyens en régime jacobin. Qui pourrait, avec de tels procédés, se croire à l'abri d'une poursuite criminelle ?

Mais encore une fois, pourquoi les habitants de Bretenoux avaient-ils choisi ce maire ? Et que d'inconséquences pareilles en France, hélas ! FRANC.

## Constantin Meunier

Une grande figure vient de disparaître : après une vie de labeur incessant, Constantin Meunier s'est éteint le 5 avril, terrassé par une de ces affections qui ne pardonnent pas. Il avait 75 ans.

D'autres, plus autorisés, plus habiles, ont retracé ou retraceront l'existence

extraordinaire de l'artiste dont la Belgique porte le deuil ; nous ne referons donc pas cette biographie, intéressante à de nombreux titres. Nous ne nous pardonnerions pas néanmoins de ne pas déposer sur la tombe encore fraîche de notre compatriote l'hommage ému de notre sincère admiration, en rappelant brièvement ce que fut le génie disparu, avec ses traits personnels et caractéristiques.

La carrière de Constantin Meunier s'est déroulée à travers les plus extrêmes vicissitudes ; les débuts semés d'épines ne rebutèrent pas le maître : son talent s'imposa peu à peu, jusqu'à le placer à la tête de notre école statuaire belge. C'est que Meunier possédait deux qualités exceptionnelles : une persévérance à toute épreuve, et un idéal artistique bien défini.

De sa persévérance, nous ne pouvons donner de meilleure preuve que le succès qui l'a couronnée. L'insuccès initial eût découragé le grand nombre ; Meunier, lui, y trouva la source de son extraordinaire fécondité. Pendant un demi-siècle, il travailla d'arrachepied, semant partout ses chefs-d'œuvre, peuplant nos places publiques et nos musées de tableaux et de statues de valeur. La mort le surprit, le burin à la main, en train d'immortaliser, en un monument grandiose, l'idée non moins grandiose qu'avait fait germer en son âme patriotique le grand anniversaire que la Belgique va fêter. On peut dire de lui qu'il est mort à la tâche.

L'idéal artistique de Meunier nous emporte loin des mièvres conceptions que prodiguent nos modernes chercheurs de nouveau. Dès le début, son talent s'affirma nettement personnel, énergique, d'un réalisme sévère. Un voyage au cœur de nos centres industriels fortifia, confirma pour ainsi dire le caractère primitif de ce talent. L'artiste vit de près la grandeur, la noblesse du travailleur industriel ; il se dit avec justesse que le premier facteur de la prospérité nationale avait bien le droit d'être glorifié par le pinceau et le burin, et son œuvre n'eût plus dès lors d'autre but. De cette pensée ont jailli de nombreuses œuvres fortes, viriles, belles dans leur sévérité d'expression. Ce que Millet fit pour la vie des champs, Meunier l'a fait pour l'industrie moderne, avec une sincérité d'observation absolument unique. Sans recherche, sans affectation, il excelle à rendre ses personnages vivant

de leur vie propre, de leur physionomie réelle. Ses houilleurs couverts de poussière, ses forgerons au geste viril inspirent tous le respect du travail qu'ils symbolisent.

Son dernier sujet, ce magnifique monument de la glorification du travail, dont il rêvait de doter sa patrie en l'année jubilaire où nous sommes, résume comme en un panorama toutes les aspirations de l'artiste. Espérons qu'il nous sera donné de le voir un jour, dans le grandiose décor du Mont des Arts, développer à l'aise toutes les beautés que le maître y a, avec quel amour, accumulées.

L'œuvre de Constantin Meunier est vaste ; nous avons pu en juger il y a deux ans, lors de l'exposition générale qui en fut faite. Elle restera comme la plus belle couronne que l'immortalité consacra au souvenir du grand artiste.

FR. DUFOUR.

---

## MARCHE JUBILAIRE

pour les fêtes du 75<sup>e</sup> anniversaire  
de l'Indépendance Nationale

LES HÉRAUTS (formidables) :

Hourrah ! Hourrah ! Hourrah !

Troublant les vieux échos, que les immensités,  
Les monts et les vallons, les bourgs et les cités,  
Les doux roseaux des lacs que le zéphyr caresse ;  
Les antres, les forêts, où finit la clarté ;  
Que les cieux et les mers, tout tremble

[d'allégresse !

Qu'aujourd'hui l'on s'embrasse, on régale, on  
[s'empresse,  
Car c'est fête de paix et de fraternité ! —  
Débordez des hanaps, vins frais et bière blonde ;  
Et qu'on verse l'oubli dans l'oreille du monde :  
Rires en cheveux blancs vont danser à la ronde !

LES PREMIERS BADAUDS :

Accourus de partout et de mille autres lieux,  
Au même élan soumis, brûlant des mêmes feux,  
Voyez des délégués le grave et fier cortège...

LA FOULE (animée) :

Gaudéamus !

Et que le grand saint Michel les protège !

UN ENVOYÉ :

Salut à vous, nobles remparts des droits,  
Fidèles serviteurs de plus fidèles Rois !

## LES DÉLÉGUÉS (au loin) :

Comme les Grecs fêtaient Pallas, Eleuthérie,  
Nous venons faire offrande aux Dieux de la  
[Patrie...

## LES VIERGES :

Petite par le sol, par le courage grande,  
Qu'à ta gloire, ô Belgique, un juste hommage  
on rende :  
De l'Utile et du Beau vaillant guide et soutien,  
On peut aimer l'orgueil lorsqu'il ressemble au  
[tien.  
Vas-tu de tes faits heureux pour dresser l'inventaire,  
Tu peux prendre à témoin les peuples de la terre,  
Et leur dire comment chez nous la Liberté  
Enfanta le Bonheur et la Fécondité !

## Devant le Palais de Justice

## LES FORCES ACTIVES DE LA NATION :

Regardez, éclipsant les merveilles antiques,  
Le Palais ériger ses splendeurs fantastiques ;  
Et, paternelle, solennelle,  
Monarque de granit et géant secourable,  
Verser sur nous le calme et l'ombre formidable  
De son front éternel !

## Hymne au Roi

## L'ASSEMBLÉE :

Mais chantons ! Hosannah, voici le Souverain !  
Canons, tonnez ; sonnez, cloches d'airain :  
Au ciel, où vont vos rudes harmonies,  
Portez pour Lui nos prières bénies !  
Et vous, ô Magistrats, dites les sentiments  
Que notre cœur éprouve ; et nos vœux, nos ser-  
[vements.  
Parmi les fondateurs du commun territoire  
En lettres d'or son nom brillera dans l'Histoire,  
Car Il a su donner plus qu'Il n'avait promis :  
La cause ? Amour de Dieu, du Travail, du Pays.  
E.-H. GILLEWYENS.

LES  
Humanités traditionnelles  
des siècles passés

## Suite.

Voilà comment on apprenait encore le latin à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ! Voilà comment fut élevé le petit-fils de Louis XIV ! Voilà comment ils entendaient les Humanités, ces hommes qui s'appellent Fleury, Fénelon, Huet, Montausier ! Voilà à quelle école ont été formés le Jésuite Pétau, l'oratorien Thomassin, le bénédictin Mabillon, Bossuet, l'aigle de Meaux et tant d'autres ! Voilà enfin ces Humanités traditionnelles *des siècles passés*, auxquelles, après Pie IX, Léon XIII voudrait nous ramener.

Il faut convenir qu'elles en sont loin, qu'elles ne leur ressemblent guère ces Humanités *des derniers siècles*, prônées encore aujourd'hui par plusieurs des nôtres, hélas ! comme l'idéal de l'éducation chrétienne, et qui ne connaissent « qu'un seul moyen d'amener nos humanistes à écrire et à parler le latin, c'est de leur faire étudier exclusivement ou quasi exclusivement les auteurs classiques païens... », « le latin classique du siècle d'Auguste ».

Et faut-il s'étonner que l'Eglise s'obstine à les rejeter, pour nous ramener à la vraie tradition catholique ?

Que pouvaient-elles bien produire en effet, et en réalité qu'ont-elles produit, ces Humanités ?

C'est là une question, que rien sans doute ne nous oblige à traiter et qui par les développements qu'elle comporte est de nature à allonger encore ce chapitre déjà trop long, mais sur laquelle cependant on nous permettra de faire digression, aucune autre n'étant plus propre à nous montrer la sagesse de l'Eglise en cette matière.

Que pouvaient donc bien produire ces Humanités ?

Mais ce que peut produire un système d'études qui se *neutralise* lui-même :

Un système d'études, qui pour apprendre à la jeunesse et surtout à la jeunesse cléricale à parler et à écrire la langue tout à la fois *sublime* et *simple*, la langue toute *spirituelle* de l'Eglise, à comprendre et à goûter « les chefs-d'œuvre de la science sacrée », ne lui permet d'étudier d'autre latin que le latin *académique* de Cicéron, d'autre langue latine que la langue toute *matérielle* des païens, d'autres chefs-d'œuvre que les chefs-d'œuvre de la science profane ;

Un système d'études, qui pour faire de nos jeunes gens et surtout de nos jeunes clercs des hommes, de vrais chrétiens, n'a pas de plus grand souci que de leur ôter des mains tous les auteurs où ils pourraient rencontrer la vérité pure ou la pure morale du Christ ;

Un système d'études, qui pour développer harmonieusement leurs facultés esthétiques, pour former leur goût, faire d'eux de *vrais* écrivains et de *vrais* orateurs, dans le sens chrétien du mot, ne consent à placer sous leurs yeux d'autres monuments du Beau que ceux de l'erreur ou de la corruption, à n'offrir à leur vive

imagination et à leur cœur si tendre encore que les tableaux trop souvent séduisants — quoique voilés — et les émotions trop souvent troublantes — quoique purifiées — d'une littérature sensuelle ;

Un système d'études enfin qui, théoriquement et pratiquement ne professant d'admiration que pour la belle Antiquité, aboutit fatalement à leur cheville, pour ainsi dire, dans l'âme cette absurde et désastreuse conviction, que si le Christianisme est le Vrai et le Bien d'après le catéchisme, il n'est pourtant pas le Beau d'après l'Esthétique, puisqu'il n'y a point d'autre Beau que le Beau antique, point d'autre idéal que l'idéal païen.

Que pouvaient bien produire semblables Humanités et en réalité qu'ont-elles produit ?

Comme nous l'avons vu, les Humanités anciennes, tout en perdant du terrain chaque jour, étaient restées prépondérantes jusque vers 1680. Basées sur l'étude combinée des deux littératures et sur la vraie conception de l'idéal chrétien, elles nous ont valu, en dépit de l'invasion toujours croissante des idées païennes, elles nous ont valu le XVII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire toute cette brillante pléiade d'auteurs, qui non seulement n'ont pas été surpassés, mais qui, il faut le remarquer, n'écrivaient pas avec moins d'élégance en latin qu'en français ; le XVII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire toutes ces générations de grands chrétiens et de familles religieuses, qui ont fait de cette époque, déplorable à certains égards, l'une des plus glorieuses encore de l'Église catholique.

Basées au contraire sur l'étude exclusive d'une littérature qui ne représente ni nos croyances, ni nos institutions, ni nos idées ni nos mœurs, basées sur une fausse conception de l'idéal, les nouvelles Humanités n'ont produit en somme que ce qu'elles devaient produire : le néant et la mort.

D'abord elles ont tué les études, elles ont tué le latin.

Cicéron, dans Rome, s'était créé une langue à lui, langue admirable, parfaite si l'on veut, mais conventionnelle et factice, *stylus artifex*, comme il l'appelait lui-même, et tellement raffinée que presque aucun de ses contemporains n'y sut atteindre. Ne disait-il pas lui-même qu'il n'y avait pas dans tout Rome six matrones capables de la parler purement ? N'est-ce pas un fait qu'à Rome et plus encore dans les provinces, la langue classique resta l'apanage d'un petit nombre

de sçavants ? Et n'est-ce pas tout de suite après lui que commença la décadence de la littérature romaine ?

Elle était morte depuis quinze siècles, cette langue de dilettante, quand les Renaissants imaginèrent de la ressusciter et de l'imposer à nos enfants ! Ces pauvres enfants ! Autant valait leur imposer le génie, le génie et l'héroïsme : qu'arrivait-il ? C'est que du jour où l'étude exclusive, l'imitation de ce latin inimitable devint générale, loin qu'il y eût encore des Cicérons en France, il ne s'y trouva plus personne pour parler et écrire latin. On dit que les Humanités sont mourantes : c'est une erreur, il y a beau temps qu'elles sont mortes, il y a beau temps que le latin est mort dans les classes, et c'est Cicéron qui l'a tué : c'était fatal.

(A suivre.)

L. GUILLAUME.

---

## LAMARTINE

---

Le monde des lettres a fêté, avec un enthousiasme unanime, l'anniversaire du pur poète que fut Lamartine. Parmi les manifestations diverses que cette commémoration littéraire a suscitées, il nous plaît tirer hors pair le numéro spécial que la « Revue des Poètes » a édité à cette occasion.

Imprimé sur beau papier, avec encadrements de couleur, le fascicule apparaît comme une petite merveille typographique. Quant au texte, c'est la plus belle gerbe de fleurs que la reconnaissance des siècles puisse offrir à la mémoire du grand poète. Les articles sont signés E. de Ribier, Faguët, des Essarts, de Bouchaud, et voisinent avec les charmantes poésies de Jacques Normand, Paysant, Vermenouze, Pimodan, etc. Plusieurs portraits du maître, et divers autographes, dont un de Lamartine lui-même, donnent à cette publication un attrait spécial. Enfin, l'administration de la Revue a eu la délicate inspiration d'instituer sur son héros un referendum, dont elle nous présente les principales réponses, signées de tous les grands noms de la littérature : c'était bien là le plus touchant hommage à rendre à la mémoire du chantre de *Jocelyn*. F. D.

---

## PRINTEMPS

---

### Petit poème en prose

---

Le printemps de votre vie a frappé, ce matin, à la porte entr'ouverte de votre âme candide ; un frisson de plaisir, doux

annonciateur, vous a dit votre complet épanouissement de jeune fille.

Prochaine est la saison où les arbres du verger s'enorgueilliront sous le nombre de leurs fleurs ; mais les corolles nuancées et pleines de parfums perdront bientôt leurs pétales qui, emportés par le vent inclement, tournoieront dans les airs, comme nos pensées dans un abîme.

Les petits oiseaux auront chaud dans leurs nids, et votre cœur revivifié battra plus fort dans votre poitrine ; l'accélération du mouvement engendrera la chaleur.

Votre chambre s'égayera sous les rayons du soleil de mai ; les senteurs printanières parfumeront l'éther ; votre haleine s'aromatisera ; vos jolis yeux fleuriront comme des bluets ou des myosotis ; votre visage s'épanouira et vos deux lèvres s'ouvriront comme le cœur des roses.

Ah ! que pour vous, il est loin, le soleil de l'automne ; le verger plein de fruits ; l'espace plein de tempêtes ; le lac couvert de replis profonds, comme ceux des fronts vieillissés ; les champs ensevelis par la neige, comme les crânes, sous les cheveux blancs !

Mais brève est l'illusion. Le rêve des dix-huit ans dure peu.

Le temps passe, voici l'été. Le soleil est plus ardent, ce sont les moissons ; le vent siffle plus aigre, gare à l'automne ! Fermez les yeux pour ne point voir la fin des choses, l'hiver qui s'empare de la nature !

Printemps charmant, tu ne dures que l'espace d'un sourire !

LOUIS DAUVÉ.

**Nous continuerons, dans le numéro de juin, la série de nos articles sur la LITTÉRATURE CANADIENNE.**

## Ronde de la vapeur

(Les couplets se chantent par les voyageurs, le refrain par les gardes et le personnel composant le train. — Cette ronde (ou plutôt ce jeu), bien comprise, sera fort divertissante. Et ce qui en fait l'avantage, c'est qu'on peut régler le nombre d'élèves qui y participent selon le désir et les circonstances).

Les voyageurs (montant en voiture) :

Vive à jamais la si belle  
Invention de la vapeur !  
Grâce à sa force éternelle  
La distance est sans valeur :  
Vive et vive la vapeur !

Refrain : { bis (Chuke, chuk, chuk, chuk,  
Chuke, chuke, chuke, chuk ;  
bis (Chuke, chuk, chuk, chuk,  
Chuke, chuke, chuke, chuk.

Par ell', la géographie  
D vient un voyag' d'agrément,  
Car d'Ostende en Italie  
Ell' n'vous fait fair' qu'un mouv'ment !

Dans tous les pays de la terre  
La vapeur tend ses réseaux,  
Et d' ses longs cris l'atmosphère  
Se déchire sur les eaux....

Le commerce et l'industrie  
Lui doiv'nt leurs plus beaux succès,  
Car de chaqu' contrée amie  
Ils emport'nt un peu d' progrès.

Cependant une autre force  
L'aura bientôt culbuté' :  
Cell' qu'à nous plaire s'efforce.  
Qu'on nomme électricité.

Néanmoins, c'est la première  
Qu'on vant' plus général' ment,  
Cell' dont on dit d'une voix fière :  
« C'est le flambeau du moment ! »

Vive à jamais la si belle  
Invention de la vapeur !  
Grâce à sa force éternelle  
La distance est sans valeur ;  
Vive et vive la vapeur !

THÉORIE. — Selon le nombre dont on dispose, deux enfants ou groupes représentent, l'un la locomotive, l'autre le tender. Ensuite, simulant chaque wagon, un enfant seul ou tout un rang d'enfants, dont celui de chaque extrémité tient dans sa main extérieure le bout d'un bâton ou d'une corde, dont l'autre bout est tenu par un second rang d'autant d'unités que le premier, qui le précède. A la suite du train, encore un enfant ou groupe, représentant le fourgon à marchandises. De chaque côté de la locomotive, un machiniste. A côté des compartiments, des gardes pour contrôler les coupons et pour crier les noms des stations qu'on passera.

A droite ou à gauche, une gare représentée par plusieurs enfants, formant carré en se donnant la main. Dans la gare, l'employé distributeur de coupons.

Les voyageurs, après avoir reçu leur ticket, se promènent ou s'arrêtent devant la gare, attendant le départ du train.

A l'arrivée de ce dernier, un garde crie à haute voix : « Les voyageurs pour J..., C..., H... en voiture ! » Ceux-ci entonnent le premier couplet, puis le chef de station donne un coup de sifflet auquel répond celui de la locomotive, et le train s'ébranle...

En débouchant à la gare terminus, les gardes crient un nom que l'on aura choisi ; par ex. : « Bruxelles-Midi, tout le monde descend ! »

En route, le train peut passer sous des tunnels formés par des enfants placés sur deux rangs se faisant face, et qui en formeront la voûte en élevant leurs mains ou des branches d'arbres. On peut ainsi former encore des clôtures, barrières, etc.

E.-H. GILLEWYSENS.

## L' « Homme des cathédrales »

Beaucoup de nos lecteurs ont sans doute entendu, dans les cercles et les salons artistiques, prononcer ce nom évocateur : l'Homme des cathédrales. Pour plusieurs cependant, ce vocable n'a qu'une saveur de mystère ; nous, qui avons eu la bonne fortune d'en goûter plus intimement les charmes, nous allons tâcher de satisfaire la légitime curiosité de ceux qui nous lisent.

Figurez-vous, amis, un de ces bons bourgeois, communier flamand ou maître bourguignon, qui, vers la trentaine, se soit endormi d'un sommeil léthargique ; supposez que ce sommeil ait duré jusqu'à nos jours et qu'une brusque secousse vient de réveiller le dormeur. Vous avez devant vous Mérovak, l'homme des cathédrales.

Son extérieur est bien du moyen âge : physiologie sympathique, chevelure abondante, visage grave et doux ; un long manteau lui tombe des épaules, l'enserrant complètement en ses plis majestueux. Lors de sa première visite à Bruxelles, il y a quelques six ans, la Belgique crut voir en Mérovak une sorte de maniaque atteint de la douce folie des clochers ; peu à peu pourtant, sa noblesse d'allures et d'idées imposa l'attention, la réflexion vint, et il fallut bien reconnaître que nous avions devant nous un homme supérieurement doué, qui passe au milieu de nos agitations sans que sa vie de rêve en soit le moins du monde éclaboussée. Heureux mortel, que l'énergie d'une conception a pu soustraire aux vilaines hypocrisies de notre existence terrestre.

Depuis plus de quinze ans, Mérovak parcourt la France et la Belgique, magnifiant partout ses *cités de rêve* en des conférences enthousiastes et réellement intéressantes. Nous avons pu applaudir, grâce à l'aimable invitation du conférencier, une longue suite de villes rêvées, cités de songe, présentées avec attrait, presque avec amour. De

jolies projections lumineuses encadrent ces évocations moyenâgeuses, illustrées çà et là de traductions musicales. Il est impossible de donner une idée exacte de ces séances, qui s'adressent plus à l'âme qu'à l'esprit ; nous en sommes sortis profondément émus, sincèrement enthousiastes d'un homme qui sacrifie à son idéal toute une vie, ou plutôt qui a fait de cet idéal sa vie propre au point de paraître parmi nous comme un échappé de la cour de Charlemagne ou un troubadour oublié par la Mort depuis Charles IX.

FR. DUFOUR.

## KHUSHPUR

Nous lisons dans l'*Etendard de St-François* l'intéressant aperçu que voici ; nous le livrons à nos lecteurs, certains qu'ils seront satisfaits de savoir comment l'énergie et le dévouement créent aux Indes des villages civilisés.

\*\*

La chrétienté de Maryabad, formée en avril 1893 de quelques familles catéchumènes, comptait en 1900 plus de deux mille âmes. Le fonds'était devenu insuffisant à nourrir convenablement tant de monde. De plus, écrit le P. Félix, « nous avons ouvert à Maryabad un orphelinat qui abrita bientôt plus de 100 garçons recueillis dans les districts de Najpur et de Rajputana, où sévissait la famine. Nous comptons monter une ferme-modèle indo-européenne dont ces enfants constituassent le personnel : il nous fallait donc du terrain. »

Le R. P. Félix fit aussitôt des démarches auprès du Gouvernement du Punjab pour obtenir la concession d'un territoire peu habité où il pût installer ses chrétiens de Maryabad. Il recommanda chaudement sa cause à S. Antoine et dès le mois de mars suivant (1900), il obtint la concession demandée : 2268 acres de terrain à partager entre les chrétiens. Le 10 juillet, jour fixé pour l'émigration, il quitta Maryabad à la tête d'une caravane de 1200 personnes, à travers une lande déserte, pour franchir en huit jours près de deux cents kilomètres.

« Curieux spectacle que cette longue théorie d'hommes, de bœufs et de chariots ! Les hommes portaient sur la tête, qui son lit plié, qui un sac de « farine à chapatis ». Les bœufs portaient leur paille hachée, et les chariots étaient bondés de femmes et d'enfants trop fatigués pour

endurer plus longtemps une marche forcée sous un soleil tropical.

Il me faudrait la plume d'un Tite-Live, pour décrire les difficultés, les ennuis, les embarras de ce voyage. Comme les Hébreux au désert, nombre d'indigènes découragés voulaient retourner à Maryabad.

Enfin, après huit jours de fatigues et de privations sans nombre, nous arrivâmes à cette terre, appelée maintenant « Khushpur ».

Voici l'aspect que présentaient alors les cabanes des rares indigènes établis sur le territoire de la future mission :



Huttes d'indigènes à l'arrivée du P. FÉLIX.

Le R. P. Félix se mit aussitôt à l'œuvre. Sous sa direction, les chrétiens se bâtirent des huttes qu'ils fortifièrent de leur mieux contre les attaques des Sanzis, tribu sauvage parcourant sans cesse ces régions pour dévaliser les caravanes.

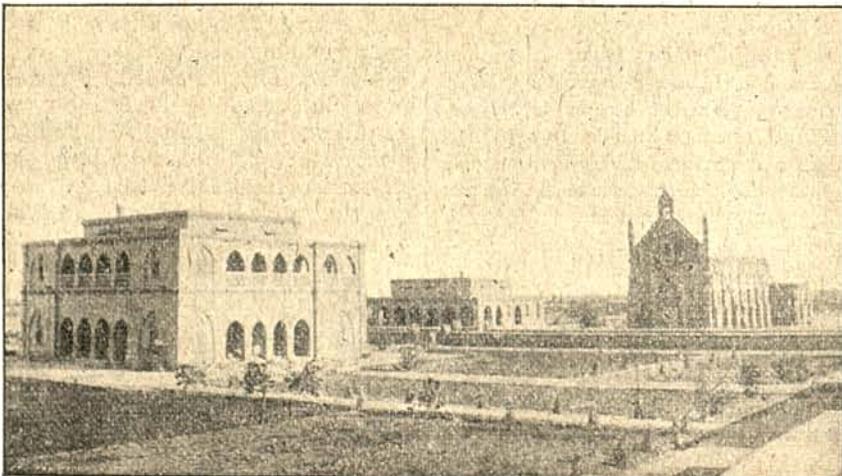
Le vaillant missionnaire, à Khushpur comme à Maryabad, fut à la fois architecte, manœuvre et maçon.

Quand Monseigneur Pelckmans, en février 1901, y amena la Révérende Mère Supérieure générale des Sœurs de Chaili de Gand, avec deux de ses Sœurs, ils

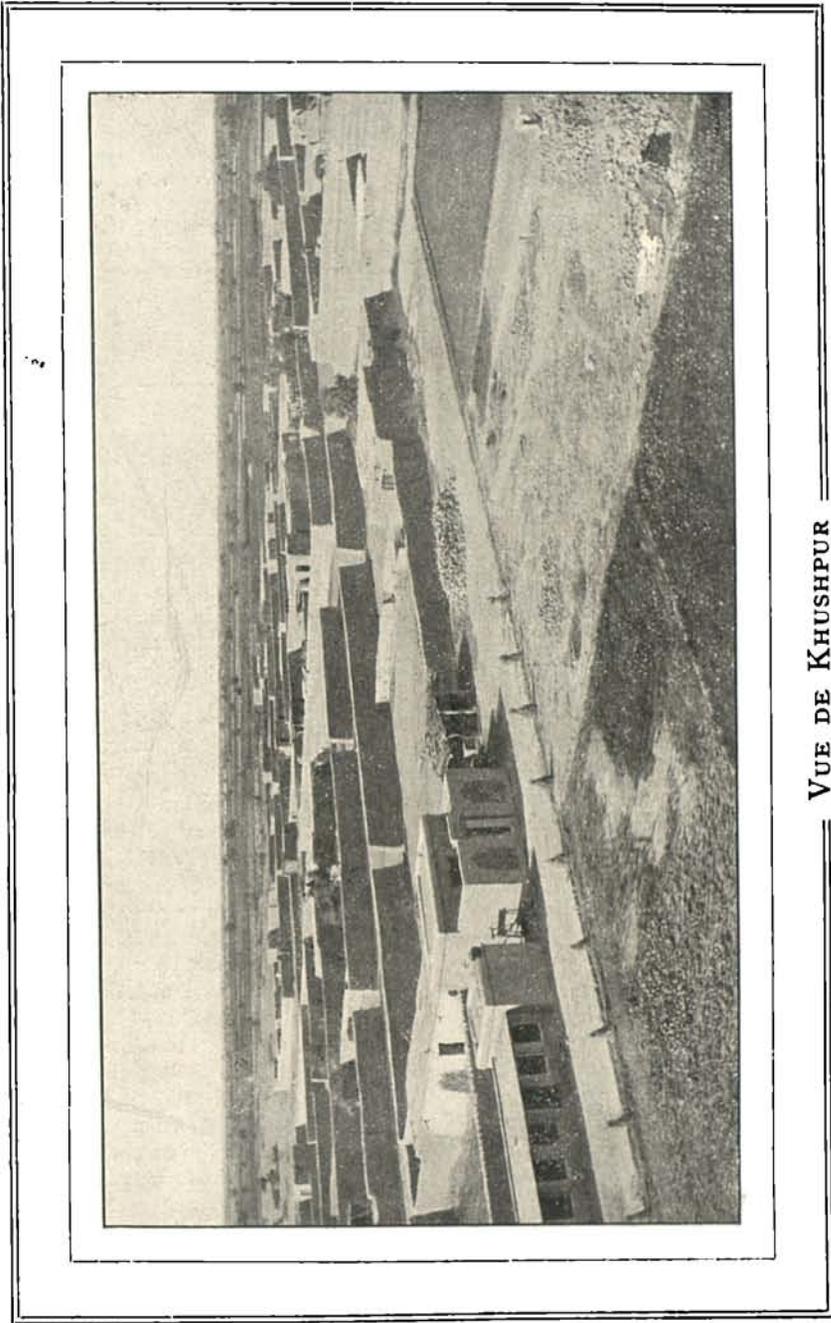
trouvèrent le nouveau village en voie de formation.

D'ici à peu d'années, écrivait alors Sœur E., Khushpur sera un village, sinon une petite ville modèle, dont le Père Félix a tracé le plan.

Les larges rues en sont déjà déterminées par des fondements de murs ; à l'intérieur de ces murs s'étendent des *compounds* (propriétés), chacun de quatre habitations, avec petite cour centrale pour les bestiaux.



Eglise, presbytère et couvent de Khushpur.



VUE DE KHUSHPUR



L'emplacement de l'église, du presbytère, de notre couvent est aussi délimité; le tout est magnifique d'espérance.»

Les espérances de Sœur E. sont aujourd'hui réalisées.

La transformation est complète. La « petite ville » existe. Toutes les industries y fleurissent. L'église, le presbytère, le couvent des Sœurs viennent d'être achevés.

Une récente lettre du P. Félix nous apprend qu'il construit en ce moment une grotte de Lourdes à Khushpur, en souvenir du jubilé de l'Immaculée-Conception. Le vaillant missionnaire voit dans la diffusion du culte de Marie immaculée le moyen le plus sûr de pousser l'œuvre des conversions aux Indes.

**Notre prochain numéro contiendra des notes concises et fort curieuses sur les fakirs de l'Inde.**

## LE MOIS LITTÉRAIRE

**N.-B. — Les ouvrages simplement annoncés seront analysés dans un prochain numéro.**

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent se procurer, à notre comptoir de librairie (commission), tous les livres et revues annoncés sous nos rubriques bibliographiques, et généralement tous livres et revues quelconques. Il leur suffit de nous envoyer, en un mandat postal, le montant de leur commande, augmenté des frais de port.

\*  
\* \*

*Alcool (1<sup>er</sup>) au Congo belge* et à Lagos. Broch. in-8<sup>o</sup> de 16 pages. Bruxelles, 1905, Imprimerie des Travaux publics.

Intéressante plaquette éditée par la *Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger*. Elle constitue un curieux plai-loyer comparatif en faveur du Congo belge.

\*  
\* \*

ANCIAUX (Ad.). — *La foi*. Brochure in-16 de 72 pages. Lyon, 1904, E. Vitte.

Prix: 0 fr. 30

Le présent opuscule explique ce qu'est un acte de foi.

Ces réflexions sont *simples*. Telle est peut-être leur grande force. Il suffisait de les trouver ou encore de les exprimer avec un bon sens aussi ferme que fertile en comparaisons rarement banales et en arguments *ad hominem* plutôt inusités. Ajoutons que l'auteur ne jette pas de la poudre aux yeux; au fond, son opuscule n'est que la mise en œuvre de thèses théologiques. Il ne saurait y avoir, à l'heure présente, de meilleur livre à propager.

\*  
\* \*

BASTIÉ (Maurice). — *La vie future* ou l'immortalité de l'âme devant l'opinion humaine. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 238 pages. Albi, 1903, H. Amalric. Prix: 2 fr.

Comme le dit très bien un confrère, le dogme de l'immortalité, s'il n'est pas toute la religion, en est du moins une partie intégrante, nécessaire, essentielle.

Cette simple indication nous donne la raison d'être de l'ouvrage du docteur Bastié. Certes on avait écrit avant lui maints traités profonds, où l'apologétique le disputait à la haute théologie; l'auteur a repris le sujet à un autre point de vue, et il s'est proposé d'établir l'indiscutabilité de ce dogme par la concordance de l'opinion humaine depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Dans ce vaste ensemble de preuves philosophiques, chaque peuple, chaque époque apporte son témoignage probant: l'Inde, la Chine, la Perse, l'Égypte, Rome et Athènes, l'Europe et l'Amérique, Zoroastre, Epicure, Cicéron, saint Augustin, Mahomet, et jusqu'à nos modernes penseurs, défilent tour à tour devant le lecteur.

De cet amoncellement grandiose d'opinions concordantes, la conclusion ressort irréfutable: l'âme est immortelle, et sa destinée n'est pas de ce monde.

Ne nous étonnons pas qu'un pareil travail ait été jugé digne, par l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Toulouse, de la plus élogieuse approbation.

\*  
\* \*

BAUNARD (Mgr). — *Ernest Lelièvre* et les fondations des Petites Sœurs des Pauvres. Un vol. in-12 de xvi-496 pages. Paris, 1905, Vve Ch. Poussielgue. Prix: 4 fr.

Un livre de Mgr Baunard est toujours appelé à faire sensation, tant le talent de l'écrivain sait y mettre de charme et de belle littérature. A ce double intérêt, le présent ouvrage en ajoute un troisième, celui de s'occuper d'une œuvre profondément sympathique à toutes les classes de la société, celle des Petites Sœurs des Pauvres. Qui n'a connu de près et admiré l'humble, mais héroïque dévouement de ces saintes filles, que ne répugnent ni la souffrance physique ni la misère morale!

Plus que tout autre, Ernest Lelièvre a contribué au développement de cette œuvre ; en trente-quatre années d'un apostolat infatigable, il a fondé plus de deux cents maisons de l'ordre. Toujours sur la brèche, il parcourt sans relâche la France, l'Angleterre, l'Ecosse, les Etats-Unis, la Belgique, l'Irlande, l'Espagne, l'Italie, semant partout sur son passage les établissements et les refuges de vieillards. De lui, le monde a pu dire qu'il passait en faisant le bien. Et quel bien ! Nous ne pouvons, en quelques lignes, en donner le plus léger aperçu : il faut lire l'ouvrage entier pour comprendre tout ce qu'un cœur d'apôtre peut amonceler de dévouement et embrasser de travaux.

Le livre de Mgr Baunard sera lu avec fruit par nos hommes d'œuvres, par nos femmes chrétiennes, auxquelles il instillera les ardeurs du zèle et l'abnégation du dévouement.

\*.\*

BONNET (Paul), etc. — *Les lois sur les associations* et le *Bulletin de la Société d'Education*. Un vol. in-8° de 160 pages. Paris, 1905, Société d'Education.

Prix : 1 fr. 50

Sous ce titre, l'opuscule que nous annonçons contient la substance entière de tout ce que le *Bulletin de la Société d'Education* a publié sur les lois des 1<sup>er</sup> juillet 1901, 4 décembre 1902, 17 juillet 1903, 7 juillet 1904 : 34 articles de comptes rendus des travaux préparatoires, ou de polémique ou d'interprétation ; 15 communications du Comité du contentieux de la Société ; 140 jugements de première instance, 114 arrêts de Cours d'appel, 78 arrêts de la Cour de cassation, 9 arrêts du Conseil d'Etat ou du Tribunal des conflits, enfin, brochure importante sur les *Sociétés et associations*.

Les définitions de l'établissement et de l'école, les matières de l'autorisation, de la fermeture, de la sécularisation s'y trouvent traitées à fond ; celle de la liquidation n'a pu être étudiée que dans la mesure où la jurisprudence encore peu abondante le permet, mais elle est bien utilement éclairée par l'analyse de toutes les décisions que les derniers Bulletins de 1904 ont données.

Une très complète table alphabétique, une table des arrêts et jugements classés par dates facilitent les recherches.

\*.\*

BOURGET (Paul) et SALOMON (Michel). — *Bonald*. Un vol. in-16 de XL-332 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie.

Prix : 3 fr. 50

*Souveraineté du point de vue sociologique, Philosophie et Sociologie expérimentales, Conception de*

*la Société, Tradition, Pouvoir, Famille et Hiérarchie sociale* : telles sont les rubriques sous lesquelles on a réparti, dans le présent volume, les pages les plus caractéristiques de Bonald. Un choix de *Pensées diverses* vient clore le recueil.

Le volume s'ouvre par une étude magistrale consacrée par l'auteur de *l'Etape* (dont la thèse est notoirement « bonaldienne ») au célèbre traditionaliste, l'un des maîtres de sa propre pensée. L'illustre romancier sociologue y montre comment Bonald, avant Auguste Comte, a construit sur les bases d'une philosophie expérimentale de l'histoire, une apologie positive du christianisme. Au cours de l'ouvrage, des notes, aussi objectives que possible, dues à la collaboration de MM. Paul Bourget et Michel Salomon, marquent le lien logique des idées et font ressortir leur parfaite actualité à notre époque de crise sociale, intellectuelle et religieuse. L'une de ces notes, consacrée à la question de *l'Origine du Langage*, a été rédigée par M. l'abbé Rousselot, l'éminent linguiste, directeur du laboratoire de Phonétique expérimentale au Collège de France.

Rien n'a été épargné, on le voit, pour rendre attrayante et profitable la lecture de ces pages, où la pensée de Bonald revit, aussi actuelle, aussi suggestive que celle d'un contemporain.

\*.\*

BRÉMOND (Henri). — *Newman*. Un vol. in-16 de xvi-280 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie. Prix : 3 fr.

Le cardinal Newman est une des grandes figures des temps modernes, chacun le sait ; il avait donc sa place marquée dans la collection de la *Pensée chrétienne* éditée par la maison Bloud. D'autant plus que Newman, avant d'être l'ardent protagoniste de la religion, avait passé lui-même par toutes les étapes d'une solide conversion. Son *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* est resté célèbre, parce qu'il répond complètement aux besoins, aux inquiétudes de l'âme contemporaine.

Il était donc utile de réunir en un volume, à côté de *l'Essai*, les principaux écrits de Newman relatifs à la vie du dogme, et nul mieux que M. Brémond n'était à même de mener à bien ce travail, qui exigeait une connaissance approfondie de la littérature anglaise.

Son travail est à recommander aux prédicateurs et aux théologiens, qui y puiseront une doctrine sûre, élevée, et merveilleusement adaptée aux nécessités du temps.

\*.\*

BRULÉ (Henri). — *La sainte Vierge et la France contemporaine*. Un vol. in-16 de 208 pages. Abbeville, 1905, F. Paillart. Prix : 1 fr. 50

Dans son état actuel de dépression morale, la France a certainement besoin de réconfort, et, à la fille aimée de l'Eglise, on ne pouvait en apporter de meilleur, de mieux approprié que le consolant tableau des prédilections de Marie pour cette terre classique de l'honneur et de l'héroïsme. En ce XIX<sup>e</sup> siècle, si fertile en attaques furibondes contre l'Eglise, la France a vraiment détenu le monopole des apparitions mariales : c'est ainsi que nous avons eu la célèbre médaille miraculeuse (1830) et N.-D. des Victoires ; puis les merveilles de la Salette (1846), de Pontmain (1871), de Pellevoisin (1876), et, couronnant le tout, les inoubliables manifestations de Lourdes (1858). Oui, vraiment, la France est la terre de prédilection de Marie, et nous devons savoir gré à l'auteur de nous avoir apporté cette parole réconfortante, ce mot d'espoir au milieu des ruines qui s'amoncellent autour de nous.

\* \*

CARTON DE WIART (H.). — *La cité ardente*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1905, Perrin et Cie. Prix : 3 fr. 50

Tous nos lecteurs ont présente à la mémoire l'admirable page où de Barante, en historien probe et consciencieux, nous retrace la bataille de Brusthem et l'héroïque dévouement des six cents Franchimontois. C'est cet épisode des vastes belges que M. Carton de Wiart a repris, en l'encadrant d'un récit romantique d'une grâce très captivante dans sa tragique grandeur.

L'épopée liégeoise, au moment où s'ouvre le récit, se déroule poignante et ensablantée ; Dinant est mis à sac, et le Téméraire rallie ses milices flamandes et bourguignonnes, pour les lancer contre la ville des princes-évêques. Voilà le décor grandiose où l'auteur a placé son idylle ; redire celle-ci serait la déflorer : elle est d'ailleurs d'une simplicité charmante. Nous préférons constater que le style de notre vaillant député est bien l'image, la reproduction de son âme, de son caractère, de ses ardeurs : il plaît par la vivacité, il charme par son harmonie imagée.

Plus encore que le style, nous avons admiré la connaissance intime du folklore liégeois dont l'auteur fait preuve dans son ouvrage ; nous ne soupçonnions pas en M. Carton de Wiart un folkloriste si érudit, et à ce point de vue son livre est une révélation. Il laisse à peine deviner les longues études qu'il a nécessitées ; et cette érudition est d'autant plus agréable qu'elle ne s'affiche pas avec ostentation : elle se contente d'ajouter discrètement au volume une note scientifique non sans valeur ni intérêt.

Ces quelques lignes suffiront, espérons-le, à engager nos lecteurs à passer une heure émue en compagnie de Josse de Strailhe et des compagnons de la Verte Tente.

\* \*

CHARAUX (Claude). — *L'Imitation de Jésus-Christ*. Un vol. in-16 de 338 pages. Lyon, 1905, E. Vitte.

Prix : 3 fr.

Il serait difficile de trouver du neuf sur l'auteur de *L'Imitation* ; de longs siècles ont accumulé à sa louange la plus grande somme d'éloges que jamais livre humain ait recueillie.

L'auteur du présent ouvrage s'est contenté de revoir scrupuleusement la traduction de Lamennais, la meilleure sans contredit du célèbre traité, en y joignant une introduction et des pensées du plus haut intérêt religieux. Il a eu également l'heureuse idée de compléter son travail, par l'intercalation des plus belles pages de Corneille, dont on connaît la traduction en vers. Nous avons ainsi en présence deux manières différentes pour une seule et même pensée ; et la comparaison que le lecteur peut en faire ne manque pas d'un réel intérêt.

\* \*

DE LYRIS (Joël). — *Le goût en littérature*. Un vol. in-16 de iv-222 pages. Avignon, 1905, Aubanel frères.

Prix : 3 fr.

Avec cet ouvrage, nous présentons à nos lecteurs les débuts d'une collection nouvelle que les éditeurs avignonnais vont lancer dans le monde lettré. Pour une entrée en matière, le sujet, avouons-le, ne pouvait être mieux choisi : le goût en littérature s'est tellement dévoyé depuis cinquante ans qu'il devenait franchement nécessaire de rappeler à la juste notion des choses nos jeunes générations littéraires.

Pour remonter le fatal courant qui nous entraîne, une parole forte s'imposait, et elle s'est fait entendre avec un à-propos surprenant. L'auteur, dont le pseudonyme cache une personnalité bien connue, possède un style incisif, mis au service d'idées nettes, pratiques. Il ne se perd pas en longs préambules : il va droit au but, écartant de son chemin toute dissertation inutile. Nature, objets, règles et culture du goût littéraire : voilà les quatre points qu'il traite avec une sobriété et une clarté très méritantes.

Son œuvre exige plus qu'une simple lecture ; il faut y revenir, savourer le détail, goûter l'originalité du fond et, après une sérieuse méditation, en accepter les conclusions en les accompagnant d'un ferme propos de revenir aux saines données de la littérature vraiment digne de ce nom.

\* \*

EYMEY (Antonin). — *Visions d'espoir*. Un vol. in-16 de viii-312 pages. Lyon, 1904, E. Vitte. Prix : 3 fr.

Le sous-titre de l'ouvrage : *A travers un siècle de lutttes* nous indique suffisamment la genèse du sujet ; au moyen des grands faits de l'histoire,

l'auteur, en une série de conférences, s'attache à démontrer que l'Eglise, toujours en butte aux tracasseries de ses ennemis, a triomphé partout et toujours.

Les rois se sont mesurés à l'Eglise; Napoléon Ier, Napoléon III, Victor-Emmanuel l'ont tour à tour attaquée : ils ont été vaincus. Les bourreaux, aux quatre coins du monde, ont amoncelé des hécatombes de martyrs, et de leur sang l'Eglise a revêcu, plus glorieuse. Les lois à leur tour l'ont vinculée par leurs exigences rigoristes : l'Irlande en a souffert, le Kulturkampf a sévi en Allemagne, et là encore le triomphe de l'Eglise fut complet, écrasant pour ses persécuteurs.

Aussi l'alleluia que l'auteur pousse dans sa huitième conférence couronne éloquentement ces visions d'espoir. Le Christ a toujours vaincu ses ennemis, et la persécution présente réserve à l'Eglise une victoire nouvelle, plus éclatante que toutes les précédentes.

\* \* \*

FOVEAU DE COURMELLES. — *L'année électrique*, électrothérapique et radiographique. Un vol. in-16 de 360 pages. Paris, 1904, Ch. Béranger.

Prix : 3 fr. 50

Le quatrième volume de l'*Année électrique* est particulièrement intéressant. En plus des chapitres purement techniques et industriels qui ont reçu leur développement ordinaire et complet, certains faits et découvertes ont été très étendus. C'est ainsi que l'*hygiène et la sécurité électriques* que traite tous les ans l'auteur en un chapitre documenté est d'actualité par la catastrophe fameuse du Métropolitain de Paris, de retour si parfaitement évitable, comme maints accidents de locomotion électrique. Le *radium et les corps radio-actifs* sont traités magistralement sous forme de monographie la plus complète qu'on ait faite, avec leurs propriétés physiques, chimiques, thérapeutiques, leurs théories, enfin tous les progrès et toutes les applications les concernant. La *radiothérapie* qui a fait sensation en 1903 par des cures bruyantes d'une affection incurable, le cancer, y démontre sa puissance déjà ancienne et sa réalité, grâce aux travaux sérieux de 112 auteurs de tous pays et surtout américains. La *photothérapie* continue ses cures de lumière. L'auteur, bien entendu, apporte en ces amas de travaux, sa quote-part personnelle, scientifique et médicale, de tout premier ordre, parmi les nombreux et actuels chercheurs.

Nous ajouterons que toutes les branches de l'activité électrique, *appareils nouveaux, traction électrique, lumière, chauffage, signaux, télégraphie avec ou sans fils*, y sont, comme tous les ans, résumés avec la plus grande clarté, la compétence voulue, une impartialité absolue et la précision parfaite.

\* \* \*

GASSER (A.). — *Conférence sur l'Eglise et ses relations avec l'Etat*. In-16 de 30 pages. Gray, 1905, G. Roux.

Excellente brochure, à répandre à profusion dans nos classes moyennes. En peu de pages, l'auteur y épuse son sujet de main de maître : chaque mot porte et conclut.

La brochure est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande (avec timbre pour le port) à l'auteur, à Mantoche (Hte-Saône).

\* \* \*

GIBIER. — *Le catholicisme dans les temps modernes*. Deux vol. in-16 de VIII-596 et 576 pages. Paris, 1904, P. Lethielleux. Prix : 8 fr.

Voici l'un des rares livres, pour ne pas dire le seul, qui depuis longtemps nous ait enthousiasmé. Certes, on écrit beaucoup de bonnes choses : nombre d'ouvrages plaisent les uns par le style, les autres par les idées ; mais combien empoignent leurs lecteurs ? Combien se font relire ? Combien !

M. Gibier est un de ceux qui se font relire. D'abord l'auteur est *homme de grande notoriété*, et son nom sonne très haut dans le clergé de France. Ensuite il est *homme de style* : il a une façon personnelle, originale, tout à fait neuve, de présenter ses idées, qui nous rappelle la classique concision de Tacite ou de Tite-Live. Enfin, et surtout, il est *homme d'idées* ; penseur profond et méthodique, il expose avec sobriété toute la vie catholique d'un siècle, celui qui vient de s'écouler. Il nous présente, dans son premier volume, l'histoire de la religion depuis le concordat : les faits se pressent sous sa plume, attendant à l'évidence le vide des doctrines antireligieuses et antisociales du temps. Le second volume s'attache surtout au côté social de la question : nous y trouvons l'Eglise en action, dans ses œuvres de constructions matérielles, dans ses œuvres de sanctification et d'apostolat, dans ses œuvres d'enseignement.

Nous le répétons : M. Gibier nous a donné le plus beau panégyrique qu'il soit possible d'édifier à l'honneur de l'Eglise.

\* \* \*

GROSSE-DUPERON (A.). — *Le duché de Mayenne*. Un vol. in-8° de 212 pages. Mayenne, 1904, Poirier frères.

M. Grosse-Duperon s'est acquis une belle réputation d'historien et d'archéologue par ses nombreux travaux sur l'ancien duché de Mayenne. Le présent ouvrage nous fait connaître un aveu daté du 11 avril 1669. Nos lecteurs savent tous ce qu'était un aveu au moyen âge : sous ce vocable, les hommes de loi désignaient une sorte

d'inventaire détaillé que les grands propriétaires terriens adressaient à leur suzerain régulier.

Celui que nous avons sous les yeux est signé : Armand de Mazarin, fils du célèbre cardinal dont le nom remplit à lui seul toute une époque de l'histoire de France ; et il est adressé au roi lui-même. Il est difficile de se faire une idée exacte de la fortune colossale que représente cet aveu, et sa publication prouve une chose bien évidente, c'est que Mazarin n'avait pas perdu son temps pendant qu'il détenait le pouvoir. C'est une véritable page historique que nous livre M. Grosse, agrémentée de nombreuses notes et appendices excessivement intéressants.

Ce travail fait honneur à son auteur, dont il nous permet d'apprécier une fois de plus la haute compétence ; en même temps, il constitue une précieuse contribution à l'histoire générale du duché de Mayenne, histoire dont l'importance n'échappe à personne.

\* \*

JACQUINET (M.). — *Quelques considérations sur notre temps*. Un vol. in-16 de 364 pages. Paris, 1905, Perrin et Cie.

Prix : 3 fr. 50

On a dit de ce livre qu'il faisait réfléchir et aidait à réfléchir ; nous le répétons à notre tour, croyant trouver dans cette formule le meilleur éloge de l'auteur.

L'ouvrage aborde de multiples sujets : le vrai et le faux en matière de liberté, de progrès, d'égalité et de religion, les degrés de culpabilité et la répression en justice, le livre et le journal, l'esthétique littéraire, les traditions scolaires, etc. Nous ne partageons pas complètement les idées de l'auteur sur divers points, notamment dans ses appréciations sur la controverse religieuse ; certains détails exigeraient même les plus expresses réserves.

L'impartialité nous fait un devoir de signaler néanmoins de nombreux aperçus pleins de justesse. Il faut retenir notamment le chapitre relatif à la culpabilité et à la répression : M. Jacquinet y expose sa façon de penser, très exacte d'ailleurs, sur l'indulgence malsaine des tribunaux actuels, et sur les théories spécieuses de l'innocentation à outrance ; le régime pénitentiaire s'est trop humanisé, par suite de la fausse philanthropie qui distingue notre siècle.

Très intéressant également le chapitre qui traite du livre et du journal.

\* \*

LANGLADE (Émile). — *A travers la haine*. Poèmes dramatiques. Un vol. in-16 de 144 pages. Paris, 1904, de Rudeval.

Prix : 2 fr.

Il pourra paraître étrange à quelques-uns, le titre de ce livre. Chanter la haine ! Est-ce bien là le rôle de la poésie ?

Nous nous étions fait, nous aussi, ces réflexions ; nous avons lu l'ouvrage jusqu'au bout et... nous l'avons relu. Pourquoi ? D'abord parce que l'œuvre de M. Langlade nous a reposé de ces mille productions mièvres, banales, qui inondent le marché de la librairie ; ensuite, parce que l'auteur, sans viser au poème épique, a bâti de toutes pièces une série de tableaux vivants, sentis, empoignants, et qu'il les a placés dans le vigoureux décor des temps primitifs ; enfin, et surtout, parce que son vers nous ramène aux grandes traditions classiques, par sa facture soignée et exempte de ces sottises licencieuses que les décadents ont trop malheureusement mis à la mode.

Oui, nous avons relu l'ouvrage, et cette seconde lecture nous a fait plus de plaisir encore, parce que nous avons senti plus intimement le souffle ardent du poète, parce que nous avons pénétré jusqu'au fond son énergie et sa puissance. L'œuvre de M. Langlade mérite toutes nos félicitations, et nous les lui adressons vives et sympathiques.

\* \*

LECLERCQ (H.). — *Les Martyrs*. Tome III : Julien l'Apostat, Sapor, Genséric. Un vol. in-16 de CCXXIV-422 pages. Paris, 1904, H. Oudin. Prix : 3 fr. 50

Nous n'avons pas eu la bonne fortune de pouvoir lire les deux premiers volumes de la remarquable collection de dom H. Leclercq sur *les Martyrs* ; nous le regrettons d'autant plus que la lecture du troisième volume nous a captivé d'un bout à l'autre ; pendant plus de 600 pages, l'intérêt ne se dément pas une minute, et le livre se ferme sans avoir causé la moindre fatigue.

L'entreprise de dom Leclercq est un vaste recueil de pièces authentiques sur les martyrs depuis les origines du christianisme jusqu'au xxe siècle. Elle formera donc une sorte de pendant aux *Acta Sanctorum*, qu'elle complètera d'heureuse façon. Dire quels travaux, quelles recherches longues et fatigantes, quelles investigations patientes aux quatre coins du monde le savant bénédictin a dû s'imposer pour mener à bien une œuvre aussi colossale, ne nous semble pas possible. Rien que pour ce troisième volume, relatifs aux règnes de Julien l'Apostat, de Sapor et de Genséric, l'auteur a colligé et traduit des centaines d'actes recueillis en Italie, en Asie Mineure, en Perse, à Carthage et ailleurs. Cette longue suite de documents est précédée d'une introduction d'abord, où dom Leclercq nous parle des pères de l'archéologie : dom Ruinart, J.-B. de Rossi et Edmond Le Blant ; d'une longue préface ensuite, où sont réunies, en une sorte de panorama général, les données historiques que nous possédons sur la chrétienté militante aux ive et ve siècles.

Voici le cas, ou jamais, d'appliquer l'adage devenu célèbre : c'est un travail de bénédictin.

\* \* \*

MERCIER (Félix). — *Guide pratique et juridique du contribuable*. Un vol. in-8° de 224 pages. Beauvais, 1904, Avonde et Bachelier. Prix : 1 fr. 60

Le contribuable français est écrasé par l'impôt ; tous nos lecteurs se rappellent les diagrammes allégoriques parus dans diverses publications, où nous voyons les citoyens des principaux Etats courber l'épaule sous la masse comparative des impôts à payer. Le Français y occupe une place d'honneur, par la charge effrayante sous laquelle il disparaît.

Il était donc bon que le contribuable sût au juste à quelles redevances il est ou non assujéti. C'est ce que l'auteur a entrepris de faire ; son ouvrage sera consulté avec profit par tous, riches et pauvres, grands et petits. Et cette consultation sera utile et sérieuse, car la doctrine est sûre, chaque point particulier étant appuyé par les *décisions motivées des diverses juridictions compétentes*. Nous soulignons ces mots à dessein, car ce point a bien son importance, puisque les divers arrêtés cités ont établi de façon définitive la jurisprudence spéciale des matières traitées.

Ayant en main cet ouvrage, le contribuable n'a plus le droit de se plaindre, s'il est imposé injustement.

\* \* \*

NEULLIÈS (B.). — *Le secret de Rita*. Un vol. in-16 de 288 pages. Abbeville, 1905, F. Paillart. Prix : 2 fr. 50

Une jeune orpheline, que la nature a douée des dons les plus précieux de l'âme et du cœur ; un tuteur austère, dont l'intégrité froide et sévère fait une sorte d'épouvantail pour son entourage ; voilà les deux personnages. L'attrante douceur de l'enfant fait des miracles autour d'elle ; peu à peu elle s'insinue dans la vie du rigide docteur, et, sans s'en rendre compte, les deux cœurs se mettent à battre à l'unisson. Après mille déchirements pénibles, la bonté triomphe et... il y a deux heureux de plus sur la terre.

L'idylle est simple, vous le voyez ; l'auteur a mis dans son roman tant de chasteté, tant de liliace candeur (et il faut l'en féliciter, car nous ne sommes plus habitués à pareille délicatesse de sentiments), que la lecture en devient excessivement attrayante. Nous nous trouvons ici loin de ces élucubrations tapageuses, trop souvent malpropres, que l'on décore pompeusement du titre de roman psychologique ; nous ne nous en plaignons pas, puisque cela nous donne l'occasion de recommander chaudement à nos lectrices une œuvre pure, morale et bien écrite.

\* \* \*

*Paillettes d'or*. Tome IV. Un vol. in-16 de VIII-664 pages. Avignon, 1905, Aubanel frères. Prix : 4 fr. 75

Fidèles à leur devise : « Semons de bonnes pensées, nous récolterons de bonnes actions, » les *Paillettes d'or* continuent, depuis 1868, à jeter partout la bonne et saine semence de la plus édifiante piété. Faire l'éloge de ce recueil nous paraît superflu, après les milliers de témoignages encourageants qui lui sont sans cesse adressés de l'épiscopat universel et du monde catholique tout entier. S. S. Pie X a tenu à joindre à son tour son approbation à celles de ses prédécesseurs, et le bref du 16 avril 1904 a corroboré pleinement les appréciations unanimes des pasteurs et des fidèles.

Comme ses aînés, le tome IV est luxueusement édité par la maison Aubanel ; chaque page est illustrée d'un superbe équerre de A. Bassan, gravé par A. Paris. L'ouvrage en revêt un cachet gracieux et riche à la fois : c'est un attrait de plus pour cette belle et intéressante collection.

\* \* \*

PAUL (P.-Carl). — *Die Mission in unsern Kolonien*. Drittes Heft : Deutsch Südwestafrika. Un vol. in-16 de 168 pages. Dresden, 1905, C.-L. Ungelenk. Prix : 2 fr.

Bien que ce petit ouvrage n'ait aucune prétention scientifique, il n'en renferme pas moins d'intéressants détails sur l'Afrique allemande du sud-ouest. C'est ainsi que nous y trouvons un exposé très clair de l'histoire des missions évangéliques dans la colonie noire, exposé qui nous conduit jusqu'aux événements actuels ; çà et là, l'auteur a groupé de curieuses données ethnographiques sur les peuplades étudiées, et nous pouvons suivre à la piste, pour ainsi dire, la genèse et les développements de la récente insurrection des Herreros, qui coûte à l'Allemagne de lourds sacrifices d'argent et d'hommes.

\* \* \*

TONNA-BARTHET (M.). — *Juana de Arco*. Los dos procesos. Un vol. in-16 de 368 pages. Barcelona, 1904, Juan Gili. Prix : 3 fr. 50

Il est assez remarquable qu'au moment même où les Thalamas français couvrent de boue la mémoire de Jeanne d'Arc, l'étranger élève des monuments glorieux en l'honneur de la douce héroïne de Domrémy. Le contraste est trop frappant pour qu'il soit nécessaire d'en dégager les conclusions.

Avec un véritable luxe de détails historiques, l'auteur rétablit comme qui dirait la sténographie des deux procès de Jeanne d'Arc : le premier, celui qui lui intenta l'infâme Cauchon, qui

mit ses rancunes personnelles à la solde de l'Angleterre ; le second, qu'entreprit le pape Calixte III et d'où sortit la réhabilitation de la « bonne Lorraine ».

De cette œuvre de haute portée, l'héroïne française sort auréolée d'une éclatante lumière, prélude des honneurs que l'Eglise lui réserve en la plaçant sur les autels.

\*\*\*

TURINAZ (Mgr). — *La perte de la foi*.  
In-8° de 38 pages. Nancy, 1905, Crépin-Leblond.

Sous forme de lettre pastorale, Mgr Turinaz, l'éminent évêque de Nancy, a livré à ses diocésains une magistrale étude sur la perte de la foi et les causes qui détruisent cette vertu dans les âmes et dans les peuples. Parmi ces causes, le grand prélat relève surtout l'orgueil, l'indifférence en matière de croyances, les absorbantes préoccupations des intérêts matériels, l'immoralité sans cesse croissante de l'esprit moderne, les mauvaises lectures, sans oublier la franc-maçonnerie, l'ennemi juré de l'Eglise.

La grande autorité de Mgr Turinaz nous parle de tout cela avec une sûreté de vues et une vigueur de langage bien appropriées aux défaillances des temps présents. Puisse ce beau document produire d'abondants fruits de rénovation sur la terre de France.

\*\*\*

TYSZKIEWICZ (Joseph). — *Histoire du 17<sup>me</sup> régiment de cavalerie polonaise*.  
Un vol. in-4° de 100 pages. Cracovie, 1904, Anczyz et Cie. Prix: 15 fr.

On s'est plaint, et à juste titre, dans les sphères militaires et autres, de n'avoir pas jusqu'ici une histoire complète des corps étrangers au service de la France. Il y a là pourtant une initiative digne de tenter plus d'un historien. En attendant que nous soyons en possession de ce travail, nous devons saluer toutes les contributions séparées à ce grand œuvre ; à ce titre nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs l'ouvrage du comte Joseph Tyszkiewicz, relatant les hauts faits du 17<sup>me</sup> régiment de cavalerie polonaise, qui, sous le commandement du comte Michel Tyszkiewicz, aïeul de l'auteur, se distingua sous le premier Empire.

Les documents mis au jour par l'écrivain polonais sont relativement peu nombreux ; ils suffisent néanmoins pour établir indiscutablement le rôle glorieux de ce corps pendant les campagnes de 1812 à 1815. La plupart de ces documents sont russes ou polonais ; l'auteur, qui manie la langue française très agréablement, les a traduits à notre intention, donnant ainsi à son œuvre un sérieux caractère historique.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul mérite de son travail ; outre une impression soignée sur papier de grand luxe, l'ouvrage est illustré de superbes aquarelles signées Gembarzewski, qui en font une œuvre documentaire de tout premier choix. Nous ne pouvons que joindre nos humbles félicitations aux éloges mérités que l'auteur a reçus de plumes plus autorisées.

## NOUVEAUTÉS

ANIZAN. — *Georges Bellanger*. Un vol. in-8° de 406 pages. Paris, 1904, Bureau de l'Union des œuvres. Prix : 3 fr.

BENTZON (Th.). — *Le château de Bois-Vipère*. Un vol. in-16 de 296 pages. Paris, 1905, A. Hatier. Prix : 3 fr. 50

CAPELLE (Edouard). — *Aux Indes*. Broch. in-8° de 36 pages. Paris, 1904, V. Retaux. Prix : 1 fr.

JORAN (Théodore). — *Université et enseignement libre*. Un vol. in-16 de 236 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie. Prix : 2 fr. 50

LE MAY (Pamphile). — *Fables*. Un vol. in-16 de 168 pages. Montréal, 1903, Granger.

LE MAY (Pamphile). — *Les gouttelettes*. Un vol. in-16 de 232 pages. Montréal, 1904, Beauchemin. Prix : 5 fr.

LONGHAYE (G.). — *Dix-neuvième siècle*. Tome III. Un vol. in-16 de 448 pages. Paris, 1905, V. Retaux. Prix : 3 fr. 50

MAZEAU (Henri). —  *Hélène de Jaurias*. Un vol. in-16 de xviii-366 pages. Paris, 1905, V. Retaux. Prix : 3 fr. 50

NICOLAY (Feinand). — *Questions brûlantes*. Un vol. in-16 de 346 pages. Paris, 1905, V. Retaux. Prix : 3 fr. 50

RASTOUL (Amand). — *Les Templiers*. Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie. Prix : 0 fr. 60

RÖTHLISBERGER (Ernst). — *Südamerikanische Streitfragen*. Broch. in-16 de 54 pages. Berne, 1904, Bächtler et Co.

SMITH (Vincent-A.). — *The early history of India*. Un vol. in-8° de 388 pages. Oxford, 1904, Clarendon Press. Prix : 17 fr. 50

VEUILLOT (Eugène). — *Louis Veillot*. Tome III. Un vol. in-8° de iv-602 pages. Paris, 1904, V. Retaux. Prix : 7 fr. 50

VITTOZ (Ed.). — *La prose de nos écoliers*.  
Un vol. in-8° de 80 pages. Lausanne,  
1904, Payot et Cie. LECTOR.

## Carnet musical

### LES CONCERTS

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la séance de piano de M. Joseph WIENIAWSKI a été l'un des beaux succès de la saison. La réputation du maître avait attiré, le 6 avril, à la Grande Harmonie, tout ce que Bruxelles compte de dilettanti et d'amateurs de belle musique : la salle était bondée d'un public choisi, désireux d'applaudir une fois de plus l'artiste qu'il aime.

Du talent de M. Wieniawski, nous ne pouvons rien dire que nous n'ayons dit antérieurement déjà; les saisons précédentes, nous avons eu le plaisir et le bonheur de donner sur ce point notre appréciation motivée : nous n'avons rien à y retrancher, loin de là, après l'audition du 6 avril. Venu pour ovationner la virtuose, nous avons été captivé, cette fois encore, par le charme de douceur et de poésie qui se dégage de son jeu habile ; et, si la *Fantaisie* de Schubert fut interprétée d'admirable façon, nous avons été impressionné davantage par le *Perpetuum mobile* de Weber : il serait difficile d'exprimer tout ce que le maître y a mis de grâce, de délicatesse.

Tout le concert du reste s'est ressenti de cette communion sympathique du pianiste au public, et réciproquement. Le premier, emporté par son âme artistique, semblait oublier le monde qui l'entourait pour s'élever aux plus hauts sommets du grand art ; le public, subjugué par cette puissance d'expression, rendait au virtuose, en applaudissements prolongés, les sensations intimes et sereines qu'il en recevait. Ce fut une soirée inoubliable, et nous n'avons qu'un seul reproche à faire, très timidement, à M. Wieniawski : c'est d'avoir réduit à une seule le nombre de ses auditions annuelles ; le public bruxellois aimerait pourtant lui faire fête plus souvent.

\*.\*

Nous avons eu, le 18 avril, à la Grande Harmonie, les débuts d'une jeune pianiste, Mlle Olga MILES ; débuts retentissants, accompagnés d'un brillant orchestre, sous la direction de Emile Agniez, le sympathique professeur du Conservatoire.

Nous voudrions pouvoir louer sans réserve, mais la critique impartiale ne doit pas borner son rôle à tresser des couronnes ; elle doit, de temps à autre, indiquer aux jeunes talents les écueils à éviter. Il nous a paru que Mlle Miles a visé un peu haut pour une première audition ; le manque d'entraînement, en musique comme en toutes

choses, expose à des mécomptes et l'exécutant est à la merci du moindre défaut de mémoire : la jeune artiste en a fait la pénible expérience.

Ceci ne veut pas dire que Mlle Miles manque de talent ; loin de là. Elle possède au contraire un beau tempérament, un jeu fin et délié, un mécanisme plein de promesses ; son *Nocturne* de Chopin était parfait de grâce délicate. Mais les morceaux de grand style exigent une longue et minutieuse préparation ; ici, la pianiste ne parvient pas à se débarrasser d'une trop grande rigidité d'expression : le jeu n'est pas assez souple, et, de ce fait, devient monotone. Ce défaut d'ailleurs, nous en sommes persuadés, disparaîtra rapidement dès que l'artiste sera aguerrie contre les premières émotions d'une audition publique ; débarrassée de ce petit défaut, l'exécution sera parfaite.

\*.\*

Le public bruxellois attendait avec impatience le concert KUBELIK ; le violoniste tchèque nous arrivait précédé d'une telle réputation, que le monde musical en était fort intrigué. C'est que nous entendons si souvent la critique célébrer, en style épique, les mérites douteux de ses favoris, que nous devenons presque sceptiques à son endroit.

Par extraordinaire, la réputation de M. Kubelik n'a pas été surfaite ; jeune encore (il aborde à peine la 25<sup>me</sup> année), il est réellement un maître du violon. Sur un instrument docile, il exécute les tours de force les plus déconcertants, et cela avec aisance, sans morgue aucune. Car l'artiste est modeste, chose assez rare parmi ses pairs pour être signalée. Son talent, nous le répétons, est au-dessus de tout éloge ; il nous a paru fort complexe : le mécanisme est prodigieux, capable de dérouter Paganini lui-même ; le son est pur, d'une délicatesse merveilleuse, secondé par un poignet sûr de lui-même. Nous avons trouvé tout cela dans l'*Ave Maria* de Schubert, et le *Rêve d'enfant* de Schumann.

Le concert de Beethoven nous a semblé moins bien ; l'artiste, tout entier à son mécanisme, paraît n'accorder qu'une trop faible part à la compréhension artistique. Le temps corrigera d'ailleurs ce petit défaut.

L'orchestre des Nouveaux Concerts, sous la direction de M. Declune, a vaillamment appuyé le grand artiste. Il nous a donné plusieurs pages déjà entendues cette saison : l'ouverture de *Léonore* et les *Dances slaves* (de Dvorak).

Belle soirée, qui n'a qu'un défaut, celui de n'avoir pas de lendemain.

### COMMUNIQUÉS

On nous prie d'annoncer le Récital de Violon que donnera M. MAX DONNIER, avec le gracieux concours de Mlle Angélique KEYSER, à la Salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf, le jeudi 4 mai, à 8 1/2 heures du soir. FR. DUFOUR.









# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** La littérature canadienne (Fr. Dufour). — Paul et Lucie, *scène* (E.-H. Gilleywytens). — Les humanités traditionnelles, *suite* (L. Guillaume). — Memento culinaire (Tante Louise). — Au pays des Fakirs (R. F. Martin). — Récréation. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Une visite à l'Institut royal des sourds-muets. — Le coin des rieurs. — Nos œuvres. — Le mois littéraire (Lector). — A propos des fêtes jubilaires. — Revue des revues.

## La littérature canadienne

En novembre 1904, un intéressant ouvrage de M. Charles ab der Halden (*Études de littérature canadienne française*) nous a fourni l'occasion de parler à nos lecteurs des lettres françaises au Canada. Nous y avons fait connaissance avec de Gaspé, Crémazie, Gérin-Lajoie, Fréchette, Paré, Beauchemin, et tant d'autres dont le brillant talent a largement contribué à réhabiliter l'ancienne colonie française.

Nous nous occuperons aujourd'hui d'un écrivain plus moderne, plus actuel aussi, puisqu'il est encore en pleine vigueur de production. Nous avons nommé Pamphile Le May.

L'œuvre de M. Le May comprend trois séries bien distinctes : la poésie, la prose, les pièces de théâtre. Cette œuvre littéraire du poète-romancier, revue avec le plus grand soin, refaite en partie même, est en cours de réédition ; pour avoir une idée complète du cycle parcouru par l'auteur, nous ne pouvons donc mieux faire que d'analyser ses ouvrages, au fur et à mesure de leur réapparition : c'est ce que nous nous proposons de faire, s'il plaît à Dieu ... et aux éditeurs.

Voici d'abord un charmant petit volume de *Fables* (1), où le continuateur d'Ésope, de La Fontaine, de Florian développe à plaisir ses aptitudes de fin psychologue et de critique judicieux.

L'idée maîtresse du volume paraît être

(1) LE MAY (Pamphile). — *Fables*. Troisième édition. Un vol. in-16 de 168 pages. Montréal, 1903, Granger. Prix : 2 fr.

la préoccupation de rappeler aux grands, aux puissants, aux riches, que leurs frères moins bien doués méritent autre chose que leur mépris ou leur dédain. Si les classes dirigeantes forment la tête du monde, les travailleurs en sont les bras, et M. Le May, avec sa verve ingénieuse, se charge de le leur faire savoir. Chacune de ses fables mériterait d'être retenue, tant elles contiennent de leçons morales délicatement amenées.

Voici, par exemple, la condamnation de la vanité, dans *Les deux épis* :

Deux épis de froment, sortis du même germe,  
Et que le champ fauché gardait sur son tapis,  
Causaient un soir entre eux, comme font les épis.  
L'un était haut et droit. Il disait que la ferme

Devait être fière de lui ;

L'autre se montrait plus candide ;

Il s'inclinait toujours et cherchait un appui.

L'un était plein, l'autre était vide.

Souvent le vaniteux est sot ou dépourvu ;

Vertueux ou savant n'aime pas d'être vu.

Quelle leçon, en huit vers ! C'est clair, concis : pas d'emphase, pas de verbiage inutile ; rien que des idées nettes, fortes, forçant la conclusion. Cette énergie d'expression nous ramène aux plus belles productions des fabulistes arabes Louqmâne et Haïqar.

Lisons encore cette charge de l'envieux (*Lionne et Laie*) :

Une laie entraînant ses petits au ruisseau

Rencontre une lionne avec un lionceau.

Un seul.

« Que je vous plains, ma chère,

Dit-elle avec dérision ;

Rien qu'un petit !...

— Rien qu'un, fait la royale mère,  
Mais ce petit est un lion ! »

Connaissez-vous pareil coup de fouet ?

Nous nous en voudrions de ne pas  
citer, pour finir, l'admirable fabliau inti-  
tulé : *La Harpe et la Girouette* :

Une harpe pendait aux branches d'un ormeau.  
Près de là, sur un toit, au milieu du hameau,

Un girouette de tôle  
Jouait fidèlement son rôle,  
Tournant peut-être aussi souvent  
Qu'on le fait en jouant le nôtre.  
Chose étrange, le même vent  
Fit chanter l'une et gémir l'autre.

Vents du ciel : deuils, soucis, chagrins où nous  
[tombons,  
Irritent les méchants et font chanter les bons.

Nos lecteurs tireront d'eux-mêmes les  
conclusions. Ces quelques extraits, choi-  
sis au hasard de la lecture, leur donneront  
meilleure idée du psychologue que nos  
indications nécessairement incomplètes.

\*  
\* \*

À côté du fabuliste, nous avons le  
poète. *Les Gouttelettes* (1) forment le  
premier volume de la réimpression dont  
nous parlions tantôt.

Il est entièrement composé de sonnets :  
sonnets bibliques, sonnets évangéliques,  
sonnets religieux, sonnets rustiques,  
histoire, philosophie, politique, amour,  
sport. On le voit, l'auteur a abordé de  
nombreux sujets, et toujours avec un  
talent très personnel d'adaptation. Le  
grand écueil, celui qui arrête le plus sou-  
vent les sonnettistes et enlève tout charme  
à leurs ouvrages, c'est la monotonie ; il  
n'est pas aisé d'écrire des centaines de  
piécettes sans tomber dans des redites,  
sans recourir aux mêmes tours poétiques.

Un premier mérite de M. Le May, est  
d'avoir, à force de soins, évité cette ter-  
rible monotonie ; du premier au dernier,  
ses sonnets sont attrayants, d'une lecture  
facile et agréable ; et, quel que soit le  
sujet traité, aucun d'eux n'est la répétition  
du voisin. Une seconde qualité, celle que  
nous avons déjà rencontrée dans les  
Fables, c'est la clarté ; l'auteur ne sacrifie  
pas aux sottises manies des décadents, dont  
le style embrouillé n'a d'autre raison  
d'être que de cacher le vide des idées sous  
des mots alambiqués et souvent grotes-

(1) LE MAY (Pamphile). — *Les Gouttelettes*.  
Un vol. in-16 de 232 pages. Montréal, 1904,  
Beauchemin. Prix : 5 fr.

ques. Enfin, il nous plaît d'attirer l'atten-  
tion sur la facture même du vers : le Par-  
nasse a dû se réjouir, en voyant un poète  
acadien appliquer dans toute leur rigueur  
les pures règles du rythme, de la cadence,  
de la rime. Et nous aussi, nous nous en  
réjouissons d'autant plus qu'à notre épo-  
que de décadence littéraire, il est rare de  
rencontrer, sous une seule plume, tant de  
mérites réunis.

Avant de clore ce rapide aperçu, que  
nos lecteurs nous permettent une sorte de  
leçon de choses ; nous allons mettre sous  
leurs yeux deux des beaux sonnets du  
maître, laissant à leur initiative d'y trou-  
ver l'application de nos idées.

### Jouet divin

Des outils étaient là : ciseaux, compas, bédane...  
Joseph, à l'établi, ciselait un coffret  
Pour y mettre l'encens que Nazareth offrait  
Sur l'autel des parfums, devant le pontife Ilane.

L'aïeule est dans un champ qu'on moissonne.  
[Elle glane.  
Jésus travaille aussi, tout pensif, le pauvre !  
Il s'arrêtait souvent. On eût dit qu'il souffrait  
De voir les copeaux d'or se tordre sous la plane.

La Vierge s'approcha. Son grand œil bleu  
[songeait.  
Elle demande enfin : Quel est donc cet objet  
Que votre main novice, ô mon Jésus, façonne ?

Le doux enfant, penché sur son morceau de bois,  
Répond en même temps que l'outil d'acier sonne :  
C'est un jouet divin. — Il faisait une croix !

### Le Lis

Des nuages, planant comme des vols d'autour,  
Ombraient des pans de ciel et des coins de  
[pelouse.  
Nazareth regardait, souriante et jalouse,  
Ses filles vers le puits s'en aller tour à tour.

Attendant de l'époux le fidèle retour,  
Sur la pierre du toit veillait la chaste épouse.  
Judas, qui devait être un jour parmi les douze,  
Jouait avec Jésus sur les prés d'alentour.

Un lis dans la verdure ouvrait son blanc calice.  
L'Enfant-Dieu lui sourit. L'autre, dans sa malice,  
S'en va de son pied nu froidement le briser.

Et Jésus, tout chagrin de ce plaisir farouche,  
Prend la fleur et la porte à sa divine bouche...  
Le lis garde toujours le parfum du baiser.

*Les Gouttelettes* seront le dernier ouvrage  
de M. Le May : c'est du moins ce que le  
poète nous annonce. Pour notre part,  
nous le regrettons, car des œuvres aussi  
bien écrites ne sont jamais trop nombreu-  
ses.

(Reproduction interdite). FR. DUFOUR.

**PAUL ET LUCIE**  
OU  
**l'École buissonnière**

## SCÈNE

Paul fait l'école buissonnière. C'est ainsi que le calepin au côté, la casquette dans le cou et les mains dans les poches, il est arrivé sans le savoir au pays de l'ombre, dont il a lu naguère l'édifiante histoire.

Sa sœur, le calepin à la main, le suit dans ses pérégrinations.

En route, ils admirent la végétation luxuriante et s'arrêtent pour chanter, après le colloque suivant :

PAUL.

Je crois, Lucie, que le temps que nous aurons mis à nous égarer ne sera pas tout-à-fait perdu ; nous avons devant nous un paysage magnifique.

LUCIE.

En vérité, ce ne serait pas dommage, Paul ; voilà bientôt deux jours que nous errons çà et là, sans pouvoir retrouver le chemin de la maison. Et tu sais que nous n'avons plus rien pris depuis hier soir, sauf les quelques noisettes que nous avons cueillies au bois, ce matin... Ah ! si j'avais pu deviner ce qui allait nous arriver !

PAUL.

Qu'aurais-tu fait ?

LUCIE.

Je n'aurais certes pas quitté maman comme ça tout de suite... car je suis sûre qu'elle doit être inquiète... Pauvre petite maman, va !... Qu'allons-nous encore devenir, si nous ne trouvons une nourriture convenable ?

PAUL.

De la nourriture convenable ! Mais nous en trouverons ! Nous mangerons des fruits... des légumes, que diable !

LUCIE.

C'est cela !... des fruits, des légumes et des racines, sans doute ?

PAUL.

Pourquoi pas, si elles sont bonnes ?

LUCIE.

Mais nous ne sommes pas des sauvages, encore moins des Robinsons, voyons !

PAUL.

Ce qu'on n'a jamais été, on peut le devenir. Il n'y a rien de difficile à faire le Robinson ; avec un peu de courage et de

patience, cela marche tout seul. D'ailleurs, je ne crois pas que ce soit le moment de pleurnicher, ni de gémir... Et puis, cela ira mieux demain... Pensons plutôt au plaisir que nous goûtons en ce lieu enchanteur : aux fleurs qui parfument, aux oiseaux qui chantent... et chantons avec eux...

LUCIE, rassurée par les paroles de son frère.

Tu as raison, Paul ; je ne suis pas sérieuse. Demain... demain... Oui, chantons avec les oiseaux !

DUO.

Ah ! le beau pays que voici !

Vrai, l'on s'y croirait en Cocagne ;

PAUL. — Petite sœur, }  
LUCIE. — Petit frère, } de la campagne

N'aimes-tu pas le calme aussi ?

LUCIE.

Certainement, que j'aime le calme de la campagne ; et sa beauté m'émerveille maintenant à tel point, que je voudrais toujours y rester. Les plaisirs qu'on y goûte sont autrement meilleurs que ceux de la ville.

DUO.

Aux papillons on fait la chasse,

On maraude dans les jardins,

Et l'on s'endort parmi les foin ;

N'est-ce pas mieux qu'aller en classe ?

Ils continuent leur course vagabonde ; et, tout en formant un bouquet avec les fleurs qu'ils cueillent, ils se livrent aux petites ténérités suivantes :

LUCIE.

Je t'écoute, que cela vaut mieux que de moisir entre quatre murs, surtout avec une maîtresse aussi ennuyeuse que la nouvelle !

PAUL.

Quant à moi, j'avouerai que le professeur m'assomme plutôt, tout simplement.

LUCIE.

Et puis, ces heures de cours ; ces longues heures, interminables...

PAUL.

Et ces observations qu'on nous fait à tout propos ; comme si nous ne savions pas aussi à quoi nous en tenir, nous autres !

LUCIE.

Et les récréations trop courtes, donc ?

PAUL.

Parlez-moi de ça, mam'zelle ! Encore si c'était tout, mais il reste tant de choses à dire !... C'est d'ailleurs bien pour cela que de :

## DUO.

J'étude, j'en ai plein le dos !  
Vive l'école buissonnière !  
On court, on saute à sa manière ;  
Et quand on veut, l'on a repos !

\*  
\* \*

Sur ces entrefaites passe une troupe d'enfants qui portent sur le dos et la poitrine des inscriptions, blanches sur fond noir, variées selon le cas, et disant les unes : curieux, gourmand ; les autres : bavard, etc. Le groupe, comme ceux qui suivront, sera conduit par un nègre, représenté par un plus grand élève qui, le fouet ou un bâton à la main, les pourchassera comme un bouvier son troupeau. Les enfants, qui s'avancent au pas, entrent en scène par la gauche, en font le tour, et sortent du côté opposé en chantant :

## CHŒUR.

Bavards et gourmands,  
Curieux sans nombre,  
Grossissez nos rangs  
Au pays de l'ombre !

Paul et Lucie se regardent, stupéfaits d'abord ; puis suivent des yeux les enfants qui s'éloignent.

LUCIE, se décidant à parler.

Eh bien, Paul, que penses-tu de cela ?

PAUL.

Qu'il est triste, Lucie, d'être ainsi accouré ; et que c'est naturellement leur vice qui en est la cause. Ils n'avaient qu'à mieux marcher... Mais j'entends un chant nouveau dans le lointain, et... (*regardant par les coulisses*) ...je vois une troupe d'enfants qui vient vers nous...

\*  
\* \*

Un 2<sup>e</sup> groupe passe. Ce sont les petits voleurs, les médisants et les batailleurs. Ils portent comme coiffure une casquette ronde en toile grise comme en portent les disciplinaires ; et, sur la poitrine et le dos, l'inscription de leur vice. Ils ont les mains liées devant eux au moyen de grosses cordes et chantent :

## CHŒUR.

Voleurs, médisants,  
Batailleurs sans nombre,  
Grossissez nos rangs  
Au pays de l'ombre !

Paul et Lucie se regardent, l'air inquiet ; puis rompant le silence...

LUCIE.

Paul ?

PAUL.

Hein ?

LUCIE.

Ne crois-tu pas que... si nous retournions ?...

PAUL (*embarrassé*).

Tu n'y penses pas, voyons ! Comment t'y prendrais-tu ?

Lucie (*soupirant*).

C'est vrai, nous sommes... perdus.

PAUL.

Et en admettant que nous ne le soyons pas, comment expliquerais-tu à maman notre équipée ?

LUCIE.

Je l'avais oublié !

PAUL.

Et papa qui nous gronderait sévèrement, et qui nous mettrait sans nul doute au pain sec et à l'eau !...

LUCIE.

Je ne veux pourtant pas rester ici, moi !

PAUL.

Ni moi non plus, Lucie ; mais que faire ?

LUCIE.

Efforçons-nous donc de retrouver le chemin, et allons demander pardon à nos chers parents ; car je suis sûre qu'ils nous pardonneront.

PAUL (*non tout à fait convaincu*).

C'est possible, mais je ne le pense pas. (*A suivre.*)

E.-II. GILLEWYTENS.

## LES

Humanités traditionnelles  
des siècles passés*Suite.*

Les Humanités des derniers siècles ont fait pis que tuer le latin ; elles ont tué l'esprit chrétien et cela n'a pas demandé grand temps. Il faut entendre, déjà au XVI<sup>e</sup> siècle, les doléances ou plutôt les cris d'épouvante poussés par les premiers Renaissants, par les chefs du mouvement eux-mêmes, du jour où ils purent voir leurs doctrines à l'œuvre et constater les résultats de leurs premiers essais. Il faut entendre le fougueux humaniste L. Vivès, alors professeur à Louvain, déclarant qu'il n'est pas douteux pour tout homme de bon sens qu'une éducation chrétienne ne peut être faite qu'avec des auteurs chrétiens, à *Christianis christiane*, quitte à y adjoindre avec précautions un certain nombre d'auteurs

païens ; un Guillaume Budée, à Paris, écrivant à François 1<sup>er</sup> qu' « il est urgent d'opérer une réforme dans l'enseignement, en faisant passer l'étude des lettres chrétiennes avant celle des auteurs païens. S'il en est autrement, nous périrons, car nous oublierons la sagesse chrétienne » ; un Alde Manuce, le typographe de Léon X, éditant lui-même un choix de poètes chrétiens, pour réparer le mal qu'il avait fait ; un Erasme de Rotterdam, écrivant contre les Cicéronisants de son temps et contre lui-même cet admirable ouvrage intitulé *Ciceronianus*, où il montre les suites désolantes de l'étude et de l'imitation exclusives de Cicéron et défend sous toutes ses faces et avec les arguments les plus saisissants toute la thèse moderne des *Classiques chrétiens*.

Il n'y a pas jusqu'au sceptique Montaigne, qui ne s'émeuve de l'infiltration des idées païennes : « A la mode de quoi nous sommes instruits, dit-il, ce n'est pas merveille si les escoliers et les maîtres *n'en deviennent pas plus habiles*, quoiqu'ils s'y fassent plus doctes... On nous a choisi pour notre apprentissage, non les livres qui ont les opinions les plus saines et les plus vraies, mais ceux qui parlent le meilleur grec et latin ; et parmi ces beaux mots, *on nous a fait couler les plus vaines humeurs de l'antiquité*. »

Au milieu du siècle suivant, les Humanités nouvelles, comme nous l'avons vu, n'avaient envahi encore qu'un certain nombre d'établissements et le mal n'avait pas encore atteint le gros de la nation. Mais quels ravages déjà ! Écoutons à ce sujet un des religieux de ce temps-là, le P. Dumas : « Non, dit-il, il ne faut attribuer le mal qui grandit à vue d'œil et qui menace le monde de catastrophes inconnues ni à la décadence naturelle des choses humaines, ni à l'ambition des princes, ni à l'insubordination des peuples. La cause en est dans l'éducation de la jeunesse éclairée, mise longtemps en contact avec l'antiquité profane. *C'est l'avis des hommes les plus graves de notre temps*. »

Mais si déjà au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, au début en quelque sorte des nouvelles Humanités, on pouvait constater de pareils résultats, qu'en fut-il le jour où, favorisées par l'esprit du temps, elles en vinrent à s'imposer partout, à régner partout en souveraines absolues ? C'est ce qui arriva, comme on sait, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, alors qu'à l'exception

de l'Université de Paris, qui seule continua à résister, quoique faiblement, on vit toutes les congrégations enseignantes, Oratoriens, Jésuites, Bénédictins, Doctrinaires, Dominicains, etc., se jeter résolument dans le mouvement : les uns, comme les Oratoriens, trop inclinés déjà depuis longtemps au commerce exclusif de la belle Antiquité, les autres, comme les Jésuites, séduits aussi sans doute, — qui ne l'était, au moins un peu, dans ce temps-là ? — mais poussés avant tout par le zèle et par la conviction qu'il fallait à tout prix s'emparer de ce courant devenu irrésistible et travailler à le diriger pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Ah ! certes, l'entreprise était noble et si elle eût pu être réalisée, elle l'eût été par ces vaillants. Jamais, en effet, corps enseignant ne mit au service de la jeunesse autant de talent, de science, de vertu, de dévouement, d'habileté, de ressources de tout genre. Comme autrefois Élisée s'étendit, pour le ressusciter, sur le cadavre du fils de la Sunamite, bouche contre bouche, yeux contre yeux, mains contre mains, ainsi les Jésuites s'étendirent sur le cadavre des Humanités païennes, mais moins heureux que le Prophète, ils ne le ranimèrent pas : on ne ressuscite point ce qui n'a jamais eu vie ; ils eurent beau faire, la mort acheva son œuvre.

Les anciennes Humanités nous avaient donné le XVII<sup>e</sup> siècle, les nouvelles nous donnèrent le XVIII<sup>e</sup>, c'est-à-dire le siècle le plus honteux peut-être qu'ait connu l'histoire, le XVIII<sup>e</sup> siècle, où par respect pour le bon goût, les prêtres cessèrent de lire les Pères et les prédicateurs de citer la Vulgate ; le XVIII<sup>e</sup> siècle, où dans ce beau ciel de France qui avait vu briller naguère avec tant d'éclat les Pétiau, les Thomassin, les Mabillon, les Bossuet et tant d'autres, n'apparaît plus, même à l'horizon, une seule grande figure chrétienne ; le XVIII<sup>e</sup> siècle où l'infâme Voltaire est, en face de Jésus crucifié, le roi des intelligences et des âmes ; le XVIII<sup>e</sup> siècle, le siècle de la boue et du sang, le siècle de Satan.

Il n'y avait pas encore trente ans que les Pères et les autres auteurs ecclésiastiques avaient été officiellement et définitivement expulsés de toutes les maisons religieuses ; il n'y avait pas encore trente ans que le programme absolument sécularisé du P. Jouvency avait été adopté à peu près partout comme le vrai programme de l'enseignement chrétien

moderne, quand un des Pères Jésuites les plus illustres du temps, le P. André, l'auteur de *l'Essai sur le Beau*, écrivait à M. Larchevêque, répétiteur au collège des Jésuites à Rouen : « Je vous plains, lui dit-il, non pas tant d'être un écho, que d'être un écho de sottises et d'être gagé pour apprendre à des enfants des fadaïses qu'il faut oublier pour être honnête homme. *Est-ce que jamais on n'ouvrira les yeux sur l'éducation de la jeunesse?* »

C'était en avril 1715.

Et au mois de septembre de la même année, écrivant à l'abbé de Marbeuf : « Je suis touché au dernier point, dit-il, quand je vois ce nombre infini de jeunesse chrétienne, qui ne vient au collège pour se former l'esprit au bon goût et le cœur à la vertu, n'en sortir qu'avec un esprit faux, superficiel et souvent ou plutôt presque toujours, avec un cœur perverti par les maximes toutes païennes qu'ils y ont apprises. Enfin j'ai partout remarqué avec la plus grande compassion pour les enfants qu'on y élève, qu'il n'y a ni ordre, ni suite, ni ombre de bon sens, surtout dans la philosophie qu'on leur enseigne. C'est une chose étrange et pourtant incontestable : le premier pas que doit faire un enfant au sortir du collège pour devenir honnête homme, c'est d'oublier tout ce qu'on y apprend. »

Où en était cet enseignement dans toute la France soixante-dix ans plus tard, à la veille de la grande révolution ? Voici ce qu'en écrivait en 1785 un autre membre de la Compagnie alors dissoute, le P. Grou, auteur d'ouvrages ascétiques qui font encore autorité aujourd'hui : « Notre éducation est toute païenne. On ne fait guère lire aux enfants dans les collèges et dans l'enceinte des maisons, que des poètes, des orateurs et des historiens profanes... Je ne sais quel mélange confus se forme dans leurs têtes des vérités du Christianisme et des absurdités de la Fable, des vrais miracles de notre religion et des merveilles ridicules racontées par les poètes, surtout de la morale de l'Évangile et de la morale humaine et toute sensuelle des païens. Je ne doute pas que la lecture des anciens, soit poètes, soit philosophes, n'ait contribué à former ce grand nombre d'incrédulés qui ont paru depuis la Renaissance des Lettres. Ce goût pour le Paganisme, contracté dans l'éducation publique ou privée, se répand ensuite dans la société. Nous ne sommes point idolâtres, il est vrai ; mais nous ne sommes chrétiens qu'à l'ex-

térieur, si même la plupart des gens de lettres le sont aujourd'hui, et dans le fond nous sommes de vrais païens et par l'esprit et par le cœur et par la conduite. »

Il nous serait facile de citer vingt autres témoignages, mais à quoi bon et quel témoignage particulier vaudrait à côté de celui de tout un peuple qui ne croit plus, à côté du témoignage de cette Révolution de 93, qui, cinq ans après, aux noms tant célébrés dans les collèges de Brutus, d'Harmodius et d'Aristogiton, fonda par le fer et par le feu ce que nous appelons la liberté, et sur nos autels profanés dressa, pour les adorer, les statues toutes vivantes des Dieux et des Déeses de la belle Antiquité ?

(A suivre.)

L. GUILLAUME.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage aux tomates*  
*Sarcelles rôties*  
*Oufs plat Omer-Pacha*  
*Salade russe*

\* \*

Sarcelles rôties — Vider, flamber et barder les sarcelles, les cuire à la broche, feu vif. Servir avec croûtons beurrés et citrons.

\* \*

Oufs plat Omer-Pacha. — Garnir les plats d'oignons hachés fondu au beurre. Casser les œufs dans cette fondue. Saupoudrer de parmesan râpé et faire cuire au four.

\* \*

Salade russe. — Cuire à l'eau salée haricots verts, petits pois, haricots blancs, asperges, navets fins. Egoutter. Ajouter truffes et olives. Assaisonner, travailler beaucoup.

TANTE LOUISE.

## AU PAYS DES FAKIRS

FAKIR OU « SADHU »

Tous nos lecteurs ont entendu parler des Fakirs, ces Brahmanes hindous, célibataires ou divorcés, voués à une vie de

contemplation et d'extraordinaire pénitence. Un vrai Fakir ou « Sadhu » ne possède rien, ni maison ni argent, ni même un lit. Son vêtement n'est qu'un ample morceau de gros drap destiné à le garantir de la chaleur aussi bien que du froid. Ce sont des ascètes terribles à eux-mêmes. Ils font de leur vie un tourment perpétuel. Mais — car il y a un mais — loin de se cacher, eux et leurs extravagantes mortifications, comme les Pharisiens de l'Évangile, ils tiennent à être vus et admirés par leurs semblables. L'on voit communément un ou plusieurs Sadhus au « Mandar », c'est-à-dire au temple hindou.

J'avais remarqué deux Sadhus assis devant le « Mandar », occupés à fumer leur « Charas ». Nombre d'Hindous les entouraient, empressés à leur fournir l'inférial mélange.

En ce moment, rien de tout cela. Un Sadhu seulement. Il m'aperçoit, se dresse d'un bond et vient me prier de visiter « Sadhu Gian » (1), son confrère malade.

Je le suis.

Le malheureux Fakir gisait sur la terre nue, sans autre couverture qu'un misérable drap noir. Je lui tâte le pouls. Il brûlait de fièvre. Je l'examine plus attentivement. Pas de doute. Le malade était



GRUPE DE FAKIRS OU DE « SADIUS » AVEC LEUR CHEF.

A quelques pas de notre station, s'élève précisément un temple. Là, nous voyons souvent des Sadhus assis auprès de leur misérable feu, entourés de quelques dévots qui leur apportent à boire et à manger. On leur fournit surtout du « Charas », mélange végétal aromatique que fume le Fakir en vue des effets étourdissants et anesthésiques, de l'ivresse spéciale et de l'abrutissement qu'il produit.

Sa pipe de « Charas » fumée, le Sadhu s'endort profondément et se met à rêver à haute voix. Le « Charas » digéré, il s'éveille et il lui en faut aussitôt une nouvelle pipe.

#### MALADIE D'UN FAKIR

Un jour, vers le soir, j'allais visiter les pestiférés de Sahowala. L'avant-veille,

atteint de la peste. Je lui donne un médicament destiné à calmer la soif terrible qui le dévore, et lui adresse quelques bonnes paroles, dans l'espoir de lui faire connaître notre Dieu. Hélas ! il ne comprend pas. « Je reviendrai demain matin, dis-je à l'autre Fakir, Sadhu-Gian a la peste. »

Le lendemain, Sadhu-Gian était seul. L'autre l'avait tout simplement abandonné sans secours ni consolation. Et tous ces Hindous qui l'entouraient la veille, se prosternaient devant lui et le vénéreraient comme saint ? — Disparus, chacun de son côté, dès qu'ils avaient appris la terrible nouvelle.

Je le soulageai de mon mieux, sans parvenir davantage à me faire écouter

(1) Gian, lettré, savant.

par le moribond. Je crus néanmoins pouvoir lui administrer sous condition le saint baptême, et bien que j'en eusse, je dus à mon tour l'abandonner à son malheureux sort. Les rares visites que la prudence me permit encore de lui faire, furent sa seule consolation. Après quatre jours d'horribles souffrances, il rendit l'esprit. Celui-ci, m'ont dit les Hindous, émigra aussitôt dans le corps d'une créature inférieure. J'étais navré. Personne n'avait assisté le malheureux dans ses derniers moments : les Hindous, hélas ! ne brillent point par le cœur.

#### SES FUNÉRAILLES

Phénomène étrange ! Les indigènes qui s'étaient éloignés avec horreur de leur « Sadhu » malade, ne craignaient plus du tout la contagion après sa mort. Aussitôt son trépas constaté, on en avait porté la nouvelle à une communauté de Sadhus vivant à deux milles de Sahowala. Et dès le lendemain de grand matin, trois « Sadhus » étaient arrivés pour procéder aux funérailles de leur confrère. Une foule extraordinaire avait envahi le « Mandar ». On décide d'enterrer le défunt assis, accroupi sur les talons et de l'ensevelir dans... le sucre ! On se met aussitôt à l'œuvre, qui pour chercher du sucre, qui pour creuser la fosse. Celle-ci doit mesurer un mètre cube environ. Le corps raidi est étendu au soleil pour le rendre malléable. Tordu, tiré de tous côtés, « Maître Sadhu » se trouve bientôt dans la position requise. On le descend dans la fosse. On lui étale les bras et le menton. On le coiffe d'un pot cassé et l'on dépose à ses pieds une cruche de lait et une cruche d'eau. Enfin on remplit la fosse de sucre jusqu'au dessus de la tête du défunt. Cent kilos de sucre au moins sont sacrifiés à ce jeu. Quelques pelletées de terre, un maigre tumulus, et c'est fait.

La foule s'écoula. Pour moi, je tombai à genoux auprès du pauvre tertre. Et je priai le Dieu des miséricordes d'avoir pitié de l'âme du malheureux « Sadhu » : il avait tant souffert avant de mourir ! Dans sa bonne foi sans doute, il honorait de son mieux le Seigneur selon qu'on lui avait appris à Le connaître et à Le servir !

Comme le prouve ce récit, les Hindous ont beaucoup de respect pour leurs « Sadhus » défunts. Seulement, le Gouvernement anglais, apprenant l'abandon où le pauvre homme avait été laissé, a jugé

qu'ils n'en avaient point assez pour leurs « Sadhus » vivants et a interdit aux Fakirs de s'établir désormais à Sahowala.

(L'étendard de St-François)

R. F. MARTIN,  
missionnaire de Sahowala.

## RÉCRÉATION

### Métagramme

Qui me fait, dans mes filets s'engage  
Pour devenir nouveau personnage ;  
De mes cinq pieds, qu'on change l'un d'eux,  
Je désigne un duvet floconneux,  
Ou quelqu'un dont le ministère  
Est la culture de la terre.

\*  
\*\*

### Charade

Qui fait mon premier la probité blesse ;  
Mon second vers le ciel monte et se dresse ;  
Mon tout est un exercice d'adresse.

\*  
\*\*

### Réponses au dernier numéro :

#### Mots en losange

P  
U R I  
P R U N E  
I N N  
E  
\*  
\*\*

Enigme : *Ongle.*

## Carnet musical

### LES CONCERTS

Notre dernière chronique se fermait par un regret, celui de n'avoir pas de lendemain à l'audition magistrale du violoniste KUBELIK à l'Alhambra. Au moment où paraissait le fascicule de mai, le célèbre virtuose annonçait un récital à la Grande Harmonie ; inutile de dire que tout ce que Bruxelles compte de dilettante s'y donna rendez-vous. C'est devant une salle archi-bondée que, pour la seconde fois, le maître nous prodigua toutes les délicatesses de son art.

Nous n'avons rien à retrancher aux appréciations du carnet précédent : M. Kubelik est resté lui-même. C'est-à-dire que son archet et sa verve se sont mis à l'unisson pour faire de ce récital un véritable bijou, l'une des plus belles soirées de la saison. Pour notre part, nous l'avons surtout admiré dans le *Concerto* de Wieniawski, enlevé avec une surprenante maîtrise. D'autres morceaux, comme les *Palpiti* de Paganini, ont permis à l'artiste de donner libre cours à sa virtuosité déconcertante ; on a pu dire de Kubelik qu'il constituait à lui seul un orchestre, et c'est bien cela : rappelez-vous sa *Ronde des Lutins* (Bazini), et dites-moi si elle ne laisse pas l'impression d'être exécutée par un quatuor à cordes.

M. Kubelik ne se plaindra pas de Bruxelles : on lui a fait un succès d'enthousiasme, et son éloge vole, aujourd'hui encore, sur toutes les bouches.

\* \* \*

M. Max DONNER, lui aussi, n'a pas voulu rester en reste avec le public bruxellois, et pour le remercier de son chaleureux accueil, lui a, à son tour, donné un récital. Quel il fut, faut-il le dire ? On se rappelait les brillantes qualités mises en lumière lors du premier concert : on se souvenait de la poésie, du charme dont le sympathique violoniste avait su revêtir son interprétation, et l'on s'attendait à une nouvelle merveille d'art.

Notre espoir n'a pas été déçu : M. Donner s'était composé un programme capable de satisfaire les plus délicats ; aussi lui a-t-on fait fête, et c'était justice. Rarement on a pu admirer pareil talent voilé par autant de délicate modestie.

La *Ballade* et la *Polonaise* de Vieuxtemps ont beaucoup plu par la douceur pénétrante qu'y a mises Donner. Le *Menuetto* de Mozart était aussi très bien, ainsi que la *Giaconna* de Vitali. Le reste du programme a été copieusement applaudi, et le public a largement confirmé sa première appréciation de l'artiste ; celui-ci a conquis notre monde musical, et il peut être sûr d'en obtenir des couronnes chaque fois qu'il se présentera devant lui : nous le répétons, c'est justice.

FR. DUFOUR.

---

## Une visite à l'Institut royal DES sourds-muets et aveugles à Woluwe

---

C'est le matin. Huit heures sonnent quand nous franchissons le seuil de cette maison dont le nom seul évoque un sentiment d'indicible compassion ; de cette

maison qu'enveloppent d'une part les ombres épaisses d'une perpétuelle nuit, sur laquelle plane d'autre part la monotonie d'un perpétuel silence.

Telle est l'idée que le public généralement se fait de cet asile, et que nous nous en faisons nous-mêmes. Aussi, n'étonnons-nous personne en avouant que l'émotion nous étreignait le cœur à la pensée de voir ces trois cents enfants tristes, déshérités de la nature, profondément malheureux, qui trouvent l'hospitalité et la consolation dans cet établissement (1).

Après avoir traversé le vestibule, nous entrons dans un corridor, orné, d'un côté, des bustes du Roi et des bienfaiteurs de l'Institut. A l'autre côté sont appendues les distinctions obtenues par l'établissement dans les expositions internationales de Bruxelles, Anvers, Londres, Paris, etc. Le portier nous conduit dans un salon, où le Directeur, après nous avoir souhaité la bienvenue, s'offre avec une grâce charmante à nous servir de cicérone.

C'est l'heure de la récréation.

Des bruits joyeux frappent nos oreilles et bientôt nous voici dans la vaste cour des sourds-muets, se livrant aux jeux les plus variés.

Ces enfants sont loin d'être tristes !...

Des saluts charmants nous parviennent de tous les points du préau ; puis les jeux, un instant interrompus, reprennent avec le plus vif entrain.

De cette cour, nous passons dans celle des aveugles.

A voir courir les enfants, on doute s'ils sont réellement privés de la vue ; ce sont surtout les petits et les moyens qui jouent, avec quelques variantes, les jeux des clairvoyants. Les élèves plus âgés se promènent en groupe, les uns devisant gaiement, les autres absorbés dans des conversations plus sérieuses.

### LES CLASSES

Nous parcourons successivement les seize classes : celles des sourds-muets d'abord, celles des aveugles ensuite. Les lecteurs nous feront grâce des détails et nous permettront de résumer nos impressions et nos études.

### LES SOURDS-MUETS

Le petit sourd-muet qui vient à l'établissement a généralement la figure intelligente, mais des connaissances presque

1. L'Institut de Woluwe compte 160 élèves sourds-muets et 116 aveugles.

nulles démentent ce beau dehors. N'ayant jamais rien entendu, il ne connaît aucun nom. Il ne se rend compte de l'emploi et du but que d'un nombre restreint d'objets exposés habituellement à ses regards observateurs ; de tout ce qui ne tombe point sous les sens, il n'a pas la moindre notion.

Chez eux, l'enseignement doit être avant tout intuitif : aussi, quand l'enfant a appris quelques lettres, suffisantes pour combiner un son, on lui donne un mot, on lui montre l'objet représenté ; il écrit le mot, et ces trois figures : le mot écrit, l'objet naturel ou en dessin, et le mot prononcé, se fixent dans son intelligence avec leur rapport d'égalité. Au début, la tâche du professeur est ingrate ; devant procéder de la même manière pour chaque objet, le nombre des mots appris en une année est nécessairement restreint ; mais en revanche, les élèves possèdent bien ce qu'ils ont appris, et leur orthographe surtout est irréprochable.

A signaler également la beauté de l'écriture, la tenue propre et régulière des cahiers et livres.

L'initiation du jeune sourd-muet à l'articulation (prononciation des lettres et des mots) et à la lecture sur les livres suppose une dose de patience dont certainement tout instituteur n'est pas doué. En effet, chaque lettre a sa méthode particulière : ici l'enfant observe attentivement la bouche du maître, là par le toucher il examine ce que l'énonciation du son produit dans la gorge, dans la bouche, sur certaines parties de la tête, etc., et il s'efforce à produire les mêmes mouvements, les mêmes sensations et parvient ainsi à émettre le même son. Seulement cela ne se fait pas en un jour ; c'est le fruit d'essais persévérants de la part du maître et de l'élève.

La lecture sur les lèvres est la faculté qu'a le sourd-muet de voir ce que les personnes disent. Cette faculté nous étonne d'autant plus que nous nous en sentons complètement incapables. Elle est due chez le sourd-muet à une pratique constante dès l'enfance, à la justesse de son regard, à son habitude de minutieuse observation ; elle atteint chez la plupart des élèves de Woluwe à un degré de perfection réellement remarquable.

En avançant dans les classes, nous remarquons les progrès de l'enseignement degré par degré. Les objets connus augmentent avec la beauté de l'écriture,

l'aisance de l'articulation et de la lecture sur les lèvres. Le calcul, d'abord exclusivement intuitif, amène insensiblement le jeune sourd-muet dans le domaine abstrait de l'enseignement, domaine gros de difficultés pour ces enfants n'ayant jamais rien entendu dire, ne pouvant donc avoir aucune notion de ce qui ne tombe pas sous les sens.

#### L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

Dans la classe de dessin proprement dite, que ne fréquentent que les élèves des classes supérieures, les murailles sont tapissées d'œuvres qui figureraient avec honneur dans les meilleures écoles de St-Luc. Cet art y reçoit sa transformation professionnelle : dessin de menuiserie, de coupe, etc., et nous conduit insensiblement dans les ateliers des menuisiers, des tailleurs et des cordonniers. Dans chacun de ces ateliers le maître religieux est assisté par un ou deux maîtres ouvriers de la ville, à cause du grand nombre des apprentis.

L'apprentissage de métiers ou de professions n'est pas limité à ceux de tailleurs, de cordonniers et de menuisiers.

Ce sont les métiers dans lesquels les sourds-muets trouvent généralement le plus aisément de l'ouvrage, mais d'autres métiers sont également enseignés : ainsi un grand nombre d'élèves ont suivi les cours d'horticulture de Vilvorde et obtenu leur diplôme. A la demande des parents, deux sourds-muets ont appris la boulangerie, trois ou quatre la vannerie ; actuellement, un élève apprend la peinture et la photographie, et deux la dactylographie.

Après avoir parcouru les dortoirs, la-voirs, salle des bains, installation pour la lumière électrique, salles à manger, salles de jeu, la chapelle, etc., nous revenons dans la cour.

Une surprise nous est réservée : une soixantaine de gymnasiarques costumés attendent notre arrivée et nous régaleront d'une série d'exercices, sous la direction d'un élève qui remplace le professeur de gymnastique.

(A suivre)

Avec autorisation spéciale.

## Le coin des rieurs

Harpagon, passant devant la boutique d'un marbrier, avise une plaque de marbre sur laquelle sont gravées trois larmes :

— Quelle prodigalité ! murmure-t-il. Trois larmes... alors que l'on n'a que deux yeux !

\*  
\*\*

\* Parlez-moi de l'Algérie... disait hier, au Palais-Bourbon, l'un de nos députés quelque peu inquiet sur les suites des scandales récemment surgis.

Et comme on lui demandait la raison de son enthousiasme pour la terre africaine :

— Dame ! expliqua-t-il, c'est le seul pays où l'on puisse toucher un *cheik* sans se compromettre.

## Nos Œuvres

**Fête de Charité.** — Le Comité belge de la Croix-Verte Française (société de secours aux militaires coloniaux) donnera, le jeudi 15 juin, une grande fête dans les jardins des « Trois-Couleurs », avenue de Tervueren.

La Section de gymnastique des Sourds-Muets qui, pour la première fois, se produira en public, et l'Harmonie des Aveugles de l'Institut royal prêteront leur concours à cette fête de charité. Le professeur Burton donnera, pendant l'intermède, une séance de prestidigitation.

## LE MOIS LITTÉRAIRE

ANIZAN. — *Georges Bellanger*. Un vol. in-8° de 406 pages. Paris, 1904, Bureau de l'Union des œuvres. Prix : 3 fr.

Notre catholique Belgique s'occupe beaucoup, depuis quelques années, des œuvres militaires : au premier rang il faut inscrire les cercles militaires, qui sont actuellement en bonne voie de prospérité, mais qui n'ont pas encore donné tous leurs effets. A tous ceux, prêtres et laïques, qui travaillent dans cette voie, nous conseillons la lecture du livre de M. Anizan : il est fécond en

conclusions pratiques et en fruits de dévouement et de chrétienne abnégation.

Georges Bellanger a mérité la glorieuse épithète d'*apôtre des soldats* ; son existence tout entière n'a été qu'un long apostolat, parfois bien douloureux, héroïque toujours, dont les résultats consolants sont bien faits pour encourager les nobles âmes qui se dévouent au relèvement de l'armée. Nous voudrions pouvoir citer en entier telles pages de ce beau livre : elles nous ont profondément ému, tant par la douce simplicité de l'ouvrier que par l'impressionnant spectacle de l'ardente piété de ses protégés. C'est que Bellanger avait trouvé dans son cœur aimant la véritable voie qui mène à l'âme du soldat ; la sainte Vierge, pour laquelle il avait une dévotion filiale, lui avait donné le don de toucher les cœurs et inspiré la méthode vraiment pratique pour ramener au bien les jeunes gens si exposés par l'action démoralisante des casernes.

L'ouvrage est écrit de main de maître ; il est hautement recommandable, et nos lecteurs feront œuvre utile en le propageant.

\*  
\*\*

BENTZON (Th.). — *Le château de Bois-Vipère*. Un vol. in-16 de 296 pages. Paris, 1905, A. Hatier. Prix : 3 fr. 50

L'originalité de ce récit anonyme qu'un écrivain, qui s'est depuis longtemps distingué en haut lieu, a fait passer dans notre langue, — plus vif et très allégé, — son originalité unique, pourrait-on dire, est celle-ci : la mise en œuvre d'éléments tout français, par un Anglais, catholique et amoureux de la France, témoin oculaire des faits qu'il décrit. Ces faits sont ceux de la guerre de 1870, servant à encadrer dans d'âpres paysages, sur les confins du Morvan et de la Bourgogne, un drame de famille, sorte de duel fratricide, dont l'enjeu est la main d'une jeune fille, belle, intelligente et poussée par son étrange destinée au seuil de la folie.

Autour d'elle, les caractères les plus divers sont mis à jour et l'action marche, naturelle, rapide, bien conduite, toujours émouvante, d'autant plus que la sobriété du style forme un contraste curieux avec la violence des situations et qu'un mystère longtemps pressenti n'est expliqué qu'aux dernières pages.

\*  
\*\*

*Contemporains* (les). Vingt-cinquième série. Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.

Ce 25<sup>e</sup> volume ne le cède en rien pour la variété à ses nombreux prédécesseurs. Les personnages illustres qui y défilent appartiennent, en effet, aux conditions les plus diverses. On y

rencontre plusieurs chefs d'Etat : Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie ; George III et George IV, rois d'Angleterre ; Léopold II, empereur d'Allemagne ; Maximilien Ier, l'empereur infortuné du Mexique ; Juarez, son implacable ennemi ; deux princesses, Elisa et Pauline Bonaparte, sœurs de Napoléon Ier ; des hommes d'Etat comme Decazes, Villèle, Pasquier, Martignac et Polignac ; deux amiraux ; Bruat et Hamelin ; des artistes et des écrivains : Meyerbeer, Viollet-le-Duc, Macaulay et la Harpe ; un général, Souvarow-Rimniski ; le navigateur Baudin, et enfin, trois ecclésiastiques : Mgr d'Hulst, le vénérable Jean-Théophane Vénard, martyr, et le R. P. Henri Halluin, des Augustins de l'Assomption, l'apôtre des enfants pauvres d'Arras.

\*\*

D'HUGUES (Pierre). — *Le destin ironique*.  
Un vol. in-16 de 80 pages. Paris, 1905.  
De Rudeval. Prix : 2 fr.

Nous devrions faire de sérieuses réserves quant au fond même de ce livre ; certaines pièces témoignent d'une philosophie hautaine peut-être, mais un peu perverse. L'auteur a chèrement acheté son expérience, il s'est meurtri aux ronces de la vie, les déceptions l'ont accablé de leurs lourdes tristesses, mais pourquoi nous initier à certains détails de douloureuse volupté ?

La forme mérite plus d'éloges. De loin en loin, le poète sacrifie à la mode du jour par des licences décadentes ; mais l'allure générale est bonne, le vers est régulier, parfois héroïque ; il s'y glisse une note personnelle qui mérite de ne point passer inaperçue : elle est d'un romantique qui veut être de son temps.

\*\*

D'HULST (Mgr). — *Lettres de direction*.  
Un vol. in-12 de xxx-380 pages. Paris,  
1905, Vve Ch. Poussielgue. Prix : 5 fr.

Mgr D'Hulst était un maître reconnu de la vie spirituelle ; sa haute sagesse guida maintes consciences dans les sentiers de la vertu, et sa direction calme, réfléchie, méritait de nous être conservée pour notre édification et profit. Avec un tact parfait, M. Baudrillart a entrepris de faire revivre pour nous l'intimité du saint prélat ; il nous livre aujourd'hui sa correspondance spirituelle avec l'une des âmes qui s'étaient jetées en lui. Trois cents lettres environ, choisies parmi les plus intéressantes, nous découvrent avec quel soin, avec quelle délicatesse Mgr D'Hulst menait au sommet de la vie mystique ses pénitentes ; il ne leur marchandait pas son dévouement, et son apparente froideur cachait un cœur apostolique, ne vivant que pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

M. Baudrillart a bien fait de publier ce travail, utile à tous, prêtres et laïques ; nous pouvons dès maintenant l'assurer qu'il fera beaucoup de bien aux âmes droites.

\*\*

EYMEU (Antonin). — *Païens*. Un vol.  
in-16 de 372 pages. Lyon, 1904,  
E. Vitte. Prix : 3 fr.

L'auteur n'est plus un inconnu pour nous ; le mois dernier, nous avons parlé de ses *Visions d'espoir*. Son nouvel ouvrage : *Païens*, ne le cède en rien au précédent pour l'intérêt qu'il présente, pour la fermeté et la délicatesse du style, pour la vigueur et la largeur des aperçus qu'il contient.

En huit conférences, l'auteur établit un parallèle frappant entre la civilisation des Césars et celle de notre monde moderne. Il faut le reconnaître, hélas ! et s'en frapper la poitrine : les vices sont les mêmes, avec une plus grande responsabilité pour nous. Sous ce triste rapport, nous n'avons rien à envier à la Rome de Néron et de Caligula ; nous souffrons des mêmes maux, nous gémissons sur les mêmes errements.

Pour nous, chrétiens, nous avons au moins l'espérance de l'au-delà, et c'est sur cet espoir que M. Eymeu termine son travail. Elles sont à lire et à méditer, ces conférences frappées au coin de l'expérience : elles abondent en conclusions vigoureuses, en résolutions pratiques d'amendement et de vie meilleure.

\*\*

FOVEAU DE COURMELLES. — *Les applications médicales du radium*. Un vol.  
in-16 de 128 pages. Paris, 1904,  
H. Larjas. Prix : 1 fr. 25

Le radium a beaucoup fait parler de lui ces derniers temps ; ses curieuses propriétés physiques et chimiques ont attiré sur lui l'attention du monde savant, et les récents travaux du docteur Doyen n'ont pas manqué de le révéler comme agent thérapeutique puissant.

Le docteur Foveau, dont la haute compétence n'est plus à établir, a pu, par ses expériences personnelles, déterminer ou mieux préciser un certain nombre de faits intéressants, relatifs à l'application du radium à la médecine contemporaine : il a étudié de multiples cas de cancers, de tuberculose, de névralgies, etc., dans lesquels ce corps a été utilisé avec succès. Grâce à ses investigations personnelles, il est parvenu à établir la dosimétrie du radium ; c'est dire que son ouvrage, fruit de recherches patientes et laborieuses, est intéressant à plus d'un chef ; écrit de façon claire et précise, ce manuel vulgarisateur sera consulté avec succès par les directeurs de cliniques et en général par tous les praticiens.

\*\*

HURT (Ch.). — *La vie et les œuvres de Ballanche*. Un vol. in-12 de VIII-398 pages. Lyon, 1904, E. Vitte.

Prix : 3 fr. 50

On ne connaît pas assez la vie de Ballanche ; suivant le commun destin de beaucoup d'hommes de valeur, ses contemporains passèrent à côté de lui sans même le remarquer, et pourtant il fut de ces penseurs qui ont bien mérité de l'histoire par l'originalité et la profondeur de leurs vues.

Littérateur, Ballanche se résume dans son travail sur le *Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, œuvre sincère qui nous apprend à juger avec indépendance les classiques et leurs productions. Sociologue, il fut, dans ses *Essais sur les institutions sociales*, une manière de précurseur des conceptions sociales modernes ; dès 1818, il avait prévu l'évolution ou mieux l'orientation future des nations vers la démocratie, et sa *Palingénésie sociale* n'est autre chose que le manuel complet de théories actuelles sur ce sujet.

M. Huit a parfaitement dégagé, dans son travail, les idées du grand penseur ; il les met en relief avec netteté et concision, et de son ouvrage ressort un Ballanche nouveau, dont la mémoire mérite d'être conservée au monde. Avec l'*Ocanam* du même auteur, la présente monographie tiendra une large place dans l'histoire de la philosophie sociale.

\*\*

JORAN (Théodore). — *Université et enseignement libre*. Un vol. in-16 de 236 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie.

Prix : 2 fr. 50

Il y a trois mois à peine, nous avons entretenu nos lecteurs d'un livre excessivement curieux de M. Joran : *Choses d'Allemagne* ; l'auteur aborde aujourd'hui un sujet plus abstrait, plus élevé, plus important surtout : il établit un parallèle frappant entre deux systèmes d'éducation, l'enseignement universitaire et l'enseignement libre.

Le livre est écrit au point de vue exclusivement français, son application n'a donc aucune raison d'être en Belgique. Néanmoins, nous en conseillons vivement la lecture à tous les membres du corps enseignant libre, car, si nous vivons aujourd'hui sous un régime de liberté, demain nous réserve de graves surprises : de vagues menaces flottent dans l'air, et nous pourrions bien, nous aussi, nous réveiller un jour, bientôt peut-être, sous un régime de persécution. Il faut donc préparer nos armes et défendre nos institutions ; à ce point de vue, l'ouvrage de M. Joran sera un précieux auxiliaire : le tableau qu'il nous

trace du monopole universitaire, les fruits désolants que la France a recueillis par l'abrogation de la loi Falloux, seront autant d'arguments puissants dans la lutte qui se prépare ; ces armes sont d'autant moins à dédaigner qu'elles nous sont fournies par une autorité incontestable. Un chapitre surtout est à méditer : les devoirs des parents envers les maîtres.

Notre vœu le plus ardent est que les doctes avertissements de M. Joran ne soient pas perdus pour la Belgique.

\*\*

KEELHOFF (J.). — *Ne touchez pas à la reine*. Un vol. in-16 de 48 pages. Bruxelles, 1904, Vve F. Larcier.

Prix : 0 fr. 60

La réforme hygiénique du vêtement occupe beaucoup d'esprits sérieux, et ces dernières années ont vu éclore nombre de ligues dont le seul but, le seul programme est cette réforme judicieuse. Parmi les instruments de torture qu'elles ont pour mission de combattre, figure en première ligne le corset. On a épuisé tous les arguments pour détourner la femme de cette mode stupide : on a fait agir la raison, l'histoire, l'hygiène, la caricature, l'ironie : rien n'a pu détrôner le corset. Et pourtant, que son usage est nuisible ! Lisez l'ouvrage que nous vous présentons, et vous serez effrayé des ravages épouvantables dont il est la cause directe.

Avec l'auteur, nous estimons que les parents manquent gravement à leurs devoirs, en faisant de leurs fillettes des poupées sans utilité sociale, bonnes tout au plus à assembler quelques chiffons de soie, mais que les grands événements de la vie trouveront déformées et sans force ni énergie. L'ouvrage répond trop à nos vœux personnelles pour que nous ne félicitions pas chaudement la plume courageuse qui l'a écrit.

\*\*

LAMARQUE (Joseph). — *La grande escroquerie*. Un vol. in-8° de 188 pages. Paris, 1905, J. Dumoulin. Prix : 2 fr. 75

L'auteur de cet ouvrage s'attache à démontrer que l'application aux Congrégations de la loi de 1901 est un vol qualifié. Pour ce faire, il établit le droit des Congrégations à posséder, droit que la loi concède à tout citoyen. Il attaque ensuite les allégations spécieuses que la loi inique met en avant pour s'emparer des biens congréganistes, et il nous donne en même temps les indications qui peuvent préparer les revendications à venir.

Ce réquisitoire est écrit de bonne encre, par un juriste averti qui descend au fond des choses, et apporte à sa thèse l'appui d'arguments convaincants et parfois fort inattendus.

Nous en félicitons d'autant plus qu'à l'époque

où nous vivons, il faut un certain courage pour tenir tête carrément à l'envahissement antireligieux qui menace d'écraser la France sous les ruines. Espérons que ce beau travail suscitera des énergies capables de sauver la patrie en danger.

\*\*

LONGHAYE (G.). — *Dix-neuvième siècle.*  
Un vol. in-16 de 448 pages. Paris, 1905,  
V. Retaux. Prix : 3 fr. 50

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs le troisième volume d'esquisses littéraires et morales du XIX<sup>e</sup> siècle, écrites par le Père Longhaye, S. J. Les deux premiers, comportant les périodes 1800-1830 et 1830-1850, ont successivement étudié le renouveau chrétien avec Châteaubriand, de Maistre, Bonald, Lamennais et Lamartine ; le rationalisme et le romantisme, avec Hugo, Musset, Dumas, Balzac et Michel.

La troisième période, objet du tome III, va de 1850 à 1900, et a pour caractéristique le positivisme et le naturalisme ; ces doctrines, ou plutôt ces théories eurent pour coryphées Sainte-Beuve, Renan, Taine. Le Père Longhaye, de sa plume habile, nous trace de ces trois écrivains un portrait complet et impartial ; il dissèque, pour ainsi dire, leur intimité ; il pénètre au plus profond de leur âme et nous fait toucher du doigt la fragilité de leur prétendu génie.

L'auteur nous parle ensuite de la poésie au siècle passé ; les parnassiens et les décadents ont fait école, chacun avec leurs qualités et leurs défauts. Son étude oppose les uns aux autres les fondateurs et leurs œuvres, dans un tableau comparatif excessivement intéressant. Après avoir lu ces pages suggestives, on a une idée complète du mouvement poétique au siècle dernier.

Nous attendons avec impatience le quatrième volume de la série, qui passera en revue les écrivains et orateurs catholiques.

\*\*

MAZEAU (Henri). — *Hélène de Jaurias.*  
Un vol. in-16 de XVIII-366 pages. Paris,  
1905, V. Retaux. Prix : 3 fr. 50

A l'heure présente où, par un véritable prodige d'ingratitude, que la haine de Dieu peut seule expliquer, l'on chasse de leurs asiles, de leurs écoles et des hôpitaux ces admirables Sœurs en qui s'incarnent toutes les qualités de l'âme française, aucune lecture ne peut être plus fortifiante que la *Vie de Sœur Hélène de Jaurias*, et M. l'abbé Henri Mazeau ne pouvait faire entendre, par la foule de ses lecteurs, un plaidoyer plus éloquent en faveur des persécutées, qui répondent par sa plume vengeresse : « Voyez nos œuvres ! »

Supérieure de la maison de Ning-Pò, fondatrice

de l'hôpital international de Chang-Haï, de l'hôpital de Pékin et première supérieure du nouveau Pé-Tang, Sœur de Jaurias, pendant quarante-sept ans, s'est trouvée mêlée à tous les grands événements de l'histoire de l'Extrême-Orient : la révolte des Taïpings, la délivrance de Ning-Pò par l'amiral Protet, l'expédition de 1860 et la prise de Pékin par les troupes françaises, la guerre du Tonkin et la campagne de l'amiral Courbet, la guerre de la Chine et du Japon en Corée.

Après un demi-siècle de travaux et de sacrifices et pour couronner une vie si pleine et si féconde, dépensée dans les missions de Chine, la Sœur de Jaurias est tombée à l'ombre du drapeau français victorieux, épuisée par les fatigues et les souffrances du siège du Pé-Tang, au soir de cette épopée dans laquelle son nom restera associé glorieusement à celui de l'héroïque enseigne de vaisseau Paul Henri, lui aussi martyr du devoir.

M. l'abbé Mazeau a fait revivre, dans un récit captivant, la douce et virile physionomie de cette femme si patriote et si française. Ce qui ajoute au charme de cet ouvrage, c'est la fidélité avec laquelle ont été résumés les faits d'armes accomplis dans cet Extrême-Orient qui a causé tant de deuils et où se décident peut-être, à l'heure actuelle, les destinées de la vieille Europe.

\*\*

MONTGOMERY (Maud). — *The story of our Lord's life.* Un vol. in-16 de x-164 pages. Londres, 1904, Longmans, Green et Co. Prix : 3 fr. 25

L'importante maison Longmans, Green et Co a pris l'heureuse initiative d'une charmante collection intitulée : SIMPLE GUIDES TO CHRISTIAN KNOWLEDGE. Le premier volume, que nous venons de parcourir, est dû à la plume d'un écrivain de talent, et traite de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est une véritable biographie qui puise son intérêt non seulement dans l'élévation du sujet, mais encore dans la forme neuve et heureuse dont l'écrivain l'a revêtue. Comme illustrations, l'auteur a choisi les délicieuses et célèbres fresques de Gaudenzio Ferrari, l'une des nombreuses merveilles qui constituent l'héritage artistique de l'Italie.

Nous devons aux éditeurs de sincères félicitations, tant pour l'idée première qui les a guidées dans la publication de cette belle collection, que pour le soin tout particulier qu'ils ont apporté à son exécution matérielle. Ce volume est un véritable bijou typographique, qui fait désirer avec impatience l'apparition de ses frères puînés.

\*\*

\*\*

RICHARD (Fernand). — *Le secret de la vie*. Un vol. in-16 de 134 pages. Paris, 1905, Plon-Nourrit et Cie. Prix : 3 fr.

*Le Cœur aime, l'Âme songe, le Cœur souffre, l'Âme s'élève, Beati qui lugent*, ces titres mystiques du volume de vers que vient de publier M. Fernand Richard marquent autant d'étapes dans la voie longue et accidentée, encadrée parfois de lumineux paysages, qui mène l'homme, par mille détours, à la compréhension absolue du rôle nécessaire de la « bonne souffrance » dans l'ordre divin des choses. Point de cris de révolte ni de fades récriminations dans ces chants imprégnés d'une résignation souriante qui sait le prix de la vie, qui n'ignore point que tout bonheur s'expie et qu'une angoisse secrète naît des plus pures ivresses et même de l'innocent parfum « des roses amoureuses ». Un charme apaisant, une impression de consolation supérieure se dégagent de ces vérités mélodieuses, de cette ascension mélancolique vers l'Idéal à travers des « paysages d'âmes », au milieu des décors merveilleux que Dieu nous prête un moment, comme dit Olympio : *Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours...*

\*\*

RÖTHLISBERGER (Ernst). — *Südamerikanische Streitfragen*. Brochure in-16 de 54 pag. Berne, 1904, Bûchler et Co.

De nombreux différends internationaux ont tour à tour agité l'Amérique du Sud ; pour ne citer que les principaux, nous rappellerons les questions de l'Orénoque, de l'Oyapoc, la délimitation du Chili, le Panama. Ce sont précisément les points que l'auteur étudie au point de vue de la politique générale.

En un aussi court travail, il devait nécessairement concrétiser ses exposés ; ceux-ci restent néanmoins toujours clairs, d'une grande précision de détails. Ses considérations seront bien accueillies du public, qui ignore généralement le véritable état de ces questions internationales, importantes pourtant à de nombreux titres.

\*\*

SÉCHEROUX (Léon). — *Une caisse dotale*. Broch. in-8° de 32 pages. Pithiviers, 1904, Imprimerie moderne.

Prix : 0 fr. 60

La caisse dotale est une des plus délicates conceptions enfantées par la charité chrétienne. Son but se définit en deux mots : constituer à la jeune ouvrière une dot, minime sans doute, mais suffisante pour lui permettre l'installation convenable d'un foyer et parer aux exigences les plus urgentes d'un ménage honnête. Un double

résultat est acquis de ce fait, puisque l'honnêteté de la jeune fille est sauvegardée, et que d'autre part les débuts du mariage sont assurés d'une aisance relative.

L'auteur explique fort bien cette théorie, et l'accompagne de documents administratifs qui permettront la généralisation des caisses dotales. Toutes nos œuvres de jeunes filles devraient s'adjoindre cet utile rouage.

\*\*

SMITH (Vincent-A.). — *The early history of India*. Un vol. in-8° de 388 pages. Oxford, 1904, Clarendon Press.

Prix : 17 fr. 50

Il y aurait beaucoup à dire sur cet ouvrage important. D'abord, il faut signaler la grande érudition de l'auteur : comme bien on pense, les documents relatifs aux temps primitifs de l'Inde ne sont pas légion : il a donc fallu fouiller à fond le peu de données que nous ont léguées les rares inscriptions du temps ; et c'est précisément le grand mérite de M. V. Smith d'avoir pu reconstituer, sur d'aussi faibles bases, son histoire de l'Inde.

La partie la plus détaillée de l'ouvrage est le récit de l'expédition d'Alexandre ; guidé par les narrations grecques, l'auteur a pu rétablir presque jour par jour la marche triomphale du conquérant macédonien jusqu'aux bords de l'Indus. Les détails précis et minutieux sont tellement serrés qu'on pourrait se croire en présence de la relation d'un correspondant militaire ; des cartes précieuses éclairent abondamment le texte.

Un point à signaler : l'auteur nous paraît mettre en doute l'influence de la civilisation grecque sur les destinées du peuple hindou ; du moins, ses appréciations tendent à la restreindre notablement. Sans prétendre trancher la question (notre incompétence ne nous autorise pas à cette hardiesse), il nous semble cependant que précisément l'expédition d'Alexandre, sur laquelle M. Smith s'est si minutieusement étendu, doit être comme le point de départ de cette influence indiscutable.

A part ce léger point, l'ouvrage mérite d'ailleurs les plus chaudes félicitations.

\*\*

VEUILLOT (Eugène). — *Louis Veillot*. Tome III. Un vol. in-8° de iv-602 pages. Paris, 1904, V. Retaux. Prix : 7 fr. 50

M. Eugène Veillot nous gâte ; aux débuts de son œuvre, il comptait faire deux volumes seulement ; en voici le troisième, et il nous promet sous peu un quatrième. Sera-ce le dernier ? En tous cas, nous ne nous plaindrons pas de voir s'allonger la série : il est toujours agréable de revivre la vie des grands hommes dans les moindres détails de leur existence. Louis Veillot fut

de ceux dont les paroles et les gestes méritent d'être étudiés de près : d'utiles leçons s'en dégagent pour le lecteur attentif, pour le journaliste militant, pour le catholique surtout que sa situation appelle aux premiers rangs de l'armée du bien.

Il ne serait guère possible de résumer, même dans ses grandes lignes, le troisième volume de M. Eugène Veuillot ; le trait principal, caractéristique pour ainsi dire, en est le grand courage du vaillant polémiste au milieu des luttes passionnées du second Empire contre l'Église romaine : *L'Univers* et son chef, fidèles à leurs principes de profond dévouement au souverain Pontife, tintrent toujours la tête du mouvement : c'était de l'héroïsme, en ces temps où l'adulation du maître était la seule vertu permise ; vaillamment, sans faiblesse, sans compromission, Veuillot tint haut le drapeau de sa foi, et son persévérant labeur ne contribua pas peu à assurer le triomphe des principes catholiques.

Intimement mêlé à ces luttes quotidiennes, l'auteur, fort d'ailleurs des documents qu'il nous soumet, traite son sujet avec une mâle énergie, il n'épargne pas les adversaires de son héros. Pouvons-nous l'en blâmer ? Il a pour lui la justice et la vérité, et sa plume vigoureuse ne se fait pas faute de les entourer de leur indestructible auréole.

Il paraît superflu d'ajouter que nous attendons avec impatience le quatrième volume de cette magistrale biographie.

## A propos des fêtes jubilaires

La Belgique entière s'apprête à célébrer avec éclat, dans quelques semaines, le *soixante-quinzième anniversaire* de l'*Indépendance nationale*, couronnant une longue période de prospérité matérielle et de développement scientifique, littéraire et artistique.

La maison Schott frères a résolu de commémorer, pour sa part, ce jubilé solennel, qui coïncide avec le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation, par la publication d'un ouvrage d'intérêt à la fois *artistique* et *national*. Il s'agit d'un recueil, sous presse en ce moment, de **Chansons Populaires des Provinces Belges**, dont la composition a été confiée à *M. Ernest Closson*, Conservateur-Adjoint au Musée du Conservatoire Royal de Bruxelles.

Notre grand public ignore généralement quels trésors notre pays possède dans ce domaine si intéressant de la culture populaire. Les revues de folklore, les recueils spéciaux fournissent une quantité de ces productions charmantes, le plus grand nombre déjà disparues de la tradition et

bientôt vouées, hélas ! à l'oubli définitif, par la propagation incessante des chansons de rue et de café-concert et la dissolution des anciennes caractéristiques régionales dans l'uniformité de la vie moderne.

Il était donc intéressant, tant au point de vue de l'art qu'à celui de l'exaltation de notre âme nationale, de présenter au public un tableau complet des divers aspects de la chanson populaire dans nos provinces, naguère et aujourd'hui, la chanson flamande et la chanson wallonne (d'expressions française et patoise), ainsi réunies pour la première fois. Dans ce but, *M. Closson* a composé une anthologie réunissant plus de *deux cents* mélodies populaires, réparties suivant leurs différents genres.

Chaque pièce est munie d'un accompagnement de piano et suivie d'une brève notice : référence bibliographique, chronologie, origine, ramifications éventuelles, caractéristiques spéciales. Les textes donnés sont les originaux, les chansons flamandes et les quelques chansons wallonnes patoises pourvues en outre d'une traduction en prose (non chantée).

Un détail important est celui-ci : L'accompagnement est conçu de manière qu'il constitue à lui seul un tout complet renfermant la mélodie. L'ensemble représente donc à la fois un *Recueil de pièces pour piano seul*, auxquelles l'auteur s'est efforcé de donner, par la stylisation, une allure essentiellement *artistique*, sans toutefois dépasser une moyenne difficulté d'exécution et en s'inspirant du caractère propre des chansons.

Le volume s'ouvre par une *Introduction* dans laquelle l'auteur met en lumière les contrastes intéressants qui s'affirment entre les chansons populaires flamandes et wallonnes ainsi rapprochées et résumées, spécialement au point de vue de nos provinces, les diverses caractéristiques de la chanson populaire, ses origines, ses transformations, ses groupements, ses migrations, ses propriétés musicales et poétiques, son interprétation.

Nous ne doutons pas que le public n'accueille avec la faveur qu'elle mérite cette publication si intéressante au triple point de vue folklorique, artistique et national.

Le prix de vente du recueil est fixé à 6 francs ; en souscription, 5 francs. De plus, il sera fait un tirage limité, sur papier Japon, au prix de 15 fr. l'exemplaire.









# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** Poésie et poètes (Fr. Dufour). — L'écho, *poésie* (Th. Botrel). — Paul et Lucie, *suite* (E.-H. Gilleywytens). — Ça et là (Fr. D.). — Les humanités traditionnelles, *fin* (L. Guillaume). — Les cartes illustrées. — Une visite à l'Institut royal des sourds-muets et aveugles. — Récréation. — Au drapeau (J. de Jacouret). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le cinématographe et l'actualité (C. B.). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Le mois littéraire (Lector). — Le coin des rieurs. — Revue des revues.

## POÉSIE ET POÈTES

Il semblerait, à voir le nombre considérable d'œuvres poétiques qui paraissent en ce moment, que nous allons assister, que nous assistons peut-être sinon à un réveil, du moins à une période plus active du langage rimé. Nous ne nous en plaindrions pas, si le vocabulaire de poésie ne servait de prétexte à la mise sous presse d'élucubrations sans nom, qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec la langue de Racine ou de Lamartine ; il serait oiseux de rappeler ici les milliers de productions sans valeur dont la décadence nous accable depuis trente ans, et ce n'est pas un mince labeur, pour le chroniqueur sérieux, d'y découvrir les œuvres de valeur, d'y trouver les perles qui méritent les honneurs de la gloire.

Ce travail ardu, qui exige de l'écrivain une impartialité rigoureuse aussi bien qu'un tact parfait, nous effrayait par ses difficultés même, et nous n'eussions certes pas songé à nous poser en censeur, en critique, si nos lecteurs n'avaient insisté, vivement et depuis longtemps, pour qu'à cette place nous leur donnions à intervalles fixes une vue d'ensemble sur la poésie du moment.

Cédant à de pressantes sollicitations, nous passerons donc en revue, chaque trimestre, les publications en vers parues récemment ; ces chroniques (sans prétention aucune, disons-le de suite), seront reliées entre elles par une série d'études bibliographiques sur le roman moderne et la littérature générale d'une part, sur

l'histoire, les voyages et la sociologie d'autre part. Nos lecteurs seront ainsi tenus au courant, presque au jour le jour, de la marche de la littérature française et étrangère dans ses différents domaines. Nous commencerons aujourd'hui par la poésie.

\* \* \*

Nous l'avons dit tantôt, la multiplicité des œuvres poétiques rend difficile la mission du chroniqueur ; ces mois derniers, nous avons déjà cité, sous la rubrique bibliographique, maints ouvrages de mérite : qu'il nous suffise de rappeler Emma Di Rienzi (*Myriam de Magdala*), Xavier Ruelle (*Semaine de jeunesse*), GROULEAU (*Reliquie*), MARTINEAU (*Les vignes mortes*), SÉRIEYS (*Le jardin fermé*), LANGLADE (*A travers la haine*), d'autres encore.

Nous nous occuperons maintenant des plus récentes productions de Louis Boule, Hugues Lapaire, Léon Moine, Arsène Vermeuzouze, Bels, Emile Trolliet.

La *Revue des Poètes*, dont nous avons à diverses reprises signalé l'esprit de droiture et l'orientation vers un but sérieux et sincèrement littéraire, a pris l'initiative de concours où sont couronnées les meilleures œuvres de langue française.

L'année dernière, la palme fut décernée à M. Arsène VERMEUZOUZE, pour son beau travail : *Mon Auvergne* (1). Pour tout

(1) VERMEUZOUZE (Arsène). — *Mon Auvergne*. Un vol. in-16 de iv-236 pages. Paris, 1904, Pion-Nourrit et Cie. Prix : 3 fr. 50.

éloge du livre, nous pourrions nous contenter de dire qu'il a été couronné par l'Académie française, et cela suffirait. Il nous est néanmoins fort agréable de signaler à nos lecteurs la note spéciale que le poète a introduite dans ses œuvres : de la première page à la dernière, on le sent épris d'un amour intense du sol natal : chaque ligne est un hommage ému et sans cesse renouvelé à la mémoire

Des morts qui dans son cœur revivent à jamais.

Ce culte des aïeux donne au livre entier un cachet spécial de piété filiale, d'émotion douce et reposante dont le cœur sait gré au poète. On oublie trop, de nos jours, les grandes idées de patrie, de famille, de foyer : il faut savoir gré à M. Vermenouze de les avoir si noblement chantées, en des accents si tendres, disons le mot, si amoureux.

À côté de ce poète, rangeons de suite Émile TROLLET (1). Celui-ci fut un idéaliste dans toute l'acception du mot ; sa biographie, par Olivier Billaz, nous dit comment son talent s'orienta vers cet horizon spécial ; il nous plaît de constater que les doctrines religieuses y eurent un rôle considérable.

Trollet, lui aussi, fut un chanteur de la patrie et du foyer ; lisez *La poésie des berceaux* et *Salut à Jeanne d'Arc*, et vous serez étonnés du souffle ardent qui a inspiré ces deux pièces. La nature, l'amour, la poésie, Dieu lui-même l'ont eu successivement pour glorificateur, et partout sa muse s'est élevée aux plus hauts sommets. Le secret de cette élévation d'idées ? L'auteur nous le livre en un vers finement ciselé :

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie !

Et vraiment, Trollet a trouvé dans son cœur une inspiration, une flamme qui le classent parmi les bonnes plumes du siècle.

Ne quittons pas l'atmosphère embaumée du sol natal sans signaler *Les Rimouères d'un paysan* (2), d'Hugues LAPAIRE. L'œuvre est originale à plus d'un titre ; l'auteur chante son pays tantôt avec des rires, tantôt avec des pleurs ; et, détail pittoresque, toujours il le fait dans le langage propre et imagé de sa province. On le lui a reproché : est-ce juste ? Nous ne

le pensons pas pour notre part ; enfant nous-même de la Picardie, nous avons éprouvé un réel plaisir de retrouver le franc parler du campagnard français, mis en vers par une plume habile.

Loin de blâmer l'auteur, nous ne pouvons que le remercier de nous avoir si bien rappelé la vie patriarcale du paysan, en des contes aimables, redits autrefois par nos grands-pères au coin de lâtre, pendant les longues veillées d'hiver.

\*  
\*  
\*

M. Louis-ARNOLD BOULLE, dans ses *Rêves dans l'ermitage* (1), nous a livré le plus gracieux écrin de poésies qu'il soit possible de rencontrer. La qualité maîtresse de l'auteur est bien certes cette douceur calme, apaisante qui se dégage de tout l'ouvrage ; le poète possède une façon personnelle de nous soumettre ses rêves : après l'avoir lu, on se croit transporté dans un coin de forêt, par une belle matinée de printemps. Pour bien convaincre nos lecteurs, nous voudrions citer ici l'une ou l'autre page du recueil ; si l'auteur veut bien nous y autoriser, nous donnerons dans notre prochain numéro, quelques extraits du livre. Il est une pièce surtout qui nous a frappé par sa puissance d'expression et son allure lyrique : *Le vautour prisonnier*. Ce n'est que la simple description d'un vautour, immobile derrière la grille qui le retient prisonnier : mais quelle description ! À la lecture du morceau, l'esprit se représente le royal captif, dont l'œil mauvais respire une sourde colère ; il assiste à la lente agonie de l'orgueilleux oiseau, à son martyre d'ennui. M. Boule a mis en ces vers descriptifs une sincérité, une force qui appelle impérieusement l'admiration.

Les autres pièces du recueil sont aussi méritoires dans leur style pour ainsi dire buriné.

De M. l'abbé BELS, nous avons parcouru le second volume des *Essais poétiques* (2). L'ouvrage est composite : des pastorales de Noël coudoient les fables, à côté de traductions d'hymnes sacrés nous voyons de nombreux sujets divers, puisés dans les mille faits qui alimentent l'histoire anecdotique.

(1) *Emile Trollet* (1856-1903). Un vol. in-16 de 360 pages. Paris, 1905, Plon-Nourrit et Cie. Prix : 3 fr. 50.

(2) LAPAIRE (Hugues). — *Les rimouères d'un paysan*. Un vol. in-16 de 124 pages. Paris, 1905, Saisot et Cie. Prix : 3 fr.

(1) BOULLE (Louis). — *Rêves dans l'ermitage*. Un vol. in-16 de 162 pages. Dijon, 1904, Pillu-Roland. Prix : 2 fr.

(2) BELS (H.). — *Essais poétiques*. Tome II. Un vol. in-16 de 152 pages. Lille, 1905, chez l'auteur. Prix : 1 fr.

L'auteur a de bonnes idées, une évidente bonne volonté; ça et là des vers sont remarquables par leur belle allure, mais l'ensemble nous paraît un peu faible au point de vue de la facture : des négligences regrettables se sont glissées, des bouts de phrases uniquement ajoutés pour la rime, des articles supprimés ou redoublés sans motif, laissent une impression défavorable. Il eût été facile d'éviter ces petits défauts : l'ouvrage en eût été plus alerte, plus impressionnant.

Avant de terminer, disons un mot de M. Léon MOINE, dont *les Célines* (1) sont le début. Début brillant, qui fait augurer d'un avenir fécond.

L'auteur a de sérieuses qualités de fond et de forme; ses pièces sont d'une intimité charmante, avec quelques incertitudes parfois, mais fraîches toujours et sincères. Ces hésitations, inhérentes à l'apprentissage de la vie poétique, sont d'ailleurs largement rachetées par l'élévation du style et des idées; c'est dire que nous prévoyons, pour bientôt, une œuvre maîtresse où nous retrouverons, dans son plein épanouissement, la personnalité du jeune auteur.

(Reproduction interdite) FR. DUFOUR.

## L'ÉCHO

Rôdant triste et solitaire  
Dans la forêt du mystère,  
J'ai crié, le cœur très las :  
« La vie est triste ici-bas ! »  
...L'écho m'a répondu : Bah !

« Écho, la vie est méchante ! »  
Et, d'une voix si touchante  
L'écho m'a répondu : Chante !

« Écho, écho des grands bois,  
Lourde, trop lourde est ma croix ! »  
L'écho m'a répondu : Crois !

« La Haine en moi va germer :  
Dois-je rire ? ou blasphémer ? »  
Et l'écho m'a dit : Aimer !

Comme l'écho des grands bois  
Me conseilla de le faire :  
J'aime, je chante et je crois...  
...Et je suis heureux sur terre !

THÉODORE BOTREL.

(1) MOINE (Léon). — *Les Célines*. In-16 all. de 32 pages. Le Havre, 1904. D. Quoist. Prix : 1 fr.

## PAUL ET LUCIE

(Suite)

Un troisième groupe entre en scène. Chacun de ses membres porte une casquette ronde en toile grise, comme ceux du 2<sup>e</sup> groupe, et un costume de même couleur. Aux pieds ils traînent, comme les forçats, une lourde chaîne. Sur le dos et la poitrine ils portent les inscriptions qui leur conviennent, et chantent :

CHŒUR.

Menteurs, ignorants,  
Maraudeurs sans nombre,  
Grossissez nos rangs,  
Au pays de l'ombre!

Effrayés, les deux bambins se pressent l'un contre l'autre et Lucie, qui laisse échapper calepin et bouquet, tombe dans les bras de Paul qui la console de son mieux.

LUCIE.

Paul, Paul, que j'ai peur !

PAUL.

A mon tour, Lucie, je dois avouer que je ne suis pas à l'aise...

LUCIE.

Si nous partions, donc ?

PAUL.

Essayons toujours.

Ils font, en effet, quelques pas pour s'enfuir, mais voilà qu'au même moment tous les petits condamnés rentrent en scène.

\*\*

Le 3<sup>e</sup> groupe prend place au milieu, le 1<sup>er</sup> se met à sa droite et le 2<sup>e</sup> à gauche. Lucie se blottit dans un coin, sur le devant de la scène, et Paul en fait autant du côté opposé. Les trois groupes chantent en

CHŒUR.

Tout malhonnête enfant, poussé par le [destin,  
Arrive en ce pays qui tout un an l'héberge;  
Et l'homme noir, chaque matin  
Lui donne trente coups de verge.  
En plus de cette potion,  
Chacun, le jour, marche en son groupe  
Pour gravir le roc, le vallon,  
Et le soir former une troupe.  
Alors, après avoir partout erré,  
Devant un fouet que rien ne lasse,  
Nous chantons le mal enduré,  
Comme à présent sur cette place.  
Ensuite, on nous fait reposer la nuit  
Au cachot sombre ou dans la broussaille;  
Et l'on nous sert, en guise de biscuit,  
Au déjeuner quelques brins de paille !..

Pendant que ces trois groupes chantent, chaque gardien, qui sera habillé d'une manière spéciale, fait le tour de son groupe respectif, pour s'assurer si la discipline est observée

dans les rangs par les jeunes prisonniers, que l'on aligne au moyen du fouet (ou du bâton).

Vers la fin du chœur, le gardien du groupe du milieu arrive machinalement devant ses prisonniers, et remarque tout à coup Paul, toujours blotti dans son coin. Il croise les bras pour le regarder d'un air étonné et peu rassurant, et se tourne ensuite du côté de Lucie, en faisant le même manège. D'un geste impérieux, il les montre alors aux autres gardiens. Ceux-ci vont saisir par l'oreille Paul et Lucie, et les conduisent devant lui.

LE CHEF.

D'où viennent encore ces deux mauvais drôles ? (*Se tournant vers Paul et Lucie.*) Vous semblez, à ce que je vois, plus enclins à courir les champs qu'à prendre le chemin de vos écoles ?...

PAUL (*se jetant à genoux*).

Je vous demande pardon, Monsieur le commandant ; nous étions en route pour nous y rendre, lorsque nous nous sommes trouvés subitement égarés, en arrivant à un carrefour...

LE CHEF.

Croyez-vous, petit étourdi, que vous allez m'apitoyer en me racontant de tels mensonges, de pareilles balivernes ?

PAUL (*balbutiant*).

Je... je... je... ne l'ai pas fait exprès, monsieur l'commandant...

LE CHEF (*d'un ton bourru*).

Assez ! Le châtement vous attend ! Vous allez recevoir de mes mains le prix de vos méchancetés ! (*Il lève son fouet et s'apprête à en frapper Paul.*) Trente coups de fouet feront votre affaire, petits polissons ; et puis, nous aurons de quoi vous caser. C'est ainsi que je punis les enfants qui abandonnent leurs parents, ou qui leur font de la peine, au lieu de les aimer comme ils le doivent.

LUCIE (*se jetant à son tour à genoux aux pieds du chef, et fondant en larmes comme son frère*).

Nous vous prions, nous vous supplions, monsieur le commandant, de ne pas nous faire de mal ; car nous promettons sincèrement de ne plus recommencer.

LE CHEF (*incrédule*).

Est-ce bien vrai, ce que vous dites-là ?

PAUL et LUCIE (*à l'unisson*).

Oui, monsieur le commandant ; nous vous le promettons !...

LE CHEF (*moins rude*).

Dans ces conditions, je vous laisse libres ; mais si j'entends jamais reparler de vous, je saurai vous infliger la juste punition que vous aurez méritée. Allez donc en paix, et dites bien à vos camarades à quoi ils s'exposent en faisant le mal.

PAUL et LUCIE (*embrassant les mains du chef et se levant pour partir*).

Monsieur, monsieur, comme nous vous remercions !

LE CHEF (*les repoussant doucement*).

C'est bien. Allez, et soyez plus sages à l'avenir, afin de ne plus être attirés vers ce pays.

PAUL et LUCIE.

Nous vous le jurons, monsieur ; nous vous le promettons !

Pour les laisser passer, le groupe du milieu se partage en deux ; tous ensemble alors font face au milieu de la scène. Paul et Lucie passent, contents mais respectueux.

LE CHEF (*d'un ton impérieux*).

Et maintenant, en route !

A ce commandement, les groupes s'ébranlent ; celui du milieu se reforme comme auparavant, et tous marchent au pas et à reculons jusqu'au fond de la scène. Celui de droite sort le premier, suivi du groupe du milieu ; et le troisième vient immédiatement après. Tous chantent ce qui suit :

CHŒUR.

Petits garnements  
Et fripons sans nombre,  
Grossissez nos rangs  
Au pays de l'ombre !

E.-H. GILLEWYNTENS.

## Çà et là

L'*Essor littéraire* vient de faire paraître son premier numéro spécial ; nos jeunes confrères ont de l'ambition, une ambition bien placée, s'entend : ils veulent faire grand et beau, et ce premier essai n'est pas pour les décourager. L'abondance et la variété des matières, la poésie habilement mariée à la prose, le tout mis en valeur par une impression soignée et une exécution typographique irréprochable : voilà certes de quoi accumuler des éloges bien mérités. L'illustration, elle aussi, attire l'attention par son heureux choix : quelles figures étaient plus de circonstance que Constantin Meunier et Mérovak, deux créateurs d'idées puissants et féconds ?

Nous adressons à l'*Essor*, avec nos très sympathiques félicitations, le vœu de voir se renouveler souvent, sous ses auspices, une manifestation d'art aussi intéressante.

FR. D.

LES  
**Humanités traditionnelles**  
**des siècles passés**

*Fin.*

La leçon avait été trop forte et trop cruelle pour qu'elle ne provoquât pas une réaction le jour où la France, rajeunie dans le sang, aurait repris possession d'elle-même. En 1850, la liberté était rendue à l'enseignement ; trois ans après, Pie IX publiait son Encyclique *Inter multiplices*, et alors se produisit cet admirable mouvement dont nous avons parlé en commençant et où religieux et prêtres séculiers, laïques même, rivalisèrent de zèle pour la restauration de l'enseignement chrétien dans le sens de l'Église et selon les traditions des siècles passés. Malheureusement ce beau feu ne fut guère qu'un feu de paille. Nous avons dit pourquoi. Nous avons dit sous quelles influences on en revint peu à peu aux errements qui avaient perdu le siècle précédent.

En 1890, quelques mois avant sa mort, témoin attristé de cette nouvelle défaillance de ses compatriotes, l'évêque d'Angers, Mgr Freppel, écrivait : « Hélas ! il paraît qu'il y a trente ans, comme aujourd'hui, j'ai prêché dans le désert. *Les études soi-disant classiques se font, comme si Jésus-Christ n'avait pas paru dans ce monde.* »

En août 1893, dans leur *Bulletin catholique des Livres et des Revues* (Paris, Oudin), les Bénédictins de Ligugé écrivaient : « La classe dirigeante a été en grande partie élevée dans les établissements religieux et elle compte une majorité écrasante d'impies ou d'indifférents. Sans doute, il y a en France des hommes dévoués à la cause catholique et il faut reconnaître qu'ils sortent de nos collèges libres, mais combien sont-ils ? Que peuvent-ils ? Ils succombent, accablés par le nombre. Pourquoi ce résultat, puisque d'après les renseignements officiels, 50 0/0 des élèves de l'enseignement secondaire sont formés par nous ? Répétons-le : *l'éducation dans les maisons chrétiennes n'est pas assez chrétienne.* »

Depuis lors, nous les avons vus à l'œuvre, ces élèves de l'enseignement secondaire français, ces brillants nourrissons des Muses et de la belle Antiquité. Nous les avons vus hier, quand l'ouragan de la persécution brutalement jetait par-delà

les frontières leurs maîtres vénérés. De ces centaines de mille catholiques formés depuis cinquante ans par tous ces saints et savants religieux, combien se sont levés pour les défendre ? Combien même se sont émus de leur départ ? Fidèles, ah ! oui, fidèles aux règles de l'École, ils ont continué à la Chambre et dans les réunions publiques, ils ont continué à dérouler, tous ces fervents de Cicéron, leurs périodes sonores et leurs généreuses péroraisons : aucun n'a pris les armes. Ils n'ont pas même su pleurer, ces adorateurs du sensible et pieux Virgile, et satisfaits d'avoir sonné la fanfare pour la bonne cause, insouciant de l'avenir, ils s'en sont retournés à leurs plaisirs : on n'est pas pour rien les disciples d'Horace.

Et pendant qu'ils boivent et qu'ils dansent au souvenir du *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus*, la France agonise !

Elle agonise la pauvre France, persécutée, assassinée par les uns, délaissée, trahie par les autres.

Hélas ! depuis deux siècles, elle s'était obstinée à élever ses enfants « comme si le Christ n'avait pas paru dans ce monde », et ses enfants aujourd'hui ne la reconnaissent plus !

Mais ne jetons pas la pierre à la France, car ce n'est pas elle seule, c'est l'Europe chrétienne presque tout entière qui agonise, coupable du même péché, frappée du même mal.

Ce mal qui ronge la société contemporaine et qui achèvera de la tuer, si l'on n'y prend garde, Léon XIII l'avait sondé de son regard d'aigle, et en quels termes saisissants et tout pleins d'angoisse, il nous l'a dépeint au Consistoire du 22 juin 1903 ! Écoutons ces dernières paroles du grand Pontife mourant, elles en diront long à ceux qui veulent entendre :

« Il est une chose que nous ne pouvons passer sous silence et dont la pensée constitue pour nous une incroyable angoisse, en même temps qu'elle doit émouvoir profondément tous ceux qui sont dignes du nom de chrétien. Nous voulons parler de ces courants d'idées hostiles à la civilisation chrétienne des nations, courants d'idées que notre époque voit s'infiltrer et ruisseler tous les jours, pour ainsi dire, à travers les veines des États. Un dégoût insensé et obstiné de la sagesse et de la doctrine transmis aux hommes par Jésus-Christ rédempteur semble s'être répandu dans la vie humaine, non sans

un retour médité à l'esprit et aux institutions des malheureux païens.

Cet état d'âme se reflète clairement dans les mœurs de beaucoup de gens, dans les lois, dans les institutions publiques, dans la philosophie, dans les beaux-arts, et même dans la littérature, qui verse bien souvent dans de criminels sacrilèges. »

L. GUILLAUME.

## Les cartes illustrées

**La Série D des « Alpes Françaises »** (aquarelles de MELCHIOR JAUBERT, reproduites par l'imprimerie EMMANUEL VITTE), vient de paraître. Elle comprend les dix compositions suivantes : *Le Grand Som.* — *Bourg-d'Oisans.* — *Passage de la Rivoire.* — *Allevard, le Bout du Monde.* — *Allevard, vue générale.* — *La Rive et la Grande Lance d'Allemont.* — *Le Pont de Besse au Freney-d'Oisans.* — *Oisans, le Pont du Dauphin.* — *Bouqueron-les-Bains et le Moucherotte.*

Cette nouvelle série est en vente à la librairie Emmanuel Vitte, 3, place Bellecour, à Lyon, et chez les principaux libraires et marchands, sous une élégante pochette, au prix de 1 fr. 50 franco.

Les séries A. B. C. sont en vente aux mêmes conditions.

Cette collection, où se trouveront bientôt réunis les sites les plus pittoresques du Dauphiné et de la Savoie, se compose actuellement de quarante compositions d'une réelle valeur artistique.

Il y a loin de ces charmants tableautins, dus à l'étroite collaboration d'un peintre et d'un imprimeur émérites, aux banalités photographiques et aux fantaisistes et souvent grotesques productions qui encombrant les devantures.

Tous les collectionneurs voudront leur réserver la meilleure place en leur album, et les touristes, de plus en plus nombreux, qui visitent les Alpes françaises, tiendront à conserver ces gracieuses images des sites qu'ils auront eu le plaisir de contempler.

## Une visite à l'Institut royal DES sourds-muets et aveugles à Woluwe (Suite).

CHEZ LES AVEUGLES

Ici se pose comme naturellement cette question : Pourquoi a-t-on réuni les

sourds-muets et les aveugles dans un même institut ?

Aucune raison d'ordre pédagogique, nous dit le directeur, ne demande cette réunion, mais au début des raisons d'ordre économique et administratif en faisaient une quasi-nécessité. Aussi cette union est plus apparente que réelle. Ce ne sont pas seulement deux sections, ce sont plutôt deux instituts à côté l'un de l'autre, sous une direction générale, mais aussi sous deux directions spéciales.

L'organisation et la marche de l'un ne s'inspirent pas de l'autre, partout les aveugles sont séparés des sourds-muets ; dans les classes, les salles à manger, les dortoirs, les salles et cours de récréation, les ateliers, la chapelle, etc. Leurs jeux diffèrent du tout au tout ; les satisfactions extraordinaires qu'on leur procure, également. Ils ne se réunissent que pour donner certaines séances, où les aveugles accompagnent les exercices des sourds-muets, ainsi que le jour de la fête de l'institut, le 21 juin, où ils tiennent ensemble leur kermesse flamande.

L'enfant aveugle n'a pas, comme le sourd-muet, la figure illuminée par un rayon qui, au premier abord, paraît dénoter l'intelligence et la gaieté. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il est très intelligent, au contraire, et très gai ; il semble ne pas se douter de son infirmité. Il a sur le sourd-muet une infériorité physique, mais une supériorité intellectuelle ; le monde visible est pour lui bien restreint, mais le monde de la pensée recule ses horizons, et lui donnera, par l'étude, des notions nettes de bien des objets qui ne sont pas à la portée de ses doigts. Comme on peut dire que l'enfant sourd-muet vaut et même surpasse l'enfant normal sous le rapport physique, on peut dire que l'enfant aveugle le vaut et le surpasse sous le rapport intellectuel.

Pour initier les aveugles à la lecture et à l'écriture, qui sont elles-mêmes à la base de toute instruction sérieuse, le sens de la vue a été admirablement remplacé par celui du toucher. Les caractères en relief, formés par un à six points différemment placés, sont au nombre de 64, et représentent l'alphabet avec toutes les lettres accentuées, la ponctuation, les chiffres et les signes de musique.

La lecture des aveugles est aussi rapide que celle des clairvoyants ; leur écriture n'atteint pas tout à fait la rapidité d'un écrivain exercé, mais égale celle des écrivains ordinaires.

Pour la correspondance avec les voyants, les aveugles se servent d'un système inventé par un professeur de l'établissement ; c'est le « pointillé belge », qui, pour le voyant n'est pas seulement une écriture très lisible, mais aussi très belle ; c'est la reproduction en points des lettres majuscules de nos impressions.

L'étude de la religion, des langues, de l'histoire, de la géographie, de l'arithmétique, etc., se fait comme dans les écoles ordinaires, sauf pour les opérations de calcul et pour l'emploi des cartes géographiques.

Le calcul mental est enseigné avec un soin tout particulier.

L'enseignement des cartes géographiques mérite une mention spéciale. On est vraiment émerveillé en voyant ces enfants privés de la vue promener leurs doigts sur les grandes cartes murales, sur le globe ou dans les atlas, indiquer avec une rapidité étonnante des villes citées au hasard, suivre le cours des fleuves et des rivières, faire des voyages par l'itinéraire le plus court, etc. Ajoutons que toutes ces cartes sont entièrement muettes pour eux ; pas un nom, pas une initiale. Les cartes murales sont en bois : les cours d'eau, les montagnes, les chemins de fer, les contours, sont représentés par des fils de fer ou par des lignes pointillées : les villes et les villages par des clous à têtes de différentes grosseurs ; les mers, les lacs par des abaissements sculptés. Le globe, construit d'après le même principe, mesure 3 m. 60 de circonférence. Les atlas sont imprimés ; les clichés sont construits comme les cartes murales, mais à dimensions moindres.

Tous les élèves aveugles apprennent les deux langues nationales, le français et le flamand. Un grand nombre apprennent également la langue internationale auxiliaire « esperanto » et sont en correspondance suivie avec les élèves d'instituts d'aveugles d'autres pays de l'Europe et de l'Amérique.

#### ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

##### a) Enseignement musical

Le but de l'enseignement musical donné à l'établissement est de former des organistes et des professeurs de musique tant pour les pensionnats de clairvoyants que pour les enfants de la bourgeoisie.

Les aveugles montrent en général beaucoup de goût et de dispositions pour cet art, dans lequel se concentrent pour eux toutes les beautés éparpillées pour

nous dans les différents arts qui leur échappent. Aussi la plupart d'entre eux suivent avec un succès remarquable, les cours organisés d'ailleurs avec le plus grand soin.

##### b) Métiers

Les élèves moins doués pour la musique font l'apprentissage d'un métier.

Un très grand nombre d'aveugles, surtout les musiciens, apprennent l'accordage des pianos, métier dans lequel ils semblent acquérir presque une supériorité sur le clairvoyant.

Viennent ensuite le cannage et le rempaillage des chaises, la vannerie et la fabrication de certains objets en fil de fer.

Comme nous l'avons dit plus haut, en voyant l'habileté de ces jeunes ouvriers privés de vue, on ne sait ce qu'il faut plus admirer, ou le tact des maîtres, ou le courage des élèves, ou l'usage merveilleux que fait l'aveugle du sens du toucher qui, avec celui de l'ouïe, lui a presque rendu ce que la cécité lui a fait perdre.

#### GÉNÉRALITÉS

L'institut ne soigne pas seulement l'éducation et l'instruction de ses élèves. Afin de les habituer de bonne heure à l'épargne et à la prévoyance, il donne à chaque enfant, une année après l'entrée à l'établissement, un livret de la Caisse d'épargne, sur lequel sont inscrites les petites sommes que l'élève reçoit à cet effet de sa famille, ainsi qu'une partie de l'argent qu'il gagne par son travail. L'autre partie de son salaire est inscrite sur son livre de la caisse de retraite, qui a sa société à l'établissement.

Après la sortie de l'élève de l'Institut, celui-ci, dans la mesure du possible, le patronne en tâchant de lui obtenir de l'ouvrage et en encourageant les sociétés de secours mutuels qu'ils fondent.

Pour obtenir l'admission d'un élève à cet institut modèle, il suffit que le bourgmestre ou le président des hospices donne l'assentiment par écrit, en y ajoutant l'extrait de naissance et des déclarations médicales relatives à l'infirmité de l'enfant et à son vaccin.

Les frais d'entretien sont à la charge du fonds commun de la province et de l'État.

\* \*

Depuis quelque temps une institution semblable à celle de Woluwe a été fondée à Charleroi et donne déjà de précieux résultats. Nous en reparlerons quelque jour.

## RÉCRÉATION

### Charade

Mon premier, cher lecteur, garantit les foyers,

Mon deuxième, les fruits, et mon tout, les papiers.

\*  
\*\*

### Mots en carré

1. Prénom masculin ;
2. Compagne ;
3. Adverbe ;
4. Nombre.

\*  
\*\*

Réponses au dernier numéro :

MÉTAGRAMME : *Cocon, coton, colon.*

CHARADE : *Vol-tige.*

## AU DRAPEAU

(Tableau de Gralleron)

Décimé par une pluie de balles, sans qu'il fût possible de se défendre contre un ennemi caché aux regards, le régiment français a dû battre en retraite pour chercher une position de combat plus favorable. Les blessés ont été emportés, mais les morts sont restés sur le champ de bataille, et le tableau nous montre leurs cadavres étendus, inertes et raidis sur le sol, tandis que dans le lointain disparaissent à la vue les derniers soldats de l'arrière-garde.

Les pauvres morts sont là, couchés sur cette terre abandonnée ; de sombres oiseaux de proie volent tout alentour en faisant entendre leurs cris sinistres.

Au premier plan est étendu le porte-drapeau : ses mains défaillantes serraient les plis contre son cœur lorsqu'il rendit le dernier soupir. Tandis que les trompettes faisaient entendre les sons de la retraite, il était tombé sur le sol, percé d'une balle, et le régiment en fuite ne s'était pas aperçu tout d'abord de l'absence du précieux étendard ; mais dès que la troupe se fut ralliée et que la disparition du drapeau eût été constatée,

quelle consternation, quel désespoir parmi ces braves soldats si fiers de le voir flotter parmi eux !

Eh quoi ! faudra-t-il donc abandonner entre les mains de l'ennemi, ce précieux trésor?... Situation cruelle, terrible nécessité du sort.

Mais non, le sergent Tauviray se présente ; il demande à aller seul à la recherche du cher emblème, et le voilà qui retourne au pas de course vers le champ de carnage...

Il ne se demande pas si les balles vont de nouveau pleuvoir autour de lui et peut-être l'étendre mort sur le sol ; une seule pensée l'inquiète : retrouver parmi tant de cadavres les restes inanimés du porte-drapeau... Mais le voilà qui s'arrête ; il croit reconnaître au loin les lambeaux de l'étoffe aux trois couleurs, objet de sa convoitise... Oui ! c'est bien le drapeau, le cher drapeau du régiment !... Il se hâte, il presse sa course... Il a pu arriver vivant jusqu'à lui et la gravure nous le représente à genoux devant le cadavre de l'officier, prêt à arracher de ces doigts raidis par la mort la hampe de l'étendard.

Répars maintenant, vaillant soldat, hâte tes pas, porte à tes camarades et à tes chefs la noble relique. Tu l'aimais déjà bien, le drapeau du régiment, et tu étais fier de le voir flotter au milieu des rangs serrés de tes frères d'arme ; de quel culte ne vas-tu pas l'honorer, maintenant qu'il a été imprégné du noble sang français ; maintenant qu'au péril de tes jours, tu l'as soustrait aux mains de l'ennemi ; ne l'aimeras-tu pas désormais comme un père aime son enfant ? Dieu fasse que dans les guerres de l'avenir le drapeau soit toujours l'objet de la même vénération et du même amour, et que parmi les soldats de la France se rencontrent nombreux des cœurs semblables à celui du sergent Tauviray.

Jean DE JACOURET.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage Colbert*  
*Merlans au gratin*  
*Oufs flut Opéra*  
*Flan russe*

*Merlans à gratin.* — Choisissez de beaux merlans, grattez, cuisez à demi dans le beurre, mettez en plat gratins avec champignons, moules, etc. Versez dessus sauce blanche ; une heure et demie au four.

\*  
\*\*

*Œufs plats Opéra.* — Cuisez les œufs sur plat avec beurre frais. Garnissez d'un ragoût de foies de volaille et de bouquets de pointes d'asperges liées au beurre.

TANTE LOUISE.

---

## Le cinématographe et l'actualité

---

Peuple, on te trompe ! On vous trompe, vous qui, tout frissonnants d'horreur et de curiosité, regardez sur la toile lumineuse d'un cinématographe vivre et mourir les acteurs des grands drames modernes. Il n'y a là que mensonge et artifice. J'en ai eu hier la preuve.

J'ai vu tuer le grand-duc Serge de Russie, et cela ne fit point tressaillir mes nerfs, car je savais que l'héroïque meurtrier a pour accoutumé de répondre au nom de « Coco » et son complice à celui de « Bébert ».

Ces messieurs font partie de la figuration d'une grande maison de Vincennes, dont la spécialité consiste à reconstituer, grâce au cinématographe, les scènes d'actualité. On ne peut croire quel matériel compliqué, quels soins et quelle ingéniosité exige une semblable entreprise.

Hier donc, j'étais à Vincennes dès le matin. Dans un immense atelier, d'étranges individus, vêtus de lourdes bottes et coiffés de bonnets de fourrure, s'agitaient devant un sombre décor. Nous étions dans le cabinet des conjurés. M. Lucien Nonguet, chef de figuration, indiquait à ses hommes avec une précision merveilleuse les attitudes nécessaires. Et, lorsque l'appareil cinématographique grinça, on n'eût pu s'imaginer que « Bébert » avait dans la vie une préoccupation plus fréquente que celle de remplir de clous une boîte de conserve : la bombe.

Cependant, les figurants revêtaient leurs costumes. Et je vis que, soucieux de vraisemblance, M. Nonguet avait investi du rôle de grand-duc un homme aux manières à la fois hautaines et cavalières et qui portait monocle avec aisance.

Il ne perdit rien de sa dignité lorsqu'on lui barbouilla les joues de vernis pour y coller une fausse barbe, et ne fléchit point sous le poids d'un casque surmonté de l'aigle double.

La voiture arriva, traînée par deux coursiers peu fringants. Par la portière, on apercevait le casque brillant du grand-duc. Soudain l'équipage s'arrêta. Le grand-duc se pencha un peu hors de la portière pour s'informer. C'est alors que « Coco » se précipita, lançant une boîte pleine de clous sous les pieds des chevaux. L'opérateur interrompit le fonctionnement du cinématographe. Il ne remit l'appareil en mouvement qu'au moment où l'on alluma la poudre destinée à entourer la scène de fumée. Nouvel arrêt du cinématographe. La voiture disparaît. A sa place, on disposa de vieux essieux, des roues brisées, une lanterne, mille choses encore, tandis que les décorateurs peignent des lézards sur les murs du monument et dessinent de longues cassures sur les vitres.

Comme il faut que les débris de l'explosion retombent, des hommes juchés sur le toit laissent, à un signal donné, tomber des vieux sacs, des coussins, etc... Encore une pellicule du cinématographe impressionnée. C'est en rapprochant ces pellicules qu'on donnera l'illusion de la réalité. Enfin, au milieu des objets épars, le meurtrier vient se coucher, la face convulsée. Les gendarmes, la foule, les soldats le saisissent. « Coco » est vigoureux ; aussi est-il destiné à recevoir les horions. Pour la vraisemblance, il faut résister. Il résiste si bien que sa chemise en souffrit fort et qu'il reçut sur l'œil un coup de poing appliqué par une main experte. Mais il ne s'en fâcha pas. Chacun son métier.

C. B.

---

## Carnet musical

Nous avons le plaisir de signaler à nos lecteurs une charmante ouvrette, parue chez Faes (Anvers), intitulée : *Uns Lied*. Sur un poème de Jean Bouchery, M. Edm. Lemoine a brodé une jolie romance, très fine d'allure et de sentiment.

\*  
\*\*

Notre compatriote Henri VAN GAEL est décidément un travailleur infatigable ; il vient d'éditer chez Schott (Bruxelles) une importante série pour violon, avec accompagnement de piano, sous le titre général : *Fleurs musicales*. Douze morceaux

composent la série : *La voix du cœur — Pour vous charmer — Le petit savoyard — Chanson d'avril — Badinage — Fantaisie — Dans les Alpes — Valse-berceuse — Barcarolle — Dans les champs — Chanson bohémienne — Menuet.*

Cette collection d'études vient s'ajouter aux nombreuses œuvres que l'auteur a composées déjà à l'intention de notre jeunesse studieuse. Ici encore son grand mérite est d'avoir su graduer des exercices qui forment à la fois la main et le goût. La facture générale est simple, sans aucune visée de recherche : mais cette simplicité même ne sert qu'à dissimuler adroitement les difficultés, et c'est là surtout ce qui fera bien agréer de nos futurs virtuoses cette jolie suite d'œuvres d'une fraîcheur charmante. FR. DUFOUR.

## LE MOIS LITTÉRAIRE

BATTANDIER (Albert). — *Annuaire pontifical catholique*. VIII<sup>e</sup> année : 1905. Un vol. in-16 de 668 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 3 fr. 50

L'Annuaire pontifical entre dans sa huitième année, et son succès s'accroît, s'affirme davantage à chaque volume nouveau. Il nous suffirait d'en donner comme preuve les nombreuses lettres épiscopales reçues par Mgr Battandier de tous les points du monde catholique ; toutes n'ont que des éloges pour l'œuvre de l'éminent auteur, éloges bien mérités par le soin scrupuleux apporté par le prélat à nous donner des renseignements précis, puisés aux meilleures sources.

La collection des huit volumes parus forme une bibliothèque précieuse, une sorte d'encyclopédie catholique appelée à rendre de réels services à tous ceux qu'intéressent les multiples questions de la hiérarchie romaine. Nos très humbles félicitations se joindront à tant d'autres encouragements, venus de plus haut, pour inciter l'auteur à continuer sa publication aussi utile qu'attrayante.

\*\*

BOURGUIN (Maurice). — *Les systèmes socialistes et l'évolution économique*. Un vol. in-8<sup>o</sup> de x-520 pages. Paris, 1904, A. Colin. Prix : 10 fr.

Le socialisme, en tant que corps de doctrine, a suivi les lois fatales de l'évolution, et, depuis Karl Marx, il s'est profondément modifié dans son essence même. Au début le plan de la société collectiviste était uniquement basé sur le régime de la valeur : Marx, Rodbertus, Schaeffle, Bellamy sont d'accord sur ce point dans leurs exposés du système.

Mais cette base fut bien vite reconnue déficiente, impuissante à maintenir l'équilibre économique ; il fallut en revenir au vieux système, si dénigré, de l'offre et de la demande, comme étant le meilleur compensateur de la productivité. Le collectivisme a fait place au socialisme d'Etat, puis au socialisme communal. Enfin la corporation et le coopératisme ont donné aux idées une direction nouvelle, et nous aboutissons aux théories de Hertzka et Oppenheimer.

Voilà, en dix lignes, le résumé de la première partie de l'ouvrage ; nous n'avons pu évidemment qu'indiquer le plan général. L'auteur le développe d'une façon vraiment intéressante : chaque point de doctrine est étudié à fond, disséqué pour ainsi dire ; on pourrait craindre qu'il s'ensuive une sécheresse désagréable de la forme : il n'en est rien, le long travail de M. Bourguin se lit avec facilité, on suit sans fatigue aucune l'auteur à travers les développements étendus de sa thèse ; et de cette lecture il reste une impression durable, une connaissance complète du sujet.

La deuxième partie du livre étudie l'évolution économique de la société moderne. C'est une œuvre de documentation pure, bourrée de statistiques et de chiffres, et dont nous recommandons instamment la lecture à tous ceux qu'intéresse la sociologie contemporaine ; cette partie de l'œuvre est féconde en aperçus instructifs, en conclusions objectives de la plus haute importance, au point de vue surtout de l'avenir de la démocratie dans l'ordre économique et social. Encore une fois, c'est un livre à lire et à retenir.

\*\*

CAPELLE (Edouard). — *Aux Indes*. Brochure in-8<sup>o</sup> de 36 pages. Paris, 1904, V. Retaux. Prix : 1 fr.

Le sous-titre de cette brochure : *Chez un peuple qui meurt de faim*, nous indique abondamment la triste situation que l'auteur veut nous dépeindre. Sans aigreur, sans parti pris, M. Capelle nous trace de l'Hindoustan une peinture fidèle, nous fait toucher du doigt les défauts de l'organisation politique, et énumère une série de mesures propres à obvier à ces retours fréquents de la famine.

Son travail est un éloquent appel à la charité ; nos lecteurs l'entendront, nous n'en doutons pas. Leur obole, si faible soit-elle, sera la bienvenue ; ils peuvent l'adresser soit à M. Retaux (82, rue Bonaparte, Paris), soit à l'administration de la revue.

\*\*

CASTELLANE (c<sup>te</sup> de). — *Rapports de l'Eglise et de l'Etat en France*. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 92 pages. Paris, 1905, P. Dupont.

Prix : 1 fr.

On a beaucoup écrit, ces temps derniers, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat en France ; à

notre connaissance, il n'existe pas de travail aussi complet que le présent ouvrage du comte de Castellane. La question y est reprise *ab ovo*, c'est-à-dire depuis la Pragmatique Sanction de Bourges, en 1438.

En un nombre restreint de pages, l'auteur a trouvé le moyen de nous donner une vue d'ensemble de son sujet suffisante à la compréhension saine des événements qui se déroulent en France. L'œuvre est à recommander : elle jettera la lumière dans nombre d'esprits prévenus, en ramenant les faits à leur signification obvie.

\*\*

COQUARD (Arthur). — *César Franck*. In-8° de 16 pages. Paris, 1905, Monde musical.

M. Arthur Coquard, l'un des élèves préférés du maître, avait écrit, au lendemain de la mort de César Franck, une courte mais substantielle notice, où la vie du grand compositeur se trouvait retracée en termes émus et sincères. Le *Monde musical* a eu la délicate attention de réimprimer cette biographie, épuisée depuis longtemps, en une charmante plaquette, ornée d'un magnifique portrait du maître par Rongier.

\*\*

DE GIBERGUES. — *Réparation !* Un vol. in-18 de 240 pages. Paris, 1905, Vve Ch. Poussielgue. Prix : 3 fr.

En 1904, nous faisons, à cette même place, l'éloge de : *Nos responsabilités*, de M. l'abbé De Gibergues. L'auteur a continué cette année, à St-Philippe-du-Roule et à St-Augustin, ses instructions aux hommes du monde, en prenant pour sujet la nécessité de la réparation.

Une des raisons qui éloignent le plus peut-être certains esprits modernes de la foi catholique et troublent davantage ceux dont les croyances ne sont ni éclairées ni solides, c'est la doctrine de l'expiation et de la réparation. Aux uns et aux autres, l'auteur montre ce qu'ils ont à faire pour donner satisfaction à leur conscience en même temps qu'à la justice et à l'amour de Dieu.

Ces instructions quadragésimales, nous aimons à le croire, auront produit un grand bien ; leur lecture ne peut en tout cas manquer de rendre un peu de vigueur, un peu d'énergie au caractère contemporain, si souvent inerte et incapable d'une résolution courageuse.

\*\*

DENAIN (Em.). — *Nos églises catholiques*.

Etude préparatoire du droit de propriété sur les églises en France. Un vol. in-8° de vi-240 pages. Dancourt, 1905, chez l'auteur. Prix : 3 fr.

Le cas n'est pas fréquent de rencontrer, parmi les membres du clergé, des juristes érudits et

vraiment capables d'une discussion sérieuse : la jurisprudence est un dédale si compliqué, qu'il n'est guère donné qu'aux professionnels de s'y retrouver plus ou moins bien. A ce premier titre, l'œuvre de M. le chanoine Denain est à signaler, car elle décèle une connaissance approfondie des lois régissant la matière.

Quant à la façon de présenter le sujet, l'auteur mérite l'attention par la clarté et la méthode qui président à l'achèvement de l'ouvrage. L'actualité frappante du droit de propriété sur les églises, en France surtout, appelait pareil travail : il était bon de rappeler la situation juridique de ces biens, entrés dans le domaine national par le fait de la Révolution ; il était bon et nécessaire de délimiter cette situation, de la préciser point par point, en s'appuyant sur les textes même qui ont amené l'état de choses actuel.

Les conclusions de l'auteur seraient à citer et plus encore à méditer : nos lecteurs voudront bien les lire dans l'ouvrage lui-même. Ils auront d'ailleurs sous peu la bonne fortune de trouver dans nos colonnes une étude documentée sur le droit de propriété des biens ecclésiastiques en Belgique : M. Denain veut bien nous prêter son précieux concours pour essayer de réagir contre certaines erreurs juridiques trop facilement acceptées par nos hommes de loi ; nous l'en remercions d'avance, en souhaitant à son présent travail un succès qui ne peut lui manquer d'ailleurs.

\*\*

DENEUX (A.). — *Ma seconde gerbe à la jeunesse chrétienne*. Un vol. in-12 de 266 pages. Lyon, 1904, L. Vitte.

Prix : 2 fr. 50

La jeunesse de nos jours a grand besoin d'éducation sérieuse, M. l'abbé Deneux l'a parfaitement compris. Dans un premier ouvrage, il avait parlé à nos jeunes gens de la désertion chrétienne ; il leur présente aujourd'hui une seconde gerbe aussi bien fournie, dont les épis sont d'abondants fruits de charité.

La charité, depuis saint Paul, n'a pas varié : elle possède des signes caractéristiques, elle réalise des miracles d'amour et d'abnégation, et c'est précisément ces considérations, sérieusement méditées qui doivent servir de base à l'édifice social contemporain, édifice que nos jeunes générations sont appelées à bâtir sur les ruines de la persécution.

L'auteur fait tout simplement le commentaire de l'admirable page de l'Apôtre aux Corinthiens : *Caritas benigna est* ; mais quel commentaire ! On y sent le prêtre dévoré du zèle apostolique, le penseur profond, le chrétien sans défaillance qui marche le front haut vers la vérité entrevue à l'horizon. Son ouvrage est à méditer sérieusement : il sera la source de fécondes résolutions d'où

sortira la rénovation de l'âme, de l'esprit et du cœur.

\* \* \*

HENNEBIQ (LÉON). — *La campagne anglaise* et le dernier effort de M. Morel. In-8° de 16 pages. Bruxelles, 1905, Imprimerie des Travaux publics.

*La Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger* vient de publier une remarquable conférence de M. l'avocat Hennebicq, plaidoyer vigoureux en faveur du Congo contre les ineptes accusations de la presse anglaise et de M. Morel. Ce document est à lire par tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la colonie équatoriale.

\* \* \*

*Heures catholiques d'Ars*. Un vol. in-18, de 504 pages. Lyon, 1904, E. Vitte.

Prix : 1 fr. 75

Ce recueil, fait des plus belles pages du Bienheureux Vianney, curé d'Ars, en est à sa 56<sup>e</sup> ÉDITION : c'est dire le succès qu'il rencontre partout, succès bien mérité d'ailleurs par les fruits abondants de sanctification qu'il produit dans les âmes.

\* \* \*

HUE (Alfred). — *Les premiers pas à l'école*. Un vol. gr. in-8° de 342 pages. Paris, 1904, Librairie A. Colin. Prix : 4 fr.

Voici un ouvrage dont il convient de dire beaucoup de bien. Pour arriver à l'intelligence des tout petits, l'auteur a conçu une nouvelle méthode intuitive, excessivement intéressante dans le fond et la forme. La voici en deux mots :

Douze tableaux muraux, sobres d'idée et d'exécution, décorent les murs de la classe ; tous représentent des sujets choisis dans la vie courante : le feu, l'hiver, les vendanges, la mer, etc. La maîtresse de cours fait une causerie très simple sur l'un d'eux, le feu, par exemple ; puis elle passe à l'analyse des objets, des personnages indiqués au tableau ; le vocabulaire, la lecture, l'écriture accompagnent ce travail. Élargissant le sujet, la maîtresse passe ensuite à ce qui se rattache au feu : les allumettes, les combustibles, les appareils de chauffage et d'éclairage, etc. : chaque développement est entouré de lectures attrayantes, de pièces à retenir, voire même de chants à exécuter par toute la classe. On le voit, rien n'est omis pour frapper l'imagination des petits, et tous les moyens convergent vers un même but : le développement des facultés d'observation et du sentiment.

Ces simples indications suffiront, je crois, à démontrer l'énorme progrès réalisé par cet ouvrage dans l'éducation intuitive ; aussi le recommanderons-nous chaudement à nos maîtresses des cours primaires : il leur rendra d'utiles services, tout en procurant à leurs petits élèves un enseignement attrayant et fécond.

MARCHAND. — *Une langue internationale* en six leçons. Broch. in-16 de 46 pages. Betoncourt-les-Ménétriers, 1905, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 60

Comme langues internationales, nous avions déjà le volapuk, la langue bleue, l'espéranto, d'autres encore ; voici, dernier venu, le dilpok, qui nous paraît la tentative la plus pratique en vue de l'établissement d'un dialecte courant et universel.

La principale qualité du dilpok est sa simplicité vraiment unique : pas de difficultés orthographiques ni grammaticales, pas de syntaxe, pas de racines exotiques à classer dans la mémoire. Six leçons suffisent pour posséder à fond toute l'économie de la nouvelle langue : c'est dire qu'un peu de bonne volonté permettra à nos lecteurs de *dilpokiser* rapidement et sans fatigue.

\* \* \*

MARION (L.). — *Histoire de l'Église*. Trois vol. in-12 de XX-696, 724 et 900 pages. Paris, 1905, Roger et Chernoviz.

Prix : 12 fr.

Nous avons déjà plusieurs histoires de l'Église : les unes, manuels élémentaires, utiles surtout pour les études rapides et peu approfondies ; les autres, travaux considérables que leur étendue empêchent de sortir de nos grandes bibliothèques. Sans être l'un ni l'autre, l'ouvrage de M. Marion est à la fois assez complet pour suffire à une bonne étude des fastes ecclésiastiques, et assez concret pour que son volume le mette à la portée de tous.

Nous pourrions consacrer de longues colonnes à faire l'éloge de la forme pure et nette dans sa concision, du fond si judicieusement aménagé, de la méthode nouvelle et captivante choisie par l'auteur pour nous présenter la vie de l'Église à travers vingt siècles. Mais, très sincèrement, nous ne trouvons rien à ajouter aux quarante lettres que d'éminents prélats, des professeurs compétents ont adressées à M. Marion pour le féliciter sur son beau travail. C'est ainsi que Mgr de Troyes disait : « Comme plan, comme méthode, comme critique, l'ouvrage est excellent pour l'élève, excellent pour le professeur. » Voilà bien, en trois lignes, l'éloge le plus marqué que l'autorité épiscopale puisse décerner à l'auteur. Et Mgr d'Angoulême, ravi par la beauté de l'œuvre, ajoute : « Soyez béni pour le service que vous nous avez rendu. »

Après d'aussi hautes approbations, nos très humbles félicitations paraîtront bien maigres à l'auteur. Elles n'en sont pas pourtant moins sincères, car nous estimons que M. Marion a rendu un service éminent à notre jeunesse studieuse, en lui présentant de façon si attrayante et si claire

une histoire fort complexe en elle-même, puisqu'elle embrasse tous les temps et tous les peuples. La lecture attentive en laisse une trace profonde, durable, et ce résultat serait à lui seul considérable, car il prépare le retour des intelligences à des notions saines et justes sur l'Eglise et son rôle à travers les âges.

\*  
\*\*

MARTIN DE NOIRLIEU. — *Petite Bible de l'enfance*. Un vol. in-16 de 96 pages. Lyon, 1904, E. Vitte. Prix : 0 fr. 50

En remontant aux premières années de notre jeunesse, nous retrouvons tous vivace dans nos souvenirs une petite Bible illustrée, où nous avons étudié les rudiments de l'histoire sainte. Depuis lors, de nombreuses éditions ont successivement consacré l'utilité de ce petit manuel : la vogue dont il jouit est sa meilleure recommandation.

\*  
\*\*

MAYJONADE. — *Le saint suaire de Cadouin*. Broch. in-16 de 32 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 0 fr. 25

Intéressante publication, qui nous donne l'histoire complète du saint suaire de Cadouin. Cette insigne relique mérite d'attirer l'attention des fidèles : elle sera pour eux un précieux stimulant de foi, d'espérance et de charité.

\*  
\*\*

MOLL-WEISS (Mme). — *Les mères de demain*. Un vol. in-16 de 144 pages. Paris, 1902, Vigot frères. Prix : 2 fr.

Le nouvel et intéressant ouvrage que publie Mme Moll-Weiss arrive à son jour et à son heure ; comme le dit si justement M. Maurice de Fleury dans la préface qu'il lui consacre, il répond à une préoccupation impérieuse de notre époque. « Il a ce race mérite d'être, sans pédantisme, sans abus de mots techniques, en toute simplicité et en toute clarté, édifié sur un soubassement solide de vérités scientifiques. C'est pour cela qu'il paraît devoir marquer une étape importante dans l'histoire de l'éducation des filles. » Il n'y a, dans ce livre, que d'aucuns trouveront hardi, rien que ne puisse lire avec intérêt, avec fruit, toute éducatrice laïque ou religieuse, soucieuse de faire son devoir sans en rien élever. Voici, pour elles, de quoi se renseigner, de quoi voir clair et de quoi réfléchir. »

\*  
\*\*

NICOLAY (Fernand). — *Questions brûlantes*. Un vol. in-16 de 346 pages. Paris, 1905, V. Retaux. Prix : 3 fr. 50

Il y a trois ans, nous avons longuement entretenu nos lecteurs de M. Nicolay ; nous avons

consacré à son *Histoire des croyances* de nombreux articles, où nous ne lui avons pas ménagé des éloges très mérités. Son nouvel ouvrage constitue une étude essentiellement pratique sur les problèmes les plus actuels qui passionnent notre époque.

Au lieu de se contenter de phrases sonores pour déplorer la difficulté du moment, en semant la désespérance pour l'avenir, M. Nicolay se préoccupe de rechercher comment, en l'état présent de la législation, des mœurs et des esprits, on peut reconstruire quelque chose d'utile et de durable. C'est ainsi qu'il étudie successivement : le suffrage universel, le divorce, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'avenir des rentiers, la loi sur les Congrégations, la diffamation, les syndicats, les enterrements civils et la crémation.

Nous souhaitons à ce nouveau livre le succès qu'ont trouvé les précédents ouvrages du même auteur auprès du public catholique.

\*  
\*\*

Nigérie (la) du Sud et les « humanitaires » anglais. In-8° de 16 pages. Bruxelles, 1905, J. Lebègue et Cie.

Encore un témoignage en faveur du Congo belge, argument frappant puisé dans le contraste que présentent les colonies anglaises de Nigérie.

\*  
\*\*

PAULUS (A.). — *Les Juifs avant le Messie*. Trois vol. in-16 de 64 pages chacun. Paris, 1905, Bloud et Cie. Prix : 1 fr. 80

Le but de l'auteur n'était pas surtout d'écrire une histoire du peuple juif, mais bien d'étudier à fond le développement politique, moral et religieux de la race hébraïque depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ.

Le cadre de la collection *Science et Religion* nécessitait une extrême concision : il fallait accumuler, en un nombre restreint de pages, le plus de faits possible, et c'est ce tour de force que l'auteur a pleinement réussi. Les développements inutiles sont mis de côté impitoyablement, pour ne laisser place qu'à une concision frappante, à un exposé lumineux des institutions judaïques.

Le premier volume s'occupe plus spécialement du développement politique et religieux : les aperçus de l'auteur sont d'un intérêt indiscutable, étant donné l'importance du peuple auquel ils se rapportent.

Les deux autres tomes s'occupent de l'état moral et social : nous y trouvons de nombreux documents, parfois inédits, sur la civilisation et les institutions privées depuis Moïse ; nous assistons aux résultats de l'œuvre posée par le grand législateur, résultats corroborés par les récentes découvertes de l'assyriologie.

Le livre est à lire ; il donne une idée exacte et complète de la vie intime du peuple juif.

\* \*

PERRETANT (H.). — *Nouveau manuel de la dévotion à N.-D. des Sept-Douleurs*. Un vol. in-18 de 416 pages. Lyon, 1904, E. Vitte. Prix : 2 fr. 50

Un manuel, pour être réellement pratique, doit remplir certaines conditions et épuiser son sujet de telle façon que le lecteur, en fermant l'ouvrage, ait une notion claire et complète de la matière abordée.

Il en sera ainsi du manuel de M. Perretant ; après l'avoir parcouru, nous connaissons à fond la dévotion particulière qu'il a en vue, son historique, son objet, son but et ses fruits. Nous y trouvons également tout ce qui a trait à la confrérie des Sept-Douleurs ; enfin, dans une troisième partie, l'auteur a réuni les exercices et les pratiques les plus propres à promouvoir et à soutenir la belle dévotion aux souffrances de Marie.

\* \*

RASTOUL (Amand). — *Les Templiers*. Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie. Prix : 0 fr. 60

Le but de cette étude est de jeter la plus grande lumière possible sur la question des Templiers ; ce point d'histoire est et reste entouré d'un mystère vraiment dramatique. Après la part glorieuse que le Temple prit aux croisades, peut-on ajouter foi aux accusations portées contre lui ? En présence de l'enquête minutieuse des légats pontificaux, est-il possible de nier ces imputations ? Voilà le double problème que M. Rastoul cherche à élucider, avec une érudition et un bon sens dignes d'éloges. Toutes les obscurités ne sont pas dissipées, mais avec l'auteur nous avons fait un pas vers la pleine lumière.

\* \*

SEMAILLE (Hector). — *Notice sur le canal du Centre et ses ascenseurs hydrauliques*. In-16 de 12 pages. Houdeng, 1905, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 30

L'auteur, après avoir résumé le travail qui vient de s'accomplir, s'occupe surtout des remarquables ascenseurs hydrauliques de ce canal et particulièrement des modifications qui vont être apportées dans la construction des parties métalliques des trois derniers élévateurs.

\* \*

THIÉRY (Jean). — *Le roman d'un vieux garçon*. Un vol. in-16 de 288 pages. Paris, 1905, A. Hatier. Prix : 3 fr. 50

Dans les mornes loisirs et l'ennui d'une retraite à la campagne, Antoine de Champberger, célibataire endurci, engage, sous le couvert d'un

pseudonyme féminin, une correspondance par cartes-postales avec une jeune fille inconnue.

Comment cette correspondance, qui n'était d'abord, pour M. de Champberger, qu'une plaisanterie divertissante, devient la grosse affaire de sa vie ; comment elle lui fait risquer toutes les aventures et commettre les pires extravagances ; à quelle inconséquence suprême elle l'amène enfin, — voilà ce que nous raconte, avec un esprit crépitant et une bonne humeur finement brouillée, ça et là, d'exquise émotion, le roman de Jean Thiéry.

Avec une hardiesse heureuse et une amusante fantaisie, les impressions de modernisme le plus aigu se mêlent, en ce récit, aux grâces légères du temps de la Pompadour, le teuf-teuf des automobiles aux échos lointains des vilanelles, et au charme du souvenir et du rêve le pittoresque de la réalité.

Ce livre charmant est comme les vins de France, pétillants et clairs, qui grisent un peu et laissent le cœur en fête.

\* \*

TROUILLAT. — *Les miraculés de l'Evangile*. Un vol. in-12 de xx-404 pages. Lyon, 1904, E. Vitte. Prix : 3 fr. 50

Nous avons les miraculés de Lourdes ; nous avons aujourd'hui les miraculés de l'Evangile. En un volume substantiel, M. le chanoine Trouillat a réuni les plus belles preuves de la divinité du Christ ; rien n'est impressionnant comme ce tableau, où nous voyons défilier les grandes guérisons par lesquelles Jésus appuyait la force de ses prédications. Infirmes, possédés, lépreux, aveugles, paralytiques chantent tour à tour la gloire du divin Guérisseur, et cet ensemble de louanges n'est pas la moins belle consécration de la mission rédemptrice de l'Homme-Dieu.

Ce tableau, l'auteur le trace d'une main sûre. Fortement documenté par une étude approfondie des livres saints, il met en relief le trait caractéristique de chaque miracle, il appuie sur leur portée particulière, et de son travail se dégage un irréfutable argument en faveur de la divinité que Jésus n'a cessé d'assigner à sa mission ici-bas.

L'ouvrage de M. Trouillat sera hautement apprécié de ceux auxquels Dieu a confié, de par leur vocation, le ministère des âmes.

\* \*

TURINAZ (Mgr). — *La foi catholique*. Un vol. in-16 de 450 pages. Nancy, 1905, Drioton. Prix : 4 fr.

TURINAZ (Mgr). — *Les femmes de l'Evangile et la femme selon l'Evangile*. Un vol. in-16 de 388 pages. Nancy, 1905, Drioton. Prix : 3 fr. 50

Il faudrait un volume entier pour présenter à nos lecteurs, d'une façon digne et complète, les deux derniers ouvrages de Mgr Turinaz, l'éminent évêque de Nancy. Nous avouons d'ailleurs être fort embarrassé en présence de la haute personnalité dont notre mission de bibliographe nous impose de parler : il est de ces noms qui renferment en eux-mêmes toute leur gloire, toute leur valeur, et celui de Mgr de Nancy est de ce nombre. Son nom est devenu synonyme de lutte à outrance contre le mal et les ennemis de Dieu, que ces ennemis soient d'ordre moral, comme l'impiété, l'indifférentisme, etc., ou qu'ils soient d'ordre matériel, tels la Franc-maçonnerie et les pantins gouvernementaux dont elle tire les ficelles.

Dans son ouvrage sur la *Foi catholique*, Mgr Turinaz reste ce lutteur infatigable dont nous parlons. Il s'est dit, avec trop de raison, hélas ! que la doctrine sur la foi était depuis longtemps négligée : elle est la base, le fondement de tout l'enseignement catholique, et c'est à peine si nos traités doctrinaux lui consacrent quelques pages. Il fallait donc un ouvrage complet sur ce sujet important : nous l'avons aujourd'hui, grâce à la plume inlassable de Mgr de Nancy.

Nous avons dit : complet, et en effet l'auteur a épuisé la question ; après nous avoir donné une notion claire et pratique de la foi, il en établit la divinité en une démonstration péremptoire, et sa nécessité en vertu de l'axiome : *Ilors de l'Eglise point de salut*. Il nous parle ensuite de l'immutabilité de la foi, de ses qualités et de sa puissance. Puis, en un chapitre d'une douloureuse réalité, il étudie les causes multiples qui détruisent cette vertu dans les âmes et dans les peuples. Enfin, un dernier chapitre est consacré aux relations de la foi avec la raison et la science : l'auteur y rencontre les plus récentes objections et les réduit en miettes. Pour conclure ce bel ouvrage, comme un *alleluia* de résurrection, Mgr de Nancy nous rappelle l'hymne de la foi triomphante qu'est l'épître de S. Paul aux Hébreux.

Le second ouvrage *Les Femmes de l'Evangile*, est destiné au public féminin ; c'est une série de conférences, où l'orateur présente successivement à nos chrétiennes les femmes consolées par Notre-Seigneur Jésus-Christ, les femmes pardonnées par le divin Maître et celles qui lui furent intimement dévouées. Il paraîtra superflu d'indiquer ici les graves enseignements qui découlent d'un pareil sujet : l'éminent conférencier les indique au cours de ses causeries, en les entourant de considérations de la plus haute spiritualité : le côté pratique n'est pas perdu de vue un instant, et il y aura grand profit pour nos filles et nos épouses à méditer ces belles pages.

Mgr Turinaz consacre d'ailleurs une importante partie de son ouvrage à nous tracer le portrait de la femme selon l'Evangile, dans les dif-

férents états de son existence : enfant, épouse, mère. Et pour couronner ce travail, il nous parle de Marie, le modèle de la femme, modèle parfait, modèle divin : on sent, dans cette glorification de la Mère de Dieu, tout l'amour filial que le saint prélat porte à sa céleste protectrice ; notre dévotion mariale en sera fortifiée, agrandie.

\* \*

VITTOZ (Ed.). — *La prose de nos écoliers*.

Un vol. in-8° de 80 pages. Lausanne, 1904, Payot et Cie.

*Non multa, sed multum* : pas beaucoup de pages, mais beaucoup de doctrine. Voilà le livre en deux mots. L'auteur a excellemment réuni en un minimum d'espace toutes les règles du beau parler et de l'art d'écrire. Il a mis lui-même en pratique le fameux vers de Boileau :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Il a pensé, réfléchi, comparé, et de ce labeur intellectuel est sorti le livre que nous recommandons. On y trouve, pour ainsi parler, la moëlle même du génie de la langue française ; M. Vittoz ne s'attarde pas à ces mille détails insignifiants qui déparent maints ouvrages de littérature, il bannit les belles phrases empouées, vides de sens : son travail est concis, sans être aride ; il touche aux grands points fondamentaux de la composition, et toujours avec un style châtié, sans cesser d'être fort attrayant. En un mot, il est éminemment pratique, qualité précieuse pour un manuel pédagogique.

Bien que n'ayant pas la compétence nécessaire pour juger le travail à ce point de vue particulier, il nous a semblé pourtant qu'il sera bien accueilli du corps enseignant primaire, auquel incombe l'importante mission de jeter les fondements de l'art d'écrire. Les considérations qui le composent, appuyées d'exemples typiques et pris sur le vif, seront un précieux appoint aux maîtres de la jeunesse dans leur tâche d'initiation et de correction.

\* \*

Vogüé (E.-M. DE). — *Sous l'horizon*. Un vol. in-16 de 308 pages. Paris, 1904, A. Colin. Prix : 3 fr. 50

La plume délicate et toujours jeune de M. de Vogüé nous a donné le pendant des *Spectacles contemporains*. Faire l'éloge de l'aimable académicien nous paraît superflu ; disons seulement que l'âge n'a pas altéré en lui les brillantes qualités littéraires qui l'ont placé au premier rang de nos écrivains du jour.

Parmi les grands morts d'hier descendus « sous l'horizon », sa plume fait revivre ceux qu'il a connus et aimés, le duc d'Aumale, l'Pasteur, Duruy, Taine, Gaston Paris. D'autres chapitres nous transportent en Russie, ils nous révèlent et nous expliquent quelques figures curieuses du

monde slave, Solovief, le père Jean de Cronstadt. Dans les dernières pages de ce livre, M. de Vogüé s'attache aux problèmes qui occupent et inquiètent aujourd'hui tous les esprits : les métamorphoses de l'Amérique sous la direction de son président Roosevelt, l'action de M. Chamberlain en Angleterre, la guerre russo-japonaise. Autant de pages d'un intérêt saisissant, présentées avec cette délicatesse de forme dont l'auteur a l'heureux secret.

\* \*

X\*\*\* (abbé). — *L'hygiène par les plantes* de toutes les parties du monde connu. Un vol. in-24 de 552 pages. Rodez, 1899, Imprimerie catholique.

Prix : 1 fr. 50

Voici un ouvrage vraiment humanitaire, dû à l'expérience et aux recherches d'un prêtre aveyronnais. Tout ce qu'on peut désirer connaître sur près de 3000 plantes indigènes ou exotiques au point de vue de leur famille, de leurs dénominations scientifiques et vulgaires, du lieu de leur origine, de leur utilité dans les maladies, des dangers qu'elles peuvent présenter et des diverses manipulations que réclame leur emploi, s'y trouve admirablement ordonné.

Pour le recevoir franco, envoyer un mandat-poste de 1 fr. 50 à M. l'abbé Roques, aumônier à Saint-Affrique (Aveyron).

LECTOR.

## Le coin des rieurs



Au bureau de poste :

— Enfin, monsieur, voici vingt-cinq minutes que je suis devant votre guichet !

L'employé, sans s'émouvoir :

— Qu'est-ce que vous diriez à ma place ? Il y a dix-huit ans, moi, que je suis derrière !

\* \*

*Les bons camarades.* — As-tu un cigare à m'offrir ? — Ma foi ! non !... Je n'ai que celui que je fume en ce moment, et un autre que je fumerai tout à l'heure !

\* \*

*Enfant précoce.* — Toto, fils d'un homme politique influent, revient de l'école. Son père, sévère mais juste, examine le bulletin du gamin :

— Comment ! tu n'as obtenu que vingt points sur cent ! Est-ce permis, polisson !...

Alors Toto :

— Eh bien, quoi ? j'ai atteint le quorum, comme toi !

\* \*

« Garçon ! combien mon diner ? — Neuf francs, Monsieur. — Mais c'est un vol ! Apportez-moi l'addition. »

Le garçon part et revient immédiatement ; le dîneur vérifie et ajoute : — C'est juste ! l'addition est la preuve de la soustraction.

\* \*

Une bonne coquille, toute grande ouverte dans une revue financière :

« MM. les actionnaires pourront se présenter au *piège* de la Société pour toucher leurs dividendes. »

\* \*

*Bonne réplique.* — Un commissaire-prieur dirigeait une vente publique dans un village de Bretagne. Les objets en vente consistaient surtout en ustensiles de cuisine, parmi lesquels figurait une colossale marmite.

L'officier ministériel se démenait comme un diable dans un bénitier et étourdissait l'auditoire par son bagout, tout en l'amusant par ses saillies comiques.

— Allons, monsieur Mitaine, dit le commissaire au bedeau, ne mettez-vous pas un prix sur une si belle marmite ? Songez donc à la belle cloche que vous auriez dans votre église !

— En effet, répondit le bedeau, si votre langue était dedans comme battant !









# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** Hommes et choses de partout (Fr. Dufour). — Promenade automnale, *poésie* (L. Dauvé). — Mon feuilleton (L.-J.-J. O.). — Bergerette, *poésie* (E.-H. Gilleywylens). — La résurrection de la vieille Egypte (L. P.). — L'art (Fr. Dufour). — Dans les Balkans, *légende* (Comtesse Colonna). — Cherubini et César Franck. — En excursion (F. D.). — Récréation. — Le mois littéraire (Lector). — Memento culinaire (Tante Louise). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Le coin des rieurs. — Revue des Revues.

## Hommes et choses de partout

Les choses d'Asie sont à l'ordre du jour ; sans parler de la question mandchourienne, dont le règlement se traîne dans des flots de sang, il y a encore la question du Tibet, celles du Turkestan, de la Perse, et tant d'autres dont la diplomatie occidentale s'occupe avec toutes les ruses, toutes les roueries dont sont capables les chancelleries européennes.

Cette sorte de main-mise de l'Europe sur l'Asie devait fatalement amener une réaction ; les deux premiers actes se sont terminés au profit de notre vieux monde ; le troisième se joue actuellement dans les plaines de la Mandchourie, avec des résultats plutôt déplaisants pour notre orgueil européen.

Cette révolte de l'Asie est étudiée à fond dans un remarquable ouvrage de M. Victor Bérard, qu'il intitule précisément, et avec à propos : *la Révolte de l'Asie* (1). Comme l'auteur le démontre fort bien, la guerre russo-japonaise n'est pas seulement une grande guerre : c'est peut-être un tournant de l'histoire du monde. Elle intéresse au plus haut point l'Europe ; car ce n'est pas seulement la richesse et la puissance russes qui sont en jeu : c'est aussi l'avenir de l'humanité et des deux civilisations blanche et jaune, qui jusqu'ici se partageaient le monde, mais avec une tendance et une chance de

la civilisation blanche à tout recouvrir. Expliquer les origines profondes et les causes superficielles de ce grand événement, en peindre les acteurs et les péripéties, en mettre sous les yeux du lecteur le théâtre et les personnages, tel est le but que M. V. Bérard s'est proposé. Le public connaît sa manière et comment il avait analysé d'avance et prédit le grand drame sud-africain dans son livre *l'Angleterre et l'Impérialisme*. Les titres même des différents chapitres de son nouvel ouvrage en font bien comprendre le pressant intérêt : *l'Asie et l'Europe, le Japon et l'Europe, la Descente russe, l'Expansion japonaise, le Rôle de l'Angleterre*.

Ce dernier chapitre mérite surtout l'attention ; l'auteur y qualifie comme il convient la mauvaise foi britannique. Dans ce conflit russo-japonais, l'Angleterre a joué le rôle d'agent provocateur : l'histoire rejettera sur elle les lourdes responsabilités de la plus sanglante des épopées militaires.

Nous parlions tantôt de la question du Tibet ; ici encore l'avenir est gros de conséquences terribles pour l'Angleterre et la Russie, qui toutes deux visent au protectorat, et peut-être à l'occupation pure et simple.

Qu'est-ce au juste que le Tibet ? Personne mieux que M. Grenard n'aurait pu nous le dire. Collaborateur et compagnon de voyage de l'intrépide Dutreuil de Rhins, il raconte dans son beau livre :

(1) BÉRARD (Victor). — *La révolte de l'Asie*. Un vol. in-16 de 440 pages. Paris, 1904, A. Colin. Prix : 4 fr.

*Le Tibet* (1), comment ils purent traverser ensemble le plus prodigieux massif montagneux du monde, où jamais homme n'avait mis le pied ; comment ils négocièrent avec les fonctionnaires chinois et tibétains de Lha-sa ; comment Dutreuil de Rhins trouva une mort tragique parmi les populations turbulentes du Tibet oriental, et comment l'auteur lui-même réussit à sauver le reste de la mission.

La seconde partie de l'ouvrage constitue un tableau d'ensemble des mœurs et coutumes, de la vie économique, de la religion, de l'organisation politique et sociale du Tibet. Aucun voyageur n'a eu autant que l'auteur l'occasion de fréquenter les populations soumises au gouvernement de Lha-sa et de causer familièrement avec quelques-uns des représentants les plus autorisés de la société tibétaine. Il a tâché d'atteindre et de faire ressortir clairement le fond des choses. Son livre contient tous les éléments qui sont de nature à faire comprendre la signification et la portée de l'intervention anglaise au Tibet et la valeur des intérêts qui y sont engagés.

Certes, en ces dernières années, de nombreux explorateurs, Sven-Hedin notamment, nous ont fait connaître cette contrée jalousement fermée. Aucun cependant n'a pu faire oublier les voyages de Dutreuil de Rhins, dont les itinéraires n'ont pas été recommencés, et qui est entré le plus avant dans le pays et dans les mœurs de ses habitants. De là l'intérêt particulier de cet ouvrage, que nous nous plaisions à souligner de nouveau.

\*  
\*\*

A l'autre bout du monde, la jeune Amérique représente pour l'Europe un péril plus pressant, plus dangereux peut-être, parce qu'il est d'ordre industriel et économique. Plus que tout autre, ce péril est à combattre pied à pied ; pour engager une lutte sérieuse, pour aboutir victorieusement, il est indispensable d'avoir une connaissance approfondie des forces de nos redoutables rivaux, et de se rendre compte de l'œuvre accomplie.

M. Pierre Leroy-Beaulieu était tout désigné pour nous donner ces renseignements. Son dernier ouvrage : *Les États-Unis au XX<sup>e</sup> siècle* (2), constitue un tableau

(1) GRÉNARD (F.). — *Le Tibet*. Un vol. in-16 de iv-388 pages. Paris, 1904, A. Colin. Prix : 5 fr.

(2) LEROY-BEAULIEU (Pierre). — *Les États-Unis au XX<sup>e</sup> siècle*. Un vol. in-16 de xxiv-470 pages. Paris, 1904, A. Colin. Prix : 4 fr.

complet de l'activité du peuple américain et des productions qu'il tire de son territoire. L'auteur débute par l'étude de la population des États-Unis. Il passe ensuite à la production agricole et industrielle ; puis il en décrit toutes les principales branches, indiquant les résultats obtenus, les causes qui accélèrent ou retardent leur développement. Il termine par l'étude de l'industrie des transports, des chemins de fer dont le réseau est si étendu et l'exploitation si bien organisée, et enfin par celle du commerce extérieur et de la navigation.

M. P. Leroy-Beaulieu ne s'est pas borné à une étude purement statistique. Connaissant le milieu américain par un séjour prolongé qu'il a fait aux États-Unis il y a peu d'années, il met en relief le côté social aussi bien que le côté économique des diverses questions qu'il aborde, et il recherche les facteurs moraux, aussi bien que les facteurs matériels des succès des Américains.

Ce substantiel ouvrage, riche de faits et d'idées, s'impose à l'attention de tous ceux qui veulent comprendre le sens et la direction du prodigieux essor de la démocratie américaine.

\*  
\*\*

Passant à un ordre d'idées moins générales, nous constaterons, avec un éminent historiographe, que certaines grandes figures ont ou sont destinées à avoir une influence prépondérante sur l'époque où elles vivent. De ce nombre seront certes le cardinal Manning et le Souverain Pontife Pie X.

Après Newman, Manning est certainement l'homme qui a le plus contribué à déterminer le mouvement évolutionniste de l'église anglicane ; ses idées sur le protestantisme, le libéralisme et le socialisme méritaient d'être conservées et livrées au grand public ; c'est ce que vient de faire, dans son récent ouvrage (1), M. V. de Marolles, le dévoué président de l'Association des publicistes chrétiens. M. Brunetière, parlant de ce travail, disait avec à propos que c'est un éloquent hommage à la mémoire de l'illustre cardinal, en même temps qu'un grand service rendu à tous ceux qui le liront.

Il était en effet difficile d'exposer avec plus de précision les idées d'une intelli-

(1) DE MAROLLES (Victor). — *Le cardinal Manning*. Un vol. in-16 de xii-214 pages. Paris, 1905, Librairie des Saints-Pères. Prix : 2 fr.

gence aussi supérieure sur trois sujets d'actualité. L'auteur a la plume heureuse, et son talent d'écrivain, joint à la sublime grandeur des théories de Manning, font de l'ouvrage un de ces monuments qui restent ; il peut s'appliquer le vers d'Horace :

*Exegi monumentum aere perennius.*

Et cette lecture sera largement profitable, en inculquant dans les esprits une doctrine sûre, un peu sévère et intransigeante à première vue, mais combien virile, et énergique, et reconfortante !

A l'encontre de Manning, l'histoire ne peut encore porter sur S. S. Pie X un jugement définitif : c'est une tâche qu'il faudra laisser à nos descendants. Il nous est néanmoins permis d'émettre des conjectures, et, par ce que fut le cardinal Sarto, prévoir ce que sera le nouveau Pontife. M. Julien de Narfon a essayé de faire ce travail (1) ; après avoir tracé l'historique du Conclave de 1903, il nous présente la vie intime de Pie X, depuis la maison natale de Riese jusqu'au patriarchat de Venise, en passant par Padoue, Tombolo, Salzano, Trévise, etc. Cette partie de l'ouvrage est une des pages les plus attrayantes de la littérature moderne : elle se lit avec un intérêt croissant, et, arrivé à la dernière ligne, on s'écrie involontairement : « Déjà ! » C'est qu'il est bon se trouver en compagnie d'âmes d'élite, et le cardinal Sarto était certes de celles-ci.

En une troisième partie, M. de Narfon s'occupe du côté politique du nouveau pontificat. C'est toujours la même plume qui écrit, c'est donc toujours le même intérêt pour le lecteur ; nous sommes obligé néanmoins d'attirer l'attention sur certaines appréciations de l'auteur, un peu prématurées, certaines tendances à considérer les actes pontificaux à travers le prisme défectueux de la diplomatie mondiale. Le Pape est le représentant de Dieu : à ce titre, il faut lui garder un profond respect, même dans le domaine de ses relations avec les Etats.

\* \*

La question du Maroc, actuellement pendante, aurait dû être rappelée dans cette chronique ; nous préférons attendre qu'une solution pacifique soit intervenue pour en entretenir nos lecteurs : les faits se jugent mieux à distance. FR. DUFOUR.

(1) DE NARFON (Julien). — *Pie X*. Un vol. in-16 de 358 pages. Paris, 1904, Ch. Delagrave. Prix : 3 fr. 50.

## Promenade automnale

Si tu veux mon rêve moins gai  
Que durant les matins de mai ;  
Si tu veux que mon âme pleure,  
Quittons un instant la demeure  
Où me bercent tes mots d'amour,  
Chaque jour.

Allons par les champs, la prairie  
Où l'herbe, hélas ! n'est plus fleurie ;  
Fixons sur l'horizon nos yeux  
Adorant la beauté des cieux ;  
Vois la nue aux flancs noirs, la nue  
Continue !

Le soir, la lune, astre perdu,  
N'a plus son regard étendu  
Sur les êtres et sur les choses ;  
Les étoiles semblent moroses  
Parmi le moutonneux brouillard  
Si blafard !

Le givre aux branches des arbustes  
Mettra ses aiguilles robustes,  
Étincelants, longs diamants !...  
En la plaine, au loin, pas d'amants ;  
Des corbeaux, vers la forêt qui bouge,  
Toute rouge !

Plus de nids charmants, plus de feuilles ;  
Adieu les jolis chèvrefeuilles !  
Et les dernières frondaisons  
En deuil des joyeuses saisons,  
Pâles, descendent sur le sol,  
Dans leur vol.

Les feuilles rousses sont des larmes  
Que les grands arbres, sans alarmes,  
Déversent le long des sentiers.  
Oh ! je serais des jours entiers,  
A voir pleurer l'arbre à l'automne  
Monotone.

Des cris... la meute... Le chasseur  
Botté, cruel, ardent, sans peur !...  
Le cerf... ou le chevreuil timide...  
Un coup de feu... La Mort livide  
Qui passe au chemin des grands bois,  
Dans ces voix !

L'averse... la nuit... le silence...  
Le retour au foyer où danse  
La lueur douce des tisons...  
Dans tous les cœurs, dans les maisons,  
Deuil des oiseaux, des lis défunts,  
Des parfums !

LOUIS DAUVÉ.

## Mon Feuilleton

(Charge électrique)

X  
X X X X X X  
X X X X X X

Avis ! Les « X » ci-dessus remplace le titre. L'auteur autorise lecteurs et lectrices à combler cette lacune à leur fantaisie, cela n'a d'ailleurs aucune importance.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>

« Par une chaude (?) matinée d'avril, » etc. Suivent deux pages tirant de : « matinée », « chaude » et « avril » tout ce qu'ils peuvent donner. « Avril » est particulièrement éreinté.

« Et dans ses eaux claires se reflètent les gracieuses tourelles du château, » etc. Trois pages à sauter, lesquelles décrivent minutieusement le cours d'un ruisseau que l'auteur n'a jamais vu.

« Dans l'ombre (?) des grands chênes, Eléonore de Hautelyce à pas lents se promène... »

Les 16 pages qui suivent sont galamment dédiées à la belle Eléonore : car elle est belle, et mince, et blonde, dix-huit ans, bref telle que la conçoit le lecteur le plus exigeant.

Quatrième paragraphe : notes très complètes sur les Hautelyce, tous gens d'armes.

N. B. — Eléonore est fille unique, ce qui simplifie le canevas.

« Et dans le calme de ce matin radieux, sa voix s'élevait fraîche, » etc.

Suivent trois strophes rimées, commençant par les mots :

« En secret, mon cœur . . . . .  
» . . . . . » etc.

« ... TOUT À COUP, sur la route poudreuse paraît un cavalier, dont le cheval emporté... » etc.

Cent-soixante-quatre lignes annoncent le cavalier, sa monture, l'empôrtement d'ycelle et l'effarement d'ycelui... — Homme et bête font panache aux pieds de la belle, qui pousse un petit cri et défaille.

Sautez deux pages.

« Eléonore, à genoux, baignait le front du jeune homme évanoui. » Lui aussi !

Deux pages descriptives : le blessé est noble, chevaleresque, beau, etc. (toute

lectrice un peu expérimentée l'avait déjà deviné). Trois lignes d'apitoiement sur l'animal, qui remis sur patte attend patiemment les événements.

« Où suis-je, murmura-t-il en ouvrant les yeux... »

Il est à remarquer que ces mots sont de rigueur en semblable occurrence.

« Puis, apercevant la radieuse... (etc.) penchée vers lui... »

Trois longs paragraphes : l'identité du cavalier, Gontran de Desarçons, y est dévoilée. Eléonore toutefois, avec la délicatesse d'une fille de bonne maison, termine le tête-à-tête et ce chapitre, non sans avoir abandonné sur le terrain, par mégarde bien entendu, un mouchoir chiffé, sur lequel Gontran se jette avec avidité.

Le

### CHAPITRE II

est plus bref que le précédent. La belle blonde mince (voir plus haut) a disparu dans le portail armorié. Cent-quarante-cinq lignes faites de petites phrases sèches et brûlantes dépeignent l'état d'âme des jeunes gens.

Retour du jeune officier au mess (car il est officier, cela va sans dire), où, après le cognac, il révasse...

Les neuf lignes du dernier paragraphe font prévoir ce que révèle le

### CHAPITRE III

« L'amour, cette fleur... »

Ils s'aiment..... nous y voilà !

« Et dans le secret de leurs âmes, à cet instant où... dont... que... »

Cinquante-cinq lignes et demie de ce ton là :

« La reverrai-je ? »

A sauter les 22 lignes qui suivent. L'auteur y met bout à bout des phrases dites « fouillantes », dont l'orthographe toutefois est impeccable.

Ce chapitre si bien commencé se termine d'une façon très quelconque.

### CHAPITRE IV

Nous voici à Pékin... comme ça, tout d'un coup : de Desarçons y est déjà installé.

Pourquoi ? Comment ?

Les mots : « Drapeau », « ambassade assiégée », dûment délayés dans le texte (140 lignes) expliquent tant bien que mal ce déplacement.

Les Boxers encombrant la fin du cha-

pitre, tandis que notre héros, roulé dans sa couverture, « sous la nuit aux myriades d'étoiles » etc., est obsédé par le souvenir troublant de la belle aux initiales E. d. II.

Très important, le

CHAPITRE V

Arrivée de E. d. II. à bord d'un cuirassé : 164 lignes et 101 coups de canon... car

« Son noble cœur avait tressailli ! Oui ! Elle allait au champ d'honneur... retrouver... » etc.

L'auteur précipite les événements. Une rencontre paraît inévitable et Gontran, le pauvre ! — ne s'en doute même pas. Total : 302 lignes.

La lecture du

CHAPITRE VI

qui suit le précédent, n'est pas à conseiller, surtout aux jeunes filles nerveuses et impressionnables : la bataille de Rhi-ô-laï y est décrite avec fracas (99 lignes).

Les Boxers sont mis en pièces. Une nuée de reporters acclament les vainqueurs, etc. (66 lignes). Beaucoup de mots chinois dont l'auteur ne garantit pas l'orthographe. Le dernier paragraphe apprend au lecteur curieux tous les secrets de la « Ville Bleue » (absolument inédit !).

CHAPITRE VII

« Une seule pensée soutenait son courage... Il vit !... »

Eléonore, brancardière, explore le champ de bataille à la recherche de Gontran, vivant ou mort... vivant, de préférence. L'auteur la laisse à sa petite besogne (166 lignes et 84 points d'exclamation).

Cependant, la récompense est proche, car au

CHAPITRE VIII

et au

CHAPITRE IX

le lecteur (vraiment gâté, avouons-le) assiste à un duo d'amour pas banal du tout... (Gontran respire encore !)

Les 1113 mots de ce chapitre d'un intérêt palpitant se devinent mieux qu'ils ne se lisent.

(Ce chapitre, par l'élégance du style et la délicatesse des sentiments, ne le cède en rien aux précédents. — Note de l'auteur).

CHAPITRE X

Très bien aussi.

CHAPITRE XI

Encore des mots chinois mal orthographiés.

Tout est rentré dans l'ordre : l'ambassade est sauvée, on déblaie la cour. De Desarçons sort de l'hôpital et reprend sa table au mess (113 lignes et une note très intéressante).

CHAPITRE XII

Trois mois se passent (six pages !). Eléonore n'est plus là ! Dans l'ombre des grands chênes, la revoilà, comme au chapitre 1<sup>er</sup>. « Et allez donc ! la chasse reprend de plus belle ! »

CHAPITRE XIII

N. B. Il est bon de faire remarquer ici que le retour précipité de E. d. II. « at home » est causé par la mort d'un oncle d'Amérique. La voilà donc riche... et fidèle malgré cela.

Au

CHAPITRE XIV

la phrase (61<sup>me</sup> ligne) :

« Ah ! qu'elles me sont odieuses, ces richesses, obstacle... » etc. — « Lui, si noble, si fier... » etc., fait honneur aux sentiments de la jeune fille, mais fait aussi prévoir des difficultés que ne parviendra pas à aplanir le

CHAPITRE XV

(250 lignes)

ni le

CHAPITRE XVI

Trois mois se passent. Au

CHAPITRE XVII

Crucifixion générale : Gontran est décoré et passe capitaine (22 lignes)... : Il osera se présenter à E. d. II.

Il n'y manquera pas, surtout : il est allé aux informations. Son amour désormais ne connaît plus d'obstacles (42 pages).

La galopade d'un cheval — sans panache cette fois — annonce le

CHAPITRE XVIII

Reprise du duo Eléonore-Gontran.

Tout à coup, « *deus ex machina* », survient Papa de Hautelyce. Tout va se gâter — 127 lignes — et la fin de ce chapitre laisse encore une fois le lecteur mal à l'aise.

CHAPITRE XIX

Description poétique du « soir tombant

sur la forêt aux profonds murmures... » Desarçons, à pied — une fois n'est pas coutume — revient à la charge. Il sonne à la grille et, plus circonspect que la veille, attend patiemment dans l'antichambre : De Hautelyce de son fumoir à pas lents descend. L'entrevue (3 lignes et 1 mot).

#### CHAPITRE XX

Rien de fait, au contraire !

Le château prend un air de fête ; on y attend de Hautelyce cadet, retour d'Orient (13 pages et 2 lignes).

(N.-B. On aurait pu mentionner au chapitre 1<sup>er</sup> que l'oncle d'Eléonore était de l'ambassade de Pékin ; donc, tandis que les Boxers... bref, il était parmi les assiégés, etc..)

Le

#### CHAPITRE XXI

habilement ménage une entrevue entre le capitaine fraîchement galonné et le diplomate non moins fraîchement installé au château (89 pages).

« Mon sauveur ! » etc., s'écrie spontanément ce dernier. Car c'est bien lui, l'intéressant de Desarçons, qui fut là, au bon moment, au bon endroit, et sauva le frère du père de la fille d'un horrible trépas. De Hautelyce cadet l'a reconnu tout de suite : même moustache, monocle, etc. ; le doute n'est plus possible.

Les deux hommes s'embrassent (une demi-ligne).

Eléonore, en fille avisée, avise qui de droit. Papa se fait tout expliquer (37 pages, avec répétition des mots chinois, voir chapitres VI et XI). Tout le monde parle à la fois.

Que peut encore apprendre au patient lecteur le

#### CHAPITRE XXII

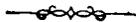
et dernier ?

Rien — ou presque rien — qu'il n'ait pressenti au chapitre 1<sup>er</sup> ; la situation est délicate : de Hautelyce père, en parfait gentilhomme (ne pouvant d'ailleurs faire autrement), prononce de mauvaise grâce le « Soyez heureux, mes enfants. »

Les 134 lignes peu intéressantes qui suivent, amènent lentement la

FIN.

L.-J.-J. O.



## BERGERETTE

(JEU - SAUTERIE)

Six enfants constituent un triangle, çn se tenant deux à deux à chaque coin, de manière à s'y trouver face à face et à simuler un X avec les bras.

Après les huit premières mesures de musique, sauterie sur place, en mesure (temps de marche), sur un pied puis sur l'autre, tout en tirant réciproquement en arrière une main de son partenaire, puis l'autre.

A chaque couplet terminé, changement de coin en suivant le tracé du triangle, tandis que l'accompagnement seul se fait entendre. Au dernier couplet, chaque triangle se convertit en une ronde animée.

Ce jeu peut également se chanter sur place, sans mimique.

Vois comme dans la prairie  
 Tout s'anime au clair soleil :  
 L'eau chante, le grillon crie,  
 L'alouette est en éveil ;  
 Et même la pâquerette  
 Vient sourire au papillon :  
 Chante, chante, bergerette,  
 Bergerette, bergeron.

Au sommet de la muraille  
 L'hirondelle fait son nid ;  
 Aile ouverte et fine taille,  
 Sur la mare aux flots brunis,  
 En merveilleuse toilette  
 Les libellules s'en vont :  
 Danse, danse, etc.

Laisse bondir dans la plaine  
 Moutons vieux, agneaux d'un jour :  
 Ils te donneront leur laine,  
 Utile et blanche, en retour ;  
 Car ils savent, mignonnette,  
 Que ton petit cœur est bon.  
 Saute, saute, etc.

Mais sache, belle bergère,  
 Que tous les jours au logis  
 Te remplace notre mère,  
 Dont nous sommes les brebis...  
 Et là-dessus, qu'on y mette  
 Les mains, puis nous danserons :  
 Tourne, tourne, bergerette,  
 Bergerette, bergeron !

E.-H. GILLEYTENS.

## La résurrection de la vieille Egypte

A l'heure actuelle, il n'est bruit dans le monde archéologique que de l'importante découverte de Louxor. Nous avons annoncé comment l'archéologue américain Théodore Davis avait vu ses fouilles couronnées de succès par la mise au jour d'une tombe royale, particulièrement intéressante.

Il s'agit du sarcophage contenant les momies du père de la reine Tia, femme d'Aménhotep III de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, et de la mère de cette même reine. Contrairement à la plupart des autres tombes, celle-ci n'a pas été ouverte du temps des Romains. Aubaine inespérée et fortune bien rare, on s'est trouvé en présence d'un domaine inviolé, c'est-à-dire de momies intactes, d'inscriptions jamais déchiffrées, d'ustensiles, de matériel, d'accessoires, représentant à n'en pas douter les dispositions primitives de la sépulture. L'absence de bijoux laisse cependant supposer qu'à l'époque romaine des voleurs ont fait main basse sur les parures les plus propres à tenter leur convoitise. Mais le larcin fut de peu d'importance, puisque les sacrilèges ont respecté les cercueils couverts de feuilles d'or, les jarres d'albâtre, les chaises sculptées et dorées, les provisions ordinaires du mort, amphores emplies de miel, pain, oignons, etc.

Le service des antiquités s'occupe à dresser le catalogue complet des richesses exhumées, qui viendront grossir le trésor du musée de Kasr-el-Nil. Dès à présent on a noté : un papyrus de 0<sup>m</sup>40 de long sur 0<sup>m</sup>10 de large ; 16 cassettes contenant chacune une statuette, des ustensiles, des scarabées ; un collier d'ivoire ; des feuilles d'or recouvrant les momies ; 4 chaises dorées ; 1 chariot et 3 lits en bois également doré.

La tombe est située dans la vallée des tombeaux des rois à Louxor. Elle s'étend sur une longueur de 6 mètres, sur une largeur de 3 et s'enfonce jusqu'à 29 mètres de profondeur.

On voit d'après ces renseignements que la découverte est précieuse et marque une étape glorieuse de l'égyptologie.

Moins frappantes pour le public, moins sensationnelles, mais tout aussi intéressantes au point de vue scientifique, sont

les conquêtes de M. l'abbé Thédénat, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, sur les obscurités d'une période plus récente. Au cours de son exploration de l'île Éléphantine, en face d'Assouan, M. l'abbé Thédénat vient de recueillir une série d'inscriptions que M. Héron de Villefosse a commentées dans la dernière séance de l'Académie, à Paris.

Ce sont des dédicaces adressées par des cohortes auxiliaires aux empereurs Caligula, Trajan, Antonin, Verus et au César Dioduménien. Elles donnent les noms du préfet d'Égypte en exercice et ont été érigées par les soins d'un centurion de la *legio secunda Trajana*.

Il est probable que ces textes proviennent d'une chapelle aux empereurs, analogue à celle de la caserne des Vigiles d'Ostie, érigée dans leurs cantonnements par les cohortes qui défendaient les frontières de la Haute-Égypte. S'il en est ainsi, on peut espérer que de nouvelles inscriptions viendront s'ajouter aux premières.

Comme nous le disions plus haut, les découvertes épigraphiques ne sauraient avoir le retentissement des découvertes plus accessibles à l'imagination, de l'archéologie. Un tombeau qui s'ouvre, surtout, est une vision saisissante et troublante de la vie antique, une évocation palpable des civilisations disparues, à ce titre M. Théodore Davis a connu toutes les jouissances de l'ambition scientifique satisfaite et les récompenses bien naturelles de la renommée, mais il nous plaît d'associer à sa gloire celle plus modeste de l'abbé Thédénat dans un commun hommage aux efforts de tous les pionniers qui travaillent à faire la lumière sur l'Égypte ancienne.

(*Journal du Caire.*)

L. P.

---

## L'ART

---

Depuis de longs mois, les fervents du grand art, peintres, sculpteurs, statuaires, archéologues, étaient mis en émoi par l'annonce d'une encyclopédie nouvelle, que leur promettait une des premières firmes d'éditions de Paris, la librairie Armand Colin. Le prospectus, plein de promesses alléchantes, nous avait, suivant une expression populaire, « mis l'eau à

la bouche » ; il ne s'agissait de rien moins que de nous donner une histoire complète de l'art, depuis les premiers jours de l'ère chrétienne jusqu'aux temps modernes. Ce n'était pas un mince travail ; pour le mener à bien, la direction en fut confiée à M. André Michel, conservateur aux Musées nationaux et professeur à l'École de Louvre.

Ce dernier s'entoura de collaborateurs éminents, spécialistes distingués dans chacune des matières à traiter ; la réunion de ces divers talents nous a valu une œuvre sensationnelle, unique dans les annales artistiques, et qui constituera une bibliothèque d'une valeur inappréciable.

Le premier volume (1) de cette grande publication est dès à présent terminé : il annonce un ensemble imposant, qui fera honneur à la librairie française. Il s'ouvre avec les premiers monuments de l'art chrétien aux Catacombes, dont les origines, le sens, la valeur symbolique et artistique sont admirablement mis en lumière par M. A. PÉRATÉ. Les débuts de l'architecture en Occident sont étudiés par M. C. ÉNIART. M. G. MILLET nous présente un vaste tableau de l'art byzantin. Enfin MM. P. LEPRIEUR, É. BERTAUD, J.-J. MARQUET DE VASSELLOT et É. MOINIER se sont partagé l'étude de l'art à l'époque mérovingienne et carolingienne.

Les éditeurs n'ont rien épargné pour que la forme matérielle de l'ouvrage fût à tous égards digne du fond : l'heureux choix du format, la qualité du papier, les soins minutieux donnés à l'impression ont de quoi satisfaire les plus difficiles amateurs de beaux livres. Et quant à l'illustration, on peut juger quelle en sera la richesse et la beauté par la part qui lui est faite en ce premier volume qui s'y prêtait si peu, et dans lequel la gaucherie archaïque ou la vétusté et la dégradation de la plupart des monuments représentés, rendent plus remarquables encore les résultats obtenus.

Voilà certes des débuts pleins de promesses ; le but des éditeurs est largement atteint et le succès s'impose dès aujourd'hui pour une œuvre aussi méritoire sous tous les rapports.

FR. DUFOUR.

(1) *Histoire de l'Art*. Tome Ier : Des débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane. Première partie. Un vol. gr. in-8<sup>o</sup> de 450 pages, illustré de 207 gravures et de 5 héliogravures hors texte. Paris, 1905, A. Colin. Prix : broché, 15 fr. ; relié, 22 fr.

## Dans les Balkans.

(Légende)

Neuf frères ont une sœur belle comme les étoiles, ils l'aiment d'un grand amour et refusent pour elles tous les nobles beys qui la demandent pour épouse... Cependant vient la Destinée, et Yanka l'aime... et les neuf frères ne veulent pas empêcher le bonheur de leur Yanka d'or, ils la donnent au fiancé, dont la maison est à neuf jours de marche...

On fixe le mariage et, quand l'heure est venue, l'escorte arrive avec trente-cinq invités montés sur des chevaux noirs et, pour Yanka, un beau cheval blanc.

Sur ce cheval blanc, qui doit porter la sœur unique, tous ne voient qu'un coursier hautain, caparaçonné d'argent et de velours. Mais les neuf frères pâlissent, car eux, ils ont vu ce que nul n'aperçoit : Assise sur la selle où doit monter Yanka est déjà une femme !... Une femme voilée de noir et vêtue de blanc, aux yeux de glace et au visage décharné. Les neuf frères ne savent pas pourquoi ils ont pâli : cette femme est peut-être la sœur du noble fiancé ? Elle descend de cheval, et s'en va à l'écart.

Lorsque toute la noce est rassemblée, les frères amènent leur sœur ; ils la baisent au front et la mettent sur la selle de velours du beau coursier blanc. Les trente-cinq invités embrassent les neuf frères, la femme invisible s'avance et les embrasse aussi. L'escorte se met en marche et disparaît bientôt au détour de la montagne de Banialouka... Longtemps les neuf frères suivent de leurs yeux remplis de larmes le voile d'or de Yanka... et, quand ils ne la voient plus, ils rentrent silencieux dans leur maison solitaire.

Ils restent !... et, soudain, chacun d'eux ressent une grande douleur au front, là où la femme pâle a posé ses lèvres de glace... Cette femme est Mourtia, la peste, et les neuf frères, en neuf jours, meurent de son baiser... La mère les ensevelit seule, car les voisins fuient la maison maudite... elle les ensevelit tous, de ses mains tremblantes de vieille mara, et sur la tête de chacun de ses fils elle met une pierre... puis elle s'assied entre les neuf tombes, et pleure tant et tant, qu'elle est aveugle.

Lorsque Yanka arrive dans la maison

blanche de son bey, elle est bien heureuse, mais elle pense à ses frères, et son bonheur est moins grand... Cependant, un souvenir la console : ils ont promis que, chaque année, l'un d'eux lui rendrait visite. Et elle attend, et chaque soir elle va sur la route, espérant voir venir l'un des neuf frères... Elle attend ainsi pendant neuf ans !... et son chagrin est profond, et rien ne la console plus...

Un soir Yanka pleure sur la route, assise sur la pierre où depuis neuf années elle guette le voyageur qui ne vient pas... Tout à coup une pie chante auprès d'elle, — une pie annonce un hôte : « Ma pie, ma chère pie, viens-tu me dire une bonne nouvelle ? » Et Yanka lève ses beaux yeux reconnaissants. Devant elle est son frère Hussein... Elle bondit, elle l'embrasse sans voir que son visage est pâle comme celui d'un cadavre... Elle l'embrasse encore, et sent une odeur de tombeau...

— Frère, dit-elle, pourquoi sens-tu la terre ?

— Yanka, depuis neuf ans je souffre, sans voir le soleil, et c'est l'odeur de l'ombre qui imprègne mon manteau.

La sœur invite Hussein à entrer dans sa maison ; il refuse... Elle prie, mais en vain !...

— Alors, dit-elle, attends-moi.

Yanka va dans sa maison blanche, elle couvre de baisers ses petits enfants, dresse la table pour le bey qui l'aime, et vite, avant qu'il revienne de la chasse, elle rejoint son frère, qui la prend en croupe et fait aller si vivement son cheval, que les neuf jours de voyage passent comme une pensée... Ils traversent un petit bois, et la sœur entend le rossignol dire aux autres : « Comme un frère mort mène sa sœur vivante ! » La sœur demande au frère : « Pourquoi le rossignol chante-t-il une chanson si triste ? » Le frère répond : « Un jour cet oiseau chante avec des larmes, un jour il chante avec de la joie. »

Lorsqu'ils sont près de la maison, Yanka s'étonne des champs déserts, du jardin en broussailles, et demande à Hussein : « Pourquoi nos frères ne travaillent-ils pas la terre ? — C'est parce que l'été a fui et que l'hiver est proche, Yanka. — Pourquoi personne ne vient-il me saluer ? — Va dans la maison, la mère et les frères vont te le dire !... »

Yanka franchit le seuil, elle voit sa vieille mère assise et pleurant ; elle ac-

court et la baise au front : « Ah ! s'écrie l'infortunée, maudite Mourtia, te voilà enfin ?... Pourquoi m'as-tu pris mes neuf fils et m'as-tu fait attendre neuf années ?... »

— Ma mère, ma mère d'or, répond Yanka en larmes, ce n'est pas la peste qui te baise au front, c'est ta fille unique que son frère est venu chercher chez son seigneur... »

La mère tâte le visage de sa fille, elle touche son beau front, ses longs cheveux, et lui dit les malheurs arrivés... « Ce n'est pas Hussein qui t'a conduite près de moi, ma Yanka chère, c'est un ange de Dieu, afin que la pauvre mara qui pleure de douleur depuis neuf ans puisse mourir dans un moment de joie. » Elle embrasse sa fille, elle recouvre la vue, tant son bonheur est grand, et meurt dans les bras de Yanka !...

Yanka ne retourne pas dans sa maison blanche, son bey l'attend et ses petits pâlisent. Yanka devient un coucou gris qui toujours pleure et appelle ses neuf frères :

« Hussein !... Braïm !... Assan !... Youssouf !... Courtich !... Ibich !... Yéto !... Hajdar !... »

COMTESSE COLONNA.

## Cherubini et César Franck

Un journal parisien donne les intéressants détails que voici sur la jeunesse artistique du compositeur liégeois.

Dès son premier concours, il obtint à Paris, comme à Liège, son premier prix de piano, dans des circonstances qui méritent d'être contées.

L'épreuve comprenait la lecture à première vue de ce morceau particulier qu'on appelle une « fugue », ce qui est le développement, par imitation et combinaison, d'un thème ou sujet, d'après des lois précises. C'est le type le plus rigoureux d'une composition musicale « déductive » où tout procède d'un élément mélodique initial.

L'élève se mit au piano, déchiffra sans hésitation et « transposa » le morceau, ce qui était un véritable tour de force. Zimmermann, fier de son élève, eut soin de signaler l'incident à Cherubini, le direc-

teur du Conservatoire, qui était aussi, suivant l'usage, le président du jury.

Le vieux Cherubini était d'ordinaire assez grognon, et volontiers de méchante humeur.

— Bene, bene, — fit-il en ronchonnant, dans son patois franco-italien. — Ma ça n'est pas dans les habitoudes ! ce petit il ne pòit pas concourir.

— Tu plaisantes, mio amico, — répliqua Carafa, qui faisait partie du jury ; — c'est parce qu'il a fait mieux qu'on exige que tu voudrais le mettre hors concours. Voyons, Salvatore, ça n'est pas possible ?

— Je souis pour le règlemente, — répliqua imperturbablement Cherubini, — ça est très bien ce qu'il a fait, mais ça est contraire au règlemente.

Le jury décerna trois premiers prix et deux seconds prix à divers élèves, sans qu'il fût question du jeune César Franck. Après quoi Cherubini, faisant une grimace à son ami Carafa, qui pestait, en frappant du poing la table ronde couverte du tapis de drap vert autour de laquelle siège le jury, dit :

— Maintenant nous allons nous occuper de Monssiou Franck. Qué férons-nous pour lui ?... Moi, ze propose de lui décerner oune « premier grand prix d'honneur » esseptionnel !!!

Tout le monde se mit à rire et le prix d'honneur fut voté à l'unanimité.

— « Commediante ! » dit Carafa, moitié vexé, mais tout à fait content.

---

## En Excursion

---

Nous avons essayé, en janvier et février derniers, de donner une idée aussi complète que possible de l'importance considérable prise en quelques années sur le marché mondial par la firme anglaise « Sunlight » (Société anonyme Lever frères).

S'autorisant du précédent créé en 1900 lors de l'Exposition de Paris, la direction vient de nous envoyer 2.500 ouvriers et employés de Port-Sunlight. Après une visite rapide de la capitale, cette caravane d'un nouveau genre s'est embarquée en quatre trains spéciaux pour Liège, où elle a longuement visité l'Exposition.

Nos confrères quotidiens ayant relaté tous les détails de cette excursion, nous ne nous attarderons pas à la refaire. Disons seulement que cette promenade coûte à M. Lever la bagatelle de trente mille francs. Le grand industriel dirigeait en personne cette petite armée ; on cite de lui un mot curieux, prononcé au cours du lunch offert par la maison aux autorités dans l'Exposition. M. Francotte, ministre du travail, venait de rappeler le développement colossal de la firme en vingt années à peine. M. Lever répondit à ce toast par quelques mots charmants, et, en manière de conclusion : « Votre hospitalité, dit-il, est charmante. Quand à votre tour vous passerez le détroit, souvenez-vous que l'Angleterre est située *près de Port-Sunlight.* »

Nous avons dit, en février dernier, le secret de cette prospérité sans égale ; le voici de nouveau, recueilli des lèvres de M. Lever : « Je n'aime pas d'être appelé philanthrope, car ce terme éveille trop l'idée de la charité et de l'aumône. Et, dites-moi, est-ce que l'on pourrait dire raisonnablement que l'on fait l'aumône à des citoyens anglais tels que ceux que voici ? Je ne suis peut-être pas partisan de la participation organisée de l'ouvrier aux bénéfices. Mais j'estime qu'il faut, dans les bonnes années, procéder, non pas en faveur de l'ouvrier, mais bien de la femme de l'ouvrier et de ses enfants, à la « répartition de la prospérité » de l'entreprise. C'est ce que j'ai fait à Port-Sunlight. Et c'est pour que le profit de cette répartition fût durable pour les femmes et les enfants de mon personnel qu'au lieu de leur donner de l'argent, je leur ai bâti des maisons et un village ».

Heureux peuple, qui possède des caractères aussi fortement trempés.

F. D.

---

## RÉCRÉATION

### Mots en losange

1. Consonne ;
  2. Petit berceau ;
  3. Ville de France ;
  4. Fleuve de Russie ;
  5. Consonne.
-

**Logogriphe**

Lecteur, avec ma tête,  
Je suis un gros oiseau,  
Et je deviens, sans ma tête,  
Pays lointain et beau.

\*  
\* \*

Réponses au dernier numéro :

Charade : *Portefeuille*.

**Mots en carré**

M A R C  
A M I E  
R I E N  
C E N T

---

## LE MOIS LITTÉRAIRE

---

*Annuaire de l'Etat indépendant du Congo.*  
Troisième année, 1905. Un vol. in-32  
de 408 pages. Bruxelles, 1905, L.-G.  
Laurent.

Cette publication nous intéresse à plus d'un titre : d'abord, parce qu'elle répond à nos sentiments patriotiques ; après l'avoir parcourue, nous nous sommes dit que l'on pouvait être fier d'appartenir à cette petite Belgique dont les enfants ont su créer de telles merveilles en plein pays noir ; — ensuite, parce qu'elle est la réfutation victorieuse des ineptes calomnies que les mesquins intérêts de quelques exploiters étrangers ont répandues ces temps derniers contre l'Etat Indépendant.

Quant au contenu du volume, nous ne pouvons songer à en donner ici une énumération, même écourtée : c'est un amoncellement de documents administratifs, rapports officiels, statistiques de tous genres, qui montrent dans toute sa splendeur l'œuvre grandiose de Léopold II.

\*  
\* \*

*Annuaire des sociétés scientifiques, artistiques et littéraires de Belgique.* 1904-1905.  
Un vol. in-16 de 148 pages. Bruxelles, 1905, Institut international de bibliographie. Prix : 2 fr.

L'Institut international de bibliographie a pris l'heureuse initiative de nous donner, sous forme d'annuaire, un premier relevé des manifestations intellectuelles de notre Belgique dans le triple domaine scientifique, artistique et littéraire. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette entreprise

et lui souhaiter les développements qu'elle comporte, car ce travail est d'une utilité manifeste, il est presque une nécessité pour le grand public, qui a tout intérêt à connaître de près les multiples sociétés et associations dont l'objet et les travaux complètent l'action de nos corps académiques et de nos universités.

Nous souhaitons vivement que la prochaine édition s'enrichisse de nombreux documents.

\*  
\* \*

BAUDRILLART (Alfred). — *Quatre cents ans de concordat.* Un vol. in-16 de vi-386 pages. Paris, 1905, Poussielgue.

Prix : 3 fr 50

Sous ce titre, M. Baudrillart, avec l'autorité que lui donnent ses travaux historiques antérieurs, expose en sept chapitres l'histoire du régime concordataire en France depuis ses origines lointaines au quinzième siècle jusqu'au dépôt du rapport de M. Briand sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905. Il montre que le régime concordataire n'est pas responsable des méfaits qu'on lui impute. Il n'a pas empêché l'Eglise de remplir sa mission ; il n'a pas fait un épiscopat servile, incapable de parler quand il fallait parler ; il n'a pas davantage donné un épiscopat révolté contre l'Etat ou peu soucieux de ses intérêts ; il a accordé à l'Etat les garanties dont celui-ci a besoin ; il a maintenu la paix des consciences et permis aux catholiques de contribuer au bien public et au progrès général ; et cela sous tous les gouvernements qui ont été des gouvernements vraiment nationaux et non des gouvernements de parti. Sa suppression ne peut qu'aggraver l'état de choses présent. Le volume de M. Baudrillart se termine par une bibliographie méthodique, précieuse pour tous les chercheurs et les politiques désireux de se mettre au courant.

\*  
\* \*

BERTHIER (J.). — *La clé du Ciel.* Un vol. in-18 de 390 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr.

Les nombreux ouvrages du P. Berthier ont solidement établi sa réputation de théologien et de moraliste. *La clé du Ciel*, complément nécessaire de l'œuvre, s'occupe spécialement de la prière : motifs qui nous pressent de prier, pratique détaillée de la prière.

La doctrine de l'auteur est sûre, et l'ouvrage est rendu attrayant par son style simple, vraiment à la portée de tous. Il se recommande donc de lui-même à l'attention, et a sa place tout indiquée dans les bibliothèques pieuses.

\*  
\* \*

BOURGEOIS (Ph.). — *L'histoire du Canada* en 200 leçons. Un vol. in-16 de viii-440 pages. Montréal, 1904, Beauchemin. Prix : 2 fr. 25

L'histoire du Canada est intéressante à plus d'un titre pour les peuples de langue française : le Dominion, malgré l'occupation anglaise, est toujours resté comme un prolongement de la mère-patrie, que de nombreux liens rattachent toujours à la France qui l'a créé.

Le manuel du P. Bourgeois nous donne, en 200 leçons claires et brèves, l'historique complet de la grande colonie, depuis ses premiers jours jusqu'à l'époque contemporaine. Conçu dans une forme nouvelle, il attirera forcément l'attention des jeunes élèves et leur donnera un enseignement sérieux, irréprochable, à l'abri de toute critique. L'illustration laisse bien un peu à désirer : les progrès modernes de la gravure eussent exigé une perfection plus grande de ce côté de l'œuvre. Mais ce n'est là qu'un détail, dont l'ensemble n'a pas trop à souffrir.

\*.\*

DE SAINT-ÉLIER (D.-L.). — *L'ordre du monde physique et sa cause première* d'après la science moderne. Un vol. in-16 de 278 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 75

Etablir de façon claire, nette, précise, l'ordre parfait qui préside dans l'univers entier : monde sidéral, monde inorganique, monde organique ; corroborer ces données strictement scientifiques par les témoignages irréfutables des penseurs et des savants qui ont honoré le monde ancien et moderne ; et de là remonter victorieusement à la source, au principe même de cet ordre, à Dieu enfin : tel est le résumé de ce petit ouvrage, dont le grand mérite est d'être à la portée de toutes les intelligences. Pour les esprits de bonne foi, les conclusions s'imposent et, avec l'auteur, ils salueront avec joie la radieuse notion de la Providence suprême, dont la sublime sagesse gouverne les mondes.

\*.\*

ËNJALBERT. — *Le livre d'or de la jeune fille et de la femme chrétienne*. Un vol. in-32 de 1110 pages. Braine-le-Comte, 1905, Zech et fils. Prix : 2 fr.

C'est vraiment un *livre d'or* que nous a donné M. l'abbé Enjalbert ; son ouvrage est le manuel le plus complet de ce que la jeune fille et la femme chrétiennes doivent croire, aimer et pratiquer. Aux enseignements moraux et religieux, l'auteur a joint des pratiques de piété sérieuses, offrant ainsi à l'âme et à l'esprit l'aliment intégral et substantiel dont ils ont besoin pour tendre et arriver à la perfection spirituelle.

Nous recommandons vivement cet ouvrage aux supérieures de pensionnats et de maisons d'éducation : il formera les jeunes âmes dont elles ont la garde et la direction, et en fera des chrétiennes sincères, agissantes et dévouées.

\*.\*

*Excelsior !* Plan de vie spirituelle. Un vol. in-32 de 424 pages. Lyon, 1904, Librairie du S.-Cœur. Prix : 1 fr. 25

Le plan de vie spirituelle que nous propose ce petit ouvrage se résume en deux mots : *l'union à Jésus*. Pour arriver au Maître, l'auteur passe par Marie et il nous montre cette union intime réalisée par les œuvres de Dieu.

Ce substantiel traité sera lu avec intérêt, avec fruit par tous les fidèles : la doctrine est simple et sûre, tirée qu'elle est de l'Écriture Sainte elle-même.

Un choix d'élévations pieuses, conclusion pratique de l'ouvrage, complète heureusement ces considérations d'une haute portée spirituelle.

\*.\*

FRASER (J.-F.). — *L'Amérique au travail*. Un vol. in-12 de xii-258 pages. Paris, 1905, Dumoulin. Prix : 4 fr.

L'Amérique nous a envoyé, depuis quelques années, tant de nouvelles extraordinaires, incroyables même, que nous en sommes venus à douter de ces informations. Et pourtant, voici que nous touchons presque du doigt ce merveilleux. Un citoyen de la libre Angleterre, peu suspect donc d'enthousiasme à l'égard de la nation-sœur d'outre-mer, a fait un long voyage d'études dans la grande République ; il nous dit ce qu'il a vu, de ses yeux vu, et ses notes ne sont pas faites pour diminuer le prestigieux renom des États-Unis dans le domaine économique et industriel.

Il nous décrit les méthodes de construction des immenses capharnäums à trente étages dont la masse imposante se substitue aux hôtels bâtis d'hier ; il nous fait faire de fantastiques voyages en des sleeping-cars lancés à des vitesses vertigineuses ; il nous introduit dans des ruches bourdonnantes où s'occupent des milliers d'employés ; il nous montre le Niagara dompté par l'énergie humaine et devenu le dispensateur de l'électricité sur tout le territoire de l'Union. Ces tableaux fantasmagoriques se succèdent, s'enchaînent pour former un véritable roman du travail, plus éblouissant que les plus puissantes conceptions de nos écrivains. Oui, l'Amérique est vraiment la terre d'élection du merveilleux sous toutes ses formes.

\*.\*

GUIBERT (J.). — *Le caractère*. Un vol. in-32 de 256 pages. Paris, 1905, Vve Ch. Poussielgue. Prix : 1 fr.

Il y a trois mois à peine, nous avons présenté à nos lecteurs, à cette même place, un intéressant opuscule de M. Guibert : *la Bonté*, et nous le recommandions vivement à l'attention de tous. L'éminent supérieur du séminaire de l'Institut catholique de Paris continue ses fines études de psychologie, et nous livre aujourd'hui ses réflexions sur *le Caractère*.

Six chapitres lui permettent d'épuiser le sujet : définition du caractère, son importance dans la vie, son origine, les traits du caractère idéal, la classification et la formation du caractère. L'auteur des *Origines*, en un langage élégant, très élevé même, s'attache à nous donner une conception vraiment noble du caractère : en ces temps surtout de décadence morale, il faut que chacun se façonne une âme virile, énergique, et la méditation sérieuse de ce petit traité fera certes plus que de gros volumes et de longues dissertations pour nous ramener à l'éducation forte et franchement chrétienne de la volonté et de la conscience.

\* \* \*

JALLA (Adolphe). — *Pionniers parmi les Ma-Rotse*. Un vol. in-8° de 360 pages. Florence, 1904, Imprimerie Claudienne. Prix : 3 fr. 50

Ces souvenirs d'une famille protestante au Barotsiland ne manquent pas d'intérêt. Bien qu'ils ne soient pas écrits à un point de vue scientifique, on y trouvera çà et là de nombreux renseignements ethnographiques qui ont leur valeur pour les colonisateurs du Zambèse supérieur.

Ils sont néanmoins trop personnels pour constituer un travail de haute portée ; les événements n'ont pas assez de généralité pour former des documents consultatifs. Cela n'empêche pas le volume d'être d'une lecture fort agréable ; il est en outre joliment illustré et enrichi d'une carte assez complète des régions traversées.

\* \* \*

JOÛBERT (Joseph). — *Stanley, le roi des explorateurs (1840-1904)*. Un vol. petit in-4° de 54 pages. Angers, 1905, Germain et Grassin (Hors commerce).

La création de l'Etat indépendant du Congo est certainement le plus beau triomphe diplomatique du roi Léopold, en même temps que l'entreprise coloniale la plus hardie et la plus habilement dirigée. Une grande part du succès revient sans contredit à Stanley, le courageux explorateur qui décidait de sa vocation en une demi-minute. Retracer cette vocation et l'existence de périls

qu'elle entraîna était donc une œuvre utile, et l'apparition de cette biographie sera spécialement agréable à la Belgique, en cette année du jubilé national.

M. Joubert ne s'est pas étendu en dissertations inutiles : il burine pour ainsi dire la monographie de son héros, et ce dernier, sous cette plume experte, nous apparaît dans tout l'éclat d'une existence consacrée à la grande cause de la civilisation. Il était bon qu'en ce temps d'amoindrissement des caractères, l'auteur nous présentât le spectacle d'une âme fortement trempée, d'une volonté tenace et indomptable.

\* \* \*

LACROIX (Augustin). — *Massabielle*. Un vol. in-16 de 452 pages. Paris, 1905, Ch. Amat. Prix : 3 fr. 50

Nos lecteurs connaissent tous, de nom au moins, la dégoûtante trilogie dans laquelle feu Zola, l'immonde pornographe, s'est attaché à couvrir de boue ce que la foi catholique possède de plus sacré : Jésus-Christ, la sainte Vierge, le Pape. Des plumes éminentes ont depuis longtemps fait bonne justice, au nom de la science, de ces élucubrations grossières. La réutation qu'entreprend aujourd'hui Aug. Lacroix est plutôt doctrinaire : au scepticisme moqueur de Zola, l'auteur oppose l'éclatante lumière du surnaturel vainqueur, par une suite de déductions solides et irréfutables.

Ce qui nous a surtout frappé dans cet ouvrage, c'est la logique serrée qui a présidé à sa confection ; l'auteur est un habile dialecticien, doublé d'un philosophe profond : il s'attaque, point par point, aux mensonges qui constituent seuls la *Lourdes* qu'il démolit, et de cet échafaudage antiscientifique, d'une invraisemblance odieuse, il ne reste rien qu'un peu de fumée, et un dégoût invincible pour le romancier qui a prostitué sa plume à des ignominies sans nom.

Le livre de M. Lacroix est appelé à faire le plus grand bien, et nous espérons qu'il ne tardera pas à être suivi d'études similaires sur Rome et Paris.

\* \* \*

LODIEL. — *Valeur historique de l'Évangile au point de vue de la science et de la critique moderne*. Broch. in-16 de 46 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 25

La bibliothèque d'*Apologétique contemporaine*, créée par la Maison de la Bonne Presse pour répondre aux objections modernes, s'enrichit tous jours. Le présent travail du P. Lodiela pour but de rétablir la valeur historique des livres sacrés, par la réfutation des sophismes spécieux élevés de nos jours au nom de la science et de la critique.

Cette brochure est à lire et à répandre ; elle montrera aux esprits prévenus comment les travaux de la vraie science corroborent presque lettre par lettre les enseignements de l'Évangile.

\*\*

LUCAS (A.) et COUILLAUD (A.). — *Amis et ennemis du corps humain*. Un vol. in-16 de 146 pages. Paris, 1905, Vigot frères.

Prix : 2 fr.

Le plus grand péril, à notre époque, est bien l'ignorance. C'est par elle qu'on est toujours vaincu, dans l'existence. Aux côtés des ravages occasionnés par la tuberculose et l'alcoolisme, contre lesquels il convient de savoir se prémunir, se sont rangées d'autres maladies dont on ne parlait pas, parce qu'elles étaient qualifiées de *honteuses* ; il n'y a dans la maladie que des victimes ; on doit se mettre en garde de ses atteintes. Des préjugés surannés ne peuvent demeurer plus longtemps. Partout où se trouve le danger, il doit être signalé et les moyens de défense doivent être indiqués.

Les seules maladies *honteuses* seront alors celles qui frapperont l'homme qui n'a plus son libre arbitre : l'*ignorant* et l'*ivrogne* qui, à des titres égaux, auront manqué à leurs véritables devoirs sociaux.

Armer tous ceux qui s'occupent à un degré quelconque de la santé publique, contre l'alcoolisme, la syphilis et la tuberculose, voilà le but qu'ont cherché à atteindre les auteurs en publiant ce livre.

\*\*

*Manne céleste*. Un vol. in-32 de 192 pages.

Paris, 1904, Amat. Prix : 1 fr.

Sous ce titre, l'auteur a eu la délicate attention de réunir quelques belles pages de spiritualité, tirées des écrits des saints et des écrivains catholiques. La première partie est réservée à l'exercice du chemin de la croix d'après Catherine Emmerich, sainte Brigitte et sainte Angèle de Foligno. La suite de l'ouvrage s'occupe de la messe et de la communion.

Ce petit traité est appelé à faire beaucoup de bien, en remettant en honneur la salutaire pratique du chemin de la croix, un peu délaissée de nos jours.

\*\*

MEUNIER (J.-M.). — *Les passages du Pape Pie VII dans la Nièvre (1804-1812)*. Un vol. in-8° de 110 pages. Nevers, 1904, G. Vallière. Prix : 3 fr.

Cette intéressante étude nous rapporte, dans le détail, le double passage du pape Pie VII à travers le Nivernais : l'un, en 1804, alors que le souverain Pontife se rendait à Paris pour le sacre de Napoléon ; l'autre, en 1812, où le Pape, pri-

sonnier, était emmené à Fontainebleau comme otage.

Ce travail est une précieuse contribution à l'histoire locale de la Nièvre, précieuse surtout en ce point que son auteur, historien fidèle et impartial, a coordonné avec un réel souci d'exactitude des documents rares et épars dans les archives communales et paroissiales des diverses localités traversées. Ecrite avec cœur, cette étude jette un jour nouveau sur les procédés napoléoniens, si différents suivant qu'on approuvait les actes du dictateur ou qu'on contrecarrait son immense orgueil. Pie VII a fait la triste expérience de ces volte-face impériales, que la main de Dieu s'est chargée de venger à l'heure voulue.

\*\*

NIEWENGIOWSKI (G.-H.). — *Traité élémentaire de photographie pratique*. Un vol. in-16 de 420 pages. Paris, 1905, Garnier frères. Prix : 3 fr.

Les progrès constants de la photographie nécessitent la refonte fréquente des manuels techniques ; l'auteur a donc fait chose utile en nous donnant un traité élémentaire absolument à jour, en concordance avec les plus récentes découvertes. Nous n'étonnerons personne en affirmant que cet ouvrage est un des meilleurs en la matière : le nom de l'auteur est connu de tous, et sa compétence spéciale est au-dessus de tout éloge.

M. Niewenglowski s'est fait une spécialité des questions photographiques ; il les étudie chaque mois avec talent dans sa revue technique : *La Photographie*. Aussi pouvons-nous dire que son dernier travail sera bien accueilli par tous les fervents du kodak, amateurs aussi bien que professionnels ; car son ouvrage est traité de telle sorte qu'il est grandement utile aux uns et aux autres. Les débutants y trouvent des notions claires, précises, qui leur éviteront de coûteux tâtonnements ; les vieux du métier y puisent de précieux perfectionnements de leurs méthodes. C'est assez dire l'utilité générale du manuel.

\*\*

PECKER (P.). — *La puériculture par l'assistance scientifique et maternelle à domicile*. Un vol. in-16 de 316 pages. Paris, 1904, Vigot frères. Prix : 3 fr. 50

Le livre que publie aujourd'hui le Dr Pecker est un appel en faveur de la protection infantile par l'assistance scientifique et maternelle à domicile.

Guider, éclairer et secourir avant, durant et après les couches parmi les mères pauvres celles qui restent chez elles dans leur foyer, qui ne cherchent pas l'abri du refuge ouvrier, ni de l'hospitalité d'une maternité, parce qu'elles ne

peuvent ni ne veulent quitter leur mari et leurs autres enfants (*et n'oublions pas qu'en France 200,000 mères pauvres sont annuellement dans ce cas*), voilà le but qu'on doit viser par l'extension de l'assistance scientifique et maternelle à domicile qui fut inaugurée en France, par l'Association des dames Mauuloises fondée par le Dr Pecker.

La seconde partie comprend une série de conférences faites par l'auteur aux membres de l'Association des Dames Mauuloises sur l'hygiène de la grossesse, de la délivrance, des suites de couches, du nouveau-né et l'hygiène infantile jusqu'à l'âge scolaire; en un mot l'auteur expose avec détail tous les soins dont une femme ambitionnant de devenir mère, doit s'entourer pour préserver sa santé et celle de son enfant en le faisant croître et prospérer dès sa conception.

\* \*

SCHILLINGS (C.). — *Mit Blitzlicht und Büchse*. Un vol. gr. in-8° de xvi-558 pages. Leipzig, 1905, Voigtländer.

Prix : 16 fr.

M. Schillings fut un grand chasseur devant l'Éternel; d'une exceptionnelle habileté dans le maniement du winchester, il laisse loin derrière lui les plus célèbres exploits cynégétiques que nous connaissions. C'était déjà un titre de gloire que d'avoir raconté, en ce volumineux ouvrage, les hauts faits qui ont eu pour théâtre l'Afrique équatoriale.

Intéressant au point de vue littéraire et descriptif, l'ouvrage l'est bien plus encore au point de vue scientifique: c'est une œuvre de documentation pure, qui nous donne la mesure de l'énergie et de l'audace du voyageur. En effet, la plupart des documents graphiques qu'il nous livre ont été pris la nuit, dans le silence de la forêt; on conviendra qu'il faut une rare intrépidité pour attendre au gîte, avec un simple kodak, le tigre et l'hyène, dans le seul but de photographier en liberté les rois de la jungle.

Nous insistons sur la valeur scientifique de ces travaux, car ils nous ont permis de pénétrer les arcanes les plus secrets des mœurs et coutumes des fauves africains. Après cela, il serait superflu d'entrer dans le détail de l'ouvrage; nos lecteurs ont pu juger, par ce qui précède, de sa haute valeur intrinsèque, et l'on s'explique qu'une première édition en ait été épuisée en quelques semaines.

Les professeurs Matchie et Rechenow ont complété ce beau travail par une étude scientifique des importantes collections de mammifères et d'oiseaux rapportées par M. Schillings.

\* \*

VAUGHAN (John). — *Autour de la Bible*. Un vol. in-16 de xvi-274 pages. Paris, 1905, Bloud et Cie. Prix : 3 fr.

Tous ceux qui s'intéressent aux questions religieuses et qui ont suivi quelque peu les récentes polémiques sur la Bible voudront lire le dernier ouvrage du célèbre écrivain anglais Mgr Vaughan.

Clair, précis, facile à lire, ce livre est à la portée de toutes les intelligences. Les problèmes les plus sérieux sur la question biblique y sont discutés et résolus, les objections des rationalistes et des protestants victorieusement réfutées.

*Autour de la Bible* sera mis très utilement entre les mains des séminaristes, des jeunes gens et des jeunes filles qui suivent les catéchismes de persévérance, des membres des Cercles d'études et des catholiques qui tiennent à pouvoir répondre aux objections répétées sans cesse contre la Bible.

Si connaître et aimer la Bible est le devoir de tout bon catholique, la faire connaître et la faire aimer est le meilleur des apostolats. LECTOR.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage aux tomates*

*Blanquette de veau*

*Salade russe*

*Glace au chocolat*

\* \*

*Potage aux tomates*. — Faites revenir dans du beurre deux ou trois oignons, ajoutez-y quelques tomates; vous laisserez cuire environ dix minutes. Mouillez avec deux litres de bon bouillon et ajoutez des croûtons frits.

\* \*

*Blanquette de veau*. — La blanquette se fait soit avec le maigre d'un rôti de veau de la veille, soit avec de la poitrine de veau fraîche. Mettez dans une casserole un bon morceau de beurre: laissez fondre, ajoutez de la farine, tournez et ne laissez pas roussir. Versez peu à peu de l'eau bouillante, en tournant toujours. Ajoutez poivre, sel, persil haché. Placez dans cette sauce vos morceaux de veau et laissez cuire doucement. La viande fraîche demande environ trois heures de cuisson. Au moment de servir, il est bon de lier la sauce avec des jaunes d'œufs, un petit morceau de beurre, un filet de citron ou de vinaigre.

TANTE LOUISE.

## Carnet musical

En cette année jubilaire, tout l'effort musical se porte vers la célébration du glorieux anniversaire que commémore la Belgique. Chaque jour voit éclore des hymnes nouveaux à la Patrie, où le lyrisme se mêle heureusement à la musique pour glorifier soixante-quinze années de paix et de prospérité.

Parmi les meilleures productions du genre, il convient de citer l'hymne : *Heilig Vaderland*, écrit par le maître Wambach sur des paroles de A. Stinissen. Le compositeur a su éviter très heureusement le reproche de banalité : son œuvre est fort originale, et son exécution par des masses chorales bien dirigées produira un bel effet. La maison Facs, d'Anvers, l'a éditée avec son soin habituel.

\*.\*

La maison Katto (Bruxelles) a tenu, elle aussi, à participer aux fêtes jubilaires par une édition commémorative intitulée : *La chanson populaire de l'histoire de Belgique depuis Jules César jusqu'à nos jours*. C'est une bonne aubaine pour les organisateurs de festivités patriotiques. L'œuvre est due, musique et scénario, à M. l'abbé Jules Rayée, ancien professeur à l'Institut Saint-Louis.

Littéraire et musicale, attrayante et facile, elle est l'application du mot célèbre de Béranger : « La chanson c'est l'histoire. » L'auteur a synthétisé en une partition de 28 pages, destinée principalement aux écoles, pensionnats, cercles de famille et patronages ouvriers, toute l'histoire de la patrie belge, et c'est là un mode de vulgarisation que l'on ne saurait assez propager.

Voici la dernière strophe, à titre de spécimen :

Et — merci Dieu ! — deux petits anges roses  
Ont tour à tour consolé nos deuils noirs.  
Enfants bénis, vos mains jonchent de roses  
La route ouverte aux radieux espoirs !  
Et toi, Patrie, exulte d'allégresse !  
Vois s'élargir ton horizon futur ;  
Donne à ton aile un essor de jeunesse  
En célébrant ton jubilé d'azur !

\*.\*

Parmi les manifestations artistiques les plus intéressantes suscitées par la célébration du jubilé patriotique, il en est une qui mérite une mention absolument spéciale ; ainsi qu'on l'a dit et répété, l'histoire des peuples finit toujours en chanson ; il était donc intéressant de grouper en un ensemble heureux les impressions populaires mises en vers ou en musique par les siècles passés, et reconstituer ainsi sinon l'histoire, du moins le folklore de notre Belgique.

Cette reconstitution a tenté M. Ernest Closson,

du Conservatoire de Bruxelles ; ses patientes et longues recherches se sont résumées en un magnifique volume intitulé : *Chansons populaires des Provinces belges*, où nous avons retrouvé un grand nombre de ces vieilles romances dont nos grands-mères se servaient pour endormir nos jeunes ans. Dans son introduction, l'auteur nous prévient dès la première ligne qu'il n'a pas voulu faire œuvre d'érudition, mais édifier un simple recueil de vulgarisation musicale ; c'est abriter sous beaucoup de modestie un travail trop important pour être qualifié de *simple recueil*. Parcourez-le, et vous trouverez à chaque page la manifestation spéciale, l'état d'âme pour ainsi dire du peuple belge à telle époque déterminée, dans telle ou telle province ou localité.

Ces quelques lignes feront saisir l'importance réelle du travail de M. Closson. Ce premier essai de résurrection folklorique mérite les plus légitimes encouragements, les plus sincères félicitations ; abstraction faite du noble et louable sentiment de patriotisme qui a guidé l'auteur, nous devons reconnaître en son œuvre une intéressante contribution à l'histoire artistique du peuple belge, et nous nous plaisons à répéter que cette première enquête, un peu tardive, mais vraiment fructueuse, mérite plus que des éloges, elle appelle la reconnaissance de tous ceux qu'intéresse le passé de la patrie.

Nous espérons bien que M. Closson nous donnera bientôt le complément de son œuvre ; il reste encore tant de chansons de terroir à colliger : à Mons, la *Bièrre du pays*, si populaire, — l'air de *Saint-Fiacre*, patron des jardiniers, et tant d'autres, à Soignies, à La Louvière, à Braine-le-Comte, à Bruxelles même. FR. DUFOUR.



## Le coin des rieurs

La marraine du jeune Paul à son filleul :

— Voyons, bébé, qu'est-ce que tu veux que je te donne pour ta fête ? un arc ? une arbalète ? un petit fusil ?

— Non, marraine, je voudrais la machine avec quoi papa dit que tu tués les mouches à quinze pas.

\*.\*

Calino père :

— Remarque bien : les champignons poussent toujours dans les endroits humides.

Calino fils :

— C'est donc pour ça qu'ils ressemblent à des parapluies.









# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Adam de Saint-Victor (L. Guillaume). — Ronde des Maraudeurs, *poésie* (E.-H. Gillet-wytens). — Notes littéraires (Fr. Dufour). — Fog (R. P.). — Croquis parisiens (Noël Hervé). — Récration. — Don Lorenzo Perosi (Fr. Dufour). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le coin des rieurs. — Le mois littéraire (Lector). — Petites nouvelles.

## Adam de Saint-Victor

En terminant son *Histoire de la littérature latine*, M. Nageotte écrit cette phrase stupéfiante : « L'humanité descend dans ces cercles sombres du moyen âge, d'où l'éloquence, la poésie, la science, le goût, tout s'est retiré, et où l'espérance même délaisse l'ami des lettres qui s'aventure dans ces ténèbres. »

Ne dirait-on pas le Dante s'appêtant à pénétrer dans les Cercles de l'Enfer sous la conduite de Virgile ? Pour M. Nageotte, le moyen-âge, en regard de « la belle antiquité », est un Enfer, auquel rien ne manque, pas même la célèbre inscription : *lasciate ogni speranza, voi ch'entrate*.

Tel était pourtant l'état d'esprit de la plupart des critiques, il n'y a pas bien longtemps encore. Heureusement ces aveuglantes préventions d'un humanisme outré tendent de plus en plus à disparaître. Les productions littéraires du moyen âge, comme ses productions artistiques, n'emportent plus cette réprobation universelle des « amis des lettres » et ils sont nombreux aujourd'hui ceux qu'une étude sérieuse, guidée par une critique impartiale, a rapprochés de la littérature médiévale et principalement de la poésie liturgique, si digne d'admiration.

Parmi les innombrables poètes liturgiques de cette époque, nul ne mérite plus de fixer l'attention qu'Adam de Saint-Victor.

Il serait intéressant de connaître sa vie. Malheureusement les recherches des érudits sont restées vaines, et comme de tant d'autres grands artistes chrétiens, la vie de l'humble religieux demeure entourée d'incertitudes et d'obscurités.

On ignore la date de sa naissance. Sa patrie même est incertaine. Communément le poète est désigné par ses historiens sous le nom de *magister Adam Brito*. Or ce qualificatif peut s'appliquer aussi bien à un Anglais qu'à un Breton de la petite Bretagne. Léon Gautier, se basant sur les usages du temps, prétend qu'il servait exclusivement à désigner les Bretons de France : pour lui donc, Adam serait de nationalité française. Le P. Dreves oppose à cette opinion des arguments intrinsèques, qu'il puise dans le caractère même des œuvres poétiques d'Adam. « Son style pompeux et plein de rhétorique (?), dit-il, sa préférence pour les jeux de mots et les contrastes d'idées rappellent bien le français des temps modernes, cependant son penchant pour l'allitération, la vigueur admirable de son accentuation, inconnue des poètes de langue romane, donnent à penser qu'il appartient à une langue accentuée. » Et le célèbre Jésuite conclut qu'Adam était Anglais.

Il y a, semble-t-il, une certaine hardiesse à mettre en comparaison les écrivains français du XIX<sup>e</sup> siècle avec un écrivain latin du XII<sup>e</sup> ; d'autant plus que

les littératures germaniques aiment aussi le contraste des mots et l'opposition des idées. Pourquoi, d'autre part, Adam aurait-il dû nécessairement appartenir d'origine à une langue accentuée, pour prendre goût à l'allitération ou pour observer exactement les règles de l'accentuation, quand il lui suffisait pour cela de se conformer aux traditions latines, si fidèlement conservées jusqu'à cette époque, surtout dans les monastères ? Nous penchons donc à croire avec Léon Gautier qu'Adam était Breton de France et non d'Outre-Manche.

Vers 1130, il entra à l'abbaye royale de Saint-Victor, fondée peu auparavant à Paris par Guillaume de Champeaux. Il s'y rencontra avec deux moines étrangers : Richard et Hugues, venus, l'un d'Écosse, l'autre d'Allemagne, tous deux théologiens et philosophes de haute valeur. Adam ne leur était inférieur ni par la science ni par le génie, et l'on peut dire qu'il forma avec ces deux hommes une puissante et glorieuse trinité, dont l'éclat a traversé les âges et qui atteste de quelle intensité de vie intellectuelle rayonnait alors la célèbre abbaye.

Fidèle à la grande parole du cloître : *ama nesciri et pro nihilo reputari*, Adam passa sa vie entière dans le silence et l'austérité, partageant son temps entre la prière, l'étude et la composition de ses divers ouvrages. Il remplissait les fonctions de préchantre : ce fut sans doute ce qui l'amena à s'occuper plus particulièrement de musique et de poésie liturgique. Ses *Proses* ne témoignent pas seulement de son génie, mais encore de son extraordinaire piété et une légende, qui paraît bien fondée, nous rapporte que la Mère de Dieu lui apparut pour le saluer et le remercier, au moment même où il composait la strophe *Salve Mater pietatis* de sa *Prose* sur la Nativité de la Sainte Vierge.

Pas plus que celle de sa naissance, la date de sa mort ne peut être fixée avec certitude.

Comme il a composé une séquence en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, on doit croire qu'il vivait encore à l'époque de la canonisation de l'illustre martyr, en 1174. Communément les historiens placent sa mort en 1192.

L'absence presque complète de documents contemporains sur leur célèbre prédécesseur tourmentait les Victorins du XVII<sup>e</sup> siècle. Le chroniqueur Jean

de Toulouse trouva à cette absence l'explication suivante, qui, à défaut de la vérité, a au moins le mérite d'être aussi ingénieuse que poétique : « Quand nos pères, dit-il, ont vu cette admirable figure, ils ont renoncé à la peindre ; ils ont fait en cela comme Timanthe, ce peintre de l'Antiquité qui, désespérant de jeter sur le visage d'Agamemnon assistant au sacrifice de sa fille une expression de douleur assez vive, assez paternelle, a couvert ce visage d'un voile épais qui le cache tout entier. »

Parmi les écrits attribués à Adam de Saint-Victor, et qui n'ont pas été publiés jusqu'ici, Léon Gautier lui assigne avec certitude :

1<sup>o</sup> *Summa Britonis seu de difficillibus Biblia vocabulis*, ouvrage assez estimé pendant le moyen âge ;

2<sup>o</sup> *Expositio super omnes prologos Bibliæ*, commentaire sur les prologues de saint Jérôme, qu'il ne faut pas confondre avec la *Glossa S. P. Hieronymi* du frère mineur Guillaume Brito († 1356) ;

3<sup>o</sup> Un traité de psychologie : *De discretionem animæ, spiritus et mentis*.

Cette opinion est erronée, d'après la savante étude de Paul Lejay, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (t. IV, p. 2, mars-avril 1899). La renommée d'Adam est donc due exclusivement à ses œuvres poétiques, à ses *Proses*, qui, après avoir retenti sous les voûtes du monastère de Saint-Victor, se répandirent partout, grâce à leur pieuse onction, à leur science théologique et à leur mérite littéraire.

L. GUILLAUME.

## Ronde des Maraudeurs

D'un côté, les maraudeurs dansent en rond, tout en chantant. De l'autre, les enfants qui représentent les fleurs, les fruits et les sous sont rangés sur une ligne, derrière la servante. Les maraudeurs en prennent une partie chaque fois qu'ils chantent. Ceux qu'ils ont pris entrent dans la ronde des maraudeurs, ou ils en forment eux-mêmes une autre, tournant en sens inverse de la première. Au mot « Ronde finale », les deux n'en forment plus qu'une seule, au milieu de laquelle reste placée la servante.

Les maraudeurs, tournant à gauche :

Proprio, propriétaire,  
Dis-nous, es-tu là ?  
C'est qu'ell's'f'raient bien notre affaire,  
Les belles fleurs que voilà !

La servante :

Mon maître en ville s'attarde,  
Mais si vous voulez entrer,  
Il a laissé son chien d'garde  
Pour le remplacer !

Les maraudeurs, tournant à droite :

Proprio, propriétaire,  
Dis-nous, es-tu là ?  
De chien nous n'avons que faire,  
Mais bien des fruits que voilà !

La servante :

Ces fruits point ne vous dérangent ;  
Du reste ils sont bien trop durs :  
C'est en été qu'ils se mangent,  
C'est quand ils sont mûrs !

Les maraudeurs, tournant à gauche :

Proprio, propriétaire,  
Dis-nous, es-tu là ?  
D'conseils nous n'avons que faire,  
Mais bien des sous que voilà !

La servante :

Ces sous point n'vous appartiennent,  
M'ssieurs les voleurs, laissez-les,  
De peur qu' les gendarm's ne viennent  
Vous prendre au collet !

Les maraudeurs, tournant à droite :

Proprio, propriétaire,  
Dis-nous, es-tu là ?  
D'gendarm's nous n'avons que faire,  
Mais bien d' la bell' fill' que v'là !

(Quelques-uns la saisissent par la taille  
et la conduisent gentiment au milieu du  
deuxième rond.)

La servante, d'un ton d'abord indigné  
puis suppliant :

Vraiment, c'est épouvantable !  
Voyons, M'ssieurs les maraudeurs,  
S'rait-y pas plus honorable  
D' laisser fruits et fleurs ?

Les maraudeurs, tournant à gauche (Ceux  
qui l'ont conduite dans le deuxième rond  
l'embrassent, puis viennent reprendre  
leur place dans leur rond même, pen-  
dant que la servante continue à pleurer):

Proprio, propriétaire,  
Dis-nous, es-tu là ?  
N'vous mettez pas en colère,  
La belle, on vous embrass'ra !

La servante, résignée :

Je n'aime pas qu'on m'embrasse,  
Mais puisqu'y m'fallait céder,  
J'ai préféré d'bonne grâce  
M'laisser embrasser !

Ronde finale :

Proprio, propriétaire,  
Dis-nous, es-tu là ?  
C'est c'qu'elle avait d'mieux à faire, (ad lib.)  
Point du reste ell' n'en mourra !

E.-H. GILLEWYSENS.



## Notes littéraires

L'histoire de la littérature française a tenté de nombreux écrivains de talent ; pour ne citer que les plus récents, il suffira de rappeler les beaux travaux de Petit de Julleville, Hémon, Doumic, Faguet, Jules Lemaitre, Godefroy, Edmond Biré : nous en passons, et des meilleurs.

Le sujet était assez vaste pour qu'un nouvel ouvrage ne parût pas de trop : M. Ferdinand Brunetière l'a entrepris, sous ce titre spécial : *Histoire de la Littérature française classique*. L'auteur y développe les questions indiquées seulement par lui dans son *Manuel de l'Histoire de la Littérature Française* : origine de notre idéal classique issu du mouvement de la Renaissance ; — comment il triomphe des résistances tout d'abord conjurées contre lui ; — son apogée où il atteint en son genre un degré de perfection égal à celui de la peinture italienne ou de la sculpture grecque ; — comment on a essayé prématurément et vainement de secouer ensuite le joug, non des règles mais des modèles proposés par lui ; — enfin, rien n'étant éternel, période de désorganisation sous le triple effort du temps, de l'exagération de son propre principe et du besoin intérieur de se renouveler.

La singulière compétence de M. Brunetière en ces matières est trop connue pour qu'il faille s'appesantir sur ce point. Il suffira de dire que depuis dix-huit ans, chacune des parties de cette histoire a été professée à l'École Normale supérieure, pour justifier le grand et légitime succès qu'elle a rencontré dès son apparition.

La première partie du tome I : *Le mouvement de la Renaissance*, avait déjà paru l'année dernière ; nous lui avons consacré alors une longue chronique. La seconde partie, qui vient de paraître, est intitulée :

*La Pléiade* (1). L'éminent académicien y étudie d'abord les origines et la poétique spéciale de ce mouvement littéraire.

Puis, il consacre un chapitre particulier à chacun des grands noms qui l'ont illustré : Joachim du Bellay, Pierre de Ronsard, Jean-Antoine de Baïf. Le livre se termine par une vue d'ensemble de l'époque.

Faut-il le rappeler, la Pléiade s'est pour ainsi dire personnifiée en Ronsard : nous ne nous étonnons donc pas si l'auteur lui consacre une partie importante du volume. C'est d'ailleurs, nous l'avouons sans peine, celle qui nous a surtout intéressé, pour des motifs très personnels. Suivant sa méthode familière, M. Brunetière suit Ronsard jour par jour, il disèque son œuvre, et sa plume nous présente un écrivain trop peu connu certes et grandement attrayant.

Ronsard est fécond : son œuvre en témoigne par la multiplicité des sujets traités. Il n'était donc pas facile d'en extraire les caractères généraux et distinctifs du poète. Grâce à sa méthode, M. Brunetière est parvenu à en tracer un portrait fidèle et complet, et son étude restera non seulement comme un modèle du genre, mais surtout comme une merveille d'exactitude : nous avons maintenant un Ronsard définitif, les siècles à venir ne changeront plus rien à sa physionomie, nous allons dire à sa photographie, n'eût été l'anachronisme trop évident de cette expression.

Nous aurons sous peu l'occasion de revenir sur le plan général de l'ouvrage, lors de l'apparition de la troisième partie du tome 1<sup>er</sup> : *Détermination de l'idéal classique*.

\*  
\*\*

L'histoire de la littérature française est encore esquissée, d'une façon fort originale, quoique moins complète, dans la collection des *Genres littéraires* de l'éditeur Delaplane. Une série de jolies plaquettes s'occupe de l'évolution de chaque genre particulier : l'épopée, le roman, la comédie, le drame, etc.

M. Léon Levrault, qui a assumé la plus grosse partie de cette tâche, nous parle

(1) BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Histoire de la littérature française classique*. Tome 1<sup>er</sup> : De Marot à Montaigne. Deuxième partie : La Pléiade. Un vol. in-12 de 254 pages. Paris, 1905, Ch. Delagrave. Prix : 2 fr. 50.

aujourd'hui de l'*Histoire* (1). Nous ne nous attendions pas évidemment à trouver, en un espace aussi mesuré, un traité complet sur la matière ; et pourtant, le petit ouvrage de M. Levrault renferme tout ce qu'il est indispensable de savoir pour suivre l'évolution du genre historique, depuis les chroniques d'Eginhard jusqu'aux modernes travaux de Lavisser et Rambaud.

L'auteur mérite mieux que de banales félicitations, pour avoir su concrétiser de façon si habile et si claire à la fois des données éparses au cours de quinze siècles, d'en avoir formé un tout attrayant par la lucidité d'exposition, la perfection de la forme et le grand souci d'exactitude qui anime l'ouvrage entier.

Du même éditeur Delaplane, nous nous plaisons encore à signaler la collection intitulée : *La composition française*, due entièrement à la plume de M. Roustan, professeur au lycée de Lyon. Les trois premiers volumes ont paru à ce jour, traitant successivement : la description et le portrait (2), la narration (3), le dialogue (4).

L'auteur part de ce principe que l'art d'écrire ne peut être cultivé à l'heure actuelle d'après les méthodes en vigueur au x<sup>v</sup>e siècle. A la suite de nombreux éducateurs, et d'accord avec les conclusions des Congrès d'enseignement, il considère la composition française comme étant l'exercice éducatif le plus efficace et le plus sûr. Il a donc résumé, en une série de petits opuscules, les conseils donnés à ses élèves pendant de longues années de professorat.

Le premier mérite de ces ouvrages est donc d'être marqués au coin d'une expérience personnelle consommée : et cette constatation n'est pas à dédaigner. Non moins méritoire est le plan général que l'auteur a suivi dans chaque partie : il commence par établir, de façon bien nette, bien précise, le sujet spécial de chacun des chapitres, en l'entourant de

(1) LEVRAULT (Léon). — *L'histoire*. Un vol. in-18 de 156 pages. Paris, 1904, P. Delaplane. Prix : 0 fr. 75.

(2) ROUSTAN (M.). — *La description et le portrait*. Un vol. in-18 de 140 pages. Paris, 1904, Delaplane. Prix : 0 fr. 90.

(3) ROUSTAN (M.). — *La narration*. Un vol. in-18 de 160 pages. Paris, 1904, Delaplane. Prix : 0 fr. 90.

(4) ROUSTAN (M.). — *Le dialogue*. Un vol. in-18 de 144 pages. Paris, 1904, Delaplane. Prix : 0 fr. 90.

développements intéressants, en l'appuyant d'exemples épisodiques choisis parmi les meilleurs modèles de la langue française. Enfin, en appendice, il a rassemblé une série de sujets de compositions, une suite de canevas qui faciliteront au maître l'application des principes.

Nos lecteurs applaudiront avec nous à l'initiative de M. Roustan, lui souhaitant le succès qu'elle mérite de rencontrer auprès du corps professoral.

\*  
\*\*

Parmi les penseurs dont l'Angleterre s'enorgueillit, il n'en est pas de plus vraiment *original* que Carlyle. On l'a appelé prophète et voyant, comme si quelque don surnaturel marquait les actes de sa vie ou les œuvres de son esprit. Néanmoins son génie tout humain reste de physionomie bien saxonne tant par sa puissance d'humour et de sarcasme, que par sa religieuse gravité.

Les extraits publiés en traduction inédite dans la collection des « Pages choisies des Grands Écrivains » (1), reproduisent les passages les plus frappants de ses livres et présentent au lecteur une image et un résumé caractéristiques de toute son œuvre.

Cette œuvre embrasse les problèmes les plus pressants de la vie sociale et de la conscience morale. Les solutions qu'en a données une âme si haute ne peuvent laisser indifférent aucun de ceux à qui ces mêmes problèmes se posent tout aussi impérieusement aujourd'hui. Sa pensée d'ailleurs pénètre les générations nouvelles et déjà prend corps en maintes œuvres, quoique sous des formes qu'il n'avait pas prévues.

\*  
\*\*

Avant de terminer cette chronique, disons un mot d'un récent opuscule de M. Joran : *Plaidoyer pour les langues mortes* (2).

Nous avons apprécié déjà la valeur de l'écrivain dans ses ouvrages précédents : *Choses d'Allemagne* et surtout *Université et enseignement libre*. Au cours d'une longue

(1) *Pages choisies des grands écrivains* : CARLYLE. Un vol. in-16 de XXVIII-360 pages. Paris, 1905, Colin. Prix : 3 fr. 50.

(2) JORAN (T.). — *Plaidoyer pour les langues mortes*. In-16 de 64 pages. Paris, 1905, Pousielgue. Prix : 1 fr.

carrière professionnelle, l'éminent directeur de l'École d'Assas a étudié de près, s'est convaincu de la nécessité des langues mortes au point de vue éducatif : de là son plaidoyer d'aujourd'hui, énergique, concis, clair. Ces rapides considérations sont à lire : elles feront justice de préjugés nuisibles, elles emporteront la conviction des opposants les plus rebelles.

FR. DUFOUR.

---

## FOG

---

Au dire d'un vieux policeman, Londres a eu, le 21 décembre dernier, le plus épais brouillard qui ait, de mémoire de contemporain, été jamais constaté. Je raconterai donc cette mémorable journée avec l'orgueil qui sied aux témoins d'événements historiques.

Mon éveil fut dépourvu de cette anxiété dont Courteline a, d'admirable manière, conté les effets désastreux sur la gent militaire. Après avoir, vers l'heure coutumière du lever, ouvert un œil vers la fenêtre annonciatrice de l'aurore, je le refermais aussitôt, assuré que la nuit me réservait encore quelques heures paresseuses. Il était pourtant grand jour, au dire fallacieux des almanachs. Le 21 décembre est, il est vrai, le jour le plus court de l'année, mais la providence anglaise s'était chargée d'en exagérer la brièveté. En fait, le 21 décembre 1904, en tant que jour, n'a pas existé.

Je m'étais souvent moqué du brouillard anglais et de son épaisseur légendaire.

Les Anglais me semblaient quelques Marseillais du Nord, se vantant d'avoir, faute de mieux, le plus compact brouillard qui soit au monde. J'ai dû me rendre à l'évidence. Pour aller de chez moi à la station du Métropolitain, j'ai suivi méticuleusement la bordure des trottoirs, embrassant de temps à autre des réverbères dont le bec Auer, à 2 m. 50 du sol, avait tout juste la luminosité d'une allumette de la régie française. Si des mois de quotidiennes pérégrinations ne m'avaient indiqué les moindres détails topographiques de ce facile chemin, je tournerais encore autour d'un square avec ou sans la résignation des aveugles de Maeterlinck.

Le *Two penny tube* me mit au centre de la ville, mais je n'en fus pas plus avancé. Si les devantures de Regent street, largement éclairées, n'avaient fourni une sorte de fil d'Ariane, que le public frôlait avec une reconnaissance désespérée, il eût été fastidieux d'insister. On n'y voyait pas à un mètre. Les « *I beg your pardon* » et les « *Sorry* » formaient la base de la conversation entre les gens qui, rasant les devantures, se heurtaient pourtant les uns les autres. Après un long et périlleux voyage, j'arrivai chez les amis qui m'attendaient à déjeuner. Le café fumait sur la table. La maîtresse de maison devait, à 3 heures 1/2, prendre le train à Waterloo-station, de l'autre côté de la Tamise.

Elle avait, c'est ici que commence le drame, une valise. Vers deux heures, le portier, embouchant son sifflet, commença à héler un véhicule.

Pendant vingt minutes, à intervalles réguliers, le sifflement déchira l'ombre. Charlemagne, pardon, le *cabby* ne répondait pas. Alors un *messenger boy* partit à la recherche de l'automédon désiré. Après un autre quart d'heure d'attente, il revint joyeux. Un *four wheeler* le suivait, mais désirait, avant de charger, savoir où se rendait le client. Le nom de Waterloo le mit en fuite. Il ne connaissait son chemin que jusqu'à Paddington et ne s'engageait pour aucune autre destination. On fit marcher le téléphone, appelant tous les loueurs marqués dans l'annuaire, ce fut en vain, le courage faisant à tous défaut. Et la dame dut envoyer une dépêche pour remettre son voyage.

M. Austen Chamberlain, chancelier de l'Échiquier, connut ce jour-là les mêmes angoisses, mais déploya une audace dont sa famille est coutumière.

Ne pouvant à prix d'or trouver un cab, il se rendit à pied à la station d'Euston, son domestique portant sa valise sur son épaule. Lord Lansdowne, par contre, attendit en vain la visite hebdomadaire des ambassadeurs étrangers. Seuls les représentants des puissances amies, M. Cambon et l'ambassadeur d'Italie, affrontèrent le voyage d'Albert-Gate et de Grosvenor-square au Foreign-Office. Ils ne pouvaient donner preuve meilleure de la sincérité des ententes cordiales.

Quant à la reine d'Angleterre, elle remit purement et simplement son voyage et décommanda le train spécial qui l'attendait à Saint-Pancras. Ne pouvant,

malgré toute l'indiscrétion dont un journaliste a la proverbiale réputation, rester à dîner chez les amis qui ne m'avaient invité qu'à déjeuner, il me fallut à nouveau subir les dangers de la rue.

Introuvables quand on les cherchait, les cabs apparaissaient cependant malicieusement chaque fois que l'on voulait traverser une rue, et l'on se reculait précipitamment au souffle d'une proche haleine chevaline, pour bousculer d'ailleurs quelqu'un d'invisible sur le trottoir.

Pourtant, dans certains carrefours, les municipalités avaient fait installer d'immenses brûleurs à acétylène, qui dirigeaient, comme des phares, les voyageurs égarés.

Ailleurs des camelots, porteurs de torches, s'offraient, moyennant rétribution, à éclairer votre route.

Quant aux omnibus, on raconte que quelques-uns sortirent des remises des Compagnies, mais les gazettes m'ont également appris que ces tentatives furent d'un déplorable résultat, puisqu'il fallut deux heures et demie pour aller de Pimlico à Charing-Cross, ce qui demande en général vingt minutes.

Mais voici, pour finir, la seule note comique de la journée. La Royal Meteorological Society tenait à deux heures sa séance mensuelle, et l'ordre du jour portait comme sujet de discussion : « De la décroissance du brouillard à Londres ». La séance fut loin d'être plénière : les deux tiers des membres de la société s'étaient perdus dans le brouillard !

R. P.

## CROQUIS PARISIENS

### UN GRAND VOYAGE

M. JOSEPH DUPUIS, 57 ans, grand, maigre, bien conservé ; cheveux noirs avec la mèche napoléonienne. Garçon d'écurie depuis vingt-cinq ans chez un gros actionnaire de la Compagnie du Nord. Ne cesse de prêcher l'asservissement de la femme, sans doute pour se venger de ce qu'il est complètement dominé par la sienne.

Mme DUPUIS, née Ursule Rousseau, son épouse, 48 ans ; grosse, blonde, à la figure colorée, qu'un verre de vin avive d'une manière inquiétante. Employée comme femme de ménage chez la veuve

d'un autre actionnaire de la Compagnie du Nord, ce qui lui permet, ainsi qu'à son mari, d'obtenir des billets de chemin de fer gratuits ou à demi-tarif.

UN JEUNE HOMME, qui habite le même palier et dont personne ne connaît le nom, sauf la concierge. Travaille dans une librairie comme rédacteur d'annonces. Très complaisant envers ses voisins. Longs cheveux noirs d'artiste, visage imberbe. Son âge, incertain, flotte entre 18 et 22 ans.

M<sup>me</sup> BRUNEAU, 33 ans, veuve depuis dix mois avec un bébé qui en a onze. Couturière, pique à la machine. Figure assez jolie, à part les yeux un peu rouges, la peau trop blanche, et des pommettes saillantes qui font songer à la phthisie.

FINETTE, 3 ans, que l'auteur, à son grand chagrin, ne peut étiqueter « personnage muet », car toute la journée elle aboie ou grogne. C'est une horrible petite chienne que les rhumatismes rendent insupportable, malgré les caresses dont elle est l'objet de la part de M. et M<sup>me</sup> Dupuis, « son papa et sa maman », ainsi qu'ils se proclament eux-mêmes avec orgueil.

Ces cinq personnages gisent dans une cité ouvrière de la rue de la Sablière, à Paris-Montrouge.

## Huit jours auparavant

Sept heures du soir. Le jeune homme rentre avec un lourd paquet d'adresses à faire pendant la veillée. Sur le palier, il est appelé par M<sup>me</sup> Dupuis.

M<sup>me</sup> DUPUIS. — Monsieur ! Monsieur ! que je vous dise ! s'il vous plaît !

LE JEUNE HOMME. — Voilà Madame. Permettez seulement que je me décharge, et je reviens.

Il entre chez lui, craque une allumette, dépose le paquet sur une chaise, son chapeau sur le lit, sort précipitamment en claquant la porte, et pénètre chez sa voisine, avec un petit air modeste.

LE JEUNE HOMME. — Bonsoir, Madame.

M<sup>me</sup> DUPUIS. — Bonsoir, Monsieur... Ah !... une grande nouvelle à vous apprendre !

LE JEUNE HOMME devine les secrets de polichinelle que voudrait lui cacher M<sup>me</sup> Dupuis ; dissimulant sa profonde indifférence sous un air où semble se condenser un haut intérêt : — Ah !

M<sup>me</sup> DUPUIS. — Oui, Monsieur, imaginez-vous que nous allons à Reims dimanche prochain, dîner chez mon frère,

le clerc de notaire. (*Elle se jette sur une bouteille, apporte un seul verre et dépose le tout sur la table.*) Monsieur, voulez-vous boire un verre de vin ?

LE JEUNE HOMME. — Merci, Madame, je ne bois que de l'eau.

M<sup>me</sup> DUPUIS. — Ah ! c'est dommage. (*Elle se verse un verre de vin et lève avec dignité.*) A votre santé, Monsieur !

LE JEUNE HOMME, s'inclinant. — Merci, Madame.

M<sup>me</sup> DUPUIS, vidant son verre d'un seul trait. — C'est vrai, j'avais soif... Oui, nous allons à Reims... Oh ! Monsieur, nous vous rapporterons quelque chose de beau... Vous qui êtes si bon, vous pourriez peut-être écrire de notre part à la Compagnie de l'Est pour demander quatre permis de chemin de fer, pour moi, mon mari, mon fils et ma belle-fille.

LE JEUNE HOMME. — Oh ! Madame, avec grand plaisir.

Il recraque une allumette, rouvre sa porte, saisit un gros porte-plume, genre « rond-de-cuir », bois jaune avec cercles horizontaux, une bouteille d'encre volée à son bureau, et du papier à lettre, dont il a coupé l'en-tête. Il rentre chez M<sup>me</sup> Dupuis, s'assied près de la table, où trônent trois harengs et six sous de foie pour Finette. Il dispose son papier, et fait tourner sa plume, comme pour préparer les fioritures d'une M très administrative, et, à haute voix : — Monsieur...

M<sup>me</sup> DUPUIS (*nouveau verre de vin*). — Voilà ce qu'il faut dire : Monsieur, Ayant besoin de faire un voyage urgent pour question de famille... Oh ! Monsieur ! vous ne pourriez venir avec nous ? (*Et sans attendre la réponse*)... Je voudrais quatre permis de chemin de fer pour Reims, aux noms de M. et M<sup>me</sup> Joseph Dupuis et de M. et M<sup>me</sup> Arthur Dupuis.

LE JEUNE HOMME, de l'air grave d'un savant qui aurait découvert le problème du mouvement perpétuel : — Monsieur, j'ai l'honneur...

M<sup>me</sup> DUPUIS, avec volubilité. — Ah ! mon Dieu ! que je suis contente ! Nous irons tous quatre, et quelle bonne journée nous allons passer.

LE JEUNE HOMME, à part. — Pauvre voisine, elle a fourragé toute la journée dans les vignes du Seigneur ! (*Haut*)... de solliciter...

Il continue d'écrire, pendant que Mme Dupuis, dans un éclat de rire inquietant : — Oui, j'ai décidé mon mari à venir !... Vous n'avez jamais vu ma belle-fille, Monsieur ? Ni mon fils ?... Oh ! j'ai quelquefois de petits ennuis avec eux !

LE JEUNE HOMME, achevant d'écrire... — Arthur Dupuis...

Mme BRUNEAU, mystérieuse, flanquée de son bébé qui boit « sa goutte » avec un sang-froid superbe, frappe à la porte. Aboiements saccadés de l'incte.

Mme DUPUIS, avec un joyeux sanglot. — Entrez.

Suit une période enflammée sur le voyage de Reims, accompagnée de force détails sur tous les mortels, parents de M. et Mme Dupuis jusqu'au vingt-et-unième degré, que l'heureuse cité rémoise recèle en ses murs. Mme Bruneau interrompt de temps en temps par des réflexions sur les faits et gestes de son petit Prosper, réflexions sententieuses qui prouvent l'étendue et l'aveuglement de l'amour maternel.

Bruit de pas dans l'escalier ; l'inette se trémousse, fait des cabrioles, indice certain que le maître est là.

M. JOSEPH DUPUIS entre, coiffé d'une casquette anglaise, posée de travers. — Bonsoir tout le monde.

Mme BRUNEAU et le JEUNE HOMME, en chœur. — Bonsoir, Monsieur.

Mme DUPUIS, nerveuse. — Tu sais, Joseph, je télégraphie à Pol que nous acceptons son invitation pour dimanche. Si tu voulais aller au bureau de poste, tu enverrais un *bleu* aux enfants pour les prévenir. En revenant, tu apporteras du pain, deux litres de vin, un bidon de pétrole, et un bifteck pour Mme Bruneau, qui dine avec nous ce soir.

M. DUPUIS. — Ecoute, Ursule, j'ai sommeil.

Mme DUPUIS. — Allons, va vite, mon ami, je t'attends.

M. DUPUIS, les yeux mi-clos. — Pain, vin, pétrole, bifteck...

Mme DUPUIS. — Et surtout, n'oublie pas d'aller à la poste.

Sans ajouter un mot, M. Dupuis s'en va philosophiquement, en chantonnant son air favori :

Quand j'étais soldat  
A Biskra,  
Nous allions quelquefois  
A l'Opéra...

Et il descend pesamment, multipliant

les rimes en *a*, *at* et *ois* dont les dernières se perdent dans un bruit de chaudron parti du premier étage.

Le jeune homme, de plus en plus anxieux au sujet de la gaîté de Mme Dupuis, prend congé et regagne sa chambre en chantant.

Retour de M. Dupuis. Diner. Monsieur ronfle, avant la salade. Mme Bruneau, qui a passé la nuit précédente à veiller son enfant, tient difficilement la tête droite, et Mme Dupuis, à demi consciente de son état et de son « départ pour la gloire », reste silencieuse.

Quand le thé est servi, elle réveille son mari, qui doit prendre la garde aux écuries pour toute la nuit. Mme Bruneau rentre chez elle, et Mme Dupuis, qui éprouve déci lément le besoin de noctambuler, se précipite à Saint-Augustin dans la crainte que son mari n'ait pas envoyé le pneumatique. — Je vous demande un peu ! Courir au mois de décembre, de Montrouge à Saint-Augustin, à huit heures et demie du soir. D'autant que sa passion pour la compagnie de sa chienne la lui fait emmener avec elle, ce qui a le désavantage de lui faire interdire — à sa grande désolation — l'accès du tramway. (*A suivre.*) NOËL HERVÉ.

## RÉCRÉATION

### Carré syllabique.

1. Phénomène d'optique ;
2. Poète tragique ;
3. Ville de Suisse.

### Enigme.

Un jeune homme désire m'avoir :  
Quand il m'a, je cesse de lui plaire ;  
Je grandis du matin au soir,  
Et l'on me fait pour me défaire ;  
On me combat le fer en main,  
Quoique bien souvent je sois douce ;  
Mais en dépit de l'inhumain,  
Quand on m'attaque, je repousse.

### Réponses au dernier numéro :

#### Mots en losange

```

      D
     N I D
    D I J O N
     D O N
      N
  
```

Logogriphe : Dinde-Inde.

## Don Lorenzo Perosi

La *Risurrezione di Cristo* a porté à son comble la renommée musicale d'un jeune et illustre maestro italien, don Lorenzo Perosi. Les jugements du haut public et de la critique d'art de France et d'Italie sont tombés d'accord pour reconnaître, dans cette œuvre, un véritable joyau artistique.

L'œuvre de don Perosi a cependant été diversement appréciée, et il me souvient à ce propos avoir assisté récemment à une réunion musicale où il fut question du compositeur italien. Par un étrange contraste, certains critiques louaient et applaudissaient sans réserve son talent indéniable, mais lui refusaient tout droit à la gloire, à la renommée. — Pourquoi ? — Mystère. — La vie des grands est rarement exempte de ces divergences, ou plutôt de ces injustices de l'appréciation.

La presse allemande, il faut le dire, a mal accueilli les œuvres de don Perosi. Les insuccès de la *Risurrezione di Lazaro* à Dresde, Francfort et Berlin, l'avaient autorisée (du moins, elle le croyait), à jeter le mépris sur le mérite de son auteur. Était-ce la vaine satisfaction de venger l'honneur national, offusqué par le voisinage d'une gloire grandissante ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, un éminent critique musical de la péninsule a publié à ce sujet d'importantes observations que nous allons résumer.

L'Italie, créatrice de l'opéra, en était restée la seule et unique maîtresse ; qui dit : opéra, dit implicitement œuvre italienne. Richard Wagner combattit ce privilège de l'Italie, par la création du drame musical, libérant ainsi le théâtre allemand de sa longue dépendance.

L'Italie fit mauvais accueil au drame wagnérien ; elle le jugea de parti-pris, sous l'empire d'une passion violente. Elle voyait fuir ses privilèges, la tradition s'était envolée : et elle ne pardonna pas à l'intrus. Il faut reconnaître cependant que, si l'Italie est la terre classique de l'opéra, l'Allemagne est par contre la patrie de l'oratorio : elle lui a imprimé toute la grandeur, toute la perfection de son classicisme. Don Perosi, en ramenant en Italie l'oratorio en l'enthourant de tout les éléments d'expression et d'émotivité, en créant en un mot l'oratorio dramatique,

affranchissait à son tour sa patrie de la tutelle germanique.

Faut-il donc s'étonner de la froideur voulue dont fut entourée l'exécution des œuvres pérosiennes en Allemagne ? Effet naturel de l'éternel antagonisme d'école à école. La critique allemande s'est oubliée, c'est vrai : elle a dépassé, dans ses appréciations, la mesure que lui imposait une juste modération. Ceci dit, il sera facile de ramener à leur juste valeur certains jugements outrés, malveillants même, sur le jeune compositeur.

\* \*

Le génie musical est de tradition dans la famille de don Perosi. Un ami de collègue du maestro nous donne à ce sujet d'intéressants détails.

Si Lorenzo Perosi recueille aujourd'hui une ample moisson de succès et d'applaudissements, il les doit en grande partie à son père, Giuseppe Perosi. Ce vénérable vieillard, lors de la grande exécution de la *Risurrezione di Cristo* à Milan, pleurait d'émotion et de bonheur ; le triomphe de son enfant bien-aimé lui mettait au cœur un intense sentiment de joie reconnaissante et affectueuse.

Giuseppe Perosi est lui-même un amateur de musique ; on l'a rencontré à Milan, à Florence, à Naples, à Rome, partout où il pouvait trouver à s'instruire au contact des grands maîtres ; sa soif du beau était insatiable, et rien ne pouvait assouvir son ardent désir d'apprendre. Cet exquis sentiment d'art, cet attrait invincible pour la musique sacrée, Perosi sut l'inculquer à ses enfants : une éducation sérieuse et aimante suppléa aux lacunes laissées par la nature dans leurs jeunes esprits, une culture sage et patiente développa en eux les germes vigoureux qui mènent à la vie de l'art et de la foi.

Oui, de la foi : car tout, dans la petite maison de Perosi, respirait cette douce fraîcheur qui est le propre de la foi : les cœurs y étaient purs, les âmes sans reproche, et tous jouissaient de l'inénarrable suavité de la poésie chrétienne.

Le 3 mars 1893, Perosi écrivait de Ratisbonne, avec tout l'enthousiasme de son grand cœur : « Je pense toute la journée à ma patrie. Ah ! si nous pouvions amener le monde à donner un peu plus d'importance aux choses de l'Église ! On donnerait un aliment à l'insatiable faim d'idéalisme qui dévore l'esprit humain en cette fin de siècle. »

La maison paternelle de Tortone laissait librement entrer, par les fenêtres large ouvertes, les solennels échos des chants sacrés de la cathédrale voisine ; n'était-ce pas une véritable puissance de suggestion, qui affluait au cœur avec le sang, et devait inévitablement inspirer à Perosi les plus beaux élans de l'art chrétien ?

Encore enfant (il avait à peine six ans), son père lui découvrait déjà les lumineux horizons de l'art ; graduellement, l'éducation et l'instruction firent plus souriante la vision entrevue : avec une amoureuse sollicitude, son père entretenait les belles dispositions de Lorenzo, et quand celui-ci se hasarda à essayer ses ailes, ce fut du premier coup une révélation.

\*  
\*\*

En 1893 déjà, le talent musical du jeune prêtre était remarqué et apprécié. Perosi était alors maître de chapelle de la cathédrale d'Imola, et capellmeister *ad honores* de la cathédrale de Ratisbonne.

Voici en quels termes un éminent critique musical, Francesco Giordano, caractérisait une audition d'orgue à cette époque :

« Lorenzo Perosi s'est révélé non seulement un maître dans la science musicale, mais un vrai génie dans la musique sacrée.

» Les thèmes choisis sont sérieux et développés avec une maîtrise, une précision inimitables ; il a découvert à la majeure partie de l'auditoire les secrètes beautés de la musique sacrée, si négligée de nos jours par les amateurs d'art, trop méconnue des fidèles serviteurs de Dieu.

» D'autre part, la suavité, la douceur, la sûreté remarquables avec lesquelles il interprète les sévères mélodies des grands maîtres, tels Guilmant, Capocci, Mendelssohn, Bach et les autres, ont révélé en Perosi un talent supérieur à son âge, et le placent au premier rang des meilleurs maîtres de la musique sacrée.

» Compositeur, il n'a exécuté dans la première audition que deux thèmes de sa composition. Mais le second concert fit briller en lui une habileté rare d'improvisation : pendant plus d'une heure, il tint à l'orgue les thèmes proposés, il les revêtit des formes musicales les plus variées, sévères de style, mais admirables de grâce et d'harmonie, et inspirées uniquement du sentiment religieux. »

Telle était, en 1893, l'opinion favorable que portait sur le jeune artiste un hom-

me éminent et d'une compétence indiscutable. Nous allons voir comment s'est confirmée cette élogieuse appréciation.

\*  
\*\*

Le comte Di Collobiano disait dernièrement, au cours d'une conférence sur le compositeur italien.

« Don Perosi est prêtre, et bon prêtre ; et son renoncement aux affections terrestres est précisément un des mystères de son art. Perosi ne demande pas à la vie ce qui fuit et s'envole ; il l'a abandonné. Comme saint François avait choisi la pauvreté, lui a choisi la musique, et au vieux monde de vices et de plaisirs, il apporte un peu de la fraîche et saine jeunesse du sentiment. »

En Perosi, en effet, l'art n'est pas la mesure compassée, encore moins la fatigue : c'est une fleur qui éclôt, c'est la joie, la vie, le Beau enfin. La théorie, il n'en a guère besoin : l'esthétique n'est-elle pas innée en lui ? C'est l'inspiration fraîche et vigoureuse que chante son âme, après la méditation du texte sacré, après la prière dans le sein de Dieu. Et cette inspiration enlevée au ciel, il l'exprime par l'harmonie des accords, par la pureté et la beauté des sentiments.

Une cadence le frappe, et sur l'heure il éloigne ses livres et d'un jet écrit un superbe *O Salutaris Hostia*. Un soir, au cours d'une répétition, il s'aperçoit que le *Sanctus* n'a pas été écrit : et en une demi-heure, il compose les quatre parties du morceau. En Perosi, la science musicale n'est égalée que par son extraordinaire facilité de création. Avec une merveilleuse fécondité, il multiplie ses œuvres musicales, et sous sa plume les oratorios se succèdent rapidement :

... *Mentre spunta l'un, l'altro matura.*

Et, fait à noter, Perosi n'a pas hésité à mettre son art musical au service de la plus difficile des compositions, l'oratorio. L'oratorio, qui ne le sait, est un véritable drame d'où est rejetée toute action, un discours sans dialogue, une représentation sans scène, la reconstitution d'un fait historique sans autre élément vital que la musique. La mélodie, les voix humaines, l'orchestre doivent opérer le miracle de mettre à portée de nos sens, par leurs moyens immatériels, une action dramatique tangible.

L'âme de Perosi est profondément mystique, mais son mysticisme exclut

toute mièvrerie : elle est en contemplation continuelle. Venise, avec ses monuments témoins de tant de gloires et de triomphe : Venise, surgissant par enchantement des lagunes, à la magique lumière de l'aurore ; Venise enfin, avec ses cathédrales, avec sa Basilique de Saint-Marc, où semble s'affirmer la fraternité de l'Orient et de l'Occident dans l'unité de la foi chrétienne, voilà le milieu ambiant où se retrouve Perosi et son génie grandiose et multiforme.

L'âme simple, de cette douce simplicité des hommes de prière du moyen âge, le jeune compositeur passe de longues heures dans sa chambrette, dans la prière et l'étude, comme ces vieux moines qui dans le silence du cloître priaient en peignant les murs de leurs cellules. Son esprit s'envole vers les lointains horizons du ciel, à la recherche de la paix et du calme. C'est là que Perosi va dérober les secrets de son art.

La musique en elle-même n'est ni profane ni liturgique : elle est religieuse ; celle de Perosi l'est exquisement. Il ne faut y chercher ni calculs, ni savantes combinaisons : c'est la limpide expression des pensées et des affections. Loin d'être d'arides thèmes de contre-point, ses fugues contribuent admirablement au développement de la pensée mélodique. Le récit évangélique se déroule, constamment noble et élevé, toujours sobre de détails ; nous n'en sommes plus à l'ancien récitatif, si monotone, à peine interrompu par de rares accords : c'est un chant mélodique, continu, respirant tout à tour la simplicité, l'énergie, la douceur.

(A suivre.)

FR. DUFOUR.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage julienne.*

*Grenouilles sautées bordelaise.*

*Mauviettes paysanne.*

*Mousse aux fraises.*

\*  
\* \*

*Grenouilles sautées bordelaise.* — Prendre les cuisses des grenouilles, les assaisonner avec sel et poivre et les passer à sec dans la farine, puis les jeter dans une poêle, dans du beurre noisette, les sauter plusieurs fois, et quand elles sont cuites et bien dorées, semer dessus un peu d'échalote hachée finement.

Mélanger et les dresser dans une timbale avec un jus de citron et une pincée de persil haché dessus.

\*  
\* \*

*Mousse aux fraises.* — Écraser petites fraises avec sucre, passer, mélanger avec le double blancs d'œuf battus ou crème Chantilly, travailler vivement, au dernier moment.

TANTE LOUISE.

## Le coin des rieurs

### Les mots d'enfants.

C'est par centaines qu'on les compte, les mots drôles, les saillies et les boutades des enfants. Sans cesse on en découvre de nouveaux. Jugez-en :

Un homme chauve finit par assommer l'enfant de la maison par ses conseils :

— Fais donc ceci, fais donc cela, mon petit Pierre.

Ennuyé, l'enfant, se passant la main dans les cheveux, s'écrie à son tour :

— Eh bien ! fais donc ça, toi !

\*  
\* \*

On demande à Toto si son professeur est content de lui.

— Ah ! oui, répondit-il fièrement ; il m'a dit que, si je continue comme cela, l'année prochaine je serai le doyen d'âge de la classe !

\*  
\* \*

Les enfants jouent bruyamment. Le père intervient et d'un ton irrité :

— Quel tapage infernal vous faites-là ! Lequel ici a crié le plus fort ?

En chœur : — C'est toi, papa !

## LE MOIS LITTÉRAIRE

CHÉROT (Henri), — *Les seize Carmélites de Compiègne.* Un vol. in-8° de 112 pages. Paris, 1905, Dumoulin. Prix : 2 fr.

Nous avons enfin les actes complets des seize martyres de Compiègne, d'après les documents originaux ; c'est une des plus belles pages du martyrologe français, d'autant plus appréciée

qu'elle s'est fait plus longtemps attendre. Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, résume très bien, dans sa lettre à l'auteur, l'impression produite par la lecture de ce beau travail :

« Vous avez réussi, dit-il, à faire revivre toutes ces physiologies si diverses, mais si attachantes, et dont l'ensemble forme un tableau dans lequel on peut étudier les formes différentes que prend la piété dans les âmes, animées au fond par des sentiments identiques, mais dont les caractères sont opposés, autant que les qualités naturelles et l'éducation. J'attends avec impatience la suite et la fin de ce beau récit, si digne de nous servir de méditation dans un temps où tout est possible, même l'occasion de confesser notre foi... et ce jusqu'à la mort ! »

Qu'ajouter à ces lignes, si élogieuses pour le fond et la forme de l'ouvrage. Nous partageons pleinement les appréciations de l'éminent prélat, et nous souhaitons avec lui que l'œuvre de l'abbé Chérot ramène dans l'âme française un peu de cette énergie qui fait les héros et les saints.

\* \*

DE COULOMB (Jeanne). — *Terrible énigme*.

Un vol. in-16 de 244 pages. Paris, 1905, Gautier. Prix : 2 fr.

Les livres de Mme de Coulomb ont ceci de particulier qu'ils restent énigmatiques jusqu'au dernier feuillet : son récent ouvrage n'échappe pas à cette constatation, et ce n'est qu'à la fin du roman que tout à coup les personnages reprennent leur véritable identité, amenant un coup de théâtre qui dérouté toutes les prévisions du lecteur. Et celui-ci ne s'en plaindra pas : l'intérêt, soutenu jusqu'à la fin par un continuel mystère, ne fait que croître de page en page ; et c'est là une des brillantes qualités de l'auteur. Joignez à cela un style vif, alerte, et vous comprendrez la vogue dont jouissent ses œuvres.

\* \*

DE LIAS (Jeanne). — *Au pied de la cathédrale*. Un vol. in-16 de 248 pages.

Paris, 1905, Gautier. Prix : 2 fr.

Il est des mariages dont la conclusion ne se fait pas sans difficulté ; il en est d'autres qui ne se font pas du tout : c'est le cas pour le héros de ce roman. Après avoir beaucoup souffert, il voit sa fiancée lui échapper ; le cœur brisé, il se tourne vers le divin Consolateur et s'enrôle dans la milice sacrée ; il devient prêtre du Très-Haut.

Les péripéties angoissantes de ce récit n'ont rien de la banalité des romans à tiroir ; l'auteur a su leur donner une réelle noblesse, par l'intervention constante de la pensée chrétienne : le lecteur y rencontre des leçons d'honneur et de loyauté qui ne seront pas perdues pour lui.

\* \*

DE RENTY (E.). — *Les chemins de fer coloniaux en Afrique*. Troisième partie : Chemins de fer dans les colonies françaises. Un vol. in-16 de xii-498 pages. Paris, 1905, de Rudeval. Prix : 5 fr.

Dans deux volumes précédemment parus, M. E. de Renty nous a montré les efforts réalisés par les peuples étrangers pour doter de communications rapides leurs territoires coloniaux d'Afrique. Le dernier volume de cette importante étude vient de paraître. Il concerne les chemins de fer dans les colonies françaises africaines.

Sans doute, ces travaux ne sont pas aussi considérables que ceux exécutés par d'autres nations : la France a longtemps hésité avant de s'engager résolument dans la construction des voies ferrées coloniales ; néanmoins, depuis cinq ou six ans, elle s'est mise à l'œuvre avec courage.

Déjà les progrès réalisés sont importants ; mais il reste encore beaucoup à faire, et, à ce point de vue, il peut être instructif et utile de parcourir ces études qui, en montrant les fautes du passé, seront de nature à les faire éviter dans l'avenir.

Ajoutons qu'à la fin de ce volume, un tableau d'ensemble présente l'état de tous les chemins de fer coloniaux africains, au 1<sup>er</sup> janvier 1905. Cette dernière partie de l'ouvrage permet, d'un seul coup d'œil, de constater ce qu'on peut et ce qu'on doit faire dans les colonies africaines pour rendre leur exploitation possible, pratique et rationnelle.

\* \*

DE VARIGNY (Henry). — *La nature et la vie*. Un vol. in-16 de 356 pages. Paris, 1905, Colin. Prix : 3 fr. 50

*La Nature et la Vie* s'adresse au public curieux d'aperçus sur les problèmes de la vie. Il n'est nullement besoin de posséder une culture scientifique étendue pour lire cette œuvre très nourrie, qui intéressera tout particulièrement les lecteurs en quête de vues d'ensemble et de considérations capables de stimuler leur réflexion personnelle. Après avoir étudié la vie dans ses rapports avec quelques-uns des éléments du milieu inorganique, l'auteur l'étudie dans ses rapports avec le milieu vivant. Il s'agit ici des relations entre les êtres vivants, des formes diverses de parasitisme et d'interdépendance chez la plante, l'animal et l'homme même ; il s'agit encore de l'intensité, souvent prodigieuse, de la vitalité des êtres et des formes variées qu'elle revêt, comme aussi de l'intensité et de la variété des résistances de la nature, des difficultés qu'elle oppose à la vie, et des manières dont celle-ci tourne celles-là. Plus loin, après l'étude de l'action du milieu sur la vie, c'est l'étude curieuse de l'action inverse : de l'influence de la vie sur le milieu.

C'est ensuite l'exposé de la fin propre des individus dans la nature, de « ce que veut la nature », et ce livre ne pouvait finir logiquement que sur la question du vieillissement et de la mort. Ayant, dès les premières pages, montré combien la vie est relative, l'auteur termine en faisant ressortir la relativité de la mort.

A ce livre si bien écrit, nous n'avons qu'un reproche à faire : c'est de sacrifier un peu trop à la manie darwiniste de notre époque. Les théories évolutionnistes ont reçu de fameux échecs, il ne faut pas l'oublier, et la stabilité du système est singulièrement compromise aujourd'hui ; nos lecteurs se le rappelleront d'ailleurs en parcourant ce bel ouvrage qui, à part cette réserve, mérite tous les éloges.

\*\*

DIEMER (Marie). — *La légende dorée de l'Alsace*. Un vol. in-16 de XVIII-298 pages. Paris, 1905, Perrin.

Prix : 3 fr. 50

Saint Matern, saint Florent, sainte Odile, sainte Attale, ce sont quelques-unes des belles et touchantes figures que fait revivre devant nous M<sup>lle</sup> Marie Diemer, avec un mélange d'érudition scrupuleuse et de simple poésie qui donne vraiment à son livre l'attrait d'un chapitre supplémentaire de la vieille *Légende Dorée* de Jacques de Voragine. Derrière ces figures, c'est toujours l'âme profonde de l'Alsace qui nous apparaît, telle qu'à travers les siècles elle s'est fidèlement maintenue et développée jusqu'à nous ; si bien que, en nous racontant les vénérables origines religieuses de sa race, l'auteur nous apporte un vivant écho de sentiments, d'aspirations et de rêves, qui, aujourd'hui encore, animent les cœurs alsaciens.

\*\*

DURAND (A.). — *Méthode pratique de langue hova*. Première année. Un vol. in-16 de VIII-232 pages. Paris, 1902, Garnier.

Prix : 4 fr.

L'importance chaque jour grandissante, au point de vue colonial et industriel, de Madagascar, justifie pleinement les publications du genre de celle que nous présentons à nos lecteurs. Il est de toute évidence que les efforts de la mère-patrie doivent tendre à inculquer aux indigènes une connaissance suffisante de la langue nationale ; mais il n'en est pas moins indispensable, pour les colons, de posséder, au moins sommairement, la clé des divers dialectes malgaches. Aussi faut-il remercier M. Durand d'avoir composé, à leur intention, ce manuel pratique ; la longue expérience de l'auteur rend son traité doublement précieux, en ce sens que celui-ci, tout en restant clair et facile, s'est restreint dans le cadre d'une

pratique courante. En 200 pages à peine sont condensées toutes les notions qu'il est indispensable de connaître, et ce avec une méthode si rigoureuse, si lumineuse, que l'étude en devient presque un agrément.

Cet ouvrage, réédition d'une première publication faite en 1899, aura le succès de son prédécesseur, nous n'en doutons pas. Nous le signalons volontiers à l'attention de nos compatriotes que leurs intérêts ou leur vocation appellent à Madagascar.

\*\*

FRANAY (Gabriel). — *La marraine de Peau d'Ane*. Un vol. in-16 de 306 pages. Paris, 1904, Colin. Prix : 3 fr. 50

Voici un roman qui, tout en offrant un intérêt très vif pour les jeunes filles déjà familiarisées avec la littérature contemporaine, a été écrit spécialement pour les plus jeunes d'entre elles, pour ces fillettes de quatorze à quinze ans auxquelles, en fait de lecture, on a fait jusqu'ici la part un peu trop modeste. Il y avait là une lacune à combler, ce à quoi a songé la librairie Armand Colin en enrichissant sa collection de romans pour les jeunes filles de ce récit charmant qui a pour titre : *la Marraine de Peau d'Ane*.

Il faut dire aussi que nul n'était plus désigné pour écrire une œuvre de ce genre que l'auteur de ces œuvres si printanières, devenues classiques pour ainsi dire parmi la jeunesse, et qui s'appellent : *Mon Chevalier*, *Fossette*, *le Château des Aivelles*, *les Mémoires de Primevère*, *Lisbeth*.

Gabriel Franay, dans *la Marraine de Peau d'Ane*, a transporté dans la réalité l'ingénieuse fiction du célèbre conte de Perrault. Il n'est pas d'aventure plus touchante que celle de sa jeune héroïne, qui, douce, tendre, accablée par le sort, comme Cendrillon, mais intelligente et courageuse comme elle, finit, elle aussi, par épouser le Prince Charmant de ses rêves ; et cela, grâce à une marraine invisible quoique toujours présente, et dont l'action bienfaisante ne révèle son secret qu'aux toutes dernières pages. Et combien ce mystère qui plane sur tout cet émouvant récit accroît l'impatience que l'on éprouve à connaître le dénouement !

\*\*

GAUDEAU (Bernard). — *L'Église et l'État laïque*. Un vol. in-16 de 128 pages. Paris, 1905, Lethielleux. Prix : 1 fr.

Depuis que l'auteur a écrit ces pages substantielles, les événements ont marché, dénouant de façon bien pénible la situation religieuse de la France. La franc-maçonnerie jouit de son triomphe, du moins jusqu'à avis contraire, car Dieu n'a pas dit son dernier mot, et il est à craindre que son intervention ne rappelle durement ses

devoirs à la fille-ainée de l'Église.

L'étude de l'abbé Gaudeau n'en conserve pas moins sa valeur dogmatique ; le laïcisme et la religion naturelle sont de tous les temps, l'évolution mondiale n'enlèvera rien à leur actualité, et ces pages, inspirées d'un souffle d'union pacificatrice, seront toujours d'une lecture utile et profitable.

\* \*

KER (Paul). — *En pénitence chez les Jésuites.*

Un vol. in-16 de XII-380 pages. Paris, 1904, Retaux. Prix : 3 fr. 50

On a dit tant de mal de ces malheureux Jésuites que le titre du livre nous laissait soucieux : nous allions donc assister à l'agonie d'une de leurs victimes !

Victime en effet, l'auteur l'a été, mais pas dans le sens que vous croyez. Il était devenu, au lycée, un affreux potache, un cancre, si vous aimez mieux. A bout de ressources, le père, impuissant à diriger cette volonté dévoyée, ne trouve rien de mieux que d'en confier la correction aux Pères de la Compagnie. Et en trois jours, l'enfant est conquis ; au bout d'un mois, il est devenu un modèle, tellement et si bien qu'à son tour il se met en tête de jouer le redresseur de consciences : et il y réussit très bien, ma foi. Ses anciens condisciples, son père même subissent l'influence du jeune prosélyte et reviennent franchement à la religion.

Voilà le fond de l'ouvrage ; l'intérêt n'y manque pas, et se voit doublé par une façon de présenter les choses qui lui donne l'attrait du roman le plus vécu. Les lettres du jeune collégien respirent la franchise la plus carrée ; sans le vouloir peut-être, elles constituent une véritable apologie de la Compagnie et de ses méthodes d'éducation. On pourrait en tous cas opposer ces dernières à celles de l'enseignement officiel, et la comparaison ne serait guère à l'avantage de ce dernier : tous nos lecteurs s'en convaincront à la lecture de l'œuvre que nous leur présentons.

\* \*

LENFANT (L.). — *La paix.* Un vol. in-18 de 342 pages. Paris, 1905, Poussielgue.

Prix : 2 fr. 50

Le « mal du siècle », c'est l'ennui, qui pousse à tous les désordres. — Le remède, c'est la paix !

La paix intérieure, la paix dans les familles et dans les sociétés ; la paix dans les nations, en attendant la paix éternelle !... Quel sujet plus actuel, plus nécessaire, plus moderne que celui-là !...

Avec une grande élévation de pensée, avec une logique irréfutable, avec une chaude et vibrante éloquence, M. le Chanoine Lenfant l'a développé dans un de ces livres qui ont consacré sa réputation d'écrivain et d'orateur.

Lisez ce beau livre ; répandez-le, faites-le connaître, et vous ferez du bien à tous en même temps qu'à vous-même.

\* \*

LIÈVRE (Louis). — *Massage et masseurs.* Un vol. in-16 de XX-140 pages. Paris, 1905, Paulin. Prix : 2 fr.

Dans cet ouvrage, le docteur LIÈVRE étudie avec une grande compétence une question importante qui sera discutée au prochain Congrès de 1906 pour l'exercice illégal de la médecine : *l'exercice du massage médical doit-il rester aux mains de personnes non munies du diplôme de docteur en médecine ou bien être réservé aux seuls docteurs ?*

Le docteur LIÈVRE répond par l'affirmative avec force arguments et preuves à l'appui. Il étudie successivement les *Ecoles de Massage* actuelles, quelques variétés de *Masseurs et Masseuses*, fournit des exemples de traitements institués par eux ; mais il ne tarde pas à conclure et il demande que le massage thérapeutique soit réservé aux seuls docteurs, que le diplôme de masseur soit délivré par les Facultés, dans lesquelles en outre on devra créer, comme cela s'est fait en Allemagne, des *chaires de Massothérapie*. Il montre que très souvent le médecin est l'auxiliaire imprudent et involontaire du masseur.

Pour résumer d'un mot, il veut « La médecine aux Médecins » et nous sommes persuadés qu'il n'est pas un confrère qui ne le suive dans ses conclusions.

\* \*

MARCEL (Jean). — *Terre d'épouvante.* Un vol. in-16 de 248 pages. Paris, 1905, Ficker. Prix : 3 fr. 50

Terre d'épouvante ! Quel titre ! N'est-ce pas à croire que nous allons avoir un roman sensationnel signé Richebourg ou Demesse ?

Ce n'est pas un roman pourtant ; ce sont les impressions de quelqu'un qui a passé dix-huit mois dans le Congo belge et français, et qui a réuni tous les faits horribles, anciens et nouveaux, mis sur le compte de la civilisation dans ces pays neufs. Nous avons passé, nous, près de neuf ans en terre nègre, et nos conclusions ne sont pas celles de l'auteur, pourtant. Certes, nous ne le nions pas, on nous a signalé et nous avons eu les preuves de faits regrettables ; mais faut-il, du fait de quelques mauvais sujets, incriminer une administration tout entière ? Parce que certains officiers, en France comme ailleurs, se conduisent de façon brutale envers leurs sous-ordres, songera-t-on à couvrir de mépris le corps complet des officiers ? Non, n'est-ce pas ?

Nous n'admettons donc pas les conclusions de l'auteur, d'autant moins qu'il les assaisonne de mots injurieux et de plaisanteries d'un goût dou-

teux. Avant d'échafauder pareil réquisitoire, il faudrait discuter les faits, loyalement et sans parti pris, et nous prouver que tous les noirs sont des modèles de vertu, ce qui n'est pas démontré.

La tâche des agents colonisateurs est déjà assez ingrate par elle-même ; ne la rendons pas plus dure en aggravant les ridicules préjugés qui mettent le nègre en défiance du blanc, quel qu'il soit.

\*\*

MILES (Eustace). — *A Boy's control and self-expression*. Un vol. in-16 de xxii-572 pages. Cambridge, 1904, chez l'auteur.

Prix : 7 fr. 50

L'éducation de l'enfant fait, depuis quelques années, l'objet de controverses passionnées ; les systèmes les plus variés se succèdent, ayant tous leurs qualités et aussi leurs points faibles. Parmi tant d'opinions variées, les éducateurs de l'enfance se trouvent souvent embarrassés, ne sachant trop où rencontrer la véritable méthode, celle qui ne laissera place à aucun aléa.

Par ses nombreux travaux sur la matière, Eustace Miles était tout désigné pour nous donner une œuvre quasi-définitive, où seraient prévues les moindres circonstances de cette éducation, où se rencontreraient les meilleurs procédés, les méthodes les plus sûres, la ligne de conduite la plus certaine.

La première partie de l'ouvrage est une sorte d'introduction, dans laquelle l'auteur a réuni les principes généraux de l'éducation ; la seconde partie traite du développement physique, extérieur : c'est la physiologie de l'enfant étudiée dans ses moindres détails, et consolidée par une série d'exercices gymnastiques, par de précieuses leçons de maintien et de vie pratique. La troisième partie s'occupe spécialement de l'éducation de l'intelligence et de la volonté, deux qualités qui feront de l'enfant l'homme d'avenir sûr de lui-même ; l'auteur indique quels sont les auxiliaires précieux que l'éducateur doit surtout mettre en œuvre pour obtenir ce but. En guise de conclusion, une quatrième partie résume les chapitres précédents, en y joignant quelques conseils aux mères.

On le voit, tout est prévu dans ce beau travail ; nous le recommandons instamment à tous ceux qui ont à s'occuper des jeunes générations : la mise en pratique des méthodes préconisées nous préparera des races fortes et viriles, capables d'engager résolument les luttes de la vie.

\*\*

PERRAULT (Pierre). — *Trésor de guerre*. Un vol. in-16 de 288 pages. Paris, 1904, Colin.

Prix : 2 fr.

Pierre Perrault est loin d'être un inconnu pour les lecteurs de la *Bibliothèque du Petit Français*.

Déjà, dans *l'Apprentie du Capitaine* et le *Pupille de mon ami*, ils ont pu apprécier son talent descriptif en même temps que la sûreté de son imagination. Pierre Perrault, en effet, aime à étayer sa fantaisie sur une documentation sérieuse. C'est ainsi que dans son nouvel ouvrage, *Trésor de Guerre*, qui, tout en formant un récit complet, fait suite au *Pupille de mon ami*, il nous fait connaître sous toutes ses faces un peuple que nous ne connaissons guère que de nom : les Tsiganes.

Rien de plus instructif et aussi de plus émouvant que les aventures de ce jeune prince Eséd Athingan qui, élevé en France, retourne, dès qu'il est en âge d'agir, chez ses compatriotes les Zigans (Tsiganes), retrouve dans ce pays, après mille dangers, le trésor de guerre enfoui par ses ancêtres, et entreprend de rendre à ces nomades que sont les Tsiganes une patrie et une nationalité. C'est une merveilleuse aventure en même temps qu'un voyage dans un pays extraordinaire dont le crayon de l'excellent artiste Lecoultre nous fait saisir toute la sauvagerie et le pittoresque.

\*\*

PIRKHEIMER (Charité). — *Un couvent persécuté au temps de Luther*. Un vol. in-16 de xlii-252 pages. Paris, 1905, Perrin.

Prix : 3 fr. 50

Nous venons de lire ces intéressants mémoires, dus à la Mère Charité Pirkheimer, abbesse du couvent de Sainte-Claire, à Nuremberg, et traduits de l'allemand par M. Jules Heuzey. A première vue, il semblerait que l'on se trouve ici en présence d'un de ces faits sans importance, dont se débarrasse l'histoire générale des peuples. Et pourtant ! Il est bien vrai que ces mémoires ne contiennent que la vie orageuse d'un couvent d'Allemagne, pendant les premières années de la Réforme ; les détails de cette œuvre ont néanmoins une sérieuse valeur documentaire, en ce sens qu'ils percent à jour les procédés violents et hypocrites dont usèrent les réformateurs pour erroriser les populations croyantes et amener leur conversion au nouvel évangile.

Les pauvres religieuses de Nuremberg les ont connus de près, ces honteux procédés. Tout fut employé pour les forcer à l'apostasie : promesses doucereuses, pressions morales, intimidations, menaces même ; plusieurs des leurs furent violemment arrachées du sanctuaire par des parents dévoyés ; la municipalité leur enleva jusqu'au droit de porter le saint habit sous lequel elles servaient Dieu ; on imagina des vexations de tous genres pour les décourager : on alla jusqu'à leur imposer des directeurs hérétiques, qui ne se firent pas faute d'abuser de leur intrusion pour amener la populace contre les sœurs et exciter les plus affreux scandales.

On le voit, ces mémoires ont leur intérêt, par

le jour nouveau qu'ils jettent sur la prétendue tolérance de la Réforme; et nous devons des remerciements à M. Heuzey, qui a largement contribué, par leur publication, à rétablir la vérité sur un point d'histoire depuis longtemps controversé.

LECTOR.

## Petites Nouvelles

Le Comité de l'Union de la Presse périodique belge a pris la décision de tenir à Liège la trentième assemblée générale de l'Union, le lundi 11 septembre, à 10 1/2 h. du matin.

Tous les Directeurs des publications périodiques paraissant en Belgique, affiliés ou non à l'Union, sont invités à assister à cette réunion confraternelle, dont le programme a été arrêté comme suit :

1<sup>o</sup> Discussion générale sur la question : « Y a-t-il lieu d'organiser un Congrès de la Presse périodique, et quel devrait être le programme de ce Congrès ? »

2<sup>o</sup> Conférence avec projections lumineuses sur l'histoire comparée de la presse périodique dans les divers pays.

3<sup>o</sup> Visite démonstrative aux sections de l'Imprimerie, de la Librairie, de la Photographie et de la Bibliographie installées à l'Exposition de Liège.

Il ne sera réclamé aucune souscription ni contribution, l'Union de la Presse périodique prenant à sa charge tous les frais d'organisation.

\*  
\* \*

Le 2<sup>m</sup>e Salon des Arts et Métiers, sous le haut patronage du Roi et du Prince Albert, qui s'ouvrira le 16 septembre au Palais du Cinquantenaire (Grand Hall), promet d'être une petite merveille, surtout le Palais de la Femme.

L'aménagement et tout ce qui se rapporte à l'art de l'habitation y seront dignement représentés.

Le comité des œuvres de bienfaisance, sous le haut patronage de S. A. R. la Comtesse de Flandre, y organisera de magnifiques fêtes, dont la recette reviendra aux pauvres et aux nécessiteux.

S. A. R. Madame la Princesse Clémentine a fait connaître au Comité de l'Exposition qu'elle daigne patronner l'intéressante section des travaux de la femme et y apporter sa généreuse collaboration.

La décision de la toute gracieuse Princesse contribuera à assurer un nouveau succès à cette exposition si digne d'intérêt.

\*  
\* \*

L'idée qui a présidé cette année à l'organisation du Concours de la *Revue des Poètes* sera, nous n'en doutons point, un stimulant pour les poètes. Orienter leurs efforts vers un but précis sans pourtant les contraindre, en leur proposant deux sujets tout à fait différents qui, dans le champ de l'inspiration, leur assignent des limites sans les plier sous un joug : tel a été le but du Comité, qui a réglementé le Concours pour 1905 de la façon suivante :

### I. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Art. 1. — Le Concours annuel de la *Revue des Poètes* s'ouvrira le 10 juin 1905 pour être clos le 10 novembre de la même année.

Art. 2. — Ce Concours comprendra deux sections :

#### 1<sup>re</sup> SECTION

Sujet imposé : DON QUICHOTTE.

#### 2<sup>e</sup> SECTION

Sujet imposé : *Un épisode, une coutume ou une légende se rattachant à l'histoire ou aux traditions d'une de nos anciennes provinces françaises.*

Art. 3. — Pour chacune des sections, il sera décerné : 1<sup>o</sup> UNE MÉDAILLE DE VERMEIL, 2<sup>o</sup> UNE MÉDAILLE D'ARGENT, 3<sup>o</sup> UNE MÉDAILLE DE BRONZE, 4<sup>o</sup> des diplômes d'honneur et des mentions, dont le nombre sera déterminé par le jury, suivant la valeur des poèmes présentés.

Art. 4. — Le Jury est constitué de la façon suivante : 1<sup>o</sup> M. M. les membres du Comité de Lecture et de la Rédaction de la *Revue des Poètes*; 2<sup>o</sup> les poètes André LEMOYNE, Auguste DORCHAIN, Albert MÉRAT, Achille PAYSANT, Henri de RÉGNIER, Gustave ZIDLER.

### II. — OBSERVATIONS PARTICULIÈRES

1<sup>o</sup> Les manuscrits ne seront pas rendus.

2<sup>o</sup> Chaque manuscrit devra porter uniquement une devise. Cette devise sera répétée, avec le nom et l'adresse de l'auteur, sur une feuille distincte, qui sera contenue dans une enveloppe fermée, jointe au manuscrit.

3<sup>o</sup> Les poèmes destinés au Concours devront être adressés (avec la mention : *Concours n<sup>o</sup> 1* ou *Concours n<sup>o</sup> 2*) à M. le Directeur de la *Revue des Poètes*, 5, rue de Sontay, Paris (XVI<sup>e</sup>).



**Derniers**



**Échos**

Le lieutenant-général  
KARL STOESSEL.



Le vice-amiral J. STRYDLOFF.

**de la**

**GUERRE**



L'amiral W. WITTHOEFT.

**Russo-**



**Japonaise**

Le marquis H. ITO.









# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** Le roman du jour (Fr. Dufour). — Le vautour prisonnier, *poésie* (Louis Boule). — Premier congrès de la Presse périodique belge. — Memento culinaire (Tante Louise). — Presse et tribune (Fr. Dufour). — Croquis parisiens, *suite* (Noël Hervé). — Récréation. — Reportage américain (C. B.). — Nos expositions (Fr. Dufour). — Le mois littéraire (Lector). — Le coin des rieurs. — Carnet musical (Fr. Dufour) — Revue des revues.

## Le roman du jour

Le roman du jour ! Quel est-il ? Bien malin qui nous le dira ; comment choisir, entre les milliers d'ouvrages qui paraissent chaque mois, celui qui va retenir l'attention ? Et d'ailleurs, celui qui se vendra le plus méritera-t-il cette attention ? Questions épineuses, auxquelles il n'est pas simple de répondre à brûle-pour-point.

Avant de passer en revue les plus récentes productions romantiques, il nous paraît utile de dire quelques mots d'un intéressant ouvrage de M. Louis BETHLÉEM : *Romans à lire et romans à proscrire* (1). Depuis longtemps, nos bibliothèques paroissiales, nos établissements d'éducation, nos collèges, les mères de famille elles-mêmes réclament un catalogue des auteurs français, classés suivant le plus ou moins de garanties qu'ils présentent au double point de vue moral et littéraire. On comprend facilement qu'un tel travail soit devenu indispensable, en présence de la multiplicité effrayante des œuvres que les éditeurs déversent chaque jour sur le marché de la librairie ; on comprend également que la difficulté du travail ait arrêté les plus robustes courages. C'est donc très sincèrement que nous remercions M. l'abbé Bethléem d'avoir abordé

cette besogne ingrate, et surtout de l'avoir si bien menée à bonne fin. Son livre est un essai de classification, au point de vue moral, des principaux romans et romanciers de 1800 à 1905 ; l'œuvre n'est pas complète, elle le deviendra dans une troisième édition ; telle qu'elle est déjà, elle rendra les plus précieux services à tous ceux qui ont charge d'âme, parents, professeurs, prêtres, etc. Et tous, en recueillant le bénéfice des longues et pénibles recherches de l'auteur, salueront en lui l'intrépide champion de la morale, l'apôtre ardent de la saine littérature.

\*  
\*\*

La *Bibliothèque de ma fille* (Gautier) s'élargit : cinq nouveaux volumes viennent s'ajouter à tous ceux qui en font le succès jusqu'ici. Ils sont signés des meilleures plumes contemporaines : MARYAN, qui nous donne, dans *La pupille du colonel* (1), le plus captivant récit qu'il soit possible d'imaginer : une pauvre orpheline dont les longues souffrances finissent par acheter le bonheur de tous ceux qui l'entourent ; on y retrouve la plume délicate, enchantresse qui a posé l'auteur (au féminin) au premier rang de nos femmes de lettres.

De JEANNE DE COULOMB, nous avons

(1) BETHLÉEM (Louis). — *Romans à lire et romans à proscrire*. Un vol. in-16 de xxiv-328 pages. Cambrai, 1905, Masson. Prix : 3 fr. 50.

(1) MARYAN (M.). — *La pupille du colonel*. Un vol. in-16 de 318 pages. Paris, 1905, Gautier. Prix : 3 fr.

*L'ombre du passé* (1), terrible drame de famille, où nous voyons sombrer dans les décombres d'un incendie les débris d'une fortune étayée sur le crime ; heureusement, à côté de ces lugubres événements, l'auteur a noué et déroulé de fraîches idylles qui se concluent par un double mariage. L'œuvre est puissante et menée avec une profonde connaissance des us et coutumes de certaines classes sociales, où la poudre aux yeux tient lieu de blason.

Avec *Le roi du blé*, de DANIELLE D'ARTHEZ (2), nous faisons connaissance avec ce que nous pourrions appeler le roman scientifique. Ne serait-ce pas plutôt une charge ? Jugez-en : un jeune docteur a découvert un remède à la vieillesse ; l'indiscrétion des journalistes le mène à la célébrité et à ..... des aventures extraordinaires, en compagnie d'un sien cousin, qui fut préfet pendant trente-six heures. Contrairement aux habitudes, aucun mariage ne termine le livre, qui n'en est pas moins bien écrit et fort intéressant.

*Marie-Ange*, de MARTHE LACHÈSE (3), rentre dans la catégorie des drames de famille ; c'est l'histoire pénible d'un de ces mariages de convenances, où les millions passent avant le cœur. Mais aussi, quelle effroyable débâcle en est le résultat ! L'auteur a dramatisé les situations, mais n'est-ce pas là monnaie courante dans le monde ? Combien de ménages plus ou moins aristocratiques ne croulent-ils pas dans la plus affreuse des catastrophes pour avoir méconnu les lois du cœur ? Peut-elle produire autre chose que des désastres, une union contractée sous les prétextes les moins avouables ?

ROGER DOMBRE s'occupe d'un sujet plus riant ; *Mon prince* (4) est une parfaite étude de mœurs : ici encore nous retrouvons la fascination exercée par la particule d'un prince exotique sur l'imagination naïve des petites bourgeoises. Fort heu-

reusement l'idylle, commencée sous l'empire de cette naïveté, se dénoue très gentiment, après avoir menacé de passer au tragique. Le talent incontesté de l'auteur nous dispense d'insister sur la forme de ce délicieux ouvrage.

\*  
\*\*

La *Collection Hermine* (Hatier), dont nous avons déjà parlé avec éloge, doit à la plume de M. Henri ARDEL une aimable nouvelle : *Le rêve de Suzy* (1).

C'est une bien séduisante créature que cette petite Suzy, dont l'auteur nous conte, comme il sait le faire, le rêve juvénile. Ainsi que le dit le héros de ce rêve, elle est une « vraie femme, vaillante et tendre », candidement coquette, — un peu, juste ce qu'il faut pour être une exquise fillette de dix-huit ans, si sincère en ses chagrins, ses joies, ses espoirs, sa foi délicieuse, son besoin d'aimer !

Est-ce pour cela que son histoire semble vécue ? que tous, nous pouvons trouver à mettre des noms sous le masque des personnages divers qui se meuvent autour d'elle, transplantée par la dure nécessité, hors de son *home*.

Il y a dans ce récit de l'humour et de l'émotion, une observation fine et très juste ; des paysages du Midi et des croquis bien parisiens avec une évocation pittoresque de la vie de province.

On retrouvera, dans le nouveau roman de M. Ardel, le charme pénétrant et délicat, la grâce spirituelle, la tendresse profonde, toutes ces qualités rares et précieuses qui font l'originalité de l'auteur de « *Mon Cousin Guy* ».

\*  
\*\*

Nous trouvons, dans la *Bibliothèque bleue* (Paillart), deux nouveaux ouvrages dont l'intérêt et le caractère franchement chrétien marchent de pair. L'un, *L'étincelle*, de M. DELLY (2), nous raconte l'histoire d'une jeune fille élevée par une parente en dehors de toute idée religieuse ; la malheureuse est arrivée à vingt ans, ne connaissant d'autres principes que ceux d'un positivisme absolu. Mais le cœur est resté bon malgré tout ; un beau jour,

(1) ARDEL (Henri). — *Le rêve de Suzy*. Un vol. in-16 de 396 pages. Paris, 1905, Hatier. Prix : 3 fr. 50.

(2) DELLY (M.). — *L'étincelle*. Un vol. in-16 de 288 pages. Abbeville, 1905, Paillart. Prix : 2 fr. 50.

(1) DE COULOMB (Jeanne). — *L'ombre du passé*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1905, Gautier. Prix : 3 fr.

(2) D'ARTHEZ (Danielle). — *Le roi du blé*. Un vol. in-16 de 316 pages. Paris, 1905, Gautier. Prix : 3 fr.

(3) LACHÈSE (Marthe). — *Marie-Ange*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1905, Gautier. Prix : 3 fr.

(4) DOMBRE (Roger). — *Mon prince*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1905, Gautier. Prix : 3 fr.

Dieu parle à ce cœur par l'intermédiaire d'un fiancé tendrement aimé : la lumière se fait, ramenant en même temps à la foi et l'enfant et l'aïeule. Bien pensé, bien écrit, cet ouvrage sera lu avec intérêt, nous n'en doutons pas.

*Le Mal du pays*, de M. AIGUËPERSE (1), prend la vie à un autre point de vue. Un fils de cultivateur, élevé avec le plus grand soin par une vieille protectrice, est tellement pris par l'amour du sol natal qu'il lui sacrifie tout ce qu'il a de plus cher ; il faut les plus lourdes calamités pour le rappeler à la saine notion du devoir. Ce sujet est traité d'une main experte ; les plus délicates situations sont exposées avec un tact parfait, et le sentiment chrétien qui anime l'ouvrage permet de le mettre entre toutes les mains.

\*  
\*\*

Un des succès de la saison est certainement cette autobiographie d'une institutrice laïque qui a pour titre : *Evadée* (2). Il s'agit ici d'une jeune normaliste qu'un ordre supérieur amène dans une commune perdue, où sévit l'anticléricalisme à outrance. Elevée elle-même dans les principes prétendument neutres de l'école moderne, elle a pourtant conservé une honnêteté native qui la garde contre les dangereuses menées de l'administration locale. Un beau jour, la coupe déborde, elle dit leur fait à ces fonctionnaires athées, et, la grâce aidant, elle revient à Dieu. Le sujet est de trop grande actualité en France pour que l'ouvrage n'ait pas le succès qu'il mérite ; trois éditions, épuisées en quelques mois, prouvent d'ailleurs que le public intellectuel lui a fait l'accueil qu'il mérite.

\*  
\*\*

L'éditeur De Rudeval nous communique ses trois derniers romans, très différents les uns des autres.

*Saint-Gildare* (3), de J. Plémur et G. De Weede, est la mise en scène des mœurs un peu spéciales d'une certaine

aristocratie, où la chasse est restée fort en honneur. Les intrigues qui s'y nouent sont parfois un peu pimentées ; le gros scandale est toujours évité, mais il n'en est pas moins vrai que l'ouvrage n'est pas à mettre dans les mains de jeunes pensionnaires : elles pourraient s'y fourvoyer le jugement.

Le docteur Henri FAVRE, dans ses *Coffrets de famille* (1), aborde résolument le monde des influences occultes. Son but est évidemment de nous découvrir les dessous de l'histoire, en nous faisant toucher du doigt les sombres machinations de la maçonnerie dans les événements qui ont bouleversé la face du monde. Il y a lieu de le féliciter d'avoir eu assez de courage pour jeter la lumière sur ce monde ténébreux. Le style est parfois un peu... comment dirais-je?... un peu alambiqué, un peu incompréhensible. Passons là-dessus en faveur du but poursuivi et souhaitons à l'auteur d'éclairer les consciences en les prévenant des dangers qui les entourent.

Plus égayants sont les *Contes de la Province* (2) de L. LHOMMEAU ; ces nouvelles nous rappellent un peu Maupassant. Elles ont du style, de l'intérêt et provoquent de temps en temps un franc rire. Que l'auteur nous permette de le mettre en garde contre certains jeux de mots : il est des choses qui ne supportent pas la plaisanterie, surtout celles qui touchent de près au sanctuaire. Son dernier conte : *A la recherche du bonheur*, nous a paru assez osé dans certains détails : il n'est pas bon de remuer la boue sous prétexte d'en garer les passants.

\*  
\*\*

Nous devons remettre à notre prochaine chronique les autres ouvrages reçus : nous craignons fort d'avoir abusé déjà de la patience de nos lectrices.

FR. DUFOUR.



(1) AIGUËPERSE (M.). — *Le mal du pays*. Un vol. in-16 de 286 pages. Abbeville, 1905, Paillart. Prix : 2 fr. 50.

(2) *Evadée*. Un vol. in-16 de 316 pages. Paris, 1904, Lethielleux. Prix : 2 fr. 50.

(3) PLÉMEUR (J.) et DE WEEDA (G.). — *Saint-Gildare*. Un vol. in-16 de 278 p. Paris, 1905, De Rudeval. Prix : 3 fr. 50.

(1) FAVRE (Henri). — *Les coffrets de famille*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1905, De Rudeval. Prix : 3 fr. 50.

(2) LHOMMEAU (Louis). — *Contes de la province*. Un vol. in-16 de 268 pages. Paris, 1905, De Rudeval. Prix : 3 fr. 50.

## Le Vautour prisonnier

A jamais exilé de son large horizon,  
Tassé sur un barreau de son infecte cage,  
Le vautour immobile ouvre son œil sauvage  
Sur la foule pressée autour de sa prison.

Prisonnier, il détend ses serres impuissantes,  
Et ramenant sans bruit son aile au corps  
Il suit, las de révolte, un rêve douloureux  
Qu'emplit la vision des montagnes absentes.

Il n'est point de pitié pour le fauve condor  
Que le hardi chasseur enleva de son aire :  
Forçat du crime, il traîne un passé sanguinaire  
Dont l'image vivace en son œil morne dort.

Jadis, quand il planait sur les monts et la  
Comme un signal de deuil en l'azur du ciel clair,  
Son vol triste et pesant descendait en éclair  
Sur l'animal blessé, las d'une fuite vaine.

Sur le roc, face à face avec l'astre levant,  
Statue, il se dressait dans la lumière blonde,  
Prêt à prendre l'essor, pour sa besogne immonde  
Dès qu'un râle de mort montait avec le vent.

Chacun veut contempler l'oiseau de l'épouvante,  
Subir à son regard le frisson de la peur ;  
Chacun veut épier dans sa molle torpeur  
Le ravage inlécis du mal qui le tourmente.

Captif, il semble encor plus sinistre et plus vil.  
... Et cependant, ô foule, à sa laideur s'accrole  
Je ne sais quelle étrange et tragique auréole :  
Son exil de vautour est quand même un exil.

Cette prison sans fin qui le mine et le blesse  
Sous vos yeux curieux, passants, a sa grandeur,  
Et je veux qu'elle donne au funèbre rodeur  
Tout ce que le souffrir renferme de noblesse.

Son œil mi-clos reflète un martyr profond,  
Le vain regret des monts éblouissants de neige ;  
Et l'âpre souvenir des jours de lutte assiège  
Le repos douloureux que les hommes lui font.

Nul rayon de soleil désormais ne se glisse  
Dans la tombe où le fauve impuissant fut jeté,  
Mais il porte avec lui la double majesté  
De sa cime natale et de son lent supplice.

LOUIS BOULLE.

## 1<sup>er</sup> Congrès de la Presse Périodique Belge

La réunion confraternelle des directeurs et des délégués des publications périodiques belges, provoquée par l'*Union de la Presse Périodique Belge*, a été tenue à Liège le lundi 11 septembre dans la Salle des Congrès de l'Exposition.

Les adhésions, venues nombreuses au Comité organisateur, ont témoigné du bon accueil réservé à l'initiative de la dite association.

M. MAUS, président, retenu en Italie, s'étant fait excuser, M. KLOTZ, vice-président, en ouvrant la séance, a souhaité la bienvenue à l'assemblée et remercié les représentants des périodiques d'avoir répondu si nombreux à l'appel du Comité de l'*Union*. Il a remercié également les autorités de l'Exposition qui ont mis une salle à leur disposition, ainsi que le Comité de la Presse à l'exposition de Liège, qui a réservé aux périodiques un excellent accueil et montré à leur égard des sentiments de bonne confraternité.

Puis, M. OTLET, membre du Comité de l'*Union* et Secrétaire général de l'Institut International de Bibliographie, a développé, avec la facilité de langage qu'on lui connaît, le programme arrêté de commun accord avec le Comité de l'*Union*.

Notre confrère a établi d'une façon irréfutable qu'il y a pour la presse périodique, non seulement utilité à se réunir annuellement en Congrès, mais encore impérieuse nécessité.

Le rapport de M. OTLET a été souligné par de longs et vigoureux applaudissements, et l'assemblée tout entière a voté, séance tenante, le principe de l'institution de ce Congrès. Elle a décidé en outre, sur la proposition de M. l'avocat GEORGES LEROY, de considérer la réunion de ce jour comme tenant lieu de *premier Congrès de la Presse Périodique Belge*.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Potage Monaco*  
*Civet de chevreuil*  
*Aubergines au beurre*  
*Gelée d'orange*

*Civet de chevreuil*. — Mariner morceaux de chevreuil 3 jours, égoutter, faire sauter au beurre une 1/2 heure, verser dessus sauce légère au roux, vin blanc et bouillon, poivre, moutarde. Achever cuisson, surveiller la liaison.

*Aubergine au beurre.* — Fendre et désaler petites aubergines. Cuire dans poêle émaillée avec beurre frais, des deux côtés, 25 minutes. Saupoudrez de persil haché.  
TANTE LOUISE.

## Presse et tribune

S'il est un nom dont le souvenir auréolé de gloire restera longtemps encore comme la vivante incarnation de la fidélité aux principes ; s'il est une plume dont la pointe acérée a ciselé d'immortelles pages pour la défense de la foi chrétienne et de ses droits méconnus ; s'il est un cœur qui, jusqu'à son dernier battement, n'a tressailli que pour les causes justes et saintes ; s'il est un caractère noble entre tous, qui n'a jamais connu la défaillance dans la lutte quotidienne contre les ennemis de Dieu et de la patrie, c'est bien le nom, c'est la plume, c'est le cœur, c'est le caractère de notre regretté confrère Paul de Cassagnac.

D'autres, plus éloquents, ont retracé l'étonnante biographie de l'ardent impérialiste, la plus belle illustration contemporaine du journalisme et de la tribune parlementaire. Mais si notre humble plume se refuse à égaler les maîtres qui ont magnifié cette existence sublime, nous avons néanmoins la prétention d'affirmer qu'aucun hommage à cette mémoire vénérée n'a été plus ému que celui que nous allons nous efforcer de lui rendre.

Toute la carrière du grand maître se résume en sa devise : « Pour Dieu, pour la France ! » A son lit de mort, il a pu se rendre le témoignage glorieux que nul n'avait tant aimé Dieu et la France, que nul n'avait tant travaillé, et avec une énergie aussi persistante, à la glorification de ce double idéal de foi et de patriotisme. Il était bon, pour l'édification de nos futures générations, que l'œuvre immense de M. Paul de Cassagnac ne restât pas éparpillée dans le quotidien labeur des articles de son journal ou dans les mille documents des assemblées parlementaires. Et il appartenait à l'organe qu'il a fondé, soutenu et porté au premier rang, de réunir en un tout éloquent les multiples articles et discours

du tribun chrétien. La direction de l'*Autorité* n'a pas failli à ce devoir : qu'elle permette à un ardent admirateur du maître de l'en féliciter ici, bien sincèrement.

\*  
\*  
\*

L'œuvre complète comprend huit forts volumes grand in-16 (1) ; nos lecteurs comprendront parfaitement qu'il nous soit fort difficile, en un article fatalement mesuré, de descendre avec eux dans le détail intime de chacun des volumes. Nous allons indiquer les grandes lignes de l'ouvrage, avec l'espoir que cet exposé succinct les engagera à parcourir de plus près un des chefs-d'œuvre les plus étonnants de notre époque.

La première série nous montre l'homme de principes et de caractère ; c'est une suite d'articles du *Pays* et de l'*Autorité*, s'échelonnant de 1867 à 1904, qui nous font toucher la politique vraiment nationale de M. de Cassagnac. Le tome 1<sup>er</sup> nous rappelle d'abord la politique impérialiste pendant les quarante dernières années ; puis, il s'occupe de l'alliance et de l'union conservatrice. Le tome II continue par des articles ayant trait au ralliement ; enfin, dans le tome III, nous voyons la République sans masque (1900-1904).

Qu'il nous soit permis de rappeler ici que M. de Cassagnac, dont les vues profondes et lointaines causèrent si souvent de l'étonnement et de l'animosité contre leur auteur, fut un prophète d'un genre spécial. Dès les premiers jours de la troisième République, il prévut et prédit les excès dont elle se rendrait coupable ; le ralliement à la république lui apparut toujours comme la source des pires maux. L'attitude plutôt humble et passive des ralliés lui déplut ; parfait connaisseur des hommes, il voyait, dans un avenir lointain, les conséquences néfastes de cette politique prétendument conciliatrice : la loi d'accroissement, la suppression des congrégations, l'exil des religieux, la fermeture des églises, l'ancêtrement de la foi en France. Ses pires détracteurs doivent bien reconnaître aujourd'hui que le grand homme voyait juste : toutes ses

(1) CASSAGNAC (Paul de). — *Presse et tribune*. Huit forts vol. grand in-16 d'environ 600 pages chacun. Paris, 1905, Bureaux de l'*Autorité*. Prix du volume : 4 fr. Chaque volume se vend séparément.

prévisions se sont réalisées avec une terrible ponctualité, et nous assistons avec l'angoisse du désespoir à l'agonie de la fille aînée de l'Église.

\* \*

La seconde série comprend cinq volumes, dont le premier est entièrement consacré aux discours politiques. Parmi ceux-ci, il nous plaît de rappeler ceux qui ont consacré la lutte du tribun pour la liberté de l'enseignement, la liberté des associations, et ce magnifique discours sur la politique du cabinet Waldeck-Rousseau, prononcé le 24 mai 1900.

Le volume suivant a pour titre : *Effigies républicaines*. De son style mordant et incisif, l'écrivain s'attaque aux coryphées du mal : Gambetta, Zola, Grévy, Wilson, Ferry, et tant d'autres. Certes, il n'était pas bon tomber sous la plume de Cassagnac : tous ceux qu'il a exécutés l'ont été de main de maître, leurs tristes personnalités sombrent sous le ridicule le plus complet.

Les trois derniers volumes s'en tiennent aux questions morales, religieuses, politiques, économiques et sociales. Ils contiennent les principaux articles du *Pays* et de l'*Autorité* ayant trait à ces divers sujets.

Voilà, brièvement tracée, la carrière du champion chrétien et français. A toutes les pages de cette émouvante encyclopédie littéraire, nous retrouvons l'âme chevaleresque, l'indomptable énergie de l'homme dont la fière attitude en imposa toujours, même à ses plus irréductibles adversaires. C'est que la loyauté du tribun ne se laissa jamais entamer ; c'est que jamais il ne consentit à mettre en poche son drapeau. Jusqu'à son dernier souffle, il le tint crânement déployé, malgré le vent qui soufflait en tempête de tous les points de l'horizon politique : il mourut sur la brèche, comme les héros, en fidèle soldat du Christ et de la France.

I. R. DUFOUR.

## CROQUIS PARISIENS

(Suite).

### La veille

Toute la journée, le télégraphe a marché entre Paris et Reims et *vice-versa*, et les employés de service des pneumatiques

ont eu grand'peine à faire parvenir tous les *bleus* échangés entre Montrouge et Saint-Augustin. De part et d'autre, trois fois depuis le matin, le voyage a été annoncé comme différé. Mme Bruneau a passé sept heures à élargir le corsage de Mme Dupuis, laquelle, par suite d'une vie sans souci, se paie du bon temps et de l'embonpoint.

Huit heures du soir. Apparition de Mme Bruneau. Nouvel élan lyrique de Mme Dupuis sur les beautés de la ville de Reims. Cette fois, l'élixir de Noé semble n'y être pour rien : c'est de la joie bien sincère à la pensée de voir Pol, sur le compte duquel elle ne tarit plus, l'illustre Pol, le grand homme de la famille, fils de ses œuvres et d'un simple paysan, — oui, Monsieur ! — et qui est devenu clerc de notaire en province.

Le jeune homme rentre. Début de conversation identique à celui d'il y a sept jours, à celui de tous les soirs : — Bonsoir, Madame.

— Bonsoir, Monsieur (*Comme ci-dessus*).

Mme DUPUIS. — C'est demain, Monsieur, c'est demain. Ah ! que je suis donc contente (*bis*). Voulez-vous bien m'écrire encore un pneumatique ? J'abuse de votre bonté, Monsieur, mais c'est la dernière fois. Mon mari ne peut pas écrire parce que sa main tremble, et moi je ne vois plus assez clair.

LE JEUNE HOMME. — Mais avec plaisir, Madame.

Mme DUPUIS, emphatique. — Je dicte. (*Très vite.*) Voilà : Mes chers enfants, nous partons demain matin par le train de cinq heures trente-cinq ; nous espérons vous trouver à la gare et nous vous embrassons.

LE JEUNE HOMME, qui achève d'écrire. — ... brassons...

Mme DUPUIS. — Là bien ; c'est tout. Je vous remercie, Monsieur. Quand mon mari remontera, à neuf heures, nous prendrons tous le thé. Si vous pouviez seulement être assez bon pour aller à la poste ! Cela vous dérange, peut-être !

LE JEUNE HOMME. — Mais non, Madame ; j'y vais, puisque cela vous fait tant plaisir.

Mme BRUNEAU, à Prosper qui se réveille. — Mais tais-toi donc, mon pauvre mignon !

Mme DUPUIS, au jeune homme. — N'ayez crainte, Monsieur, vous verrez, nous vous rapporterons quelque chose de beau de là-bas.

LE JEUNE HOMME, son chapeau à la

main. — Une des statues du portail de la cathédrale, ou une carte illustrée ?

Mme DUPUIS. — Oh ! mieux que cela ! vous verrez. Allons, marchez vite et revenez-nous rapidement.

Le jeune homme se précipite vers l'avenue d'Orléans. Pendant ce temps, Mme Dupuis triture sa cuisine, et Mme Bruneau, redescendue dans sa chambre, fait courir sa machine à coudre. Prosper dort et Finette grogne. M. Dupuis n'est pas encore rentré.

Neuf heures. — Tout le monde est rassemblé pour le thé. M. et Mme Dupuis ont sorti de l'armoire leurs vêtements neufs, qu'ils ont disposé près du lit, sur un fauteuil. A la première gorgée de thé, M. Dupuis ronfle sur sa chaise. Mme Dupuis, qui parle de passer courageusement la nuit à travailler, somnole. Seuls, Mme Bruneau et le jeune homme sont à peu près valides.

M. Dupuis ne se réveille même pas pour le départ de ses hôtes, et bientôt la maison se plonge dans le silence.

### Le grand jour

Trois heures du matin. Il fait nuit noire ; le jeune homme qui, la veille, a absorbé trop de thé, n'a pu fermer l'œil et a passé son temps à s'agiter dans son lit. Quatre fois déjà il a craqué une allumette afin de voir à sa montre s'il est temps de réveiller ses deux voisins. Finalement il se lève, s'habille, et attend avec le *Mystère de la nécropole de Bagneux*, tome IV (le seul qu'il possède), le moment propice de heurter l'huis de M. Dupuis.

« Arthur va mourir quand... » le jeune homme entend sonner à Saint-Pierre-de-Montrouge la demie de quatre heures. D'un bond il est sur le palier.

Pan ! Pan ! Pan !

Du fond de l'antre où gîtent les deux époux, un grognement est parti, d'abord confus, puis un peu plus clair, qui a le don de réveiller Finette, et M. Dupuis lui-même.

LE JEUNE HOMME. — Madame, Monsieur, il est quatre heures et demie.

Protestations muettes des autres voisins, qui se demandent avec angoisse pourquoi ce bruit matinal.

La lecture du *Mystère de la nécropole* est reprise à l'endroit délaissé, jusqu'au moment où l'on frappe à la porte du jeune homme. Ce sont les Dupuis. Monsieur, très simple : pantalon de drap anglais

pointillé, pardessus de même avec large col de velours, melon neuf qui ne tient pas encore en place. Sur le bras droit, il porte son horrible chienne. Madame est coiffée d'un immense nid de corbeau renversé. Elle porte une jupe de satin noir ; ses bottines neuves la gênent horriblement en l'empêchant de poser les pieds à terre, ce qui lui donne la démarche sautillante d'une bergeronnette. Sous le long manteau qui lui descend à mi-jambes, on devine des colis multiples : polichinelles pour les neveux, poupées et ménages pour les nièces, sans parler d'un vase bleu à fleurs peintes pour orner l'étagère de Pol.

M. DUPUIS. — Je vous demande mille pardons de vous déranger, mais puisque vous êtes assez bon pour vous occuper de Finette, je vous la confie. Nous vous revaudrons cela.

LE JEUNE HOMME. — Oh ! monsieur, je n'y consentirai jamais.

Mme DUPUIS. — Si, si, si. A propos : à dix heures, le déjeuner de Finette, et un peu de promenade le soir : elle est habituée à sortir tous les jours.

LE JEUNE HOMME, légèrement impatienté. — Soyez tranquille, madame, je traiterai Finette comme mon propre enfant.

Mme DUPUIS, avec effusion. — Oh ! merci, Monsieur.

LE JEUNE HOMME. — Hâtez-vous, car vous pourriez manquer votre train. Tâchez de faire un excellent voyage.

M. et Mme DUPUIS, en chœur. — Oh ! Monsieur, merci ! Soyez sûr que nous ne vous oublierons jamais.

Ils partent, tandis que Finette pleure comme un vrai bébé le départ de « papa et maman ».

.....

Huit heures du matin. Bien qu'il fasse complètement jour, le jeune homme a encore sa lampe allumée : il achève la lecture du grand roman ci-dessus mentionné. Au moment précis où Hector, assassiné depuis treize jours, sort de sa tombe à la suite de quatorze passes magnétiques, le palier est ébranlé par un bruit de pas. On appelle par deux fois : M. Dupuis ! M. Dupuis !

A regret, le jeune homme entr'ouvre sa porte, la lampe à la main, car le couloir est toujours obscur, et, de son ton le plus maussade : — M. Dupuis est parti ce matin à 6 heures, avec sa dame.

En élevant la lampe à la hauteur du visage de l'inconnu, il aperçoit un monsieur d'une cinquantaine d'années, bien

vêtu, pommadé, la figure rose, sans barbe. Outre sa valise, qu'il tient à la main, l'étranger traîne un commencement d'emboupoint mal dissimulé sous un gilet de satin noir.

Sans laisser au jeune homme le temps de compléter son examen, le monsieur, l'air très désappointé, murmure : — Vous ne savez pas quand ils reviendront ?

LE JEUNE HOMME. — Ce soir seulement, à minuit.

LE VOYAGEUR, qui trille ses mots, parle lentement et semble s'écouter avec complaisance. — Merci, cher Monsieur, mais c'est un fâcheux contretemps. Je suis M. Pol Rousseau, troisième cierge de notaire chez M<sup>e</sup> Ramard, à Reims.

LE JEUNE HOMME, qui entrevoit le fin mot de l'histoire, vivement. — Ah ! oui, Monsieur, je sais ; Madame Dupuis m'a parlé de vous plusieurs fois, et très éloquemment, je vous assure.

M. POL ROUSSEAU. — Trop aimable, cher Monsieur.

LE JEUNE HOMME. — Et vous venez sans doute pour voir Madame Dupuis ! Vraiment, Monsieur, vous n'avez pas été heureux, car M. et Mme Dupuis sont précisément partis pour vous voir ; ils ont pris à 5 heures 37 le train pour Reims.

M. POL ROUSSEAU, à qui l'étonnement tient la bouche ouverte et les yeux hors de la tête. — Ah ! malheur ! Et penser que nous nous sommes croisés en route !.. J'avais pourtant télégraphié que ma femme se trouvant en ce moment à Lille chez sa mère, je ne pourrais pas les recevoir aujourd'hui ; je les prévenais que j'irais à Paris passer la journée avec eux !..

Mme BRUNEAU, qui monte s'enquérir du tapage et prier les deux interlocuteurs de baisser la voix pour ne point éveiller Prosper. — Je vous demande pardons Messieurs, mais ce matin, vers 7 heures, et demie, il est monté un petit télégraphiste qui a frappé chez M. Dupuis et est redescendu en courant.

M. POL ROUSSEAU, abattu. — Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! ma dépêche n'est partie de Reims qu'aujourd'hui ! Que vais-je faire à Paris ?... (*Colère.*) Aussi, pourquoi mettre tant d'insistance à venir me voir là-bas ! (*Saluant, nerveux.*) Madame, Monsieur, très honoré d'avoir fait votre connaissance. Dites bien à ma sœur que je regrette fort de m'être dérangé pour rien. A vous revoir.

A minuit, retour de M. et Mme Dupuis

courroucés, et qui s'injurient mutuellement.

A travers la porte, les voisins entendent confusément la voix alcoolisée de M. Joseph Dupuis qui murmure : — Voyons, Ursule, t'es-t-y une femme, oui ou non ? Non, vois-tu, une femme, c'est pas ça !

\*  
\*\*

Jamais, depuis lors, les deux époux n'ont revu Reims, et M. Pol Rousseau mourra avant d'avoir remis les pieds dans la capitale.

NOËL HERVÉ.

## RÉCRÉATION

### Charade.

Selon le bout, lecteur, par lequel tu me prends,

Je suis géant liquide ou bien plante des champs.

### Anagramme.

Si de mes cinq pieds trois l'on déplace,  
D'oiseau que je suis, je deviens glace.

### Réponses au dernier numéro :

#### Carré syllabique.

MI	RA	GE
RA	CI	NE
GE	NE	VE

#### Enigme : La barbe.

## Reportage américain

Dans le « Century Magazine » de juillet, le « manager » de l'« Associated Press » raconte par quel artifice de reportage la mort du Pape Léon XIII fut annoncée d'abord en Amérique. Le trait est curieux et donne l'idée à la fois de l'ingéniosité et de l'activité du « reportage » américain. Nous empruntons au « Siècle » l'analyse du récit de la « Century Magazine » :

« Et donc Léon XIII languissait sur son haut « thalamus » tout flambant de funéraires cires. La mort du Pape ne laisse jamais la chrétienté indifférente.

Pour le « reporter » de profession, il y avait à annoncer le premier la nouvelle une gloire immense. Mais d'immenses difficultés aussi. Le gouvernement italien, par pure courtoisie vis-à-vis du cardinal Rampolla, avait décidé qu'aucun télégramme privé ne passerait dans l'espace de deux heures après le funèbre événement, afin que le secrétaire d'Etat du Vatican pût aviser au préalable les représentants de son Eglise auprès des cours étrangères.

Le gouvernement italien avait compté sans l'« Associated Press ». A l'instant précis où Joachim Pecci exhalait son dernier soupir, un pseudo-serviteur se précipitait de la pièce mortuaire dans l'antichambre. En apparence, il voulait demander une chandelle pour l'expérience respiratoire classique. En réalité, il donnait le signal à un affilié aux aguets qui se précipitait au téléphone pour annoncer à deux milles de là, que le « Pope was dead ».

Or, voyez un peu les caprices du Destin. Les gens de l'« Associated Press » avaient convenu que le télégramme fatidique comporterait, après les mots conventionnels, l'heure de la mort, mais en chiffres retournés, de façon à dérouter la perspicacité des télégraphistes italiens. La formule :

Melstone, New-York.

Number of missing bond, 352.

MONTEFIORE.

devait, en conséquence, signifier :

« Le pape est mort à 2 heures 35. »

Léon XIII étant décédé à 4 h. 04, il n'y avait donc pas de réversion possible : le nombre restait le même dans les deux cas. Et ce détail eût pu ouvrir les yeux aux employés de Rome.

Il n'en fut rien. La combinaison réussit. La dépêche ci-dessus — avec le chiffre 404 au lieu de 352 — parvint à New-York à 4 heures 13 minutes, « via » le Havre, par le câble français, qui le transmet à l'« Office » de l'« Associated Press » au moyen du fil spécial de celle-ci.

Là, la nouvelle fut crîée par mégaphone dans la salle d'opérations, où les circuits furent ouverts par les employés, répandant ainsi dans le territoire total des Etats-Unis l'annonce de la mort du Pape, qui fut connue à San Francisco à 4 heures 15, soit 11 minutes après l'événement. Les agences Reuter, Havas

et Wolff ne l'apprirent que moyennant réexpédition, par leurs agents à l'« Office » de l'« Associated Press », du télégramme original de celle-ci... C. B.

## NOS EXPOSITIONS

### Le II<sup>e</sup> Salon des Arts et Métiers

C'est le samedi 16 septembre qu'a eu lieu, au Cinquantenaire, l'ouverture du deuxième Salon des Arts et Métiers. Cette exposition, dont le Roi et le prince Albert avaient accepté le haut patronage, comprenait aussi une exposition des travaux de la femme, sous la présidence de la princesse Clémentine.

Rompant avec des habitudes vieilles d'un demi-siècle, cette ouverture s'est faite en famille, sans appareil, sans discours. Nos lecteurs auront trouvé dans nos confrères quotidiens le détail de cette intéressante exhibition, dont le succès revient en grande partie au dévoué secrétaire, M. Victor Jaubert.

La foule s'arrêtait volontiers devant le stand de M. Belot, qui a introduit chez nous les machines parlantes. Nous remarquons particulièrement les nouveaux cylindres moulés à l'or, dont le son est si pur et si net. M. Belot donne également, dans la salle des fêtes, des séances cinématographiques fort courues.

Ainsi qu'on l'a vu au programme, des fêtes de charité se donnaient chaque jour au Salon. L'une des plus réussies fut certes celle de la Croix Verte française (comité belge). La musique du 9<sup>e</sup> de ligne, sous la direction de M. Waucampt, prêtait son généreux concours : c'est assez dire qu'il y avait foule ce jour-là, les pauvres seront contents de la recette.

\*  
\*\*

### Le Salon « Vrije Kunst »

Le Cercle « Vrije Kunst » vient de nous donner sa huitième exposition annuelle ; nous n'étonnerons personne en affirmant qu'elle ne le cède à aucune de ses devancières par le brillant succès qu'elle a obtenu auprès de notre monde artistique.

Un seul sculpteur, Théo Blickx, exposait, dont nous avons beaucoup admiré deux bustes de femmes.

Les peintres sont nombreux ; il y en a de toutes les tendances, de toutes les écoles, depuis le poétique Billiet jusqu'au fécond Vandamme.

Le premier rang, par le nombre des sujets exposés, revient évidemment à ce dernier : il y a là vingt tableaux bien travaillés, dont quelques-uns dénotent un habile pinceau ; citons surtout *Vieux bateaux*, *Bords de l'Escaut* et *Plaine mer*.

Léon Billiet présente un fort beau *Soir d'été*, à côté d'un *Passage de cygnes* remarquable de facture. Le portraitiste Halkett a mis tout son talent dans sa *Dame en rose*, dont la robe aux reflets chatoyants force l'admiration.

N'oublions pas le *Bout de prairie* de Taverner, « une petite perle d'une fraîcheur exquise », ainsi que l'a fort bien qualifiée un confrère. On remarque beaucoup également deux œuvres de Jules Dubois : *l'Étang de Rouge-Cloître* et *Vers le soir*, pleines de sérieuses qualités.

Il y aurait encore de nombreux noms à citer : De Meyer, le peintre des automnes ; Constant et Eyckelbosch, Franz Gailliard, Keller, Rullens, Van Beurden, et d'autres ; mais nous devons nous borner. L'impression générale du Salon est bonne, il marque un progrès et mérite les plus chaleureuses félicitations.

FR. DUFOUR.

## LE MOIS LITTÉRAIRE

AUBRAY (Gabriel). — *L'allée des demoiselles*.

Un vol. in-16 de 376 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 3 fr. 50

La deuxième série des « Lettres à ma cousine » ne le cède pas à la première en intérêt, et plus encore en matière à réflexion. L'auteur connaît le cœur humain, il en possède à fond les qualités et les défauts : aussi ne se gêne-t-il pas pour faire le procès des travers qui courent le monde.

Le féminisme à la mode reçoit son paquet en maints endroits : l'émancipée à brevet, qui se pare du titre de doctoresse, n'est pas à l'aise sur le gril où la retourne la verve de l'auteur. Les défauts de la première éducation ne sont pas épargnés non plus ; lisez, là-dessus, le chapitre

intitulé : *Pianos à vendre*, et vous verrez combien de parents sont peu compétents en matière de préparation à la vie.

Et le mariage ! Qu'en a fait le divorce ? Une sorte de jeu de hasard, un passe-temps dont les cœurs blasés sont vite fatigués. Ici surtout, il faudra méditer les avis de l'auteur : nos jeunes filles trouveront profit à ce petit exercice de réflexion intime ; le sacrement leur apparaîtra plus digne de leurs aspirations, et elles se prépareront mieux à le recevoir.

Toutes ces pensées sérieuses sont exposées sincèrement, sans faiblesse ni exagération ; et, ce qui ne gâte rien, le volume est écrit de telle façon que les leçons qu'il contient revêtent un charme réellement attrayant.

\*\*\*

COSYN (Arthur). — *Laeken ancien et moderne*.

Un vol. in-8° de VIII-206 pages. Bruxelles, 1904, Bulens. Prix : 3 fr. 50

Quelqu'un appelait dernièrement notre Laeken le « Versailles belge ». Il y a bien un peu d'exagération dans cette comparaison ; néanmoins, depuis qu'elle est devenue le séjour préféré de nos princes, cette commune s'est développée et embellie de telle façon qu'une monographie se justifiait parfaitement : d'autant plus que ce charmant coin du Brabant a ses fastes historiques qui méritent d'attirer l'attention.

M. Arthur Cosyn, l'aimable conseiller du Touring-Club de Belgique, s'est donné pour tâche de faire revivre ce passé de Laeken et de jeter sur le présent un jour nouveau. Son travail est d'un intérêt soutenu : écrit d'une plume alerte, en un style agréable et précis, il se présente comme un modèle parfait de monographie. L'auteur n'a pas épargné l'illustration : les nombreuses vues photographiques, les reproductions de tableaux anciens et d'estampes qui servent de complément au texte du livre, forment à elles seules la plus brillante galerie de documents qu'il soit possible de souhaiter.

Avec le talent qui le distingue, l'éditeur Bulens a fait de tout cela une véritable œuvre d'art, digne de figurer dans les plus riches bibliothèques. Nous félicitons vivement l'auteur et l'éditeur de ce bel ouvrage.

\*\*\*

DE FLEURY (Maurice). — *Nos enfants au collège*. Un vol. in-18 de VIII-316 pages.

Paris, 1905, Colin. Prix : 3 fr. 50

Nos lecteurs se rappellent sans doute l'intéressante étude de M. Demolins sur l'éducation nouvelle ; partant du même principe, mais par des procédés différents, le docteur De Fleury reprend le même travail. Nous avons déjà de lui : *Le*

*corps et l'âme de l'enfant*, ouvrage de grand mérite, qui attirera l'attention du monde pédagogique sur des idées neuves et vraiment pratiques.

Ce nouveau volume forme la suite directe du premier ; l'auteur y prend l'enfant à dix ans, lors de son entrée au collège, et le conduit jusqu'au baccalauréat. Dire que nous avons tout trouvé excellent serait un peu osé ; nous estimons que l'enseignement religieux est le fondement naturel et indispensable de toute éducation, et nous ne voyons pas très bien quel manuel de civisme pourrait remplacer le Décalogue.

Ceci dit, nous n'avons que des éloges à adresser à l'auteur. Les chapitres consacrés au choix d'une école, à la question du surmenage, à la surcharge des programmes, à l'esprit scientifique, à la psychologie de l'ecolier, aux moyens pratiques de doter l'Université de ressources nouvelles, s'imposent à l'attention du législateur, de l'éducateur et du père de famille. Toute la partie concernant le rôle du médecin dans l'éducation est neuve et instructive.

Fort de sa double compétence de père de famille et de praticien, M. De Fleury a fait une œuvre de bonne foi, suffisamment impartiale, et d'une importance capitale au point de vue de la culture physique et intellectuelle de nos enfants.

\* \*

DE GOURMONT (Jean). — *Jean Moréas*. Un vol. in-18 de 72 pages. Paris, 1905, Sansot. Prix : 1 fr.

La librairie Sansot a pris l'excellente initiative de réunir, sous le titre : *Célébrités d'aujourd'hui*, une sorte de galerie des autorités de la plume. La collection comprend à ce jour une trentaine de volumes fort intéressants, dont le dernier en date est consacré à Jean Moréas.

Bien que Grec de naissance, Jean Moréas s'est fait une belle place dans la littérature française moderne, par ses *Syrtes*, ses *Canti ènes*, ses *Stances*, et surtout par son *Iphigénie*, adaptation à la scène française de l'immortel chef-d'œuvre d'Euripide. La grande presse a décerné à l'auteur assez d'éloges à ce sujet pour que nous nous croyions obligés d'insister. Disons seulement que le poète met au service d'un souffle ardent une plume excessivement habile et délicate, qui nous reporte souvent à la plus belle époque racinienne. M. De Gourmont nous dit fort bien tout cela, en des pages émues et discrètes.

\* \*

DEGRON (Lucien). — *Césars et Jacobins*. Un vol. in-18 de vi-326 pages. Paris, 1905, Retaux. Prix : 3 fr.

La préface de l'ouvrage nous indique admirablement et sa raison d'être et les procédés de sa forme. Il semble en effet qu'il ne soit pas donné

à l'homme de supporter une puissance qui ne soit pas limitée par des principes immuables, par la crainte de Dieu, par le respect des droits acquis et par de séculaires traditions. Les gouvernants jacobins, comme les Césars, ont fourni une saisissante démonstration de cette vérité ; en rappelant ce qu'ont été l'un et l'autre régime, l'auteur a voulu nous donner un puissant témoignage en faveur du régime chrétien. Son étude comparative est concluante : l'ignominie des Césars, comme les excès de la Convention, en sont la meilleure preuve.

A côté de ces aperçus historiques, l'auteur, toujours dans le but d'établir la supériorité du régime chrétien, a rassemblé un certain nombre d'articles, dictés par un même dessein de restauration chrétienne. Cette grande pensée mérite des félicitations ; l'actualité poignante des conclusions qui en découlent lui donne une importance considérable, qu'il nous paraît utile de signaler.

\* \*

DE GUÉRIN (Eugénie). — *Reliquia*. Un vol. in-32 de 108 pages. Paris, 1905, Sansot. Prix : 1 fr.

Encore une initiative de la librairie Sansot que nous nous plaisons à applaudir ; leur charmante collection : *Scripta brevia* mérite éloges et succès, et elle mérite tout cela plus encore, depuis qu'elle a eu la délicate pensée d'y insérer ces délicieux fragments d'Eugénie de Guérin.

Le *Journal d'Eugénie de Guérin* est une des productions les plus pures, les plus gracieuses, les plus poétiques qui illustrent les lettres françaises. Il a fait les délices de nombreuses générations ; aussi sommes-nous reconnaissants à M. Pilon d'avoir complété ce journal en publiant ces fragments, remarquables au point de vue littéraire, et plus encore par la noble et chrétienne simplicité qui les a inspirés.

Ce petit volume est sûr d'un beau succès, ce sera justice, et nous l'en félicitons.

\* \*

*Dictionnaire encyclopédique illustré*. Un vol. petit-in-4<sup>o</sup> de 1030 pages. Paris, 1905, Colin. Prix : 10 fr.

Nous allons tâcher de donner à nos lecteurs une idée aussi complète que possible de ce bel ouvrage, en leur indiquant :

1<sup>o</sup> *Ce qu'on y lit* : Un vocabulaire très complet (80.000 mots) donnant les définitions et les sens divers, avec exemples significatifs, de tous les termes usuels et d'un grand nombre de mots techniques ; 1800 articles encyclopédiques sur toutes les branches des connaissances humaines et fournissant, avec les notions essentielles sur chaque sujet, une foule de renseignements pratiques d'application quotidienne ; des notions grammaticales

très complètes : locutions étrangères, alphabets des principales langues mortes ou vivantes, locutions latines avec leur traduction, etc.

20 *Ce qu'on y voit* : Une illustration très soignée comptant 4500 gravures, véritable encyclopédie par l'image : objets usuels, portraits, monuments, œuvres d'art, figures d'ensemble présentant les *styles anciens et modernes*, figures scientifiques relatives aux phénomènes géographiques, astronomiques, etc.

On y trouve en outre 300 cartes : le plan des grandes villes du monde entier ; de nombreux tableaux statistiques et graphiques ; enfin, 4 planches hors texte donnant les figures pour lesquelles la couleur était indispensable.

30 *Ce qu'il est* : Les auteurs ont eu le souci de faire une œuvre de bonne foi, de n'apporter aucune partialité. Ils se sont astreints au respect absolu de toutes les opinions politiques, sociales ou religieuses. Leur honnête *encyclopédie* réalise ce tour de force : l'essentiel des connaissances humaines réduites à un volume d'une *lisibilité parfaite, léger et maniable*, où toute chose se trouve à son ordre alphabétique. C'est le livre par excellence, celui qu'on aura toujours à portée de la main. C'est une petite bibliothèque en un volume, élégant, solide et bon marché. C'est le livre de tous les âges, de toutes les conditions.

Cette sèche analyse suffira, croyons-nous, à donner de l'ouvrage une idée suffisante pour que son utilité soit appréciée à sa juste valeur. Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des prospectus détaillés qui leur permettront de se rendre compte *de visu* de la forme attrayante que les éditeurs lui ont donnée.

\* \*

DRILLON (Paul). — *La jeunesse criminelle*.  
Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1905,  
Bloud. Prix : 0 fr. 60

DRILLON (Paul). — *Les droits et les devoirs  
du père de famille*. Un vol. in-18 de 80  
pages. Paris, 1905, Bloud.

Prix : 0 fr. 60

M. l'avocat Drillon vient de donner à la collection « *Science et Religion* », de l'éditeur Bloud, deux importants fascicules, où il traite de sujets dont l'opportunité n'échappera à personne.

On s'occupe énormément, de nos jours, de la jeunesse criminelle et des moyens les plus propres à enrayer un fléau qui gagne chaque jour du terrain. L'auteur entre au cœur de la question ; après avoir mis sous nos yeux l'effrayant tableau des statistiques récentes, il aborde franchement le chapitre des causes et des remèdes, il établit les responsabilités nettement et sans détour. Ses aperçus sur l'assistance publique et la bienfaisance privée sont à retenir : ils témoignent d'une étude approfondie et d'une rare largeur d'idées.

Son travail connexe sur les droits et les devoirs du père de famille n'est pas moins méritoire. La question de la puissance paternelle, insuffisamment connue de beaucoup, prête à des abus qu'il est bon de prévenir. L'auteur reste toujours dans les limites de la plus stricte légalité ; le code en main, il définit nettement les droits du père et de l'enfant, de même qu'il précise les devoirs de chacun. Notre société, qui semble avoir à cœur de ruiner, ou au moins d'amoinrir l'autorité paternelle, fera bien de porter son attention sur le travail de M. Drillon : elle y puisera des théories saines qui ramèneront dans la famille le bonheur et la paix avec l'amour et le respect mutuel.

\* \*

FLAVIGNY (C<sup>SS</sup>e de). — *L'année des malades*.  
Deux vol. in-24 de XVI-234 et 220 pages.  
Paris, 1905, Lethielleux. Prix : 4 fr.

Il y a très peu de livres écrits pour les malades. Cependant les prêtres qui viennent les consoler, les personnes dont ils reçoivent les soins, voudraient leur faire entendre le langage d'un saint et leur laisser quelques pages où ils reconnaissent leur état d'âme, où ils puisent la lumière, l'apaisement, la joie.

Afin de répondre à ce besoin, l'abbé Perreyve écrivit la *Journée des malades*. Il y mit sa chaude éloquence, son ardent amour de Dieu ; et, depuis de longues années, ce tout petit volume sanctifie, soutient, console.

Pourtant l'ouvrage de Mme la Comtesse de Flavigny ne fait pas double emploi. Sa pensée dominante est que le malade peut et doit considérer son état comme le meilleur, parce qu'il procède du divin Amour. Par suite, le sentiment que le livre inspire n'est pas seulement la résignation, c'est avant tout la joie, la sainte joie des martyrs chrétiens.

L'ouvrage comprend deux volumes. D'abord *la vie du malade*. Après avoir exposé ce que la raison et la foi pensent de la maladie, l'auteur montre comment il faut la sanctifier et la place que le travail peut encore y prendre. Pour recevoir les sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction, et pour la préparation à la mort, le malade trouve ensuite, avec les prières liturgiques de l'Église, quelques réflexions inspirées par la lecture de la Bible ou par celle des auteurs sacrés. Enfin il est guidé dans sa prière par une méthode d'oraison et par douze méditations reliées aux temps liturgiques de l'année.

Enfin — et c'est l'objet du second volume — cinquante-deux lectures ont été choisies pour le malade, dans les œuvres d'écrivains très divers par l'époque où ils vécurent, mais qui presque tous sont des Pères de l'Église ou des Saints.

Voilà, ou nous nous trompons fort, un ouvrage qui sera particulièrement goûté des malades, et

aussi de tous ceux, prêtres, religieuses et laïques, qui par vocation ou dévouement approchent de façon habituelle leurs frères souffrants.

\* \*

FONSSAGRIVES (J.). — *Conseils aux parents et aux maîtres sur l'éducation de la pureté*. Un vol. in-18 de 138 pages. Paris, 1905, Poussielgue. Prix : 1 fr. 25

FONSSAGRIVES (J.). — *Le vice et ses risques*. Un vol. in-18 de 70 pages. Paris, 1905, Poussielgue. Prix : 1 fr.

Nous lisons dans le *Correspondant* (10 mai 1905), à propos de ces deux ouvrages :

« Que de fois le rôle du père et de la mère a été décrit et combien de philosophes ont essayé d'en marquer les limites ! Cependant la plupart semblent ignorer qu'un devoir spécial s'impose envers l'adolescent, à l'âge où les sens s'éveillent, où l'imagination s'inquiète et où la pureté qui n'était qu'un charme va devenir une vertu. A qui le jeune homme dira-t-il sa curiosité ? A un ami ou à un maître ? Et s'il cherche des livres, qui les lui fournira ? C'est à ce moment que la mission du père de famille apparaît dans toute sa plénitude. C'est à lui et à lui seul qu'appartient la tâche d'instruire ses fils et de les initier aux réalités de l'existence. Telle est aussi la conclusion d'un livre que tous les parents devraient posséder et dans lequel un éducateur et philosophe a donné sur toutes ces questions des solutions nettes, précises, indiscutables ! »

Ajoutons que l'auteur, très bien informé de son sujet, l'expose avec délicatesse ; ses aperçus sont marqués au coin de la prudence chrétienne, et nous engageons vivement maîtres et parents à en prendre connaissance.

\* \*

GAËLL (R.). — *Encore soldat*. Un vol. in-16 de 284 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr. 50

Aux amateurs de ce bon rire, franc et honnête, qui délasse et récréé, nous recommandons tout spécialement le dernier volume de M. René Gaëll. Son nom d'ailleurs nous rappelle l'égayant souvenir de *Mes campagnes à vélo*, de *Soutanes noires et culottes rouges*, dont la grande vogue n'est pas près de s'éteindre.

L'auteur continue la série de ses croquis à l'emporte-pièce par *Encore soldat*, scènes de la vie d'hôpital militaire. Un brave abbé fait ses vingt-huit jours à la section d'instruction des brancardiers militaires, dans un hôpital de la province ; il utilise ses loisirs en cinématographiant les principaux événements qui tour à tour viennent rompre la monotonie des longues journées passées à l'infirmerie.

Le pioupiou français, quoi qu'on en dise, a bon cœur : malgré les accros à la discipline, il conserve un fond de bonhomie qui lui attire la sympathie de ceux qui l'approchent. L'auteur, dans son livre à la fois patriotique et amusant, le constate plus d'une fois.

De la forme, nous ne dirons rien ; ces récits, pleins de vie, et d'une vie intense, sont bien faits pour nous donner une juste idée de l'armée, en même temps qu'ils nous font passer quelques heures de franche gaieté.

\* \*

GAZIER (A.). — *Mélanges de littérature et d'histoire*. Un vol. in-18 de 356 pages. Paris, 1904, Colin. Prix : 4 fr.

L'historien, quel qu'il soit, est forcément obligé de rester dans un cadre général et d'ignorer par le fait même nombre de détails secondaires qui ne trouveraient pas place dans son œuvre. Il appartient à des spécialistes érudits d'élucider ces points obscurs et de les remettre en lumière à l'aide de documents sérieux ; tel est bien le but de l'ouvrage que nous venons de lire. L'auteur s'abstient, à vrai dire, de modifier le jugement porté sur certaines personnalités par la critique des siècles ; néanmoins, il met en pleine lumière des particularités jusqu'ici peu connues ou erronément interprétées, et ce avec une bonne foi digne d'hommage.

Molière, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, d'autres encore, nous livrent ainsi certains petits secrets de leur existence qui modifieront quelque peu l'idée que nous avions d'eux jusqu'à présent. L'ouvrage renferme un long chapitre consacré à Jeanne de Caylus : monographie captivante à plus d'un titre, qui tente d'éclaircir un mystère vraiment extraordinaire. Pour terminer, un chapitre d'actualité sur l'orthographe française.

\* \*

GEORGIA. — *Le rôle des ministres de tous les cultes dans la lutte contre l'alcoolisme*. In-16 de 16 pages. Brasschaat, 1905, De Bièvre.

Excellente petite brochure, que nous recommandons instamment à l'attention des sociologues qui se sont fait une spécialité de l'antialcoolisme.

\* \*

HOOG (Georges). — *Le Sillon à Rome*. In-18 de 46 pages. Paris, 1904, au Sillon. Prix : 0 fr. 50

Cette jolie plaquette, abondamment illustrée, rappelle le voyage de la jeunesse française à Rome, en septembre 1904. La cordiale réception du Saint Père restera, pour les membres du *Sillon*, un puissant encouragement à persévérer dans le noble but qu'ils se sont imposé : le relèvement matériel et moral de la patrie française par l'action persévérante et forte de la jeunesse.

\*\*

HOUSSAYE (Henry). — 1815. *La seconde abdication. La Terreur blanche*. Un vol. in-16 de 602 pages. Paris, 1905, Perrin. Prix : 3 fr. 50

M. Henry Houssaye vient de nous donner la fin de l'épopée napoléonienne.

Avec ce troisième volume, l'éminent historien termine sa remarquable étude sur les tragiques événements qui marquèrent, pour l'Europe et surtout la France, l'année 1815. Le livre débute au lendemain de la bataille de Waterloo. Il nous fait assister successivement aux hésitations de Napoléon, aux menées ambitieuses et louches de Fouché, le régicide serviteur de l'Empire et ministre, pour peu de jours, de la monarchie. Puis se déroulent les scènes intimes, populaires, politiques, militaires de l'abdication, du départ de l'empereur, du retour de Louis XVIII, de la campagne odieuse des Alliés, jusqu'à la signature du traité de Paris. Entre temps, l'auteur nous raconte la Terreur blanche et les mesures de rigueur qui marquèrent les premiers mois de la deuxième Restauration. Partout il accumule les faits, les preuves, discutant les moindres détails, n'appuyant son opinion que sur des documents de valeur, sachant mettre en regard de la version qui le séduit des données contraires. Son œuvre est une œuvre de bonne foi. Nous ne disons point que, çà et là, devant la grandeur de son caractère ou la cruauté d'une répression peut-être inutile, la sérénité d'âme que nous voudrions trouver manifestée partout sous la plume de l'historien ne se soit légèrement dissipée. Ce sont des ombres de détail ; il est bon d'en être averti. À très cela, en toute vérité, on goûtera le charme de ce livre et la haute leçon de ses récits.

Ces appréciations sont de notre confrère parisien *La Croix* ; nous ne pouvons que nous y rallier complètement : elles cadrent absolument avec notre sentiment personnel.

\*\*

MICHAUT (Albert). — *L'industrie aurifère au Transvaal*. Un vol. in-8° de 156 pages. Paris, 1904, Lahure. Prix : 5 fr.

Ainsi que l'ont pu constater ceux qu'intéressent les questions financières, les mines d'or du Transvaal traversent une crise aiguë que l'on cherche à dénouer par l'introduction de la main-d'œuvre chinoise. Le gouvernement anglais prédit, par ce dernier fait, un relèvement rapide et stable. Les habitués du marché minier sud-africain vont donc incessamment voir la haute banque faire appel à leurs capitaux ; et il n'est pas sans intérêt pour eux d'être parfaitement renseignés sur la valeur des affaires qu'on leur propose.

Le livre de M. Michaut vient à point pour leur

donner les connaissances nécessaires sur ce sujet délicat. L'auteur a, personnellement, consacré à cette étude spéciale de longues années d'un travail minutieux et infatigable. Son ouvrage, bourré de tableaux schématiques, réunit toutes les données indispensables sur les mines d'or du Transvaal ; et nous nous plaisons à signaler l'absolue impartialité de ces indications : les capitalistes peuvent lui accorder toute confiance, ce qui n'est pas un détail à dédaigner, au milieu des mille informations tendancieuses qui circulent en bourse sur les exploitations minières.

L'auteur a d'ailleurs considérablement élargi son travail, en consacrant une partie de celui-ci aux mines d'or du monde entier. Il a fait ainsi une œuvre nouvelle, absolument indispensable à tous ceux qui ont des intérêts dans l'importante question de la production mondiale de l'or.

\*\*

OLLIVIER (Emile). — *La Révolution*. Un vol. in-16 de iv-388 pages. Paris, 1905, Garnier. Prix : 3 fr. 50

Personne n'a oublié l'auteur de *l'Empire libéral*, l'ouvrage le plus remarquable qu'on ait écrit sur l'époque du Second Empire. Cette fois, M. Emile Ollivier remonte plus haut dans l'histoire, et c'est la Révolution de 89 qu'il étudie.

Son travail comprend deux grandes divisions. La première, qu'il intitule : *Le Drame*, contient l'historique des événements, depuis la réunion des États-Généraux (5 mai 1789) jusqu'à la chute des aigles napoléoniennes, à Waterloo. De l'impartialité de l'auteur nous ne pouvions espérer récit plus minutieux, plus exact dans la complexité de ses détails ; M. Ollivier reste fidèle à sa maxime : Détester les forfaits, mais admirer les grandeurs et retenir les principes.

Une seconde partie : *l'Œuvre*, s'attache plus spécialement à déterminer, d'après les faits eux-mêmes, la portée sociale, religieuse et politique de la Révolution. C'est ici surtout qu'il faut louer la justice et la sincérité des appréciations de l'auteur. Après cela, doit-on maudire la Révolution ? Certes, elle a fait du mal, beaucoup de mal ; mais à côté des exagérations inévitables d'un régime nouveau, il y eut aussi du bien, notamment la réforme de l'impôt. Pour porter un jugement sain sur l'œuvre entière, il faut, comme M. Ollivier, peser scrupuleusement le pour et le contre, et se prononcer en toute indépendance.

\*\*

PIZZI (I.). — *L'Islamismo*. Un vol. in-32 de viii-496 pages. Milan, 1903, Hoepli. Prix : 3 fr.

PIZZI (I.). — *Letteratura araba*. Un vol. in-32 de xii-388 pages. Milan, 1903, Hoepli. Prix : 3 fr.

Ces deux ouvrages se complètent de façon remarquable. Le premier est une vaste publication historique, relatant les événements qui ont amené la vocation de Mahomet et la constitution de cet immense empire qui s'étendit du Gange à l'Atlantique. L'auteur possède à fond son sujet ; à la suite des armées musulmanes, il nous promène à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe, épouvantés de pareils succès. Les chapitres les plus intéressants sont surtout, à notre avis, ceux où le docte professeur de Turin étudie les institutions civiles et économiques de l'Islam : il y a là matière à de curieuses comparaisons.

Comme complément à ce bel exposé, M. Pizzi nous parle, dans un second volume, de la littérature arabe. Malgré d'importants travaux d'assimilation, la philologie arabe garde encore bien des secrets ; le Coran, les publications antérieures et contemporaines de Mahomet, la littérature des Ommiades et l'époque décadente méritent une étude approfondie ; l'auteur nous la donne, consciencieusement, avec la haute compétence qu'il s'est acquise par des travaux linguistiques considérables.

Ces deux ouvrages ont leur place marquée dans toute bibliothèque vraiment sérieuse : ils renferment de précieux documents qu'appréciera tout homme de science.

\*\*

PRACHE (L.). — *La pétition contre la franc-maçonnerie*. Un vol. in-16 de 366 pages. Paris, 1905, Hardy et Bernard.

Prix : 3 fr. 50

Après les scandaleuses révélations de ces derniers temps, voici, sur la Franc-Maçonnerie, un livre très complet, très documenté et très clair, dans lequel est dévoilé le rôle néfaste de la pire des congrégations. *La Pétition contre la Franc-Maçonnerie* est le texte même de l'exposé présenté devant la 11<sup>e</sup> Commission de la Chambre des députés par M. L. Prache, député de Paris, rapporteur.

Le vaillant député eut le courage, on se le rappelle, de dénoncer le premier, à la tribune de la Chambre, les menées ténébreuses et les actes odieux des sectes maçonniques. La Chambre, naturellement, refusa de l'entendre, et, quelques jours plus tard, éclata, comme une bombe, cette affaire des Fiches qui devait amener toute la série des événements que l'on sait. Alors on commença à voir clair dans les affaires si soigneusement dissimulées des loges, et à se rendre compte de tout le mal qu'elles font dans le pays. C'est pour apporter un complément de lumière que M. L. Prache publie aujourd'hui son rapport.

Jamais les actes de cette association occulte n'ont été observés et étudiés avec plus de soin, jamais aussi ils n'ont été présentés avec une sim-

PLICITÉ plus lumineuse et dans un ordre plus parfait. C'est un livre puissant, irréfutable ; c'est l'histoire contemporaine vue sous son véritable jour et mise à la portée de toutes les intelligences. A ce titre, elle est essentiellement une œuvre de propagande qu'il faudra faire connaître et répandre autour de soi.

\*\*

TAVERNIER (Eugène). — *La religion nouvelle*. Un vol. in-16 de 356 pages. Paris, 1905, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50

La religion nouvelle ! Quelle est cette religion, quels en sont les dogmes et les pontifes ? Voilà, en deux mots, la matière et les divisions de l'ouvrage.

Après nous avoir indiqué par quelles étapes elle a procédé, l'auteur nous dévoile cette religion nouvelle, « la religion de l'humanité », ainsi que la dénomment pompeusement ses parrains. Ce qu'est la foi laïque, nous ne le savons que trop ; l'ignoble sire de Cempuis la mettait en pratique dans sa porcherie : voilà ce que le vingtième siècle a trouvé pour remplacer l'Eglise, voilà ce qu'une *Ligue de la régénération humaine* prône comme la panacée souveraine de tous les maux.

M. Tavernier, avec une virulente énergie, fait le procès de ces conceptions extravagantes ; il nous montre comment la famille, le mariage, l'enfant même sont supprimés pour le plaisir de ravalier la dignité humaine au niveau de l'instinct purement animal.

A tous nos adversaires qui gardent encore au fond du cœur un peu de loyauté, nous conseillons la lecture de ce volume ; il leur ouvrira les yeux, en leur faisant toucher du doigt l'absurdité de cette prétendue religion que la maçonnerie se glorifie d'établir sur les ruines du catholicisme.

\*\*

TENNEY (C.-D.). — *Geography of Asia*. Un vol. in-4<sup>o</sup> de 76 pages. Londres, 1904, Macmillan and Co. Prix : 10 fr. 50

Ainsi que nous en avertit l'auteur dans sa préface, ses notes sur la géographie de l'Asie sont surtout destinées aux étudiants que leur avenir social appellera en Chine ; c'est ce qui explique les nombreuses locutions chinoises qui émaillent l'ouvrage. A ce seul point de vue, l'œuvre est d'une importance exceptionnelle, unique même, dirons-nous ; car, que nous sachions, il n'existe aucun travail similaire, et l'influence grandissante des idées européennes dans l'Empire du Milieu y ouvre journellement des débouchés nouveaux dont nos jeunes générations ont à profiter.

Voilà pour l'utilité morale du livre. Quant à son exécution matérielle, c'est un pur chef-d'œuvre. Le texte, soigneusement revu, est d'une

c'arté d'impression au-dessus de tout éloge ; les cartes coloriées qui illustrent l'ouvrage sont certainement ce que l'on peut rêver de plus délicat, de plus achevé.

En résumé, l'ouvrage de M. Tenney est appelé à rendre les plus précieux services, non seulement aux futurs travailleurs européens en Chine, mais même à tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux choses de là-bas. LECTOR.

## Le coin des rieurs

*Au restaurant.* — Garçon, remportez ce bouillon, il est tout froid.

— Oh ! ça, par exemple, c'est bien une idée de Monsieur ; il est bouillant.

— Vous l'avez donc goûté ?

— Oh ! non, mais j'y ai trempé mes doigts.

\* \*

Une dame dit à Calino qu'elle va être obligée de prendre le demi-deuil.

— Le demi-deuil ? répond le célèbre idiot, vous avez donc un parent à demi mort ?

\* \*

— Vous voyez ce monsieur là-bas ! Eh ! bien, il a contribué à essuyer bien des larmes !

— Que son bon cœur soit béni ! Comment donc cela ?

— Il est marchand de mouchoirs.

\* \*

Au Salon de peinture, un tailleur fameux prononce, d'un ton doctoral :

— Quelle piètre exposition !

— Vous trouvez ?

— Parfaitement ! Il n'y a pas dans tous ces tableaux une redingote ou un pantalon qui aille bien !

## Carnet musical

### I. — LES NOUVEAUTÉS

Parmi les dernières publications de la maison Faes (Anvers), nous nous plaçons à signaler les suivantes : *Wiegeliéd*, paroles de V. Van de Weghe, musique de Firmin Blondel ; *O zing het mij weder !* paroles de Arno'd Sauwen, musique de Jul. Benoit ; *Door sneeuw en wind*, paroles de Ph. Ca-

luwart, musique de A. Van Oost ; *Ik min u teer*, paroles de Léonce Slagmulder, musique de Henri Vandergeten.

Ces quatre morceaux se recommandent à l'attention de nos amateurs de salon par leur élégance à la fois simple et primésautière : les auteurs ont eu la bonne idée de ne pas sacrifier à la manie moderne d'écrire des pages baroques, dans un rythme contorsionné où d'aucuns se plaisent à trouver de l'originalité. Ici, pas de recherche, rien qu'une charmante simplicité : et c'est bien ce qui en fait le meilleur mérite.

\* \*

### II. — LES CONCERTS

Nos jeunes artistes n'attendent pas la saison d'hiver pour faire parler d'eux. Toute la presse a notamment souligné avec éloge qu'à un récent concert, à Spa, Mlle Cholet, une toute jeune violoniste, s'est fait entendre avec succès.

Elle a exécuté avec brio le « 4<sup>e</sup> Concerto » de Vieuxtemps, le « Madrigal » de Simonetti, « la Danse hongroise » de Brahms et l'« Abeille » de Schubert. Mlle Cholet a fait montre de beaucoup de sentiment et de tempérament artistique. Toutes nos félicitations à la sympathique virtuose.

\* \*

### III. — COMMUNIQUÉS

CONCERTS YSAÏE. — Les six concerts d'abonnement seront donnés au Théâtre de l'Alhambra les 21-22 octobre ; 18-19 novembre ; 9-10 décembre ; 24-25 février ; 24-25 mars ; 21-22 avril.

En outre le premier concert de la fondation ayant eu lieu en janvier 1895, une audition extraordinaire, destinée à commémorer cet anniversaire, aura lieu les 13-14 janvier et, vu son importance, sera répétée le dimanche suivant 21 janvier.

CONCERTS POPULAIRES. — Les quatre concerts d'abonnement, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, sont fixés respectivement au 11-12 novembre, 2-3 décembre, 17-18 février et 17-18 mars. Le soliste du premier concert sera Pablo Casals, le violoncelliste espagnol ; celui du deuxième le violoniste Oliveira, encore inconnu en Belgique ; le troisième concert sera consacré à l'exécution d'une grande œuvre avec chœurs ; le quatrième sera un concert Wagner, avec le concours de Mme Raschowska, cantatrice.

FR. DUFOUR.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre chronique musicale : DON LORENZO PEROSI.









# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** On ne donne pas aux enfants (Jean Suis). — Hommes et choses de partout (Fr. Dufour). — La poule et ses poussins, *poésie* (E.-H. Gillewytens). — Murée (Pierre l'Érmitte). — L'esperanto (D. F.). — Premier congrès de la Presse périodique belge. — Récréation. — La pensée chrétienne (Fr. Dufour). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le lis et le liseron (Jean de Jacouret). — Le mois littéraire (Lector). — De Mons à Liège en 1786. — Carnet musical (Fr. Dufour). — Le coin des rieurs. — Revue des revues.

## On ne donne pas aux enfants

C'était, ma foi, un délicieux sujet de tableau que ces jeunes filles en toilettes claires, et ces jeunes gens en vestons, les joues fraîches avivées encore par l'ardeur du jeu, sous cette lumière adoucie et tiède d'une belle après-midi de septembre, dans un cadre de glaïeuls roses, de dahlias pourpres et d'hélianthes dorés fleuris autour d'eux ; ils faisaient avec de grands gestes harmonieux de leurs maillets, courir et s'entrechoquer les boules de buis du croquet, sur cette vaste pelouse dont l'herbe verte et menue tissait, sous leurs pieds agiles, comme une tapisserie de haute lisse dont ils eussent été les hauts personnages. C'était vraiment un joli tableau auquel il ne manquait rien, pas même une ombre, une ombre un peu triste, comme toutes les ombres : un jeune mendiant dont la tête embroussaillée regardait les joueurs par-dessus un massif d'arbustes en fleurs.

— Holà, l'intrus, s'écria l'un des joueurs.

— Le petit drôle ! exclama un autre.

— Regardez donc, observa une impertinente jeune fille, les beaux yeux qu'il a !

— Oui, ça ! Deux saphirs à mettre aux oreilles d'une fée.

Le mendiant avança de quelques pas et tendit la main.

Deux ou trois joueurs auxquels le croquet laissait en ce moment des loisirs firent le geste d'aller à leurs poches. Mais un autre, très occupé d'un coup savant, prononça, sans même accorder un regard à la pauvre main tendue :

— On ne donne pas aux enfants !

Le jeune vagabond, le bras tendu, et murmurant sur un ton dolent, à mi-voix, quelque phrase pitoyable, ne bougea pas.

Alors, le joueur, qui avait achevé son coup par une maladresse, se tourna vers lui et lui cria à haute voix :

— Allez-vous en, le gosse : on ne donne pas aux enfants.

Le petit mendiant, ainsi apostrophé, les regarda tous, les uns après les autres, de l'air de quelqu'un qui cherche un secours et qui n'en rencontre pas, laissa retomber la main d'un geste triste, et pleura en détournant les yeux ; mais pas assez vite pour que celle qui venait de dire : « Quels beaux yeux ! » ne vit les deux saphirs mouillés de larmes, et plus beaux ainsi, comme sont plus belles après la pluie certaines fleurs de nos jardins.

Elle suivit l'enfant qui s'en allait par la porte entr'ouverte du jardin, le rejoignit. Elle s'était souvenue tout à coup qu'elle avait en poche une bonbonnière toute pleine.

— Donne ta main.

Elle versa dans la main de l'enfant tout le contenu de sa boîte.

— Et ils sont bons, ajouta-t-elle, tu verras bien !

Le mendiant, la main pleine de bonbons blancs et roses, leva les deux saphirs de ses regards sur la jolie fille et d'une voix où frémissait son âme tout entière, dit ces simples paroles :

— Mademoiselle, j'aimerais mieux du pain.

— Du pain ! Tu n'aimes pas les bonbons ?

— Moi, oui, mademoiselle ; mais ma mère préférerait du pain. Nous n'avons rien mangé depuis hier soir...

— Rien mangé ! Pas possible ! Tu mens !

— Nous sommes très pauvres, mademoiselle.

— Très pauvres ! se répéta la jeune fille.

Hors ces bonbons, elle ne possédait à cette minute absolument rien. Elle regarda le malheureux, sa culotte en loques, sa veste trouée, ses pieds nus, ses pauvres petites mains noires. Non vraiment, il ne mentait pas ; du reste la vérité de ses affirmations désolées était confirmée par ces deux yeux purs comme deux fragments d'azur.

— Pauvre ! Tu es pauvre, et moi aussi, du moins en ce moment.

Elle réfléchit une minute. Elle regarda le mendiant et les joueurs.

— Donne-moi la main.

Le mendiant hésitait, elle la lui prit généreusement et l'entraîna au beau milieu du jeu sur la pelouse.

— Ah ça !

— Par exemple !

— Un nouveau partenaire !

— Est-ce qu'il est fort au moins ?

Les exclamations s'entrecroisèrent autour du groupe disparate que formaient la jolie fille et le lamentable petit.

Elle dit très simplement l'histoire des bonbons offerts et refusés pour du pain.

— On ne donne pas aux enfants, ajouta-t-elle d'un ton énigmatique. Pourquoi ? Est-ce qu'on nous a jamais dit cela, à nous, quand nous étions petits ? On ne le dit pas aux riches, pourquoi le dirions-nous aux pauvres ? On donne aux enfants, quand les enfants ont besoin. N'est-ce pas votre avis ?

— Certainement, certainement ! s'écrièrent deux ou trois des joueurs.

— Alors, à vos poches ! je fais la quête pour que ces pauvres gens aient du pain.

Un jeune homme offrit son chapeau pour la quête.

Le mendiant ouvrait tout grands ses yeux bleus qui séchaient maintenant.

La charité est communicative comme la lumière et la flamme. Tous les porte-

monnaies se vidèrent jusqu'au fond dans l'escarcelle de la quêteuse.

— Si on portait tout cela à la mère, proposa quelqu'un. Est-ce qu'elle habite loin d'ici, petit ?

— Dix minutes ! répondit l'enfant.

— Dix minutes ! mettons une demi-heure. Qui m'accompagne ?

— Moi ! moi ! s'écrièrent en chœur joueuses et joueurs.

Les maillets de buis tombèrent de toutes les mains et la pelouse demeura déserte.

Ce fut une scène plus belle que toutes celles de cette magnifique après-midi de septembre, que l'envahissement de la maisonnette pauvre par ces jeunes gens et ces jeunes filles faisant au petit mendiant consolé un cortège de bonté heureuse. Le cadre certes n'était pas si beau ; il n'y avait, autour de la chaumière, ni les parterres de fleurs, ni les grand-tapis d'herbe, ni les verdurees harmonieuses du parc, et le soleil lui-même éteignait au fond de l'horizon l'or de ses lumières ; mais il y avait, ce qui surpasse toutes les splendeurs de la nature, la joie des regards, les sourires de la jeunesse, la bonté de toutes les âmes, et, ce qui fait pâlir tous les soleils : la flamme inextinguible de la grande charité.

JEAN SUIS.

## Hommes et choses de partout

Le Maroc a singulièrement retenu l'attention, ces derniers temps ; les prétentions allemandes faillirent, à certain moment, soulever une question marocaine : le vent était presque à la guerre, et la diplomatie eut fort à faire pour aplanir les conflits naissants. Grâce aux sages lenteurs des chancelleries, tout péril est écarté, et nous pouvons aujourd'hui parler plus à l'aise des choses du Maroc.

Nous signalerons d'abord une magistrale étude sur le *Maroc d'aujourd'hui* (1), de M. Eugène Aubin.

L'auteur, dont on connaît déjà un livre très pénétrant sur *les Anglais aux Indes et en Égypte*, s'est trouvé être l'un des rares

(1) AUBIN (Eugène). — *Le Maroc d'aujourd'hui*. Un vol. in-18 de xii-500 pages. Paris, 1904, Colin. Prix : 5 fr.

Européens qui ont vécu dans l'intérieur du Maroc pendant la période critique de l'agitation de Bou-Hamara, période décisive, puisqu'elle a été, en ce qui concerne le Maroc, l'origine des accords franco-anglais qui ont consacré le principe de la prépondérance française sur l'Empire chérifien. L'auteur a parcouru tout d'abord les régions méridionales du pays, Marrakech et le Grand-Atlas. Ensuite, il a passé six mois à Fez. Il décrit les différentes phases de l'agitation, avec les aspects de moyen âge musulman qu'a encore conservés le Maroc. Il expose le personnage et le caractère du jeune sultan Moulay Abd el-Aziz, l'organisation et le fonctionnement du Makhzen, les détails de la civilisation maure. C'est une étude complète de la vie marocaine, telle qu'elle s'est maintenue depuis des siècles, fermée à toute pénétration étrangère. L'ouvrage est rempli de détails inédits sur les chorfa d'Ouazzan, la confrérie des Aïssaoua. Les renseignements qui y sont contenus ont été recueillis de première main auprès des personnages compétents ; et c'est le tableau le plus complet qui ait encore été présenté d'un Empire resté jusqu'ici fermé à tout contact avec l'Europe et que les circonstances viennent d'ouvrir à l'activité française.

A rapprocher de cet ouvrage le beau travail de M. Paul Le Bœuf sur la *Protection des indigènes au Maroc* (1). L'auteur y étudie, au point de vue exclusivement juridique, la situation spéciale faite à certains indigènes marocains qui, à raison des fonctions qu'ils occupent auprès des autorités consulaires ou chez les négociants étrangers, échappent à l'action du gouvernement chérifien. Les privilégiés extra-légaux de ces individus ont souvent amené les réclamations du sultan ; il était donc intéressant de connaître le fond de la question. M. Le Bœuf s'y est appliqué avec succès ; il examine d'abord les caractères distinctifs du droit de protection, que celle-ci soit temporaire ou familiale. Entrant au cœur du sujet, il étudie ensuite la condition des protégés. A lire ce chapitre, nous nous sommes dit que franchement les protestations du sultan n'étaient pas sans raison : ces exceptions au droit commun sont exorbitantes, même en pays maure.

(1) LE BŒUF (Paul). — *De la protection diplomatique et consulaire des indigènes au Maroc*. Un vol. in-8° de xvi-176 pages. Bergerac, 1905, Castanet. Prix : 5 fr.

L'étude de M. Le Bœuf est excessivement instructive : nous y rencontrons des aperçus juridiques fortement documentés, et dont pourront tirer profit nos écoles consulaires. A ce point de vue seul, l'ouvrage mérite mieux que des approbations ; nous le considérons encore comme une contribution précieuse apportée, de bonne foi, à l'histoire si embrouillée de l'empire du Maroc : plus d'un historien à venir y puisera des détails sérieusement contrôlés, des données solidement établies sur la vie intime de certaines familles marocaines.

\* \*

La guerre russo-japonaise ayant pris fin, les yeux se tournent d'instinct vers la Russie, qui se débat dans de terribles convulsions intestines. Il peut être utile d'étudier de près cet immense empire et son organisation politique et sociale. M. Bérard nous a facilité ce travail dans son récent ouvrage : *L'empire russe et le tsarisme* (1). Nous avons eu l'occasion, il y a quelques mois, de nous occuper de M. Bérard, à propos de sa *Révolution de l'Asie* ; ce que nous disions alors, nous pouvons le répéter aujourd'hui ; l'auteur est de ces écrivains consciencieux et érudits qui ne donnent pas leurs appréciations à la légère. Son dernier volume le prouve bien : c'est une œuvre de bonne foi, bourrée de données ethnographiques et historiques d'un indiscutable intérêt. Avec lui, nous apprenons à élucider quelles races ont contribué à la fondation, au développement de la « sainte Russie », quelles religions se partagent son territoire, les mœurs et les traditions des diverses nationalités. Nous apprenons surtout d'où est sorti le tsarisme, ce qu'il est à l'heure présente, ses avantages, ses défauts : l'étude est complète, impartiale et richement documentée. Ajoutons que le style brillant de l'auteur donne à son travail un caractère particulièrement captivant ; nous croyons que les nombreux lecteurs de M. Bérard seraient enchantés de posséder de lui un travail similaire sur le Japon.

\* \*

Le cours des événements nous ramène une fois encore au Congo belge, que l'Angleterre semble couvrir d'un œil

(1) BÉRARD (Victor). — *L'empire russe et le tsarisme*. Un vol. in-18 de 372 pages. Paris, 1905, Colin. Prix : 4 fr.

d'envie, s'il faut en juger du moins par la campagne qu'elle mène depuis deux ans contre l'œuvre du roi Léopold.

Le lieutenant-colonel Bujac vient de nous donner une nouvelle justification de celle-ci dans son travail : *L'Etat indépendant du Congo* (1), esquisse à la fois militaire et économique. Quatre parties composent l'ouvrage : la conquête pacifique, due aux pérégrinations longues et ardues de Stanley et de ses collaborateurs; la conquête par les armes, nécessitée par les agissements subversifs des traiteurs arabes et les révoltes de certaines peuplades indigènes; la conquête économique, œuvre lente de pénétration européenne, consommée par les missionnaires et les colons blancs; enfin, l'histoire du conflit anglo-congolais.

Le grand mérite de ce volume est certes l'esprit de justice et d'équité qui a présidé à sa confection; et ce n'est pas un mince mérite, si l'on songe aux aberrations calomnieuses, au parti pris qui animent la plupart des historiens du Congo. Officier supérieur de l'armée française, l'auteur a mis de côté toutes ces vieilles rengaines : il voit le Congo tel qu'il est, et, sans justifier tout ce qui s'y passe, il met ses lecteurs en mesure de juger avec impartialité les accusations formulées contre l'Etat indépendant. Nous l'en félicitons sincèrement : son étude est un éclaircissement péremptoire à joindre au dossier du procès en cours.

\*  
\*\*

Une autre question importante pour l'Afrique centrale est la pénétration française du Sahara, par les chemins de fer transsahariens. Nous avons vu les résultats des grandes lignes trans-américaines, nous avons plus récemment admiré le rôle utilitaire du transsibérien; fidèle à un plan économique élaboré depuis de longues années et patiemment mûri, M. Paul Leroy-Beaulieu voudrait à son tour doter la France d'un transsaharien : il consacre au développement de cette grandiose conception un splendide ouvrage intitulé : *Le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens* (2). L'auteur part de cette idée que l'empire colonial de la France

(1) BUJAC. — *L'Etat indépendant du Congo*. Un vol. in-8° de 98 pages. Paris, 1905, Charles-Lavauzelle. Prix : 1 fr. 50.

(2) LEROY-BEAULIEU (Paul). — *Le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens*. Un vol. in-8° de XIV-494 pages. Paris, 1904, Guillaumin. Prix : 8 fr.

en Afrique comporte à l'heure actuelle trois points extrêmes en pleine activité : l'Algérie, le Sénégal, le Congo; reliés ensemble par un réseau de voies ferrées, ces points terminus seraient évidemment d'importantes bases d'appui, qui permettraient à la République d'établir au Sahara et au Soudan un florissant empire, destiné à éclipser, dans un avenir rapproché, les Indes anglaises. M. Leroy-Beaulieu, en profond économiste, établit ses conclusions sur les données les plus sérieuses des explorateurs, et franchement le tableau qu'il esquisse est fait pour tenter le génie entreprenant du grand peuple qu'est la France. L'obstacle le plus sérieux à cette œuvre de colonisation, on s'en doute un peu, est le nombre fantastique de millions qu'elle absorbera; l'auteur tient à rassurer ses lecteurs à ce sujet : ses chiffres établissent qu'il est possible de s'en tirer sans augmenter notablement la dette publique.

Il est à souhaiter que la France fasse à ce projet l'accueil qu'il mérite : sa réalisation serait une gloire de plus à attacher à son grand nom.

FR. DUFOUR.

## La Poule et ses Poussins (\*)

Une poule gentilette  
Avec ses jeunes poussins  
Par ci, par là, sur l'herbette,  
Picotait les petits grains.  
Ils se rendaient sans attendre  
A l'appel de leur maman,  
Qui répétait d'un air tendre  
Ce refrain vif et charmant :  
Cot, cot, cot, cot; cot, cot, cot, cot;  
cot, cot, cot, cot, cot.

Il était parfois très drôle  
De voir tous ces frais poupins  
Se poursuivre à tour de rôle  
Afin de saisir les grains;  
Piaillant à tue-tête  
Pendant que maman tâchait  
De laisser à chaque bête  
La part qui lui revenait.  
Tchip, tchip, tchip, tchip; tchip, tchip,  
tchip, tchip; tchip, tchip, tchip, tchip,  
tchip.

Mère poule est familière  
Et reçoit au grand soleil,

Sous son aile hospitalière,  
 Ses petits pleins de sommeil ;  
 Mais vous verrez la nichée  
 Tantôt, plus vite et gaiement,  
 Se rendre à la picorée  
 Avec elle, tous chantant :  
 Cot, cot ; tchip, tchip. — Cot, cot ;  
 tchip, tchip. — Cot, cot, cot ; tchip ; tchip !

E.-H. GILLEYTENS.

(\*) Mis en musique par Ant. Gilis. — Editeur :  
 Pinatel, Paris.

## MURÉE !

Une Sœur bien candide, c'était la Sœur  
 Danielle, qui tenait la quatrième classe,  
 celle des toutes petites...

Sœur Danielle, depuis son entrée au  
 noviciat, n'avait entendu parler que de  
 persécutions, comme tout bon Français  
 d'ailleurs, et, pour elle, toutes les persé-  
 cutions étaient rouges de sang.

Cela tenait à de gros prix d'histoire  
 qu'elle avait eus dans le temps, et où  
 Néron était fort malmené... Ensuite au  
 grand martyrologe du réfectoire, dans  
 lequel Sœur Jérôme lisait, à chaque dîner,  
 les cruautés des nègres et des Chinois  
 envers de pauvres confesseurs de la foi.

Aussi, dans sa pensée à la petite Sœur  
 Danielle, quand, avec ses grands yeux  
 d'enfant sérieuse, elle sondait l'avenir,  
 « être persécutée », c'était tout simplement  
 être jetée à des bêtes méchantes, qui  
 vous déchiquetaient à belles dents... à  
 des lions ou à des communards... Ignace  
 d'Antioche ou Darboy de Paris... pas  
 autre chose !...

C'était si bien son idée, qu'à l'école,  
 quand elle se cognait dans un banc —  
 car elle était très vive — ou se prenait le  
 doigt en refermant ses tiroirs, elle étouf-  
 fait la moindre plainte : « Que diras-tu  
 alors, à la prochaine Commune, quand  
 on te percera de 172 coups comme l'abbé  
 Seigneret ! »

Et, à tout hasard, parce que les temps  
 étaient mauvais, elle s'entraînait au mar-  
 tyre tel qu'elle se le figurait...

\*  
 \* \*

Or, un jour, le bruit se répandit parmi  
 les Sœurs que l'école allait être fermée !..  
 L'école fermée !..

Le sang de Sœur Danielle ne fit qu'un  
 tour ; elle n'avait jamais cru cela pos-  
 sible... pour la sienne !

Eh quoi !... on supprimerait cette école  
 toute parfumée de prière, de travail !..

... On disperserait aux quatre vents  
 ces enfants qui étaient « siennes » et  
 qu'elle aimait toutes !..

Sans doute, il y en avait quelques-unes  
 de difficiles, mais était-ce leur faute !..  
 Pauvres petites plantes d'orage, qui por-  
 taient souvent sur leurs frêles épaules de  
 fillettes des hérités navrantes !..

Et puis, tant d'autres étaient si exqui-  
 ses !... les sœurs jumelles, Lucile et  
 Simone, par exemple, qui se ressem-  
 blaient tellement avec leurs mêmes che-  
 veux bouclés, le même infini de leurs yeux  
 bleus, les mêmes gestes, qu'il fallait leur  
 épingleur un ruban à l'épaule pour les  
 distinguer au loin !... Et Paule, la petite  
 infirme, si pieuse, dont l'âme avait l'air  
 navré d'un oiseau captif au fond de son  
 nid...

Et elle-même, Sœur Danielle !... la  
 mère vibrante de tous ces petits êtres...  
 plus leur mère peut-être que la mère  
 d'après la nature, si auguste et si profon-  
 de soit-elle !... Car Sœur Danielle n'avait  
 que ces enfants... Elles étaient *tout* son  
 amour... Elle les avait engendrées à  
 Dieu en dehors de toute douceur de la  
 terre..., la foi avait élevé sa maternité à  
 la hauteur d'un sacerdoce, et, par delà  
 l'enveloppe fragile des corps, c'était les  
 petites chères âmes qu'elle aimait, et, en  
 elles, celle du Christ, dont elles étaient  
 l'émanation !..

Et un simple Monsieur de Paris brise-  
 rait tout cela !!

Mais non !... ces choses-là n'arrivent  
 pas !..

\*  
 \* \*

Et, en effet, cela n'arriva pas...

On ne vit ni gendarmes farouches, ni  
 crocheteurs, ni policiers... Les prix  
 eurent même lieu comme d'habitude.

Chacun avait bien un peu l'impression  
 que l'oiseau noir du malheur planait sur  
 la pauvre petite école, mais la Supérieure  
 ne disant rien, chacun eut peur de faire  
 naître le mal en le nommant... Et, se  
 taire, c'est parfois espérer encore...

On donna même rendez-vous aux en-  
 fants pour octobre ; et, comme de joyeux  
 oiseaux, les petites s'éparpillèrent dans  
 la joie des vacances...

Puis les Sœurs se reposèrent... en travaillant autrement...

\*  
\*\*

Mais, la semaine dernière, Sœur Danielle était dans la cour, et, poursuivie par le soleil, avait déjà cinq fois changé de place. Elle venait de se remettre à la reprise des bas de la communauté, quand, tout à coup, dans le silence d'une après-midi étouffante, elle vit entrer une équipe de maçons...

En bonne religieuse, Sœur Danielle ne bougea pas, et, les yeux sur le travail commandé, continua une reprise terrible due au coup de talon trop énergique de Sœur Saint-Pacôme...

Pourtant, personne ne pourrait garantir qu'elle n'eut pas de distractions, la petite Sœur Danielle... que les points furent aussi régulièrement serrés dans la reprise du bas... que des questions ne papillonnèrent pas en foule devant son âme craintive...

... Que venaient-ils faire, ces maçons?..

... Pourquoi partageaient-ils la cour en deux parties très inégales, bloquant la communauté dans un fond d'impasse?

... Pourquoi la Révérende Mère, en les guidant, avait-elle passé plusieurs fois la main sur ses yeux?..

... Pourquoi M. le curé était-il venu avec une demoiselle en noir, très bien, mais qui paraissait donner des ordres, et vouloir ceci et cela pour l'école, comme si l'école la regardait?..

... Pourquoi M. Dumont, le banquier de la ville, le président de la Société civile, discutait-il, avec autant d'animation?..

... Il était donc si important, ce mur étrange qu'on allait faire et dont on parlait maintenant à haute voix?..

\*  
\*\*

Et les interrogations succédaient aux interrogations.

Elles continuèrent à la visite au Très Saint Sacrement... à l'office... à la lecture spirituelle où, en quelques instants, elles reçurent leur navrante solution.

Au milieu d'un silence de mort, la Supérieure annonça que, désormais, les Sœurs ne devaient plus s'occuper en rien de l'école... sous peine d'attirer les plus grandes catastrophes... que le mur séparant à jamais l'école de la communauté serait fini en quinze jours, un mur plein,

en fortes meulières, un mur de trois mètres de haut, afin de ne laisser aucun soupçon dans l'âme scrupuleuse de M. l'inspecteur, qui était bienveillant, etc.. etc...

Sœur Danielle écouta son arrêt en fermant les yeux, les deux mains sur sa poitrine, à cause de son cœur qui toquait à se briser...

\*  
\*\*

Mais depuis ce jour, la petite religieuse regarde avec des yeux étranges monter le mur...

Elle savoure en silence une persécution inconnue dans les livres et qu'elle n'avait pas même soupçonnée!..

Pierre par pierre, elle se voit emmurée toute vivante... séparée des enfants qui furent sa raison d'être... pour lesquelles elle avait pris le voile et s'était coupé les cheveux... ses chères petites, auxquelles jamais plus elle ne doit parler...

Et devant la barrière qui s'élève inexorablement d'heure en heure, elle se dit qu'un jour viendra, bientôt, où, emmurée tout à fait, elle entendra à chaque instant, de l'autre côté, les cris joyeux des enfants oubliées d'elle, mais dont elle répétera les noms, au fond de son âme brisée, jusqu'à la fin de ses jours...

Et elle pense que Néron, dans toute sa férocité, n'avait pas trouvé ce supplice-là....

PIERRE L'ÉRMITE.

---

## L'ESPERANTO

---

Il y a quelques années, nous avons longuement entretenu nos lecteurs de cette nouvelle langue auxiliaire. Certains de les obliger, nous leur signalons aujourd'hui quelques publications intéressantes sur ce sujet d'actualité :

*Une heure d'esperanto*, par Th. Cart ; conférence dialoguée qui nous initie aux principales règles de la langue (prix : 50 centimes) ;

*Esperanto frazilbro de l'ituristo*, manuel de conversation dont le caractère polyglotte (français-esperanto - allemand - anglais - espagnol - italien) sera fort apprécié du touriste (prix : 50 centimes) ;

*La langue internationale peut-elle être le latin?* Etude de M. de Beaufront, avec textes français et esperanto juxtaposés (prix : 60 centimes) ;

*Edzigo kontraŭvola*, traduction espérantiste du *Mariage forcé* de Molière (prix : 60 centimes);

*Esperanta versfarado*, petite prosodie, par J. Parisot et Th. Cart (prix : 30 centimes).

Nos lecteurs trouveront ces ouvrages dans toutes les bonnes librairies.

D. F.

---

## 1<sup>er</sup> Congrès de la Presse périodique belge

---

Voici le texte de l'ordre du jour voté au Congrès de Liège :

Les représentants des publications périodiques paraissant en Belgique, réunis à Liège ce jour 11 septembre 1905 en une réunion confraternelle convoquée à l'initiative de l'*Union de la Presse Périodique Belge* ;

Entendu le rapport présenté au nom du Comité de l'*Union* et les débats qui ont suivi ce rapport ;

Considérant que le rôle et la fonction de la presse périodique ne se confondent ni avec ceux du livre ni avec ceux de la presse quotidienne ;

Considérant notamment et d'une manière générale que le périodique se différencie du journal soit par le temps espacé de sa publication, soit par la forme extérieure qui se rapproche du format du livre, soit par la spécialisation des matières traitées, soit par la catégorie particulière de lecteurs auxquels il s'adresse, soit par le caractère interne des écrits qui comportent beaucoup plus de discussion, d'exposé théorique et historique, d'étude détaillée et de considération d'ensemble que ne le comporte le journal quotidien, de grand format, qui s'adresse à la généralité du public et vise de plus en plus à l'information concise et rapide des faits importants du jour dans tous les domaines ;

Considérant qu'il y a lieu d'affirmer l'existence autonome de la presse périodique et de chercher à grouper, pour l'étude et pour l'action, les idées et les intérêts qui se rattachent au développement de la presse périodique belge ;

Décide :

Qu'un Congrès de la presse périodique sera convoqué à l'époque des grandes vacances prochaines ; que ce Congrès sera annuel et siégera alternativement dans l'une des provinces de Belgique ;

Qu'il aura pour objet toutes les questions qui concernent la presse périodique en général et la presse périodique belge en particulier, notamment le programme des questions qui ont été énoncées dans le rapport présenté au nom de

l'*Union de la Presse Périodique Belge*, avec les amendements et les additions qui y ont été apportés au cours de la réunion ;

Que l'*Union*, qui accepte, est chargée de la convocation et de la préparation de ce Congrès, soins qui seront confiés à son Comité auquel seront adjoints, par coopération, neuf autres membres choisis par elle de manière à représenter les diverses catégories de journaux du pays ;

Que, vu le nombre des adhésions et des présences à la réunion de ce jour, une convocation a été adressée avec rappel, par l'*Union de la Presse Périodique Belge*, indistinctement à toutes les publications périodiques de Belgique ;

Vu l'unanimité de l'assemblée sur toutes les questions, l'intérêt qu'il y a à inaugurer la série annuelle des Congrès en cette année jubilaire, la présente réunion confraternelle est considérée comme le premier Congrès de la presse périodique belge.

---

## RÉCRÉATION

### Enigme.

Quand j'ai six pieds, lecteur, je suis un  
[minéral,  
Et, la tête de moins, je deviens végétal.

### Métagramme.

Sept mots et cinq lettres dont la première seule diffère. L'un de ces mots désigne un lieu de marché.

### Réponses au dernier numéro :

Charade : *Nil*. — *Lin*.

Anagramme : *Grive*. — *Givre*.

---

## La pensée chrétienne

En ce commencement de siècle si tourmenté, l'importance des problèmes religieux et moraux s'est vu brusquement accrue d'une gravité, d'une acuité même dont beaucoup se sont effrayés. La cause du christianisme est en jeu, il n'y a pas à se le dissimuler, et les efforts désespérés de nos adversaires en témoignent amplement. La lutte est double : à l'extérieur il faut combattre la franc-maçonnerie, le libéralisme, l'anarchie, l'athéisme sous toutes ses formes ; et à l'intérieur, de faux prophètes se sont levés qui

ont bouleversé les vieilles traditions de l'exégèse, et dont le seul et unique souci a été de mettre la science à la base de leur foi, d'en faire pour ainsi dire le piédestal de leurs convictions religieuses.

Contre ces antagonistes nouveau jeu, plus dangereux que nos pires ennemis, il fallait forger une arme nouvelle, et c'est à la vaillance bien connue de l'éditeur Bloud que nous la devons. Partant de ce principe que l'intensité d'effort critique n'a souvent d'égale que l'ignorance du public, il s'est dit que le seul, le meilleur remède, était de faire connaître avec exactitude la pensée chrétienne à travers les âges, en mettant à la portée de toutes les intelligences les textes mêmes controversés. De là est née cette splendide collection de la « *Pensée chrétienne* », que nous allons présenter à nos lecteurs.

Le plan de cette collection comporte une traduction partielle de l'Ancien Testament, une traduction intégrale du Nouveau, enfin des extraits abondants, en langue française, des Pères de l'Eglise, des grands scolastiques et des maîtres modernes. L'œuvre entière comportera donc quatre groupes : biblique, patristique, scolastique et moderne, résumant complètement la vie intellectuelle dans le christianisme jusqu'à nos jours. Douze volumes ont paru, nous donnant la mesure de ce que sera cet immense travail.

Dans le groupe *biblique*, six volumes ont vu le jour ; ce sont : l'*Évangile selon S. Luc* (1), l'*Évangile selon S. Marc* (2), l'*Évangile selon S. Matthieu* (3), les *Actes des Apôtres* (4), tous quatre du R. P. Rose, professeur à l'Université de Fribourg ; les *Épîtres de S. Paul* (5), du P. Lemonnyer, professeur d'écriture sainte, et enfin les *Épîtres catholiques* et l'*Apocalypse* (6), du P. Calmes.

(1) ROSE (V.). — *Évangile selon S. Luc*. Un vol. in-18 de xxiv-248 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 2 fr. 50.

(2) ROSE (V.). — *Évangile selon S. Marc*. Un vol. in-18 de xxxii-176 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 2 fr. 50.

(3) ROSE (V.). — *Évangile selon S. Matthieu*. Un vol. in-18 de xxxiv-234 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 2 fr. 50.

(4) ROSE (V.). — *Les Actes des Apôtres*. Un vol. in-18 de xliv-274 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 3 fr. 50.

(5) LEMONNYER (A.). — *Épîtres de saint Paul*. Un vol. in-18 de xxxiv-344 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 3 fr. 50.

(6) CALMES (Th.). — *Épîtres catholiques. — Apocalypse*. Un vol. in-18 de 242 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 3 fr. 50.

Cette série est conçue d'après un plan entièrement nouveau, dont le mérite revient au R. P. Rose. En voici l'exposé bref : dans une introduction succincte sont étudiés successivement la personnalité de l'auteur, le but de l'écrit, sa date, l'histoire du texte et la chronologie afférente. Chaque volume comporte ensuite des tables analytiques détaillées, une traduction scientifique du texte divisé par sections, un commentaire historique, et enfin un index des textes bibliques cités. Quant à la disposition matérielle, nous nous contenterons de rappeler qu'elle a valu au P. Rose les éloges les plus flatteurs.

Le caractère général de la collection « *Pensée chrétienne* » n'impliquait nullement la prétention de faire avancer la science. Les auteurs prénommés se contentent d'en utiliser les résultats les mieux établis ; leurs ouvrages ont donc été dépouillés à dessein de tout appareil critique, allégés des renseignements de pure érudition. Cependant l'on peut affirmer qu'ils ont été composés dans un véritable esprit critique, avec une entière sincérité scientifique. Les auteurs se sont proposé de faciliter aux chrétiens instruits la lecture et l'intelligence des textes et en même temps de former un ensemble assez substantiel pour servir de guide aux membres du clergé et aux étudiants en théologie qui voudraient étudier, plus à fond et d'une manière personnelle, la pensée de nos livres saints.

Ils ont visé, avant tout, à donner une traduction qui soit intelligible et lisible sans cesser d'être littérale et surtout fidèle. Ceux qui savent la difficulté d'une pareille entreprise sauront gré aux auteurs d'y avoir mis tous leurs soins.

A ce point de vue, nous recommandons spécialement à l'attention du clergé le livre de l'*Apocalypse*, dont les mystérieux symboles ont de tout temps exercé l'imagination des commentateurs, et sur lequel la critique moderne, aidée par une connaissance plus complète de l'histoire et des traditions de l'Orient, a jeté une lumière nouvelle.

Deux volumes ont paru dans le groupe *moderne* : *Newman*, par Henri Brémond, et *Bonald*, par Paul Bourget et Michel Salomon. Nous en avons parlé dans notre fascicule de mai (p. 90), nous n'y reviendrons donc plus, et nous passerons de suite au groupe *patristique*, qui compte déjà quatre ouvrages importants : *Saint*

*Irénée* (1), par Albert Dufourcq, professeur à l'Université de Bordeaux ; *Saint Jean Damascène* (2), par V. Ermoni, professeur au scolasticat des Lazaristes ; *Tertullien* (3), par l'abbé J. Turmel ; *Saint Bernard* (4), par E. Vacandard, aumônier au lycée de Rouen.

Saint Irénée, Tertullien, saint Jean Damascène, appartiennent aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Le premier, évêque de Lyon à la fin du second siècle, connu personnellement saint Polycarpe qui, à son tour, avait connu saint Jean : Irénée a donc recueilli l'écho fidèle des prédications apostoliques ; d'autre part, c'est un Grec d'Asie, connaissant à merveille la littérature et la philosophie grecques. Ces deux faits déterminent l'importance capitale de son œuvre, dirigée invariablement contre le gnosticisme.

Saint Jean Damascène a joué, lui aussi, un rôle considérable dans l'histoire de la pensée chrétienne. Il a résumé presque tous les travaux des docteurs qui l'avaient précédé en Orient ; le premier, il a tenté l'adaptation séricuse de la philosophie d'Aristote au dogme révélé : il a donc sa place marquée dans l'exposition des développements des doctrines théologiques.

Quant à Tertullien, il est resté, malgré ses errements, une des plus grandes figures de l'apologétique chrétienne. Depuis plusieurs siècles, ce docte écrivain n'a cessé d'attirer l'attention des historiens ecclésiastiques et des exégètes ; mais on avait jusqu'ici laissé de côté la théologie de l'auteur de l'*Apologétique*. C'est ce point de vue particulier que M. Turmel s'attache à mettre en pleine lumière ; son ouvrage n'est pas un plaider, encore moins un réquisitoire : c'est Tertullien lui-même qui parle, et le lecteur reste juge en dernier ressort.

Saint Bernard enfin nous est présenté par M. l'abbé Vacandard, dont les ouvrages antérieurs ont obtenu un si légitime

succès. Pour mettre à portée du public « la pensée » de saint Bernard, deux méthodes se présentaient : ou placer dans leur milieu historique ses actes, ses lettres, ses traités, pour en dégager l'idée maîtresse et montrer pour ainsi dire sa vie en action ; — ou extraire de ses ouvrages, d'une manière abstraite et didactique, ce qui constitue le fond de sa doctrine. M. l'abbé Vacandard a cru devoir adopter la première méthode. De la sorte, il n'est guère de moment de la vie de saint Bernard qui ne trouve son expression. Qu'on parcoure par exemple le chap. vi intitulé : *Bernard et les hétérodoxes*, on y verra ce quelle façon l'abbé de Clairveaux a traité Abélard, Arnould de Brescia, les Manichéens de Cologne, et comment il concevait l'emploi de la force contre les hérétiques.

Ces quelques annotations rapidement jetées sur le papier suffiront, croyons-nous, à faire apprécier à sa juste valeur la « Pensée chrétienne ». Cette collection intéresse au plus haut point prêtres et laïques, et justifie largement l'accueil sympathique qui lui est fait dans les sphères religieuses. FR. DUFOUR.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

*Soupe aux herbes*  
*Langouste américaine*  
*Veau sauté Marengo*  
*Brioche express.*

—  
VEAU SAUTÉ MARENGO. — Prenez du veau dans les parties cartilagineuses ; coupez-les en gros dés, sautez à l'huile, et saupoudrez d'oignon haché ; faites roussir 150 grammes de lard maigre, saupoudrez de farine, mouillez avec du bouillon, cuisez ; sauce courte. Dressez votre veau en l'entourant de petits oignons, champignons, versez la sauce par-dessus.

—  
BRIOCHE EXPRESS. — Prendre un kilo de farine, 12 œufs, un demi-litre de lait, 10 grammes de levure, 500 gr. de beurre. Délayer ce dernier dans la moitié du lait tiède, ajouter une poignée de farine. Couvrir ce levain tenu un peu ferme et le laisser monter. D'autre part, dans une terrine évasée, travailler la farine, six

(1) DUFOURCQ (Albert). — *Saint Irénée*. Un vol. in-18 de 278 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 3 fr. 50.

(2) ERMONI (V.). — *Saint Jean Damascène*. Un vol. in-18 de 332 pages. Paris, 1904, Bloud. Prix : 3 fr.

(3) TURMEL (J.). — *Tertullien*. Un vol. in-18 de XLVIII-278 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 3 fr. 50.

(4) VACANDARD (E.). — *Saint Bernard*. Un vol. in-18 de x-304 pages. Paris, 1904, Bloud. Prix : 3 fr.

œufs et la moitié du beurre ramolli, avec une cuillerée à bouche de sel et deux de sucre. Se servir d'une cuiller de bois ; incorporer les uns après les autres et alternativement, sans cesser le travail des œufs, le reste du lait, et le beurre ramolli, mais refroidi. Mélanger le levain monté pour finir et mettre cette pâte dans un grand plat rond beurré à four doux pour commencer, puis très chaud ensuite.

TANTE LOUISE.

### Le Lis et le Liseron

Je viens de voir dans le jardin une pauvre plante de lis envahie par un liseron sauvage à végétation exubérante. Les fleurs du lis sont enlacées si fortement par les vrilles puissantes de la plante grimpante qu'elles restent à l'état de boutons, ne pouvant s'épanouir ; à peine si à l'extrémité des tiges apparaît un peu de blanc sous le vert des feuilles serrées du liseron, tandis que celui-ci envoie également des brins vigoureux sur les plantes voisines : asters, verge d'or, rose trémière, etc., qu'il entoure fortement de ses tiges flexibles, mais sans cependant les étouffer comme il fait pour le pauvre lis ; au contraire, ces plantes maintenant en boutons, vont s'épanouir bientôt, et le liseron qui va fleurir en même temps qu'elles mêlera alors ses glorieuses clochettes blanches aux fleurs éclatantes et de nuances si variées de ces différentes plantes.

Ce pauvre lis, s'il avait connaissance de son malheur, serait bien à plaindre et, en le voyant ainsi étouffé, je pensais à d'autres lis, pauvres petites fleurs humaines suaves et douces, dont l'histoire n'est, hélas ! que trop semblable à ce que j'avais là sous les yeux.

Toute jeune, alors que sa vie commençait à peine à éclore, on l'unit à un époux qui semblait devoir l'entourer de sa tendresse et qui d'abord lui témoigna un peu d'amour ; la douce et pure vierge, la blanche fleur du lis ne demandait qu'à ouvrir sa corolle et à donner tout son cœur, mais, distrait par ses affaires, endurci par les préoccupations de chaque jour, il ne comprenait pas ce que l'humble fleur renfermait de trésors cachés, et la pauvre fleur ne pouvant épanouir, sa blanche corolle ne répandit jamais dans l'air son suave parfum.

Pendant ce temps, d'autres fleurs aux couleurs brillantes, mais n'ayant ni la pureté du lis ni son délicieux arôme, absorbaient cet esprit grossier et avec ces autres fleurs il fleurissait lui-même, il s'égayait et se réjouissait sans cesse !...

Mais un jour, hélas ! le pauvre lis qui n'avait pu fleurir se dessécha sur sa tige et mourut : alors le liseron, comme s'il eût voulu faire revivre l'infortunée plante morte, épanouit lui-même ses blanches clochettes sur la tige desséchée cachée dans les feuilles vertes, et elle parut ainsi couverte de fleurs, mais elles étaient sans parfum et souvent, après les ombres de la nuit, quand le soleil apparaissait à l'horizon, de petites gouttes de rosée, semblables à des larmes, s'écoulaient des blancs pétales du liseron.

Revenu de ses erreurs, il reconnut, mais trop tard, hélas ! les vertus du pauvre lis méprisé ; pleurant alors sur la dépouille mortelle qu'il serrait fortement dans ses bras, il ne tarissait pas d'éloges sur les vertus de la plante malheureuse, qui mourut sans proférer une seule plainte contre le cœur ingrat qui ne cessa de méconnaître son tendre et pur amour.

JEAN DE JACOURET.

## LE MOIS LITTÉRAIRE

AGEORGES (Joseph). — *La vie et l'organisation du clergé sous l'ancien régime*. I : Les Réguliers. Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

Quoi qu'en aient pu dire certains esprits chagrins ou mal intentionnés, les moines ont occupé sous l'ancien régime une place importante : leur histoire se trouve intimement mêlée aux événements qui forment la vie des peuples. C'est ce que M. Ageorges établit en quelques pages intéressantes ; il nous montre ce que fut le travail de ces moines tant décriés, il nous initie au fonctionnement intime de la vie monastique. Ecrite de bonne foi, cette petite étude sera lue avec profit par nombre de gens qui ne connaissent que fort imparfaitement la vie du clergé régulier.

\* \* \*

BERTHIER (A.). — *La carte postale photographique et les procédés d'amateurs*. Un vol. in-16 de 112 pages. Paris, 1905, Mendel. Prix : 1 fr. 50

Le mot : *sujet d'actualité* est devenu banal par son application fréquente. Et pourtant, si l'on se rappelle qu'une récente statistique établit que la France seule produit annuellement plus de quarante millions de cartes illustrées, il faut reconnaître que l'ouvrage de M. Berthé, s'adressant aux amateurs, est tout ce qu'il y a de plus actuel. La consommation intense de ces petits cartons nécessitait un manuel pratique : l'auteur nous le donne, complet et agréablement écrit. Depuis la préparation de la carte postale jusqu'à son coloriage, toute la marche à suivre est soigneusement décrite ; les procédés de tirage sont longuement étudiés par le détail, sans surcharge de formules trop scientifiques.

Les amateurs de photographie liront avec fruit ce petit travail, qui les initiera aux multiples manières d'obtenir de charmantes reproductions, voire même de petits tableaux artistiques.

\*\*

Bosc (Joseph). — *Des printemps aux automnes*. Un vol. in-16 de 202 pages. Paris, 1905, Sansot. Prix : 3 fr. 50

Si nous ne nous trompons pas, nous avons ici les prémices d'une plume qui ne manque pas de talent. Ces deux cents pages de vers renferment des envolées remarquables, où le souffle poétique le dispute à la pureté de la forme ; telles les pièces intitulées *Un lac*, *Le vent des cimes*, *Les hautes solitudes*. M. Bosc a eu grandement raison de ne pas sacrifier aux manies décadentes : ses œuvres en revêtent un cachet tout spécial de dignité ; nous ne pouvons que l'encourager vivement à persévérer dans cette voie, qui lui vaudra un succès brillant.

\*\*

*Christianisme et socialisme*. In-32 de 56 p. Paris, 1905, au *Sillon*. Prix : 0 fr. 15

Nous avons ici le compte rendu complet de la conférence contradictoire qui eut lieu entre MM. Jules Guesde et Marc Sangnier, à l'Hippodrome de Roubaix, le 9 mars 1905. Cette joute oratoire se termina par l'éclatant triomphe de M. Sangnier : l'ardent tribun sut trouver dans la vigueur de ses convictions religieuses des accents émus qui forcèrent l'admiration de ses adversaires socialistes. Ce tract est à répandre abondamment : il peut faire beaucoup de bien à nos populations ouvrières.

\*\*

CURÉ (Mgr Amédée). — *M. le comte de Chambord et Sa Sainteté Léon XIII*. Un vol. in-18 de 148 pages. Bar-le-Duc, 1905, Imprimerie Saint-Paul.

Voici un petit ouvrage qui était bien nécessaire. Les *Mémoires* de Mme de la Ferronnays nous

avaient présenté le comte de Chambord sous un jour peu favorable ; Mgr Curé, ancien aumônier du prétendant, bien placé par conséquent pour connaître des faits et gestes du prince, rétablit toutes choses dans le cadre de vérité dont elles n'auraient jamais dû sortir. Il étudie donc les *Mémoires* en question au point de vue de la morale, de la politique et de la religion ; dans ce dernier chapitre, il faut lire les aperçus intéressants sur la politique de Léon XIII avec les princes d'Orléans, et la politique de ralliement à la république : il y a là des pages sérieuses, à méditer par les catholiques ; les événements d'aujourd'hui leur donnent une actualité frappante.

\*\*

DE GUÉRIN (Maurice). — *Le Centaure*, suivi de *La Bacchante*. Un vol. in-32 de 86 p. Paris, 1905, Sansot. Prix : 1 fr.

Maurice de Guérin, comme sa sœur Eugénie, possédait une fine plume. Son *Centaure* est un petit chef-d'œuvre, où nous retrouvons la grâce et l'harmonie d'une prose toute imprégnée des vibrantes émanations de la sauvage nature du Périgord. Le sujet est, en lui-même, fort païen, nous en convenons ; mais il est traité avec un tel tact qu'il en perd son mauvais goût de paganisme, pour devenir une page digne des meilleurs paysagistes.

M. Pilon, qui la réédite, la fait précéder d'une intéressante notice sur l'auteur, dont la mort trop tôt venue priva les lettres françaises d'un écrivain de grand mérite.

\*\*

DONEL (Lucien). — *Ma sœur Anne*. Un vol. in-16 de 338 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. P.r.: 2 fr. 50

La plume délicate de M. Lucien Donel vient nous faire passer des heures de douce et charmante poésie ; l'auteur de *L'Augure* excelle vraiment à ciseler de jolis contes. Son nouveau volume s'ouvre par *Ma sœur Anne*, épisode de la conquête dahoméenne : nous y rencontrons une vaillante héroïne qui, près d'Abomey, en 1892, prend aux mains de son frère blessé le drapeau aux trois couleurs, et tombe frappée à mort au moment où elle le relève à la tête de la colonne française. C'est réellement empoignant.

À côté de cette nouvelle patriotique, nous trouvons des pages délicieuses, comme : *L'Ondinette et Jean Dahou*, *Les petits frères de saint François*, *Captive* (oh ! lisez et relisez cette gracieuse histoire de la petite hirondelle, mourant de chagrin dans la vaste église où elle est emprisonnée !), et pour terminer l'émouvante *Cité des fauves*.

Voilà un livre à recommander, où le cœur et l'esprit trouvent un aliment sain et réconfortant

\*\*

DURAND (A.). — *Madagascar par provinces*.  
Un vol. in-4<sup>o</sup> de 42 pages. Paris, 1905,  
Garnier.

On serait tenté, à première vue, de ranger la présente publication dans la catégorie des livres classiques, rayon des atlas. C'est cependant mieux qu'un sec exposé géographique ; à côté des cartes qui sont exécutées avec un soin extraordinaire, l'auteur a eu l'heureuse idée de placer de nombreux documents photographiques qui récréent l'œil, tout en imprégnant l'esprit de données sûres, parce que prises sur le vif.

Cette façon d'instruire en amusant est certainement la meilleure méthode intuitive, et nous félicitons l'auteur d'avoir su l'appliquer si heureusement à un sujet fort aride par lui-même.

\*\*

FARMAN (Elbert). — *Along the Nile with general Grant*. Un vol. in-16 de xviii-340 pages. New-York, 1905, the Grafton Press. Prix : 13 fr.

On a beaucoup écrit, ces temps derniers, sur la vallée du Nil : la patrie des Rhamsès et des Séthos est devenue le séjour favori des savants égyptologues, et il ne se passe pas de semaine qu'on n'y mette au jour de nouvelles richesses architecturales, enfouies sous les sables depuis de longs siècles.

En compagnie du général Grant, M. Farman, consul général des Etats-Unis au Caire, a parcouru, lui aussi, ces parages fertiles en découvertes ; il nous raconte son voyage avec le charme pénétrant de l'écrivain qui tient à communiquer à ses lecteurs les impressions agréables d'un voyage pittoresque. L'auteur ne vise pas à l'érudition : il nous dit simplement ce qu'il a vu, les beautés qui l'ont émerveillé, les splendeurs d'un passé brillant qu'il a pu contempler de très près. Et cette simplicité, jointe à un style alerte et entraînant, donne à son travail un attrait, une saveur particulière qu'il convient de signaler.

Ce bel ouvrage est rehaussé par une série de magnifiques photographures, qui font défiler sous nos yeux les principales merveilles du vieux monde égyptien. L'intérêt du livre s'en trouve doublé, et en fait une œuvre de documentation de très haute valeur.

\*\*

GAGNON (Ernest). — *Choses d'autrefois*.  
Un vol. in-16 de 320 pages. Québec,  
1905, Dussault et Proulx.

Nous avons, à différentes reprises, parlé dans cette revue de la littérature canadienne, et nous avons salué avec plaisir cette reviviscence de la mère-patrie dans une terre éloignée que la

force des armes ont arrachée à la France. M. Gagnon tient à apporter, lui aussi, sa quote-part à la gloire littéraire du Canada ; ses feuilles éparses respirent le plus ardent amour des lettres françaises et présentent un double intérêt historique et artistique. Elles nous racontent en effet ces mille riens qui constituent l'histoire intime d'un peuple. tout en nous démontrant, une fois de plus, que la langue française s'est maintenue au premier rang sur la terre canadienne, malgré la constante pression des gouvernants anglais.

Nous félicitons vivement l'auteur de cette œuvre intéressante ; sa plume souple et fine contribuera certes au maintien des vieilles traditions ancestrales, et ce côté patriotique de l'ouvrage n'est pas pour nous déplaire.

\*\*

GAYRAUD. — *Sur le galet*. Un vol. in-16 carré de 134 pages. Veulettes, 1905, chez l'auteur. Prix : 3 fr. 50

M. l'abbé Gayraud est un dilettante qui se repose des fatigues du saint ministère en taquinant la Muse : ses poésies dénotent une certaine facilité du vers, et plus encore beaucoup de cœur, des sentiments nobles et généreux traduits en un langage imagé et non dénué de charmes. De nombreuses photographures donnent à ce joli volume une note gaie et avenante ; il est regrettable qu'un ensemble aussi réussi soit déparé par quelques fautes d'impression, qui disparaîtront d'ailleurs dans une seconde édition.

\*\*

GUYNOT (E.). — *Louis Gauthier*, diacre du diocèse de Nevers. Un vol. in-16 de x-210 pages. Nevers, 1904, Mazcron. Prix : 2 fr.

Le sous-titre de l'ouvrage : *La vie d'une âme*, résume en deux mots toute l'existence que M. Guynot, directeur du grand séminaire de Nevers, nous retrace dans son travail. L'abbé Gauthier n'eut pas le temps d'avoir une histoire ; enlevé de ce monde à vingt-trois ans à peine, il ne connut ni le dur labeur de l'apostolat, ni la fièvre de la prédication, ni l'entraînement des œuvres. Mais son âme n'en mérite pas moins d'être proposée comme modèle aux futurs prêtres du Christ ; cette âme, nous la surprenons toute vibrante d'amour et de charité, dans une volumineuse correspondance, que l'auteur nous révèle, en reliant de notes et de réflexions les lettres du jeune diacre. Ces lettres méritent l'attention du public, et surtout de nos séminaristes, qui y puiseront des aspirations grandes et fécondes, un zèle ardent des âmes et une vigueur de caractère qui les fortifiera pour les rudes luttes de leur vie sacerdotale.

\*\*

HAYE (Édouard). — *Le Cantique des cantiques de Salomon*. In-16 de 80 pages. Rennes, 1904, Bahun-Rault.

Prix : 1 fr. 50

Le Cantique des cantiques, du roi Salomon, a été l'occasion et l'objet de nombreuses controverses; l'étude biblique de M. l'abbé Haye contribuera à éclairer les fidèles sur le sens exact et la portée mystique de cette partie de l'Ancien Testament. Il en fait ressortir la délicate beauté, en l'appliquant à l'union intime de l'âme avec Dieu. Ce travail intéressant a été approuvé et recommandé par la Commission des études bibliques.

\* \* \*

LÆWENGARD (Pol). — *Les fastes de Babylone*. Un vol. in-16 de 144 pages. Paris, 1905, Sansot.

Prix : 3 fr.

Malgré la sympathie personnelle que nous professons pour l'auteur, nous ne pouvons recommander ses fastes sans restriction. Expliquons-nous.

La forme de l'ouvrage est excessivement brillante; en tant que poète, M. Læwengard revêt ses idées du coloris le plus chatoyant qu'il soit possible d'imaginer: son livre est une succession de tableaux suggestifs, où il a déposé tout ce que sa palette compte de tons chauds et habilement combinés. Malheureusement le fond nous reporte à ce que l'antiquité païenne nous a transmis de plus voluptueux; la *Fin de Babylone* notamment est la glorification de sentiments que doit réprouver la morale la moins intransigeante. Nous croyons qu'en notre siècle présent il y a mieux à faire que de dresser des autels aux passions.

\* \* \*

MOUREAU (P.-F.). — *La survivance de Lourdes*. In-16 de 32 pages. Créon (Gironde), 1905, chez l'auteur.

Prix : 0 fr. 50

MOUREAU (P.-F.). — *Les psaumes de la Bible*. Un vol. in-16 de 348 pag. Créon (Gironde), 1905, chez l'auteur.

Prix : 2 fr. 50

N'est pas poète qui veut, et beaucoup veulent qui échouent lamentablement. Ce n'est pas le cas de M. Moureau; sa *Survivance de Lourdes* le prouve abondamment. En un petit poème épique, l'auteur nous retrace les gloires de Marie en son rocher de Massabielle; il suppose un cortège céleste, composé des saints et de tous les serviteurs de la Vierge; en une brillante théorie, ils descendent vers Lourdes pour y célébrer la fête de l'Immaculée. Le sujet est traité avec une véritable grandeur, les tableaux sacrés s'y succèdent au milieu d'un décor grandiose et imposant.

Le second ouvrage de M. Moureau n'est pas,

à proprement parler, un poème; c'est une simple traduction, en prose rythmée, des psaumes de la Bible. Ici encore cependant, l'âme poétique de l'auteur perce à toutes les pages; bien que dépourvue de rimes, la phrase est si bien cadencée, si élégante, si noble, que le lecteur a l'illusion de la poésie. Cette traduction, soit dit sans blesser la modestie de son compositeur, est l'une des plus belles que nous possédons du texte sacré; ce dernier est d'ailleurs rendu dans toute sa beauté; il subsiste entier tel que le Psalmiste l'a lui-même écrit, noble et élevé toujours.

\* \* \*

SAUVEL (Édouard). — *Études de droit sur la photographie*. Un vol in-16 de 72 pages. Paris, 1905, Mendel. Prix : 1 fr. 50

Il y a une jurisprudence de la photographie, puisque dans toute question de l'espèce il y a une propriété artistique; certains détails peuvent soulever des discussions assez originales, et assurément fort imprévues. Ainsi, par exemple, jusqu'où va le droit de veto d'un propriétaire dans la reproduction de son immeuble? Peut-on reproduire par le cliché les minutes notariales? Peut-on détruire des clichés en cas d'inventaire, vente mobilière, etc.? Jusqu'où peut s'étendre la publicité donnée aux fiches anthropométriques?

Vous seriez fort embarrassé, ami lecteur, de donner à ces questions une réponse raisonnée. M. Sauvel, avec sa compétence d'ancien avocat au Conseil d'État, nous donne de ces divers sujets de litige des solutions strictement juridiques qui établissent nettement les devoirs et les responsabilités des parties en cause.

\* \* \*

THIÉRY (Marie). — *Monsieur Marcel*. Un vol. in-16 de 316 pages. Paris, 1905, Flammarion. Prix : 3 fr. 50

Mme Marie Thiéry possède son Béarn au bout des doigts: elle en connaît les mœurs, les usages, ces mille riens qui font de la campagne béarnaise un séjour très spécial. Voilà le cadre où elle déroule une double idylle où l'amour et la douleur jouent le premier rôle.

*Monsieur Marcel* est bien, très bien même: les caractères fouillés et nettement établis en font une œuvre caractéristique; le bien y lutte avec le mal et il en triomphe après une série d'incidents mouvementés.

La seconde nouvelle, *Marcelle*, est également bien charpentée et joliment écrite; mais le dénouement nous a moins plu: nous eussions voulu ces paysans, vieux et jeunes, moins tenaces dans leurs préjugés, moins roubards, moins lâches dans leurs rancunes. Tout homme qui a abusé de l'innocence lui doit une réparation: le fils de Jean-Pierre eût dû s'en souvenir à temps.

\*\*

TRÉMAUDAN (C<sup>ste</sup> E. de). — *Jésus-Christ et la femme*. Un vol. in-16 de xxii-282 pages. Montligeon, 1904, Impr. de Montligeon.

Mme de Trémaudan veut remettre les idées féministes modernes dans le milieu d'où elles n'auraient jamais dû sortir ; pour ce faire, elle a puisé à la source immortelle, à l'Évangile. Dans une série de portraits fins et précis comme des médaillons, elle a montré les femmes dont le livre divin nous apprend l'existence et les vertus, depuis Elisabeth et Anne la prophétesse qui entourèrent le Sauveur naissant, jusqu'aux saintes femmes qui accompagnent le Christ au Calvaire et vont le visiter au tombeau.

Chacune d'elles apparaît bien vivante, et de chacune, il sort une grande leçon que l'auteur met en relief avec la pénétration d'une foi vigoureuse et la clairvoyance d'une piété profonde.

A ce moment où les menées maçonniques tendent à s'emparer de l'esprit féminin pour s'en faire une arme contre l'Église, il n'est pas inutile de signaler ce livre, qui rendra à nos épouses la juste compréhension de leur rôle parmi nous.

\*\*

TRUTAT (Eugène). — *Le cliché photographique*. Un vol. in-16 de 284 pages. Paris, 1905, Mendel. Prix : 3 fr. 50

L'importance de ce traité n'échappera ni aux professionnels, ni aux amateurs : pour tirer d'une photographie tout le parti possible, il faut évidemment réunir la plus grande somme de conditions favorables, choix du sujet, pose, manipulations. C'est ce que l'auteur établit, en nous donnant tout un code de règles certaines, qui permettront de mener à bien l'opération si délicate de la photographie.

Il ne s'attarde pas trop à la description des appareils, au choix des sujets, aux détails de la pose ; ce qu'il veut surtout, c'est initier ses lecteurs aux multiples et difficiles manipulations de l'épreuve primitive, au développement, au fixage et à la conservation des clichés. Et c'est bien là la pierre d'achoppement du débutant, souvent même de l'amateur ; heureusement le manuel de M. Trutat vient à point pour lever toute difficulté ; il suffira désormais de posséder à fond ses théories pour être à même de produire des œuvres fort présentables.

En appendice, l'auteur indique plusieurs méthodes nouvelles de développement, dont les professionnels tireront bon parti.

\*\*

VIDAL (Léon). — *La photographie des couleurs*. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 32 pages. Paris, 1905, Mendel. Prix : 1 fr. 25

Il nous manquait un procédé détaillé d'impression au charbon en plusieurs couleurs superposées ; les photographes amateurs, aussi bien que les professionnels, sauront gré à M. Vidal d'avoir écrit ce traité simple, méthodique, clair. L'auteur a heureusement évité le danger de la prolixité, sans toutefois verser dans le défaut contraire : son travail aborde tous les points de détail avec un véritable souci de se mettre à la portée de tous, et c'est justement ce qui lui conciliera l'estime générale.

\*\*

VINCENT (George). — *Sunny Egypt*. Un vol. petit in-4<sup>o</sup> de 124 pages. Ipswich, 1905, Smiths. Prix : 7 fr. 50

L'auteur de ce volume n'a pas en vue de faire une œuvre scientifique proprement dite : il se contente de narrer, très élégamment d'ailleurs, une promenade à travers l'Égypte. Son travail présente néanmoins cette particularité intéressante que l'abondante illustration qui l'accompagne constitue une riche collection de documents de grande valeur : ces nombreuses reproductions photographiques nous découvrent une Égypte attrayante, amie du progrès, et en bonne voie d'éclipser la civilisation de ses voisins.

\*\*

ZIDLER (Gustave). — *L'ombre des oliviers*. Un vol. in-16 de 72 pages. Paris, 1905, Plon. Prix : 2 fr.

Nous connaissions déjà l'auteur par plusieurs œuvres de grand mérite, notamment *Le livre de la douce vie*, et mieux encore par *La légende des écoliers de France*, qui nous a tant ému. Son présent ouvrage, peu volumineux il est vrai, n'est pas fait pour diminuer l'estime que nous éprouvons pour le délicat écrivain qui l'a composé ; M. Zidler a une préférence marquée pour les sujets reposants, et il les traite avec une véritable maîtrise. Son but est ici de glorifier la paix, par l'amour et la justice ; lisez la *Fête des Drapeaux* et la *Rançon de la paix*, et vous jugerez si ce but est atteint.

Quant à la manière du poète, nous l'avons maintes fois signalée à nos lecteurs comme un modèle à suivre : M. Zidler a le culte du Parnasse, et ses vers en conservent une allure étonnamment large et élevée.

LECTOR.

## De Mons à Liège en 1786

Nombre de nos concitoyens ont profité des moyens rapides de communications mis à leur disposition pour visiter

l'Exposition de Liège. Nous avons retrouvé dans de vieux papiers une note relative à un voyage de Mons à Liège il y a cent vingt ans; on pourra faire la comparaison de ce qu'exigeait alors ce long trajet.

Le voyageur, J.-F.-J. Nicaise, partit de Mons, le 29 mai 1786 :

Payer à Braine-le-Comte, pour avoir soupé et logé, 1 florin 8 patards ;

Le 30, à Hal, pour un rafraîchissement, 7 patards ;

Près de Bruxelles, pour diner, 1 florin 1 patard ;

Pour la barrière de Mons à Bruxelles, 7 patards ;

Pour un rafraîchissement entre Bruxelles et Louvain, 4 patards ;

Payer à Louvain, 10 patards, 2 liards ;

A moitié chemin de Louvain à Tirlemont, 7 patards ;

Payer à Tirlemont pour souper et loger, 1 florin, 15 patards ;

Payer à Saint-Trond pour se rafraîchir, 5 patards ;

A moitié chemin de Saint-Trond à Liège, 12 patards, 2 liards ;

A Liège pour diner, 14 sous ou 7 patards ;

Pour la barrière de Bruxelles à Liège, 16 patards ;

La dépense totale du voyage de Mons à Liège s'éleva donc à 8 florins ; le coût du retour est identique ; le voyageur dut prendre un cheval à Saint-Trond et paya avec la nourriture du premier cheval, 6 florins ; il paya à Mons pour le cheval loué pendant 5 jours, 8 florins, 15 patards ; en outre, sa note porte un florin, 11 patards, 2 liards, pour port de 2 lettres.

Ce voyage de Mons à Liège, aller et retour, lui occasionna une dépense de 32 florins, 6 patards, 2 liards.

LE HAINAUT.

## Carnet musical

### I. — NOUVEAUTÉS

La maison Faes (Anvers) vient d'éditer deux œuvres intéressantes, dues pour les paroles à Th. Antheunis, pour la musique à Frans Lenaerts : *Vergeefs* et *Van 't Wiegsken in 't Graf*. Dédiées toutes deux au compositeur Jan Blockx, elles sont dignes du maître par le bel élan artistique dont elles sont la preuve. Ces pages se recommandent à la sérieuse attention des dilettants.

Du même éditeur, signalons encore *Blij Refrein*, paroles et musique de Bavo. C'est une marche entraînante, à quatre voix, dont nos sociétés chorales se disputeront la primeur : sa grande allure en fera un morceau de choix.

### II. — CONCERTS

La séance de danses et pantomimes donnée à la Grande Harmonie par Mlle Artémise Colonna n'a pas été ce que nous espérions. D'abord la salle ne se prête guère à un spectacle de ce genre ; à part les trois premières rangées, le public du parterre ne voit rien, ou du moins pas assez pour juger ; la vue de la scène est interceptée par un épais rideau de chapeaux féminins que leurs dimensions exagérées devraient faire remiser au vestiaire.

En second lieu, l'orchestre, malgré toute sa bonne volonté, n'a pu donner à des partitions péniblement manigancées une valeur qu'elles n'avaient pas. Non, voyez-vous, Chopin n'a certes jamais rêvé pareille torture de ses œuvres. La jolie fantaisie que M. Bosquet a exécuté sur l'Erard valait à elle seule tout cet embrouillamini.

Mal secondée par l'orchestre, Mlle Colonna a eu beaucoup de mal à donner à sa chorégraphie une couleur vigoureuse. Peut-être le souvenir trop récent de l'inoubliable Duncan nous rend-il injuste à l'égard de la jeune artiste ; nous ne le voudrions pas pourtant. Et néanmoins nous n'avons pas retrouvé cette intensité d'émotion éprouvée lors des séances Duncan. Non pas que la mime italienne soit sans valeur personnelle ; la scène de la jeune fille et de la mort témoigne d'un grand talent, d'une profonde compréhension des sentiments de l'âme. Mais, comme l'a très judicieusement fait remarquer la critique, le geste d'Isadora Duncan était sculptural, d'une pureté et d'une beauté parfaites ; tandis que le geste de Colonna est plutôt littéraire. L'expression peut paraître impropre à première vue : elle rend cependant fort bien notre pensée, en ce sens que ce geste ne dessine pas, il exprime simplement.

Nous le répétons, Mlle Colonna possède de belles qualités d'interprétation, et nous espérons bien pouvoir l'applaudir chaleureusement dans les séances ultérieures.

### III. — ÉCHOS

Le prix de Rome revient cette année à l'un de nos plus sympathiques compositeurs, M. Louis Delune, directeur de la Société symphonique des Nouveaux Concerts.

Ce grand concours biennal de composition musicale a été jugé après deux séances consacrées à l'audition des œuvres. Il y avait huit concurrents. Le jury était composé de MM. Huberti,

président, Blockx, Léon Du Bois, Dupuis, Mathieu, Tinel et Van den Eeden, membres.

Le 1<sup>er</sup> prix a été accordé, à l'unanimité, à M. Delune, d'Ixelles; — un premier 2<sup>e</sup> prix à M. Herbriggs, de Gand, et un deuxième 2<sup>e</sup> prix à Mlle Busine; — mention honorable à M. Verheyden, d'Anvers.

Le sujet de la cantate était : *La mort du roi Jean Reynaud*, d'après une vieille chanson française, très populaire aussi en Wallonie. Le texte français est de M. Eugène Landoy, notre confrère du *Matin* d'Anvers; et c'est M. De Clercq, d'Ostende, qui avait traité le sujet en flamand.

L'œuvre de M. Delune — qui est tout à fait remarquable — sera exécutée publiquement au mois de novembre, à la séance annuelle de la classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique.

\*  
\*  
\*

On nous écrit de Paramé qu'en arrivant de Dinard et du Val-André, où ils avaient remporté un succès au moins égal à celui de l'an passé, Magdeleine et Jules Boucherit viennent de donner, avec le concours de Mme Larronde-Boucherit, un concert qui n'a été pour eux qu'une longue suite d'ovations. Il nous est impossible d'énumérer tous les morceaux du programme. Bornons-nous à dire qu'après avoir triomphé dans le deuxième trio de Rubinstein, Jules Boucherit a exécuté avec une maestria incomparable le « Poème hongrois », de Lederer, tandis que Magdeleine Boucherit, dans la « Polonaise » de Chopin, recueillait une des plus belles ovations de sa carrière artistique. Le succès des deux sympathiques virtuoses a été partagé par la réputée violoncelliste Mme Larronde Boucherit, qui a fait applaudir son beau talent dans un « adagio » de Widor.

#### IV. — COMMUNIQUÉS

Les concerts suivants sont annoncés pour novembre :

*le 4*, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, premier concert DELUNE (Société symphonique des Nouveaux Concerts), avec le concours du maître violoniste EUGÈNE YSAÏE;

*le 5*, à 2 1/2 heures, au Théâtre de l'Alhambra, audition populaire du même concert;

*le 6*, à 8 1/2 heures, à la Salle Erard, séance ALBERTO BACHMANN, violoniste, et SIDNEY VANTYNN, pianiste;

*le 7*, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, séance donné par Mme FERN. KUFFERATH, violoncelliste, M. HENRI SEGUIN, baryton, et M. HAGEMANS, pianiste;

*le 9*, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, concert donné par Mme AUGUEZ DE MONTALANT, cantatrice, M. CORNÉLIS LIÉGEOIS, violoncelliste, et M. RICARDO VINÈS, pianiste;

*le 16*, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, piano-récital de M. MARK HAMBURG;

*le 17*, à 8 1/2 heures, à la Salle Erard, première séance de sonates BOSQUET-CHAUMONT.

FR. DUFOUR.

P.-S. Le *Glaneur* était sous presse à l'heure où avait lieu la seconde séance Colonna; nous suspendons le tirage pour revenir sur notre impression première. Elle ne s'est pas modifiée pour l'orchestre, dont la bonne volonté n'a pas eu plus de succès. Quant à la jeune artiste, nous avons mieux apprécié son talent: elle paraissait plus sûre d'elle-même, et elle a développé plus à l'aise ses moyens d'interprétation. Le public a d'ailleurs fait meilleur accueil à la signora Colonna, preuve qu'il avait mieux saisi le caractère tout personnel de son talent.

F. D.

## Le coin des rieurs

L'ineffable Rapineau se présente à un guichet de la gare Saint-Lazare, suivi d'un chien.

L'employé lui dit :

— Il vous faut aussi un ticket pour votre chien.

— Demi-place, alors !

— A cause ?...

— Il n'a pas sept ans !

A l'école :

Le professeur. — Dites-moi, mon enfant, quelle est la couleur de la mer ?

L'élève. — Elle est noire.

Le professeur. — Comment cela ?

L'élève. — Dame ? Depuis le temps qu'on y jette l'ancre !...

Péthisy est l'exécuteur testamentaire d'un de ses amis, farouche libre-penseur.

Le matin de l'enterrement, voyant un piquet d'infanterie chargé de rendre les honneurs au défunt, chevalier de la Légion d'honneur, il s'approche de l'officier qui commande et lui ordonne de se retirer avec ses hommes.

Et comme la famille proteste :

— J'obéis aux instructions que j'ai reçues, fait Péthisy, mon pauvre ami m'avait tant recommandé de le faire enterrer civilement, alors, vous comprenez, je ne veux pas de militaires !

Entre chirurgiens :

— Ma plus belle opération chirurgicale a été à Carcassonne : j'ai coupé les deux jambes à un malheureux ; je le croyais perdu ; un mois après il était *sur pied*.





# Glaneur-Etrennes

Quatrième année

1905

---

---

## LE GLANEUR

LITTÉRAIRE, MUSICAL ET BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE MENSUELLE

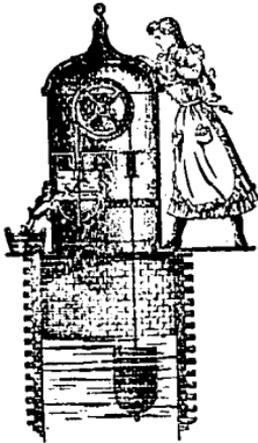
Prix de l'abonnement : Belgique. 2 fr. Etranger. 3 fr.

12, rue Joseph Hazard, UCCLE (Bruxelles)

---

---

### *Suppression des Pompes* et des puits ouverts



Les docteurs conseillent, pour avoir toujours de l'eau saine, de les remplacer par le **Dessus de Puits de Sécurité**, qui sert à tirer l'eau à toutes profondeurs et empêche tous les accidents. **Ne craint nullement la gelée pour la pose ni pour le fonctionnement**. Système breveté hors concours dans les Expositions, se plaçant sans frais et sans réparations sur tous les puits, communal, mitoyen, ordinaire, ancien et nouveau et à n'importe quel diamètre. Prix : **150 fr.** Paiement après satisfaction. De plus est envoyé à l'essai, et repris sans aucune indemnité s'il ne convenait pas.

S'adresser à **MM. JONET & Cie**  
à **RAISMES** (Nord).

## ANNÉE RELIGIEUSE

### FÊTES MOBILES

Septuagésime	19 février	Pentecôte	11 juin
Cendres	8 mars	Trinité	18 juin
Pâques	23 avril	Fête-Dieu	22 juin
Rogations	29, 30, 31 mai	1 <sup>er</sup> dim. de l'Avent	3 déc.
Ascension	1 <sup>er</sup> juin		

### QUATRE - TEMPS

Carême	15, 17 & 18 mars	Sept.	20, 22 et 23 sept.
Pentecôte	14, 16 et 17 juin	l'Avent	20, 22 et 23 déc.

### FÊTES D'OBLIGATION

Tous les dimanches de l'année.

Le jeudi 1<sup>er</sup> juin, l'Ascension de Notre-Seigneur

Le mardi 15 août, l'Assomption de la Sainte Vierge.

Le mercredi 1<sup>er</sup> novembre, fête de tous les Saints.

Le lundi 25 décembre, Nativité de N. S. J.-C.

### VIGILES

Le samedi 10 juin, veille de la Pentecôte.

Le samedi 1<sup>er</sup> juillet, veille de la solennité des SS. Pierre et Paul.

Le lundi 14 août, veille de l'Assomption.

Le mardi 31 octobre, veille de la Toussaint.

Le samedi 23 décembre, avant-veille de la Noël.

### TEMPS PASCAL

Le temps pascal commence le dimanche de la Passion, 9 avril, et se termine le dimanche du Bon Pasteur, 7 mai.

## ANNÉE CIVILE

### FÊTES LÉGALES

Les dimanches.

1<sup>er</sup> janvier. — Renouveaulement de l'année.

1<sup>er</sup> juin. — Ascension.

15 août. — Assomption.

1<sup>er</sup> novembre. — Toussaint.

25 décembre. — Noël.

### SAISONS

Le *Printemps* commencera le 21 mars, à 7 h. 7 du matin (EQUINOXE).

L'*Été* commencera le 22 juin, à 3 h. 1 du mat. (SOLSTICE).

L'*Automne* commencera le 23 septembre, à 5 h. 39 du soir (EQUINOXE).

L'*Hiver* commencera le 22 décembre, à midi 13 minutes (SOLSTICE).

### ÉCLIPSES

I. Le 19 février 1905, éclipse partielle de **lune**, en partie visible à Bruxelles.

II. Le 6 mars 1905, éclipse annulaire de **soleil**, invisible à Bruxelles.

III. Le 15 août 1905, éclipse partielle de **lune**, en partie visible à Bruxelles.

IV. Le 30 août 1905, éclipse totale de **soleil**, visible à Bruxelles comme éclipse partielle.

---

## LE GLANEUR

littéraire, musical, bibliographique

—O—  
*Revue mensuelle*

PRIX : 2 FRANCS PAR AN.

## JANVIER

1	D	1	CIRCONCISION
2	l	2	s Adélard, ab.
3	m	3	ste Geneviève, v.
4	m	4	ste Pharaïlde, v.
5	j	5	s Téléphore, p.
6	v	6	Épiphanie de N.S.
7	s	7	ste Mélanie, v.
8	D	8	ste Gudule, v.
9	l	9	s Marcellin, év.
10	m	10	s Agathon, p.
11	m	11	s Hygin, pape
12	j	12	s Arcade, m.
13	v	13	ste Véronique
14	s	14	s Hilaire, év.
15	D	15	Saint Nom de Jés.
16	l	16	s Marcel, pape
17	m	17	s Antoine, ab.
18	m	18	Chaire de s. Pierre
19	j	19	s Canut, roi
20	v	20	s Sébastien, m.
21	s	21	ste Agnès, vierge
22	D	22	s Vincent
23	l	23	Ep. de la Vierge
24	m	24	s Timothée, év.
25	m	25	Conv. de s. Paul
26	j	26	s Polycarpe
27	v	27	s Jean Chrysost.
28	s	28	s Julien, év.
29	D	29	s Franç. de Sales
30	l	30	ste Martine, v.m.
31	m	31	s Pierre Nolasque

Le 1<sup>er</sup> janvier, le jour solaire dure 8 h. 15 m. ; le 31, 9 h. 20 m. Les jours croissent de 23 m. le matin et de 42 m. le soir.

Le 20, à 5 h. 1 du soir, le soleil entre dans le VERSEAU.

\*\*

### LUNE

N. L. le 5, à 6 h. 26 m. du soir.  
P. Q. le 13, à 8 h. 20 m. du soir.  
P. L. le 21, à 7 h. 23 m. du mat.  
D. Q. le 27, à minuit 29 m.

—  
A la Saint-Vincent,  
L'hiver monte ou descend.

—  
A la Saint-Paul belle journée,  
Présage une bonne année.

### POUR ÊTRE HEUREUX

—  
Contentons-nous de ce que nous avons.

—  
Ne désirons pas ce que nous ne pouvons pas avoir.

**LE GLANEUR** Revue mensuelle. 2 francs par an.

## FÉVRIER

1	m	32	s Ignace, év. m.
2	j	33	PURIFICATION
3	v	34	s Blaise, év. m.
4	s	35	s André, év.
5	D	36	ste Agathe, v.
6	l	37	ste Dorothee, v.
7	m	38	s Romuald, ab.
8	m	39	s Jean de Matha
9	j	40	ste Apolline, v.
10	v	41	ste Scholastique
11	s	42	s Séverin, ab.
12	D	43	ste Eulalie
13	l	44	ste Euphrosine
14	m	45	s Valentin, m.
15	m	46	s Faustin
16	j	47	ste Julienne, v.
17	v	48	s Théodule, m.
18	s	49	s Siméon, év.
19	D	50	Septuagésime
20	l	51	s Eleuthère, év.
21	m	52	Le B. Pepin
22	m	53	Ch. de s Pierre
23	j	54	s Pierre Damien
24	v	55	s Mathias, ap.
25	s	56	ste Walburge, v.
26	D	57	Sexagésime
27	l	58	s Alexandre
28	m	59	s Julien, m.

Le 1<sup>er</sup> février, le jour solaire dure 9 h. 23 m. ; le 28, 10 h. 54 m. Les jours croissent de 47 m. le matin et de 44 m. le soir.

Le 19, à 7 h. 30 du matin, le soleil entre dans les POISSONS

\*\*

### LUNE

N. L. le 4, à 11 h. 15 m. du mat.  
P. Q. le 12, à 4 h. 29 m. du soir  
P. L. le 19, à 7 h. 1 m. du soir  
D. Q. le 26, à 10 h. 13 m. du mat.

—  
Février sans neige,  
Saison d'été sèche.

—  
Avoine de février,  
Espoir au ratelier.

### VÉRITÉS

Dans nos achats, donnons la préférence aux commerçants de notre paroisse.

—  
Faisons de préférence travailler les ouvriers de « chez nous ».

**LE GLANEUR** Revue mensuelle  
2 fr. par an

## MARS

1	m	60	s Aubin, év.
2	j	61	s Simplicie, p.
3	v	62	ste Cunégonde
4	s	63	s Casimir, roi
5	D	64	Quinquagésime
6	l	65	ste Colette, v.
7	m	66	s Thomas d'Aq.
8	m	67	Les cendres.
9	j	68	ste Françoise, v.
10	v	69	40 ss m. de Seb.
11	s	70	s Vindicien, év.
12	D	71	s Grégoire, p.
13	l	72	ste Euphrasie, v.
14	m	73	ste Mathilde, r.
15	m	74	s Longin
16	j	75	ste Eusébie, v.
17	v	76	ste Gertrude, ab.
18	s	77	s Gabriel
19	D	78	s <i>Joseph</i>
20	l	79	s Wulfran, év.
21	m	80	s Benoît, abbé
22	m	81	s Basile, m.
23	j	82	ste Victorien, m.
24	v	83	s Agapit, év.
25	s	84	<i>Annunciation</i>
26	D	85	s Ludger, év.
27	l	86	s Rupert, év.
28	m	87	s Sixte III, pape
29	m	88	s Eustache, ab.
30	j	89	s Véron, abbé
31	v	90	s Benjamin, m.

Le 1<sup>er</sup> mars, le jour solaire dure 10 h. 58 m. ; le 31, 12 h. 46 m. Les jours croissent de 1 h. 2 le matin et de 46 m. le soir.

Le 21, à 7 h. 7 du matin, le soleil entre dans le BÉLIER et le PRINTEMPS commence.

\*\*

### LUNE

N. L. le 6, à 5 h. 28 m. du matin  
 P. Q. le 14, à 9 h. 9 m. du matin  
 P. L. le 21, à 5 h. 5 m. du matin  
 D. Q. le 27, à 9 h. 44 m. du soir

—  
 Quand mars fait l'avril,  
 Avril fait mars.

—  
 Tant de gelées en mars,  
 Tant de roussées en avril.

### VÉRITÉS

—  
 Qui commence bien, ordinairement finit bien.

—  
 Il ne dépend pas toujours de nous d'être riche, mais il dépend toujours de nous d'être vertueux.

**LE GLANEUR** Revue mensuelle  
 2 fr. par an.

## AVRIL

1	s	91	s Hugues, év.	<p>Le 1er avril, le jour solaire dure 12 h. 49 m. ; le 30, 14 h. 28 m. Les jours croissent de 56 m. le matin et de 43 m. le soir.</p> <p>Le 20, à 6 h. 53 m., le soleil entre dans le TAUREAU.</p> <p align="center">* * * <b>LUNE</b></p> <p>N. L. le 4, à 11 h. 33 m. du soir P. Q. le 12, à 9 h. 51 m. du soir P. L. le 19, à 1 h. 47 m. du soir D. Q. le 26, à 11 h. 23 m. du mat.</p> <p align="center">—</p> <p>Avril le doux, Quand il se fâche est le pire de tous.</p> <p align="center">—</p> <p>Qui sème son orge à la Saint-Marc, est en retard.</p> <p align="center">-----</p> <p align="center"><b>VÉRITÉS</b></p> <p>Le plus grand malheur qui puisse arriver à des enfants, c'est d'être mal élevés.</p> <p align="center">—</p> <p>La plus grande punition qui puisse arriver à des parents, c'est d'avoir des enfants mal élevés.</p>
2	D	92	s François de P.	
3	l	93	s Richard, év.	
4	m	94	s Isidore.	
5	m	95	s Vincent Ferrier	
6	j	96	s Célestin, p.	
7	v	97	s Albert, ermite	
8	s	98	s Perpétue, év.	
9	D	99	PASSION	
10	l	100	s Macaire, év.	
11	m	101	s Léon, pape	
12	m	102	s Jules 1, pape	
13	j	103	s Herménégilde	
14	v	104	Comp. de la S. V.	
15	s	105	ste Anastasie, m	
16	D	106	RAMEAUX	
17	l	107	s Anicet, pape	
18	m	108	s Ursmar, év.	
19	m	109	s Léon IX, pape	
20	j	110	Jeudi Saint	
21	v	111	Vendredi Saint	
22	s	112	Samedi Saint	
23	D	113	<b>Paques</b>	
24	l	114	s Fidèle de Sigm.	
25	m	115	s Marc, ap.	
26	m	116	s Clet, pape	
27	j	117	s Antime, év.	
28	v	118	s. Vital, martyr	
29	s	119	s Pierre de Vérone	
30	D	120	ste Catherine	

## MAI

1	l	121	s Philippe
2	m	122	s Athanase, év.
3	m	123	Inv. de la <sup>ste</sup> Cr.
4	j	124	<sup>ste</sup> Monique
5	v	125	s Pie V, pape
6	s	126	s Jean P.-L.
7	D	127	s Stanislas, év.
8	l	128	App. de <sup>st</sup> Mich.
9	m	129	s Grégoire de N.
10	m	130	s Antoine
11	j	131	s François
12	v	132	s Nérée, m.
13	s	133	s Servais, év.
14	D	134	Patron. de <sup>st</sup> Jos.
15	l	135	<sup>ste</sup> Dymphne, v.
16	m	136	s Jean Népom.
17	m	137	s Pascal
18	j	138	s Venant, m
19	v	139	s Pierre Célestin
20	s	140	s Bernardin
21	D	141	<sup>ste</sup> Itisberge
22	l	142	<sup>ste</sup> Julie
23	m	143	s Guibert
24	m	144	N-D Auxiliatrice
25	j	145	s Grégoire VII
26	v	146	s Philip. d. N.
27	s	147	s Jean I, pape
28	D	148	s Germain, év.
29	l	149	s Maximin, év.
30	m	150	s Ferdinand, roi
31	m	151	<sup>ste</sup> Pétronille.

Le 1<sup>er</sup> mai, le jour solaire dure 14 h. 32 m., et le 31, 15 h. 7 m. Les jours croissent de 37 m. le matin et de 38 m. le soir.

Le 21 mai, à 6 h. 41 m., le soleil entre dans les GÉ-  
MEAUX.

\*\*\*

### LUNE

N. L. le 4, à 3 h. 59 m. du soir  
P. Q. le 12, à 6 h. 55 m. du matin  
P. L. le 18, à 9 h. 45 m. du soir  
D. Q. le 26, à 2 h. 59 m. du matin

—

Mai qui pleut et qui tonne,  
N'enrichit personne.

—

Mai sec et chaud Juin,  
Donne pain et foin.

### VÉRITÉS

Le bon scmeil répare les  
forces que nous avons perdues  
par le travail de la journée.

—

Le travail paie les dettes :  
la faïncantise les fait.

—

Le chemin du cabaret est  
souvent le chemin de l'hôpital.

**LE GLANEUR** Revue mensuelle  
2 fr. par an.

## JUIN

1	j	152	<b>Ascension</b>
2	v	153	s Marcellin, m.
3	s	154	ste Clotilde, r.
4	D	155	s François Car.
5	l	156	s Boniface, arch.
6	m	157	s Norbert, év.
7	m	158	s Robert
8	j	159	s Médard, év.
9	v	160	s Félicien, m.
10	s	161	ste Marguerite
11	D	162	<b>Pentecôte</b>
12	l	163	s Jean
13	m	164	s Antoine de Pad.
14	m	165	s Basile, arch.
15	j	166	s Guy, m.
16	v	167	s François Régis
17	s	168	ste Aline, v. m.
18	D	169	<i>Trinité</i>
19	l	170	ste Julienne.
20	m	171	s Sylvère, p. m.
21	m	172	s Louis de Gonz.
22	j	173	<i>Fête-Dieu</i>
23	v	174	ste M. d'Oignies,
24	s	175	Nat. de s. J. B.
25	D	176	s Guillaume, ab.
26	l	177	ss Jean et Paul
27	m	178	s Ladislas, roi.
28	m	179	s Léon II, pape.
29	j	180	ss Pierre et Paul
30	v	181	s Paul.

Le 1er juin, le jour solaire dure 15 h. 9 m., et le 30, 16 h. 3 m. Les jours croissent de 5 m. le matin, jusqu'au 12, et diminuent de 4 m. à partir du 21. Le soir, ils augmentent de 13 m. Les jours solaires les plus longs de l'année vont du 18 au 24 juin; ils durent 16 h. 6 m., ce qui fait pour les nuits correspondantes 7 h. 54 m.

Le 22 juin, à 3 h. 1 m. du matin, le soleil entre dans le CANCER et l'ÉTÉ commence à ce même instant.

\*\*

### LUNE

N. L. le 3, à 6 h. 6 m. du matin  
 P. Q. le 10, à 1 h. 14 m. du soir  
 P. L. le 17, à 6 h. du matin  
 D. Q. le 24, à 7 h. 55 m. du soir

—  
 Tonnerre de juin,  
 Promet paille et foin.

—  
 Temps trop humide en juin,  
 Au paysan est grand chagrin.

—  
 Pour être agréable aux autres, il faut savoir s'oublier.

**LE GLANEUR** Revue mensuelle  
 2 francs par an

## JUILLET

1	s	182	s Rombaut, év.
2	D	183	<i>Visitation</i>
3	l	184	s Euloge, m.
4	m	185	s Théodore, év.
5	m	186	s Antoine M. Z.
6	j	187	se Godelive, v. m.
7	v	188	s Willebaut
8	s	189	ste Elisabeth, r.
9	D	190	ss Mart. de C.
10	l	191	Les Sept fr. m.
11	m	192	s Pie I, pape
12	m	193	s Jean G. ab.
13	j	194	s Anaclet, pape
14	v	195	s Bonaventure
15	s	196	s Henri, emper.
16	D	197	N-D. d. M. C.
17	l	198	s Alexis, confes.
18	m	199	s Camille
19	m	200	s Vincent de P.
20	j	201	s Jérôme Emil.
21	v	202	ste Praxède, v.
22	s	203	ste Marie Madel.
23	D	204	s Apollinaire, év.
24	l	205	ste Christine v.
25	m	206	s Jacques, ap.
26	m	207	ste Anne
27	j	208	s Pantaléon, m.
28	v	209	s Victor, m.
29	s	210	ste Marthe, v.
30	D	211	s Abdon, m.
31	l	212	s Ignace de L.

Le 1<sup>er</sup> juillet, le jour solaire dure 16 h. 3 m., et le 31, 15 h. 5 m. Les jours diminuent de 32 m. le matin et de 26 m. le soir.

Le 23 juillet, à 1 h. 57 du soir, le soleil entre dans le LION.

\*  
\*  
\*  
**LUNE**

N. L. le 2, à 5 h. 59 m. du soir  
P. Q. le 9, à 5 h. 55 m. du soir  
P. L. le 16, à 3 h. 41 m. du soir  
D. Q. le 24, à 1 h. 18 m. du soir

Bon navet, se sème en juillet.  
Saint-Vincent, sec et beau  
Fait du vin comme l'eau.

—  
**VÉRITÉS**  
—

Il se commettrait moins d'iniquités, si les bons savaient se montrer aussi audacieux pour le bien que les méchants pour le mal.

—

Nous pouvons tout perdre, excepté le mérite que nous avons acquis.

## AOUT

1	m	213	s Pierre a. l.
2	m	214	s Alphonse de L.
3	j	215	Inv. s Etienne
4	v	216	s Dominique
5	s	217	Notre-Dame a.N
6	D	218	Transfiguration
7	l	219	s Donat, év.
8	m	220	s Cyriaque, m.
9	m	221	s Romain, m.
10	j	222	s Laurent, év.
11	v	223	s Géry, év.
12	s	224	ste Claire. v.
13	D	225	s Hippolyte, m.
14	l	226	s Eusèbe, m.
15	m	227	<b>Assomption</b>
16	m	228	s Roch
17	j	229	s Libérat, ab.
18	v	230	ste Hélène, imp.
19	s	231	s Joachim, m.
20	D	232	s Bernard, ab.
21	l	233	ste Jeanne-Fran.
22	m	234	s Timothée, m.
23	m	235	s Philippe
24	j	236	sBarthélemy, ap.
25	v	237	s Louis roi
26	s	238	s Zéphyrin, p.
27	D	239	s Joseph Cal.
28	l	240	s Augustin, év.
29	m	241	Décollation s J.
30	m	242	ste Rose de Lima
31	j	243	s Raymond N.

Le 1er août, le jour solaire dure 15 h. 3 m., et le 31, 13 h. 28 m. Les jours diminuent de 41 m. le matin et de 54 m. le soir.

Le 23 août, à 8 h. 38 du s., le soleil entre dans la constellation de la VIERGE.

\*\*

### LUNE

N. L. le 1er, à 4 h. 12m. du m.

P. Q. le 7, à 10 h. 25 du soir.

P. L. le 15, à 3 h. 41 du matin

D. Q. le 23, à 6 h. 19 m. du m.

N. L. le 30, à 1 h. 22 du soir.

—

Quand il pleut en août, le vin est abondant et de bon goût.

Mois d'août pluvieux.

Rend le cep vineux.

—o—

### VÉRITÉS

Prenons l'habitude de respirer longuement, profondément, à pleins poumons.

—

La paresse est souvent la mère de la pauvreté.

**LE GLANEUR** Revue mensuelle  
2 francs par an

## SEPTEMBRE

1	v	244	s Gilles, abbé
2	s	245	s Etienne, roi
3	D	246	s Remacle, év.
4	l	247	se Rosalie, v.
5	m	248	s Laurent Just.
6	m	249	s Donatien,
7	j	250	se Reine, vierge
8	v	251	<i>Nativ. d. l. S. V.</i>
9	s	252	s Gorgone, m.
10	D	253	S. N. de Marie
11	l	254	s Protais, m.
12	m	255	s Guy
13	m	256	s Aimé,
14	j	257	<i>Exaltat. de la Cr.</i>
15	v	258	s Nicomède
16	s	259	s Corneille, m.
17	D	260	N.D. des 7 Doul.
18	l	261	s Joseph de C.
19	m	262	s Janvier, m.
20	m	263	s Eustache, m.
21	j	264	s Matthieu,
22	v	265	s Maurice
23	s	266	se Thècle, v. m.
24	D	267	N.-D. d. l. Merci
25	l	268	s Firmin
26	m	269	s Cyprien, m.
27	m	270	s Damien, m.
28	j	271	s Wenceslas
29	v	272	s Michel
30	s	273	s Jérôme, doct.

Le 1<sup>er</sup> septembre, le jour solaire dure 13 h. 24 m.; le 30, 11 h. 41 m. Les jours diminuent de 42 m. le matin et de 1 h. 1 minute le soir.

Le 23, à 5 h. 39 m. du soir, le soleil entre dans la BALANCE et en ce même instant commence l'Automne.

\* \* \*

### LUNE

P. Q. le 6, à 4 h. 18 m. du m.

P. L. le 13, à 6 h. 19 m. du s.

D. Q. le 21, à 10 h. 23 m. du s.

N. L. le 28, à 10 h. 8 m. du s.

—  
Septembre humide,  
Pas de tonneau vide.

En septembre, sème ton blé,  
Ce mois-là vaut du fumier.

—o—

### VÉRITÉS

Dans les hôpitaux la moitié des tuberculeux ou phthisiques sont des alcooliques ou des enfants d'alcooliques.

—  
La misère regarde à la porte du travailleur, mais n'entre pas.

LE GLANEUR Revue mensuelle. — 2 fr. par an.

## OCTOBRE

1	D	274	N.-D. du St Ros.
2	l	275	s Léodegaire.
3	m	276	s Gérard, ab.
4	m	277	s Franç. d'Ass. c.
5	j	278	s Placide, m.
6	v	279	s Bruno, conf.
7	s	280	s Marc, pape
8	D	281	se Brigitte
9	l	282	s Denis, m.
10	m	283	s François de B.
11	m	284	s Gommaire
12	j	285	s Wilfrid, év.
13	v	286	s Edouard, roi
14	s	287	s Calixte, p. m.
15	D	288	se Thérèse, v.
16	l	289	s Mummolin
17	m	290	se Hedwige, v.
18	m	291	s Luc, évang.
19	j	292	s Pierre d'Alc.
20	v	293	s Jean de Ken.
21	s	294	se Ursule, v.
22	D	295	s Mellon, év.
23	l	296	s Jean de Cap.
24	m	297	s Raphaël, arch.
25	m	298	s Crépin
26	j	299	s Evariste, p.
27	v	300	s Frumence
28	s	301	ss Simon et Jude
29	D	302	se Ermeline
30	l	303	s Feuillen, m.
31	m	304	s Quentin, m.

Le 1<sup>er</sup> octobre, le jour solaire dure 11 h. 38 m.; le 31, 9 h. 54 m. Les jours diminuent de 46 m. le matin et de 58 m. le soir.

Le 24, à 2 h. 17 du matin le soleil entre dans le SCORPION.

\* \* \*

### LUNE

P. Q. le 5, à 1 h. 3 m. du soir.  
P. L. le 13, à 11 h. 12 m. du m.  
D. Q. le 21, à 1 heure du soir  
N. L. le 28, à 7 h. 7 m. du m.

—  
Octobre glacé, fait la vermine trépasser.

Courts rameaux,  
Longue vendange.

### VÉRITÉS & BONS CONSEILS

—  
Sept heures de sommeil pour les grandes personnes, huit heures pour les enfants, les vieillards, les personnes faibles sont suffisantes.

—  
L'économie est utile au riche et nécessaire au pauvre.

**LE GLANEUR** Revue mensuelle — 2 fr. par an.

## NOVEMBRE

1	m	305	<b>Toussaint</b>
2	j	306	<i>Les Trépassés</i>
3	v	307	s Hubert, év.
4	s	308	s Charles B.
5	D	309	s Zacharie
6	l	310	s Wina, abbé
7	m	311	s Willebrord
8	m	312	s Godefroid, év.
9	j	313	s Théodore
10	v	314	s André Avell.
11	s	315	s Martin, év.
12	D	316	s Liévin, év.
13	l	317	s Stanislas
14	m	318	s Albéric, év.
15	m	319	s Léopold
16	j	320	s Edmond,
17	v	321	s Grégoire
18	s	322	s Romain
19	D	323	s <sup>e</sup> Elisabeth
20	l	324	s Felix deVal.
21	m	325	Prés. de la T. S. V.
22	m	326	s <sup>e</sup> Cécile, v.
23	j	327	s Clément I,
24	v	328	s Jean de la Cr.
25	s	329	s <sup>e</sup> Catherine, v.
26	D	330	s Albert, év.
27	l	331	s Acaire, év.
28	m	332	s Rufin, m.
29	m	333	s Saturnin
30	j	334	s André, ap.

Le 1<sup>er</sup> novembre, le jour solaire dure 9 h. 50 m.; le 30, 8 h. 32 m. Les jours diminuent de 44 m. le matin et de 34 m. le soir.

Le 22, à 11 h. 14 du soir, le soleil entre dans le SAGITTAIRE.

### LUNE

P. Q. le 4, à 1 h. 48 m. du mat.

P. L. le 12, à 5 h. 20 du matin

D. Q. le 20, à 1 h. 43 m. du m.

N. L. le 26, à 4 h. 56 du soir.

—  
Il faut avoir semé son grain  
A la Saint-Martin.

—  
Terre retournée et blés semés  
Le ciel peut neiger.

### VÉRITÉS

—  
Mangeons à notre appétit ;  
buvons à notre soif, pas davantage et toujours modérément, et de préférence du vin coupé d'eau.

—  
Qui s'endort sans prévoyance, se réveille sans ressources.

**LE GLANEUR** Revue mensuelle. 2 francs par an.

## DÉCEMBRE

1	v	335	s Elói, év.
2	s	336	se Bibiane, v.
3	D	337	ier D. AVENT.
4	l	338	se Barbe, m.
5	m	339	s Sabbas
6	m	340	s Nicolas, év.
7	j	341	s Ambroise
8	v	342	<i>Immac. Conc.</i>
9	s	343	se Léocadie, v.
10	D	344	ne D. Avent
11	l	345	s Damase, p.
12	m	346	s Valéry, ab.
13	m	347	se Lucie, v.
14	j	348	s Nicaise, év.
15	v	349	s Adon, arch.
16	s	350	s Eusèbe, év.
17	D	351	ne D. Avent
18	l	352	Expect. de la V.
19	m	353	s Némésion
20	m	354	s Philogone
21	j	355	s Thomas, ap.
22	v	356	s Hungère, év.
23	s	357	se Victoire, v.
24	D	358	ve D. Avent
25	l	359	<b>Noël</b>
26	m	360	s Etienne, m.
27	m	361	s Jean, ap.
28	j	362	ss Innocents
29	v	363	s Thomas de C.
30	s	364	s Sabin, év.
31	D	365	s Sylvestre, p.

Le 1er décembre, le jour solaire dure 8 h. 29 m.; le 31, 8 h. 14 m. Les jours solaires les plus courts sont les 20, 21, 22 et 23 décembre. Ils ne durent que 8 h. 10 m. Les jours diminuent de 21 m. le matin. Le soir, ils diminuent de 3 m. jusqu'au 10, et du 14 au 31, ils croissent de 9 minutes.

Le 22 décembre, à midi 13 m., le soleil entre dans le Capricorne et à ce même instant commence l'Hiver.

### LUNE

P. Q. le 3, à 6 h. 47 m, du soir.  
P. L. le 11, à 11 h. 35 m. du s.  
D. Q. le 19, à midi 18 m.  
N. L. le 26, à 4 h. 13 m. du m.

Décembre sous neige, fait souvent bon an.

Si l'hiver est chargé d'eau, l'été n'en sera que plus beau.

### VÉRITÉ

Pour l'ouvrier, la vie est au bout de ses bras, mais il faut que la tête les conduise.

**LE GLANEUR** Revue mensuelle  
2 fr. par an

## UNE CHRÉTIENNE D'AUTREFOIS

---

Dans un article qu'elle consacre à un doyen du clergé du diocèse de Sens, M. l'abbé Chanvin, mort récemment, la *Semaine religieuse* attribue la vocation et l'énergie de caractère de ce vaillant prêtre à l'éducation et à l'exemple qu'il avait reçus de sa mère.

Celle-ci, au plus fort des terribles jours de la Terreur, avait montré une rare énergie chrétienne.

Un dimanche, M<sup>me</sup> Chanvin, revêtue de ses habits de fête, sa belle coiffe blanche sur la tête, sa croix d'argent sur la poitrine, son livre de prières à la main, descendait la grande rue de Ligny-le-Châtel. Chemin faisant, elle rencontre le syndic de la commune :

— Où vas-tu ? citoyenne.

— A la messe.

— Mais tu sais bien qu'il n'y a plus de curé, plus d'église, et que nous sommes débarrassés des mômeries religieuses ?

— Peu importe.

— Qu'est-ce donc que cette ferblanterie qui pend à ton cou ?

— C'est ma croix. Viens la toucher, si tu l'oses ! »

Le syndic, tout penaud, tourna les talons, et M<sup>me</sup> Chanvin continua tranquillement son chemin.

Arrivée devant la porte de l'église, qui était fermée, elle se mit à genoux et dévotement elle lut dans son livre les prières de la messe. En revenant à sa maison, elle entra chez le syndic :

— Citoyen, j'ai dit ma messe !

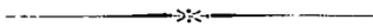
Le syndic, déconcerté par cette tranquille assurance, ne trouva rien à répondre.

Vers le même temps, certains maratistes de Ligny émirent la prétention de perquisitionner chez les prétendus aristocrates qui, disaient-ils, cachaient leur blé pour affamer le peuple. Une bande se présenta à la porte de M<sup>me</sup> Chanvin, qui était seule avec son petit enfant. La courageuse femme saisit une pique et, s'avançant crânement, déclara qu'elle frapperait le premier qui oserait franchir le seuil. Les révolutionnaires, braves seulement contre les gens sans défense, se retirèrent prudemment.

M<sup>me</sup> Chanvin garda jusqu'à la fin sa foi ardente et sa mâle énergie. Quand elle mourut, en 1850, chargée d'ans et de mérites, elle voulut répondre elle-même aux prières des agonisants. Ses enfants et ses petits-enfants étaient agenouillés auprès de son lit et sa fille, suffoquée par les sanglots, ne parvenait pas à trouver dans son livre la formule de la recommandation de l'âme.

— Donne-moi ton livre, Suzanne, lui dit paisiblement M<sup>me</sup> Chanvin, que je te cherche la page !

Quoi d'étonnant si des âmes ainsi trempées forment des générations sur lesquelles les persécutions de nos petits Nérons n'ont pas de prise ?



## Le moyen de vivre bien pour dix sous par jour

Il y a vingt ans, on vit, pendant quelques semaines, aux vitrines des libraires, une brochure intitulée : Le moyen de vivre bien pour dix sous par jour. Dix sous, cinquante centimes ! C'était pour rien, surtout quand on songe que Lucullus se suicida pour ne pas mourir de faim parce qu'il ne possédait plus, le pauvre diable, que quelques centaines de mille francs ! Ce précieux petit livre coûtait un franc, de sorte que pour l'acquérir il fallait commencer par faire maigre chère deux jours de suite, privation à laquelle l'auteur condamnait infailliblement l'acheteur. Néanmoins, ces pages eurent du succès, puisqu'elles sont devenues introuvables en librairie. Ont-elles été accaparées par des dyspeptiques ou des avarés, heureux de l'aubaine, c'est possible.

Quoi qu'il en soit, le sujet n'est pas épuisé et si quelque jeune auteur, poète ou même simple prosateur,

veut se tailler un joli succès, je lui recommande le thème de la brochure. Je lui signalerai même la dernière source de curieux renseignements : le livre fameux de M. Armand Gautier sur l'Alimentation et les Régimes chez l'homme sain et l'homme malade.

C'est un aspect curieux de la question sociale que ce problème du boire et du manger. Un de nos confrères français rapportait naguère ses impressions d'un dîner de milliardaires. Il avait vu dîner Vanderbilt et trois ou quatre possesseurs de millions. Il notait que les verres restaient remplis et que l'on emportait les assiettes pleines. Les milliardaires, constatait le reporter, boivent de l'eau, ils ont mal à l'estomac ! Constatation peut-être superficielle. Ces messieurs s'essayaient peut-être, à titre documentaire, à bien vivre pour dix sous par jour. Ils suivaient (qui nous documentera là-dessus) les conseils du professeur docteur Gautier, de l'Académie de médecine, tout bonnement. Quand les millionnaires et les autres seront convaincus qu'on peut bien vivre pour cinquante centimes, et se conduiront conformément à cette conviction, l'égalité sera bien près de devenir un dogme social.

Mais enfin, diront les lecteurs impatientés par ce préambule tout plein de précautions oratoires, quel est ce moyen ?

L'oracle Gautier vous le dira en termes clairs. II

recommande le blé et le gruyère, le pain et le lait.

L'association du blé et du gruyère, pour un poids égal à six fois environ celui du fromage, constitue, c'est Gautier qui parle, sous le volume le plus petit, et en proportions normales, le maximum de principes alimentaires que l'on puisse réunir sous le plus petit poids. Un tel approvisionnement représente, avec le sel marin nécessaire, la réserve nutritive optimum des places fortes et des camps retranchés en cas d'investissement.

Blé et gruyère, voilà une formule. Il en est une autre : pain et lait. Gautier nous laisse le choix entre ces proportions :

1) Poids égaux de pain et de lait, en tout douze ou quinze cents grammes ;

2) Ou bien : 800 grammes de pain et 100 de fromage.

Le prince de la science déclare qu'un tel régime est pratique et rationnel, qu'il doit être accepté si l'idéal humain est la formation de races douces, intelligentes, artistiques et cependant prolifiques, vigoureuses et actives.

Faites l'addition, comme on dit en style de restaurant, et vous vous apercevrez que la thèse du professeur de Paris revient à celle de l'introuvable brochure : le moyen de bien vivre pour dix sous par jour.

Bon appétit, messieurs. Puissent les avarés et les prodigues, les milliardaires et les gagne-petit se mettre cette fois d'accord !

NIL.



## Querelles... économiques

Amusante boutade d'un chroniqueur parisien :

Marc de Caphé — de retour de son voyage de nocés — a diné, hier, avec sa femme, chez les Time-Ismoney, ses beaux-parents. Le couvert mis était somptueux, belle argenterie et surtout vaisselle superbe.

Le début du repas fut un peu froid. C'était bien la morgue anglaise. On ne s'amusait pas à lancer des boulettes de mie de pain à ses voisins ; personne n'avait encore versé quelques cuillerées de potage dans les carafes à vin et vidé le tout dans la poche du maître de la maison.

Au poisson, le dîner sembla s'animer. On parlait politique. Il faut croire que M. et M<sup>me</sup> Time-Ismoney ne partagèrent pas tout à fait la même opinion sur un point de détail, car M<sup>me</sup> Time-Ismoney dit à son mari :

— Tais-toi donc, John ! Tu n'es qu'une vieille bête !

John devint rouge de colère.

— Tu dis... ?

— Oui, je le dis !

— Répète-le un peu !

— Oui, je le répète !

M. Time-Ismoney étendit le bras vers un bout de la table, débarrassa une assiette des deux croûtons qui la garnissaient, puis la jeta violemment à terre, la brisant en mille quarante-trois morceaux. Marc risqua, à la dérobée, un coup d'œil vers sa femme; Betty, impassible, continuait à manger comme si rien ne s'était passé. Il glissa un regard vers sa belle-mère ; il s'attendait à la voir éclater en reproches amers. On n'a pas un si beau service pour le réduire en miettes ! Souriante, elle renouait le fil rompu de la conversation, et John — dont la colère était tombée avec l'assiette — lui demandait le plus gracieusement du monde :

— Veux-tu avoir l'obligeance de me passer le sel, my darling ?

Et le repas se poursuivit sans encombre.

Au dessert, M<sup>me</sup> Time-Ismoney montra pour Wagner une préférence un peu exclusive.

— Tu n'es qu'une vieille bête, lui répondit John qui, sans doute, n'était pas de son avis.

M<sup>me</sup> Time-Ismoney devint rouge de colère.

Elle étendit le bras vers l'autre bout de la table, saisit une assiette et la brisa en mille quarante-sept morceaux.

Le dîner se termina très calmement; on ne cassa plus guère que deux assiettes.

Dès qu'ils furent rentrés chez eux, Marc communiqua ses réflexions à sa femme :

— Hein ? Ils doivent le renouveler souvent, leur beau service, ton père et ta mère ?

— Que veux-tu dire ?

— Dame, ils cassent quatre assiettes par repas... et ils prennent deux repas par jour, total huit. Ce n'est pas seulement regrettable, les questions de ménage, c'est ruineux ! En mettant les assiettes à 2 francs l'une, ça fait deux cent quarante assiettes par mois... c'est-à-dire 480 francs ?

— Comment, tu n'as donc pas compris ? Depuis trente-cinq ans que papa et maman sont mariés, ils ont l'habitude de faire placer tous les jours, avant le repas, à chaque bout de la table, deux assiettes dépareillées, n'appartenant pas au service et achetées en solde. Ils peuvent ainsi s'offrir des colères économiques.

Betty entrebâilla la porte d'un bahut :

— Et tu vois, mon cher, moi aussi je me suis procuré les mêmes assiettes. Quand nous aurons envie de nous disputer, je les ferai mettre sur la table.



## Simple aveu d'un rêve

---

Je rêvais l'autre nuit  
— Qu'un rêve fait de bruit ! —  
Que j'étais rédacteur et conseil des gazettes,  
J'accrus d'une unité le nombre des mazettes.  
J'usais de pleins pouvoirs. Ordonnances, écrits,  
Tout passait sans encombre.  
De refus ? Jamais l'ombre,  
Et le rêveur à tous apportait des profits.  
*La Purgante* à l'écrivain enlevait la bile,  
Le faisant expulser Tartufe avec Basile.  
Son journal expurgé, rompant avec Thémis  
Un dangereux commerce, évitait mille ennuis.  
Sur le deuil de l' « Etoile »  
Mon rêve mit un voile.  
Si j'avais pu rêver du vivant de Madoux,  
Je gage que ce mort serait encor chez nous ;  
Le fameux « *Sang et Vie* »  
Vainquant sa maladie,  
Eût soustrait à la tombe un directeur heureux  
Qui brillamment soutint le drapeau des vieux gueux.  
Mon rêve usa de forme  
A bourrer « la Réforme »  
De force « Vie et Sang » ;  
J'en saturais son flanc.  
Tout journaliste pris de froid — dis-le, « Chronique » —  
Trouvait, j'en crois mon rêve, un vaillant spécifique  
Qui brisait rhume et toux.  
A tous je tiens *cent* sous

Que « *la Pectorale* » a le pouvoir magique  
De vaincre rhume et toux, même chez le phtisique.  
Tout écrivain, ami d'un bon apéritif,  
Prenait — noyé dans l'eau — mon *sel dépuratif*,

Qui, menant sa campagne,  
C'est l'avis de Terwagne,

Dépure les tissus, l'intestin et le flanc,  
Confisquant l'embonpoint, rafraichissant le sang.  
Mon rêve encor me dit que toutes les gazettes  
Allaient de mes conseils se faire les trompettes.

C'est « le Journal de Charleroi »  
Qui sonne la charge, et j'ai foi  
Dans l'aide peu banale  
De la Presse locale.

D'Ostende à Verviers « l'Echo » se faisait « Jour ».  
Mes conseils du pays vite faisaient le tour.  
« Le Petit Bleu » — c'était écrit dans « la Gazette »,  
Collait au « Petit Belge » un baiser Lamourette.  
Je fiançais en songe — admirez ce beau *chic* —  
« L'Indépendance Belge » avec le « Bien Public ».  
Puis au « Pays Wallon » je prends une colonne,  
Et le cri « *Sang et Vie* » à Liège, à Mons résonne.

« 't Nieuws van den Dag », « Ons Land »  
Et tout journal flamand

A leurs frères français adjoignant leur voix forte  
Avec « le Peupl' », « le Soir », s'en vont de porte en porte  
Rétablir vigueur et santé,  
Paix, concorde et longévité.

Si mon rêve était vrai ?... Mais qui donc sur ce songe  
D'une coupable main voudrait porter l'éponge  
Et m'enlever le doux espoir  
Qu'heureux et forts je vais vous voir ?

Dr SANQUIVIT.

## **Histoire de tomates**

---

Le correspondant anversoïis de l'*Etoile* conte une amusante histoire :

On rit beaucoup et bruyamment d'une joyeuse histoire de tomates dont un de nos plus sympathiques agents d'assurances a été le héros. Il devait voir l'autre jour, pour affaires, un de ses amis, brasseur dans une importante commune de nos environs. Par suite de la mauvaise concordance des trains, il dut se mettre en route de grand matin et il arriva trop tôt au rendez-vous.

Comme il pleuvait à torrents, il se réfugia dans un cabaret, s'y fit servir un verre de bière et essaya de lire. Il attira à lui un paquet de journaux, mais les rejeta aussitôt. Ils étaient tous rédigés en flamand et la belle langue de Vondel a gardé tous ses secrets pour notre assureur, un joyeux gas de Tournai. Etant absolument seul, il s'ennuya ferme, bâilla comme une carpe et finit par se mettre à la fenêtre pour voir tomber la pluie. La beauté de ce spectacle le laissa insensible et alors il entreprit pour se distraire un voyage autour du cabaret.

L'exploration avait à peine commencé que son regard fut attiré par une affiche écarlate appendue au mur. Elle était en flamand, mais l'honorable assureur

était comme fasciné par le mot *tomate* qui se détachait du texte en lettres flamboyantes. Il fit appel à tout son savoir et essaya de déchiffrer l'affiche. Après de très pénibles efforts, il comprit que le notaire de la commune annonçait pour le 14 septembre une grande vente publique de tomates.

— Tiens, murmura-t-il, n'y aurait-il pas moyen de conclure une affaire ?

Il appela la cabaretière, une grosse commère flamande, l'emmena devant l'affiche et, lui montrant le mot cabalistique qui hantait son esprit :

— Ici verkoop publique van tomates? questionna-t-il.

— Ja mijnheer, riposta la bonne femme.

Il fit alors à son interlocutrice un long discours dans le plus pur « nègre » pour tâcher de savoir approximativement le prix moyen auquel on vendait les tomates.

La femme finit par comprendre ce qu'on exigeait d'elle et au moyen d'une pantomime expressive elle répondit qu'ordinairement les « tomates » allaient en vente publique jusqu'à cinq francs les 100 kilos.

— Mais c'est pour rien, s'exclama l'assureur. Vous pour moi koop deux cents kilos.

— Ja, mijnheer.

Aussitôt dit aussitôt fait. Le citadin mit deux pièces de cinq francs et sa carte dans la main tendue de la femme, puis ne se contenant pas de joie, il reprit de

l'air le plus convaincu : « Tomates goed pour eet; goed pour la soupe » et il fit le signe de manger.

La brave femme eut un haut le corps. Elle ouvrit de grands yeux et avait l'air de se demander si le « monsieur » n'avait pas une araignée quelque part.

L'autre se méprit sur l'ahurissement de la femme et crut qu'il produisait énormément d'effet. — Oui, oui, s'écria-t-il derechef en se dirigeant vers la sortie : goed pour la soupe ; goed pour manger. Et il sortit en riant.

Singulière femme, grogna-t-il, elle ne semble pas se douter que la tomate est un comestible délicieux. Mais c'est égal, j'ai fait un beau coup, et mentalement il supputa le bénéfice qu'il allait réaliser en revendant les tomates aux amis et connaissances d'Anvers.

A quelques pas de là il rencontra son ami le brasseur et les deux hommes, suivant la coutume du pays, entrèrent dans un estaminet de la route.

— Tu as l'air satisfait ce matin, questionna le brasseur.

— Je te crois, mon cher, une affaire épatante, superbe. Et il lui raconta l'histoire des tomates.

— Une vente publique de tomates ici, dans le village, reprit le brasseur. C'est curieux, je n'en ai pas entendu parler.

— Tu retardes, mon cher, tu retardes. Mais tiens, voici l'affiche, lis toi-même, et il attira son ami devant le placard.

Le brasseur jeta un coup d'œil sur le texte, puis tout à coup, il s'écroula sur une chaise, pris d'un fou rire.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend, demanda l'autre un peu vexé. Mais le brasseur ne l'écouta point. Il s'était couché la tête sur la table, riant toujours. Les larmes lui ruisselaient sur les joues et tout son corps se soulevait en cadence, par soubresauts.

— Ah ça, hurla l'assureur, vas-tu m'expliquer la cause de ton hilarité.

— Je te demande, hi, hi, hi, pardon, hi, hi, hi, hi, mais tu as, hi, hi, hi, ha, non, laisse-moi rire, je n'en peux plus. Et le brasseur fut pris d'un nouvel accès d'hilarité. La scène devenait grotesque et l'autre trépignait d'impatience.

— Mille tonnerres, veux-tu parler à la fin ?

Alors, au milieu de rires bruyants, le brasseur expliqua à son cher ami l'assureur que ce qu'il avait pris pour des *tomates* n'était autre que la *toemaat*, c'est-à-dire la seconde coupe de foin, le regain en un mot.

*Tomate, toemaat*, l'autre n'y avait pas vu malice ; mais comme c'est un garçon d'esprit il fut pris lui-même d'un accès de fou rire, surtout quand il songea au discours qu'il avait fait à la brave cabaretière.

— Avec tout cela, reprit-il, me voilà avec deux cents kilos de foin sur les bras.

— Qu'à cela ne tienne, on peut annuler le contrat.

— Eh bien, non, marché fait, marché conclu. Je prends livraison du foin et je le mangerai, car on n'est pas plus bête. Ce sera ma punition.



## Aux jeunes ménagères

Rien n'est plus nécessaire à une maîtresse de maison que l'esprit d'ordre. — Sans ordre, rien ne peut réussir, pas plus dans la famille que dans le gouvernement d'un État ; pas plus dans la direction d'un ménage que dans une entreprise commerciale.

Avec de l'ordre, on évite le gaspillage, on gagne du temps, on ménage des ressources.

Oui, l'ordre fait gagner du temps, et qui gagne du temps gagne de l'argent, selon le proverbe anglais : « Time is money ».

Sans ordre, il n'y a pour ainsi dire pas de travail lucratif, car si même on gagne beaucoup, on dépense habituellement plus qu'on ne gagne et l'on se trouve toujours en déficit. Est-il besoin de dire qu'avec de l'ordre, pour une somme égale, moindre même, on est souvent mieux logé, mieux nourri, mieux vêtu ?

Par esprit d'ordre, j'entends encore un point essentiel, une qualité importante pour toute ménagère,

c'est le bon emploi du temps. Si l'économie est une source de richesse, c'est le bon emploi du temps qui alimente cette source.

Ne souffrez jamais que ce qui peut être fait tout de suite soit remis au lendemain ou à plus tard. Cette négligence mène tout droit au désordre, à la malpropreté, à la ruine. Plus tard, d'autres occupations réclameront votre temps et il importe de ne pas laisser s'accumuler les travaux du ménage. S'il vous est impossible de faire tout ce que vous avez projeté, prenez-en du moins bonne note et n'ayez de repos que lorsque tout sera fait selon la règle.

! Le manque d'ordre dans une famille n'entraîne pas seulement à sa suite la gêne et parfois la misère, il est cause encore de bien des accidents et même de grands malheurs.

Avant tout, ayez une place pour chaque chose et remettez soigneusement chaque chose en place après vous en être servi. Tenez rigoureusement la main à ce que vos enfants et votre servante — si vous en avez une — observent ce principe. On trouve ainsi toujours, et sans perte de temps, les objets dont on a besoin, ustensiles de ménage, vêtements, papiers d'affaires, lettres, factures, etc., etc.

Si dans chaque maison, chaque chose occupait toujours la place qui lui est destinée, lirait-on si souvent

dans les journaux des empoisonnements par imprudence? On laisse traîner des bouteilles contenant des liquides dangereux, la ménagère négligente laisse séjourner dans les ustensiles de cuivre des matières grasses ou acides, etc. Les conséquences de pareils désordres sont quelquefois terribles.

Et quoi de plus fréquents que ces incendies occasionnés par la coupable négligence de certaines ménagères? On laisse des allumettes traîner dans tous les coins, on néglige l'entretien des lampes et des réchauds à pétrole, on se sert de ce dangereux liquide pour activer le feu, etc. Tous les accidents qui résultent de cette façon d'agir sont incontestablement les conséquences du désordre.

L'idée d'ordre implique encore celle de la propreté. Non seulement la ménagère aura à cœur de tenir sa maison dans un parfait état de propreté, mais elle veillera aussi sur elle-même, afin que, sous ce rapport, on n'ait aucun reproche à lui adresser.

La propreté plaît à tout le monde, elle réjouit et donne du charme aux personnes et aux objets qui les entourent. Les vêtements les plus modestes et les plus simples ont leur charme pourvu qu'ils soient propres. La cuisine, les chambres les moins luxueusement meublées plaisent et réjouissent les yeux s'il y règne l'ordre et la propreté. L'hygiène nous recommande d'ailleurs la propreté comme un des moyens les plus

efficaces pour éviter les maladies et entretenir notre santé. « La propreté, dit-on, est le luxe du pauvre ». Or, ce luxe, tout le monde peut se le donner et doit se le donner.

Une femme d'ordre se distingue d'une autre par une foule de détails faciles à observer, par la façon de se vêtir, par son langage, par l'arrangement de sa chevelure, par la propreté de ses mains et de ses ongles, même par la façon de se trousseur dans la rue. Une femme d'ordre ne laissera pas, par exemple — comme cela se voit fréquemment — traîner sa robe sur le pavé, balayant la poussière et les crachats des passants. Ah ! si toutes les femmes savaient combien l'ordre contribue au bonheur de ceux qui les entourent et combien il contribue à les rendre aimables !

---

## **RECETTES UTILES**

---

**Pour adoucir la peau des mains.** — Passez 400 grammes d'amandes amères dans l'eau bouillante, pour les débarrasser de leurs pellicules ; pilez-les dans un mortier, en les mouillant d'un peu d'eau, et ajoutez, lorsque la pâte est devenue fine, 120 grammes de farine de riz et 40 grammes de poudre d'iris.

D'un autre côté, faites dissoudre 10 grammes de carbonate de potasse dans une petite quantité d'eau de rose ; et lorsque la dissolution est faite, jetez-la dans la pâte et ajoutez enfin, peu à peu, 20 gouttes d'esprit de jasmin et 20 gouttes d'essence de néroli. Conservez cette préparation dans un pot hermétiquement fermé, car elle est sujette à se rancir au contact de l'air.

Pour s'en servir, on l'étend sur les mains, le soir en se couchant, et on met ensuite de vieux gants bien lâches qu'on garde toute la nuit.

**Contre la chute des cheveux.** — Un journaliste français a donné récemment la recette suivante contre la chute des cheveux. Teinture de quinquina 1 partie, teinture de romarin autant, la même quantité de teinture de jaborandi, puis 2 parties d'huile de ricin, et enfin 10 de rhum. On mélange le tout et on obtient une lotion dont l'action serait tout à fait effective.

---

## L'Art de cirer les chaussures

---

Les études que font les femmes de chambre n'exigent peut-être pas autant d'expérience et de dons naturels que l'art d'accommoder les aliments suivant toutes les règles ; mais, en revanche, le programme de

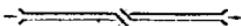
cette section de l'école de Vienne est infiniment plus varié. On ne saurait s'imaginer combien il faut avoir de sûreté et de délicatesse dans le coup d'aiguille pour exécuter dans le corsage ou dans la jupe de Madame un raccômodage qui ne laisse pas de traces apparentes; et l'art de faire tenir dans une malle les toilettes dont une élégante ne se sépare jamais, exige des prodiges d'ingéniosité et de talent. Signalons enfin une science trop dédaignée peut-être dans notre pays, mais qui dans l'Empire d'Autriche et toute l'Allemagne du Sud a atteint le plus haut degré de la perfection : nous voulons parler des procédés à employer et des méthodes à suivre pour faire luire les chaussures. Les directrices de l'École professionnelle de Vienne attachent une importance capitale à cette partie de l'enseignement. Elles ne se contentent pas d'initier leurs élèves à manier le pinceau et la brosse ; elles leur apprennent, en outre à faire varier la composition du cirage suivant la nature du cuir.

C'est une façon de revenir aux traditions des grands artistes de la Renaissance, qui fabriquaient eux-mêmes les couleurs dont ils se servaient pour peindre leurs tableaux.

A quoi tiennent les destinées ! La princesse héritière de Saxe, ayant à jouer dans une comédie de société un rôle de femme de chambre, voulut apprendre à fond l'art de cirer les chaussures et s'acquitta de cette partie

de sa tâche avec un talent magistral qui excita l'admiration des spectateurs.

Le vieux roi Albert, indigné de cette infraction à toutes les règles de l'étiquette, adressa à sa nièce une admonestation sévère pour avoir exécuté, en public, une besogne impossible à concilier avec le décorum de la souveraineté. De cette querelle, à propos de bottines trop bien cirées, sont nées les premières discordes qui devaient, dans la suite, aboutir à un dénouement scandaleux.



## Fêtes Patronales

*des Corporations d'Etats, Arts et Métiers*

---

3 janvier.	St <sup>e</sup> Geneviève : patr. du Brabant.
7 »	S. Lucien : voyageurs.
8 »	St <sup>e</sup> Gudule : patr. de Bruxelles.
9 »	S. Julien : couvreurs.
16 »	S. Marcel : grainetiers.
17 »	S. Antoine : vanniers.
18 »	St <sup>e</sup> Véronique : lingères.
20 »	S. Sébastien : archers.
21 »	St <sup>e</sup> Agnès : lainiers.
22 »	S. Vincent : vigneron.

25 janvier.	S. Paul : cordiers.
26 »	S. Jean-Chrysostôme : orateurs.
2 février.	Purification de N.-D. : lavandières.
3 »	S. Blaise : tailleurs de pierre.
6 »	St <sup>e</sup> Dorothee : fleuristes.
22 »	St <sup>e</sup> Marguerite : fileuses.
4 mars.	S. Casimir : tailleurs.
12 »	S. Grégoire : chantres.
17 »	St <sup>e</sup> Gertrude : patronne de Nivelles.
19 »	S. Joseph : menuisiers.
14 avril.	S. Bénézet : pontonniers.
23 »	S. Georges : armuriers.
25 »	S. Marc : vitriers.
27 »	St <sup>e</sup> Zite : servantes.
1 mai.	SS. Jacques et Philippe : meuniers.
6 »	S. Jean : imprimeurs.
15 »	S. Isidore : laboureurs.
16 »	S. Honoré : boulangers.
19 juin.	S. Yves : avocats.
21 »	S. Louis de Gonz. : patron de la jeunesse.
24 »	S. Jean-Baptiste : couteliers.
29 »	SS. Pierre et Paul : pêcheurs.
14 juillet.	S. Bonaventure : portefaix.
17 »	S. Alexis : pèlerins.
18 »	S. Arnould : brasseurs.
22 »	St <sup>e</sup> Marie-Madeleine : gantiers.
23 »	S. Apollinaire : épingliers.

25 juillet.	S. Christophe : commissionnaires.
26 »	St <sup>e</sup> Anne : tailleurs.
1 août.	S. Pierre-aux-Liens : maçons.
6 »	S. Sauran : tisserands.
10 »	S. Laurent : cuisiniers.
12 »	St <sup>e</sup> Claire : blanchisseuses.
16 »	S. Roch : plafonneurs.
24 »	S. Barthélemy : corroyeurs.
25 »	S. Louis : coiffeurs.
27 »	S. Joseph Calasance : instituteurs.
30 »	S. Fiacre : jardiniers.
7 septembre.	S. Cloud : cloutiers.
12 »	S. Guidon : sacristains.
24 »	S. Mathieu : ébénistes.
25 »	S. Maurice : teinturiers, soldats.
27 »	SS. Côme et Damien : chirurgiens.
29 »	S. Michel : patron de Bruxelles.
4 octobre.	S. François : matelassiers.
11 »	S. Gommaire : patron de Lierre.
18 »	S. Luc : peintres, médecins.
25 »	S. Crépin : cordonniers.
30 »	S. Cassien : maîtres d'école.
3 novembre.	S. Hubert : chasseurs, bouchers.
11 »	S. Martin : tonneliers.
18 »	S. Odon : fripiers.
19 »	St <sup>e</sup> Elisabeth : dentellières.
22 »	St <sup>e</sup> Cécile : musiciens.

25 novembre.	St <sup>e</sup> Catherine : jeunes filles.
1 décembre.	S. Eloi : forgerons, orfèvres.
4 »	St <sup>e</sup> Barbe : houilleurs, artilleurs.
6 »	S. Nicolas : écrivains, jeunes gens.
7 »	S. Ambroise : apiculteurs.
13 »	S. Aubert : pâtisseries.
27 »	S. Jean : marchands de vin.
31 »	S. Sylvestre : saliniers.



## RENSEIGNEMENTS UTILES

### Associations de Bienfaisance

Local central de la Société de Saint-Vincent de Paul, pour Bruxelles et les faubourgs, 11, rue des Longs-Chariots. — Cette société a pour but de distribuer aux indigents des secours à domicile. — 35 conférences.

Conférences des Faubourgs : Ste-Anne, à Koekelberg, rue de l'Eglise, 41; Ste-Barbe, à Molenbeek, r. Gautier, 35; St-Boniface, à Ixelles, rue du Berger, 30; Ste-Croix, Ixelles, à la sacristie de l'église; Ste-Elisabeth des Allemands, à Bruxelles, rue Pletinckx, 13; Ste-Gertrude, Etterbeek, rue du Cercle, 8; St-Georges, Brux., rue des Alexiens, 16; St-Gilles, rue de Thy, 25; St-Jean-Baptiste, Molenbeek, rue des Quatre-Vents, 4; St-Jean-Berghmans, Ixelles, Institut St-Boniface; SS. Jean et Nicolas, rue Verte, 142; St-Josse; rue Wilson, 19; St-Louis, Institut St-Louis; Ste-Marie-Immaculée, Cureghem, rue Céramique, 41; Ste-Marie, rue de la Poste, St-Pierre, Anderlecht, rue d'Aumale, 7; St-Roch, rue Herry, 2; Ste-Trinité, rue du Page, 21; St-Vincent de Paul, à Scheut, chaussée de Ninove, 302; St-Antoine de Padoue, St-Gilles, avenue du Roi; St-Remi, Molenbeek, rue de l'Intendant, 97.

Secrétariat des pauvres, rue des Longs-Chariots, 11.

Tous les dimanches de 10 à 11 heures, il s'y trouve plusieurs secrétaires à la disposition des indigents.

Société de St-François Régis, pour faciliter les mariages des pauvres et la légitimation de leurs enfants naturels, rue des Minimes, 63. — Le bureau est ouvert tous les jours, excepté les dimanches et les jours fériés, de 8 à 9 heures du matin. C'est le dimanche, de 10 1/2 à 1 heure, que le Comité reçoit les inscriptions des futurs conjoints qui doivent se présenter ensemble au bureau avant 11 heures, munis de leurs papiers.

Fourneaux économiques de Sainte-Gudule, soupe pour les indigents chez les Filles de la Sagesse, rue de la Bergère, 15, et rue du Mérinos, 1. — On peut s'y procurer des bons de soupe à distribuer aux indigents.

### **Bibliothèques populaires des bons livres**

Les livres (français, flamands, anglais et allemands) sont prêtés gratuitement pour quatre semaines, et moyennant une légère rétribution, pour un délai plus long.

Locaux de ces bibliothèques et jours de distribution des livres.

1<sup>o</sup> Rue des Longs-Chariots, 11 (bibliothèque centrale). Tous les jours, dimanches exceptés, de 11 à 4 heures.

2<sup>o</sup> Rue des Douze-Apôtres, 16 (bibliothèque allemande). Le dimanche de midi à une heure.

3<sup>o</sup> Rue de Terre-Neuve, 71 (local de Saint-François-Xavier). Le dimanche de 9 à 10 h. et le jeudi de 2 à 4 h.

3bis. Rue du Canon, 30. Le dimanche de 10 h. à midi, dans le local de l'école des Frères.

4<sup>o</sup> Rue de la Braie, 2A. Le dimanche, de 11 h. à midi, le lundi, de 6 heures à 7 heures du soir.

5<sup>o</sup> Derrière l'église Ste-Claire (local des catéchismes). Le lundi, de 4 heures à 5 heures.

6<sup>o</sup> Rue des Bergerſ, 30, à Ixelles. Les dimanche et jeudi de 2 à 4 heures.

7<sup>o</sup> Rue de l'Artichaut, 18, à St-Josse-ten-Noode (français, flamand, anglais, allemand). Le dimanche, de 11 heures à une h.

8<sup>o</sup> Rue Verte, 166, Schaerbeek. Le dimanche de 3 h. à 4 h. 1/2, et le jeudi de 10 h. 1/2 à 2 1/2 h.

9<sup>o</sup> Parvis Saint-Roch, à Laeken (local de St-François-Xavier). Le dimanche de 11 h. à midi.

10<sup>o</sup> Rue de Thy, 25, à St-Gilles. Le dimanche de 10 1/2 à midi.  
11<sup>o</sup> Chaussée de Mons, 267, à Anderlecht-Cureghem. Le dimanche de midi à 3 heures.

### **Bibliothèque choisie, rue des Longs-Chariots, 11**

Elle est spécialement destinée aux familles aisées qui peuvent payer un abonnement annuel de dix ou six francs. Le catalogue se vend au local, ouvert pour la distribution des livres tous les jours, sauf le dimanche, de 11 heures à 4 heures.

### **Associations Ouvrières**

*Sous le patronage de saint François-Xavier*

Maison centrale de Bruxelles, rue de Terre-Neuve, 69. — Les trois cent douze Associations ouvrières de Belgique renferment quatre-vingt mille membres.

Association de Saint-François-Xavier à Saint-Gilles, rue de Thy, 25. Le local est ouvert les dimanches et les lundis, de 5 à 10 heures du soir.

### **Patronages des jeunes ouvriers de Bruxelles et des faubourgs**

1855. — Patronage Saint-Jean, rue de Flandre, 155A, ouvert les dimanches et fêtes de 9 à 10 h. 1/2 et de 6 à 10 h., les lundis de 7 à 10 heures.

Les réunions du soir sont réservées aux jeunes gens de plus de seize ans.

1867. — Patronage Saint-Joseph, à Molenbeek, rue des Quatre-Vents, 54. — Réunions : Dimanche matin, à l'issue de la grand'messe; le dimanche soir, de 5 1/2 à 9 1/2 h., le lundi soir, de 5 1/2 à 9 1/2 heures. — Inscriptions : le dimanche matin, après la grand'messe.

Section de fanfares, chorale, gymnastique, caisse d'épargne et bibliothèque.

1870. — Patronage de Schaerbeek, 166, rue Verte. — Réunions : Le dimanche, de 2 à 6 heures. — Inscriptions : Le dimanche, à 2 h. 1/2.

Section chorale et symphonique, caisse d'épargne.

Le Patronage renferme, en outre, trois cercles correspondant

à des situations ou à des âges divers. Ces cercles se réunissent durant la semaine le soir, les lundis et jeudis, de 7 1/2 à 10 h.

1874. — Patronage d'Ixelles, rue du Berger, 30. — Réunions : Le dimanche de 2 h. 1/2 à 7 heures. — Inscriptions : Le dimanche à 3 heures. Caisse d'épargne.

1875. — Patronage de Saint-Gilles, 25, rue de Thy. — Réunions : Dimanche, de 4 1/2 à 7 h. — Inscriptions : Tous les samedis, de midi à une heure.

Section chorale, caisse d'épargne et bibliothèque.

1880. — Patronage Saint-Josse, rue de l'Artichaut, 18, (section inférieure), rue Wilson, 19 (section supérieure). — Réunions : Dimanche, de 3 à 7 h. (section inférieure); dimanche, de 5 1/2 à 10 h. (section supérieure). — Inscriptions : Le mercredi à 7 h. 1/2 du soir.

Section chorale et fanfares, caisse d'épargne et bibliothèque.

1882. — Patronage Saint-Joseph, aux Minimes, rue des Capucins, 32. — Réunions : Dimanche matin, de 9 à 11 heures (catéch. de persév. à 10 h. 1/2); dimanche soir, de 5 h. 1/2 à 9 1/4 h. ; lundi soir, de 5 h. 1/2 à 9 h. 1/4. — Inscriptions et renseignements : le jeudi soir, à 8 heures.

Section chorale, bibliothèque, caisse d'épargne et bureau de placement.

1886. — Patronage de Scheutveld, 409, chaussée de Ninove. — Réunions : Le dimanche, de 3 à 8 heures. — Inscriptions : Le dimanche, de 3 à 4 heures.

Sections de fanfares, dramatique et d'escrime, caisse d'épargne et bibliothèque.

1887. — Cercle Saint-Louis de Gonzague, rue du Boulet, 14. — Réunions : Dimanche de 2 à 5 heures (sect. infér.), de 7 à 10 h. (sect. sup.) ; lundi et jeudi, de 7 à 10 heures (sect. supér.).

1888. — Patronage de Cureghem, 41, rue Céramique. — Réunions : Le dimanche matin, après la grand'messe (instr. relig.); le dimanche soir, de 5 à 8 heures (récréations).

1888. — Patronage d'Anderlecht, rue d'Aumale, 7. — Caisse d'épargne. — Réunions : Dimanche, de 4 1/2 à 7 heures.

1889. — Patronage de la Chapelle, rue de Terre-Neuve, 67 et rue du Miroir, 24. — Réunions : Dimanche matin, messe à 9 h.; dimanche soir, de 4 à 7 heures, jusqu'à 9 heures pour la grande section; lundi soir, de 4 à 9 heures pour la grande section. — Inscriptions : Le dimanche matin, de 9 h. 1/2 à 11 heures.

Section chorale et dramatique, caisse d'épargne, bibliothèque et bureau de placement.

1890. — Cercle St-Louis, rue de la Culture, 12, Ixelles (Ste-Trinité). — Réunions : Dimanche, de 3 à 7 heures.

Section chorale, bibliothèque.

1890. — Patronage d'Etterbeek, rue du Cercle. — Réunions : Dimanche, de 9 1/2 à 11 heures matin et de 3 h. 1/2 à 6 h. 1/2 soir. Caisse d'épargne, bibliothèque, section chorale et dramatique.

1893. — Patronage Saint-Roch, Parvis Saint-Roch. — Réunions : Dimanche, de 9 h. 1/2 à 4 heures (assistance à la messe et au salut); à 7 heures, (pour les jeunes gens).

1894. — Patronage Sainte-Croix, rue du Presbytère, à Ixelles. — Réunions : Dimanche, de 9 heures à midi.

1895. — Patronage de Scheut, chaussée de Ninove, 431 et 302. Réunion : Dimanche, de 2 à 4 h. et de 5 à 7 h.

1896. — Patronage de Koekelberg, rue de la Station, 14. Dimanche et lundi, de 5 à 9 heures.

1896. — Patronage de Ste-Barbe, Molenbeek, rue Gautier, 35. Réunion : Dimanche, de 6 à 9 h. 1/2; mardi et jeudi, de 7 à 9 h. 1/2 h.

1896. — Patronage du Sacré-Cœur, rue Sainte-Anne, 1, Brux., Sablon. — Réunion : Dimanche de 10 1/2 à 9 h.

### Maison des Ouvriers

Cercle « Concordia », rue Loquenghien, 24, Bruxelles ; Cercle « La Paix », rue Sans-Souci, 132, Ixelles ; Cercle « Union et Travail », rue de la Comète, 2.

Cette institution a pour but : 1<sup>o</sup> Le soutien mutuel de ses membres, leur bien-être moral et matériel ; 2<sup>o</sup> la mise en honneur du travail manuel et la protection des intérêts de la profession ; 3<sup>o</sup> le maintien des bons rapports entre les patrons et les ouvriers.

Les œuvres qui fonctionnent sont : une caisse d'épargne, une caisse de prêts, une caisse de secours mutuels qui compte 200 membres, un service médical gratuit pour tous les membres, un service pharmaceutique, un dispensaire ouvert au public trois jours par semaine, une caisse de secours mutuels pour jeunes gens de 16 à 21 ans, indépendante de la précédente.

Une société pour faciliter la construction d'habitations ouvrières, qui a pour titre « Le Foyer », y a pris un grand déve-

loppement et permet à de nombreux ouvriers de bénéficier de la loi du 9 août 1889. Une section chorale.

Pour devenir membre, il faut être ouvrier, âgé de 21 ans accomplis, et adresser au Conseil une demande d'admission appuyée par deux personnes honorables. — La commission directrice des Cercles est choisie par moitié parmi les ouvriers et les patrons.

La cotisation des membres ouvriers n'est que de 50 centimes par mois, et celle des membres patrons est de 10 fr. par an.

### Cercles militaires

Rue de Flandre, 155A; rue de la Consolation, 205 (Cercle Baudouin).

### Ecoles professionnelles

Ecole professionnelle pour adultes : 1<sup>o</sup> Section industrielle, leçons de sciences et de dessin; 2<sup>o</sup> section des arts décoratifs : dessin et modelage; 3<sup>o</sup> section commerciale : arithmétique, histoire, géographie industrielles et commerciales, tenue des livres, comptabilité, etc.

Les cours se donnent de 6 h. 1/2 à 8 h. 1/2. Rue des Alexiens, 30B.

Ecole St-Luc, rue des Palais, 50, à Bruxelles.

Les écoles St-Luc sont des écoles d'arts et métiers. Elles sont établies pour donner l'éducation morale, l'instruction professionnelle et artistique à la jeunesse et à la classe ouvrière. L'enseignement qui s'y donne s'étend à toutes les professions où la connaissance de l'art du dessin est nécessaire.

L'école St-Luc se divise comme suit : classe préparatoire ou classe des principes, instituée en faveur des élèves qui désirent se préparer à entrer dans l'une des deux sections suivantes :

ARCHITECTURE. — Etude de nos constructions et de nos monuments religieux et nationaux sous le triple point de vue de la théorie, de la pratique et de l'histoire.

DÉCORATION. — ORNEMENTS. — A. Etude de la figure en rapport avec la peinture et la sculpture. — B. Etude de la décoration et de l'ornementation dans leurs diverses applications à la peinture, à la sculpture, à l'orfèvrerie, aux étoffes, etc.

Ces cours sont de sept années d'étude y compris trois années de composition.

Les cours sont gratuits et se donnent, pendant la période d'hiver, de 6 h. 1/2 à 8 h. 1/2 du soir; et, pendant la période d'été, de 7 à 9 heures du soir.

Les dimanches on donne également des leçons, de 8 h. 1/2 à 10 h. 3/4 du matin, aux élèves qui ont obtenu une autorisation spéciale pour suivre ce cours.

**Fêtes patronales. adorations perpétuelles. prières de XL heures et processions des onze paroisses de la ville de Bruxelles**

EGLISE COLLÉGIALE DES SS. MICHEL ET GUDULE. — Fêtes patronales : 8 janvier, fête de Ste-Gudule; 29 septembre, dédicace de S. Michel Archange. Adoration du T.-S. Sacrement de miracle : 1<sup>o</sup> à la Fête du saint nom de Jésus. 2<sup>o</sup> Adoration perpétuelle, le 4 avril, anniversaire du poignardement des saintes hosties en 1370, dans la synagogue des Juifs, rue des Sols, au coin de la rue Ter-Arcken. — 3<sup>o</sup> Prières des XL heures : les 1<sup>er</sup>, 2<sup>me</sup>, 3<sup>me</sup> jours de la Pentecôte, en réparation des profanations commises en l'église de Sainte-Gudule, pendant la tourmente révolutionnaire du siècle dernier. Adoration perpétuelle. — 4<sup>o</sup> le dernier dimanche de la quinzaine de la fête du Saint Sacrement de miracle et 5<sup>o</sup> le premier dimanche d'octobre, à la fête du Saint-Rosaire avec indulgence à l'instar de la Portioncule. Processions publiques : 1<sup>o</sup> le dimanche pendant l'octave de la FÊTE-DIEU et 2<sup>o</sup> le dimanche qui suit le 13 juillet, kermesse de Bruxelles.

EGLISE DE N. - D. DE LA CHAPELLE. --- Fête patronale : Assomption de la Très-Sainte Vierge. Adoration perpétuelle : 1<sup>er</sup> mai. Prières des XL heures : les 14, 15 et 16 septembre, fête de l'exaltation de la Sainte-Croix. Procession publique : Dimanche de la Sainte-Trinité.

EGLISE DE SAINTE-CATHERINE. — Fête patronale : 25 novembre, fête de Sainte-Catherine. Adoration perpétuelle : 29 septembre. Procession publique : le dimanche qui suit l'octave du Saint-Sacrement, fête du Sacré-Cœur.

EGLISE DU FINISTÈRE. — Fête patronale et procession publique : 15 août. Adoration perpétuelle : 15 décembre. Prières des XL h. : les trois jours du carnaval.

EGLISE DES MINIMES. — Fête patronale : 26 décembre, fête de St-Etienne et le lendemain, fête de St-Jean l'Evangeliste. Adoration perpétuelle : dimanche de la Septuagésime. Prières des

XL heures : les 25, 26 et 27 septembre. Procession publique : dimanche après l'octave de la FÊTE-DIEU en l'honneur de N.-D. de Lorette.

EGLISE DE NOTRE-DAME AU SABLON. — Fête patronale et procession publique : dimanche après l'Ascension en l'honneur de N.-D. au Sablon (c'était autrefois l'Ommegang). Adoration perpétuelle : 28 mars. Prières des XL heures : les trois jours du carnaval.

EGLISE DE SAINT-NICOLAS. — Fête patronale : 6 décembre, fête de saint Nicolas. Adoration perpétuelle : 9 septembre. Procession publique : dimanche suivant la fête de la Nativité de la Ste-Vierge.

EGLISE DE SAINT-JACQUES-SUR-CAUDENBERG. — Fête patronale : 25 juillet, fête de St-Jacques le Majeur. Adoration perpétuelle : 26 mars. Prières des XL heures : les 11, 12, et 13 mars. Procession publique : 4<sup>me</sup> dimanche après Pâques.

EGLISE DES RICHES-CLAIRES. — Fête patronale et adoration perpétuelle : 12 août, fête de Sainte-Claire. Procession publique : le 2<sup>me</sup> dimanche après la fête des SS. Pierre et Paul.

EGLISE DU BON-SECOURS. — Fête patronale : 24 mai, fête de N.-D. Auxiliatrice. Procession publique : le dimanche qui suit la fête des SS. Pierre et Paul.

EGLISE DU BÉGUINAGE. — Fête patronale : 24 juin, fête de St-Jean-Baptiste. Adoration perpétuelle : 14 novembre. Prières des XL heures : les trois jours de Rogations, avant l'Ascension. Procession publique : 26 août, Décollation de Saint-Jean-Baptiste, ou le dimanche suivant.

---

### Horairé des messes et des saluts

*qui ont lieu les dimanches et jours de fête d'obligation, dans les églises et chapelles publiques de Bruxelles et des faubourgs*

#### BRUXELLES

##### *Eglises paroissiales*

SS.-Michel et Gudule : 5 1/2, 6, 6 1/2, 7, 7 1/2, 8, 9, 10\*, 11, 11 1/2, 12, 12 1/2. Saluts : 5, 7.

N.-D. du Finistère : 6, 7, 7 1/2, 8, 9, 10\*, 11, 11 1/2, 12. S. 3.

Sainte-Catherine : 5 1/2 (15 mars au 1<sup>er</sup> octobre), 6, 6 1/2, 7, 8, 9\*, 10, 11, 12. Salut, 4.

Notre-Dame de la Chapelle : 6, 7, 7 1/2, 8, 9, 10\*, 11, 11 1/2, 12. Salut, 4 1/2.

SS. Jean et Et. (Minimes) : 6, 7, 8, 9, 10\*, 11 1/4, 12. S. 3 1/2, 7.

St-Jacques-sur-Caudenberg : 6, 7, 8, 9, 10\*, 11, 12. S. 4.

Saint-Nicolas : 5 (1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> octobre), 6, 7, 8, 9\*, 10, 11, 12. Salut, 4.

Notre-Dame au Sablon : 6, 7, 8, 9, 10\*, 11, 12. S. 3 1/2, 7.

Riches-Claires : 5 (1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> septembre), 6, 7, 8, 9, 10\*, 11, 11 1/2. Saluts, 3, 6.

N.-D. de Bon Secours : 6, 7, 8, 9\*, 10, 11, 12. S. 3, 5.

St-Jean-Bapt. au Béguinage : 6, 7, 8, 9, 10\*, 11, 12. S. 5.

Sacré-Cœur (rue du Noyer) : 6, 7, 8, 9, 10\*, 11 1/2. S. 4.

### *Eglises de communautés religieuses*

Sainte-Madeleine (rue de la Madeleine) : 5 1/2, 6, 6 1/2, 7, 8, 9\*, 11 (dimanche seulement). Salut, 7.

Saint-Joseph (Quartier-Léopold) : 5 1/2, 6, 6 1/2, 7, 7 1/2, 8, 9\*, 10 1/4\*, 11 1/2. Saluts, 2, 7.

Très-Saint-Sacrement de Miracle (rue des Sols) : 6 (suppl. en août-septembre), 6 1/2, 7, 8, 11. Salut, 2 1/2.

Saint-Michel (rue du Poinçon) : 5, 5 1/2, 6, 6 1/2, 7, 7 1/2, 8 1/2, 11. Salut, 6.

Saint-François-Xavier (Avenue du Midi) : 6, 7, 9. S. 7 1/2.

Immaculée-Conception (place du Jeu-de-Balle) : 5 (été), 6, 7, 8 1/2, 10 1/2. Salut, 5 1/2.

St-Antoine de Padoue (r. d'Artois) : 5 1/2 (1<sup>er</sup> mai-1<sup>er</sup> oct.), 6, 6 1/2, 7 1/2, 8 1/2, 10\*, 11 1/2. S., 6 1/2 (3 1/2 et 6 1/2 3<sup>e</sup> dim. mois).

Notre-Dame des Sept-Douleurs (rue Rempart-des-Moines) : 7 3/4. Salut, 3.

## FAUBOURGS

### *Eglises paroissiales*

Saint-Pierre (Anderlecht) : (avril-octobre) 6, 7 1/2, 9, 11 ; (octobre-mars) 6 1/2, 8, 9 1/2, 11. Salut, 3.

N.-D. Immaculée (Cureghem) : 6, 7, 8, 10\*, 11 1/2. S. 3.

Ste-Gertrude (Etterbeek) : 6, 7, 8, 9, 10\*, 11 1/2. Salut, 3.

Saint-Boniface (Ixelles) : 6, 7, 8, 9, 10\*, 11 1/4, 12. S. 4.

Sainte-Croix (Ixelles) : 6, 7 (Passion-Toussaint), 6 1/2, 7 1/2 (Toussaint-Passion), 8 1/2, 10\*, 11 1/2. Salut, 3.

Ste-Anne (Koekelberg) : 6 (été), 6 1/2 (hiver), 8, 10\*. S. 3.

- Notre-Dame (Lacken) : 5 1/2, 7, 8 1/2 (mai-septembre) ; 6, 7 1/2, 9 (septembre-mai) ; 10\*, 11 1/2. S. 3 (hiv.), 8 1/2 (été).  
Saint-Roch (Laeken) : 6, 7, 8, 9, 10\*, 12. Salut, 4.  
Saint-Jean-Baptiste (Molenbeek) : 5, 9 1/2 (mai-septembre) ; 9, 10\* (septembre-mai) ; 6, 7, 8, 11, 12. Salut, 2 1/2.  
Sainte-Barbe (Molenbeek) : 6, 8, 9, 11. Salut, 4.  
Saint-Gilles : 6, 7, 8, 9, 10\*, 11 1/2. Salut, 3.  
Sainte-Trinité (Saint-Gilles) : 6, 7, 8 1/2, 10\*. Salut, 4.  
Saint-Josse : 6, 6 1/2, 7, 8, 9, 10\*, 11 1/2. Salut, 3.  
SS.-Jean-et-Nicolas (Schaerbeek) : 5 (mai-août inclus), 6, 7, 8, 9, 10\*, 11 1/2, 12 1/2. Salut 3, 7.  
Sainte-Marie (Schaerbeek) : 6, 7, 8, 9, 10\*, 12. S. 3, 7 1/2.  
Saint-Servais (Schaerbeek) : 6, 7, 8, 9, 10\*, 12. Salut 3.

*Eglises de communautés religieuses*

- Notre-Dame de Grâces (Scheut) : 5 1/2 (dep. le 1<sup>er</sup> mai), 6 (dep. le 1<sup>er</sup> septembre) ; 8, 9 1/2. Salut, 7 (été), 3 (hiver).  
Carmes déchaussés (avenue de la Toison-d'Or) : 5 1/2, 6, 6 1/2, 7, 8, 9\* ; la dern. messe de dim. à 10 1/2. Salut, 3.  
Saint-Alexis (rue de l'Arbre-Béni) : 6 1/2, 9. Salut, 2 1/2.  
Jésus (rue Royale) : 5 (été), 5 1/2, 6, 6 1/2, 7, 7 1/2, 8, 8 1/2, 9, 11 (conférence). Salut, 6.  
Très-Saint-Sacrement (chaussée de Wavre) : 6, 7, 8, 9, 10, 11. Saluts, 4 1/4, 8.  
Sainte-Julienne (rue de la Charité), 7, 9. Salut, 4.  
Notre Dame des VII Douleurs (Récóllets, rue des Palais), 5, 6, 7, 8, 9. Salut, 4 1/2.  
Église du Sacré-Cœur (rue Washington) : 6, 7, 8, 9\*, 10 1/2.  
\* Grand messes. \*\* Messe militaire.

---

**VOLAILLE & GIBIER**

**Ancienne Maison NICOLAY-SOJET, Successeur :**

**B. CSESSELET-MEUNIER**

**127, RUE ROYALE, 127, BRUXELLES**

Conserves de 1<sup>er</sup> choix. Fruits & Primeurs. — Café, Thé, Chocolat. — Beurre Crème garanti pur. Vins d'Espagne et de Portugal — GROS-DÉTAIL.

*Exp. en Province et à l'Etranger. Téléph. 798.*





# LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

**Sommaire :** La mort de S. A. R. Mgr le comte de Flandre. — Ce que j'ai vu... (Pierre l'Ermite). — Ronde des musiciens (E.-H. Gilleywytens). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Un baiser au drapeau, *poésie* (Fr. Coppée). — Pour l'objectif (F. Auto-Graf). — L'ennui (Guy des Chaumettes). — Récréation. — Don Lorenzo Perosi, *suile* (Fr. Dufour). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le mois littéraire (Lector). — Le 3<sup>e</sup> Salon des Arts et Métiers. — Le coin des rieurs. — A propos du « Freyschütz » (S.). — Carnet musical (Fr. Dufour). — Nécrologie. — Petites nouvelles. — Revue des revues. — Table des matières.

## LA MORT

DE

### S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

#### L'exemple d'une mort chrétienne

La nation entière porte le deuil d'un de ses princes ; nous ne pouvons, sans sortir de notre cadre, retracer, même brièvement, la noble carrière du défunt : les journaux quotidiens se sont d'ailleurs acquittés de cette tâche avec amour et respect. Nous voulons néanmoins apporter ici à la chère mémoire un hommage ému et profondément chrétien, en rappelant à nos lecteurs les grandes leçons dont furent empreints les derniers moments du comte de Flandre.

Nous empruntons donc à notre confrère, le *Courrier de Bruxelles*, le récit suivant, que lui a communiqué un de ses amis qui a pu assister à la mort du prince. On ne lira pas ces lignes éloquentes sans émotion ni profit :

« J'estime que tout a été dit sur S. A. R. Mgr le Comte de Flandre. Les journaux ont donné des notices biographiques, des gestes anecdotiques. Tous ont additionné les détails plus ou moins authentiques des derniers moments de l'illustre défunt.

» Je n'ai pas l'intention de revenir sur tout cela. Je tiens cependant à attirer

l'attention sur cette mort profondément chrétienne et sur l'impression profonde et ineffaçable qu'a produit sur tous les témoins cette scène tragique à la fois et patriarcale.

» La nuit du mercredi au jeudi fut mauvaise. Le matin, les médecins déclarèrent la situation grave. Dans presque toutes les familles — même chrétiennes — c'est une heure d'hésitation. Tout le monde songe au prêtre et personne n'ose en parler. On a peur d'effrayer le malade.

» Ici l'esprit de foi domine toute autre préoccupation. La situation est reconnue grave : la première chose que l'on fera, c'est de faire venir le ministre de Dieu.

» Son Altesse Royale l'accueille avec sa bonhomie habituelle. Le Comte a conscience de son état et trouve tout naturel de se préparer à la mort. D'ailleurs, M. le curé Quirini est son ami et son confident depuis de longues années.

» Le mal empirant toujours, vers le soir on trouve que le moment est venu de faire administrer le malade. La famille tout entière est à genoux autour du lit : la

Comtesse de Flandre, le Prince et la Princesse Albert, le duc et la duchesse de Vendôme. Les dames d'honneur et tous les dignitaires — cette autre famille du Comte de Flandre — sont là. Tout le monde prie à genoux, tout le monde a les larmes aux yeux, pendant l'auguste cérémonie. Une douleur immense et sympathique règne dans cette vaste pièce qui est un musée de souvenirs de famille. Au-dessus du lit un grand Christ peint étend ses bras miséricordieux. Tout autour, les portraits de Léopold I<sup>er</sup>, de Marie Louise, de Baudouin, etc.

» La voix du curé s'éteint dans une absorption suprême. Les rites sont accomplis, la mort peut venir. Le grand chrétien a combattu le bon combat, il attend avec foi la récompense. Il déclare d'ailleurs à plusieurs reprises qu'il n'a pas peur.

» Le malade passera une longue et pénible nuit. Toute la famille, princes et princesses, restera autour du lit, sans prendre un moment de repos, entourant leur cher malade de mille soins, écoutant ses suprêmes conseils.

» Le matin venu, un mieux se produit. Si l'on se décide à prendre quelques instants congé du malade, c'est pour aller à la messe dans la chapelle privée du palais.

» Mais bientôt le mal reprend plus cruel. C'est la crise finale. Vers 10 heures l'agonie commence. M. le curé dit les prières des agonisants. Des larmes coulent de tous les yeux. Les princes et princesses sont à genoux, appuyés sur le lit, la gorge étranglée par des sanglots muets. Le prince Albert tient la main de son père. A différentes reprises il relève le

crucifix tombé des mains du moribond et le replace sur sa poitrine haletante. M. Quirini achève les dernières prières et donne le Christ à baiser au mourant. La respiration devient de plus en plus pénible. Madame la Comtesse de Flandre tient dans ses bras, son mari, la tête appuyée contre la sienne et recueille dans un dernier baiser, son dernier soupir.

» La mort a fait son œuvre. Un sanglot profond, immense, silencieux, plane dans la salle. Les princes et les princesses embrassent le corps de leur père désormais inanimé, et étreignent leur mère avec tendresse. Leur douleur est pénible à voir. Les larmes coulent silencieuses. A M. Quirini qui lui dit des paroles d'espérance éternelle, la Comtesse répond : « Je suis sûre qu'il est dans le sein de Dieu. »

» Puis le visage baigné de larmes, calme et résignée, elle reçoit les compliments de condoléance des dignitaires du palais, embrasse les dames d'honneur et se retire dans ses appartements pour pleurer et prier plus à l'aise avec ses enfants.

» Voilà la mort chrétienne de cet homme noble, simple et droit que fut le comte de Flandre. Il faut avoir assisté à ce spectacle hautement chrétien pour s'en faire une idée. Quel exemple pour nous tous ! Quel exemple pour le Prince héritier de la Belgique !

» Il faut que le public sache ces choses. Il faut que les Belges sachent comment meurent leurs Princes. Il faut que l'on redise comment mourut le Père de notre futur Roi, et combien chrétiennement et noblement ce dernier assista son père mourant. »

## Ce que j'ai vu...

...C'était il y a huit jours...

Je prenais le bateau au fond du lac de Genève, un joli bateau blanc et or, dans un petit pays qu'on appelle Bouveret. Le ciel était pur, le lac, bleu idéalement... d'un bleu partant du cobalt, pour finir, en nuances, au vert Véronèse ; les lointains s'estompaient, tout baignés de lumière laiteuse...

De quelque côté qu'on se tourne, c'est

une poésie et un parfum... le bateau glisse comme en un rêve, au milieu des végétations luxuriantes de Territet et des coteaux couverts de vignes... A l'horizon, leur vague au fond des montagnes énormes, la Dent du Midi semble se hausser pour, elle aussi, apercevoir son lac ; et, un peu partout, les mouettes se laissent bercer au friselis des vagues, comme de grandes fleurs vivantes, comme des nénuphars éclos à la surface de l'azur...

Et cette vision dure une heure... Sur le bateau, chacun se tait, écoutant en son âme la voix recueillie des choses...

\*  
\*\*

A Vevey, la dissipation arriva sous la forme sympathique d'une société de brasseurs, venus pour 32 francs de Bruxelles à Genève.

Il y avait là de gros pépères doucement bedonnants, des jeunes gens fatigués de nuits en wagon, et dormant sur leurs valises, indifférents à toutes les splendeurs... des commerçants sérieux, discutant les préparatifs de la fête des Vignerons.

— Alors... vous venez de Bruxelles ? dis-je à l'un d'eux...

— Oui... et c'est un ruban de route, savez-vous ?...

— Vous voyagez souvent comme cela.. ?

— Tous les ans !.. L'an dernier, nous sommes allés en Angleterre... Ah ! là, savez-vous.. ? Ils en ont, de la bonne bière !.. Et du pale ale !! Ça, je l'appelle du pale ale !... Pas ce qu'on nous sert à Bruxelles !... En repassant le détroit, nous avons eu tous le mal de mer... les beefsteaks, cela m'était égal !... tant mieux pour les poissons !... Mais la bière !... on se disait : « C'est y malheureux !... du si bon pale ale !!... » Voilà le Mont-Blanc.. pas vrai ?...

— Non, vous ne pouvez pas le voir d'ici...

— Mais on me le fait admirer depuis un quart d'heure !... Joli pays, tout de même !. Et comme ça vous êtes de Paris ?...

— Un peu !..

— On y boit de la bonne bière aussi !..

\*  
\*\*

A Ouchy, la situation paraît devoir se repoétiser.

Du bateau, on aperçoit sur le quai d'embarquement des taches mouvantes et claires... quelque chose comme un bouquet caressé par le vent... De plus près, on distingue des jeunes filles qui brandissent des parapluies, des ombrelles multicolores, des sacs de voyage...

Hélas !.. la tache mouvante et claire... le bouquet de fleurs caressées par le vent, devient peu à peu, à chaque tour d'hélice, une colonie scolaire de fillettes hardies, parlant le français vert, envahissant le bateau, sautant sur les bancs, sur les valises, regardant sous le nez des touristes et des brasseurs ahuris, se faisant rappeler à l'ordre, dès la première minute, par les hommes du bord... envoyant surtout promener Mademoiselle quand, par hasard, Mademoiselle se décide timidement à risquer une observation.

— Alphonsine !... ne passez pas vos jambes par cette ouverture... vous pourriez tomber à l'eau !..

— Penses-tu !..

— Reinande !!

— De quoi ?..

— Retirez-vous de devant cette porte !

Voyons !... vous savez lire pourtant !.

— Oh ! là là !!...

— Au départ vous étiez mieux que cela !

— On est comme on est !..

Et le Lateau repart, alourdi, laissant Lausanne disparaître peu à peu au fond de la baie... Lausanne, émeraude brillant toute baguée d'azur... Et on retrouve le large, le bleu des eaux, les lointains vaporeux... Mais, ce qu'on ne retrouve plus, c'est la permission d'en jouir...

Les « scolaires », après avoir couru, sauté, crié, se sont réunies à l'avant, et se préparent avec affectation à chanter.

Sur le bateau on attend... Qui sait... peut-être n'est-ce que de l'enfantillage ?... Peut-être va-t-on se réconcilier avec cette déconcertante jeunesse, en découvrant qu'elle aussi... qu'elle surtout, communie avec nous à la beauté des choses...

Dans ce cadre unique au monde... devant la splendeur du soir qui monte des vallées... devant ce ciel de turquoise, adieu du jour se mirant au fond des eaux bleues, que va-t-il sortir des lèvres de ces enfants, de ces frères jeunes filles venues de leur école grisailleuse de France et contemplant ce grandiose spectacle pour la première fois ?.. Quelle jolie romance tombée en une heure d'intense émotion de la plume et du cœur d'un poète... quel salut aux montagnes géantes... à cette ville de Genève qu'on distingue maintenant, assise, comme une reine, au bord des flots ?..

Sera-ce l'Extase de Vigny ?.. La Rêverie de Chateaubriand ?.. Le Chœur des Sabéennes ? ou l'un quelconque de ces mille cris, de ces mille soupirs échappés à l'admiration humaine devant l'œuvre vertigineuse du Créateur ?..

Vraiment le bateau attendait...

— Si ce n'est pas poétique, me dit le brasseur... avec cent jeunes filles !..

\*  
\*\*

Ce ne fut pas long... Une grande élève maigre cria :

— Attention là-bas !... Une mesure pour rien... Une... deux !

Et, dans les airs, grincèrent ces vers :



Pour le triangle : Dinrin, din, din, (*bis*)  
 Din, dinrin, dondaine ;  
 Dinrin, din, din, (*bis*)  
 Din, dinrin, dondon ! *Etc., etc.*

E.-H. GILLEYWYENS.

## Le Roman du jour

Notre dernière chronique sur le roman du jour nous a valu pas mal de récriminations de tous genres : des auteurs se sont plaint de nos appréciations qu'ils jugeaient insuffisamment élogieuses ; des lecteurs nous ont reproché de ne pas avoir assez démolé certaines œuvres, qu'ils ont trouvées, eux, mauvaises, voire même malsaines. Pour contenter les uns et les autres, il ne nous reste qu'à émettre nos vues sur la critique en général.

Nous estimons donc, d'accord en cela avec tous les esprits sérieux, que le rôle de la critique littéraire n'est pas de louer pour le simple plaisir de louer, encore moins de dénigrer dans le but unique de dénigrer. Elle doit se garder dans un juste milieu. Une œuvre de littérature pourra être recommandable quant au fond, et n'avoir qu'une forme détestable ; par contre, tel autre travail sera remarquable par sa facture, et ne présentera qu'un fond malsain. La critique doit soigneusement établir cette distinction ; pour notre part, elle sera toujours notre ligne de conduite, persuadés que notre loyale impartialité aidera d'autant mieux nos lecteurs se à guider dans le dédale des lettres contemporaines.

Ceci dit, nous allons passer en revue les plus récentes productions littéraires. Fidèle aux vieux principes de la chevalerie, donnons aux filles d'Ève la place d'honneur, avec *l'Impossible* (1), de Jean de La Brète. Tout a été dit sur l'auteur, à propos de *Mon oncle et mon curé* : journaux, revues, magazines, ont célébré à l'envi ce chef-d'œuvre de la plume chrétienne. Dans *l'Impossible*, nous retrouvons cette aimable et reposante manière d'écrire qui caractérise Jean de La Brète ; l'esprit ne se tend pas sur des énigmes absorbantes : l'intrigue se poursuit, à travers le volu-

me, sans heurts, sans cahots, comme la plus simple des histoires, mais encadrée dans un style absolument remarquable. Le fond nous a moins plu : cette idylle entre une jeune fille chrétienne et un ministre franc-maçon, et divorcé, pourrait être bien dangereuse pour certaines imaginations à empreinte vive. Les situations restent toujours dans les limites d'un tact parfait, mais le spectacle d'une âme croyante, qui risque son honneur de femme pour le bien de la patrie, n'est pas fait pour nos jeunes filles ; la foi finit par prendre le dessus, nous le savons bien, mais cette lutte, ces doutes sont déjà des fautes pour le moraliste chrétien, il faut s'en souvenir.

*Un Saint* (1) nous ramène au Paul Bourget de la nouvelle manière ; nos lecteurs savent que l'éminent académicien ne fut pas toujours orthodoxe ; mais sa conversion fut vraiment sincère, et le premier soin de l'écrivain fut de refondre complètement ses ouvrages en une édition définitive. Le présent volume est une sorte de galerie littéraire où l'auteur a réuni quelques figures délicates, admirablement ciselées et mises en scène avec cet art consommé qui distingue M. Bourget. La première nouvelle, *Un Saint*, est bien la plus émouvante anecdote qui se puisse imaginer : on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'angélique sérénité d'âme du vieux moine, ou de l'action puissante du remords sur une intelligence bourrée de principes intéressés, ou surtout de l'art avec lequel l'écrivain a dramatisé l'incident. D'autres récits méritent encore l'attention, telles cette délicate historiette d'*Aline*, ou encore les vigoureuses pages de *l'Anctère*. Dans ce bel ouvrage, la forme est toujours à la hauteur du fond ; comment en serait-il autrement ? La noblesse des sentiments entraîne nécessairement l'élévation du style et la grandeur des caractères.

Dans le *Prisme* (2), les auteurs d'*Une époque*, Paul et Victor Margueritte nous reportent aux tristes réalités de la vie mondaine. Ils mettent en scène, avec une frappante vigueur, les aspirations matérielles et terre-à-terre de certaines classes sociales, pour lesquelles le mariage

(1) BOURGET (Paul). — *Un Saint*. Un vol. in-16 de 294 pages. Paris, 1904, Plon. Prix : 3 fr. 50.

(2) MARGUERITTE (Paul et Victor). — *Le prisme*. Un vol. in-16 de 328 pages. Paris, 1905, Plon. Prix : 3 fr. 50.

(1) LA BRÈTE (Jean de). — *L'Impossible*. Un vol. in-16 de 324 pages. Paris, 1905, Plon. Prix : 3 fr. 50.

n'est qu'une question d'affaire, une alliance de capitaux dans laquelle le cœur n'a absolument rien à voir. Nous touchons ici du doigt les mille roueries qui sont la monnaie habituelle de cette société sans idéal : la poudre aux yeux y est fort en honneur, ses subterfuges sans nom cachent soigneusement le manque d'argent, la pauvreté des illustrations familiales, les tares inavouées qui souillent le nom du père ou du fils, que sais-je encore. Il faut lire ces pages vécues : elles méritent une place à part à cause de la psychologie profonde qui s'en dégage. Ces scènes de vie mondaine sont d'ailleurs burinées par une plume savante et alerte, et leur lecture charme autant qu'elle instruit.

M. Ferdinand Brunetière, dans ses *Variétés littéraires* (1), réunit une série d'articles dont nous retiendrons les deux plus intéressants : *La littérature européenne* et *l'Ame américaine*. Sous le premier titre, l'auteur a groupé en une vaste synthèse les matériaux d'une histoire complète des lettres de la vieille Europe ; sous le second, le fin psychologue donne libre cours à ses qualités d'investigation, il dissèque pour ainsi dire cette âme américaine vers laquelle tant d'intelligences sont tournées à l'heure actuelle. Avec un article humoristique et fort sensé sur *la réforme de la syntaxe*, un paquet de lettres inédites de Mme Roland, et une belle étude de pathologie historique, M. Brunetière a composé un ensemble attrayant, instructif, d'une facture soignée et d'une profondeur de vues qui n'a d'égale que la sûreté des doctrines exposées.

\*  
\*\*

Le roman social, si difficile à traiter, est représenté cette fois par *Le fils de l'esprit* (2), de M. Yves Le Querdec. La plume experte que représente ce pseudonyme connu, s'est révélée depuis longtemps par des chefs-d'œuvre tels que les *Lettres d'un curé de campagne* ; nos éloges n'ajouteraient donc rien à une célébrité justement acquise. Disons seulement que le *Fils de l'esprit* est moins un roman que l'exposé sincère et sans détours des doctrines de la démocratie chrétienne ; ne

(1) BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Variétés littéraires*. Un vol. in-16 de 312 pages. Paris, 1904, Calmann-Lévy. Prix : 3 fr. 50.

(2) LE QUERDEC (Yves). — *Le fils de l'esprit*. Un vol. in-16 de 610 pages. Paris, 1905, Lecoffre. Prix : 3 fr. 50.

connaissant rien à la politique, il ne nous appartient pas de prendre position pour ou contre les théories de l'auteur. Nous nous plaignons néanmoins à souligner la grande franchise de l'écrivain, et plus encore le caractère foncièrement chrétien de son héros ; que n'avons-nous en France une génération de jeunes hommes au cœur aussi droit, à l'esprit aussi religieux, au caractère aussi viril que son Norbert de Péchanval !

L'œuvre de M. Le Querdec, nous permettra-t-il de le lui dire, est de celles qui sont appelées à faire du bien, et un grand bien ; nous ne saurions assez en recommander la lecture aux esprits sérieux.

\*  
\*\*

Dans *la tourmente* (1), de M. Ernest Daudet, nous rappelle les plus sombres journées de la Terreur. C'est le récit, par une bonne grand-mère du temps jadis, d'un épisode sanglant, ou plutôt d'une suite d'épisodes dont elle fut elle-même la victime ou auxquels les circonstances la mêlèrent intimement. Rendue orpheline par un décret des tribunaux révolutionnaires, elle est recueillie par un oncle, farouche conventionnel, qui se hisse, à force d'astuce et d'hypocrisie, aux plus hautes dignités. Les journées de Thermidor le frappent à son tour, et il périt sous le poignard d'un proscrit. Ces scènes de meurtres et de carnage sont adoucies par une délicieuse idylle, dont l'écrivain est l'héroïne.

Tout cela est narré avec ce charme personnel dont M. Ernest Daudet sait revêtir ses œuvres ; son ouvrage est à la fois instructif et reposant : instructif, en ce qu'il nous montre, vues de très près, les mœurs particulières de cette époque tourmentée ; reposant, par la facture agréable du style : l'auteur est un fidèle de la belle littérature française, il est bon de souligner cette qualité en ces jours où la médiocrité est devenue l'apanage du plus grand nombre des ouvrages qui inondent sans relâche le marché de la librairie.

\*  
\*\*

Disons un mot, pour finir, d'un récent ouvrage de M. Edouard Schuré, *Léonard de Vinci* (2). Nos lecteurs seront sans

(1) DAUDET (Ernest). — *Dans la tourmente*. Un vol. in-4° de 288 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse. Prix : 5 fr.

(2) SCHURÉ (Edouard). — *Léonard de Vinci*. Un vol. in-16 de 256 pages. Paris, 1905, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

doute étonnés de nous voir ranger, sous la rubrique : *Roman du jour*, une œuvre théâtrale, car c'est un drame en cinq actes que M. Schuré nous a donné ; mais son travail tient de près au genre romantique, et nous n'hésitons pas à en parler ici.

L'auteur a imaginé un Léonard de Vinci, ardent admirateur du beau, jeté tout à coup entre son amour de l'art et le charme captivant d'une femme qui l'aime ardemment. La lutte entre ces deux passions également fortes se poursuit au cours des cinq actes, et se termine par la victoire de l'art. De ce sujet difficile, l'auteur a su tirer des situations pathétiques, en y mêlant l'action sombre et mystérieuse de la magie blanche, dont le moyen âge était si friand. Ces quelques lignes ne peuvent donner qu'une idée bien imparfaite de l'œuvre, écrite en un style châtié et fort harmonieux ; ceux qui nous lisent la parcourront eux-mêmes, et jugeront en parfaite connaissance du beau talent de l'auteur des *Grandes légendes de France*. Quelques passages un peu risqués jettent bien une ombre légère sur ce beau tableau, mais le lecteur averti passera rapidement là-dessus pour ne considérer que l'ensemble chatoyant du drame présenté.

FR. DUFOUR.

## Un baiser au Drapeau

Pour voir défiler les soldats,  
A côté de moi, dans la rue,  
Avec son enfant dans les bras,  
Une femme était accourue ;

Une femme au regard plaintif,  
En deuil, en haillons de misère.  
Et l'enfant était bien chétif,  
Et bien triste la pauvre mère.

Mais ses yeux flétris par les pleurs  
A son petit garçon sourient,  
Quand parurent les trois couleurs  
Et quand les fronts se découvrirent ;

Et voyant le drapeau passer,  
L'humble mais bonne patriote,  
Pour que l'enfant fit un baiser,  
Guida sa petite menotte.

Ce fut instinctif, simple et beau.  
O mère donnant, dès l'enfance,  
A ton fils l'amour du drapeau,  
Sois bénie au nom de la France !

François COPPÉE.

## Pour l'Objectif...

Nos lecteurs nous ont souvent demandé de leur renseigner des manuels de vulgarisation photographique traitant les diverses opérations de cet art bien moderne ; nous n'avions pu jusqu'ici que leur indiquer des ouvrages ou trop chers, ou trop étendus, et cela ne satisfaisait pas la généralité. Ce qu'on aurait voulu, c'est une suite de petits traités pratiques, d'un prix aussi bas que possible, et renfermant en un format restreint des données générales suffisantes pour former et compléter l'éducation de l'amateur.

Nous venons de découvrir, chez l'éditeur Mendel, à Paris, sous le titre : *Bibliothèque de la Photo-Revue*, une collection qui répond fort bien aux desiderata de nos correspondants. Elle comporte à ce jour dix-huit petits volumes in-16, de 32 à 48 pages, et ne coûtant que le bien modique prix de *soixante centimes* le volume. Désireux d'être utile à nos abonnés photographes, nous tâcherons de leur présenter succinctement ces manuels, dans l'ordre chronologique de leur parution.

N° 1 : *Les négatifs sur papier*. Le but de cet opuscule est de rendre une vogue justifiée à l'emploi du papier au bromure pour l'obtention des négatifs ; les principaux avantages de ce procédé sont la légèreté, le volume réduit, la facilité de conservation, et surtout l'économie, le plus appréciable de tous.

N° 2 : *Le développement automatique à deux cuvettes*. Ce mode de développement, d'après les plus récentes expériences, offre des avantages sérieux sur les révélateurs à un seul liquide. On trouvera dans cet opuscule les meilleures formules à utiliser.

N° 3 : *Le procédé à la gomme bichromatée*. Les papiers préparés à la gomme bichromatée sont les seuls susceptibles de permettre une bonne retouche : ils se prêtent très bien au dépouillement local et donnent le maximum d'effet par le choix de la couleur en harmonie avec le sujet. Le procédé est donc avantageux à connaître.

N° 4 : *Les surprises du gélatino*. Les amateurs, et parfois aussi les professionnels, ont des mécomptes désagréables, qui découragent les opérateurs mal informés. Le présent ouvrage essaie de réparer le

mieux possible les petites bévues du photographe, ses maladresses accidentelles. Il faudra lire et relire ces cinquante pages : elles épargneront bien des ennuis.

N° 5 : *Les petites misères du photographe*. Ce numéro présente un intérêt particulier, c'est qu'il se compose de communications faites par les victimes elles-mêmes d'accidents photographiques ; l'opérateur aura donc double avantage à parcourir ces pages, résultats d'observations personnelles et authentiques.

N° 6 : *Le développement lent*. Les nombreux insuccès des débutants sont en majeure partie causés par un développement mal conduit. M. Löbel rappelle ici les avantages du développement lent, sa pratique, les différents révélateurs à employer, et enfin son application aux papiers au gélatino-bromure. Ces notions sont trop importantes pour que nous ne signalions pas tout particulièrement l'opuscule de M. Löbel à l'attention de nos lecteurs.

N° 7 : *La vérité en photographie*. M. René d'IIéliécourt, dont les ouvrages techniques sont tant appréciés, nous parle brièvement de la perspective en photographie. *L'objectif donne une perspective fautive*, entend-on dire souvent ; l'auteur étudie avec soin le fond de cette affirmation ; ses conclusions sont à retenir.

N° 8 : *La théorie du développement*. M. L. Mathet reprend la question du développement au point de vue spécial des révélateurs, point de vue théorique surtout, mais fort intéressant par les déductions pratiques que le lecteur peut en tirer. Il divise ces produits en trois classes : révélateurs physiques, chimiques et organiques.

N° 9 : *Les ennemis du laboratoire*. Voilà bien un sujet pratique entre tous ; nombreux sont ces ennemis, souris, cafards, insectes de tous genres, microbes, etc. ; il est bon de les connaître et de savoir comment on peut aisément s'en débarrasser. L'opuscule n° 9 rendra sous ce rapport un véritable service aux photographes.

(A suivre.)

F. AUTO-GRAF.

---

## L'ENNUI

---

Je dois tout d'abord faire remarquer qu'il ne s'agit pas ici de cet « inexorable ennui » qui, suivant l'expression de Bos-

suet, constitue le fond de la vie humaine. Il entend par là cet ensemble de souffrances, de douleurs, d'espérances de tout genre auxquelles chacun de nous est soumis dans le cours de son existence, et dont nous sommes d'autant plus vivement affectés que notre nature est plus élevée, notre âme plus sensible, notre cœur plus susceptible d'aimer.

Il en est tout autrement de l'ennui dont il est question ici ; cette forme de l'ennui n'a pas besoin, hélas, d'être définie, chacun de nous a eu l'occasion de voir fréquemment autour de lui de pauvres êtres misérables en proie à cette horrible maladie morale. En général ce sont les oisifs, les snobs, les égoïstes, ces hommes à la vie inutile et vaine, chez lesquels l'ennui établit de préférence son domaine, tandis que les âmes grandes et nobles qui savent se dévouer à leurs semblables en sont rarement atteintes.

Pensez-vous que les sœurs de charité qui soignent les pauvres blessés dans les ambulances soient sujettes à l'ennui ?

Et si, loin de la guerre, vous portez maintenant vos regards sur un tableau plus riant, voyez cette jeune mère assise auprès du berceau de son enfant endormi ; ne devrait-elle pas être rongée par l'ennui tandis que, seule, elle tire l'aiguille tout le jour dans sa petite chambre solitaire peut-être sans air et sans soleil ? Détrompez-vous ; l'ennui lui est inconnu, le léger souffle du cher petit être, cette respiration régulière de l'enfant qui dort est pour elle une musique plus suave que les plus harmonieux concerts ; elle écoute sans se lasser jamais... et puis elle pense que bientôt elle va contempler ce délicieux sourire qui remplit d'une vive joie son cœur maternel...

Voyez d'autre part ce laboureur qui part le matin peu après l'aurore au son joyeux de l'Angelus, s'il a l'âme pure et le cœur droit, soyez assuré qu'il ne connaît pas l'ennui. L'alouette qui redit au haut des airs son gai refrain suffira pour occuper pendant des heures son esprit simple et candide.

La bergeronnette qui suit en sautant le sillon qu'il vient de tracer sera pour lui une agréable compagne : et lorsque le soir, sa tâche achevée, sa chaumière le reverra joyeux entouré des siens, soyez assuré que les heures du jour auront passé au milieu de son travail monotone sans qu'il ait connu l'ennui.

(A suivre.)

GUY DES CHAUMETTES.

## RÉCRÉATION

### Charade.

Mon premier est zéro ; l'autre, mal incurable ;

Mon tout, sur mer, sur terre, est fléau redoutable.

### Mots en triangle.

1. Fleur,
2. Bipède,
3. Pronom,
4. Voyelle.

### Réponses au dernier numéro :

**Enigme :** *Marbre. — Arbre.*

**Métagramme :** Balle, dalle, galle, halle, malle, salle, talle.

---

## DON LORENZO PEROSI

(Suite.)

Le premier oratorio que composa Perosi fut la *Passione di Cristo*, trilogie exécutée en partie à Venise, puis à Milan et à Turin. Il représente une des plus belles révélations musicales de notre siècle. Depuis des années, les maîtres flottaient indécis, et plusieurs, blanchis au service de l'art, s'exerçaient en vain dans d'absurdes contorsions musicales pour trouver du nouveau. Et voici que se lève un jeune prêtre, qui d'un coup s'affirme et prend le premier rang : originalité du génie, fraîcheur de la composition, tout en lui contribue à pénétrer et à rendre par l'harmonie des sons les plus sublimes douleurs.

L'œuvre de Perosi est aujourd'hui connue du monde entier : elle a ouvert une ère nouvelle à la musique religieuse.

Le second oratorio du jeune maître fut la *Trasfigurazione*, œuvre toute de fraîcheur et d'ingénuité. Nous n'y rencontrons pas encore les difficultés d'orchestration si brillamment surmontées dans les œuvres postérieures ; nous n'y sentons pas encore les puissants effets mélodiques et instrumentaux ; mais le mouvement de la composition est égal : il nous montre un jeune talent qui marche

sans préoccupation, sans aspiration à une gloire éphémère. L'ait s'y dévêcle jeune, ingénu, et par le fait sympathique comme l'âme du Maître divin qui l'n pirc. Inspiration céleste, souffle de vie nouvelle, d'une douceur ineffable, d'une merveilleuse limpidité, qui étonne, pénètre, soulève, fascine, transporte.

Le fait évangélique est connu : Jésus prend avec lui trois disciples bien-aimés, Jacques, Jean et Pierre ; il les conduit sur la montagne, et sous leurs yeux opère le miracle de la Transfiguration. Toute la composition est une douce modulation, légère « comme la brise d'un jour naissant », empreinte de mysticisme et de grandeur. La partition est d'un bout à l'autre remarquable ; la phrase musicale est l'expression pure et sincère du surnaturel, qui forme tout le sujet.

La *Trasfigurazione* s'écoute partout dans un religieux silence : l'âme haletante retrouve dans ces fuyantes mélodies le secret du charme divin que fait chanter le Dante par les élus dans le ciel.

Nous devrions nous arrêter aussi à la *Risurrezione di Lizaro* ; ce troisième oratorio est divisé en deux parties. La première est remarquable surtout par le chœur *Quia vadit ad monumentum* et tout le motif orchestral qui le précède. Dans la seconde partie, les chœurs *Domine veni* et *Benedicamus Domino* sont superbes de grandiose envolée.

La plus belle exécution de cette œuvre est sans contredit celle qui eut lieu à Imola, le 9 mai 1899. Un public extrêmement délicat s'était réuni au Théâtre Communal pour cette audition. Rien ne fut épargné pour donner à cette solennité un éclat extraordinaire.

Le jeune maëstro Fano dirigeait l'exécution. Le baryton Rizzi soutint la partie du Christ : son *Pater gratias ago*, et surtout l'impérieux *Lazzare veni foras* furent un beau succès d'enthousiasme. Le ténor Evan Gorga remplissait le rôle d'historien : très remarqué dans le *Lacrymalus est Jesus*, passage d'un beau style, empreint de sens religieux et d'une émouvante simplicité.

(A suivre.)

FR. DUFOUR.

---

## LA PETITE FLEUR

Petite fleur sur ma fenêtre,  
 Dans ce champ long d'un demi-pas,  
 Fleuris pour consoler ton maître  
 Du grand jardin que je n'ai pas.

## Memento culinaire

### Dîner de famille

—  
Potage aux champignons à la russe

Brochettes de foies de volailles

Crosnes sautés au beurre

Dessert.

#### BROCHETTES DE FOIES DE VOLAILLES.

— Choisissez de bons foies de volailles, poulets, dindes ou poulardes : divisez-les, coupez-les en gros carrés, assaisonnez avec sel, poivre, huile, persil haché. Prenez une bande mince de lard salé ; divisez-la en carrés de même grandeur que les foies. Enfilez sur les petites brochettes en métal sept à huit carrés de foie en les alternant chacun avec un carré de lard. Roulez-les dans la panure, et faites griller un quart d'heure à feu modéré, en les retournant.

— CROSNES SAUTÉS AU BEURRE. — Lavez des crosnes frais, essuyez, faites cuire dans une poêle émaillée avec beurre frais, 10 minutes ; fines herbes.

TANTE LOUISE.

---

## LE MOIS LITTÉRAIRE

---

Nous demandons instamment à MM. les auteurs et éditeurs de vouloir bien mentionner exactement les conditions de vente des ouvrages qu'ils transmettent à notre service bibliographique.

BRÉMOND (Henri). — *Newman*. Psychologie de la foi. Un vol. in-16 de 364 pag. Paris, 1905, Bloud. Prix : 3 fr. 50

M. Henri Brémond nous a donné, il y a quelques mois, une première étude sur Newman, à propos de son *Développement du dogme chrétien* ; l'éminent écrivain dédie aujourd'hui à M. Brunetière un second ouvrage sur le grand prélat anglais, dans lequel il s'attache plus spécialement à sa *Psychologie de la foi*.

La pensée de Newman sur ce sujet est éparse dans de nombreux ouvrages, sermons, écrits didactiques, et surtout dans la célèbre *Grammar of Assent* ; avec une sûreté de vue vraiment remarquable, l'auteur est parvenu à faire de ces divers textes caractéristiques une œuvre complète et bien ordonnée : il relie entre eux les fragments newmaniens par des notes personnelles, il attire

l'attention sur les passages importants, en un mot il met en pleine lumière les théories du maître sans leur enlever rien de leur force et de leur originalité.

Ce travail était plus ardu qu'on pourrait se l'imaginer à première vue ; aussi faut-il savoir gré à l'auteur de l'avoir si heureusement mené à bonne fin. La belle collection de la *Pensée chrétienne* possède là un de ses ouvrages les plus érudits, et peut-être le plus utile.

\* \* \*

CARNEGIE (Andrew). — *La démocratie triomphante*. Un vol. in-16 de VIII-336 pages. Paris, 1905, Flammarion. Prix : 3 fr. 50

Les idées d'un milliardaire, confiées au papier et livrées à la postérité, ne sont pas chose tellement fréquentes, surtout quand le richissime auteur s'appelle M. Carnegie. Le livre en lui-même n'est pas neuf, il date de vingt ans, et pourtant nous ne le connaissons guère avant la traduction de M. Arthur Mailet. Il présente cette importance spéciale de nous retracer la vie intime de la grande république américaine à une époque un peu négligée, celle de 1830 à 1880.

On a beaucoup écrit sur les Etats-Unis, et pourtant aucun ouvrage ne nous parle si complètement des développements prodigieux de l'Union et de leurs causes directes. C'est une lecture captivante et instructive, qui nous initie à la formation des Etats-Unis, et nous promène tour à tour dans les domaines multiples de l'industrie, du commerce, de la religion, de l'instruction. On reste profondément impressionné, en présence de la vigueur d'extension et de progrès du peuple américain ; le livre de M. Carnegie nous livre le secret de cette force expansive : aux nations d'en tirer profit, en étudiant de près cette marche de géants.

\* \* \*

CARTERON (J.). — *Les débuts d'un amateur*. Un vol. in-12 de 248 pages. Paris, 1905, Ch. Mendel. Prix : 2 fr. 50

L'art photographique a marché depuis Niepce et Daguerre, et le matériel d'un amateur comporte, à l'heure présente, une telle quantité d'accessoires utiles ou indispensables, que le débutant s'y perd facilement sans guide. La confection d'un bon cliché requiert d'autre part une telle somme de connaissances techniques qu'il faut de toute nécessité avoir en mains un bon manuel, si l'on ne veut être découragé par les insuccès du début. C'est ce guide, ce manuel, que M. Carteron présente aux jeunes amateurs.

Nous n'insisterons pas sur la haute compétence de l'auteur en matière de photographie ; ses ouvrages font autorité. Nous soulignerons tout simplement le côté pratique et utilitaire de ce

traité ; son exposé est clair, méthodique, concrétisant dans le moindre volume le plus grand nombre de renseignements : depuis le choix de l'appareil jusqu'aux multiples utilisations des clichés, tout y est prévu, étudié avec soin, suivant l'enchaînement logique et rigoureux des opérations.

Le traité de M. Carteron est à recommander aux débutants, dont il amoindrira notablement les insuccès et les hésitations.

\*\*

CHABOT (Mgr). — *Noël dans les pays étrangers*. Un vol. in-16 de 120 pages. Pithiviers, 1906, Impr. moderne. Pr. : 1 fr.

Nous parlerons plus loin du charmant volume de M. Hervé sur les Noël's français ; comme pendant à ce curieux document, nous présentons ici à nos lecteurs l'intéressante étude de Mgr Chabot sur les Noël's dans les pays étrangers. L'auteur a recherché quelles étaient, dans les pays scandinaves, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, les coutumes locales, les particularités culturelles ou profanes, les légendes et les chants qui entourent de leur poésie mystérieuse la belle fête de Noël.

L'ouvrage de Mgr Chabot n'est pas étendu, et pourtant, en cette centaine de pages, l'auteur a pu réunir mille détails curieux, de nombreux faits locaux qui témoignent indiscutablement du profond sentiment religieux inné au cœur des peuples. Ce travail de folklore mérite des félicitations : nous les envoyons larges et cordiales à l'auteur.

\*\*

CLERC (L.-P.). — *L'année photographique 1904*. Un vol. in-18 de 160 pag. Paris, 1905, Ch. Mendel. Prix : 3 fr.

*L'année photographique 1904* forme le sixième volume de la série. Comme les précédents, il enregistre et analyse tout ce qui a pu, dans l'année écoulée, apporter un progrès, un perfectionnement, une innovation ou une simplification dans les méthodes photographiques.

Les matières réunies par l'auteur ont été groupées en dix chapitres ; leurs développements font véritablement de cet ouvrage un complément annuel au *Traité de photographie pratique* du même auteur.

Dans le but de donner satisfaction au goût de plus en plus prononcé des amateurs pour les illustrations, l'éditeur a introduit dans la nouvelle édition un certain nombre de planches hors texte tirées avec soin, reproduisant des figures empruntées aux publications photographiques, et choisies parmi les plus intéressantes.

\*\*

COMPAYRÉ (Gabriel). — *Charles Demia*. Un vol. in-32 de 118 pages. Paris, 1905, Delaplane. Prix : 0 fr. 90

La collection des *Grands Educateurs*, de l'éditeur Delaplane, vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage de M. Compayré sur Charles Demia ; nous le signalons d'autant plus volontiers qu'il émane d'un membre distingué de l'enseignement officiel, et celui-ci n'est pas prodigue de louanges pour les éducateurs religieux.

Charles Demia, humble prêtre du XVII<sup>e</sup> siècle, ne fut guère connu qu'à Lyon ; son influence ne s'est pas étendue à une époque, son action resta confinée dans des limites étroites. Et pourtant, sa mémoire mérite d'être conservée ; il fut le créateur des Petites-Ecoles de Lyon, et son œuvre lui vaut une place dans l'histoire des débuts de l'instruction populaire en France. Demia fut un éducateur de l'enfance, au même titre que Jean-Baptiste de La Salle, et ses idées valent la peine d'être étudiées de près.

C'est donc à la fois une page d'histoire et un hommage direct à la mémoire du prêtre Demia que M. Compayré nous donne dans cette étude intéressante ; nous l'en remercions : venant de lui, cet éloge éclatant est doublement précieux.

\*\*

CORDONNIER (Anatole). — *Le chrysanthème à grande fleur*. Un vol. in-12 de 80 pages. Bailleul, 1905, chez l'auteur.

Prix : 0 fr. 75

Depuis 1887, la culture du chrysanthème à grande fleur a fait un pas énorme ; avant cette date, on connaissait à peine cette remarquable variété. Grâce aux efforts intelligents de la maison Cordonnier, nous sommes aujourd'hui en possession d'une magnifique série de fleurs aux couleurs riches et variées, qui font l'orgueil du producteur et contribuent largement à la décoration de nos intérieurs.

Cette culture exigeant des soins spéciaux, l'habile créateur de l'espèce, M. Cordonnier, nous donne, en une substantielle brochure, l'exposé complet du traitement à suivre pour obtenir des plantes vigoureuses et des floraisons éclatantes. La floriculture lui saura gré d'avoir ainsi tracé comme qui dirait le manuel d'élevage de cette belle plante ornementale qu'est le chrysanthème.

\*\*

DARAGON (Henri et Paul). — *Voyage à Paris de S. A. le Bey de Tunis*. Un vol. in-16 de 32 pages. Paris, 1904, Daragon.

Prix : 2 fr.

DARAGON (Henri). — *S. M. Alphonse XIII à Paris*. Un vol. in-16 de 32 pages. Paris, 1905, Daragon. Prix : 4 fr.

DARAGON (Henri) et GRAUX (Lucien). — *S. M. Mozaffar-ed-Dine en France*. Un vol. in-16 de 38 pages. Paris, 1905, Daragon. Prix : 4 fr.

L'éditeur Daragon, dont nous signalons par ailleurs la *Bibliothèque du Vieux Paris*, a entrepris, en 1901, une charmante collection : l'*Histoire par le Bibelot*, dans laquelle ont paru des volumes fort curieux, tels : *L'Empereur Nicolas II aux manœuvres françaises*. — *Le président Kruger en France*, etc. Les trois ouvrages prérappelés leur font suite.

Le but de cette collection est de garder vivace, au cours des générations, le souvenir des grands événements de la vie française, notamment les visites des souverains étrangers. Certes, les grands journaux quotidiens sont là pour narrer par le détail les festivités grandioses qui ont accompagné ces manifestations de paix et d'amitié de peuple à peuple ; les grands périodiques illustrés ont rappelé par le dessin et la photographie les phases principales de ces réceptions princières. Mais, à côté de ces enthousiasmes de la nation, il y a mille autres petits côtés, non moins intéressants, non moins instructifs, de ces fêtes amicales ; par exemple, les programmes des festivités, les cartes postales émises, les caricatures criées et vendues à la rue, les bibelots des camelots, les bijoux distribués, les menus, cartes de presse, chansons, etc., toutes choses enfin qui manifestent l'esprit d'un peuple. C'est ce côté documentaire que l'éditeur Daragon a voulu consacrer à la France de demain, et ses jolis ouvrages, richement imprimés et illustrés, atteignent parfaitement ce but. C'est une initiative qui devrait se généraliser dans toutes les capitales : nos petits-enfants seraient ainsi en possession de documents plus agréables et plus instructifs que les ordinaires manuels qu'ils parcoureront d'un œil distrait.

Ajoutons, pour donner une idée de l'activité de l'éditeur, que chacun de ces volumes a paru vingt-quatre heures à peine après les événements qu'ils commémorent.

\* \* \*

DAVIGNON (Henri). — *Le mariage au théâtre en 1904*. In-18 de 44 pages. Bruxelles, 1904, Société belge de librairie.

Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs cette étude de morale sociale ; catholique convaincu, l'auteur a le courage de dénoncer les thèses fallacieuses mises en avant par les dramaturges modernes à propos du mariage ; il signale trois pièces qui ont une tendance timide à réagir contre les théories du divorce et de l'amour libre. Ce sont : *Le Dédale*, de Paul Hervieu ; *La plus faible*, de Marcel Prévôt ; *Le retour de Jérusalem*, de Maurice Donnay. Il en fait la critique au point de vue social, et y salue des lueurs de régénération morale, faibles encore, mais qui permettent d'espérer une nouvelle orientation du théâtre moderne.

Espérons que M. Davignon n'a pas trop présumé du courage de nos auteurs dramatiques.

\* \* \*

DUPLESSIER (Charles). — *L'éducation morale à l'école et dans la famille*. Un vol. in-16 de xx-496 pages. Poissy, 1905, chez l'auteur. Prix : 5 fr.

Parmi les nombreux ouvrages sur l'éducation morale que nous avons parcourus depuis quelques vingt ans, celui de M. Duplessier mérite certainement l'une des premières places, et ce pour deux motifs.

Le premier, c'est que l'auteur a eu le courage de ne pas rayer le nom de Dieu de son travail. Son manuel de civisme s'adresse évidemment aux instituteurs officiels ; or, pour qui tenait les tendances de l'Université en France, enseignement officiel veut dire enseignement athée (car la prétendue neutralité scolaire n'est qu'un leurre). Il y avait donc quelque audace, de la part de M. Duplessier, à faire une place aux idées spiritualistes dans son ouvrage, et nous le félicitons d'avoir osé cela.

En second lieu, le plan de son traité est neuf, et assez remarquable pour mériter l'attention. L'ouvrage est divisé en sept livres, qui traitent des principes généraux de la morale, de la famille, de l'école, de la patrie, de l'homme, de la société, de Dieu. Chaque leçon comprend trois parties : un sommaire ou énumération des divers points à traiter, le développement de chacun de ceux-ci, et enfin un choix délicat de lectures s'y rapportant.

L'une ou l'autre idée serait peut-être à reprendre ou à compléter, mais l'ensemble est tellement méritoire que nous n'hésitons pas à le recommander vivement à tous nos éducateurs, religieux ou laïques, professeurs ou pères de famille.

\* \* \*

FUSTER (Charles). — *Bretagne*. Heures vécues. Un vol. in-16 de 354 pages. Lausanne, 1904, Payot. Prix : 4 fr.

M. Charles Fuster s'est acquis une belle place dans le monde des lettres ; qui n'a lu *L'amour de Jacques*, *Par le bonheur*, et surtout *Louise*, l'une des plus jolies créations modernes.

*Bretagne* n'est pas un roman ; c'est une suite de réminiscences, d'impressions vivantes et pittoresques, recueillies au hasard de promenades, à travers les sites les plus remarquables des provinces bretonnes. Ces heures, vécues en compagnie d'une âme vibrante d'intense émotion, donnent la parfaite illusion d'un brillant panorama, d'une série de tableaux délicatement estompés, qui font revivre sous nos yeux les coins perdus de la Bretagne. L'auteur emploie tour à tour la prose et le vers pour chanter les merveil-

les bretonnes, la splendeur des cathédrales, les villages embrumés, les falaises battues par le flot, Beauport et Saint-Michel. Et qu'il nous parle en prose imagée, ou qu'il traduise sa pensée en rimes gracieuses, sa plume donne à ce qu'il fait revivre pour nous la saveur particulière, et bien rare, d'une impression forte et venant du cœur. Ce mot n'est pas de trop, car M. Fuster adore sa Bretagne : on le sent à chaque ligne ; il la célèbre avec amour, à la manière des bardes antiques ; il a pour elle un véritable culte, bien justifié d'ailleurs par la sauvage beauté du pays, et de ce double sentiment est sortie une œuvre, vraiment remarquable, d'expression sincère, qui nous a ému et que nos lecteurs voudront tous goûter dans le détail.

\* \* \*

HERVÉ (Noël). — *Les Noël français*. Un vol. in-16 de 148 pages. Niort, 1905, L. Clouzot. Prix : 2 fr. 50

M. Noël Hervé, notre dévoué collaborateur, vient de terminer son intéressant ouvrage sur les Noël français ; si nous ne nous trompons, c'est la première fois que le distingué littérateur affronte le grand public, et son premier essai est un coup de maître. Venant de nous, cette appréciation pourrait paraître partielle ou exagérée ; mais le mot est d'un de nos plus éminents universitaires, et nous l'avons retenu, parce qu'il est adéquat à notre propre pensée.

L'auteur ne veut pas faire œuvre philologique ; son but est simplement de montrer l'évolution, à travers les siècles, de ce genre de composition. Ainsi qu'il le montre très bien, les débuts des Noël sont exclusivement religieux, ils faisaient presque partie des fonctions liturgiques ; peu à peu, leur caractère a évolué, jusqu'à devenir de nos jours absolument profane. Cette étude, déjà curieuse par le sujet même, est rendue tout à fait captivante par la manière spirituelle et gracieuse dont il est traité ; ce n'est pas une sèche nomenclature de poésies, encore moins un aride exposé littéraire ; au contraire l'érudition de l'auteur lui a permis d'encadrer ses citations d'un texte serré, savant sans pédanterie, et clair de cette clarté propre aux écrivains qui, avant d'écrire, ont appris à penser.

L'œuvre de M. Hervé est une précieuse contribution à l'histoire de la littérature populaire française.

\* \* \*

KURTH (Godefroid). — *L'Eglise aux tournants de l'histoire*. Un vol. in-16 de VIII-208 pages. Paris, 1905, Retaux. Prix : 2 fr. 50

Depuis sa fondation, l'Eglise a traversé de nombreuses périodes critiques ; les principales

furent l'opposition juive, les invasions des barbares, la féodalité, le néo-césarisme, la Renaissance et la Révolution, pour ne parler que des périls économiques. L'éminent professeur de l'Université de Liège étudie l'attitude de l'Eglise en présence de ces diverses transformations politiques.

Pour qui connaît l'érudition et la rectitude de jugement de M. Kurth, il est inutile d'affirmer que ses considérations sont basées sur la connaissance exacte des faits ; la netteté de vues de l'historien n'est jamais en défaut, ici moins que partout ailleurs, et il met à défendre sa religion une ardeur de prosélyte dont la loyauté lui gagne tous les cœurs. Nous ne recommanderons pas autrement ce bel ouvrage : le nom de l'auteur est à lui seul un programme ; notre jeunesse catholique fera bien de se pénétrer des idées de M. Kurth, elle y gagnera la juste appréciation et assez de caractère pour maintenir haut et ferme le drapeau de ses croyances.

\* \* \*

LAMBERT (Eugène). — *Vercingétorix*. Broch. in-12 de 16 pages. Paris, 1905, Daragon. Prix : 1 fr.

Vercingétorix est l'une des gloires de la France, et l'on comprend facilement que son grand patriotisme puisse inspirer un poète de race ; M. Lambert a essayé de nous redire, en vers, l'une des plus belles pages de la vie du héros gaulois, et il y a réussi au-delà de ce qu'il a pu espérer. Ses alexandrins sont serrés, nerveux, dirions-nous volontiers si pareille expression pouvait s'appliquer à la poésie ; possédé pleinement par la sauvage grandeur de la situation qu'il dépeint, l'auteur décrit avec ampleur le caractère noble et viril du guerrier qui organisa à lui seul la résistance contre Rome envahissante, et dont le dernier geste, au lendemain de la défaite, atteint au plus haut héroïsme. Belle page de poésie, dont la lecture est à conseiller.

\* \* \*

LECHEVALIER (A.). — *Le sergent De Bruyne*. In-16 de 32 pages. Namur, 1905, A. Godenne. Prix : 0 fr. 50

Tous les Belges ont gardé pieusement le souvenir du jeune sergent, l'une des plus pures gloires de l'Etat indépendant ; De Bruyne nous a remués jusqu'au fond de l'âme par la magnanimité de sa conduite : fidèle jusqu'au bout à son devoir de soldat, il se livre à la mort plutôt que d'abandonner son compagnon d'armes. Noble exemple d'une vertu rare en nos jours d'égoïsme outré.

L'auteur met en scène ce drame poignant avec une sincérité saisissante ; il nous fait assister aux derniers moments du jeune héros, et sa plume

habile retrace les péripéties émouvantes de cette épopée à nulle autre pareille. M. Lechevallier manie le vers avec une heureuse facilité, et cela ne contribue pas peu à donner à l'ensemble une grandeur tragique : nous assistons vraiment à l'apothéose de l'héroïsme et de l'abnégation.

Nous remercions vivement le vaillant écrivain d'avoir à ce point exalté un enfant de la Belgique : grâce à son œuvre, le théâtre pourra redire au peuple que notre patrie a ses gloires et ses héros, et il sera fier d'acclamer en De Bruyne l'un de ses plus illustres enfants.

\* \*

*Mon almanach.* 1906. Douzième année.

Un vol. in-18 de 96 pages. Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 0 fr. 15

*Mon almanach* est toujours attendu avec impatience, et son apparition est un événement. C'est qu'il est si gentil, ce petit volume aux nombreuses historiettes, aux vignettes amusantes ! L'esprit y trouve sa part, l'âme y prend la sienne, et la religion s'en trouve bien. Ce charmant recueil est à recommander : son prix modique le met à portée de toutes les bourses, et pour tous il sera une honnête récréation par ces longues soirées de l'hiver qui s'annonce.

\* \*

POIRIER (Joseph). — *La légende d'une âme.*

Un vol. in-16 de 176 pages. Paris, 1905, Plon.

Prix : 3 fr. 50

Lors de la dernière séance de la *Revue des Poètes*, nous avions entendu quelques extraits de la *Légende d'une âme*, de M. Joseph Poirier, lauréat du concours ; nous étions restés sous le charme de ces beaux vers, et nous attendions avec impatience l'apparition du livre complet. Notre admiration a été mise à l'épreuve, car de longs mois se sont écoulés depuis : nous le tenons enfin, le chef-d'œuvre tant désiré, nous venons de le parcourir et de le relire d'un bout à l'autre, d'une haleine. Oui vraiment, la *Revue des Poètes* a été bien inspirée en couronnant ce beau travail : pour le fond, pour la forme, c'est parfait. L'auteur chante avec amour la terre natale, ses bois ensoleillés, ses prairies parfumées, les veillées sous le large manteau de l'âtre ; et tout cela, avec une noblesse de sentiments, une pureté de style, une harmonie de couleurs, qui nous ramènent aux plus beaux jours de la poésie française. Nous avons parlé de chef-d'œuvre, nous ne retirons pas le mot, il caractérise pleinement l'ouvrage de M. Poirier.

\* \*

POUJADE (Jean). — *C'était l'automne.* Un vol. in-16 allongé de 114 pages. Paris, 1905, Editions du Soc.

Prix : 3 fr.

M. Jean Poujade possède un passé littéraire déjà considérable. Il nous donne aujourd'hui un joli recueil de vers, sous les auspices du Soc ; sa préface nous avertit qu'il n'y a dans l'ouvrage rien que des vers, mais qu'il n'y a non plus *nette idée continue, suivie* ; nous croyons que le poète s'est légèrement exagéré son défaut. Certes, nous avons relevé de-ci de-là quelque manque de suite, une course échevelée dans le jardin des muses, mais ce défaut, si défaut il y a, n'est pas aussi général que l'auteur semble le croire.

Quant à la forme, elle apparaît très soignée, et exempte des mièvreries décadentes. L'un ou l'autre enjambement aurait pu être évité, mais l'ensemble est bon, très bon même : le poète manie le vers facilement, son style est imagé et harmonieux ; il communique au lecteur une agréable impression de douceur et de repos.

\* \*

RENKIN (J.). — *Anvers. Installations maritimes et système défensif.* In-8° de 36 pages. Bruxelles, 1905, Goemaere.

Prix : 0 fr. 50

Nous avouons franchement notre incompetence en matière de travaux maritimes et militaires : il nous sera donc fort difficile de prendre position pour ou contre les idées de l'auteur. L'exposition de ce grand projet, il faut le reconnaître, est néanmoins l'œuvre d'un esprit averti, d'une plume habile : en un style clair, l'auteur développe des arguments serrés, probants, en faveur de sa thèse. Son étude est un modèle du genre, et il serait à désirer que toutes les questions nationales qui se débattent au Parlement soient aussi lumineusement préparées.

\* \*

RIBAUD (Michel). — *Ruines et mausolées japonais.* Un vol. in-4° de 192 pages.

Paris, 1905, Maison de la Bonne Presse.

Prix : 3 fr. 50

Les choses d'Extrême-Orient sont à l'ordre du jour ; la guerre russo-japonaise a attiré l'attention du monde sur ce Japon, dont la ténacité a vaincu sur terre et sur mer l'ours moscovite. L'ouvrage de M. Ribaud est donc particulièrement actuel.

Au cours d'un voyage dans l'empire du Soleil-Levant, l'auteur a collectionné une abondante moisson de renseignements précieux, d'une savoureuse originalité, et il nous les présente en un style captivant. Les mausolées japonais sont de véritables monuments, d'une architecture spéciale, dont la richesse d'ornementation n'a d'égale nulle part ailleurs : nous pouvons nous en convaincre par les nombreuses illustrations de l'ouvrage. Une fois de plus, nous avons à signaler un livre intéressant et instructif, bien

illustré, véritable document pour l'histoire artistique et sociale du peuple nippon.

\* \* \*

ROBIDA (A.). — *L'île de Lutèce*. Un vol. in-12 de 72 pages. Paris, 1905, Daragon. Prix : 5 fr.

La maison Daragon s'est fait une spécialité des ouvrages de bibliophilie à tirages limités ; c'est ainsi qu'elle a eu l'heureuse initiative de la *Bibliothèque du « Vieux Paris »*, collection iconographique précieuse, dans laquelle ont paru déjà plusieurs études remarquables. Le présent ouvrage, dû à la plume alerte de Robida et illustré par lui, nous parle de l'île de Lutèce, qui fut le berceau de la nation française. Hélas ! les glorieux souvenirs qui la couvraient n'ont pas échappé à la pioche des démolisseurs ; comme pendants à Notre-Dame, une pure merveille d'architecture, le mauvais goût moderne n'a rien trouvé de mieux que l'Hôtel-Dieu et... la Morgue ! En un langage incisif, Robida stigmatise comme il le mérite ce crime de lèse-beauté, cette destruction sauvage et systématique des vieux coins de la Cité, dont chaque pierre avait une histoire.

Nous sommes avec lui encore, lorsqu'il proteste contre la manie d'isoler nos cathédrales, en jetant bas les anciennes constructions qui leur étaient adossées ; c'est le relief qu'on leur enlève, c'est la perspective qu'on détruit. Bravo, Robida ; puisse votre voix arrêter nos modernes Vandales : ils ont déjà commis assez de monstrueux contre-sens.

\* \* \*

*Séparation (la) des Eglises et de l'Etat*, par un jurisconsulte. Un vol. in-18 de 42 pages. Paris, 1905, Bloud. Prix : 0 fr. 60

On a tant écrit depuis deux ans sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat qu'il devient difficile de dire du nouveau. L'auteur du présent opuscule reprend la question au point de vue exclusif du droit ; partant de l'Assemblée nationale et de la Constitution civile du clergé, il étudie juridiquement le Concordat ; ses conclusions sont à retenir.

LECTOR.

---

### Le 3<sup>me</sup> Salon des Arts et Métiers

M. le Ministre des finances a décidé que l'Exposition de Bruxelles (3<sup>me</sup> Salon des Arts et Métiers) se tiendra dans les Grands Halls du Cinquantenaire, en Août-Septembre-Octobre 1906.

## Le coin des rieurs

Un horloger, sur le point de marier sa fille, vante ses qualités auprès des parents du fiancé.

— Elle nous a donné beaucoup de satisfaction, dit-il ; elle est douce, gentille, économe, c'est un vrai bijou.

Et, après une pause, distrait :

— ...Je la garantis cinq ans sur facture !

—

Dans une banque :

— Vous désirez entrer dans la finance, jeune homme ? Que faisiez-vous précédemment ?

— J'étais dans la draperie, monsieur le directeur...

— Très bien ! on vous mettra au service des « coupons » !

—

Propos de ménage uni.

La femme. — Regarde, je commence à avoir des rides.

Le mari. — Des rides ? Allons donc ! Ce sont des sourires qui se sont incrustés.

—

On parle d'un médecin qui, domicilié à Paris, exerce quelques ravages dans la banlieue.

— Nous l'appelons ici « l'arme de précision », dit le maire d'une petite localité : il tue à distance.

—

Un amateur de popularité parle dans une réunion d'ouvriers et entend faire croire à son désintéressement, à son mépris du vil métal.

— Citoyens, bégaye-t-il, le veau d'or... le veau d'or... le veau d'or !...

Un loustic, du fond de la salle :

— Si le veau dort, laissons-le dormir !

— — — — —

### A propos du " Freyschütz ,,

Lorsque Carvalho reprit le *Freyschütz*, en décembre 1866, il lui arriva une bien singulière histoire, qui fit remettre à plusieurs reprises la représentation.

Le directeur du Théâtre Lyrique avait fait fabriquer à Londres une lune qui devait figurer dans la scène de la « Gorge aux loups ». Elle était attendue à Paris le 26 novembre. Le lendemain, la lune n'arri-

vant pas, Carvalho écrit à Londres. On lui répond que la lune a quitté Folkestone le 29 et qu'elle est certainement arrivée à Paris le 30. Le 1<sup>er</sup> décembre se passe, et pas le moindre rayon de lune au firmament du Théâtre Lyrique ; l'affiche annonce la première de l'œuvre de Weber pour le 2 décembre. Carvalho télégraphie, on lui répond : « La lune est partie depuis deux jours ; on n'a pas de ses nouvelles à Londres. » Il ne restait donc plus qu'une chose à faire : commander une nouvelle lune, et attendre.

Or, le 4 décembre, le contrôleur du théâtre se promenait dans les Champs-Élysées lorsqu'il fut abordé par un homme qui lui demanda, en anglais : « Monsieur, pourriez-vous me dire où se trouve le Théâtre Lyrique ? — Avec plaisir, mais, comme je suis de la maison, serait-il indiscret de vous demander ce que vous avez à faire chez nous à deux heures de l'après-midi ? — J'apporte la lune de Londres ! répondit tranquillement l'insulaire. — Où est-elle ? s'écrie l'autre. — Elle est à l'hôtel depuis deux jours ! — Comment ! Et vous ne l'avez pas apportée au théâtre ? — C'est ce que je voulais faire, mais à chacune de mes questions, garçons et femmes de chambre se tordaient..... »

Le contrôleur et l'Anglais allèrent sur l'heure à l'hôtel : « Est-il vrai, demanda le premier, que vous refusiez d'indiquer à cet Anglais le chemin du Théâtre Lyrique ? — Dame ! répondit l'hôtelier, cet homme me disait qu'il apportait la lune de Londres à Paris... Je l'avais pris pour un fou ! » S.

## Carnet musical

### I. — NOUVEAUTÉS

La maison Schott, de Bruxelles, vient de publier, sous le titre : *Harmonie pratique*, un résumé des leçons de M. Van Avermaete, professeur d'harmonie pratique au Conservatoire royal de Gand. Ce recueil, fruit d'une longue expérience, comprend la réalisation au clavier de 132 chants avec basses chiffrées.

L'ordonnance de l'ouvrage est logique et la gradation bien observée. C'est une œuvre consciencieuse à recommander à tous les jeunes musiciens qui désirent s'élever au-dessus du niveau du musicien dit « de salon » — pour autant qu'il existe encore — et lire avec fruit les œuvres des grands maîtres anciens, dont tant d'œuvres

laissent précisément à résoudre la *basse chiffrée* dont ils faisaient un constant usage, laissant à l'exécutant le soin de traduire l'indication.

L'ouvrage de M. Van Avermaete a pour but d'initier l'élève aux positions larges : deux parties à chaque main. Il résume, en quelque sorte, l'excellent traité d'harmonie pratique d'Adolphe Samuel.

### II. — CONCERTS

La Société symphonique des Nouveaux Concerts a dignement ouvert la saison d'hiver. Par une inexplicable méprise, la presse n'a pas été choyée cette fois : à part deux ou trois privilégiés, la critique avait été reléguée dans un petit coin, derrière une colonne : les deux places de rigueur réservées à chaque journal n'étaient même pas voisines. Nous étions habitués à être traités plus royalement par le Concert-bureau ; mais nous sommes bons enfants, et ce léger mécompte ne nous empêchera pas d'applaudir avec enthousiasme le vaillant orchestre de M. Delune.

La grande attraction de ce premier concert était, à n'en pas douter, le beau nom d'Ysaye, mis en vedette sur l'affiche. Le maître jouit ici de la sympathie générale, et c'est justice. Nous l'avons entendu dans le superbe *Concerto en mi* de Bach, qui est l'un de ses morceaux favoris. Nous n'étonnerons personne en disant qu'il y a été admirable, notamment dans l'*adagio* ; le grand virtuose possède de surprenantes qualités : sa franchise d'allures s'allie fort bien à une nervosité descriptive peu commune. L'*adagio*, tout en demi-teintes, lui a valu une ovation comme n'en virent jamais les habitués de la Grande Harmonie.

Dans la *Symphonie* de Vreuls, son rôle était réduit à celui de violon principal ; ici encore, il est resté le virtuose incontesté de l'archet, parfaitement maître de lui-même, et d'un jeu impeccable. Cette symphonie néanmoins a perdu de son intérêt par l'exigüité du local ; des détails remarquables se perdaient dans un ensemble trop sonore, et le public n'a pas de ce fait suffisamment saisi les beautés de l'œuvre. Un bon point cependant à M. Delune, dont la solide direction a obtenu de l'orchestre de laisser toujours bien en évidence le violon principal.

La *Suite en si mineur* de Bach ouvrait la séance ; tous les braves ont été unanimement au soliste, M. Demont, qui a soutenu sa partie de flûte avec une belle vaillance. La *Symphonie rhénane* de Schumann a été l'occasion d'un éclatant triomphe pour la phalange symphonique ; malgré les dimensions trop restreintes de la salle, elle a produit une impression profonde sur le public. Le *scherzo* notamment, avec ses appels de cors, était grandiose, et nos félicitations vont à la fois

aux exécutants et au jeune directeur dont la patience et la ténacité ont obtenu pareil résultat. Nous nous faisons l'interprète du public pour réclamer une seconde audition de ces pages imposantes : le succès en sera plus vibrant encore.

La Société symphonique annonce un second concert pour le samedi 10 février, avec le concours de Mlle Guilhermina SUGGIA, une violoncelliste de talent qui se produira pour la première fois, croyons-nous, sur la scène belge.

\*  
\*\*

Miss Isadora Duncan, la danseuse aux pieds nus, nous est revenue, le 9 novembre, à l'Alhambra. Le théâtre du boulevard de la Senne a vu rarement pareille bousculade; dès huit heures, toutes les places étaient littéralement prises d'assaut par un public bien décidé à faire à la sympathique artiste une de ces ovations dont le souvenir reste.

La gracieuse mime américaine a repris son programme de l'an dernier; rien de neuf donc à admirer. Mais combien le charme des gestes s'est affiné! Que de grâce nouvelle, de souplesse délicate dans l'interprétation. La saison passée, nous avons à deux reprises applaudi ici-même l'indéniable talent de Miss Duncan; nos appréhensions d'alors se sont maintenues, renforcées par le fini sculptural que la jeune mime est parvenue à donner à son action.

Redire l'enthousiasme du public ne sera pas chose facile : les ovations se succédaient, ininterrompues, et, chose nouvelle, des gerbes de fleurs se sont mises à pleuvoir sur la scène : l'artiste, profondément émue de cet accueil chaleureux, embrassait chrysanthèmes et violettes, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Après sept rappels, miss Isadora, malgré sa fatigue, a bien voulu nous mimer la *Jeune fille et la mort*; ce fut un nouveau triomphe, dont elle gardera longtemps le souvenir.

\*  
\*\*

Une indisposition prolongée nous a mis dans l'impossibilité d'assister aux autres concerts du mois; nos lecteurs voudront bien excuser cette lacune involontaire.

### III. — ÉCHOS

L'excellent violoniste Mathieu Crickboom a donné récemment à Londres plusieurs concerts qui ont obtenu le plus grand succès, si nous en croyons la presse anglaise, qui parle de son talent dans les termes les plus chaleureux.

### IV. — COMMUNIQUÉS

M<sup>me</sup> Clotilde Kleeberg-Samuel donnera à la Grande Harmonie le jeudi 7 décembre prochain,

à 8 1/2 heures du soir, son récital annuel, consacré aux œuvres de Beethoven.

M. René Devleeschouwer, le sympathique organisateur d'auditions musicales, vient de transférer le siège de son agence de concerts au n<sup>o</sup> 30 de la rue des Eburons.

FR. DUFOUR.

## Nécrologie

Un de nos confrères étrangers, M. Nicolas Nicolaïdès, directeur du journal *L'Orient* de Bruxelles, qui paraissait, autrefois à Paris, vient d'être frappé dans sa plus vive affection. Sa fille unique, Mlle Sonia Nicolaïdès vient de succomber à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

Mlle Sonia Nicolaïdès était née à Paris le 15 mars 1884, elle s'était fixée à Bruxelles en 1901 avec sa famille, alors que son père, expulsé de France à l'occasion du conflit franco-turc, venait demander l'hospitalité à la Belgique et continuer à Bruxelles la publication de son journal. Mlle Sonia Nicolaïdès sut, par sa grâce, son intelligence, son esprit et ses qualités de cœur, se former de nombreuses amitiés. Elle suivit un instant les cours du Conservatoire de Bruxelles, dont elle serait devenue l'une des plus brillantes élèves, si la maladie ne l'avait forcée de suspendre ses études artistiques. Elle part en pleine jeunesse, alors que l'avenir eut pu être brillant pour elle. Elle emporte dans la tombe les regrets de tous ceux qui l'ont connue et approchée.

D. F.

## Petites Nouvelles

### Le nouvel insubmersible.

Un jeune capitaine de navire marchand, M. de Brude, vient d'arriver d'Aalesund à Gloucester en Massachusetts (Etats-Unis), avec son bâtiment insubmersible, dont il est l'inventeur. Les expériences sont faites sous les auspices du gouvernement français. L'« Uraad » a 5 mètres de long sur 1 m. 80 de large. Tout en acier, il diffère des autres sous-marins; la partie qui émerge de l'eau est parfaitement elliptique; les extrémités sont arrondies, au lieu d'être pointues. Il pèse deux tonnes et demie sans le lest. Pour maintenir le petit bâtiment en équilibre, on a installé entre le premier et le second pont quatre réservoirs ayant chacun la capacité de quarante tonneaux. Deux sont remplis d'eau pour la consommation de l'équipage; les deux autres

servent aux vivres. L'insubmersible est hermétiquement fermé, mais l'air y entre au moyen d'un appareil qui produit l'oxygène et se trouve en communication avec une pompe automatique. L'« Uraad » est manœuvré à la voile du dedans. Au-dessus de la partie supérieure s'élève une petite tourelle avec quatre hublots vitrés permettant au pilote de promener son regard sur la mer et de se diriger. A l'intérieur, où il y a place pour quatre hommes, y compris le pilote, une petite cabine, avec table et sièges, sert d'abri à l'équipage. Les insubmersibles norvégiens, ayant peu de poids et prenant peu de place, peuvent se loger à bord des grands transatlantiques et rendre des services importants en cas de naufrage. Ceux qui s'y enfermeront ne courront aucun risque de se noyer et, s'ils ont des vivres et de l'eau, ils pourront attendre l'approche d'un navire qui les recueille. Le principal avantage de cette construction est de remplacer avec une incomparable efficacité les canots de sauvetage. La première traversée a donné de bons résultats. On attend d'autres essais.

#### Prophète de malheur

Le tameux prophète Zadkiel vient de lancer, comme d'habitude, son *Almanac and Ephemeris*. Voici ce qu'il prédit pour l'année 1906 :

En janvier, révolution en Russie.

En février, violente agitation électorale en Angleterre.

En mars, la République française est menacée dans son existence par un vaste soulèvement.

En avril, crise dangereuse pour les gouvernements de Russie et de Prusse.

En mai, querelles religieuses à Londres, en Belgique, aux Etats-Unis.

En juin, révolution en Hongrie ; la famille de Habsbourg en danger.

En juillet, la santé de Guillaume II est mise à une épreuve dangereuse.

Enfin, pour les derniers mois d'une année aussi mouvementée, Zadkiel annonce des malheurs pour les souverains de Russie et d'Espagne, un attentat contre le sultan de Turquie et une guerre malheureuse pour l'Allemagne.

Ouf ! Il n'y manque que la fin du monde !

#### Thibaudin et le Suisse

Curieuse anecdote sur le général Thibaudin qui vient de mourir.

La scène se passe devant la cathédrale de Caen.

Thibaudin se piquait de radicalisme et d'anticléricalisme ; il voulut y aller de sa petite manifestation *spirituelle* !

Accompagné d'un ami, il se présenta en civil à la porte de l'église Saint-Pierre et allait y pénétrer bravement, le chapeau sur la tête, peut-être même le cigare aux lèvres, quand, soudain, fit son apparition le suisse ! C'était, il m'en souvient, un homme superbe et n'ayant pas du tout froid aux yeux.

— Pardon, fit-il poliment au malotru qui entrait : on se découvre en entrant ici !

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ; chapeau bas ou sortez !

— Mais je suis le ministre de la guerre.

— Et moi, je suis le suisse de Saint-Pierre et je vous dis que vous n'entrerez pas !

Et M. le ministre dut s'exécuter !

#### Le « ptyx »

Une bien jolie anecdote que M. Octave Uzanne conte dans l'*Echo de Paris* :

Je me souviens qu'un soir je vis Heredia étrangement surpris à l'audition d'une fameuse pièce de Mallarmé où figurait ce vers :

Là, un ptyx

Insolite vaisseau d'inanité sonore.

José-Maria tortillait sa moustache brune d'une main fébrile. Quand il eut écouté et applaudi, il s'approcha du doux Stéphane, intrigué, l'interrogeant sur ce mot *ptyx*, qu'il jugeait devoir signifier quelque piano fabuleux.

— Mais aucunement, cher ami, répliqua Mallarmé. Notez bien que comme rime à *Slyx*, j'avais urgent besoin d'un mot congruent. N'en trouvant point, j'ai créé un instrument de musique inédit. Or, rien n'est plus clair que mon vers. Le *ptyx* est insolite, car il est inconnu ; il résonne avec sonorité, puisqu'il rime avec une majestueuse opulence ; il n'en demeure pas moins un vaisseau d'inanité, puisqu'il n'a jamais existé. Et l'on dit que je ne suis pas clair ! concluait l'auteur de l'*Après-midi d'un faune*.

— Evidemment, c'est admirable ! clamaient joyeusement le cher Heredia.



FÉLIX (R. P.). — Khushpur . . . . .	87
FRANC. — La justice en France . . . . .	81
GILLEWYTENS (E.-H.). — Le patinage, <i>poésie</i> . . . . .	30
L'autruche, « . . . . .	43
Minuit, « . . . . .	63
Marche jubilaire, « . . . . .	83
Ronde de la vapeur, <i>poésie</i> . . . . .	86
Paul et Lucie, <i>scène</i> . . . . .	99, 115
Bergerette, <i>poésie</i> . . . . .	134
Ronde des maraudeurs, <i>poésie</i> . . . . .	146
La poule et ses poussins, « . . . . .	180
Ronde des musiciens, <i>poésie</i> . . . . .	196
GUILLAUME (L.). — A Madeleine, <i>poésie</i> . . . . .	9
Les humanités traditionnelles . . . . .	44, 65, 84, 100, 117
Adam de Saint-Victor . . . . .	145
HAINAUT (le). — De Mons à Liège en 1786 . . . . .	190
HARTMANN (Ant.). — J.-S. Bach et les fêtes de Leipzig . . . . .	49
HERVÉ (Noël). — Croquis parisiens . . . . .	150, 166
Journal d'un gentilhomme campagnard . . . . .	10, 30
L. P. — La résurrection de la vieille Egypte . . . . .	135
LECTOR. — Le mois littéraire . . . . .	13, 33, 52, 68, 89, 107, 122, 139, 155, 170, 186, 202
L'ERMITE (Pierre). — Tu es mon fieu ! . . . . .	61
Murée ! . . . . .	181
Ce que j'ai vu... . . . . .	194
M. — Le choix d'un pensionnat . . . . .	68
MARIE-BERTHE. — Toi... maman ! . . . . .	9
Petite sœur des pauvres . . . . .	41
MARTIN (R. P.). — Au pays des fakirs . . . . .	102
Mort (la) de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre . . . . .	193
O. (L.-J.-J.). — Mon feuilleton . . . . .	132
Petites nouvelles . . . . .	57, 160, 209
Premier congrès de la Presse périodique belge . . . . .	164, 183
R. P. — Fog . . . . .	149
Récréation . . . . .	11, 32, 47, 77, 104, 120, 138, 152, 168, 183, 201
S. — A propos du « Freyschütz ». . . . .	207
SANDOR. — L'œuvre des petits lits . . . . .	32
SUIS (Jean). — On ne donne pas aux enfants . . . . .	177
TANTE LOUISE. — Memento culinaire . . . . .	12, 33, 46, 68, 102, 120, 143, 155, 164, 185, 202
VIOLETTE. — Notes parisiennes . . . . .	80
Visite (une) à l'Institut royal des sourds-muets et aveu- gles de Woluwe . . . . .	105, 118

FIN





## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.